J. O. Filteau



LES SEPT-ILES

(*suite et fin*)

— Bonjour, monsieur.

Un bon sourire me répondit, dans les lèvres et dans les yeux.

— Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Hon !

— C'est peut-être notre guide, que M. Têtu a engagé ce matin ?

— Mais non, c'est un sauvage qu'il a engagé, et celui-ci a la barbe couleur d'aurore : M. Têtu a-t-il dit le nom de notre guide ?

— Eh oui, je l'ai même pris en note : c'est *Chidnish*, êtes-vous Chidnish ? interrogea Charbonneau.

— Hon ! hon ! répondit l'homme, en montrant deux belles rangées de dents, et s'emparant du canot d'écorce que nous avions sur notre pont.

— En route alors, partons, et nous voilà remontant la rivière Sainte-Marguerite, en canot d'écorce, à la pagaie, moi en tête, Chidnish en queue, Charbonneau au milieu.

Pour la pêche, les cours d'eau non navigables relèvent du gouvernement fédéral jusqu'à la ligne de haute marée : au delà, en remontant

jusqu'à leur source, ils tombent sous la juridiction des législatures locales. Toutes les rivières du Labrador canadien sont rangées dans cette catégorie : Ottawa vend des licences de pêche en eau saumâtre, Québec en vend en eau douce, pour la pêche à la ligne surtout, pour le sport aux hameçons d'or. Les deux gouvernements ont ainsi un intérêt commun à améliorer ces rivières, à en augmenter la production par une protection attentive, une propagation raisonnée des espèces les plus profitables, une méthode d'exploitation économique, et la protection contre les maraudeurs, principalement aux sources qui sont le berceau du saumon et de la truite, le roi et la reine de nos poissons d'eau douce.

Ici, dans la rivière Sainte-Marguerite, j'ai pour mission, dans ce moment, de me rendre à la grande chute, à six milles du *mare retrorsum*, pour voir aux moyens d'en faciliter l'ascension, soit violemment par la dynamite, soit en douceur par un escalier tournant. Je me hâte vers ce but, sans prêter aux rives toute l'attention qu'elles méritent, me réservant de les mieux apprécier au retour, après le devoir accompli.

Presque invariablement, ces rivières du nord sont barrées à leur embouchure par une dune de sable, formée par le courant d'un côté, et par le ressac de la mer de l'autre. A marée basse, passé le delta sablonneux de son embouchure, la rivière Sainte-Marguerite s'évase en un bassin d'environ un mille de largeur, de la forme d'un triangle équilatéral dont deux angles reposent sur la barre et le troisième pointe franc nord. A moins de trois milles de notre point de départ, nous entendons à travers une forêt épaisse de sourds grondements, ressemblant à des accents de colère.

— Y a-t-il des ours, ici, Chidnish ?

— Hon !

— Serait-ce déjà la chute ?

— Hon !

— Es-tu muet ?

— Hon !

Mais nous allons toujours, et voilà que le canot touche à la rive en glissant sur un lit de sable doré. A travers des îlots nombreux, les uns couverts d'épinettes, de trembles et de bouleaux, les autres chenus comme la boule de *ma tante,* nous apercevons un spectacle féerique. Des îlots, des rochers, des torrents, des rapides, des chutes, des labyrinthes de ruisseaux, des escaliers de chutes superposées, des dalles naturelles creusées dans le roc vif, précipitant des eaux roussâtres, heurtées, roulées, tordues comme un câble entraîné par la puissance de l'abîme. Un portage de quelques arpents nous conduit au bas de ce rideau fantastique, hurlant tous les cris de guerre des héros algonquins, micmacs ou naskapis, que l'écho ne se lasse pas de répéter, où nous découvrons, dans un bassin d'un oval quasi parfait, bordé d'écume

argentée par les soins de ces chutes très habiles en la confection de ces décorations, une vingtaine de loups marins, sautant, se tordant, plongeant, revenant à l'air avec ces yeux narquois, si beaux, si profonds, qu'ils leur ont valu le nom de loups marins d'esprit (1) tournoyant dans les remous, se poursuivant avec fureur ou se reposant aux pieds des chutes, en prenant des douches, tous évidemment en liesse, faisant un pique-nique dans ces eaux vives, sous de profonds ombrages et à l'harmonie du concert des chutes voisines.

Au-dessus de nos têtes, nous remarquons le fil télégraphique que David Têtu vient de fixer à la tête de deux épinettes sur pied, d'un bord à l'autre de la rivière. Les missionnaires ont déjà passé par ici, ce fil de fer attestant de l'industrie humaine vient à leur suite, et la civilisation marche avec eux. A nos pieds, je vois une borne moussue. C'est Bayfield qui l'a posée, il y a plus de soixante ans. Tout auprès, monsieur G. Gagnon, arpenteur, a posé une autre borne et il est parti pour faire l'arpentage du reste de la rivière en remontant. A l'automne nous aurons un relevé complet de ce beau cours d'eau qui baigne des terres fertiles et de ces terrains riches en minéraux.

En passant d'une rive à l'autre, nous dérangeons les loups marins dans leurs ébats. Ce bassin doit fourmiller de saumons et de truites au printemps. Des restes de campements jonchant les rochers voisins en sont un indice certain. De fait, à première vue, c'est une fosse de l'apparence la plus appétissante pour le pêcheur à la ligne.

Encore un échelon d'une trentaine de pieds, encore un petit portage et les chutes restent derrière nous, pendant que nous entrons dans des eaux profondes et sombres, d'où émergent des rochers, des îlots sauvages, jetés sans ordre, produits déclassés d'une nature violentée. Cependant les rives sont bordées d'aulnes à tiges droites, élancées, indiquant un sol plantureux, au-delà des montagnes superposées, rétrécissant l'horizon, portant une riche toilette vert-sombre, des mieux étoffée. Bientôt nous pénétrons dans un étui, dans une gorge étroite, entre deux rochers coupés à pic d'une hauteur de deux cents pieds peut-être. Les eaux de plus en plus noires se creusent sous notre canot en un abîme insondable, pendant que là-haut s'ouvre l'abîme éclairé du Ciel. Nous avançons en forçant d'avirons, sans dire un mot, nous avons hâte de sortir de ce tombeau. Pour compléter l'image, la rivière s'évase soudain en deux anses régulièrement disposées en face l'une de l'autre, de manière à former une croix. En face, nous avons la chute représentant la tête de la croix, avec une pierre en travers, attendant l'inscription I.N.R.I. (2)

(1) Si j'étais jeune, les yeux de *loup marin* feraient du chemin dans les cœurs.—A.-N.M.

(2) Cette description est d'exactitude rigoureuse, nullement fantaisiste, tout étrange qu'elle paraisse.

Me voici sur mon terrain d'étude. La chute doit mesurer de 22 à 25 pieds de hauteur : elle dégorge d'un goulot large d'une centaine de pieds au plus ; des battures, des cailloux à sec en ce moment embarrassent le cours de la rivière ; l'obstruction principale, cependant, vient de la pierre de frontispice dont je viens de parler. Le courant arrivant dessus se replie naturellement, présente le flanc au lieu du fil de l'eau et au saumon qui, en remontant, tombe au bas de la chute étourdi par une tape de main de maître. Enlevez cette roche, déblayez un peu la gorge au-dessus, redressez le cours de l'eau, et le haut de la rivière Sainte-Marguerite deviendra bientôt, en y plaçant des alevins convenables, une des rivières sportives les plus recherchées du Canada.

Au-dessus de la chute, sur un parcours d'environ quarante milles, la rivière généralement courante, se repose dans vingt-cinq remous ou fosses des plus propices à la pêche du saumon. Et le pays est réellement beau presque partout, et par endroits vraiment enchanteur. Il y aura des charrues par là bientôt.

Ce doit être un spectacle émouvant et grandiose que d'assister à la débâcle du printemps, de l'endroit où je suis en ce moment. Par la ligne de limon restée sur le rocher d'en face, je constate que la dernière débâcle a gonflé les eaux à plus de douze pieds au-dessus du niveau actuel, dans le bassin, ce qui doit doubler, au moins, la hauteur des eaux dans le goulot au-dessus de la chute.

Ce doit être terrifiant : les rochers doivent en être ébranlés, et la forêt frémir. Des cavernes assez profondes s'ouvrent d'ici de là, dans la roche effritée : l'eau les aura creusées en se servant de remous en guise de tarières. Tout autour du bassin gisent des corps d'arbres, à demi desséchés, arrachés et brisés sans doute par le choc de la cataracte.

Après la fonte des neiges, le saumon peut gravir la chute à l'aise, le courant n'étant pas brisé, mais c'est l'ascension d'automne qu'il importe de faciliter, car c'est le temps des amours et de la reproduction. Pour arriver à cela, faites sauter cette roche d'abord et dégagez ensuite le goulot jusqu'à l'eau calme, mettez-y des alevins issus de poissons familiers de la rivière, et non pas de poissons étrangers, qui pourraient être trop faibles pour gravir la chute, et je réponds que dans cinq ans, les amateurs de sang ne jureront plus que par la Sainte-Marguerite.

Un ou deux coups de dynamite, et l'engorgement, l'angine, la structure en question, disparaîtront pour jamais.

* * *

Cette partie de ma tâche terminée, nous revenons sur nos pas : nous retraversons le Styx sous la direction de Chidnish plus taciturne que Caron de sombre mémoire. Le courant nous porte comme le vent

porte une plume. En moins d'une heure nous arrivons à notre yacht, où nous attendait un repas abondant composé de lard, de morue, de pommes de terre, de biscuits et d'oignons frits, des oignons d'Espagne s'il vous plaît, qui valent les oignons d'Egypte. Nous invitons Chidnish à en prendre sa part. Il me semble qu'il s'est creusé un gouffre dans l'estomac, en pagayant aussi bravement qu'il l'a fait, en allant comme en venant. Je fais erreur : c'est à peine s'il jette un coup d'œil sur les plats fumants et appétissants.

— Ce pauvre Chidnish, dis-je à Charbonneau, si nous avions un coup à prendre, ça lui ferait du bien et à nous aussi.

Sur ce, je m'avisai que le matin, nous avions emporté une bouteille de café, que nous n'avions pas eu le temps de boire en route, et je me hâtai de la mettre au bain-marie. L'eau se trouvant à point, ce fut l'affaire d'un instant.

Toutefois, nous nous mettons à table. Sur un signe de la main, Chidnish s'approche en souriant, mais sans sonner mot. Jusque là, nous ne connaissions pas la couleur de ses paroles. A toutes nos questions, il avait répondu par un sourire ou par des hon ! hon ! qui, selon l'intonation, veulent sans doute dire quelque chose pour les Sauvages, mais qui ne signifient rien du tout pour nous.

Le voyant mordre franchement à sa pitance : "S'il n'a pas de langue, au moins il a des dents, dis-je à l'ami Charbonneau, qui paraissait admirer sa façon expéditive d'engloutir notre lard de *mess* et nos oignons d'Espagne.

— Et je réponds qu'il n'est pas juif, accuse Charbonneau, mais encore faudrait-il savoir à quelle race il appartient. Avec ces cheveux frisés, cette barbe blonde, ce teint de rose, c'est plutôt un écossais ou un anglais qu'un sauvage. S'il y a un sauvage entre nous trois, c'est toi qui dois l'être de préférence, à cause de ton teint, moi ensuite, lui, jamais. Voyons plutôt, laisse-moi faire une enquête.

— Va.

— Es-tu sauvage, Chidnish ? demande Charbonneau.

— Hon !

— Montagnais ?

— Hon !

Laisse-lui rentrer ses bouchées à loisir, dis-je en me levant pour aller chercher ma bouteille de café, que je posai de grand aplomb sur le milieu de la table.

Un rayon de soleil vint juste à point lui prêter la couleur ambrée du rhum, et l'angle de réflexion tombée dans l'œil du pseudo-sauvage provoqua un bon sourire sur ses lèvres.

— Voilà le "sésame ouvre-toi," dis-je à Charbonneau, va maintenant.

— Avec ta barbe blonde, tes cheveux frisés, tes yeux bleus, tu ne nous feras pas croire que tu es un sauvage ?

— Hon !

— Sais-tu parler le français ?

— Hon !

— Comprends-tu l'anglais ?

— Un pou.

Nous éclatâmes de rire, Charbonneau et moi.

— Un pou, ce n'est pas bien gros, reprit Charbonneau, mais c'est parfois plus gros qu'une puce ; puis s'adressant à moi : — Tu pourrais bien lui offrir un verre de rhum, je suis presque sûr qu'il ne refusera pas.

A cette proposition, la tête de notre homme s'entoura d'une véritable auréole. S'il ne savait pas le français, au moins en avait-il le flair.

Voulant profiter des circonstances pour obtenir des renseignements sur les richesses minéralogiques des environs, qui m'avaieut été signalées à Bersimis par le révérend Père Babel, je pris dans ma valise plusieurs échantillons de minéraux que j'étalai devant lui, puis je débouchai la bouteille... de café, hélas ! mais qui pour lui était du rhum rutilant, flamboyant. A quoi bon une bouteille, si ce n'est pour y mettre du rhum ? Pour un sauvage, c'est l'idée exacte, et je ne faisais que me rendre compte des souffrances que le malheureux avaient endurées, en nous voyant promener cette bouteille jusqu'à la chute, et de la chute jusqu'au yacht, sans lui accorder la moindre attention, pas même un sourire. Je me versai lentement un bon verre de la dite liqueur, puis je questionnai à mon tour :

— Tu connais le Père Arnaud ?

— Hon !

— Tu sais qu'il a une pipe d'or, faite avec de l'or trouvé ici ?

— Hon !

— Me comprends-tu ?

— Hon !

— Si tu me comprends, dis : " Oui."

— Oui.

— Fort bien, mon garçon, tu dois avoir dans la tête un trésor d'esprit à en juger par le peu de dépense que tu en fais.

— Connais-tu ces minéraux ?

Le pauvre diable n'avait d'yeux que pour la bouteille ; c'était plus que sa bouche, que ses yeux qui souriaient : tout son corps se trémoussait, ronronnait, s'affriolait. Il brûlait du désir de l'eau de feu. Entre l'enfer et le ciel, il ne marchandait plus. Tentale eut trouvé du soulagement à le voir ainsi.

— Connais-tu quelques-uns de ces minéraux, lui demandai-je sévèrement ? Au ton de ma voix, il revint à mes roches, en s'arrachant dou-

loureusement à la vue de la bouteille et de mon verre, reflétant les feux de la topaze.

Comptant sur une récompense prochaine, il répondit :

— Un pou... connais ct'y-là, et il me désignait un morceau de fer titanique. Connais ct'y-là : c'était du quartz aurifère ; connais ct'y-là, ah oui ! connais ben ; c'est comme la pipe au Père Arnaud... ah oui ! ramassé en haut, icite.

— En haut ? bien loin ?

— Hon !

— A un jour de marche ?

— Hon ! hon !

— Deux jours ?

— Hon !

— Trois jours ?

— Non, pas trois jours.

— Et beaucoup de cela ?

— Hon !

— Beaucoup, beaucoup ?

— Hon ! hon !

Voyant que je ne pouvais tirer rien de plus de cette outre desséchée, je pris une gorgée de mon café en faisant une grimace poussant à la nausée, revélant la force de la boisson.

Tout son corps en tressaillit, son âme vint à l'affleurement de ses lèvres, sa main se tendit fébrilement vers la bouteille, guidée par l'attraction hypnotique, esclave du démon de l'alcoolisme.

— Tu en auras, lui dis-je, mais avant, parle.

Il ramena son bras sur son genou, reprit son assiette, mais sans détourner les yeux de la bouteille.

— Ecoute ! cette pipe du Père Arnaud où a-t-elle été prise ?

— Sur un ruisseau qui se jette dans la rivière Sainte-Marguerite, à moins de trois jours de marche d'ici.

Miracle !. Chidnish, le muet, parlait le français tout aussi bien que nous.

— Connais-tu ce ruisseau ?

— Oui.

— Peux tu nous y conduire ?

— Oui.

— Pour toi cette pipe est-elle en or ou en cuivre ?

— Elle est en or.

— Combien demandes-tu pour nous conduire à ce ruisseau ?

— Cinq sacs de farine et trois bouteilles de la boisson que voilà, et il touchait la bouteille qui lui brûlait à la fois les doigts et l'âme.

Là-dessus, je lui versai un verre de café, à la rasade.

Il l'avale d'un trait, mais aussitôt après, d'un seul bond il enfila la porte du yacht conduisant sur le pont, et là, il s'étendit de son long, la face sur le plancher, tout en faisant mine de dormir d'un sommeil de plomb.

C'était un homme vendu.

Le soir, sur le tard, lorsque nous jetâmes l'ancre dans la baie des Sept-Iles, sortant de sa léthargie, Chidnish prit son canot, gagna la côte, sans mot dire, sans adieu, sans même tourner la tête vers nous, et disparut dans la nuit. Nous laissâmes à des amis, un sac de farine pour prix de sa journée.

En règle générale ne vous adressez jamais à un sauvage pour avoir des renseignements sur des gisements minéralogiques. En découvrent-ils qu'ils ont soin de les cacher, de les dissimuler le mieux qu'ils peuvent. Ils vous serviront de guides sur des indices recueillis ailleurs, mais rendus sur place, ils vous laisseront tâtonner sans même dire "l'anguille brûle" lorsque vous touchez au bon endroit; et si vous revenez bredouille d'une chasse à la fortune, lorsqu'ils connaissaient le gîte de la poule aux œufs d'or, vous les verrez les plus heureux des hommes. La tradition des persécutions dont les naturels du Mexique et du Pérou, au sujet des mines, ont été l'objet, est-elle venue jusqu'à eux? Je l'ignore, mais je sais qu'ils ont une grande répugnance à s'ouvrir à nous.

Le soir, étant descendus à terre, nous passons la veillée chez un M. Smith, un des plus riches et des plus anciens planteurs des Sept-Iles, et qui sait sensiblement ce qu'il dit lorsqu'il parle pêche, fossiles, chasse ou mines.

Propriétaire de plusieurs parts de *dorys* ou barques de pêche, il y intéresse ses enfants, trois vaillants gars, encore célibataires, et une jeune fille de seize ans, un beau brin de fille, ma foi, qui partage avec ses frères les travaux et les profits de la récolte de la mer. Le père s'occupe principalement de chasse et de la quête de minéraux. C'est en parlant de mines et de Chidnish qu'il nous attire chez lui, et la veillée se passe à causer de ce sujet plein de mystères, d'espérances et de désespoirs.

Au cours de la conversation, la pipe d'or du Père Arnaud étant venue sur le tapis, M. Smith nous en raconta la légende, à peu près comme suit:

Un sauvage, revenant de la chasse, un beau printemps, apporta au Père Arnaud, une pipe en métal qu'il prétendit avoir creusée et travaillée au couteau. Etait-ce du cuivre natif? Etait-ce une pépite d'or? Je n'en sais rien, et sauf le Père Arnaud lui-même, personne n'en connaît rien, parce que personne n'a vu cette fameuse pipe qu'on dit pourtant être encore en la possession du révérend Père.

Interrogé, le sauvage répondit qu'il avait trouvé ce minerai quel-

que part en arrière d'ici, dans un ruisseau tributaire de la rivière Sainte-Marguerite, à deux, trois ou quatre jours de marche. Allez-y voir, si bon vous semble.

Quoiqu'il en soit, sans avoir vu la pipe, je suis porté à croire qu'elle était d'or, et voici pourquoi :

Il est tout probable que le sauvage aura indiqué au Père Arnaud l'endroit où il avait fait sa trouvaille : et, il est à ma connaissance que, l'année suivante, deux habitants de la côte, des protégés du Père, se mirent en quête de ce ruisseau, en arrière d'ici ; mais ne connaissant pas les bois et marchant sur des indications vagues, avec des données plus vagues encore sur la géologie et la minéralogie, ils ne s'aventurèrent qu'à environ dix milles en profondeur, revinrent découragés et martyrisés par les moustiques, en jurant leurs grands dieux, qu'on ne les y reprendrait plus. Or, il n'y a aucun indice de cuivre dans les environs, pendant que je suis fondé à croire qu'il s'y trouve de l'or. Le sauvage eût-il dit au Père Arnaud qu'il avait trouvé ce morceau de minerai à quelques centaines de milles, vers la ligne de faîte du bassin du golfe Saint-Laurent, je croirais que c'est du cuivre, mais ici, je crois plutôt que c'est de l'or. Du reste, le Père Arnaud sait distinguer l'or du cuivre, et il n'a pas pu tromper les deux hommes qu'il a envoyés dans notre pays. Si la pipe n'était pas d'or, il ne se gênerait pas pour la montrer à qui voudrait la voir.

— Fort bien, dis-je à M. Smith, mais sachant cela, pourquoi n'avez-vous pas tenté une exploration pour votre propre compte ?

— Je dois vous dire, répondit M. Smith, que nos montagnes sont de pratique difficile, durant la belle saison ; les lacs y sont nombreux, vous y trouvez autant d'eau que de terre ; et partout des ruisseaux, des torrents, sans compter les marais, les savannes, les fondrières entourées d'arbousiers, de sapins rabougris, avec sentiers impraticables ; et puis les moustiques, les brûlots vous assaillent par légions, par nuées. Je vous avoue que je n'ai pas osé m'y risquer. Mais un hiver, allant à la chasse, je remontai notre petite rivière des Rapides ou des Sept-Iles, un ruisselet qui se jette dans la baie, à deux pas d'ici, l'espace de dix milles, d'où je traversai trois petits lacs se touchant presque pour tomber dans un grand lac oval dont la rive ouest était *entièrement formée d'un banc de quartz aussi blanc que du lait.* Avec la tête de ma hache, j'en détachai un morceau que je mis dans ma poche, dans le but de le faire examiner par des mineurs de la rivière Moisie, dont les sables étaient alors en pleine exploitation. Juste vers ce temps-là, M. Labrèche-Viger passant par ici, emporta une moitié de mon morceau de quartz, en me recommandant de ne montrer l'autre moitié à personne avant de l'avoir revu. Malheureusement, ce pauvre M. Viger mourait peu de temps après, probablement sans avoir fait analyser l'échantillon qu'il avait emporté

Sur ces entrefaites, ayant affaire sur la côte sud, je mis dans mon sac de voyage le morceau de quartz qui me restait, et je le fis voir à M. Roy, de Kamouraska, un mineur d'expérience, qui avait fait fortune en Californie, et qui venait redemander au pays natal un trésor autrement précieux qu'il avait perdu en route, la santé. Ayant examiné ce minerai à la loupe, M. Roy n'hésita pas à m'affirmer qu'il contenait de l'or, qu'il était en tous points semblable au minerai de Californie, ajoutant que, sans les travaux pressants de la récolte, il se rendrait de suite sur les lieux. Il me pria de l'attendre jusqu'à l'année suivante. Il advint de lui comme de M. Labrèche-Viger; le pauvre homme atteint de phtisie (consomption) mourut dans l'intervalle. Quant à moi, je n'ai plus songé à ce projet, et depuis, c'est la première fois que j'ai eu l'occasion d'en parler.

— A votre avis, M. Smith, quelle serait la distance d'ici au grand lac en question ?

— Ce lac doit se trouver à environ quinze milles d'ici, il se déverse dans la rivière Sainte-Marguerite par un ruisseau creusé dans le quartz même, et peut-être est-ce dans ce ruisseau que le sauvage aura ramassé sa pépite : peut-être est-ce plus loin aussi, car le quartz abonde dans cette direction, surtout par le nord-est de la rivière.

La dignité personnelle de M. Smith, son âge avancé m'étaient une garantie de l'exactitude de ses renseignements. Avec d'autres indications précises, des points de répère qu'il me marqua distinctement, je ne pouvais manquer de trouver ce gisement de quartz ; j'étais prêt à tenter l'exploration, mais malheureusement le syndicat de M. Têtu avait retenu mes services pour un mois et demi, et je dus le suivre vers la rivière Saint-Augustin, sans grand espoir toutefois de l'atteindre avant l'expiration de ce terme. Partie remise, et voilà tout ; je me promets bien de revenir à ce projet, si Dieu me prête vie.

A.-N. MONTPETIT.

Ottawa, 4 juillet 1895.

ETHNOGRAPHIE MEXICAINE

LA RACE NAHUA

Disons maintenant quelques mots des tribus nahuas, qui, du sixième au seizième siècle, régnèrent sur l'Anahuac

Leur domination présente trois époques distinctes : celle des Toltèques, des Chichimèques et celle des Aztèques. Ces races, qui émigrèrent ainsi à des époques successives dans les terres du Mexique, appartenaient à une même souche originaire ; c'est ce qu'attestent leurs dialectes, leurs institutions, leurs coutumes et leurs croyances. Reste à savoir si, en remontant assez haut dans le passé, on peut leur assigner une origine commune avec les Othomis et les Mayas. J'omets également d'autres subdivisions de la race nahuat, connues sous les noms de Miztèques, de Zapotèques, de Tepanèques, d'Acolhuas, etc., afin de ne pas ajouter ici à la confusion que présente déjà l'ethnographie mexicaine.

Mais d'où venaient tous ces peuples qui, pendant tant de siècles, se poussant les uns les autres, se répandaient sur les plaines de l'Anahuac et sur la plus grande partie de l'Amérique centrale ?

D'un commun accord, on les fait venir du nord ou du nord-ouest, d'une région qui s'étend du Nouveau-Mexique et du Texas jusqu'à l'Etat de Sonora, le long du golfe de la Californie. On retrouve encore aujourd'hui parmi les indigènes de la haute Californie, de l'Arizona, du Nouveau-Mexique et du Texas, la trace de la langue des Nahuas. La route qu'ils suivirent pendant leurs migrations vers le sud nous apparaît dans les noms de villes et dans certains types actuels de ces divers Etats.

Disons encore que, de la race nahuat, les Toltèques ne furent pas les premiers à émigrer vers le sud. Bien avant leur établissement, qui date, je le répète, du sixième siècle de notre ère, d'autres tribus nahuas occupaient déjà plusieurs points du Mexique, entre autres les Zapotèques, autour des ruines vraiment merveilleuses de Mitla, dans la province d'Oaxaca, qui ne peuvent être comparées, dit un éminent archéologue, M. Viollet-le-Duc, qu'aux monuments de la meilleure époque de la Grèce et de Rome. Mais on connait peu de choses tou-

chant l'histoire de ces migrations prétoltèques ; de fait, le groupe toltèque est le premier sur lequel les traditions des peuples qui occupaient l'Anahuac lors de l'arrivée des Espagnols, nous donnent quelques renseignements positifs.

LES TOLTÈQUES.—Les Toltèques désignaient, sous le nom de Huehue-Tlapallan, le pays qu'ils habitaient avant leurs migrations vers le Sud. Cette région, d'après de récentes explorations, se trouverait comprise entre la rivière Gila et le Calorado et les Etats de Sonora et Sinaloa. Toujours est-il, qu'au sein des habitants de Huehue-Tlapallan éclata, d'après leurs annales, une longue et violente révolution, qui inonda bientôt l'Anahuac de hordes émigrantes. Sept tribus principales, connues sous le nom générique de Toltèques, se dirigèrent vers le sud, à la recherche d'une nouvelle patrie. Leurs pérégrinations durèrent un grand nombre d'années, 124 ans, dit-on, et ils laissèrent sur divers points des traces de leur passage. Parvenus à une dizaine de lieues de Mexico, ils s'y arrêtèrent et fondèrent une ville qu'ils nommèrent Tollan ou Tula, en souvenir de leur ancienne patrie ; ce fut une ville célèbre en même temps que leur capitale.

Ceci se passait vers l'an 660 de notre ère. Dès cette époque les Toltèques vivaient sous un gouvernement monarchique. On les représente comme grands, bien proportionnés, de couleur jaune clair ; les yeux étaient noirs, les dents très blanches, les cheveux noirs et luisants, les lèvres épaisses, le nez aquilin et le front fuyant. Ils avaient la barbe peu fournie ; la bouche exprimait la douceur mais le front était sévère. Intelligents, disposés à s'instruire, ils personnifient, dans les souvenirs des peuples de l'Anahuac, les connaissances techniques, les sciences, la civilisation. Les premiers, ils créent des routes et construisent des aqueducs ; ils savent utiliser certains métaux, filer et teindre des étoffes, tailler les pierres précieuses, bâtir de solides demeures, avec des pierres liées par de la chaux ; établir de véritables villes, ériger des temples et des palais tout en pierres taillées, au point que leur nom est devenu synonime : "d'ouvrier habile (1)." Ils s'occupaient d'agriculture et de commerce, et c'est à eux que l'Anahuac est redevable de la culture du maïs. Les fouilles récemment opérées sur le site de Tula et d'autres de leurs anciennes villes, viennent corroborer la chronique et nous révèlent en effet un haut degré de civilisation matérielle. M. Désiry Charnay, dans une de ses missions archéologiques, en fouillant les ruines de l'ancienne capitale des Toltèques, mit au jour une habitation qui se composait de 24 chambres, de deux citernes, de 12 corridors et de 15 petits escaliers "d'une architecture extraordinaire et d'un intérêt palpitant," s'écrie-t-il avec enthousiasme. M. Charnay croit qu'ils fabriquaient le verre et la porcelaine.

(1) Nadaillac.—*L'Amérique préhistorique.*

La tradition rapporte que le palais d'un de leurs chefs les plus renommés, Quetzalcoatl, qui fut en même temps leur plus grand législateur, renfermait quatre salles principales ; la première, donnant à l'est, était appelée la salle dorée ; les murs étaient couverts de plaques d'or finement ciselées ; la salle des émeraudes et des turquoises était à l'ouest, et, comme son nom l'indique, les parois étaient incrustées de pierres précieuses d'un éclat incomparable ; les murs de la salle du sud étaient ornés de coquilles aux couleurs brillantes, enchâssées dans des plaques d'argent ; enfin la salle du nord était en jaspe rouge travaillé avec goût.

Leurs connaissances astronomiques étaient remarquables, et leur calendrier, perfectionné plus tard par les Aztèques, et calculé avec plus de précision que les calendriers des Européens de la même époque, n'est pas le moindre de leurs titres de gloire ; ce calendrier est basé sur les principes du calendrier égyptien et des calendriers asiatiques. (1)

Il en est de même d'ailleurs de l'organisation politique et religieuse, des monuments, des mœurs, des coutumes de ces anciennes races civilisées de l'Amérique : tout nous rappelle ici les vieilles civilisations asiatiques : c'est l'Inde, la Chaldée et l'Egypte qui revivent chez des peuples sortis d'une souche commune et depuis longtemps émigrés dans notre continent.

Je viens de prononcer, il y a un instant, un nom qui a dû paraître étrange au lecteur, comme il l'est à moi-même, encore peu familier avec l'idiome toltèque. Quetzalcoatl, c'est bien cela, est un personnage peu connu, je le crains, des hommes politiques de nos jours, quoiqu'il ait joué un rôle tellement considérable, tellement prépondérant au milieu des hommes de son temps, qu'il a réuni en sa personne tous les titres imaginables, jusqu'à être adoré comme un dieu après sa mort, ou sa disparition mystérieuse, on ne sait au juste. Le fait est qu'il est presque impossible de rétablir l'identité historique de Quetzalcoatl, tant la légende a amplifié les actions de ce héros. Au temps des Aztèques on parlait encore de son règne comme ayant été l'âge d'or de la contrée qu'il habitait ; "tous les hommes étaient riches alors." Il passe pour avoir été législateur et fondateur de religion. On le représente comme un homme à peau blanche, de haute taille, au front large, aux grands yeux, à la barbe touffue, portant par décence d'amples vêtements semés de croix. Les lois qu'il avait données aux hommes témoignaient de son savoir, de sa sagesse et de sa vie austère. Ce qui semble certain, c'est qu'il créa une religion nouvelle basée sur le jeûne, la pénitence et la pratique de la vertu. Les premiers écrivains espagnols allèrent jusqu'à le confondre avec l'apôtre saint Thomas qui, des Indes, serait passé en Amérique. Le fait dominant de toutes les légendes recueillies, dit à ce propos l'au-

(1) **Lucien Biart**, *Les Aztèques*. **Nadaillac**, *L'Amérique préhistorique*.

teur de *L'Amérique préhistorique*, est l'arrivée d'étrangers blancs, barbus, portant des vêtements noirs, selon toutes les probabilités des missionnaires Boudhistes, qui vinrent prêcher aux Nahuas des doctrines nouvelles. Nous n'avons sur ce point, ajoute-t-il, que les données les plus vagues et les plus confuses, et nous savons seulement que le chef de ces hommes fut appelé Quetzalcoatl.

Etabli dans une partie fertile du Mexique, sous un climat tempéré, le peuple toltèque, malgré les guerres extérieures et ses discordes civiles, ne tarda pas à prospérer et à dominer sur tout l'Anahuac. Il fonda de nombreuses villes, et partout il fit sentir l'influence de sa civilisation. L'empire toltèque dura environ 400 ans. Il ne compte que huit rois ; ce fait paraît étrange, mais une loi voulait que chaque souverain régnât une période de 52 ans, ce qui faisait un siècle, d'après le calendrier toltèque. Si par hasard le souverain atteignait ce terme sur le trône, il abdiquait en faveur de son successeur. S'il mourait avant cette date, le royaume était gouverné en son nom par un conseil choisi parmi les nobles jusqu'à l'expiration du siècle.

Toutes les chroniques s'accordent à dire qu'une longue série de malheurs marqua la fin de la monarchie toltèque. Une sécheresse constante, et, par suite, la famine, des maladies pestilentielles, un schisme religieux, des guerres civiles, la corruption des mœurs des habitants produite par le luxe et les plaisirs, l'affaiblirent tellement qu'elle ne put résister aux attaques des Chichimèques qui s'emparèrent de Tula, sa capitale, et devinrent les maîtres du pays. Un grand nombre de Toltèques émigrèrent alors au Yucatan, au Guatemala et autres régions du sud. Ceci se passait vers la fin du XIe siècle ou au commencement du XIIe.

Les Chichimèques.—Nous n'avons que des données les plus confuses et les plus contradictoires touchant l'origine des Chichimèques. Pour les uns, ce sont de vrais barbares qui subirent l'influence des nations plus policées avec lesquelles ils vinrent en contact ; pour d'autres, c'est déjà le peuple policé d'Acolhuacan, avec Texcoco pour capitale. Quelques-uns en font une race distincte des Nahuas, d'autres leur attribuent une origine commune. Les Nahuas eux-mêmes revendiquaient une parenté d'origine avec les Chichimèques, "race valeureuse et guerrière."

En tout cas, ils n'étaient pas nouveaux venus lorsque, au XIe siècle, ils vainquirent les Toltèques. On dit même qu'ils habitaient le pays avant l'arrivée des Nahuas, mais comme ils s'étaient pendant longtemps tenus en dehors de l'influence civilisatrice de ces derniers, ceux-ci ne voyaient en eux que des barbares plutôt que des frères. En effet, le nom de Chichimèques, dans l'idiome nahuatl, signifie : chasseur nomade, et n'aurait pas, par conséquent, de valeur ethnographique.

Leur nom revient souvent dans les chroniques indigènes. Leurs allées et venues sont continuelles ; tantôt ils apparaissent sur un point, tantôt sur un autre, toujours prêts à piller ou à susciter quelque querelle. Toutefois, ce qui paraît probable, c'est qu'à l'époque où ils devinrent les maîtres de l'Anahuac, les Chichimèques s'étaient déjà fractionnés en diverses tribus, dont quelques-unes avaient dû subir l'influence civilisatrice des Toltèques. En effet, une fois vainqueurs de ces derniers, ils adoptèrent immédiatement leurs usages, leurs mœurs et leur civilisation, à tel point que la monarchie chichimèque ne fut, au demeurant, que la continuation de la monarchie toltèque. Ce que l'on sait, par exemple, c'est que Xolotl, leur chef, voulut que son fils aîné épousât une princesse issue des rois Toltèques.

Après leur défaite, le gros des Toltèques, comme nous venons de le dire, émigra vers le sud ; mais un certain nombre d'entre eux ayant continué d'habiter le pays, le monarque chichimèque, par une politique habile, rechercha leur amitié ; de sorte que ceux-ci, s'étant alliés aux familles princières chichimèques, exercèrent la plus heureuse influence sur la barbarie native de leurs vainqueurs, et formèrent la souche de la famille des rois de Texcoco, qui fut la capitale de ce nouveau royaume. Le roi chichimèque divisa son empire en plusieurs provinces ou fiefs, dont il confia l'administration à ses principaux officiers, à la condition qu'ils lui rendissent hommage. Il ordonna à ses sujets de repeupler les villes qui avaient été abandonnées par les Toltèques sans en changer les noms, qu'il fit conserver avec soin, et il ne les autorisa à donner des noms chichimèques qu'aux villes qu'ils fonderaient eux-mêmes. (1)

Quelques années plus tard, les Chichimèques virent apparaître de nouvelles tribus de leur nation, entre autres les Alcolhuas. Des terres leur furent concédées. Les Alcolhuas, plus civilisés que leurs devanciers, recherchèrent davantage le commerce des Toltèques, les secondèrent si bien dans leur œuvre de civilisation et d'adoucissement des mœurs de leur nouveaux maîtres, et provoquèrent à tel point la renaissance des arts et des sciences, que, vers l'an 1231, Taxcoco pouvait rivaliser en splendeur avec Tula, l'ancienne capitale des Toltèques.

A Taxcoco, dit Sahagun, il y avait des écoles primaires ou des écoles d'art, de véritables académies, qui ne pouvaient être qu'une réminiscence d'institutions semblables chez leurs aïeux toltèques. La ville d'Uatlan, dans le Guatamela, qui tomba au pouvoir d'Alvarado en 1524, et où régnait également la civilisation toltèque, "renfermait, dit Juarès, plusieurs édifices vraiment somptueux ; le plus superbe était le collège, où l'on élevait cinq à six mille enfants, tous entretenus aux frais du trésor public. L'instruction leur était donnée par soixante-dix maîtres ou professeurs." Un des rois de Taxcoco, Nezahualcojotl,

(1) Mariana Veytia, t. 11, ch. 1er.

composa en langue aztèque, soixante hymnes en l'honneur de l'Etre Suprême, et quelques élégies fort remarquables. On ne se doute pas, en vérité, ajoute M. Charnay, du degré d'avancement de ces populations.

LES AZTÈQUES.—Enfin, vint un moment où s'ébranla la dernière de ces nombreuses invasions qui, du nord, se dirigeaient vers le sud, et aboutissaient toutes sur le plateau de l'Anahuac, point reliant les deux moitiés de l'hémisphère américain. Cette région du nord semble avoir été une véritable fourmilière d'hommes et pendantde longs siècles elle fut le point de départ de tant de tribus, de nations immigrantes, qu'il est aujourd'hui extrêmement difficile, au linguiste comme à l'ethnographe, de se reconnaître au milieu de ces populations cent fois mélangées, et de démêler exactement ce qui revient à chacune des races concurrentes. M Manuel Orozco y Berra, qui passe pour avoir été le plus savant et le plus judicieux des modernes archéologues mexicains, a compté jusqu'à 120 idiomes en usage, et 62 au moins qui semblent définitivement perdus.

Quoi qu'il en soit, cette dernière invasion que nous venons de mentionner, était celle des Aztèques.

La filiation ethnographique des Aztèques ne soulève aucune discussion. Ils forment avec les Toltèques et autres tribus que nous voyons en lutte sur le haut plateau des Cordillères, un groupe compact, homogène, de sang purement nahua ; on y remarque une si intime ressemblance de coutumes, de traditions, de rites, de croyances, de langue et d'écriture, d'organisation religieuse et sociale, que l'identité ethnique éclate à première vue.

Les Aztèques disaient venir d'un pays du nom d'Aztlan, cette mystérieuse contrée n'a pas pu être déterminée avec certitude ; mais les Aztèques et les Toltèques ayant une origine commune, ils devaient primitivement habiter la même contrée ou un lieu peu éloigné de Huehue-Tlapallan, patrie primitive des Toltèques, et que l'on a placée au Nord-Ouest et vers la Gila. Il peut arriver cependant qu'elle se trouve ailleurs, d'autant plus que la science moderne, s'appuyant sur les récentes découvertes faites sur les ruines du grand Calorado et sur celles de ses affluents, tend de plus en plus à donner aux Aztèques les Mound-Builders pour ancêtres. Le vaste territoire occupé par les Mound-Builders ainsi que les monuments qu'ils ont laissés, accusent une population d'une densité extrême, qui n'a pu s'éteindre sur place et qui a dû fournir les éléments de ces continuelles immigrations qui, pendant tant de siècles, se répandirent dans le Mexique et l'Amérique centrale. C'est là, croyons-nous, qu'il faut chercher les ancêtres de toute la race nahua et leur pays d'origine, en tant qu'origine américaine.

D'après certaines de leurs chronologies, les Aztèques seraient sortis d'Aztlan en l'an 1064 ; d'autres de leurs annales fixent leur départ en

l'an 1090. Il paraît établi toutefois qu'ils ne s'avancèrent que lentement vers le sud, et séjournèrent dans plus d'un endroit avant de se fixer définitivement, puisque ce n'est que vers le commencement du XIIIème siècle qu'ils arrivèrent dans la vallée lacustre de Mexico, où ils furent d'abord réduits en servitude. Après un nouveau siècle d'aventures et de misères de toutes sortes, ils recouvrèrent enfin leur liberté et se réfugièrent dans des marais inaccessibles, où surgissaient ci et là quelques insignifiants îlôts de sable. Ce fut sur un de ces îlôts qu'ils fondèrent une ville qui devait bientôt devenir célèbre.

On était alors en l'an 1325 ; à ce moment, les Aztèques étaient misérables, faibles et craintifs. Ayant construit un temple rustique pour abriter leur dieu, ils groupèrent autour, à défaut d'autres matériaux plus solides, de simples huttes en terre et en jonc. A force de travail, ils arrivèrent à créer des jardins flottants qu'ils ensemençaient de maïs et d'autres plantes (1). Ils réunirent ainsi peu à peu plusieurs îles, en comblant les intervalles qui les séparaient ; comme l'eau du lac était saumâtre, ils étaient obligés d'aller chercher sur la terre ferme l'eau douce qui leur faisait complètement défaut ; ils avaient obtenu ce privilège en payant un tribut annuel.

Telle fut l'humble origine de la grande ville destinée à devenir la capitale d'un vaste royaume, et dont la magnificence devait émerveiller plus tard ses conquérants,

La ville que les Aztèques venaient ainsi de fonder fut d'abord appelée Tenotchitlan, du nom d'un de leurs chefs qui présida à sa fondation ; ce ne fut que plus tard qu'elle prit le nom de Mexico, en l'honneur de leur divinité principale, Mexitli, et les Aztèques eux-mêmes, pour le même motif, se nommèrent peuple de Mexi ou Mexicains. Leur nom d'Aztèques leur venait d'Aztlan, leur pays d'origine.

Vers cette époque, c'est-à-dire en 1357, ainsi que l'établit Orozco, car nous sommes maintenant entrés dans le domaine proprement dit de l'histoire, telle que l'entend la critique moderne, les peuples d'origine nahua, répandus dans la grande vallée de l'Anahuac, dominaient tout à fait l'élément barbare, mais ils étaient divisés en un grand nombre de petits Etats qui, sous des noms divers, visaient chacun à une existence indépendante.

---

(1) " Ces jardins étaient des radeaux composés de pièces de bois léger, entremêlées de joncs, reliées entre elles par des plantes aquatiques ; sur cette base, les Aztèques amoncelaient deux ou trois pieds de boue noire qu'ils tiraient du fond du lac, ce qui leur procurait une terre des plus fertiles, où toutes les plantes se développaient admirablement, sans que le cultivateur eût à s'inquiéter jamais de la sécheresse ou de la pluie. Plus tard, ces jardins flottants se multiplièrent jusqu'à former autour de la ville une enceinte de verdure et de fleurs, et chaque matin, au point du jour, on voyait déboucher par les canaux, sur la grande place, une multitude de barques chargées de légumes, de fruits et de fleurs." (Désiré Charnay, *Les anciennes villes du Nouveau-Monde.*

On comptait alors dans la vallée, reliées entre elles par une sorte de lien féodal, au-delà de trente villes principales, essayant, chacune de son côté, de devenir prépondérantes. En d'autres termes, les intérêts de tous ces petits Etats, de toutes ces villes, se trouvaient constamment opposés, et les dissensions intérieures, les révoltes, la guerre enfin régnaient en permanence.

Ce fut donc par les armes que les Aztèques fondèrent leur empire. Ils surent aussi, par une politique habile, se ménager des alliances, au moyen desquelles ils renversèrent la puissance Chichimèque et étendirent partout leur domination ; si bien, que pendont les deux siècles suivants, ils devinrent à leur tour les maîtres absolus de la plus grande partie de l'Anahuac.

On sait que ce fut en 1520 que Cortez détruisit l'empire des Aztèques, et qu'il s'empara de leur capitale après un siège de 93 jours, et encore ne réussit-il qu'avec le secours d'autres peuples indigènes, ennemis des Aztèques, et surtout des habitants de la république de Tlaxcala, qui avait toujours été l'implacable rivale de Mexico. (1) Je ne m'étendrai donc pas sur un fait historique si connu ; mais je terminerai par quelques données générales sur l'organisation civile et religieuse des Aztèques.

*
* *

Les Aztèques étaient gouvernés par des empereurs. On compte onze souverains pendant les deux siècles que dura leur domination. On choisissait le monarque parmi les plus proches parents de l'empereur défunt. Il était élu par quatre nobles délégués à cet effet par les membres de leur propre caste, et l'installation du nouvel empereur se faisait avec une grande pompe, et de nombreuses cérémonies religieuses. Il exerçait une autorité presque absolue ; mais un conseil, composé de membres de la première noblesse, l'assistait dans la gestion des affaires de l'empire. Les hauts fonctionnaires de la Cour et de l'Etat se recrutaient également parmi les familles nobles, et ils étaient tenus de résider dans la capitale. La puissance législative du monarque était encore contrebalancée par le pouvoir des tribunaux supérieurs, indépendants de la couronne.

L'administration de la justice avait cela de particulier, qu'il n'y avait pas d'avocats, de sorte que les parties elles-mêmes plaidaient leurs procès et obtenaient justice sur le champ, sans voir leurs affaires s'embrouiller, comme il arrive de nos jours, et traîner indéfiniment en

(1) Sur la fin du siège 200,000 Indiens combattaient, sous les Espagnols, contre les Aztèques.

longueur. Des greffiers transcrivaient les témoignages en caractères hiéroglyphiques. Les lois, d'une extrême sévérité, se conservaient de la même manière. Si un juge était même soupçonné de s'être laissé corrompre, il en était puni sur le champ.

Un tribunal spécial surveillait les affaires matrimoniales. Les lois relatives aux esclaves étaient moins rigeureuses que celles des Grecs et des Romains, et, au Mexique, un esclave pouvait facilement racheter sa liberté.

Les impôts se payaient en nature ; ils étaient répartis sur toutes les classes de la société. Les produits de l'industrie payaient une taxe. Par un système admirable de voies spéciales et de messagers se relayant de station en station, on entretenait des communications journalières entre la capitale et les parties les plus reculées du pays.

Tous ces peuples de race nahuatl croyaient à un Dieu suprême, créateur et maître de l'univers. "Le trône que tu occupes, dit l'un de ses rois, n'est-il pas un don du dieu sans égal, le puissant créateur de toutes choses, celui qui fait et qui abaisse les princes et les rois." Au dessous de cet être suprême, les Aztèques rangeaient treize divinités principales et deux cents secondaires ; chacune d'elles avait un jour qui lui était particulièrement consacré. Ils croyaient également à une vie future, à un lieu de bonheur pour les bons et à un enfer d'éternelles ténèbres pour les impies.

Les prêtres étaient nombreux et exerçaient une influence illimitée sur les affaires publiques et sur la vie privée. Ils se divisaient en plusieurs ordres, et chaque classe avait ses attributions spéciales : les uns présidaient aux sacrifices humains, les autres à la musique, à l'éducation publique, à l'exécution et à la conservation des hiéroglyphes et des calendriers. Ils instruisaient la jeunesse ; c'était là leur principale occupation. Des édifices particuliers étaient annexés à tous les temples pour cette fin. Dans les écoles supérieures, on enseignait, entre autres choses, l'astronomie, la philosophie et l'histoire. Cet enseignement se faisait au moyen de peintures hiéroglyphiques. A part les caractères symboliques et idéographyques, les Mexicains faisaient aussi usage de signes phonétiques peignant uniquement le son. Ainsi un bon nombre de signes rendaient les objets, non par leur vraie figure, ni par un symbole convenu, mais par le nom qu'ils portaient dans l'idiome parlé. Les lois, les rapports des fonctionnaires au gouvernement, les cartes géographiques, étaient dessinés en caractères de ce genre, coloriés, sur de la toile de coton, sur des peaux habilement préparées ou sur une espèce de papier végétal.

Leur calendrier et tout leur système de numération, de même que les proportions données à leurs édifices, supposent des connaissances très étendues en astronomie et en mathémathiques. L'agriculture était

tenue très en honneur, et leur habileté dans les arts n'a pas peu surpris les Espagnols ; les orfèvres aztèques, par exemple, étant supérieurs à ceux de l'Espagne de cette même époque.

Quant à l'éducation générale et domestique des Mexicains, elle avait pour but de les façonner de bonne heure à l'art de la guerre.

Les Aztèques étaient braves, hauts de stature, vigoureux et bien faits. (1)

Avant d'entreprendre une guerre, des ambassadeurs sommaient l'ennemi d'avoir à se soumettre ; s'il n'obéissait pas à cette injonction, on lui signifiait une déclaration formelle de guerre. Ces ambassadeurs portaient, en signe de leur mission, une flèche avec la pointe tournée en bas et un bouclier attaché au bras gauche. Généralement c'était l'empereur en personne qui commandait l'armée, où régnait la plus sévère discipline.

Malheureusement la pratique des sacrifices humains qui, au temps de la conquête, avait atteint des proportions épouvantables, constitue une tache lugubre sur cette civilisation, si brillante sous tant d'autres rapports ; et on s'explique difficilement cette coutume cruelle des Aztèques, qui contraste si singulièrement avec la douceur et la pureté de leur morale.

Voici ce qu'on raconte touchant l'origine de ces sacrifices :

A peine les Aztèques, après avoir souffert bien des persécutions avant de s'établir définitivement au Mexique, venaient-ils de fonder leur nouvelle capitale et d'ériger un temple rustique à leur dieu protecteur, qu'un de leurs chefs, Xomichil, faisant un jour la chasse d'un animal dont il voulait s'emparer pour l'immoler sur l'autel du dieu, rencontra un Colhua et l'amena à ses compatriotes. Ceux-ci, ne voyant dans ce malheureux qu'un de leurs anciens oppresseurs, le livrèrent au grand prêtre, qui lui arracha le cœur pour l'offrir à leur dieu, le terrible Mexitli. Ainsi commença la série de ces horribles massacres qui, durant trois siècles, devaient faire tant de victimes. Sur les derniers temps de l'empire atzèque, des milliers de victimes humaines marquaient l'avènement au pouvoir de chaque nouvel empereur ; ce dernier même ne pouvait être couronné sans avoir conquis par une guerre les victimes destinées aux dieux dans cette importante cérémonie.

Enfin, il faudrait écrire un volume si on voulait passer en revue tous les détails de l'organisation politique, sociale et religieuse des

(1) Il est inutile de rappeler ici que les deux prétendus Aztèques qui, il y a quelques années, ont été offerts à la curiosité publique, et que nous avons eu occasion de voir ici même, à Québec, lors du passage du musée de Barnum, n'avaient pas la moindre ressemblance avec les anciens Aztèques ; ce n'étaient que deux chétifs zambons de l'Amérique centrale, qui n'avaient de commun avec les véritables Aztèques que le nom, qui leur fut donné par un motif évident de réclame.

Aztèques ; leur civilisation semble pourtant n'avoir été que le reflet de la civilisation des Toltèques.

Les Astèques étaient parvenus à l'apogée de leur grandeur, quand arrivèrent les Espagnols qui, favorisés comme nous l'avons vu, par les plus heureuses circonstances, réussirent à s'emparer de Mexico et, finalement, de tout le pays. C'est alors que commença pour les malheureux Mexicains, comme plus tard pour les Incas du Pérou et en général partout où s'établirent les Espagnols, cette série de maux, de persécutions, de trahisons, de traitements barbares dont furent victimes les nations indigènes de cette partie du Nouveau Monde.

Au Mexique, pour satisfaire leur cupidité, il les condamnèrent à des travaux excessifs et à l'exploitation des mines, où la plupart mouraient dans les supplices ou d'épuisement. Ce fut au point que Las Casas, à la fin indigné de la conduite barbare de ses compatriotes envers les malheureux vaincus, s'adressa à Charles-Quint pour empêcher l'annihilation entière de tout un peuple ; ce qui serait probablement arrivé, sans l'intervention énergique et constante du clergé en faveur des indigènes.

Dans notre siècle, le sort de ces anciens possesseurs du sol a été beaucoup amélioré. Depuis plus de trente ans, dit quelqu'un qui a vécu pendant plusieurs années au milieu d'eux, ces vaincus semblent se réveiller de leur longue apathie, retrouver l'énergie, l'esprit d'initiative qui firent autrefois d'eux une grande nation. Peu à peu, ils envahissent tous les postes, deviennent présidents, ingénieurs, médecins, voire peintres et sculpteurs. Et, phénomène singulier, ils commencent, ajoute-t-il, à dominer moralement la société qui les a si longtemps repoussés et n'a guère su que les opprimer.

Québec avril 95. ALPHONSE GAGNON.

LES PATRIOTES DU NORD

DAVID MARSIL ET WIFRED PRÉVOST

Deux types de force, de vigueur physique et intellectuelle, survivants d'une génération de lutteurs, représentants de familles au caractère viril, à la tête ardente, au sang chaud, où les glaces de la vieillesse n'ont pas le temps de se former. Jeunes, bruyants, passionnés malgré leur soixante ans, aimant le plaisir comme à vingt ans, et cependant sérieux quand il le faut, instruits, attachés à leurs professions, deux têtes capables de tout comprendre et de tout faire. Leurs natures originales comme on n'en trouve guère, où l'on voit mêlés et en ébullition les éléments les plus disparates, le diamant, l'or, l'argent, le fer et le plomb, où tout se transforme comme par enchantement.

Rudes, violents, rugissant parfois comme des lions et un instant après, doux comme des agneaux ou des Conseillers législatifs, Marsil surtout, quand le cœur est touché. L'un, Marsil, médecin instruit, chirurgien distingué, l'autre, Prévost, avocat habile, tous deux tribuns puissants ; inondant les assemblées des laves brûlantes de leur éloquence, faisant retentir l'air dix lieues à la ronde de leurs imprécations à la Canaille, ébranlant les murs du Conseil législatif des éclats de leurs voix formidables. Aimant les périodes sonores, les invocations à la liberté, au patriotisme, à l'indépendance, aux sentiments humanitaires, tout cela accompagné d'arguments et de raisonnements solides.

Faits pour les assemblées populaires, pour les réunions tumultueuses, déplacés plus ou moins, par conséquent, dans le Conseil législatif dont les murs frémirent lorsque leurs voix s'y firent entendre la première fois. L'huissier de la verge noire faillit en perdre connaissance ; la verge lui tomba des mains et il crut qu'il rêvait, qu'il assistait à une séance de la Convention de 1793. Les petits pages accoutumés à l'éloquence douce et paisible des honorables conseillers eurent l'idée de s'en-

fuir, et l'orateur se demanda si on ne devait pas enlever la masse pour l'empêcher d'entendre des accents aussi profanes.

Il ne suffit pas de les entendre, il faut les voir, Marsil surtout, avec sa taille de géant, et sa tête immense couverte d'une forêt de cheveux blonds descendant sur ses larges épaules. Il faut le voir, lorsque secouant sa large crinière et se battant les flancs de ses larges mains, rugissant comme un lion, il menace ses adversaires, Et l'autre moins grand, moins gros, plus trappu, plus vif, plus violent, plus rugissant, aussi noir que l'autre est blond.

C'est un spectacle!

Ils ne sont plus tout à fait ce qu'ils étaient, ils ont fini par subir l'influence du milieu, de l'entourage, on dirait maintenant deux lions muselés ne faisant entendre des rugissements de temps à autre que pour l'acquit de leur conscience.

Mais c'est dans leur chambre privée qu'il faut les voir, dans ce qu'on appelle "La chambre des patriotes." Là, pas de muselage, pas de déguisement, ils sont chez eux et ils donnent libre cours aux flots de leur éloquence grandiose, depuis huit heures, quand le Conseil législatif ne siège pas, jusqu'au lendemain matin à trois ou quatre heures. On va à la chambre des patriotes en pèlerinage comme les Mahométans à la Mecque ; on est sûr d'y trouver la guérison de la mélancolie et de toutes ces tristesses de l'âme. Là, vous pouvez entrer à toute heure et vous y trouverez nos deux patriotes, les cheveux et la barbe en désordre, la chemise ouverte sur la poitrine, les bretelles battant les reins, la pipe à la bouche et le verre pas bien loin, parlant, riant, gesticulant, prêts à pérorer sur tout, à raconter toute sorte d'histoires, et à discuter sur tous les sujets avec une verve, un entrain, une vivacité et une force inépuisables.

Là, vous apprendrez l'histoire des patriotes, si vous ne la connaissez pas. Mais malheur à vous, si vous osez, sur un pareil sujet, exprimer des doutes et même manquer d'enthousiasme. C'est à qui des deux alors vous accablera d'imprécations, et, en vain, vous essaieriez d'arrêter le torrent qui vous inonde. Une seule chose peut vous sauver, c'est que pour un mot ou une assertion risquée faite par l'un d'eux, l'autre lui tombe dessus. Alors c'est la lutte d'Agamennon et d'Ajax avec toutes les apostrophes, le vocabulaire de gros mots qu'Homère met dans la bouche de ses héros. Ils sont superbes à voir et à entendre dans leur colère, et vous ne pouvez vous empêcher de rire et applaudir en même temps. Le tout se termine heureusement par un verre de vin.

Le lendemain ils sont à leur poste, graves comme des rabins, et se préparent froidement à la discussion des questions inscrites à l'ordre du jour.

Je ne serais pas juste si je me contentais d'une simple vue de surface de ces deux hommes.

Leur exhubérance de vie et de langage, leur nature démonstrative et bruyante ne les empêchent pas d'avoir de bonnes et fortes têtes, de grandes qualités.

Le docteur Marsil n'est pas patriote qu'en apparence, il l'est sincèrement et profondément dans ses actes comme dans ses paroles. Cette grosse charpente, taillée à grands coups de hache, cache, sous sa rude écorce, une grande noblesse de sentiment, un amour passionné du vrai et du beau, une sensibilité de femme, un cœur de héros, une nature d'artiste. On ne dirait pas à le voir, à l'entendre parfois, qu'il joue l'orgue de sa paroisse depuis vingt-cinq ans et chante l'*Ave Maria* ou le *Salutaris hostia* avec l'accent convaincu d'un trappiste ou d'un bénédictin.

Je viens de dire qu'il a un cœur de héros, je n'exagère pas. Il n'est pas seulement le successeur de Chénier à Saint-Eustache comme médecin, il est l'héritier de son courage et de son patriotisme, et s'il eût vécu en 1837, il se serait battu et il serait mort comme Chénier, les armes à la main.

Son état normal n'est pas l'excitation, c'est plutôt le calme, la douceur, l'esprit de conciliation avec un peu de rêverie et d'indolence. Il faut pour mettre cette grosse machine en mouvement des circonstances spéciales, l'influence de la lutte, de la discussion, le contact de certains hommes remplis d'électricité comme Wilfrid Prévost.

La question Riel, par exemple, eut le pouvoir de l'émouvoir ; de tous les orateurs qui enflammèrent à cette époque l'opinion publique, Marsil fut, peut-être, le plus populaire.

Comme j'étais à cette époque président du comité Riel, je ne manquais jamais de l'inviter à nos assemblées populaires, et il remportait des succès remarquables. Il paraissait à sa place, sur le Champ de Mars, en face d'une foule de dix mille personnes ; un pareil auditoire convenait à sa taillle et à sa voix ; le peuple aimait le voir et l'entendre.

Il aurait fait un superbe acteur, personne n'aurait mieux joué les rôles tragiques, il aurait eu des poses, des gestes et des éclats de voix à faire dresser les cheveux sur toutes les têtes.

Un jour, c'était en 1871, j'allai le voir à Saint-Eustache pour avoir des renseignements sur les événements de 1837 et voir les lieux immortalisés par la résistance héroïque de Chénier.

Il était tard, lorsque nous partîmes pour aller visiter le cimetière, mais il faisait un beau clair de lune. Marsil me conduisit à l'endroit où Chenier était tombé en lançant une dernière balle aux Anglais, et là il se mit à me raconter ce qui s'était passé et l'occasion, le sujet, les circonstances l'inspirant, il fit un véritable discours. Cet

homme immense, tout habillé de blanc, parlant au milieu des tombes pendant la nuit; cette voix qui éclatait comme des coups de tonnerre ou grondait comme des tremblements de terre, ces grands bras qui menaçaient les clochers de l'église, cette énorme chevelure blonde presque blanche qu'il agitait sur ses larges épaules... tout cela contribuait à rendre le spectacle dramatique, presque effrayant. Je croyais, à tout moment, que les tombeaux allaient s'ouvrir et que Chénier lui-même, drapé dans un suaire, allait apparaître. Je me demandais si je n'étais pas en face d'une apparition fantastique, d'un fantôme funèbre, si je n'entendais pas la trompette du jugement dernier.

Il y avait un beau tableau à faire avec cette scène que je n'oublierai jamais.

Il serait curieux, intéressant de ehercher à savoir ce que des hommes, des amis avec lesquels nous vivons auraient pu être à une autre époque, dans une autre milieu. Je me demande même quelques fois si nous ne constaterons pas plus tard que des hommes semblables à nous ou ayant à peu près le même caractère et la même intelligence ont vécu à une autre époque, dans des circonstances différentes, et nous serons, peut-être, surpris de voir ce qu'ils ont fait.

Ce serait un sujet intéressant d'études et de comparaisons.

Par exemple, transportez David Marsil et Wilfrid Prévost dans un autre pays, à une époque tourmentée, où le despotisme et la liberté seraient aux prises, et vous pouvez vous faire une idée du rôle qu'ils pouvaient jouer. L'histoire de certaines époques, reconstituée avec des hommes vivant de nos jours, offrirait bien des surprises. On serait stupéfait de voir ce que les hommes les plus sages, les plus calmes de notre temps, des hommes qui se contentent d'être marguillers ou conseillers législatifs, auraient été à une autre époque et on ne serait pas moins étonné de voir comme des Danton, des Robespierre, des Vergniaud et des Brissot auraient été, dans des circonstances différentes, des citoyens doux et paisibles, des avocats, des médecins ou des notaires vénérables.

Mais il y a une grande différence entre Marsil et Prévost sous le rapport moral ou intellectuel comme sous le rapport physique. Leur ressemblance, lorsqu'ils sont ensemble et qu'ils s'influencent ou s'électrisent mutuellement, ne va pas beaucoup au-delà de l'écorce et de l'enveloppe.

Marsil sommeille, dort même après une grande surexcitation, il sent le besoin de se reposer et il est pendant des mois le plus calme des hommes; l'étude, la réflexion et le travail l'absorbent alors complètement.

Prévost dort peu ; point de repos pour cette nature ardente, nerveuse, violente, pour cet esprit remuant, actif et curieux. Il est toujours

en mouvement comme le Juif errant, mais un Juif errant qui a plus de cinq sous dans son gousset, car il est riche : il a trouvé moyen de se faire à la campagne, en exerçant la profession d'avocat, une jolie fortune. Ce qui prouve que sous des dehors si bruyants, il cache un esprit pratique, positif, ingénieux, subtil, une intelligence vigoureuse.

Les lois sur les cours d'eau, les fossés, les clôtures de ligne, le mariage, la communauté et les substitutions n'avaient pas de secrets pour lui.

C'est un Prévost : ils étaient une demi-douzaine de frères, tous se ressemblant par la chaleur du sang, la vigueur de l'esprit et du corps, tous plus ou moins légistes, notaires, avocats et orateurs, même ceux qui étaient médecins, comme Jules, par exemple. Il fallait les voir et les entendre quand ils étaient ensemble ; la maison avait besoin d'être solide. Mais le plus écouté parmi eux, celui qui réussissait le plus à faire accepter son opinion était Ménasippe, un notaire dont les connaissances et le jugement étaient peu ordinaires.

Tous libéraux aussi et terribles dans la lutte, infatigables, marchant et parlant nuit et jour pendant des mois. Quelles luttes ils ont faites, à Terrebonne, aux Deux-Montagnes ! Ils étaient les sentinelles avancées ou les piliers du parti libéral dans cette partie du pays, mais là, comme ailleurs, ils avaient à combattre les influences les plus formidables. Sans eux le parti conservateur aurait été complètement maître des comtés du Nord dans le district de Montréal.

Wilfrid Prévost a été pendant longtemps, dans cette partie du pays, le tribun le plus fort du parti libéral, l'adversaire le plus redoutable des Chapleau, des Morin, des Daoust et des Nantel.

On peut se faire une idée de l'effet que produisait sur les masses la parole passionnée, vigoureuse et solide, l'éloquence enflammée et pratique en même temps, la voix éclatante et le geste puissant de cet homme taillé en tribun.

Lorsqu'il partait en campagne avec son ami Marsil, son frère Jules, de Saint-Jérôme, et le Dr Duchesneau, de Terrebonne, le peuple jubilait à la pensée des combats terribles auxquels il allait assister, et le parti conservateur se hâtait de lancer contre eux ses meilleurs guerriers. Presque toujours battus, ils revenaient du champ de bataille fatigués, mais indomptés et bien décidés à prendre leur revanche.

Mercier aimait ces lutteurs infatigables, il les avait vus dans la mêlée, il s'était battu à leurs côtés, il admirait leur courage et leur vigueur. Aussi, quand il arriva au pouvoir, il ne manqua pas de leur témoigner son amitié en les appelant au Conseil législatif.

Ensemble ils avaient été à la peine, ensemble ils furent à l'honneur et le peuple disait : " Ils l'ont bien mérité."

L. O. David.

UN COIN DE RUE, LE DIMANCHE,

A MONTREAL

Une sciatique maudite, venue sans crier gare, me condamne, depuis hier, à un repos absolu. Ma flânerie quotidienne, à travers les rues de la ville, m'étant ainsi rigoureusement interdite, je m'installe sur le modeste balcon de mon logement, sanglé de flanelle tout au long du corps, muni de ma vieille pipe, compagne inséparable des heures longues, et approvisionné de journaux et des livres préférés. Mais, si forte est, chez moi, l'habitude de porter attention à tout ce qui se produit sur les chaussées et les trottoirs, que j'interromps, à tout instant, ma lecture, pour suivre du regard les allants et les venants, les pierrots qui pépient, en voletant, les carrosses qui roulent sans bruit sur l'asphalte durci.

Je prévois que je ne retirerai pas grand profit de ma journée, les distractions se multipliant à l'infini, et, pour me mettre en règle avec ma conscience, au point de vue de l'emploi de mon temps, je note, à la hâte et au hasard, les impressions ressenties des événements, si peu importants qu'ils soient, qui s'accomplissent sous mes yeux.

Clopin, clopant, comme je peux, j'atteins mon poste d'observation dès 7 heures du matin. C'est un beau jour de dimanche. La nature seule en fait tout le charme, les arbres étant verts, le soleil radieux, pendant que, selon la coutume des agglomérations anglaises, à chaque retour du repos dominical, un calme profond, un silence, empreint de tristesse, s'appesantissent sur la cité tout entière, et la font paraître déserte à l'égal des moments où une épidémie meurtrière y promène ses ravages.

La cloche de la paroisse Saint-Jacques vient de tinter la quatrième messe, et, aussitôt, les portes des maisons s'ouvrent et se referment

discrètement, répandant de nombreux fidèles sur les voies qui mènent à l'église. La foule, très compacte, des pratiquants comprend toutes les classes, toutes les conditions. Elle est muette, presque morne, semblant craindre d'être aperçue, frôlant à peine le pavé et demeurant surprise quand les gémissements d'une chaussure trop neuve ou le ballottement d'un jupon, à l'excès empesé, précisent son passage. Les deux sexes y sont également représentés, jeunes et vieux ménages cheminant vers le saint lieu, côte à côte, le paroissien richement doré ostensiblement en main. Je laisse les pieux visiteurs s'agenouiller au pied des tabernacles, et, alors que l'officiant redit le sacrifice offert aux portes de Jérusalem pour la rédemption universelle, j'essaye de me représenter ce qui va se passer autour du trône de l'Eternel, à la minute prochaine où, à travers les vapeurs embaumées de l'encens, les prières ferventes, les supplications sans fin de tous ces fronts prosternés, empliront les voûtes sacrées. Je ne puis m'empêcher de penser que, seules, les invocations exemptes de calcul, libres de tout motif intéressé traverseront les sphères célestes et auront accès auprès du Souverain Juge. Domineront-elles le concert général ? Celui qui sonde les reins et les consciences prononcera, et son arrêt sera sans appel

Ite, missa est, a dit le prêtre, et, sous mes fenêtres, à nouveau défilent, toujours dans la gravité de leur attitude, les groupes déjà remarqués une première fois. Le bruit de leurs pas va s'affaiblissant dans les lointains, et, bientôt, la rue, chauffée à blanc par les rayons de l'astre qui lui fournit la lumière, retombe dans sa placidité, revient à son inquiétante solitude.

Dix heures s'approchent, et quelques équipages, dont les aciers polis et les panneaux fraîchement vernis projettent des étincellements continus, vont déposer sous le parvis de la cathédrale, des élégantes en toilettes claires, se rendant aux derniers offices. Des victorias, des landaus suivent, qui transportent des favorisés de la fortune allant, eux aussi, faire leurs dévotions. Je reconnais un de ces derniers : c'est un usurier qui s'est enrichi en exerçant sa méprisable industrie sur la plus vaste des échelles. Je sais, pour en avoir des preuves, qu'il continue son ignoble métier et que l'argent extorqué à ses victimes, contribue toujours à entretenir son faste qui est inouï, et à arrondir sa fortune déjà considérable. Les pensées que l'on garde pour soi pouvant se donner libre carrière, je me pose, *in petto*, cette question : Qu'est-ce que cet homme peut bien demander à Dieu quand il fléchit le genou devant lui ? Ce n'est assurément pas de le corriger, puisqu'il semble résolu à mourir dans l'impénitence finale. Serait-ce la santé, le bonheur de ses enfants ? Mais ces gens-là n'ont ni cœur, ni âme, et l'égoïsme qui les dévore ne leur permet pas de penser même à la chair de leur chair. Que fait-il donc quand il se courbe devant le crucifié qui prêcha la

charité, l'amour du prochain ? Ce qu'il fait ? il remercie le Tout-Puissant de ce qu'il le laisse réussir dans sa coupable entreprise et des succés surprenants qu'il rencontre dans ses opérations les moins avouables. Oui, le cynisme de ce détrousseur du malheureux, du prodigue, de l'imprudent, l'amène à se considérer comme exerçant une profession aussi honorable que celle du commerçant qui, sou à sou et à travers de grands risques, parvient à s'assurer un morceau de pain pour ses vieux jours.

Ce n'est pas la première fois, du reste, qu'on a vu demander les bénédictions du ciel pour des actes repréhensibles, contraires à la morale la plus élémentaire, et même pour de véritables crimes. Il y a environ vingt ans, la cour d'assises des Bouches du Rhône, en France, avait à connaître des poursuites intentées à onze misérables femmes, à la fois, toutes accusées d'avoir empoisonné ou tenté d'empoisonner leur mari. Un herboriste se trouvait impliqué dans le procès comme ayant fourni les plantes vénéneuses destinées à entraîner la mort, lentement mais sûrement. Les débats de l'affaire ont très clairement établi que, pendant toute la durée de l'intoxication, quatre des accusées n'avaient cessé de faire brûler des cierges, et non des moins gros, dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, la patronne des marins, à Marseille. Plusieurs mois s'étant écoulés entre le début du traitement assassin et le trépas des malheureux époux, on constatait que la quantité de cire employée par ces dévotes, à leur manière, de la madone vénérée, était prodigieuse. Il est probable que les anges, ayant mission de veiller sur la caisse du Paradis, ont repoussé du pied l'or produit par ce sacrilége, jusque dans les abîmes de la mer bleue baignant le pied du coteau qui en fut le muet témoin.

J'ai pu, assez à l'aise, consigner sur mon carnet ces diffuses remarques, rien de saillant n'étant venu m'appeler autre part. La chaleur est, d'ailleurs, accablante, et fort rare, sont ceux qui se montrent décidés à la braver. Quatre-vingt-trois degrés à l'ombre, c'est presque soudanien ! Toutes les persiennes sont hermétiquement closes, et le pas des portes est veuf d'occupants. Quelques timides accords plaqués sur les pianos, qui pullulent, témoignent encore d'un peu de vie. Aux coups de l'*Angelus*, le calme plat se fait à nouveau sentir, et on devine que les salles à manger s'emplissent pour le repas de midi. De celles qui avoisinent la rue, s'échappent, par intervalles, les détonations des bouchons qui sautent, et les rires qu'elles provoquent, surtout parmi les jeunes. Je demande une tasse de café et quelques biscuits, sans quitter mon observatoire improvisé, le préférant à ma chambre qui ouvre sur une cour.

Voici la première heure de l'après dîner. Il ne s'en est allé que soixante minutes depuis l'instant où j'avais seul le nez à la fenêtre, mais

déjà quel changement ! Deux, quatre, bientôt dix, trente, cinquante enfants, de tous âges, s'emparent des trottoirs et commencent leurs jeux. De mignonnes fillettes, de gros anges joufflus, la serviette encore nouée sur le cou, leurs mèches, blondes ou brunes, dans les yeux, s'installent sur les perrons, grignotant les friandises qu'ils n'ont pas eu la patience de manger à table, dès qu'ils ont compris que leurs petits voisins étaient en liberté. Sont-ils beaux les chérubins, dans leur robe blanche, crême ou rose, laissant à nu leurs bras dodus ; avec leurs grands yeux étonnés, qui sans cesse interrogent, et leurs manières délicieusement gauches encore ! Il faut en convenir : dans la première enfance, la descendance des Canadiens est remarquablement belle, et, quelle que soit la condition des parents, riches ou pauvres, les représentants demeurent, à tous égards, irréprochables.

Je ne puis m'empêcher de former les meilleurs souhaits au profit de ces futurs hommes. Eux aussi, après nous, joueront un rôle dans cette comédie qu'on appelle la vie, qui recommence sans cesse et ne finit jamais. Puisse le sort leur être propice et leur épargner ses rigueurs!

Trois heures : L'animation s'accentue, nonobstant l'élévation persistante de la température. L'ouvrier, qui a passé la semaine entière devant un feu d'enfer, autour des chaudières en ébulition ; le commis de magasin ou d'épicerie, qui, six jours durant, n'a pas quitté son comptoir, de sept heures du matin à dix heures du soir, n'y regardent pas de si près, et trouvent que rien ne vaut les libres allures et le grand air, même sous le règne de la canicule. Leurs camarades de l'autre sexe, prématurément épuisées par les travaux de l'atelier, abêties par un séjour prolongé dans l'atmosphère viciée des manufactures, croient renaître si leurs frêles épaules cessent de se courber sur le métier, si leurs jambes engourdies peuvent, au gré de leurs caprices, arpenter les voies larges et les promenades. Pour tous ces condamnés à un labeur souvent excessif, et parfois périlleux, le dimanche est un armistice dans le combat qu'ils soutiennent, dès l'adolescence, qu'ils continueront jusqu'à leur dernier souffle peut-être, pour suffire aux plus pressants besoins, et nul ne saurait les blâmer de le fêter de leur mieux.

Les groupes, les files de travailleurs ne cessent donc de circuler, guidés uniquement par les fantaisies de l'inaction, heureux de ne plus entendre, jusqu'au lendemain, les sifflets d'appel, les grincements des scies, les plaintes des limes, le vacarme des enclumes, le branle-bas assourdissant des machines, et enchantés de respirer autre chose que l'odeur des huiles surchauffées, des graisses fondant sous leurs pieds, des cuirs nauséabonds. Je m'associe de tout cœur à leur trop légitime satisfaction, mais il me semble qu'à leur place, je tiendrais davantage, en échangeant ma défroque journalière contre un vêtement plus décent, à conserver les apparences de ma condition et à éviter une transfor-

mation excessive. Le mal remonte loin, je le sais, puisque déjà, au siècle dernier, il était dit :

On a vu des commis mis
Comme des princes,
Qui sont venus nus
De leur province.

Je n'ignore pas, non plus, qu'il est passé le temps où le poëte pouvait, sans fiction, détailler ainsi la mise modeste de la plupart des compagnes de *Jenny, l'ouvrière* :

Sur son beau col, empreint de virginité pure,
Point d'altière dentelle ou de riche guipure ;
Mais un simple mouchoir noué pudiquement ;
Pas de perle à son front, mais aussi pas de rides,
Mais un œil chaste et vif, mais un regard limpide,
Où brille le regard que sert le diamant.

Le niveau égalitaire, promené sur des surfaces diverses, n'a donné les résultats promis que sur un point : la tenue, et, pour beaucoup, la faculté de troquer la blouse contre un habit a représenté une grande victoire, une inappréciable conquête. Certes, chacun a le droit de se vêtir à sa guise, mais ce sera toujours faire preuve de goût et de bon sens que de ne rien exagérer et de ne pas prendre des modèles qu'on ne peut que très imparfaitement copier. Le jour où les classes laborieuses reviendront à la simplicité, un grand pas sera fait par elles vers un bien être complet et durable.

En chroniqueur fidèle, je ne retrace que ce que j'aperçois réellement, et si aucune silhouette de ceux qu'on appelle le grand monde ne se rencontre dans cette ébauche, c'est que pas une seule personnalité qui en fit partie n'est venue s'offrir à mon observation. L'opulence prend aussi son repos, tout étant fatigue en ce bas-monde, et trouve qu'elle a suffisamment étalé son luxe pendant les longues heures où les autres peinaient. Il y a, d'ailleurs, bien loin encore de la pratique à la théorie, et ce n'est pas demain qu'on verra les rangs se confondre, ceux d'en haut donnant la main à ceux d'en bas. Une jeune femme, à laquelle cependant on prête de l'esprit sans lui refuser non plus de bons sentiments, déclarait, un jour, devant moi, dans un salon de Montréal, qu'elle ne sortait jamais le dimanche pour ne pas coudoyer *les filles de fabrique.* Une autre, dont le mari est médecin, craignait d'être grondée par lui parce qu'elle s'était rendue chez une très honnête personne,

mais ayant un maçon pour mari, dans le but de réclamer d'elle un acte d'obligeance. La fusion, même la moins gênante, restera dans le domaine du rêve, tant que les turpitudes de cette nature auront cours forcé, tant qu'un sot orgueil dominera les masses et représentera le mobile de leur conduite.

Une brise rafraîchissante, venant d'ouest, a modéré la chaleur. Je vois maintenant passer nombre d'élégants buggys à un seul siège. Deux personnes, un garçon et une jeune fille, occupent chacun d'eux. Lui, tiré à quatre épingles, bien cravaté, soigneusement ganté, dirige l'équipage. Fréquemment il se retourne du côté de sa voisine, lui sourit complaisamment, tout en précipitant les mouvements de son poney gris, et paraissant désireux d'atteindre la grande route pour se dérober aux regards de la foule. Elle, pimpante, en sa robe mauve finement rayée de blanc, qu'agrémentent des dentelles, bracelets aux poignets, les cheveux à peine frôlés par un chapeau matelot, fiché de deux plumes blanches raidies, que le courant d'air tourmente, rayonne de joie et ne cèderait pas sa place pour un empire. Où l'a conduit-on ? elle l'ignore, mais elle a obtenu de sa mère l'autorisation de faire *le tour de voiture* que son prétendu fiancé lui proposait depuis longtemps, et elle va, sans savoir, ne demandant qu'à courir les chemins avec celui qu'elle aime et dont elle se croit aimée.

Les buggys succèdent aux buggys. Je n'en compte pas moins de onze dans l'espace d'une heure. Ils me laissent tous la même sensation, et je n'arrive pas à m'expliquer l'étonnante imprudence commise par celles qui livrent ainsi leurs filles et les exposent à de pareils dangers. Cette excessive condescendance ne peut avoir qu'une cause : une confiance illimitée, exagérée des chefs de famille qui se tiendraient pour injuriés si on essayait de leur démontrer qu'ils agissent en aveugles, et qu'ils dépassent les bornes. Le mal étant inconnu pour plus d'une mère, qui a eu le rare avantage de ne jamais en faire l'expérience, il ne lui vient pas à la pensée qu'il puisse naître sous les pas de son enfant. Le père lui-même qui, avant de porter ce titre, a parfois cotoyé le vice, serait très offensé si on osait simplement effleurer d'un soupçon la vertu de l'être qu'il ne peut considérer que comme l'emblême de la pureté la plus parfaite. Ces dispositions sont excusables parce qu'elles sont naturelles, mais que de fois elles deviennent fatales !

J'ai connu un officier de cavalerie qui, après avoir, de très bonne heure, quitté le service, s'était créé, dans le château de sa famille, un ravissant intérieur. Marié à une femme supérieurement distinguée et d'une rare beauté, il avait eu d'elle deux filles et un fils dont il ne se séparait jamais. L'harmonie la plus parfaite régnait dans cette maison, une affection sincère, autant que vive, rattachant l'un à l'autre tous ses membres. Peu de visiteurs ; quelques parents rapprochés, et, de loin

en loin, quelques rares amis venaient s'asseoir à la table du marquis de C... Seul, le curé du village voisin avait le libre accès de l'antique demeure. C'était un de ces saints prêtres, comme ma Provence regrettée en fournit par centaines, ne connaissant que leurs devoirs et dont les cheveux blancs vont de l'autel au chevet des malades et partout où il y a une misère à consoler. Très considéré par l'archevêché de son diocèse, il était adoré par ses paroissiens qu'il dirigeait depuis 35 ans, et qu'il se refusait à quitter malgré les offres de situations plus avantageuses que lui réiteraient ses supérieurs. Un neveu l'accompagnait, de temps à autre, dans ses visites au château. Il l'avait accepté au presbytère sur les instances de sa mère, habitant une grande ville, et ayant à se plaindre des écarts de son fils. Connaissant le passé de celui-ci, le digne desservant surveillait de près ses moindres mouvements, et ne le perdait pas du regard quand Mlle de C..., qui atteignait alors sa 16e année, se trouvait au salon avec ses parents. Précaution superflue, hélas! Un matin, en pénétrant dans la chambre de son neveu, parti pour la chasse, dans l'intention d'y reprendre les journaux de la veille, le pauvre homme fut pris d'un grand saisissement. Il venait d'apercevoir sur la table une lettre, aux armes du marquis, paraissant tracée d'une main de femme. Il s'autorisa de la responsabilité qui pouvait peser sur lui pour prendre communication de cette pièce. Le doute n'était pas possible : celui auquel il donaait asile avait su gagner le cœur de Mlle de C... Il n'hésita pas, et, ainsi que tout honnête homme l'eût fait à sa place, il alla, avec tous les ménagements possibles, instruire le châtelain de sa découverte. Mal lui en prit : celui-ci ne voulut pas ajouter foi à la complicité de son enfant, cria à la mystification, au chantage, et finit par éconduire brutalement le prêtre. Il alla plus loin des démarches, que le succès accompagna, furent par lui entamées pour obtenir son changement et le faire envoyer en disgrâce. Quelques mois après, des preuves apparurent capables de convaincre les plus incrédules. Le marquis mourut de chagrin, mais après avoir réparé ses torts vis-à-vis du bon curé, qui fut rappelé et lui apporta les dernières consolations.

Je n'irai pas jusqu'à dire que tous ceux qui sont honorés du crédit d'une famille en font mauvais usage, mais le nombre de ceux qui en mésusent reste encore trop important. Il y a un an à peine, dans ce même mois de juillet, vers les 10 heures du soir, je me trouvais sur les allées du Parc Logan, en face de l'Ecole Normale. Une voiture venait du côté de la rue Rachel, et il me semblait, à mesure qu'elle approchait, entendre des cris, des appels poussés par une voix de femme. Le véhicule arriva rapidement jusqu'à moi, puis s'arrêta subitement. Une jeune fille et un jeune homme s'y trouvaient seuls. Maman ! maman ! je veux maman ! conduisez-moi à la maison ! clamait la malheurense

que son compagnon essayait vainement de calmer. Je m'approchai et pris dans mes bras l'infortunée, mais je vis bien vite qu'elle était ivre et ne tenait pas sur ses jambes. J'obtins l'aveu qu'on l'avait fait boire à l'excès. Je lui demandai l'adresse de ses parents, mais son délire était tel qu'elle ne put articuler que quelques paroles incohérentes, et se mis, de plus belle, à demander : Maman ! maman ! Mon embarras était extrême. Quel secours pouvais-je prêter en pareille circonstance ? L'auteur de la catastrophe consentait bien à ne pas abandonner celle qu'il avait si odieusement traitée, mais il se refusait obstinément à m'indiquer la demeure de sa famille, et assurait que, dans tous les cas, il ne m'y accompagnerait pas. Je lui proposai alors de la conduire chez une parente, s'il en connaissait quelqu'une qui serait assez charitable pour la recevoir. Il m'indiqua une tante. Nous nous y rendîmes. Je précédai la malade de quelques pas pour prévenir de ce qui se passait. Je tombai sur un bon cœur qui se prêta à tout ce qu'exigeait l'aventure. On trouva un prétexte pour informer la famille que l'enfant passerait la nuit chez la sœur de sa mère, et il est probable que celle-ci aura toujours tout ignoré. Je fis promettre au coupable de réparer sa faute. Aura-t-il eu assez d'honneur pour s'en souvenir ?

Déterrer un cadavre pour le profaner, ou saouler une femme pour en abuser me paraissait deux actions aussi monstrueuses l'une que l'autre, et je serais, au fond, embarrassé pour décider quelle est celle qui révolte le plus.

Le jour est sur son déclin, et, l'accalmie qui s'est produite, au moment du repas du soir, fait place à un mouvement plus accéléré qu'aux heures précédentes de l'après-midi. Les veillées, les dernières réjouissances battent leur plein. On se rend en foule chez des parents, des amis. Les fenêtres s'éclairent ; les verres de couleur des lampes suspendues répandent leurs lueurs fantastiques et teintent bizarrement les personnes et les choses. Les chants commencent, et la journée s'achève dans la gaieté et l'entrain.

Des bandes de quatre à cinq garçonnets et d'autant de garçonnières jouent des jambes tant qu'ils peuvent ; ils courent, presque fiers d'avoir chacun recueilli les dix centins qui leur ouvriront les portes du Parc Sohmer dont on leur a souvent vanté les équilibristes et les gymnastes. C'est leur premier pas dans une salle publique, et, pour tout au monde, ils ne voudraient laisser s'échapper une si belle occasion de se divertir sous l'éclat des candelabres et aux sons d'une ronflante musique.

La lumière électrique jette ses clartés crues sur tout ce qui passe à portée de ses rayons, faisant plus noirs les coins qui y échappent, et les

étoiles seront prêtes à quitter le firmament que les échos de la rue m'arriveront encore.

Mes fonctions n'ayant plus maintenant d'utilité, je gagne mon lit, cahin-caha, comme je suis venu, en demandant à Dieu qu'il me rende la belle santé dont il m'a gratifié jusqu'à ce jour.

J. Germano.



EN AFRIQUE

UN DUEL DE SOLDATS.



JE viens d'être témoin dans un duel entre un caporal français, originaire du Canada, et un Allemand.

Marceau, leCanadien, avait été nommé caporal dans une compagnie où les Prussiens, comme partout, étaient en assez grand nombre.

Il fut placé dans une chambrée où couchaient une trentaine d'hommes, ayant pour chef le caporal Morsépius, soi-disant ancien *feld-webel* allemand déserteur d'une taille colossale, tout en dedans.

Jamais un sourire sur cette figure morose, rayée d'énormes moustaches rousses.

Très attaché à son service, il était exact partout, correct envers ses hommes, impartial dans la distribution des corvées, un serviteur d'élite.

On le craignait beaucoup, car sa voix rude ne badinait jamais.

Après l'appel du soir, ne sortant pas de la caserne, il allumait une bougie dans son coin et, prenant un livre allemand, il s'y enfonçait jusqu'à l'extinction des feux, ne se laissant distraire par aucun bruit.

*
* *

Quand Marceau fut nommé caporal, Morsépius le reçut froidement sans lui tendre la main, lui indiquant d'un geste le coin de la chambre où il devait s'installer.

Marceau, frappé des manières de son nouveau camarade, ne put se défendre d'un certain sentiment subit de crainte, mêlé de haine.

Pendant plusieurs semaines, les deux hommes s'observèrent sans se parler en dehors du service.

Ils se détestaient chaque jour davantage, et cela sans cause, instinctivement : antipathie mutuelle de deux physionomies.

*
* *

Un soir, Morsépius entre vivement, bouleverse son lit avec rage, jette son paquetage à bas avec des jurons allemands, où perçent cependant, nets et clairs, les mots : "Cochons de Français".

Marceau, assis sur son lit, bondit à cette insulte grossière et se présente, blême, devant Morsépius pour lui demander raison.

Celui-ci continue :

— Oui, cochons de Français, et je le répète ; ce n'est pas toi qui m'en empêcheras. On vient de me punir injustement et je saurai bien me venger.

Marceau, mis hors de lui par cette nouvelle injure, les dents serrées, les poings crispés, se précipite sur l'Allemand et lui crie à la figure :

— Toi, tu es un sale Prussien !

Il n'avait pas achevé sa phrase que Morsépius lui lançait sa main en pleine face.

Marceau pare le coup et riposte vivement.

L'Allemand roule par terre et se relève aussitôt pour se jeter sur son adversaire.

Celui-ci, quoique moins grand, est leste et habile. Il attend l'attaque sans broncher.

Mais les hommes de la chambrée interviennent de suite et séparent les deux caporaux.

Morsépius, le visage ensanglanté, profère des menaces de mort contre Marceau et jure par l'enfer de le tuer.

Le Canadien, très calme maintenant, se contente de répondre :

— Nous verrons.

Ils allaient se mettre au lit, quand le sergent de semaine, attiré par le bruit de la rixe, entre dans la chambre.

Mis au courant de l'affaire, il conduit les deux caporaux à la salle de police.

*
* *

Assis sur le lit de camp de sa prison, Marceau repasse dans son esprit les événements rapides qui viennent de se dérouler, et une certaine inquiétude s'empare de lui en songeant qu'il lui faudra se battre avec Morsépius, un des plus forts à l'épée du régiment. Quoique sachant convenablement tenir un fleuret, il ne se sent pas de taille à lutter contre un tel adversaire.

Cette inquiétude se change peu à peu en une espèce de peur, car, connaissant le caractère haineux de son camarade, il sait bien que l'affaire sera grave.

Et puis, c'est la première fois qu'il se battra.

La nuit se passe dans une insomnie fiévreuse.

Le matin, sortant d'une lourde torpeur, Marceau avait présent à l'esprit le souvenir d'un cauchemar où l'Allemand se dressait, colossal, la figure pleine de sang, penché sur lui, les deux mains vissées à son cou, cherchant à l'étrangler.

Alors une autre crainte le prend. Il a peur d'être lâche, de trembler au dernier moment.

Sautant à bas du lit de camp, il court à la cruche d'eau, se rafraîchit les mains et le visage, et, se promenant dans sa prison, il essaie de se raisonner.

Toute appréhension d'une issue fatale disparaissait peu à peu, mais il craignait par dessus tout de perdre courage sur le terrain.

*
* *

Le caporal de garde le trouve dans cet état et, souriant, le plus naturellement du monde, après lui avoir dit quelques mots indifférents, il allait sortir, quand se ravisant :

— Tu sais, c'est pour une heure avec Morsépius.

A ces mots, Marceau se sent défaillir. Sa respiration s'arrête brusquement, avec un heurt violent à la poitrine.

Il reste ainsi quelques instant en proie à une émotion intense avec des envies vagues de se sauver n'importe où. Puis une brusque réaction se produit.

Tout sentiment d'anxiété disparait dans une soudaine résolution pour faire place à un grand calme, à une joie réelle d'en finir.

— Enfin, c'est pour une heure, nous allons bien voir !

Et il attend avec impatience le moment de la rencontre.

A midi et demi, le caporal de garde revient de nouveau pour faire sortir Marceau.

Dans la cour, il voit Morsépius, la figure tuméfiée du coup de la veille, qui s'avance vers lui et lui dit tout bas :

— Tu sais, je ne te manquerai pas.

Impassible devant une menace aussi inconvenante, Marceau se contente de sourire nerveusement et détourne la tête, regardant ses témoins, qui causent avec animation, et le maître d'armes, très calme, la pipe à la bouche, qui porte les fleurets dans un fourreau de serge verte.

Ils se mettent en route.

*
* *

Arrivés au bastion, les groupes se forment, les caporaux se déshabillent et prennent position.

On engage le fer.

Marceau, les nerfs calmés, surveille froidement son adversaire et attend.

Morsépius, aveuglé par la colère, confiant en sa grande supériorité à l'escrime, donne à fond, se fend plusieurs fois sans résultat, épuisant en quelques minutes son adresse, ses forces et ses feintes.

Peu à peu, son visage blémit. Il faiblit visiblement en face du sang-froid du Canadien.

Son front ruisselle, sa main devient incertaine, ses attaques molissent, ses parades sont flasques, et au moment où il se fend une dernière fois, Marceau pare, riposte enfin avec sûreté et lui perce le poumon droit.

L'Allemand crie : "Touché !" lache son arme et tombe.

On le relève, et le docteur, examinant sa blessure, la dit très grave.

Marceau, qu'une violente émotion bouleverse à l'instant, s'avance vers Morsépius, lui tendant la main.

Le blessé hésite, puis brusquement saisissant cette main, il la serre avec force, disant d'une voix triste :

— C'est dommage que le coup ne soit pas mortel, j'aurais été expédié à l'instant, et tu m'aurais rendu là un fier service.

Il se tait et reste silencieux pendant tout le trajet du retour, péniblement soutenu par deux camarades.

*
* *

Il traîna longtemps à l'hôpital et deux fois par semaine Marceau allait le voir.

Peu communicatif au début, le blessé se laissait aller peu à peu à une certaine cordialité, tenant affectueusement la main du visiteur, lui parlant de son état avec une légèreté voulue d'où toute amertume était exclue.



Il prit bientôt un vif plaisir à ces visites et, un jour que Marceau était retenu à la caserne pour le service, il fut tout attristé.

Son état empirait et le médecin annonça un soir qu'il en avait pour peu de temps.

Le moment fatal était proche.

Marceau, qu'une cruelle émotion étreint, est au chevet du mourant lui tenant la main.

— Je serai mort dans quelques heures, dit Morsépius d'une voix faible, le docteur vient de me le dire. D'ailleurs, je le savais. Mais ne t'attriste pas, car tu m'as rendu un grand service. Garde pour toi ce que je vais t'apprendre.

Puis après un long silence :

— Je suis le fils du général bavarois X.... J'étais lieutenant d'état-major.... Le jeu m'a conduit ici.... Déshonoré, destitué, chassé, il m'a fallu fuir mon pays, ma famille.... Tu vois que je suis heureux de mourir.... Encore une fois, n'aie aucun regret...., adieu...., adieu.

Il se tut et de grosses larmes coulaient des yeux de son ami.

Longtemps, longtemps ils restèrent ainsi la main dans la main, et, quand l'infirmier de visite fit sa ronde, Marceau pleurait toujours et le Bavarois était mort....

Un Ancien Légionnaire.

NOTRE LANGUE

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois,
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
Et, faite pour chanter les plus nobles exploits,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diphane et frais poli des porcelaines.

Elle a les sons moelleux du luth éolien,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles

Elle chante partout pour louer Jéhova,
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

La première elle dit le nom de l'Eternel,
Sous les bois Canadiens noyés dans le mystère ;
La première, elle fit monter vers notre Ciel
Les hymnes de l'amour, les cris de la prière.

La première, elle fit tout à coup frissonner
Du grand Meschacébé la forêt infinie,
Et l'arbre du rivage a paru s'incliner
En entendant vibrer cette langue bénie.

Verbe ailé sous lequel le despote est muet,
Elle transforme en dieu le poète qui tonne,
Dans un vol surhumain emporte Bossuet,
Et fait Thiers ou Guizot l'égal de Suétone.

Langue de feu qui luit comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science ;
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
A l'horizon du siècle une lueur immense.

Un jour, d'âpres marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux
Au vieux refrains dolents des ballades normandes.

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises,
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encor vainqueur sous les couleurs anglaises.

Souvent nos ennemis ont voulu nous ravir,
Dans les jours du passé, ce superbe héritage,
Et chaque fois, vaincus qu'un ne peut asservir,
Nous avons opposé le dédain à l'outrage.

Mais nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace,
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclore ;
Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

Rayonne donc toujours sous le regard de Dieu,
O langue des anciens ! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise !

W. Chapman.

Québec, juillet, 1895.



M W. CHAPMAN.

CHANTS ET PLAINTES DU MATELOT

L'école des mousses de Brest. — Yann Nibor. — Ballades et complaintes du golfe Saint-Laurent. — Notre-Dame et notre femme. — Regrets et vœux. — Chantons l'amour de la maison.

Québec et Montréal ont connu, en 1879, mon ami Drouin. Il était alors lieutenant de vaisseau à bord de la *Galissonnière.* Cet officier de choix du regretté vice-amiral Peyron, est devenu depuis capitaine de vaisseau. Il commande, en ce moment à Brest, l'école des mousses et des apprentis marins. Ils sont là 850 enfants de 15 à 17 ans, embarqués à bord de la *Bretagne.* Ils se forment à la maistrance française sous l'œil ferme mais paternel de ce brave et excellent officier supérieur.

Dernièrement, devant un auditoire d'élite réuni à l'occasion de la distribution des prix offerts à cette pépinière de la marine française, auditoire présidé par un vice-amiral de France, Drouin résumait ainsi sa mission :

—" Cet intérêt, amiral, mesdames et messieurs, que vous voulez bien porter à l'école des apprentis marins et des mousses, est mérité par mes élèves. Depuis six mois que je suis à sa tête j'ai pu constater, par l'excellent esprit qui y règne, que tous ceux qui en font partie sont en mesure de remplacer ces excellents officiers-mariniers que nous avons le bonheur de posséder et dont beaucoup ont leurs fils parmi nous.

" En ce qui me concerne, la tâche est facile, avec le concours éclairé et dévoué de ceux qui m'entourent et les excellentes traditions laissées par mes prédécesseurs.

" Officiers, professeurs, maîtres, instructeurs, tous sont à la hauteur de leur mission.

" Le capitaine de frégate, le commandant Vallée, n'est pas seulement un second hors ligne, auquel la tenue du bâtiment fait honneur, c'est encore un homme de cœur ferme et bienveillant, qui sait faire aimer leur métier à ces enfants, à ces jeunes gens, tout en leur incul-

quant les sentiments de devoir et de discipline. Par sa compétence, le médecin principal des Déserts a su éloigner la maladie d'une agglomération aussi considérable, dans un milieu aussi restreint.

"Enfin notre digne aumônier, l'abbé Benoit, par son caractère élevé et son dévouement de chaque jour, a su acquérir une influence légitime sur tous. Il est un des plus précieux auxiliaires de l'autorité, en développant chez nos enfants les sentiments de devoir et d'honneur.

"A tous j'exprime ma gratitude en leur adressant mes remerciements.

"Quant à vous, mes chers enfants, je puis vous donner ce titre, car j'ai toujours été pour vous un père en même temps qu'un chef militaire, j'ai peu de choses à vous dire.

"J'ai toujours été parfaitement satisfait de votre bonne volonté, de votre bon esprit.

"Conservez précieusement les principes qui vous sont donnés ici et imitez ceux qui vous initient dans le dur métier de marin. Vous ne sauriez choisir un meilleur exemple.

"Si je ne craignais de blesser la modestie d'hommes tels que Tanguy, votre chef de timonerie, Saint-Arroman, votre maître de manœuvre, Guédès, Cayeneuve, Le Da, Herbrat, Kerrun, Nédelec et tant d'autres sous-instructeurs, je vous dirais les nombreux actes de dévouement qu'ils ont accomplis au péril de leur vie. Mais ce serait trop long et j'en oublierais !

"Les plus travailleurs d'entre vous vont recevoir la récompense immédiate de leur peine, mais tous vous pouvez vous assurer une car rière, récompense encore plus belle.

"Vous pouvez devenir maîtres, adjudants principaux, voire même officiers ! L'école en a déjà fourni et ce ne sont pas les plus mauvais !

"En rentrant de permission, vous embarquerez sur un nouveau vaisseau qui s'appellera *Bretagne*. Puisque tous ou à peu près vous êtes Bretons, vous vous sentirez donc encore plus chez vous.

"A coté des nobles devises que vous avez eûes déjà sous les yeux, vous en trouverez une non moins belle, celle de la pensée bretonne :

— *Potius mori quam faedari !*

— Plutôt mourir que faillir !

"Si je pouvais réussir à la graver plus profondément dans vos cœurs que sur le fronton de dunette, j'aurais la certitude d'avoir formé pour la marine et pour le pays des serviteurs d'élite.

"Et si jamais la patrie avait besoin de vous, comme de vos pères en 1870, vous sauriez la défendre et faire respecter son drapeau, en vous ralliant toujours et quand même au cri de : Vive la république ! Vive la France !"

Voilà ce que disait mon ami Drouin. Le correspondant militaire du *Temps,* s'exprimait à son tour, en ces termes sur cette pépinière de la marine française :

" En dehors des élèves venus de la vie civile, de nombreux mousses de la *Bretagne* sont dressés au métier de chauffeurs et de conducteurs de machines, ce ne sont pas les moins bons, car ils ont déjà reçu sur le vaisseau-école une éducation militaire des plus sérieuses. L'école des mécaniciens est du reste dirigée comme un navire ; sauf les sous-officiers, tous les élèves couchent dans des hamacs et la vie est semblable à celle du bord. Les heures d'étude tranchent seules dans cette existence active.

" Les mousses qui alimentent en partie les élèves mécaniciens ont déjà reçu sur la *Bretagne* ou sur son prédescesseur l'*Austerlitz* une instruction qui leur rend facile l'apprentissage. Habitués à la vie du bord, dressés à une discipline sévère, ils sont un élément précieux par l'exemple pour les recrues venues de l'intérieur et jusque-là ignorantes de la vie maritime.

" La *Bretagne,* aujourd'hui sorte d'amphithéâtre flottant, eut un moment de gloire sous le nom de *Fontenoy.* Sa carrière active est bien finie ; elle ne quittera la rade que pour être livrée aux démolisseurs. Mais le vieux navire de haut bord a grande mine encore, vu de loin, malgré l'exhaussement de sa muraille. Ses lignes alternativement noires et blanches, sa haute mâture et ses agrès se profilant sur le ciel rendent à ce coin de la rade oû est déjà ancré le *Borda* un peu de l'aspect que Brest dut avoir jadis. Sur la *Bretagne,* on a fait la part plus grande à l'instruction des marins, tandis que le bordachien étudie, le mousse s'exerce davantage à courir par la mâture, à faire le service du bord, à conduire des embarcations.

" Les voici tous maintenant, grimpant comme une légion de chats par les haubans pour aller établir les voiles ou prendre des ris ; ils montent, ils descendent, ils marchent sur les vergues avec la sûreté de vieux loups de mer, mais avec l'agilité en plus. Au-dessous d'eux un grand filet est destiné à recevoir les maladroits qui se laisseraient choir. A peine sont-ils descendus que clairons et tambours les appellent à l'école du soldat ; sur l'étroit espace offert par le pont, ils vont, de tribord à babord, faire l'exercice du fusil. Pendant qu'une partie manœuvre ainsi, une autre s'exerce à conduire des embarcations ou montée sur les bricks annexes, se livre en rade à toutes les manœuvres de direction d'un navire. Aussi ne trouve-t-on pas sur la *Bretagne* l animation qu'on s'attendrait à rencontrer à bord d'un vaisseau qui possède 800 mousses et 254 hommes d'équipage. On circule très aisément dans les batteries d'une exquise propreté, où des groupes d'en-

fants au repos causent avec le calme et la gravité de vieux marins, ou attendent patiemment leur tour de boire aux robinets d'eau stérilisée. La partie la plus vivante est encore la section réservée à l'équipage et aux maîtres ; sur cet étroit espace c'est la vie à bord d'un cuirassé ; on a choisi des marins dignes de ce nom, passionnés pour la mer, adorant par-dessus tout la voile.

" A une telle école, les mousses prennent une affection profonde pour la mer. Selon les goûts de chacun, ils s'orientent déjà vers une spécialité : tel sera fourrier, tel autre torpilleur, ou voilier, ou mécanicien, ou fusilier, et sera dressé en conséqnence. A ce point de vue la *Bretagne* voit des innovations heureuses sur le dressage des mousses d'autrefois ; on s'efforce davantage d'éveiller leur intelligence. Les coups sont interdits, les punitions n'ont plus rien de barbare, ce qui n'empêche pas la discipline d'être sévère ; j'ai vu à la prison, occupés à polir une rampe d'escalier, deux mousses dont l'un avait répondu insolemment au quartier-maître et l'autre avait commis le crime de se faire coiffer à la Capoul dans une sortie. Mais cette claustration et ce travail surveillé sont les peines les plus fortes ; les fers ne sont octroyés qu'aux novices, déjà des matelots.

" Le résultat est visible ; ces gamins et ces adolescents de la *Bretagne* ont une mine florissante et une gaieté qui fait plaisir à voir. Leur intelligence est cultivée ; non seulement on leur donne une éducation primaire complète, mais on étudie même les arts d'agrément. Les mousses ont leur musique à bord ; une compagnie de fifres a été organisée parmi eux et, soit aux heures de répétition, soit pendant les récréations, elle apporte un nouvel élément de gaieté. Il y a loin de cette éducation paternelle et douce aux coups de garcettes qui firent le fonds et le tréfonds de l'enseignement dans la vieille marine.

" La *Bretagne* nous prépare donc, tant par les mousses que par les élèves du cours normal destiné à former les instituteurs à bord des navires en escadre ou en station, une génération d'officiers mariniers supérieure encore à celle de nos jours, qui est cependant la force réelle de notre marine."

*
* *

Viv' le bon p'tit mouss' — Mathurin,
Qu'est chef d'hune du gabier d'élite
C'est un p'tit limier qui s'plum' vite
Et qu'a pas la frouss' devant l'grain.

On l'verra, sans doute, en escadre,
Un jour, parmi les timonniers,
Et, à vingt ans, rentrer dans le cadre
Des vieux officiers mariniers.

Il aura, pour sûr, l'épaulette
A vingt-cinq ans, s'il fait son ch'min ;
Et s'ra d'ceux qui port'nt l'aiguillette
S'il réussit son examen.

Dans quarante ans, s'il a d'la chance,
I' pass'ra cap'tain' de vaisseau,
Et s'i' d'vient amiral, moi j'pense
Qu'on l'appell'ra l'père du mat'lot.

Ainsi chante Yann Nibor, dans ses " Chansons et récits de la mer." Yann sort de l'école dirigée aujourd'hui par Drouin, de cette école où il a eu comme camarades trois lieutenants de vaisseau, MM. LeCoroller, Goalard, Desens. Il leur a dédié cette chanson des mousses.

"Yann Nibor est grand, il a les cheveux en brosse ; sa tête de Breton, aux angles simples, a dû être taillée en plein bois de chêne en trois coups de hache ; la bouche fendue par le même procédé, se relève sur un des côtés où elle laisse voir des dents, un peu écartées, de chien de mer. Au coin, une fossette souriante à peine visible indique la bonne humeur maligne, sans aucune méchanceté. Yann a évidemment l'énergie et la sincérité d'un coup de poing."

Nibor, toujours marin, a chaviré son nom. A l'école des mousses il s'appelait Albert Robin. Il est aujourd'hui l'homme populaire de la flotte et ses anciens camarades, quand ils ont sû que son livre de chansons venait d'être couronné par l'Académie française, ont inscrit ce jour là comme un des jours fastes de l'école des mousses.

Invité par mon vieil ami Drouin, Nibor fut acclamé sur la *Bretagne.*

— " J'estime que l'audition de vos poèmes et chants de la mer a fait un bien immense aux apprentis marins et aux mousses, nos futurs officiers mariniers, en exaltant chez eux, tout en les précisant, les sentiments qui y sont déjà en germe : dévouement, abnégation, mépris du danger.

" Je suis heureux de les entendre fredonner déjà ces chants, qui disent l'histoire de leurs pères, laquelle sera aussi la leur. Ils ont reconnu en vous, un camarade, un ami, un frère et ils comprennent cette langue si vraie et si poétique même dans ses rudesses.

" Vous avez bien dû le sentir, quand ils vous acclamaient dans l'amphithéâtre du bord. J'ai été profondément ému, en vous entendant et j'ai pu constater qu'il en était de même pour tous les officiers."

Il semblait de plus, a chacun des élèves qu'il avait sa part dans le triomphe mérité de leur grand ancien, de ce petit fils de marin, entré au service à l'âge de 13 ans et qui pendant dix ans a frédonné à bord :

Flotte o drapeau, pendant tout l'jour !
Loin d'not' cher' patri', claque et bouge !
Morçeau d'étamin', bleu, blanc, rouge,
Qu' nous r'luquons tous avec amour.

A quelque temps de là, Nibor chantera ainsi ces mots : " Honneur et Patrie " qui se trouvent à l'arrière de tous les navires de guerre de France.

La Patrie, amis ! la Patrie
Rud's mat'lots, et jeun's mousaillons !
C'est l'sol qu'avec idolâtrie,
Parc' qu'il vous vit naît', nous foulons.

C'est la femm', la mère, la grand'mère
Les p'tiots qui nous attend'nt là-bas,
La vieille église et l'vieux cim'tière
Où pus d'ün d'nous n'moisira pas.

C'est un gros bourg, c'est un' montagne,
C'est Paris pour toi, mon p'tit blond,
Pour les bretons, c'est la Bretagne,
Et pour les toulonnais, Toulon.

Mais l'orsqu'arriv' l'heur' de la guerre
Tout's les p'tit' patri's devienn'nt sœurs,
Pour sout'nir la France — Patri' mère, —
Avec tout c'qu'elles ont d' défenseurs.

As-tu compris p'tit camarade,
Ces mots superb' en bell's lett's d'or,
Que vos grands cuirasses d'la ıade
Ont tous à l'arrièr' comm' décor ?

J'vois, su' ta p'tit' face attendrie,
Un' bonn' gross' larm' qui te monte du cœur....
Laiss'-là couler pour la Patrie !
Çar c'est une larm' qui t'fait honneur.

Et quand il nous parle de nouveau du drapeau, n'est-ce pas lui qui chante ?

Est c' drôle que d'vant trois morçeaux de soie,
Cousus ensembl', qui flott'nt au vent,
On pleur' bien qu'on ait l'cœur en joie !
C'est comme à bord, quand l'pavillon
Descend ou mont' lest'ment derrière,

Je me sens sous la couenne un frison
Qui me donn' l'envie d'partir en guerre !
Et là d'dans, c'qui m'fait l'pus plaisir
C'est qu'chaque homme éprouv' la mêm' chose
Qui tout au fond d'lui vient l'saisir,
Sans qu' par vantardise il en cause.

. . . .
A çui qu'a inventé l'drapeau
Qui nous empêch' de craindr' c'qui tue,
S'il m'arrivait d'gagner l'gros lot,
J'voudrais lui payer un' statue !

Dernièrement un membre de l'Académie française, M. Jules Claretie, écrivait :

“ J'ai le livret du matelot Albert Robin, pauvre livret parcheminé sous son cartonnage à demi usé, avec le numéro matricule repassé à l'encre, j'ai aussi son dernier livre *Nos Matelots* ; je ne sais lequel des deux m'émeut davantage : le livre illustré, bien imprimé dans sa couverture, avec la préface de l'académicien en vedette, ou le vieux livret taché par l'eau de mer et portant le numéro 33,720, — tout un rêve de poète d'un côté, toute une existence de brave garçon de l'autre. Ici, des refrains qui disent les *lamentos* du marin en mer ; là, des feuillets où les mois de labeur sont calculés, où l'espèce de compte de ménage du matelot est fait chaque jour, avec les dates des délivrances des chemises de toile, des pantalons de fatigue, des bonnets de travaux, des cravates en laine noire, des collets de chemises, les grands collets bleus qui se marient si bien, dans les paysages bretons aux coiffes blanches des belles filles ! Et le livret du marin m'attendrit autant, plus peut-être, que le livre du poète, cet humble livret pareil à ceux que reçoivent les mères avec de vieilles hardes, quelques sous ou quelques médailles, lorsque leur fils est *péri en mer* ou tué à l'ennemi.

"Mais, après tout, le livre et le livret se complètent l'un l'autre. *Ceci a fait cela.* C'est des souvenirs et des sensations du marin Robin que sont nées les complaintes de Yann Nibor. Et c'est parce que le poète des matelots, le camarade des *mathurins* et des *marsouins*, a vécu de leur vie songeuse et crâne, qu'on sent que les larmes qu'il leur donne ne sont pas des pleurs de comédien, mais les larmes chaudes d'un homme."

Pierre Loti, un académicien encore celui-là — et, de plus, un marin, — a défini d'un trait le genre de Yann Nibor :

"Il fait couler des larmes saines et fait pleurer les plus forts... Elles sentent bon ces chansons, elles sentent le sel, le goudron, le vent du large,.., elles sont faites pour les matelots, pour ces grands rêveurs, inconscients poètes sans voix."

N'est-ce pas pour eux qne Bjoraison a écrit ces mots :

"La mer console quand on la voit ; elle attriste quand on y pense."

Jugez-en plutôt par vous-même. Nous sommes sur les bancs de Terreneuve. Yann Nibor nous dit :

Où qu'cest qu'il est Pierr' Bourhis ?
Où qu'cest qu'il est Jean Pascouette ?
Qui pêchaient dans leurs doris
Un mill' sous l'vent d'not goëlette ?
Les pauv's chiens ont, à leur tour,
Trinqué à même la grand' tasse,
Allons, mes vieux, viv' l'amour !
En attendant qu'on y passe !

Ah ! c'jour-là — j'm'en souviens' cor,
Comm' si ça datait d'la veille —
Vers trois heur' il's quittaient l'bord,
Tandis qu'moi j'tais su' l'pont d'veille
Tous l'saut's pionçaient tranquill'ment
Y compris not' vieux cap'taine
Lorsqu'est v'nu c'maudit coup d'vent
Qu'a déclinqué not' poulaine.

C'est vers les six heur's du soir
Qu'c'est arrivé, j'men rappelle ;
L'temps couvert est dev'nu noir,
Noir comm un' nuit sans chandelle,
Quand tous deux sont disparus
Derrièr' la mer démontée,
Et j'les avons attendus
Ben vain'ment, tout' la nuitée.

Ah ! cett' nuit-là, j'vous promets
Qu' j'avions pas l'cœur à la fête,
Chacun d'nous disait : " Jamais
Il's n'réchapp'ront d'cett' tempête."
Et, lorsqu'a la point' du jour,
J'grimpis seul, dans la mâture,
Si c'cœur battait, c'tait pas pour
Ma chouett' petit' créature.

Avec la longu' vu' du bord,
Su' l'enfléchur' la pus haute
De nos haubans d'bord
Je r'luquais l'large et la côte,
Quand le cap'tain' me cri' : " Mon gros,
Vois-tu Bourchis et Tascouette ? "
— Non.
— Alors, c'est deux mat'lots
D'moins pour ram'ner not' goëlette.

C'matin-là, t'en souviens-tu
Vieux frèr' c'tait l'premier septembre,
Le cap'tain' est d'suit descendu
Tout flageolent dans sa chambre ?
Il a pris l'journal du bord,
Et en têt' d'un' pag' tout' blanche
A porté chacun d'eux morts
En s'briquant l'œil de la manche.

Y-a-t-il rien de plus navrant et de plus touchant que ce récit simple qui se termine par l'inscription au journal du bord faite par le vieux capitaine. Il enregistre les noms de ses disparus, tout en essuyant avec la manche de sa vareuse, une larme qui glisse sur sa joue tannée par le hâle de la mer ? Ah ! voilà le portrait pris sur le vif du marin rude, discipliné, mais pétri de cœur, d'affection pour son bord. Et ils sont tous comme cela !

Oh ! ceux qui forment partie des pêcheries de haute mer, en Islande et à Terreneuve, font rude métier. Le fils de l'amiral de Cuverville nous en dira des nouvelles :

" Là-bas, il faut vivre sur la dure et dans les privations, sans autre abri que l'intérieur enfumé des goëlettes... Il faut y supporter les rudes tempêtes et la maladie, rester courbés des mois entiers sur les lignes qui déchirent et pourrissent les doigts, n'avoir d'autre contact que celui des *embuons* glacés qui usent et déciment lentement : aussi, faute de remèdes physiques pour guérir les fièvres, comme faute de soutien moral pour compenser l'abandon, l'esprit se détériore comme le corps.

" Jamais on ne leur porte une bonne parole à ces exilés d'Islande et de Terreneuve, jamais une voix amie ne les reconforte en les soustrayant à la dépravation. C'est la cause du mal. Aux heures difficiles, au moment des dangers moraux ou physiques, on oublie rarement ce qui relève. Puis, sous le froid glacial, les morts sont fréquentes, les naufrages aussi.

" On ne connaît pas la souffrance de mourir seul sans une main amie..., elle est affreuse, car si on oublie les croyances durant la vie, elles reviennent devant la tombe comme autrefois au berceau. J'ai vu bien des agonies, j'ai vu des pauvres figures de marins disparaître près de moi, dans l'Océan, et tous dans leur dernier appel y mêlaient celui de Dieu. Tous ces pêcheurs ont la foi... "

"Nuls mieux qu'eux n'endurent les tortures de l'absence; nuls mieux qu'eux ne connaissent les douleurs des agonies lointaines. Oh ! pensez à eux, priez pour eux, quand le vent viendra secouer vos vitres, écho de la rafale apporté par le contre-coup du large. Pensez aux malheureux de la mer."

Ecoutez dans la " boîte de Chine. " Un petit mousse est en partance pour les pays lointains :

— Adieu, mon p'tit gas, vas j'sen ben chagrine
De t'voir t'en aller au Tonkin, là-bas ;
Z'sen ben vieille à c't'heure et j'courbe l'échine,
Tu n'me r'trouveras pus, quand tu t'en reviendras.

— Ai pas peur, grand' mèr', t'as encor' bonne mine,
Ton coffre est solid' pus qu'ceux des bazars.
J'tapporterai d'là bas, un' bell' boîte de Chine
Avec un' douzain' de jolis foulards.

Et la grand'mère lui répond qu'elle est trop vieillotte pour se faire si belle. C'était bon il y a trente ans ; mais aujourd'hui elle est à la veille de dormir à côté de la mère du mousse, dans le petit coin du cimetière de la paroisse.

L'autre, le mousse lui répond : Tout cela est vrai ; j'ai connu ces gens là ; j'ai mené un peu leur vie et j'ai été mêlé à leurs joies comme à leurs douleurs, tout comme Yann Nibor.

Ecoutez maintenant notre matelot :

—Comme un vieux turco, j'vas m'battre à la guerre,
Et quand j's'rai de r'tour d'chez le Tonquinois,
Avec mes cent francs d'médaille' militaire,
J'épouserai, si j'veux, la fille d'un bourgeois.

Alors la grand'mère est convaincue : elle le voit décoré, mais avant de le laisser partir elle tient à lui donner un ruban qui est encore au-dessus de toutes les décorations de la terre.

—Avant que d'partir, p'tit gas, pour me plaire,
Pac'que j'devin' bien qu' tu t'cogneras sans peur,
Laiss' moi t'mettre au cou mon vieux scapulaire .
Not' curé dit qu'ça porte bonheur.

Et voila le mousse embarqué à bord du *Ving Long*, en route pour le Tonquin.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*A suivre.*)



SOUVENIRS DE L'ECOLE MILITAIRE

L'ARRIVÉE.



BRUAT dormait de ce sommeil voluptueux auquel donnent droit quinze jours de route dans le désert. Marcher depuis le matin, à la nuit, jusqu'au soir, à la nuit, tel était le bilan de la dernière excursion.

Deux heures du matin sonnaient, quand une main agitée vint bruyamment secouer sa tente :

— Vous partez demain pour Saint-Maixent, lui dit le sergent chargé du poste de télégraphie optique ; je viens de recevoir la dépêche du général.

A cette foudroyante nouvelle. Bruat rengaine à l'instant son sommeil. Renversant sa tente, il se précipite dans les bras du sergent qu'il embrasse à l'étouffer, et, courant comme un fou à travers piquets et cordages, il arrive au logis d'un camarade pour lui annoncer qu'il partait également.

Ivres de joie, ils volent tous deux chez le mercanti, qu'ils arrachent de sa *turne*, pour leur servir de son affreux rhum, dans lequel ils noient leur mutuel bonheur. Hélas ! dans le désert, c'était le seul liquide possible pour sceller leur joie.

*
* *

Jusqu'au matin, qui n'arrivait jamais, ils s'occupent du départ, jetant de côté, pêle-mêle, leurs frusques de campagne, qu'ils quittaient non sans quelque regret ; au jour, ils étaient prêts, parés pour la route.

*
* *

Mollement étendus tous deux sur une immense charrette de convoi, ils charmaient les longues heures de trajet en dissertant sur leur gloire future, sur leur chance, sur le bonheur d'abandonner cette satanée plaine où ils avaient tant souffert.

Quelques paroles de regret venaient bien par ci par là jeter une note sombre sur cette belle perspective, car on ne quitte pas impunément de bons camarades, qui ont partagé nos misères, nos ennuis. Mais bientôt l'égoïsme, le " chacun pour soi," reprenait le dessus, et, au fur et à mesure qu'ils approchaient du but de leurs étapes, les regrets sombraient peu à peu dans la brume lointaine des souvenirs.

*
* *

Ils étaient tout au bonheur de la nouvelle vie qui allait s'ouvrir pour eux. Ils l'auraient enfin, ce brillant galon tant désiré, pour lequel ils pivotaient depuis de si longues années. Ils pensaient bien un peu aux fatigues que leur causeraient les quelques mois d'école. Mais qu'était-ce, cela, pour des hommes certains de leur nomination !

A ce moment, ils comprenaient les plus grands sacrifices, car la certitude d'être nommés officiers leur aurait fait faire les actes les plus héroïques. Il n'y a jamais eu dans la vie d'un homme de plus beau moment que celui où il apprend qu'il va être fait officier. Ils avaient, tous deux, pendant les longues étapes du retour, le cœur tellement secoué par cette belle pensée, l'âme si profondément ravie, le corps si léger, qu'ils se surprenaient à s'examiner mutuellement pour voir s'il ne leur poussait pas des ailes.

*
* *

O grandes joies du succès ! belles illusions du passé ! où sont vos fraîcheurs d'antan ! Comme il ferait bon en posséder encore aujourd'hui quelques minces parcelles ! Hélas ! tout est parti déjà, et nous restons, tristes et désenchantés, avec le devoir. C'est la consolation de notre métier. Les illusions filent, rapides comme l'éclair, et le devoir reste toujours. Cela nous suffit !

A la cinquième étape, ils trouvent le chemin de fer, et le trajet commence à leur sembler moins long. A chaque station, arrivent

des camarades, des candidats heureux que les colonnes voisines dirigent également sur Saint-Maixent. Ce ne sont qu'embrassades, étreintes, compliments mutuels, réceptions bruyantes jusqu'au port d'embarquement.

Ils passent vingt-quatre heures dans une grande ville du littoral, et le lendemain, ils voguent vers les rives de France.

La mer est d'huile pendant la traversée. La monotonie n'est pas même brisée par le mal de mer, et, en mettant le pied sur les quais de Marseille, ils peuvent se vanter d'avoir gardé et utilisé loyalement tous leurs repas.



Et puis, les voilà encore en chemin de fer. A chaque gare principale, des ouragans de jeunes gens heureux s'engouffrent dans les wagons, y jetant de nouveaux éléments de cris, de chansons, de gaîté.

En approchant de Saint-Maixent, la joie se fait plus modeste, les visages s'assombrissent un peu, la dignité reprend ses droits. Diable ! ouvrons l'œil, on pourrait rencontrer quelques-uns de nos futurs chefs. Et l'on nous a appris qu'ils ne badinent pas, là-bas, à l'Ecole.

Enfin, le train s'arrête, et Saint-Maixent, en grosses lettres, flamboie sur le frontispice de la gare.

Les regards, inquiets, se promènent sur les quais partout ; mais pas un uniforme, ils étaient seuls, personne pour les recevoir.

Et ils reprennent de suite la gaîté.

*
* *

Quelques minutes après, une centaine de gaillards alertes, portant chacun une valise, une sacoche, un baluchon quelconque, descendent allègrement l'avenue qui conduit à leur futur domaine. On admire la Sèvre Niortaise, le pont qui la traverse. On fait des conjectures sans fin sur les édifices de la ville.

— C'est ce grand bâtiment sombre, là-bas, qui est l'Ecole.

— Non, reprend un autre, je crois que c'est plutôt celui-ci !

— Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? crie un sceptique.

Et ils continuent leur chemin.

L'avenue de la gare débouche sur une immense place, au centre de laquelle s'élève la statue du colonel Denfert-Rochereau. A gauche, une longue allée, très large, bordée de chênes taillés régulièrement, rappelle un peu les avenues de Versailles.



En face, apparaît l'hôtel du *Lion-Blanc.* Instinctivement, ils marchent comme un seul homme vers le *Lion-Blanc.* Tout le personnel est sur pied. On les accueille avec une bordée de sourires très fins. De grandes tables, bien dressées, les invitent silencieusement à la bonne chère, et, en troupeau, comme des affamés, ils y vont d'un copieux dîner.

*
* *

Déjà, les conversations prenaient une allure intime : les connaissances s'étaient ébauchées pendant le repas, le choix des amis futurs

perçait dans le contentement général du dessert, quand, soudain, une figure de Méduse, une tête de Banquo apparaît et amène à l'instant le pôle Nord dans la salle du banquet. Le thermomètre de la gaîté se congèle de suite, et le messager de la discipline leur apprend, en quelques mots bien dits, qu'il leur faut entrer à l'Ecole,

Fini de rire, voilà le tintoin qui va commencer.

L'hôtel se vide en un clin d'œil, et une longue file de futurs officiers, que guide le messager fatal, se dirige vers le quartier.

*
* *

A la grille, quelques camarades pressés, déjà là depuis quelques jours, les dévisagent avec la supériorité d'hommes qui ont pris pied dans la place.

Et, ils défilent, silencieux, dans la cour, où ils attendent qu'on décide de leur sort.

Chez le trésorier, chacun reçoit son matricule, une serviette, un rond et un couvert.

Puis ils entrent aux dortoirs. Soixante lits, correctement alignés, leur apprennent qu'ils sont dans une chambre de troupe. Certains crochets leur disent que c'est une ancienne caserne de cavalerie, comme dans la cour, ils avaient vu que les bâtiments latéraux étaient des écuries. Dans les écuries, les études ; dans les écuries, l'amphithéâtre ; dans les écuries, les bureaux ; dans les écuries, le réfectoire ; dans les écuries, tout ; les écuries *for ever*.

*
* *

Ah ! vous, nos jeunes camarades ! enfants gâtés de la fortune, vous êtes douillettement logés, choyés et dorlotés dans de magnifiques bâtiments ! Nous, vos anciens, nous avions deux casernes, distantes de plusieurs centaines de mètres. C'était beau, le matin, le jour, le soir, à chaque instant, de voir passer au pas gymnastique, la malheureuse compagnie qui habitait les *Bénédictins*. Chaque élève portait sur le bras la tenue des divers exercises, la veste de gymnase, le pantalon de cheval, la tunique de sortie. Et ce qu'il y avait de mieux, c'était le pas gymnastique. Dix fois par jour, on voyait la 3ème compagnie faire 500 mètres au pas de course. Aussi, cette compagnie savait courir à la fin de l'année.

*
* *



Chacun, près de son lit, a mis son petit paquet sur la planche, et en avant la cigarette. Il faut bien fumer pour aider à la causerie.

Les connaissances, ébauchées à l'hôtel, s'affermissent de plus en plus. Des jeunes gens, très trapus, entament des dissertations émouvantes sur les péripéties des concours d'entrée. Les mots de *forti, mate, mini,* et autres technologismes incompréhensibles se heurtent dans l'air de la chambrée, voltigent des bouches inspirées.

Nous, pauvres hères d'Afrique, quelque peu parias de l'armée française comme instruction, nous faisons des yeux en zéros, sachant à peine ce dont il s'agit.

En France, on a toute latitude pour se préparer aux examens. Dans certains régiments, on exempte de service les sous-officiers proposés, les forçant à travailler leurs concours. En Afrique, on marche, on boit de la mauvaise eau, on mange quand on peut, et on est retoqué à l'admission.

***

Gay fumait sa grosse pipe, et semblait gémir intérieurement de sa nullité. Le malheureux avait une si vague idée de ce que *mate* voulait dire. Il se répétait, anxieux :

— Dans quelle prétaudière suis-je ? Ces gaillards-là sont trop forts pour moi. Jamais je ne pourrai sortir classé !

Et il fumait toujours sa pipe.

Soudain, un Banquo sinistre — c'était plein de Banquos dans cette Ecole — entre en tapinois dans le dortoir et s'écrie, rigide comme le règlement :

— On a fumé ici.

Comme l'éclair, les cigarettes et la grosse pipe s'évanouissent. Silence et consternation. Tous se sentent coupables, mais aucun n'ose l'avouer.

La grosse moustache rousse, qui appartenait au lieutenant rigide, s'avance de quelques pas, se hérisse de plusieurs poils et répète encore la formule fatale, scrutant les faces et les mains.

***

Les courages sombraient et un horizon de salle de police s'allumait peu à peu. Les cigarettes avaient cherché un refuge sous les lits, la fumée s'était un peu esquivée, mais la pipe de Gay restait.



Son propriétaire, bravant sa frayeur, s'avance avec dignité et s'avoue fautif. Une voix brève et sèche lui assure quatre jours de salle de police, et Gay recule dans les rangs, consterné.

L'officier s'éloigne, mais la gaîté ne revient pas.

On se demandait tout bas si fumer était défendu. Personne n'en savait rien. Une avalanche de consolations s'abat sur Gay, et tous le remercient de son intervention sensée.

*

On allait se mettre au lit quand un : *Fixe !* retentissant ramène de nouveau la terreur. Le lieutenant s'était ravisé et revenait, croyait-on, faire une nouvelle enquête. Pas moyen de rire dans cette Ecole. S'adressant au possesseur des quatre jours de salle de police :

— Ne saviez-vous pas qu'il était défendu de fumer dans les dortoirs ?

— Non, mon lieutenant.

— Faites bien attention, je vais punir votre sergent pour ne pas vous l'avoir communiqué.

Soudainement inspiré, le condamné réplique :

— Mon lieutenant, le sergent a probablement communiqué aux élèves la défense dont vous parlez, mais j'étais absent à ce moment-là, et cette consigne m'était inconnue.

— Très bien, vous ne serez pas puni, mais que cela vous serve de leçon pour l'avenir.

*
* *

Il se retire, et un flot de joie inonde la chambrée. Sept élèves font des rétablissements sur la planche à pain, deux autres exécutent des tours de force sur les bahuts, un jeune homme aimable engendre des éclats de rire silencieux, avec grimaces inédites, pendant que tous les autres font de la voltige sur les lits.

Gay remercie intérieurement le lieutenant de sa bonté et... rallume sa pipe.

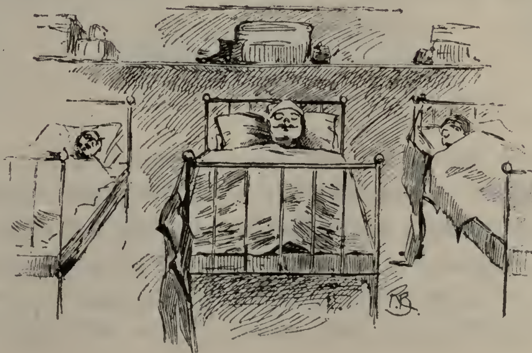
La consigne conserve toujours ses droits.

*
* *

Cet incident change le cours des conversations. On discute avec une certaine amertume, et bientôt, tous s'endorment contents.

Nous étions arrivés.

CH. DES ECORRES.



L'ÉTRANGER

(*suite et fin*)

13 juillet

J'ai revu le notaire et il m'a raconté son entrevue avec Edgar. Comme nous nous y attendions,il a cru difficilement le récit du vieillard qui lui expliqua de son mieux que trente années d'une vie modeste comme la sienne pouvaient aboutir à une épargne de cinq mille piastres ; que c'était là un des fréquents miracles de l'économie quotidienne. Il lui dit aussi avec une chaleur qui, paraît-il, toucha beaucoup mon ami, que l'attachement demi-séculaire qu'il nourrissait pour la famille Dufour, lui faisait un devoir de venir en aide au fils de celui qui lui avait dans des circonstances difficiles rendu les plus signalés services ; que d'ailleurs, il n'entendait pas se jeter imprudemment dans une spéculation risquée, et que tout en lui venant en aide, il plaçait avantageusement ses capitaux qui ne lui rapportaient presque rien. Bref il sut le convaincre, et lui assigna rendez-vous pour le lendemain, jour où le contrat devait être signé, car j'avais donné avis au notaire que l'argent serait à sa disposition ce jour-là. C'est donc demain que tout sera terminé excepté ce qui me tient le plus au cœur. J'aurai sauvé Edgar de la ruine, mais mon amour pour Yvonne n'en aura pas fait plus de progrès dans son cœur.

14 juillet.

Le contrat de prêt a été signé aujourd'hui, et le créancier de Montréal satisfait. Le notaire m'a remis le papier qui doit me protéger contre les réclamations de ses héritiers légaux, s'il vient à mourir avant que je sois rentré dans mes fonds. Il en fera d'ailleurs mention dans son testament. Le brave homme est comme moi tout joyeux d'avoir pu contribuer par un généreux mensonge à sortir Edgar d'un embarras

financier qui pouvait avoir des suites si fâcheuses. Oh ! quel plaisir on éprouve à accomplir une bonne action, surtout lorsqu'il ne s'y mêle aucune pensée intéressée ! Hélas, l'influence de ma mystérieuse intervention va s'arrêter là, car Edgar ne peut guérir de la maladie qui le



mine. Le médecin de l'endroit a prononcé les terribles mots de phtisie galoppante. Quoiqu'il ne se fasse pas illusion sur la gravité de son état, mon ami ignore encore qu'il n'a peut-être que quelques semaines à vivre. Yvonne que j'ai vue ce matin est désolée et l'espoir qu'elle nourrissait de la guérison de son frère semble avoir disparu.

Ce dernier est allé à Québec consulter un médecin de renom et nous l'attendons ce soir avec anxiété. Puisse-t-il nous revenir réconforté et gardant jusqu'à la fin une illusion fréquente chez les victimes de cette impitoyable maladie ! Il a aggravé ce mal, me dit Yvonne, en surveillant par un jour de pluie des travaux urgents qu'il lui importait de terminer le même soir. Il revint à la maison tout transi, car après la pluie un fort vent d'est, fréquent dans ces contrées boréales, s'était élevé et avait mordu sa chair toute mouillée par l'orage. Confiant dans sa constitution assez robuste, il ne se soigna point et laissa croître en lui sans le combattre le mal qui va l'emporter.

16 juillet.

Edgar est arrivé hier, plus pâle que jamais et portant sur sa figure l'arrêt redoutable du médecin. Yvonne et moi nous étions allés à sa rencontre. Il descendit du train, accompagné de Carl Max. Nous n'osâmes pas l'interroger, mais nous apprîmes par son compagnon de voyage qu'il n'y a plus d'espoir. Le pauvre ami ne fait que le soupçonner, le docteur lui ayant épargné l'angoisse d'une condamnation irrévocable. Le retour à la maison se fit dans un silence interrompu par des monosyllabes échangées à voix basse. Edgar, rendu à la maison, affecta pourtant d'être gai, mais cet effort l'énerva et il dut se coucher à l'heure où commencent les courtes veillées d'été. Alors Carl et moi, nous nous sommes retirés par respect pour le chagrin d'Yvonne. Dans la position où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre, la conversation ne devait pas être longue, aussi nous n'échangeâmes que quelques mots de sympathie pour notre ami commun, et chacun se retira pour la nuit. Je dormis peu, et cette insomnie causée par les émotions de la journée se prolongea fort avant dans la nuit. L'aube naissante colorait déjà d'un reflet d'argent la vitre de mon étroite fenêtre lorsque le sommeil eut enfin raison de mon énervement. Ce matin, il était près de neuf heures, lorsque je descendis prendre mon déjeûner. Carl Max, plus matinal, était déjà rendu chez Edgar. Il veut sans doute précipiter les choses avant la disparition de ce dernier. Va-t-il faire enfin le sacrifice de ses croyances et mettre aux pieds d'Yvonne et son amour et sa foi? Je le crains. Alors tomberait le dernier obstacle qui s'opposait à leur union. Il me faudra donc partir, désespéré de n'avoir pu conquérir Yvonne et n'ayant pour consolation que la bonne action que je viens d'accomplir, et dont Dieu seul me donne crédit. Une idée pourtant me révolte ; c'est que cet allemand qui est demeuré indifférent aux tortures de mon ami, et qui n'a pas eu la généreuse pensée de venir à son secours, va avoir pour le récompenser

de son indifférence égoïste la main d'Yvonne. Aucun de ces sentiments délicats qui nous poussent à une bonne action n'a fait battre son cœur à part l'amour égoïste qu'il éprouve pour elle. Et la pauvre enfant, éblouie, émue par le sacrifice qu'il va lui faire de ses convictions religieuses peut-être depuis longtemps chancelantes, et trompée aussi par son inexpérience sur le véritable sentiment qui l'attache à lui, se donnera en toute confiance, sans interroger plus intimement son cœur. Et moi, acteur sans énergie dans ce petit drame qui se joue ici, je serai témoin de leur bonheur!... Non, je partirai avant leur union, car je ne veux pas assister à son triomphe et veux m'épargner le douloureux spectacle de ma défaite.

19 juillet.

Je l'ai revue ce matin; elle se rendait à l'église, distante de quelques arpents. — "Puis-je vous accompagner jusque-là?" lui demandai-je. — "Oui, me dit-elle, à une condition, c'est que vous entrerez avec moi dans le temple et que vous demanderez pardon à Dieu d'avoir écrit votre dernière poésie, et surtout de me l'avoir adressée."—"Vous ai-je donc offensée, Yvonne, et faut-il que vous me teniez toujours rigueur pour tout ce que je fais? Heureux Carl Max qui se laisse aimer sans aucun effort pour plaire!" — "Ne parlez pas ainsi, reprit-elle avec vivacité, car vous finiriez par être injuste envers lui comme envers moi. Vous êtes jaloux, je le vois, et vous m'en voulez de ne pas rompre avec votre rival, et de ne pas lui retirer la parole donnée. Il n'y a pas que la question d'amour entre nous; il y a un devoir de conscience. Puisqu'il a rempli les conditions que je lui imposais en me sacrifiant ses convictions religieuses, je lui dois le sacrifice de ma personne. Sans doute, et je vous l'avoue en toute sincérité, mon fiancé ne représente pas l'idéal de mes rêves de jeune fille, mais son amour tranquille est peut-être en harmonie avec mes propres sentiments à son égard. Voilà que je parle trop et que je vous ouvre inconsidérément un coin de mon pauvre cœur. Heureusement, nous sommes au but de notre promenade, et vous allez entrer avec moi dans cette humble chapelle de village." Je la suivis, subjugué par le charme qui se dégageait de sa personne, et, pour la première fois depuis bien des



années, j'entendis une messe basse de semaine. Yvonne avait opéré cette éphémère conversion. L'office terminé, et plus vif qu'elle à laisser le temple, je l'attendis sur le seuil et nous refîmes le même trajet ensemble. Je lui annonçai alors mon départ prochain et je remarquai que sa voix tremblait un peu lorsqu'elle me dit, en froissant nerveusement une feuille d'églantier cueillie le long de la route: "Jules, pour la première et dernière fois laissez-moi vous nommer ainsi, dans cette conversation sans témoin qui ne se renouvelera peut-être plus, je tiens à vous exprimer toute l'estime mêlée d'affection que j'éprouve pour vous. Je ne vous en dirai pas davantage, et vous comprendrez ma réserve lorsque, loin de ces lieux, vous serez plus calme, et que vous vous remémorerez les circonstances de votre séjour ici. Vous vous rappelerez que, lors de votre arrivée à V..., Carl Max me recherchait depuis longtemps, et vous conviendrez que la position qui vous est faite ne dépend ni de vous ni de moi. Je regrette de vous voir partir si triste, si abattu, je le regrette pour moi qui me suis fait une douce habitude de vous voir tous les jours, et pour mon pauvre frère que le départ de son meilleur ami va cruellement affliger." Nous étions rendus à la résidence d'Edgar, et je la quittai sans avoir la force de répliquer un mot.

25 juillet.

Edgar s'affaiblit toujours. Hier il m'a fait demander à son chevet. Il avait, m'a-t-il fait dire, une communication importante à me faire. Yvonne est venue elle-même me recevoir. Son air triste et résigné avait-il seulement pour cause l'état de plus en plus alarmant de son frère ou bien serait-ce la perspective de son union avec Carl Max qui ajouterait encore à la tristesse écrite sur sa figure ? Elle me fit passer dans la chambre de mon pauvre ami que je trouvai demi-couché sur son lit. J'étais à peine dans l'embrasure de la porte que ses yeux déjà un peu hagards se fixèrent sur moi comme s'il m'attendait avec impatience. Il me fit signe d'approcher et je pris place sur une chaise près de son lit. Sa main amaigrie saisit la mienne, et, dans une étreinte qu'il voulait encore vigoureuse et ferme, il me donna là une preuve d'affection plus touchante que ses loyales poignées de mains d'autrefois. Puis, d'une voix où se trahissait l'effort d'une volonté énergique : "J'ai à vous parler," dit-il. "L'amitié que je vous porte m'oblige aux confidences que je vais vous faire. Je ne veux pas, d'ailleurs, qu'après ma mort vous puissiez suspecter mes intentions. Je veux que l'affection que vous m'avez témoignée, vous me la continuiez au-delà de la tombe et que rien ne puisse vous faire soupçonner que j'ai

agi envers vous autrement que je ne le devais. L'aveu que vous m'avez fait de votre amour pour ma sœur m'a beaucoup occupé l'esprit. J'ai pu vous paraître un peu indifférent, et j'aurais peut-être dû être plus explicite avec vous lors de notre dernier entretien, mais je vous jure que je vous ai dit la vérité telle que je la connaissais. Je ne pouvais, après votre aveu, ne pas en causer avec Yvonne. Elle fut sincère avec moi, et me fit part de vos conversations, du trouble dans lequel la jetait la recherche de ces deux rivaux, et finit par m'avouer que, si elle ne se croyait pas liée par la promesse qu'elle avait faite à Carl Max de lui donner sa main, s'il lui sacrifiait ses convictions religieuses, elle aurait écouté favorablement votre aveu. Je devais respecter ses scrupules et ne pas violenter sa conscience. Carl, pendant ce temps, devenait néophite, et suivait régulièrement les instructions d'un père jésuite. La dernière fois qu'il est venu à V..., il a annoncé à Yvonne le généreux sacrifice qu'il lui faisait, et, devant une telle preuve de son amour, elle n'eut pas la force de retenir le oui que depuis si longtemps il attendait. Voilà, continua-t-il, les larmes aux yeux, la position telle que les circonstances plus fortes que nous l'ont faite, et je regrette que le lien que vous avez recherché n'ait pu se former."

Cet entretien parut l'avoir épuisé, et, après lui avoir pressé la main dans une étreinte qui tenait de la solennité de l'adieu, je laissai la chambre sans avoir la force de lui dire un mot, mais non sans trahir mon émotion par les larmes qui s'échappaient abondantes et brûlantes de mes yeux. Edgar mourant ! Yvonne fiancée à un autre ! quel coup cruel porté à l'amour et à l'amitié ! Je traversai rapidement la maison de mon ami sans rencontrer Yvonne, et je me réfugiai dans ma chambre pour donner libre cours à ma douleur.

31 juillet.

Ce matin, les nouvelles d'Edgar sont mauvaises. Il a passé une nuit très agitée et a même un peu déliré. Je suis allé discrètement m'enquérir de son état et Yvonne, toute en larmes et pâlie par une nuit passée sans sommeil, m'a adressé quelques mots coupés par l'oppression de l'angoisse. Oh ! comme elle l'aime, ce frère, et comme cette affection pour celui qui va mourir me la fait adorer davantage, et me fait regretter encore plus vivement le trésor qui m'échappe ! Je ne sais, son regard avait une expression inaccoutumée que les veilles seules n'ont pu lui donner et j'ai cru y surprendre avec beaucoup d'angoisse, au sujet de son frère, une tendre pitié pour moi. Malheureux que je suis, serais-je donc rendu à me contenter de sa pitié, lorsqu'il me semble que je ne pourrai vivre sans son amour ?

Je devais partir aujourd'hui, mais l'état de mon ami m'a fait différer mon départ. Alors même que je ne suis d'aucune utilité ici, ce départ ressemblerait à une désertion.

Edgar a été si bon pour moi, il m'a témoigné tant de sympathie que je ne puis le laisser dans l'état critique où il se trouve.

Je veux qu'il sache que je suis l'ami des mauvais jours comme des jours heureux. Il mourra, il est vrai, sans savoir ce que j'ai fait pour lui, mais j'aurai écarté de sa dernière heure le spectre de la ruine. Quel coup pour moi de perdre les deux êtres qui m'étaient les plus chers depuis la disparition des miens ! La mort me ravit l'un ; un rival m'enlève l'autre. Car c'en est fait : le mariage est décidé, et seul, l'état critique d'Edgar le fait ajourner. Carl Max, que ses affaires ont appelé à Québec, ne doit revenir que dans quelques jours. Qu'importe à cet égoïste le décès de notre ami ! Il est sûr de la main d'Yvonne sans avoir rien fait pour la mériter. Le généreux subterfuge que j'ai employé ne lui serait jamais venu à l'idée, et il n'aurait pas songé une minute à retirer de la banque cinq mille piastres pour sauver un ami de la ruine, et il va posséder Yvonne ! Elle va être à lui, cette enfant que je serais tenté de lui disputer à la pointe de l'épée ! Ah ! pourquoi avoir accepté leur hospitalité ? Pourquoi dès que je me suis vu amoureux d'Yvonne n'avoir pas fui ce joli coin de terre, théâtre de mon tourment ? Qui pouvait me faire prévoir, au milieu de cette calme nature, le violent orage qui gronderait dans mon cœur ? J'aurai du moins, avant de quitter ces lieux, un dernier entretien avec elle, et je veux que le cri d'amour que je vais lui jeter retentisse loin, bien loin dans son cœur et qu'elle en garde le souvenir à travers les joies ou les peines de son existence. Les peines !... Je fais des vœux pour qu'elle les ignore toujours. De nous deux que je sois seul à souffrir,et que la part de misères que le ciel lui réservait retombe toute entière sur moi ! La savoir heureuse, voilà le seul bonheur qui m'attend désormais.

5 août.

C'en est fait, Edgar n'est plus ! Je le veillais la nuit dernière, avec le jeune médecin du village, lorsqu'après le départ du curé, il eut une première crise qui faillit l'emporter. Yvonne, éperdue, accourut à son appel, n'ayant pour vêtement que sa toilette de nuit. Oubliant ma présence, elle s'est précipitée dans les bras de son frère mourant. Son négligé, la masse de ses cheveux épars flottant sur ses blanches épaules que cachait à peine une mince dentelle, l'impression de tristesse indicible qui donnait à son regard, d'ordinaire si doux, un éclat inaccoutumé, tout me la rendait plus belle. Le dirai-je ? j'oubliai un moment la scène

pénible qui venait d'avoir lieu pour songer à mon bonheur perdu et j'enviai le sort du malheureux ami dont le regard presqu'éteint entrevoyait déjà cette éternité redoutable, même pour l'être sans reproche. J'en étais à ces réflexions lorsque je vis Yvonne s'abattre près du lit. La vieille Marceline, lente à se mouvoir, avait à peine fait un pas que j'étais auprès de la jeune fille évanouie. Soulevant son corps souple, je portai ce précieux fardeau dans une pièce voisine, où le médecin lui prodigua ses soins. Je revins auprès du malade... Il avait cessé de vivre. Son dernier souffle s'était mêlé au souffle d'Yvonne ; il s'était endormi dans ce baiser de sœur. Sans force pour appeler, je me laissai choir au pied de la couche funèbre et je mêlai à mes larmes une ardente prière pour l'âme du plus noble ami que j'eusse sur la terre. Une exclamation échappée de ma gorge à la vue du cadavre avait donné l'éveil ; aussi le médecin accourut et constata à son tour que la vie était complètement éteinte. "Pauvre garçon !" dit le docteur. "Pauvre Yvonne !" dis-je après lui. Ai-je raison de parler ainsi ? Yvonne perd un frère, mais elle a trouvé un époux. N'est-ce pas moi qui suis le plus à plaindre, étant le plus isolé ?



8 août.

Nous venons de porter en terre la dépouille mortelle de mon ami Une foule considérable est venue lui rendre les derniers devoirs. Cette affluence m'a prouvé combien mon ami était aimé et quel souvenir d'estime et de considération il laisse après lui. Son corps a été déposé avec toute la solennité des rites catholiques près des êtres chers qui l'ont précédé dans l'humble cimetière du village, situé sur le versant d'une colline qui domine la plaine sillonnée par la petite rivière au cours capricieux. D'autres collines se déploient harmonieusement dans le lointain et forment pour me servir de l'expression de Fénélon, *un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux.* Hélas pourquoi faut-il que les yeux de ceux qui habitent cette ville des morts soient à tout jamais fermés

Je suis revenu seul à la maison de mon pauvre ami. Pendant l'office des mains amies avaient défait les tentures funèbres qui ornaient la chapelle ardente ; aussi lorsque j'entrai, le salon avait repris sa physionomie accoutumée et n'avait conservé de ces jours lugubres qu'une vague odeur de cierges et d'encens. La jeune fille laissa Carl Max qui

venait d'entrer et vint à moi. Comme pour faire reproche à son fiancé de son peu d'empressement à accourir à la nouvelle du décès d'Edgar (il n'était venu que pour les funérailles) elle me remercia des soins que j'avais donnés à son frère et fut à l'instant même prise d'un sanglot qui me déchira le cœur. — "Yvonne, lui dis-je, consolez-vous. Il vous reste un mari qui, je l'espère, fera votre bonheur, et un ami qui, malgré tout, ne vous oubliera jamais. Permettez-moi de prendre congé de vous." Et dans l'étreinte de l'adieu, je sentis sa main presser nerveusement la mienne, et son regard humide de larmes sembla plonger plus avant dans mon cœur comme pour en graver le souvenir ineffaçable. J'avais à peine franchi le seuil de sa demeure, tout navré de cet adieu définitif que d'un mouvement rapide elle fut près de moi, et me pressant encore une fois la main, elle me dit d'une voix vibrante d'émotion : "Je vous en prie, Jules, ne me jugez point trop sévèrement et ne m'en voulez pas de n'avoir pu vous donner ma main. La pensée que vous partez avec un mauvais souvenir de moi me fait mal, et je veux vous entendre dire que vous m'aimez encore un peu, et qu'en songeant là-bas à votre ami disparu, vous aurez une bonne pensée pour sa sœur." — "Yvonne, Yvonne, m'écriai-je, vous douterez donc toujours de mon affection. Hélas! lors même que je voudrais vous oublier, ces lieux charmants que je quitte avec regret seront constamment présents à ma mémoire pour me rappeler que c'est vous qui les avez embellis. Non, je ne puis vous oublier puisque je laisse ici un lambeau de mon cœur. Mais vous qui serez heureuse, oubliez-moi!" Ce fut presque dans un sanglot que s'échappèrent ces dernières paroles, et comme je hâtais le pas pour me dérober à une scène attendrissante, et pour n'avoir point à rougir d'une inutile faiblesse, je l'entendis qui me criait un adieu qui m'a révélé son affection. Elle m'aime, je suis à moitié consolé."

9 août.

Il est six heures du matin. Jamais la nature n'a été aussi belle, jamais les oiseaux aussi bavards. La rivière elle-même qui coule d'ordinaire silencieuse, fait entendre une note joyeuse en se jouant sur les cailloux pleins de mousse. Immense alleluia de la nature qui se mêle ironiquement au *De profondis* de mon amour. Et cette sérénité ajoute au tourment du départ. Dans une demi-heure je serai loin et le train rapide m'emportera vers Québec. Je viens de jeter au bureau de poste du village à l'adresse d'Yvonne le quatrain suivant qui lui parlera une dernière fois de moi :

J'ai pleuré cette nuit. Que Dieu te le pardonne
Et prenne pitié de mon cœur!
Ces pleurs que j'ai versés, chère, je te les donne;
Qu'ils servent de rosée à ton premier bonheur!

Il est peut-être cruel de lui envoyer cette plainte, mais elle, ne me fait-elle pas souffrir ?

Ici finit le journal de Jules Durel. Le lendemain nous le retrouvons à Québec où il devait passer une semaine pour surveiller l'impression de son livre. Un immense ennui le poursuivait, et l'image de celle qu'il avait tant aimée se dressait obstinément dans sa pensée fiévreuse. Son livre paru, il faisait ses préparatifs de départ et il avait même d'avance retenu sa cabine à bord d'un paquebot de la ligne Allan lorsque le facteur lui remit une lettre. Elle venait de V... Il fut saisi d'une telle émotion en reconnaissant l'écriture d'Yvonne que sa main tremblante laissa choir la légère missive, et qu'il fut deux ou trois minutes à se remettre. Mille pensées contradictoires traversèrent son cerveau affolé et de ce chaos surgît un joyeux pressentiment que cette lettre lui apportait une bonne nouvelle. Voici ce que lui écrivait la jeune fille :

15 août.

Cher ami,

" Par quelle étrange et délicate discrétion nous avez-vous caché la généreuse action que vous avez accomplie pour vous venger héroïquement d'une personne qui vous a fait souffrir ? Pourquoi n'avez-vous pas parlé et avez-vous attendu que la mort du vieux notaire survenue subitement hier vienne divulguer le secret de votre intervention providentielle ? Oui, grâce au testament qu'il a laissé, je sais tout et je pleure d'attendrissement en songeant à ce que vous avez fait pour nous. Je m'en veux d'avoir ignoré la profondeur de votre amour et d'avoir réagi si violemment contre le sentiment qui m'entraînait vers vous. Je craignais tant d'interroger mon cœur, et d'y trouver que des deux sentiments qui s'y logeaient l'amitié était pour Max, l'amour pour vous ! Je suis coupable de vous parler ainsi puisque je suis presque la femme de votre rival, le mariage étant décidé, et j'en suis réduite à vous reprocher de nous avoir tirés de la ruine, car vous m'enlevez par cet acte ma tranquillité et la fermeté qui me faisait souffrir mais dont je m'enorgueillissais comme d'une éclatante victoire sur moi-même. Il m'aurait été si doux de vous aimer par reconnaissance au lieu d'aimer Max par devoir ! Le ciel n'a pas voulu que je fusse heureuse à ce point, et il me rend impuissante à m'acquitter d'une dette qui ne pouvait se solder entièrement que par le don que je vous aurais fait de moi-même. Ne trouvez point trop étrange cette lettre écrite sous le coup de la plus violente émotion. Pardonnez-moi de vous avoir fait entrevoir une félicité que nous ne pouvons pas goûter, et de retour dans votre beau pays de France songez à celle qui, fidèle à son mari, le sera aussi, sans

offenser Dieu, au souvenir de celui qui fut notre sauveur, et qui sans de malheureuses circonstances aurait dû être son époux. Supportez cette épreuve avec courage ; de mon côté je vais essayer d'être forte. Adieu ! Adieu ! "

YVONNE.

Cette lettre dans laquelle Yvonne lui révélait enfin tout son amour jeta Jules dans une grande perplexité à laquelle se mêlait une joie profonde. Il relut plusieurs fois ces lignes comme pour savourer davantage le charme qui se dégageait de cet aveu inattendu qui lui faisait oublier du moins un instant la perte irréparable de cette femme charmante qu'il avait rêvée pour compagne de sa vie. Que devait-il faire ? Devait-il s'éloigner quand même sans tirer parti d'une situation qui semblait redevenir plus favorable ou accourir vers celle qui lui avait écrit ces paroles consolatrices et cruelles en même temps, puisqu'elles confirmaient le mariage prochain d'Yvonne avec Carl Max ? Après une nuit d'insomnie, passée à réfléchir sur un événement qui remettait pour ainsi dire tout son avenir en question, il se décida partir pour V... et de revoir Yvonne une dernière fois, d'entendre tomber de ses lèvres l'aveu qu'elle avait confié au papier. Mais pendant que le train l'emportait vers le village où résidait sa bien-aimée, il se repentit un moment de sa démarche présomptueuse, et eut peur qu'Yvonne surprise et blessée peut-être de le voir revenir, honteuse aussi de son naïf aveu, retrouvât en sa présence l'apparente froideur qui l'avait si longtemps désolé. Puis, il pourrait rencontrer là son heureux rival, ce qui compliquerait encore la situation. Il connaissait assez le caractère élevé d'Yvonne pour la savoir incapable de retirer sa parole donnée, mais il caressait secrètement l'espoir qu'un incident imprévu, un caprice du sort viendrait à son secours. Il en était là de ces réflexions lorsque le train stoppa à la gare de V... C'en était fait de ses hésitations ; il fallait agir. Il se rendit donc à l'auberge, revit avec plaisir la petite chambre qu'il avait occupée plusieurs mois, puis se dirigea vers la demeure de la jeune fille, non sans éprouver une gêne indicible, presqu'une honte de sa démarche. En effet, n'allait-il pas troubler son existence paisible, et renouveler chez elle des regrets qu'elle s'efforçait d'oublier ?

Il n'avait pas encore franchi le seuil ami qui lui était si familier qu'Yvonne, le voyant s'approcher, eut un geste de surprise presque mêlé d'effroi. Jules s'aperçut de ce mouvement qui lui paraissait de mauvais augure et s'avança d'un pas hésitant. Elle se leva pour aller audevant de lui, et ne put s'empêcher de s'écrier : "O Ciel ! pourquoi êtes-vous revenu et qui vous amène ici ? Ne me trouvez-vous point as-

sez malheureuse sans venir me poursuivre encore de votre amour. Je vous en prie, mon ami, extirpez-le de votre cœur, remplacez-le par une amitié qui défiera l'absence et la distance. Hélas! vous savez comme moi que ce qui est fait est irréparable. J'ai eu la faiblesse de vous



écrire une lettre que je regrette, puisqu'elle vous autorise à une démarche inutile et cruelle. Mais puisque vous êtes ici, ce n'est pas l'amoureux que je veux recevoir, c'est l'ami qui nous a sauvés du désastre. Du moins vous ne perdrez pas tout, et la dette sacrée que nous avons contractée envers vous vous sera intégralement payée.

"Ne parlez pas de cela, répliqua Jules, ce qui m'importe le plus, c'est votre amour. N'aurai-je fait ce dernier voyage à V... que pour entendre vos lèvres répéter ce que votre main avait tracé sur cette feuille que je garde comme un précieux souvenir, je partirai moins désespéré !"

Il finissait à peine ces mots qu'on remit à Yvonne une lettre. "C'est de Carl !" s'écria-t-elle, en examinant l'adresse. Quelle nouvelle apportait cette missive ? Ce fut l'interrogation que se firent Jules et Yvonne. "Permettez-moi de la lire," dit la jeune fille, et d'une main nerveuse elle brisa l'enveloppe. A peine avait-elle parcouru les quelques lignes que le papier contenait qu'elle fut prise d'une agitation extraordi naire, puis un rayon de joie illumina sa figure comme transfigurée et elle s'écria : "Jules, je suis libre et je vous aime !" D'un mouvement spontané, irrésistible, ils furent dans les bras l'un de l'autre. Ce fut le baiser des fiançailles. La jeune fille se dégagea vivement, honteuse de ce court moment d'abandon, puis, prise d'une sincère pitié pour son malheureux fiancé, elle éclata en sanglots et, portant ses deux mains à ses yeux comme pour en éloigner une vision pénible, elle eut pour cet homme qui lui sacrifiait son amour un cri du cœur "Pauvre Carl." Ce tribut payé à une liaison si brusquement terminée, et ce souvenir ému jeté sur une affection sans retour, la perspective de son nouveau bonheur la remit vite en pleine possession d'elle-même, et elle passa à Jules la lettre qui la faisait libre, et lui permettait de s'unir à l'homme de son choix. Voici ce que Carl Max écrivait :

Chère Yvonne,

Ce n'est pas sans avoir beaucoup réfléchi que je vous écris ces lignes. C'est le cœur brisé que je trace ces mots, et je n'ai pour consolation que la satisfaction d'accomplir un devoir pénible que m'imposent les circonstances Depuis longtemps j'ai constaté qu'un autre amour balançait le mien dans votre cœur, et que seule la parole donnée me faisait triompher de mon rival. L'affection conjugale ne souffre point de partage. Or, puisqu'il ne m'est pas donné de vous posséder tout entière, je vous aime trop pour ne pas sacrifier mon bonheur au vôtre. D'ailleurs aurions-nous été heureux, vous avec le souvenir de l'absent, moi avec l'appréhension qu'un autre eut pu occuper votre pensée ? Toutes ces considérations n'auraient peut-être pas suffi pour me décider à la démarche que je fais aujourd'hui, mais l'action généreuse accomplie par mon rival, et que je viens d'apprendre a fait cesser toutes mes

hésitations. En ne lui prêtant qu'un motif désintéressé, je le reconnais digne de votre main. Je vous dégage donc de votre parole, et je vous demande de me conserver votre estime, de ne pas oublier que vous me devrez une part du bouheur qui vous attend, et que vous méritez si bien. Soyez heureuse, heureuse sans moi qui espérais l'être avec vous.

Votre ami,

CARL.

"Brave cœur! exclama Jules en remettant la lettre à Yvonne. Qu'importe, la France a triomphé de l'Allemagne!"

"Oui, répéta Yvonne, et une bonne action n'est jamais perdue!"

ADOLPHE POISSON.



CHRONIQUE

Je suis furieux. Voilà maintenant qu'on veut me fourrer ma belle langue française dans les dictionnaires et les lexiques, et l'y maintenir comme dans un carcan à triple vis ! Oh ! Oh ! Il faut que ça finisse, cette drôlerie-là. Elle a depuis longtemps dépassé toutes les bornes, et je trouve que nous sommes assez Iroquois comme cela, sans qu'on y ajoute encore des iroquoiseries hebdomadaires, publiées sous forme de leçons, c'est-à-dire avec la prétention de l'être, et qui ne sont que des jobarderies, plus humiliantes encore pour leurs auteurs que pour la pauvre nationalité dont elles trahissent l'ignorance incurable et l'état d'enfance indéfini.

Ecoutez-moi bien, mon ami, professeur X ou professeur Z. Quand bien même vous connaîtriez tous les mots de la langue française et leur définition, vous ne sauriez pas pour tout cela le premier mot de la langue française. Ce qui revient à dire que les langues ne sont pas dans les dictionnaires. Tous les mots dont se composent les faits divers, les dépêches, les reportages, (reportages ! Aïe, aïe !) les soi-disant traductions, les entrefilets quelconques de la plupart des journaux canadiens, de ceux de Québec surtout, sont français en général ; cependant il n'y a pas un mot de français dans tout cela. Non seulement cela pèche contre la langue, mais c'est monstrueux d'ignorance, de sottise et de puérilité. En voilà pourtant des gens à qui il conviendrait de coller des dictionnaires, par fascicules à la fois, si les dictionnaires pouvaient apprendre quelque chose !

Mettez-vous bien dans la tête que la langue a existé de tout temps avant les dictionnaires. C'est profondément LaPalisse, ce que je dis là, mais que voulez-vous ? Il paraît qu'il faut le dire. Les dictionnaires, eux, n'existent que pour donner la signification des mots, leurs diverses acceptions, et quand ils sont conçus philosophiquement comme celui de Littré, pour faire connaître les phases successives du langage, ce qui en rend l'étude, à ce point de vue, fort intéressante. Mais, pour consulter les dictionnaires avec fruit, avec intelligence, il faut au préalable et absolument bien connaître la langue ; sinon, vous commettrez les plus énormes bévues qu'il soit possible de rêver et vous courrez le risque, en appelant quelqu'un “ cornichon,” de l'assimiler strictement à un cucurbitacé.

En revanche, pour pouvoir se passer des dictionnaires, il faut avoir bien *étudié* une langue, c'est-à-dire ses principes, sa physiologie, son organisme. Les langues sont, comme toutes les formations lentes et successives de notre univers, soumises à des lois constantes et invariables, dont la connaissance est indispensable à quiconque veut écrire ou se

guider dans une étude lexicologique. Tous ceux qui ont étudié la formation du langage en général et des langues en particulier connaissent cela, comme l'a b c de la chose. Mais quand on ignore ces lois, on découpe pendant des années, chaque semaine régulièrement, des tranches de dictionnaire que l'on fourre dans le bec des badeaux espatrouillés de tant de science !

Dans le cours de trois années d'études que j'ai faites au lycée Saint-Louis (Paris, France, Europe), sous les premiers professeurs de littérature, et de deux autres années pendant lesquelles j'ai suivi les cours de la Sorbonne, donnés par des petits bonshommes comme Patin, Saint Marc-Girardin, Demogeot, il n'a jamais été question une seule fois de dictionnaire. Mais on nous apprenait à connaître les maîtres de la langue, à étudier leurs procédés, à analyser leurs méthodes, à nous pénétrer de leur génie, et, avec cela, nous en avions assez pour "faire un bout," comme on dit en excellent canayen.

Aussi, quand on sort d'un entraînement de cette qualité, qu'on s'appelle Bourget, Daudet, Zola ou Delafosse, soyez sûr qu'on n'hésite pas à créer un mot quand on en a besoin et qu'on ne s'amuse pas à savoir si le dictionnaire l'autorise. Les langues sont ce que les hommes les font ; les dictionnaires ne sont là que pour constater ce que les hommes ont fait et pour l'enregistrer ; et quand, à la suite d'une longue formation raisonnée, patiente, les règles ont pu être établies définitivement, le dictionnaire les constate encore et les enregistre également.

Pensez-vous qu'un jeune homme, qui a fait un bon cours d'études, mais un cours sérieux, vous m'entendez bien, a besoin d'aller chercher ses formules dans les "Manuels de style" et dans les "Secrétaires" pour tourner convenablement une lettre, par exemple ? Ces petits ouvrages-là sont très utiles sans doute, mais pour ceux-là seulement qui n'ont pas fait d'études, ou qui sont trop bêtes pour pouvoir écrire deux mots de suite, ou encore pour des étrangers qui ont peur de se risquer, précisément parcequ'ils ne connaissent pas le génie de la langue.

Que diriez-vous d'un individu qui connaîtrait les noms de tous les écueils du Saint-Laurent, de tous les phares de la côte, et qui prétendrait, avec ce bagage unique, diriger un steamer dans le fleuve ? Il en ferait de belles, comme on le pense bien. Connaîtrait-il, en effet, avec son dictionnaire d'écueils et de phares, les principes de la navigation ? En saurait-il les lois et oserait-il s'aventurer à conduire un navire ? Cela ne l'empêcherait pas tout de même de poser devant les imbéciles et les ignorants pour être d'une érudition à jeter dans le cinquantième dessous Humboldt et Thierry.

Voulez-vous me dire, s'il vous plaît, où l'on en arrive avec cette ostentation puérile et vraiment humiliante pour ceux que l'on prétend refaire ? Uniquement à s'aveugler soi même, sans profit aucun pour qui que ce soit, et à croire que la réclame persistante que l'on s'est faite vous a grandi quand elle n'a fait que vous gonfler. Si je prenais la peine de reproduire ici deux ou trois seulement des paragraphes que je découpe par centaines, dans certains journaux, depuis quelques mois seulement, vous verriez quels magnifiques résultats ont produits les "A travers le dictionnaire," résultats tels que si cela continue, non-seulement on n'écrira plus un mot de français, ce à quoi on est déjà arrivé, non-seulement on n'écrira plus un mot de bon sens, ce qui est réalisé au

delà de toute espérance, mais il faudra absolument des caractères d'imprimerie nouveaux pour rendre ce que veulent dire nos entrefiletteurs et nos faitdiverseurs de profession. Je vous en souhaite.

Tenez, voulez-vous que je vous dise? C'est bien simple. On ne saura jamais le français, dans ce pays-ci, tant qu'on n'aura que des professeurs d'occasion, à tant la ligne, quelque bourrés qu'ils soient de Bescherelles et de Littré. Ce qu'il nous faut, ce sont des professeurs réguliers qui sachent eux-mêmes quelque chose, et des institutions pour ces professeurs-là. Maintenant que vous savez le court et le long de toute la question, vous pouvez aller vous promener.

Il me vient à l'idée tout à coup de résumer en une formule saisissante et souveraine tout ce que je viens de dire, voici: " Un mot n'est pas français, parce qu'il est dans le dictionnaire, mais il est dans le dictionnaire parce qu'il est français." Ce qui le démontre bien, c'est qu'il y a une foule de mots, parfaitement installés dans le dictionnaire, qui ne sont plus français du tout et n'ont aucune chance de le redevenir; tant il est vrai que ce qui fait une langue, c'est l'usage, mais l'usage consacré, assujéti à des règles, reconnu parce qu'il s'est soumis aux lois qui garantissent son droit de citoyenneté.

*
* *

Maintenant, mon cher directeur, pensez-vous qu'il serait intéressant pour vos lecteurs de savoir si je nourris des projets ou non? J'en doute. Pourtant, j'ai en tête un projet que j'aimerais bien à leur faire connaître. Je me suis bien gardé d'en faire part aux journaux, parce qu'ils auraient dit tout le contraire de mon projet ou l'auraient rendu méconnaissable avec leurs explications. Mais avec vos lecteurs, c'est autre chose: ils sont tenus de ne s'en rapporter qu'à moi seul. Voici: En présence de l'accusation de plagiat, d'adaptation, de reproduction plus ou moins bien déguisée qui pèse sur la plupart des œuvres pseudo-canadiennes, j'ai résolu de faire une œuvre unique, qui échapperait par sa nature même à tout reproche de ce genre. Dévoré de l'envie de tenir quand même mon nom devant le public, j'ai résolu de le faire au moins pour quelque chose d'original, d'absolument inattaquable; j'ai résolu, dis-je, d'écrire " l'histoire du vingtième siècle!"

Personne ne viendra m'accuser à coup sûr d'avoir trié, pour composer cette histoire, des paragraphes tout faits, ou à peu près, dans les dictionnaires historiques, dans les manuels ou dans les encyclopédies universelles, puisque cela serait impossible matériellement. On y verra une œuvre nécessairement authentique, conçue sans modèle ni devancière, *proles siné matre concepta*, absolument comme " l'Esprit des Lois" de Montesquieu.

Ce sera quelque chose de très curieux et de très exultant que cette histoire. On y verra la destruction définitive des microbes, ces pauvres bêtes qui, à force d'être découvertes partout, ne sachant plus où se réfugier, se sont fourrées jusque dans la ponctuation, d'où le nom de *bacilles virgules* qu'on leur a donné, d'après ce que dit Grosclaude, un savant étymologiste. Le microbe de la prétention, qui excerce le plus de ravages parmi nous, qui dévore à lui seul tous les autres, sera

anéanti par des doses répétées d'instruction véritable, qui détruiront l'ignorance candide en même temps qu'elles guériront les ignorants faiseurs qui s'élèvent aux dépens de celle-ci Mais je m'arrête ; vous comprenez bien que je n'ai pas envie de faire connaître mon livre d'avance. J'en aurai bien de reste lorsqu'il sera connu en son temps ; et Dieu me préserve alors des pierres qu'on me jettera avecune formidable émulation pour toutes les vérités que j'aurai dites, pour tous les masques que j'aurai arrachés, pour toutes les légendes que j'aurai détruites !

*
* *

Je ne sais pas s'il existe encore beaucoup d'âmes candides et archicloîtrées qui croient encore aux grands mots patriotiques lancés à tour de gosiers les jours de fête nationale. Ce serait malheureux et je ne vois pas pourquoi l'on persiste à faire de ces lieux communs, de ces appels en becs-de-lièvre à la concorde et à l'union, choses évidemment délicieuses puisqu'on en parle avec tant d'avantages, mais que personne ne connaît, que personne n'a jamais vues dans ce monde-ci. Pour moi, e ne trouve jamais les Canadiens plus intéressants que lorsqu'ils se chamaillent entre eux. S'ils étaient tous d'accord, ils seraient assommants. Mais que dire lorsque ce sont des compliments qu'ils se font ? Là, en vérité, ils sont "pires que pires." Du reste, les Canayens ont cela de commun avec les Irlandais, de se prendre aux cheveux les uns les autres.

(Espérons que c'est bien tout ce qu'ils ont de commun ici ! . . .)

Il y a des races faites pour cela et on les gâte, au lieu de les améliorer, quand on veut les en corriger.

Nous sommes la plus triomphante démonstration de l'atavisme. Nous tenons de nos trisaïeux de France certains petits défauts intimes qui ont résisté aux influences généralement décisives du milieu, des circonstances de temps, de lieu et des différences de mœurs. La jalousie et l'envie nous dévorent. Nous tenons les hommes de valeur dans l'ombre et nous donnons le plus de place possible aux imbéciles et aux charlatans, à quelques rares exceptions près, comme celle de Laurier, par exemple, qui a échappé miraculeusement à son peuple. Mais ce n'est pas tout, vous allez voir.

J'habite, depuis bientôt deux mois, un endroit auquel je ne trouve rien à comparer dans notre pays, pourtant si beau et si grand, de quelque côté qu'on le regarde. Devant moi, le fleuve, large de dix lieues, m'ouvre des horizons infinis, et ma pensée, comme un aérostat bien gonflé, se promène librement dans les espaces où il m'arrive parfois d'atteindre des sphères inconnues. On dirait, n'est-ce pas, en présence d'un pareil spectacle de tous les instants, spectacle que les vents de nord-est et les brouillards du golfe eux-mêmes n'arrivent pas à défigurer, que l'esprit doit s'agrandir, s'élargir et tendre à s'élever de plus en plus ? La population qui m'entoure est remarquablement intelligente, raffinée même dans ses manières, dans toutes les formes extérieures. Les jeunes gens excellent dans la manière de dessiner un salut et de faire des gracieusetés. Toute la journée ils la passent dans un exercice continuel de gentillesse et dans un flirtage des plus élégants avec les

jeunes filles de l'endroit qui ont des figures comme des pêches et des yeux comme des amandes du Brésil. Mais de quoi peuvent-ils donc parler, grands dieux ! Dans tout cela je ne vois personne qui se donne la peine d'étudier, d'apprendre quelque chose, de cultiver son esprit au moins suffisamment pour faire une figure quelconque devant les étrangers.

Remarquez bien que cela n'est pas plus ici qu'ailleurs. Les conversations entre canadiens, d'un bout à l'autre de la province, un peu plus un peu moins, suivant les endroits, se réduisent nécessairement aux banalités quotidiennes et aux commérages, puisqu'ils ne veulent rien apprendre. Ils ont une véritable antipathie, une haine pas du tout dissimulée pour toute étude sérieuse. Prenez-les n'importe où, vous les voyez toujours la pipe au bec, racontant des histoires. Entrez dans un train — "embarquez à bord des chars" — comme disent les fait-diverseurs, vous verrez les canadiens s'empiler dans le fumoir jusqu'au plafond, y passer tout le temps du voyage et raconter les commérages de leurs paroisses respectives, quand ils ne parlent pas des écoles séparées. Regardez les anglais ou les américains, les anglaises ou les américaines, pendant ce temps-là. Ils ont tous un livre ou un journal à la main ; ils apprennent sans cesse, ils s'aguerrissent tous les jours, non seulement pour la lutte, mais encore pour toutes les circonstances de la vie. Aussi prennent-ils énormément les devants sur nous et nous laissent-ils à l'arrière-plan, dans une condition d'infériorité trop méritée, hélas ! et qu'il serait aussi absurde que dangereux de vouloir se dissimuler. Et dire que nous resterons éternellement dans cet état-là, parce que nous n'avons pas les éléments nécessaires pour en sortir ! Nous manquons des choses essentielles qu'il faut à notre charpente, depuis la base jusqu'au sommet, et ce ne sont pas les poseurs ni les bombardiers qui nous les procureront ni qui nous donneront des remèdes efficaces.

*
* *

Je vois à l'instant même par les journaux, mon cher directeur, que vous êtes allé à New-York, au-devant de madame Chartrand, qui revient de Nice. Veuillez lui présenter sans retard les hommages d'un canadien distingué. Je sais bien que vous, au moins, vous ne commettrez pas la banalité assommante de m'appeler "l'un de nos plus spirituels chroniqueurs." Voilà plus de vingt ans que l'on m'écrase avec cette platitude. Il a fallu bien assurément, ma parole d'honneur, que je fusse un chroniqueur très spirituel, mais pas "l'un de nos plus," pour n'avoir pas encore été intoxiqué par cette décoction d'aloès de commerce et de myrrhe frelatée, à l'usage des débutants dans le journalisme.

Dites à madame Chartrand que nous allons faire de la REVUE NATIONALE une revue essentiellement canadienne, tout en étant française, deux conditions qui ne s'excluent pas, quoiqu'on l'ait cru bien à tort jusqu'à présent et quoiqu'on ait tout fait pour en arriver là. Je prétends que nous devons avoir ici une littérature essentiellement du crû, remplie d'expressions locales et de locutions créees pour nos besoins, qui ne dénatureront en rien le génie de la langue française,

mais qui, au contraire, ajouteront beaucoup d'originalité et de piquant au langage de nos pères, conservé d'ailleurs intégralement dans son principe, dans ses règles et dans sa nature.

Ce que nous voulons, c'est de vaincre les entraves inutiles apportées à notre essor, c'est d'alimenter les goûts d'une classe d'élite, encore restreinte, si l'on veut, mais qui augmente tous les jours, c'est de donner des productions réellement authentiques, chose presque inouïe, c'est enfin d'arriver par l'effort intellectuel, par l'étude véritable et le travail sincère, à présenter aux lecteurs de tous les pays, quels qu'ils soient, où on lit le français, autre chose que les sujets anté-diluviens, les commérages dilués et les puérilités qui font la pâture ordinaire de nos publications, en dehors des articles empruntés et de ceux que l'on bâtit avec ceux-ci.

Je commence à avoir une sérieuse confiance en votre œuvre. Continuez. Le mérite réel finira bien par prendre sa place ; il s'emparera de celle qu'ont usurpée les faiseurs, et quand ces derniers seront morts, ce sera pour longtemps, comme on dit. Si nous pouvons enfin avoir une revue faite par des canadiens, qui n'aient pas en même temps vingt-cinq pour cent d'iroquois, ce sera un succès inouï et l'on en parlera sous le chaume bien longtemps, même quand il n'y aura plus de chaume.

ARTHUR BUIES.



UN ACCIDENT

Enfin, depuis bientôt quarante ans que je vagabonde par voies ferrées et humides, je viens de goûter à l'un des plus beaux naufrages qui se puisse désirer. C'est ma première expérience. Deux ou trois accidents graves sur eau, autrefois, mais jamais une égratignure à mon actif, ni une seule secousse intempestive sur les chemins de fer.

Beaucoup d'autres émotions encore dans le passé : chute de quarante-cinq pieds, du sommet d'un pénitencier ébauché, qui est maintenant en pleine floraison dans mon village natal, — mon père en était le constructeur et ma curiosité d'aller souvent voir les ouvriers à l'œuvre sur les échafaudages fut mal récompensée.—Puis, trois ou quatre noyades ratées, un amer coup de couteau mexicain, à Matamoros; un classique assommement par matraque, en Algérie; de saisissantes chutes de cheval, pleines d'intérêt et de pittoresque; plusieurs bagarres, à couteaux et baïonnettes; des coups de poing à foison, avec accompagnement de pieds; un naufrage, en eau douce, deux, en mer; un écrabouillement en voiture de place; des baisers rapides et effleurants, par balles métalliques, animées d'une vitesse de sept cents verges à la seconde; enfin, toute une série de piquants efforts pour me tuer, mais toujours sans résultats appréciables.



J'ai été soldat toute ma vie. Naturellement, je le suis encore d'instinct, et, malgré la prudence raisonnée qui loge au fond du cœur de tout vieux troupier, je finirai par être convaincu que la bombe qui doit me tuer n'est pas encore sortie de la manufacture.

C'est peut-être mal et présomptueux ce que j'avance ici, mais personne ne peut m'autoriser à affirmer ce que je ne pense pas.

Ainsi, je ne dirai pas que le danger me plaît, car je mentirais; au contraire, le danger me déplait assurément, mais, que voulez-vous, il faut bien le subir quand il se présente. Et, si les nerfs sont solides et la volonté, tenace, on fait face à tout, avec un air de crânerie et d'insouciance, qui en impose à la masse.

Entre nous, cependant, — ceci est bien confidentiel — chaque fois que j'ai failli me faire tuer, j'ai eu peur, mais ce n'était pas de ma faute.

*
* *

J'arrive de New-York, où je suis allé chercher ma femme et mes enfants, qui me venaient directement de Nice, après quatorze mois d'absence.

Là-bas, on les avait mis en garde contre le danger inhérent à tout chemin de fer américain, et, *La Gascogne*, d'heureuse mémoire, me les déposait, à New-York, après une traversée normale.

J'étais très content.

La chaleur nous fit fête, à New-York, dans les mêmes conditions qu'aux tropiques, notamment, au *Grand Central Park*, où nous eûmes une consommation abondante de mouchoirs.

— Le soir, voulant démontrer à ma femme la supériorité des wagons américains sur toutes les institutions analogues du monde entier, je l'installais dans un *State-Room*, avec mes enfants.



LA VOITURE OU SE TROUVAIT L'AUTEUR DE CES LIGNES.

On s'extasiait sur le comfort, le luxe de ces voitures, et, la joie fut à son comble, quand un beau *waiter* nègre vint nous servir, dans notre salon, un copieux diner de conserves, couronné d'un cigar et d'un mauvais café.

L'heure du repos nous conduit ensuite dans d'excellents lits très propres, avec les enfants, à portée.

Nous dormions, et le train roulait, roulait toujours.

Soudain, crac! vlan ! bing ! ouf! pouf! des cris, des sauts, des balancements, des douches de boue et un arrêt subit, avec trois pieds d'eau dans notre beau salon.

J'empoigne mon personnel et je le hisse dans le *upper-berth*, attendant ensuite l'enfoncement possible de notre véhicule dans un idéal de lac boueux.

Mais, non, c'était fini.

Je saisis la porte, impossible de l'ouvrir. Mon petit monde prenait vivement part à mon inquiétude, que je ne pouvais guère cacher.

Enfin, cependant, le *porter* arrive, et, à coups de hache et de pince, il démolit la porte de notre somptueux *State Room.*

C'était bien triste de voir ces belles boiseries sauter en éclats, mais je m'en consolais aisément, en songeant à la nécessité de sortir de là, avant d'être asphyxiés par le gaz et l'eau.

En mettant le nez dehors, le cœur me descendit dans le ventre, à la vue du magnifique naufrage auquel nous venions de prendre part. Et sans une égratignure pour personne, comme me le disait froidement notre calme et digne porter nègre, dont j'ai grandement admiré le sang-froid en cette circonstance.

Sur la voie, la vue d'ensemble était splendide. Un jeune Américain entreprenant avait avec lui un *kodak* et il prit des vues que je livre ici à mon magazine, pour que mes lecteurs puissent partager mes émotions en imagination.

Tout mon monde était en proie à une sincère irritation contre nos voies ferrées, la bonne impression de la veille étant complètement disparue. En effet, il faut s'avouer que c'était là une séduisante expérience pour ma femme, qui est européenne, et mes enfants, qui sont algériens, à leur arrivée, la première fois, en Amérique, pays du papa et du mari.

J'avais des arguments chauds et éloquents pour leur prouver que pareille chose n'était pas de tous les jours. Ils me parurent alors à demi-convaincus, et, depuis leur arrivée à Montréal, ils deviennent sombres chaque fois qu'un sifflet de locomotive se fait entendre.

* * *



Notre saut avait lieu à 4.45 hrs du matin, et il était 8 hrs quand on réussit à nous sortir des débris.

Le train, très lourd, se composait de huit voitures, y compris la locomotive.

Le mécanicien se méfiait du *Bog-Lake,* — théâtre de notre culbulte — et marchait à toute petite vitesse. La machine, le wagon à bagage, le fumoir passèrent sans encombre, mais la quatrième voiture, qui précédait la nôtre, sortit du devoir, en piquant une tête en bas d'un remblai de quinze pieds, dans un marais, garni, de ci de là, de trous de dix pieds de profondeur et de petites rivières, où la truite abonde, — il en sautait

près de ma fenêtre, dix minutes après notre chute. Les wagons, précédant celui qui fut la cause du désastre, furent bousculés, fond par dessus tête. La locomotive, grâce à son poids tint ferme, brisa son attelage et resta sur la voie. Les autres voitures suivirent docilement le mouvement, et, lâchant en route leur système roulant, elles allèrent prendre un plongeon dans l'eau et la boue.

La dernière, seule, offrit assez de résistance pour rester intacte à sa sa place, tenant tout le train d'une main solide.

Et l'affaire était réglée en moins de deux secondes.

Le premier émoi passé, tout le monde devint gai, et les plaisanteries et commentaires marchaient grand train.

Les voyageurs, par petits groupes, se promenaient sur la voie, examinant le beau spectacle de notre naufrage.

Je me trouvais près du wagon à bagage, renversé sur le flanc, quand je vis soudain paraître une main qui déposait un paquet de livres, puis un baluchon et enfin un homme tout couvert de sang.



C'était le préposé au bagage.

Je lui demande s'il était blessé grièvement :

— Rien, une égratignure seulement, répond-il.

Personne n'avait songé à ce pauvre diable qui se débrouillait tout seul, sortant du chaos de ses malles, simplement, avec le sentiment du devoir, qui lui faisait d'abord sauver ses livres de comptabilité.

Je me sentis ému et je lui serrai la main avec force. Il parut un peu surpris de ma sympathie, mais il la comprit quand il sut que j'avais été soldat.

Toutes les caisses avaient dansé une vraie gigue de Saint-Guy. Pas une malle n'était brisée, pas même un petit carton, contenant un chapeau de femme, qui fut déniché au fond de tout le galimatias.

C'est réellement le plus étonnant accident, et le plus heureux, qui se puisse rêver.

*
* *

Nous attendions un train de secours vers midi, et, dans l'intervalle nous nous promenions, sur la voie, cueillant des framboises et chassant les perdrix, qui nous regardaient, ahuries, sans bouger.

Il est impossible de concevoir une insouciance aussi coupable dans la construction d'une voie ferrée.

Nous sommes ici dans un marais, par endroits profonds de dix pieds, boueux et qui se gonfle considérablement à la suite de pluies.

Et bien, on y a simplement déposé des sables mouvants en un remblai de quinze pieds de hauteur, sur lequel on a posé des traverses et des rails, sans ballast.

Quinze jours auparavant, un train complet de marchandises était tombé au même endroit et un grand câble en acier, qui avait servi au sauvetage, était encore sur place et nous fut utile pour consolider nos wagons. Je me figure que ce câble restera là pour le prochain accident.

Prévoyance inimitable et quelque peu ironique.

Quand à la voie, pour la réparer, on replace du sable et des traverses, on cloue les rails dessus, et, aïe, donc !

***



La note gaie est toujours de rigueur, en pareilles circonstances.

J'avais remarqué, la veille, une dame, d'une ampleur invraisemblable, avec une tête d'une dignité majestueuse, et une lenteur de gestes vraiment remarquable.

Son siège était prêt du salon, et elle le remplissait à déborder.

Après l'accident, j'écartai le rideau de la porte, pour voir un employé quelconque, et c'est ma voisine, que j'aperçus.

Malheureusement pour moi, elle se présentait du côté pile, dans un vêtement sommaire, se débattant, avec une agilité incroyable, pour sortir de son lit.

Cette image fugitive, mais immense, vint un peu égayer la tristesse de la situation, et je la note ici, pour prouver qu'on peut toujours rire, même en face de la mort.

***

Voilà le récit de mon premier accident de chemin de fer.

C'est une fantaisie quelconque, jetée dans les pages de La Revue Nationale, et elle explique suffisamment les quelques jours de retard, apportés à la publication du présent numéro.

J. D. Chartrand

LES ROSES DE SAADI

Paroles de madame Desbordes-Valmore. Musique d'Ernest Lavigne.

Andantino quasi Allegretto.

J'ai vou - lu ce ma - tin te rap-por - ter des ro - ses;

Mais j'en a - vais tant pris dans mes ceintu - res clo - ses,

Que les nœuds trop ser - rés n'ont pu les con - te - nir, que les nœuds

La vague en a pa - ru rouge et comme enflammée...... Ce soir, ma robe en

est encor tout embaumée...... Respires en sur moi l'o - do-rant sou-ve-

f *rit.*

nir, res - pi - res - en sur moi l'o - do - rant...... souve - nir.

rit.

trop ser-rés n'ont pu les conte - nir. Les nœuds ont é - cla - té: les

rit.

rit.

ro - ses en-vo-lées, Dans le vent, à la mer s'en sont tou-tes al-

rall.

lées ; El - les ont sui - vi l'eau pour ne plus re - ve - nir.

MODES ET MONDE

Septembre ! Le gazon n'a plus cette verdure printanière qui repose tant l'œil ; les champs ont rendu leurs abondantes moissons, le ciel a des tons plus pâles, et le soleil des rayons moins ardents.

Ce n'est pas l'automne mais ce n'est pas l'été.

Pourtant ils sont encore bien beaux les jours de septembre, beaux comme tout ce qui passe et qu'on ne doit plus revoir. Mais ne nous attardons pas sur de tristes considérations et jouissons doublement, puisqu'il doit être si court, du temps qui nous reste encore.

La mode ne reste pas inactive et les fabricants ont déjà préparé leurs nouveaux tissus pour les bises froides de l'automne.

Eh ! bien, le croirez-vous : de toutes les nouveautés de la mode, celle qui change le moins et qui s'impose, c'est encore le crépon et toujours le crépon.

Le tissu sera plus épais, plus laineux, plus étoffé, je veux dire plus chaud, mais ce sera toujours le crépon. Il sera le fond d'une toilette et autour de ce fond, la forme, c'est-à-dire la coupe et les garnitures, seule variera.

Les lainages en tissu poil de chèvre paraissent encore appelés à se disputer les faveurs des élégantes ; il existe aussi des cheviottes, des serges et des petits draps qui font des cachemires charmants.

L'écossais, qui redevient en faveur, sert beaucoup à réveiller les corsages demi-teintes. On en fait de larges ceintures, des bretelles, des plis ou des plissés ondulant la taille et formant basque ; souvent, pour utiliser un ancien corsage, on fait le dos et le devant d'une couleur et les manches d'une autre couleur.

Bref, comme vous le voyez, il y en a pour tous les goûts. On commence par poser une loi : telle chose est la mode, et finalement il s'en trouve cent autres qui sont tout autant fashionables.

On fait les corsages plus que jamais vagues et flottants ; ils sont le plus souvent différents de la jupe et toujours très façonnés ou très garnis. Autant les jupes sont définies et précises, autant les corsages ont une forme indécise. Les garnitures de toutes sortes s'appliquent tellement à dissimuler les formes qu'il semble qu'on puisse aisément se passer du corset.

Les plis, les entre-deux, les revers, les grands cols se combinent avec la mousseline, les rubans ou les dentelles, et il n'est pas rare de voir tous ces éléments réunis sur le même corsage.

La mode veut surtout les complications ; l'habileté veut que cette complication ne nuise pas à l'art, et c'est là le point délicat.

Les plis qui se relèvent à la zouave pour retomber sur la ceinture se voient autant que les plis rentrés dans la jupe et ont l'avantage de donner à la taille une apparence plus svelte.

En ce qui concerne les jupes, on affirme qu'elles resteront pendant toute la saison, ce qu'elles ont été depuis le commencement de l'année : extrêmement collantes sur les hanches, s'élargissant en proportion dans le bas, de façon à former les nombreux plis qu'on sait, derrière et sur les côtés, avec faux ourlet en tissu de crin.

Il se pourrait qu'à l'automne, on vit se produire un changement dans les manches. Il y a une certaine idée de réactio contre leur volume ; le godet exagéré aussi est fort combattu.

Quelques traines menacent de réapparaître et les coutures de jupes, très finement marquées par une broderie, un fil de perles ou des paillettes, donnent tout de suite un cachet très habillé à la toilette. C'est fort joli, par exemple, en acier sur le noir, car le noir conserve toujours sa vogue de l'année dernière.

La faille et la soie cordée de tout genre seront en grande demande à la saison prochaine.

Les modistes feront un usage généreux de velours et de rubans de velours sur les chapeaux.

Presque rien à dire sur les chapeaux, ce serait un peu trop anticiper. Cependant, on peut dire qu'ils seront tout ce que l'on voudra, pourvu qu'ils soient seyants et jolis. C'est tout ce qu'on leur demande.

Devant tel magasin de modes, on s'arrête avec un cri d'admiration et une certaine envie de possession, tandis que devant tel autre, quelquefois son voisin, on passe sans regarder, parce que rien n'attire, ni le regard, ni même l'envie.

Règle générale ; beaucoup de grands nœuds, de larges envolées et d'ailes de moulin.

Une étoffe qui perce et qui commence à faire parler d'elle, si je puis m'exprimer ainsi, c'est l'alpaga.

Ce n'est pas un mot nouveau ni une chose nouvelle ; il y a quelques années onl'employait avec un grand succès dans la confection des robes.

Maintenant encore, comme jadis, ce sera l'étoffe très choisie par les femmes économes pour les toilettes qui veulent être élégantes sans prétentions et sans occasionner de grandes dépenses.

On les fait de toutes les nuances, claires ou foncées avec les formes que vous connaissez déjà, quelques-unes ornées d'un grand fichu plastron qui donne de la distinction au costume et à celle qui le porte.

***

Qu'est-ce que l'on n'invente pas ?

On parle de la fabrication des fleurs, quand la gelée et la bise auront flétri celles qui ornent et égayent encore nos parterres.

C'est à Paris naturellement que cette invention est née. Des dahlias rouges, jaunes, violets, des camélias, des roses, des tulipes seront taillés en plein cœur de.......... carottes, navets et autres légumineux.

Toutes ces fleurs artistement peintes sont placées ensuite sur des branches de fusains verts.

Et voilà comment l'on joint l'utile à l'agréable : ces bouquets pourront passer du salon à la cuisine

Autre découverte : On parle en effet de supprimer les teintures et de les remplacer par l'électricité.

Les élégantes, pour décolorer ou teindre leurs cheveux, rougir leurs lèvres enfin, " réparer des ans l'irréparable outrage " n'auront plus qu'à savoir utiliser les courants.

" On mouille légèrement les cheveux avec un liquide oxydant. On les peigne avec un démêloir métallique en communication avec un des pôles de la pile, l'autre pôle est relié à une plaque de métal posée sur la nuque. Le courant passe à travers la chevelure humide, décompose la solution et donne la teinte désirée ; même procédé pour les lèvres......"

Ce n'est pas plus difficile que ça !

***

La mode, qui traite de toutes les questions et s'érige le droit de toucher à toutes les choses, parle du choix que l'on doit faire dans le papier à lettres.

Le bon ton veut qu'il soit d'une grande simplicité comme marque de la plus grande distinction ; le format en devra être moyen, l'enveloppe s'ouvrant de la même façon que toutes celles qui l'ont précédée et n'obligera personne à chercher pendant un quart d'heure le côté à déchirer.

Le cachet à la cire devient de moins en moins répandu ; mais, si on l'emploie, il est indispensable d'y mettre une certaine habileté pour le réussir parfaitement rond et uni ; cela dépend, du reste, de la qualité de la cire qu'on fera bien de prendre parfumée.

Les devises doivent être divisées avec un soin particulier.

Quant à la couleur du papier, la plus digne, la moins affectée est encore la couleur blanche ou crême très pâle.

***

Vous savez qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que le grain de poussière, le petit morceau de charbon, ou ces minuscules objets qui vous entrent dans l'œil, l'enflamment et vous font indéfiniment souffrir.

A ces inconvénients, il y a plusieurs remèdes élémentaires comme : souffler dans l'œil, passer une bague sur le globe, on ne manque pas d'y recourir dès que le besoin s'en fait sentir.

Mais, il existe un moyen encore supérieur à tous ceux-là, paraît-il, et qui ne manquera pas de faire fureur quand il sera plus connu.

C'est de se servir de la langue pour enlever le corps étranger.... de la langue du voisin, bien entendu.

C'est de la Bretagne que vient cette coutume bizarre. Là-bas, quand une personne a le malheur d'avoir des corps étrangers dans l'œil, elle prie une de ses connaissances de les extraire avec sa langue. Bien que cette pratique ne soit peut-être pas d'une excessive propreté, elle est, du moins, très efficace, car le toucher doux de la langue n'excite pas douloureusement le globe de l'œil et le débarrasse de toutes les poussières qui pourraient y avoir trouvé accès.

Enfin, je vous donne ce remède pour ce qu'il vaut ; remarquez que je ne conseille ni ne prescris rien : le tout est humblement soumis à votre appréciation.

***

Réponse à Madame R.—Il faut offrir un cadeau au docteur qui a donné de bons soins et qui ne veut pas accepter d'honoraires. On envoie l'objet avec un mot où l'on prie le médecin de vouloir bien accepter le petit présent en souvenir de celui ou de celle à qui il a rendu la santé et qui lui reste à jamais reconnaissant, etc.

Il est plus poli peut-être de dire " monsieur " au médecin qu'on voit pour la première fois.

" Docteur " est une appellation fort convenable, puisque c'est donner un titre duquel celui qui le porte a le droit d'être fier, mais sans le faire précéder du mot monsieur, c'est un peu familier pour la première fois. Et " monsieur le docteur, " d'autre part, cela sent trop la politesse affectée et maniérée."

Réponse à Mignon.—J'ai reçu votre lettre trop tard pour y répondre dans le dernier numéro de la Revue. Je regrette de ne pouvoir vous donner l'information que vous sollicitez. J'ignorais même que cette dame dont vous me parlez fût en France présentement. Désireuse, toutefois, de vous être utile, je me suis adressée à plusieurs personnes afin de vous donner une réponse satisfaisante, mais je n'ai pu obtenir un bon résultat.

***

" Que les beaux jours sont courts ! " pouvons-nous chanter avec le poète. Car le temps des vacances est passé, et, seule, nous reste la perspective de dix longs mois avant de reprendre nos joyeuses causeries.

Il faisait bon, pourtant, de humer le salin vivifiant des brises du fleuve, d'écouter le murmure de la lame en son va-et-vient sur la plage, de parcourir les bosquets ombreux, d'entendre, ravis, le chant de la grive, du rossignol et du chardonneret..., loin de la ville, de son bruit étourdissant, de la poussière et des occupations de tous les jours.

A la campagne, où on est libre comme l'air, chacun se fait un nid d'où le caprice le fait aller ou venir, à son gré.

Fatigué, ahuri souvent, d'avoir eu à lutter avec la multitude des enrôlés dans le service à vie du *struggle for life*, on se laisse vivre au son reposant du ruisseau courant sous la mousse, en face de la Nature, de la grande Nature dont le livre nous est ouvert aux plus belles pages !

Et l'on y puise sans crainte de l'épuiser, car ses merveilles sont infinies.

Les champs dorés, les rochers d'où l'on aimait entendre la vague monter et descendre sur le sable fin de la rive, et y tracer à sa guise, des rigoles, d'où s'échappaient quelques gouttes de cristal... Toutes ecs choses, comme on les aime plus encore lorsqu'il nous faut les goûter.

Cependant, l'heure des adieux est arrivée... Les beaux jours sont si courts.

Allons ! Sans jeter un coup-d'œil en arrière, de crainte de faiblir, laissons au bois et à l'air ses sylphides, aux eaux du grand fleuve ses ondines, et courrons où nous appelle le Devoir !

***

Avant que ne se chante, partout, le dernier *Requiem* de l'Eté, je voudrais transmettre aux lectrices de la REVUE, la subtile plainte d'une violette, dont quelques sœurs vivaient encore sous un arbre ombreux, il y a quelques jours encore :

LA FLEUR MOURANTE

Le Passant. — Pourquoi, ô pauvre fleur, courbes-tu la tête ainsi, toi qui as encore de l'Espérance ?

Le souffle tiède du printemps reviendra couronner l'arbre Roi, dont la vie tient au retour du soleil ; et ses feuilles naissantes, de leurs clochetons invisibles, carillonneront une fois encore, dans l'espace, la joie du renouveau. Et, cependant, dans les jours sombres de l'hiver elles gémissent plus d'une fois sur leurs branches désertes !

La Fleur. — Hélas ! Je ne suis point l'arbre-roi, merveille de mille années durant, et ne puis rêver avec lui d'un hiver prochain et me réveiller au printemps avec une chanson !

Car ma vie ressemble de près à la mort ; viennent seuls les baisers de l'été et son souffle si doux, que, tressaillant dans mon être, je disparais dans le tombeau de verdure que m'ont creusé le soleil et son ami, l'Eté.

Le Passant. — Ne t'afflige pas ainsi, ô belle fleur ! L'Eté disparaîtra, et la belle Nature s'en ira avec lui... Mais toi qui portes dans ton cœur le germe de mille vies à venir, que t'importe le vent d'automne ! Quel que soit le sort qui t'attende, ton essence fondue en des formes nouvelles, te fera refleurir brillante et radieuse...

La Fleur. — C'est vrai que les lunes auront leur décroissance et qu'un ciel plus bleu viendra prodiguer ses sourires à l'arbre et à la fleur. Je sais aussi, que je puis seule mourir, au milieu de tant d'autres qui seront pleines de vie et d'attraits... Mais mon âme me survivra-t-elle en ces fleurs qu'elle habitera ? Serai-je là, encore, tout ce que j'ai été ?

Vain rêve ! Car je sens que mon âme s'en va avec cette tige qui se dessèche, et je meurs sans que personne ne sache jamais l'endroit où je repose !

Le soleil pourra prodiguer à ces fleurs ses soins empressés, et recueillir dans une coupe d'or chaque coupe de rosée qui étincelle sur leurs tendres feuilles... Mais tout cela ne servira de rien aux fleurs disparues ! Toute la gloire de son merveilleux visage se moquera bien du tombeau où je reposerai.

Pauvre fleur ! Trop aimante, tu as voulu t'envelopper d'un rayon qui consume...

De penser qu'une fleur pourrait aimer un soleil et ne pas sentir son âme s'en aller !

Que ne puis-je redevenir ce que j'étais autrefois ! Avec quel soin j'éviterais le fatal rayon ! Et, me plongeant en moi-même, mes jours s'écouleraient ainsi sans bruit comme sans souffrances...

Mais c'est en vain que, dans l'amertume de mon âme, je parle le langage du désespoir... Partout je dois bénir le soleil, la lumière et l'air qui m'ont bercée, eux à qui j'ai donné mon premier amour. Et maintenant que je me sens mourir c'est à eux encore que j'offre mon dernier soupir.

Lorsque le zéphir au souffle d'encens déposait un baiser sur ma joue rougissante, que l'abeille et le papillon voletaient autour de moi dans un rayon de soleil, ou encore, lorsque les beaux yeux d'une vierge se penchaient vers moi— comme dans un rêve éblouissant... Oh ! c'est alors que mon âme s'élevait dans l'espace avec un élan de bonheur parfumé que je ne saurais décrire !

Adieu ! à toi, lampe radieuse qui éclaires notre globe si beau ! Ta lumière brille sur mon pâle visage et donne à ma robe fanée un dernier reflet, tandis que ton baiser m'est une étreinte qui donne la mort !

Adieu, à toi beau ciel, qui sais rire et pleurer tour à tour ! Sans espoir, je me livre au Destin... Je sens que ma tête se penche et, sans murmure, je me donne au sommeil du tombeau.

***

Comme je l'ai annoncé déjà, lors de ma dernière chronique de la REVUE, je proposerai, pour commencer la série des questions promises, cette question-ci, toute d'actualité : *Fait-on son sort, ou le subit-on ?* Et je prie les messieurs de se joindre aux dames et de m'adresser, REVUE NATIONALE, sous un pseudonyme quelconque, la réponse qu'ils auront bien voulu nous faire parvenir

FRANÇOISE.

JEANNE D'ARC

LA VOCATION

1ÈRE PARTIE

Il y a, dans l'histoire, des noms, dont la gloire réjaillit non seulement sur un peuple, sur une nationalité, mais sur l'humanité tout entière : tel est, depuis plus de quatre siècles, le nom de Jeanne d'Arc.

" Jeanne d'Arc, a dit M. Guizot, est une figure sans pareille dans l'histoire du monde, elle tient à la fois de l'ange et du héros." Il n'y a pas, dans les annales de la race française, de figure comparable à la sienne. Disons plus : nulle nation au monde, ni dans les temps anciens ni dans les temps modernes, n'eût au service de ses destinées, un être plus grand que la bergère de Domrémy : Débora, Judith, Esther pâlissent devant elle. Il y a chez elle, à la fois, la délicatesse de la femme et de la vierge, la piété de l'ange, les saintes audaces de l'inspirée, la prudence unie à l'enthousiasme des héros, l'indomptable courage des martyrs. Sa vie paraîtrait une merveilleuse légende, si nous n'avions pour nous prononcer, les témoignages évidents de l'histoire.

Vers les premières années du XVe siècle, une prophétie d'origine inconnue circulait vaguement dans les campagnes de la Lorraine ; on y disait que la France, mise à deux doigts de sa perte, par les intrigues d'une femme, devait être sauvée par une vierge. Or, le moment semblait venu, car jamais le royaume des lys ne s'était trouvé dans un plus grand péril. Le malheureux roi, Charles VI, voyait, peu à peu, s'éteindre les dernières lueurs de sa raison ; son épouse, Isabeau de Bavière, le mauvais génie de sa patrie d'adoption, avait donné sa fille en mariage

au roi Henri V, d'Angleterre, maître déjà d'une grande partie de la France.

Puis, par une haine inexplicable dans le cœur d'une mère, elle avait arraché à son époux, en démence, le traité de Troyes, qui déshéritait le dauphin, le futur Charles VII, leur fils unique, seul héritier légitime de la couronne de Saint-Louis, et transportait tous ses droits à Henri d'Angleterre.

Un an après, Henri meurt, précédant de quelques mois dans la tombe, l'infortuné Charles VI, sur la tête de qui il serait injuste de faire peser les malheurs de la France.

Henri d'Angleterre laissait un enfant de dix mois, qui devait un jour porter deux diadèmes. En attendant la majorité du jeune roi, c'est son oncle, le duc de Bedfort, habile politique autant que valeureux guerrier, qui avait été proclamé par le défunt monarque, régent du royaume de France, avec la charge de conquérir pour son jeune maître ce qui restait encore de provinces soumises aux lys.

Aux horreurs de l'invasion étrangère, s'ajoutaient les déchirements de la guerre civile. Autour du trône chancelant, deux grands partis se disputent le pouvoir les armes à la main et couvrent le pays de sang et de ruines ; ce sont, d'un côté, les Armagnacs, fidèles au roi de France, et de l'autre, les Bourguignons, commandés par Philippe le Bon, lequel, soit par vengeance soit par ambition, s'est fait l'allié et l'instrument de la domination anglaise.

Bossuet s'étonne quelque part, de la quantité de larmes que renferment les yeux des rois, il ne faut pas moins s'étonner des fleuves de sang que contiennent les veines des peuples. Celui des français avait coulé par torrents pendant ces quinze dernières années. La patrie agonisait tandis que les partis s'arrachaient ses lambeaux. Charles VII, roi à dix-huit ans, en avait courageusement appelé à son épée et à celle de ses compagnons, le comte de Dunois, La Hire, Pothon de Xaintrailles, mais la fortune avait trahi leur vaillance. La couronne se brisait pièce par pièce. Le souvenir des sanglantes batailles de Crécy, de Poitiers, et d'Azincourt, où la fleur de la noblesse française était tombée sous le fer ennemi, jetait encore la terreur dans les âmes. Paris, l'Ile de France, la Picardie, l'Artois, la Flandre, la Champagne, la Normandie, c'est-à dire presque tous les pays au nord de la Loire et la Guyenne, au sud de ce fleuve, obéissaient au roi enfant, d'Angleterre. Cet enfant avait été reconnu comme souverain du royaume de France par l'Université de Paris, par le Parlement, par le premier prince du sang Philippe le Bon, par la reine Isabeau de Bavière. Charles VII s'était enfui au sud de la Loire, son parlement résidait à Poitiers ; il tenait, tantôt à Chinon, tantôt à Bourges un fantôme de cour royale. Il n'était plus aux yeux de l'anglais triomphant que le "roi de Bourges" et déjà,

ses regards interrogeaient l'horizon pour s'assurer au moins un asile et la vie sauve, au moment où il verrait pour toujours s'écrouler les derniers débris du trône de ses pères.

Orléans lui restait encore, Orléans, la clef de la France méridionale, le boulevard des pays d'outre-Loire. Humainement parlant, le jour qui verrait succomber cette ville scellerait aussi le tombeau de la monarchie française, par la chute du cinquantième successeur de Clovis. Or, le 12 octobre 1428, l'armée anglaise, ne doutait plus du succès final, après avoir enlevé Jargeau, Janville, Meung sur Loire, Beaugency et plusieurs autres places, elle dressait ses pavillons sous les murs d'Orléans.

Il fallait un miracle pour sauver du joug étranger, le royaume de Saint-Louis et de Charlemagne. Ce miracle, Dieu le fit, trouvant que notre patrie était assez punie, assez humiliée, assez foulée aux pieds. Au moment où Orléans commençait à souffrir des horreurs du siége, déjà volait de bouche en bouche, comme un cri d'espérance, le nom de celle qui devait relever le drapeau de la France et remettre la couronne sur le front de nos rois, Jeanne d'Arc, la vierge de Domrémy.

*
* *

Sur la frontière, qui séparait anciennement la Champagne de la Lorraine, se trouve une langue de terre peu étendue. Elle est située sur la rive gauche de la Meuse, dont le cours capricieux est tantôt resserré entre deux coteaux, tantôt s'élargit et serpente gracieusement dans la campagne qu'elle féconde de ses inondations périodiques. Sur ses bords sont bâtis plusieurs villages ; au loin, on aperçoit Vaucouleurs, "Vallis colorum," ainsi nommée de cet immense tapis de verdure qui, au premier souffle du printemps, s'émaille des plus vives couleurs. Au moment où commence notre récit, Vaucouleurs était une ville fermée défendue par une garnison. Raoul de Baudricourt y commandait au nom de Charles VII.

Entre tous ces villages, qui se mirent gaiement dans les flots limpides et peu profonds de la Meuse, il en est un dont le nom est à jamais fameux dans l'histoire, c'est Domrémy, patrie de l'humble pastourelle qui devait être l'ange de son peuple et l'héroïne de son siècle. Elle y vit le jour le 6 janvier 1412. Autour d'elle, au foyer paternel, elle rencontrait, avec une honnête pauvreté, la piété, le patriotisme, l'amour du travail; c'est un témoignage qu'elle ne craignit pas de se rendre plus tard devant ses juges, parce qu'elle honorait ainsi son père et sa mère. Elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait reçu une éducation profondément religieuse, et "savait coudre et filer aussi bien que femme

de France." Elle travaillait de bon cœur, tantôt filant jusque bien avant dans la nuit aux côtés de sa mère, ou la remplaçant dans les soins du ménage, tantôt partageant les devoirs plus rudes de son père, mettant la main à la herse ou bien gardant les troupeaux. Le samedi, quand le jour tombait, elle s'acheminait avec ses jeunes compagnes, vers la petite colline que dominait l'humble chapelle de N.-D. de Domrémy, les mains chargées de guirlandes qu'elle avait tressées des premières fleurs du printemps.

A Domrémy, tous étaient Armagnacs, et par suite fidèles au roi de France, sauf un seul qui était Bourguignon, et la patriotique Jeanne avoue qu'elle aurait vu sans regret qu'on lui coupât la tête "si toutefois, ajoutait-elle, c'était la volonté de Dieu." Il peut bien se faire qu'elle ait entendu de bonne heure, les échos de cette lutte formidable qui bouleversait la France, car plus d'une fois ses compatriotes eurent à souffrir des incursions des Bourguignons. Souvent la pauvre église du village, qui n'était séparée de la maison paternelle que par un petit jardin, dût la voir à genoux, implorant la Divine assistance pour la patrie en deuil; elle ne se doutait certainement pas qu'elle était destinée à en être l'ange libérateur.

Or, un jour d'été de l'année 1425, vers l'heure du midi, au moment où Jeanne venait d'atteindre sa treizième année, elle se trouvait dans le jardin attenant à la maison de son père, une grande clarté apparut dans le ciel, à sa droite, du côté de l'église; du sein de la lumière une voix retentit: "Jeanne, sois bonne et sage enfant, et va. souvent à l'église." Son premier mouvement est celui de la frayeur. Mais ce n'était qu'un premier avertissement du ciel; le second ne tarda pas à se faire entendre. Dès la seconde apparition, Jeanne aperçoit distinctement l'archange Saint-Michel, le patron de la France, accompagné d'une troupe d'anges." Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois," dira-t-elle plus tard à ses juges. Le céleste envoyé se fait connaître et trace déjà à la jeune fille, les grandes lignes de sa mission: "Je viens de la part de Dieu, te commander d'aller en France, soutenir la cause du Dauphin et le rétablir dans son royaume. Tu iras trouver Raoul de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, il te fera mener au roi et tu feras lever le siège d'Orléans." L'archange lui montre en même temps, à ses côtés, deux héroïnes de la religion, Sainte-Marguerite et Sainte-Catherine, qui devaient au nom de Dieu, protéger, guider la jeune bergère dans sa mission périlleuse. Pendant quatre ans les voix se font entendre et leurs ordres se précisent de plus en plus; l'enfant, qui les redoutait autrefois, se plait maintenant à les écouter. Lorsque ces apparitions s'évanouissent, elle ne peut retenir ses larmes. "J'aurais bien voulu, disait-elle plus tard, que les anges m'eussent emporté sur leurs pas." Quant à cette mission dont Dieu veut l'investir,

elle hésite, on dirait qu'elle essaye de ne pas y croire, tant l'épouvante la domine : "Je ne suis qu'une pauvre fille, je ne saurais chevaucher ni conduire hommes d'armes !" Mais vers la fin de 1428, les voix se font de plus en plus pressantes, et lui parlent sans cesse de "la grande pitié qui est au royaume de France." En ce moment en effet, nous l'avons vu, la France, enserrée de tous côtés pour les lignes anglaises, semblait devoir à brève échéance tomber pour ne plus se relever.

Les résistances, la timidité naturelle de Jeanne, cèdent enfin à l'appel d'en haut. Elle a triomphé d'elle-même, il faut maintenant, avant de voler où Dieu l'appelle, qu'elle triomphe des autres. L'opposition est vive, irréconciliable au sein même de sa famille. Son père, qui connaissait son dessin, mais qui redoutait quelque folle équipée, crainte bien pardonnable chez un père, avait déclaré aux frères de Jeanne : "Si je savais qu'elle dut faire ce que j'ai songé d'elle, je voudrais vous la voir noyer, et si vous ne le faisiez, je le ferais moi-même." Mais la jeune fille n'est plus timide depuis qu'elle obéit à ses voix ; son père se montre intraitable, elle gagne à sa cause un de ses oncles, Durant Laxart, dont le nom mérite de passer à la postérité, parcequ'il fut le premier à comprendre Jeanne d'Arc. Il fallait en premier lieu se rendre à Vaucouleurs. Durant s'y rendit seul pour sonder Raoul de Baudricourt. Le rude gouverneur, peu habitué aux choses mystiques, reçut le paysan avec une politesse plus que militaire ; il lui conseille de commencer pour bien souffleter sa nièce et de la reconduire ensuite auprès de sa famille. Loin de se laisser abattre par ce premier insuccès, la jeune héroïne sent grandir son courage, elle se rend en personne à Vaucouleurs. Trois fois repoussée comme visionnaire illusionnée, elle revient toujours à la charge. Introduite enfin auprès du terrible capitaine, elle lui dit qu'elle vient de la part de Dieu pour faire mander au dauphin de bien se tenir, et de ne point livrer bataille à ses ennemis parce que le ciel lui enverrait des secours avant la mi-carême, et qu'elle le mènerait sacrer à Reims. Parler de mener Charles VII à Reims, au moment où toutes les villes qui se trouvent sur le parcours, sont au pouvoir des anglais, au moment où Orléans est sur le point de tomber entre leurs mains, aurait été de la part d'une enfant de dix-huit ans, une cruelle dérision, disons le mot, une folie, si ce n'eût été une inspiration divine. Baudricourt crut qu'elle était possédée du démon, et comme telle, voulut la faire exorciser. Jeanne moins offensée de ces doutes sur sa mission, qu'impatientée du retard qui en est la suite, s'écrie alors : "Il faut que je sois devant le roi avant la mi-carême, dussè-je pour m'y rendre, user mes jambes jusqu'aux genoux, car, personne au monde, ni roi ni duc, ne peuvent reprendre le royaume de France, et il n'y a pour lui de ressource que moi-même, quoique j'aimasse mieux rester à filer auprès de ma pauvre mère, mais il faut que je le fasse parce que Dieu le veut."

"Dieu le veut" c'est le cri des croisades qui tombe de ses lèvres, Devant cette assurance, mêlée à tant de modestie, l'opinion commence à se déclarer en sa faveur, plusieurs nobles guerriers ont déjà embrassé chaleureusement sa cause, Baudricourt hésite encore. "Sachez, reprend alors la Pucelle d'un air inspiré, sachez qu'au moment où je vous parle, les Français succombent sous les murs d'Orléans, et si vous ne m'envoyez au roi, il leur arrivera de plus grands malheurs." Quelques jours après, le gouverneur apprit que les Français avaient attaqué un convoi de vivres envoyés par les anglais à ceux des leurs qui assiégeaient la ville, et qu'ils avaient essuyé une sanglante défaite. Baudricourt, ébranlé cette fois, crut qu'il était de son devoir d'en référer à la cour de Chinon. L'envoyée de Dieu est libre enfin de partir, les habitants de Vaucouleurs lui fournissent son équipement militaire, Baudricourt lui donne une épée. La bergère de Domrémy transformée en guerrière s'élance sur son destrier à la tête de la petite troupe, sept personnes en tout, qui doit l'accompagner auprès du roi. Cent cinquante lieues dans un pays infesté par l'ennemi, la séparent du terme de son voyage. Elle traverse la Bourgogne dans toute sa largeur, franchit la Marne, l'Aube, la Seine et la Loire. Les fatigues ne semblent pas avoir de prise sur son corps, pas plus que le danger n'épouvante son âme. Sa foi, son intrépidité qui ne se démentent jamais, rendent la confiance à ses compagnons effarés (1). Onze jours après son départ de Vaucouleurs, elle frappe aux portes du palais de Chinon.

Ici, nouveaux obstacles, Charles VII ajoute à tous ses malheurs, celui d'être entouré de flatteurs et de courtisans, qui exploitent bassement son infortune au profit de leur ambition, et éloignent, de parti-pris, tout ce qui peut entamer leur influence. Trois jours se passent dans des pourparlers et des fins de non-recevoir ; le quatrième, le roi cède enfin aux conseils des véritables amis de la monarchie, peut-être aussi a-t-il entendu les cris d'espérance qui saluent déjà le nom de la Pucelle. Celle-ci paraît enfin devant la cour, le roi s'est dissimulé sous un vêtement qui ne le distingue nullement des autres seigneurs, et Jeanne, qui ne l'avait jamais vu, va directement à lui et ploie le genou devant son souverain : "Je ne suis point le roi," répond Charles VII, poussant la feinte plus loin, et il lui désigne un brillant chevalier de sa suite : "C'est vous, et non un autre, répond incontinent l'héroïne. Pour moi, je m'appelle Jehanne et vous mande le roi des cieux par moi, que vous serez sacré et couronné dans la ville de Reims, et vous serez lieutenant du roi des cieux, qui est roi de France." En même temps, pour prouver sa mission, la voici qui pénètre dans les plus intimes replis de la

(1) "Ne craignez rien, leur disait-elle, Dieu me fait ma route, c'est pour cela que je suis née, mes frères du paradis me disent ce que j'ai à faire."

conscience du roi et lui parle de secrets que Dieu seul et lui pouvaient connaître.

La crainte n'était plus possible, le ciel se déclarait enfin, l'infortuné roi finissait par croire en lui-même en même temps qu'il ajoutait foi aux paroles de l'envoyée du ciel.

Mais voulait-il être rassuré d'une manière plus positive encore, ou plutôt, voulait-il faire reconnaître solennellement la mission de Jeanne d'Arc, afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit de ses contemporains et des siècles à venir ? Quoiqu'il en soit, les épreuves recommencent ; l'héroïne est emmenée à Poitiers, où siège le Parlement de Charles VII et où se sont retirés les théologiens de l'Université de Paris, qui n'ont pas abandonné leur roi légitime.

L'archevêque de Reims, chancelier de France, convoque avec les prélats présents, les docteurs les plus illustres, aussi bien que les légistes les plus renommés : c'est devant ce corps imposant que la bergère de Domrémy, qui ne savait ni *a* ni *b*, doit comparaître, pour y être examinée, sur ses paroles, ses actes et les sources même de son inspiration.

Pendant plusieurs jours on discute, on s'interroge ; toutes les substilités doctorales durent être mises en avant par ces hommes qui n'en étaient pas à leurs premières armes. C'était leur devoir ; c'est à cet interrogatoire consciencieux, fait sans parti-pris, plutôt dans une attitude de prudente défiance, que l'histoire impartiale pourra toujours renvoyer les esprits incrédules à l'endroit de la mission de Jeanne d'Arc. Elle-même, plus tard, livrée entre les mains de juges iniques, transformés en bourreaux, en appellera, mais sans résultat, à la sentence de Poitiers.

*
* *

Si la jeune fille ne fut pas étrangère à quelque sentiment de crainte, au moment de comparaître, ce qui est bien facile à comprendre, cependant, à leurs belles et spécieuses raisons qui tendaient à prouver qu'on ne devait pas croire à sa parole, elle répondit avec tant de justesse et d'a-propos, une si modeste assurance, une simplicité si noble que cette suprême épreuve tourna complètement à son honneur. L'histoire nous a conservé quelques-unes de ses réponses.

"Jeanne, lui objecte maître Guillaume Aymeri, tu dis que Dieu veut délivrer le royaume de France ; si telle est sa volonté, qu'est-il besoin d'hommes d'armes ?" Et Jeanne de répondre : "Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire." L'épreuve se prolonge pendant trois semaines, et l'héroïne qui voit là une perte de temps,

s'impatiente parfois. Maître Séguin, "un bien aigre homme," dit la chronique, veut savoir à quoi s'en tenir sur les voix qui ont parlé à la jeune fille ; il lui demande donc avec son mauvais accent limousin : "Quelle langue parlaient-elles vos voix ?" "Meilleure que la vôtre," répond l'inspirée. "Croyez-vous en Dieu ?" reprend le théologien piqué. "Mieux que vous," réplique Jeanne, sur le même ton. "Hé ! bien, ajoute maître Séguin, Dieu défend de vous croire sans un signe quelconque." "Je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes, mais menez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pour lesquels je suis venue. Je ne sais ni *a* ni *b*, mais je viens de la part du roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans et mener le roi à Reims pour qu'il y soit sacré et couronné." C'est maître Séguin lui-même, quelque aigre qu'il fût, qui nous a conservé ces détails, préférant ainsi rendre hommage à la vérité et à la gloire de Jeanne d'Arc, que donner satisfaction à son amour propre.

Elle fut interrogée sur ses croyances, on surveilla de près sa manière de vivre, des émissaires royaux étaient même partis secrètement pour Domrémy et avaient pris des informations sévères et détaillées sur l'enfance de Jeanne d'Arc. Sa douceur inaltérable, sa foi, son angélique piété, sa réputation sans ombre, n'y étaient apparues que plus brillantes, ses examinateurs étaient devenus ses admirateurs. L'histoire regrettera toujours qu'une pièce de cette importance, ne nous soit pas parvenue dans son entier, mais je le répète, c'est d'après la décision de Poitiers qu'il faut juger Jeanne d'Arc ; si plus tard, à Rouen, le verdict est contraire, il faut se souvenir qu'à Rouen, les prétendus juges étaient des ennemis implacables, résolus à flétrir leur victime avant de l'immoler.

Hésiter plus longtemps eût été téméraire. Charles VII commande pour l'héroïne une armure complète. Sur l'ordre de ses voix célestes, Jeanne envoie chercher une épée marquée de cinq croix sur la lame, qu'elle disait enfouie sous le maître-autel de l'église de Sainte-Catherine de Fierbois. On creusa la terre au lieu indiqué, et à une petite profondeur, on découvre l'arme mystérieuse qui brillera désormais au côté de la Pucelle. D'après une vieille tradition, Charles Martel, après avoir écrasé les Arabes, à Poitiers, en 732, aurait fait élever cette église en reconnaissance de la victoire, et il aurait déposé comme *ex-veto*, sous l'autel, l'épée dont il s'était servi dans la bataille ; or, ce serait cette même épée que Jeanne d'Arc aurait envoyé chercher.

Sur ses instructions on lui fait une bannière ; elle est en linon brodé de soie, au fond blanc semé de fleurs de lys d'or. Sur la face, l'image de Dieu assis dans les nuées, tenant dans ses mains le globe du monde ; sur le revers, l'écusson de la France porté par deux anges. Comme inscription, ces deux mots : *Jhesus Maria*, qui seront son cri de ralliement ; elle aimait son épée, disait-elle, mais elle aimait quarante

fois plus son étendard. On lui composait en même temps sa maison militaire. Ses deux frères sont venus la réjoindre et font partie de son escorte. Un écuyer, deux hérauts d'armes, deux pages, un aumônier sont attachés à sa personne et Charles VII, lui présentant sa bannière, l'investit du commandement suprême.

L'héroïne parut enfin au front de l'armée, montée sur son cheval de bataille, tenant en main son étendard, et pour la première fois, les chevaliers de France, saluèrent de leurs épées, ce signe qui devait les conduire au triomphe.

R. P. H. Lacoste, O. M. I.

(A suivre)



TOLLE, LEGE

SIMPLE NOUVELLE



ET maintenant, elle se meurt sur un lit d'hôpital !... à côté de gens ramassés dans la rue...

Pauvre Louise !

Mais elle-même, ne serait-elle pas morte là, sur la chaussée, si la charité publique ne l'eut recueillie...

A vingt-deux ans,... seule,... loin des siens,... loin de sa mère !... De cette mère qui pleure peut-être à cette heure en priant pour celle qu'on lui a ravie ! De cette mère, — dont le souvenir de l'inoubliable tendresse passe et repasse en ce moment dans l'esprit de la mourante comme pour lui reprocher encore son ingratitude, et lui répéter, répéter toujours, jusqu'à son dernier instant : tu l'as voulu ! tu l'as voulu !...

Et, secoué par des spasmes douloureux, brisé avant l'âge par la misère et le remords, son pauvre corps se tord sous les derniers efforts de la vie qui s'en détache...

Les bonnes religieuses, empressées autour d'elle, n'ont pu en obtenir un seul mot.

Son nom, son âge, d'où elle vient ? — quel événement l'a laissée privée de connaissances sur le bord du chemin ?

On ne sait rien : ses lèvres restent muettes.

Pourtant, on n'est point là en présence d'un cas qui se rencontre tous les jours. Cette malade n'est point une de ces femmes que les bouges rejettent, après en avoir pris et la fraîcheur et la beauté.

A travers la pâleur de son beau visage, s'échappe encore un air de distinction sensible ; son grand œil, que laisse voir, à de rares intervalles, le frémissement timide de sa paupière, est bon et rassurant.

Un mystère enveloppe cette existence qui va s'éteindre...

*
* *

Oui, Louise Morand a connu les douceurs de la vie avant de se trouver dans la salle commune d'un hôpital de Montréal.

Fille unique d'un médecin distingué, elle est née sur le bord du grand St-Laurent, dans un coquet village qui n'est pas à dix lieues de notre belle ville.

Le docteur Morand était un savant. Dans un grand centre, il aurait été un oracle et aurait amassé une fortune colossale. Mais il était savant modeste.

A l'instar de ceux qui étudient par amour de l'étude, et non dans le but de s'enrichir, il avait toujours préféré une modeste aisance à l'ombre du clocher de son village, au faste, aux somptuosités qui l'auraient acclamé ailleurs. Et le pauvre paysan, sans le sou, recevait les soins paternels et éclairés de sa science profonde de même que le riche, qui payait généreusement.

Louise avait hérité du physique de sa mère : femme grande et belle qui joignait à la majesté de sa taille un air de bonté, de condescendance, qui lui attirait l'estime, l'affection respectueuse de chacun.

Mais madame Morand était chrétienne avant tout ; et sa fille, — ce trésor sur lequel se reportaient toutes les extases de son cœur de mère, elle la voulait belle jusque dans son âme !

Aussi Louise grandit dans une saine et pieuse atmosphère ; Louise grandit avec sa nature délicate et aimante dans un milieu où tout lui sourit sans cesse, où le plus léger nuage ne vint jamais assombrir son front ; — Louise grandit comme l'oiseau, comme la fleur !

Elle avait dix-neuf ans ; elle riait, chantait, répandait le parfum de sa gaîté, de sa jeunesse, de sa franchise, sur tout ce qui l'entourait.

Il semblait que jamais rien ne viendrait enlever à ce foyer sa quiétude heureuse, la note réjouie de son pinson ; — il semblait que le plus léger zéphyr craindrait de troubler la sérénité de cette domeure, — tant le bonheur est fragile, et tant le malheur vient dans un rien qui passe !

* *
*

C'est pourquoi si la mère eut, un soir, attaché attentivement son regard sur sa fille, elle eut pu voir les joues de celle-ci colorées d'une

couleur vive inaccoutumée ; elle eut pu saisir sous sa main agitée, en tournant et retournant sans lire les pages du volume qu'elle tenait entre ses doigts, une nervosité qui l'eut effrayée...

Mais des bruits de voix arrivaient du cabinet d'étude du docteur ; celui-ci paraissait exaspéré, hors de lui-même, quand on entendit fermer une porte avec violence.

Louise rougit davantage encore, et quitta son siège quelques instants. Elle s'était levée assez tôt pour voir s'éloigner à travers la grande avenue, un jeune homme qu'elle connaissait bien. Son cœur se serra ; elle se sentit chancelante ; une larme mouilla sa joue qu'elle essuya bien vite : — un monde d'espérances allaient lui échapper...

Qu'arrivait-il ?...

Ah ! elle l'avait pressenti : Jean était venu ; il avait été éconduit.

Or, Jean, elle l'aimait ! Elle l'aimait parce qu'il était jeune comme elle, beau comme elle était belle ! — parce qu'il lui avait dit son amour et qu'elle avait confiance en lui ; — parce que son regard l'enveloppait d'un chaud rayon de tendresse qui la prenait toute ; — elle l'aimait, comme on aime une première fois !

Mais le docteur Morand ne l'entendait pas ainsi.

Jean Dupré n'était pas précisément ce qu'on est convenu d'appeler un " viveur," mais c'était un grand garçon de vingt-trois ans qui s'était toujours donné plus au plaisir qu'au travail ; une nature de bohême si bien faite qu'il ne pouvait être un *parti* convenable.

De même qu'il vivait paresseusement sur la rente que lui payait, chaque mois, sa trop tendre mère, il était évident qu'il se caserait ainsi chez le papa qui lui donnerait sa fille en mariage.

Aussi, sa visite au père de Louise fut-elle brève :

— " Vous, Jean Dupré, épouser ma fille, — s'était écrié le docteur, — jamais ! jamais ! vous m'entendez ? Et de plus : que je ne vous revoie jamais dans ma maison ou sur le chemin de Louise !"

C'était clair : Jean avait senti la porte lui battre les talons.

*
* *

Depuis quinze jours, Louise pâlissait visiblement. Jean n'avait point paru. Son nom même n'avait pas été prononcé dans cette maison, tantôt si joyeuse, maintenant si sombre. Ces trois êtres, — père, mère, fille, — si unis par un échange continu de pensées, de paroles, d'actions bienveillantes, étaient entrés dans un mutisme qui faisait également mal à chacune de leur nature sensible.

Le docteur Morand se renfermait dans son cabinet aux heures des réunions ordinaires de la famille. La mère et la fille, restées en tête-à-

tête, semblaient craindre de part et d'autre une explosion de confidence pénible,

Août était passé ; septembre s'en allait aussi en jonchant la terre des feuilles mortes et flétries. Louise avait toujours l'habitude d'une promenade dans le jardin, à l'heure du crépuscule.



Cet exercice lui était devenu cher. La solitude, à cette heure où l'atmosphère s'embaume de senteurs qui pénètrent l'âme, où tout se revêt de délicatesses mourantes, de demi-teintes imprévues, allait à son cœur malade qu'elle n'osait ouvrir aux siens.

Un soir, qu'elle marchait, cheveux au vent, un bruissement de feuilles la fit reculer craintive : — Jean était devant elle.

— Vous souffrez, je souffre aussi ; fuyons ! — lui dit-il.

— Où, quand ? — demanda-t-elle, tremblante, épouvantée.

— Demain, à la pointe du jour ; là-bas, audelà de la 45e...

— Après ?

— Nous nous marierons.

— Après ?

— Nous serons heureux !

Louise darda son regard dans celui de Jean : elle crut que la vie même lui manquerait en ce moment, tout ce qu'elle ressentait lui était inconnu, étrange, — pénétrant et doux à la fois. Mais il lui avait saisi la main, il la portait à ses lèvres quand des pas rapprochés se firent entendre. Elle voulut fuir :

— A demain, à la pointe du jour ! — lui murmura-t-il, en la retenant, couvrant amoureusement sa main de baisers ; demain, demain, nous serons heureux !...

Louise frémit et s'arracha à cette étreinte, éperdue, elle courut à travers la première allée pour se mettre, si troublée, en face de son père :

— Qu'y a-t-il, mignonne ?

— Rien, père ; le temps est noir, j'ai eu peur...

Il mit un baiser sur son front :

— Ta mère t'attend, dit-il, va !

*
* *

Louise a prétexté une légère indisposition pour se retirer de bonne heure. Il est dix heures. Elle est écrasée, plutôt qu'assise, sur son canapé et tient sa tête entre ses mains ; elle la presse fortement ; elle n'entend qu'un son :

" *Demain, demain, nous serons heureux...*

Elle se mit à genoux ; — elle ne peut prier.

Elle veut pleurer : — ses yeux sont secs.

" *Demain, demain, nous serons heureux* "...

Louise demeure comme affolée sous la persistance de cette voix qui l'a suivie jusque dans sa chambrette, et qui a conservé, dans son plein, pour la griser avec mystère, toute l'effusion, tout le désir qui s'est échappé tout à l'heure de la voix de Jean.

Trois sentiments puissants, trois noms aimés combattent en elle : son père, sa mère, Jean !

Lequel l'emportera ?

La tendresse sans réserve, mais quelque peu sévère de son père ; — le dévouement inaltérable, de tous les instants, de sa mère ; — ou cet amour de Jean, auquel elle a attaché sa vie entière avec un naïf mais ferme abandon...

Ah ! si la jeune fille portait, en ce moment suprême, son regard sur l'image de la Vierge, sur celle de sa première communion, précieuses sauvegardes que ses mains heureuses d'hier ont suspendues là, au-dessus de son petit lit blanc ; si, le temps de l'éclair qui passe, sa volonté trop faible dominait les mille bruits qui se confondent en son cœur, elle n'hésiterait plus !

Mais imprégnée du souvenir de ce jeune homme, qu'un malheureux hasard a placé sur son chemin, tout à fait attachée à la pensée que le perdre, c'est perdre le bonheur même, Louise se laisse envahir et bercer par le chant toujours :

« Demain, demain, nous serons heureux »...

Les heures succèdent aux heures : la jeune fille reste affaissée. Le jour vient : petit à petit la lumière de l'aurore s'introduit à travers les persiennes demi-closes : elle tressaille, Jean l'attend.

Elle se lève, marche vers sa glace : elle recule frappée de la pâleur que ces longues heures d'incertitude, sans sommeil, ont mise sur son visage...

La lumière arrive de plus en plus : — Jean l'attend...

Alors, nerveusement, elle jette sur ses épaules une pelisse légère, et ignorante, — la pauvre enfant ! — de ce qu'elle appelle sur sa tête, sur celles des nobles cœurs qui dorment tout à côté, inconcients du malheur qui leur arrive, elle sort ! — tel l'oiseau, ouvrant pour la première fois son aile, s'élance aveuglément dans le vaste espace pour tomber blessé au pied de l'arbre qui a porté son nid.



. . . .

Adieu jours de calme heureux ! Adieu asile béni des premiers pas, des premiers jeux, — des premières larmes !... Où te retrouver à travers les grands horizons, les cieux lointains ?...

. . . .

. . . .

* * *

Il y aura bientôt deux années que Louise Morand a laissé un matin, à la pointe du jour, son village, son père, sa mère, pour suivre Jean Dupré ; qu'ils se sont mariés et qu'ils sont venus habiter un centre manufacturier de la grande république voisine.

Ah ! le rayon de soleil s'est vendu cher bien des fois !

Ce n'est pas que Jean ait été méchant pour Louise ; non ; mais il a trouvé difficilement du travail.

Depuis six semaines un petit ange leur est né : gage de leur si profond amour, il est à la fois pour eux la consolation et la désespérance. C'est que la santé de la jeune mère s'en est allée durant ces jours où beaucoup de choses ont manqué au modeste logis, à la pauvre malade. Et Jean rentrant, harassé, sans argent, hélas ! sans pain quel que fois, s'en va vers Louise à demi-alitée :

— Regrettes-tu de m'avoir écouté ? il avait laissé là-bas tant de bien-être, tant de bonheur !...

Mais elle, relevant de ses doigts effilés les boucles de cheveux restées soignées, sur le front de son mari, y appuyant ses lèvres :

— Non, non ; je t'aime ; je ne regrette rien !...

Si pourtant. Quand Louise attache ses regards sur ce poupon délicat qu'elle essaye vainement de réchauffer sur son sein amaigri, elle pense, pour lui, qu'il ferait bon *là-bas* !... que son père, sa mère, lui pardonneraient peut-être pour son enfant !...

Oh, oui ! elle peut mentir à Jean, mais elle ne peut se mentir à elle-même !

Depuis le jour malheureux où elle a passé le seuil du foyer paternel, le remords est entré dans son cœur. Longtemps elle a lutté contre lui, puis, en une heure désespérée, elle est tombée vaincue.

L'image du riant village, de la grande maison avec son avenue, ses arbres, ses fleurs, — la pensée de son père, de sa mère, que de fois elle en a été tourmentée ! Que de fois elle a noyé dans des larmes amères, pendant les absences de son mari, le souvenir de tout ce qu'elle a fui, dans ce moment d'égarement fatal qu'elle ne s'est jamais expliqué...

***

L'hiver arrivait ; et avec lui pour les *pauvres honteux*, les grands vents, les froids, — la misère.

Décidément, Jean n'était point fait pour les ouvrages lourds : il travaillait mal ; on le payait peu. Et Louise, et le petit Georges, grelottaient au logis, dormaient sans manger trop souvent...

Une fièvre maligne saisit l'enfant : après trois jours, il n'était plus !

La douleur fut rude. Mais l'âtre sans feu, la table sans pain !... au ciel, au moins, les petits anges sont heureux...

Jean restait sombre plus que Louise sous chaque nouveau coup de la divine Providence.

— Si j'allais sortir pour ne plus rentrer, — dit-il à sa femme, un jour, — que ferais-tu ?...

D'un bond celle-ci barricada la porte de son corps ; debout, belle encore à travers son effroi et les marques visibles de ses longues souffrances :



— Jean ! Jean ! — s'écria-t-elle, — que penses-tu ?... Ah ! tu me tuerais...

— Et pourtant, — reprit-il tristement, — il faudra mourir quand même ; — mourir ou — mendier...

Mendier ! lui Jean Dupré ! elle Louise Morand !...

Il éclata en sanglots...

Deux heures plus tard, il errait à travers les rues de cette ville américaine qui lui avait été si inhospitalière. Tête baissée, les mains enfouies dans les poches d'un mauvais paletot, il marchait, insouciant à la cohorte de travailleurs, d'affairés, qui se croisaient autour de lui.

Soudain, il s'arrête saisi par une idée fixe, pressante : le bruit d'un tramway électrique, conduit par une main plus hardie qu'habile, venait augmenter encore le tumulte de la rue. La voiture s'avance avec une grande vitesse : — Jean hésite un instant, puis s'élance comme pour y monter... Son pied glisse, il tombe sur la voie :... on en retire un cadavre mutilé...

Etait-on en présence d'un accident ou d'un suicide ?...

Pauvre Louise ! Il le lui avait dit, Jean, le matin.

“ — Si j'allais sortir pour ne plus rentrer...”

*
* *

Rien ne pouvait plus arriver de douloureux à Louise : il lui semblait qu'elle avait vidé, jusqu'à la lie, la coupe des amertumes qu'elle avait volontairement cherchées.

Elle restait seule, bien seule sur une terre étrangère, dans un logis glacé, couverte de pauvres vêtements. Elle était sans argent et n'avait pas mangé la veille...

Ses parents...

Oh ! elle ne leur avait jamais écrit. La gêne était venue si tôt frapper à la porte des jeunes époux ! Ne valait-il pas mieux que les siens ignorassent jusqu'à son existence même !

Pourtant...

Mourir sous le toit où elle a vécu heureuse ; revoir un père, une mère, dont elle n'a jamais oublié les noms dans ses plus ferventes prières ; — nouvel enfant prodigue, se jeter dans leurs bras. — Comme son cœur à la pauvre femme battait sous le flot grossissant de ces pensées !

Elle était si loin de son village ! Comment y arriver ?

Mendier ! Non ! Jean l'avait dit ; elle ne le pouvait pas !

Mais cet anneau nuptial à son doigt, — dernier bien qui lui restait ! — ne pouvait-elle l'échanger contre un billet de passage pour Montréal au moins... De là..., oh ! la route serait facile ! Il lui faudrait être deux jours encore sans nourriture...

Qu'importe ! elle n'a plus qu'un désir : revoir sa famille !

Chère Louise ! cette idée la rend presque joyeuse, elle part !...

Elle a trop présumé de ses forces.

Epuisée, rendue moralement, physiquement, elle tombe brisée, sur la route, quelques heures à peine après son arrivée dans notre grande ville.

. . . .

Et maintenant elle se meurt sur un lit d'hôpital !... à côté de gens ramassés dans la rue...

Pauvre Louise !

Mais elle même ne serait-elle pas morte là, sur la chaussée, si la charité publique ne l'eut recueillie...

— Mon enfant, dit à ses côtés une voix tendre et paternelle, ne vous serait-il pas agréable de vous confesser ?

Louise a ouvert tout grands ses yeux noirs, elle dit fermement :

— Oui.

Ce ne fut pas long.

*** Le prêtre se leva visiblement ému ; il fit mander l'interne ; on parla quelques instants à voix basse ; un ordre bref fut donné au messager de l'institution ; puis, la mourante fut portée soigneusement dans une des meilleures pièces de cette sainte maison.

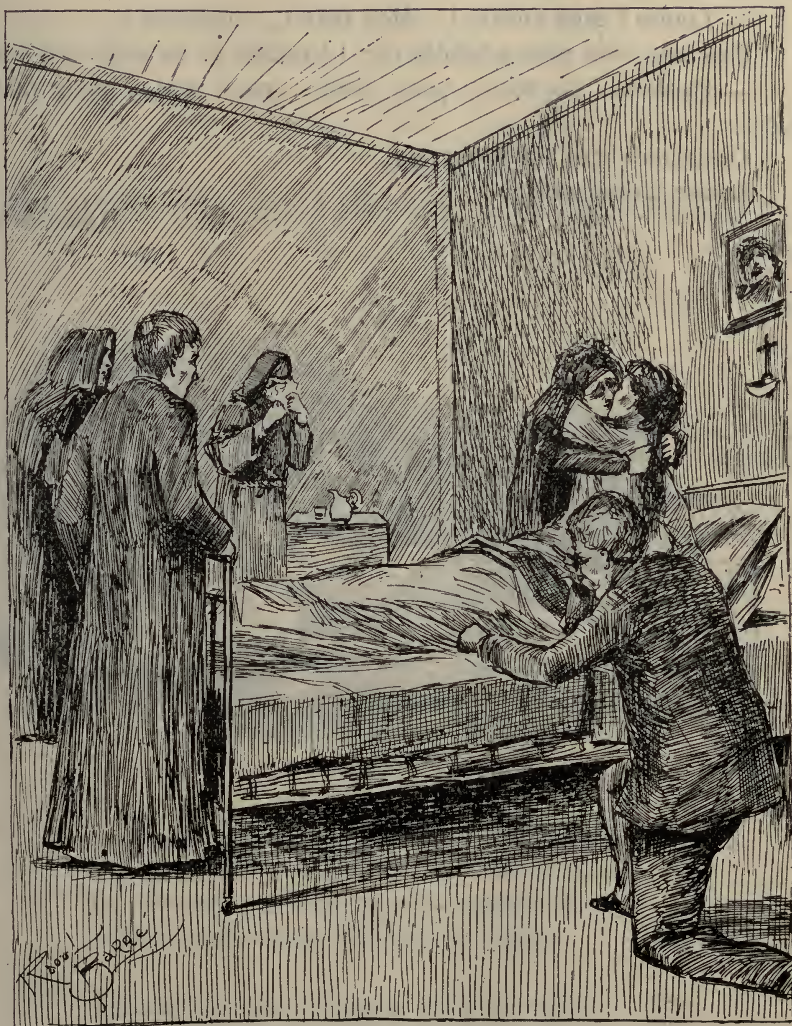
— Pensez-vous qu'elle vive quelques jours encore, — demanda au médecin une religieuse, qui voyait les joues de Louise se colorer et sa paupière battre fiévreusement.

— Oui : — l'espérance d'un bonheur prochain la soutiendra.

On était au lendemain de l'installation de Louise dans une pièce nouvelle. Le jour baissait rapidement. Plusieurs fois déjà, la malade,

qui sentait sa fin proche : avait demandé l'heure à la jeune religieuse qui, depuis le matin, à ses côtés, égrenait pieusement son chapelet.

— Cinq heures !... ô mon Dieu !... — dit la mourante, — faites que je vive une heure encore...



Elle avait à peine achevé ces mots que la porte s'ouvrit pour laisser entrer le chapelain de l'hôpital, accompagné d'un monsieur et d'une dame.

Celle-ci s'avançait droite et ferme, enveloppée de longs vêtements de deuil, quand, apercevant la jeune femme, à demi-partie déjà pour

l'autre monde, elle se jeta sur elle plutôt qu'elle ne la prit entre ses bras. Son compagnon, à la taille courbée, aux cheveux blanchis, tomba à genoux auprès du lit, prit entre les siennes une main presque froide, et durant plusieurs secondes, qui impressionnèrent fortement les pieux témoins de cette scène, on n'entendit que ces cris, entrecoupés de baisers et de larmes :

— Louise ! mon enfant !... Mon père !... ma mère !...

Puis une voix plus affaiblie par l'émotion et la mort qui arrivait :

— Pardon,... pardon,... pour Jean,... pour moi,... pour notre enfant !...

Ce dernier mot fut balbutié :

Louise n'était plus !

HERMANCE.



CHANTS ET PLAINTES DU MATELOT

L'école des mousses de Brest. — Yann Nibor. — Ballades et complaintes du golfe Saint-Laurent. — Notre-Dame et notre femme. — Regrets et vœux. — Chantons l'amour de la maison.

(*Suite*)

S'battit comme un chien, démolit un' masse
D'sal's têt' à l'ongu's mech's, mais r'çût en plein cœur,
Un' balle... et puis v'là qu' raid' mort on l'ramasse,
Lui qui méritait la bell' croix d'honneur.

Six s'main' après ça, la pauvr' vieill' grand'mère
Eut, d'son pau' p'tit gas, la p'tite boîte en bois.
La p'tit' boît' cont'nait un vieux scapulaire,
Teint d'sang et troué d'la ball' du Chinois.

Avec sa p'tit' boît' la pauvr' vieill' se couche
Dans son grand lit, du chagrin plein l'cœur,
L'lend'main ell' tait morte, ayant sur sa bouche
L'morceau d'drap bénit qui porte bonheur.

Allons, mes mat'lots, faut boire un s'cond verre
A la bonne santé d'la vieille et du gas
Qui repos' en paix sous leurs six pieds d'terre.
Y repos'rons-nous ?... Voilà c'qu'on n'sait pas !

Et maintenant ? qu'allez-vous dire de cette description si poignante si vraie ?

Au cap Horn, par un grand coup d'vent
On saillait malgré nous d'l'avant.

La frégate, avec son p'tit foc
Attrapait ses trois nœuds au loch,

Quand l'patron du canot-major
Hissé' sous les palans d'bâbord,

En rentrant d'venir l'amarrer
Par un paquet de mer fut enl'vé.

L'homm' de boué coupît aussitôt
L'haut d'filin qui la t'nait en haut,

Et la grand' boué' dans l'eau tombît
Près du nageur qui l'empoignit.

Le cap'tain' fît mett' la barr' dessous,
Hâler bas l'foc sitôt l'vent debout,

Mais d'vant c't ouragan infernal
Fit d'mander vite à l'amiral,

S'il fallait armer un canot
Pour sauver l'homm' qu'était à l'eau.

L'amiral voyant ce mauvais temps
Répondit tout de suite en montant ;

— " Non. Trop d'vent ! Trop d'mer, trop d'embruns !
Ça serait noyer quinze hommes pour un.

— " Allez, rehissez-moi vot' foc
Et, en route, aussitôt à bloc."

Le fait est qu'il avait raison :
Y avait des lam's comme des maisons.

Qui vous prenaient par le travers
Et vous balayaient tout à la mer.

. . . .

Bientôt la tempêt' nous r'poussit
Et du pauvre bougre on s'éloignit.

Tandis qu'lui, su' sa boué, perché,
Faisait sign' qu'on aill' le chercher.

Mais d'vant c'maudit temps fallait fair
Et ce n'est pas nous aut's qu'i voit venir !

Non, c'fut d'gros albatros blancs
Qu'avaient soif de chair fraîche et d'sang.

Comm' de loin en loin on l'voyait
Seul contre eux tous qui s'débattait,

L'amiral dit :— Quel est l' calfat
Qu'a coupé la boué, de c'temps-là ?"

Puis il ajoutit : — Timonier !
Fait's moi vit' monter l'aumônier !"

L'aumônier n'fut pas long à v'nir,
Avec tout c'qui faut pour bénir.

I nous dit, face au pauvr' mourant,
La prière des agonisants !

. . . .

Quant su' la mer y a des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots.

Involontairement en écoutant ce chant plaintif on se rappelle les versets du psaume 68 :

— Veni in altitudinem maris et tempestas demersit me.

Je suis tombé dans la mer profonde et la tempête m'a surmergé.

— Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum.

Par pitié, que la tempête ne me submerge pas et que je ne soit pas enseveli dans l'abîme.

Plus tard la nostalgie du pays revient ; Yann Nibor — chante alors — les pétrels, les albatros :

Lorsqu'une infernal' tempête
Fait mill' sifflets d'nos gré'ments
C'est alors que v's êt' en fête,
Band's de pétrels, tas d' goëlands !
Mais j'aimons, loin du rivage,
A suivre vos brusques vols.
Piailliez donc ! fait's du tapage
C'est vous qu'êt's nos rossignols.

Mais nous quittons le Cap-Horn et nous avons encore à causer.

A bord d'un vaisseau amiral, il y a toujours un aumônier. Nous sommes maintenant embarqués sur un navire ordinaire. Quand, au coucher du soleil, on commande :

— Attention, pour les couleurs !

— Envoyez !

Un petit mousse vient se mettre à côté du commandement et récite tête nue à l'équipage le *Pater* et l'*Ave*. C'est là toute la prière du soir dite à bord des navires de l'Etat où il n'y a pas de prêtre. Et puisque vous savez ces choses, écoutez de nouveau Yann Nibor :

J' avais un bon p'tit mat'lot,
Qu'était comm' moi d'Saint-Malo,
C'était l'pus gai d'tous les novices.
Mais, il est, comme un paquet,
Tombé du grand perroquet
Pendant un d'nos exercices.

Un coup qui m'a fait mal,
C'est un' fois qu' dans l'hôpital,
J'l'avons descendu à quatre,
Car aussitôt, not' major
A dit : — Prev'nez qu'il est mort,
"J'sens pus du tout son cœur battre."

Un mat'lot voilier est v'nu,
Qu'a mis son jeun' corps tout nu,
Dans un grand morceau d'vieill' toile
Avec un' gross' gueuse en fer :
Puis, en chantonnant un air,
Il a manié l'fil à voile.

L'soir même, à l'heure du branl'-bas,
D'vant l'équipag', bonnets bas,
Et l'fanal en guis' de cierge,
J'avons porté l'pau' p'tit mort
Su' un' tabl', dans un sabord,
En attendant qu'on l'immerge.

Pour mon mat'lot, gai jadis !
On a dit l'*De Profundis*
Ben pus tristement qu'un prêtre !...
Puis au roul'ment du tambour,
Il est allé faire un tour
Ousque bientôt j'irons p't-être.

. . . .

Peut-on écrire et chanter des choses aussi touchantes, dans une langue naïve, pleine d'illusions, pleine d'énergie, de vérité, et de foi en Dieu. Yann Nibor dans ses chants de la mer nous initie à toutes les joies, à tous les deuils, à toutes les espérrances, à tout ce qu'aime le matelot, cet homme rude, bon, brave et profondément croyant. Que pouvons-nous exiger de plus ?

Quand il nous demande :

Avez-vous lu c't histoir' trist' que j'connais ?
Cell' du naufrag' de c'pauv' *La Bourdonnais.*
Non, sans doute, et vous n'la connaissez pas.
Laissez-moi donc vous la conter, les gas.

Et alors Nibor nous décrit le cyclone terrible du 20 février 1894 qui brisa ce bel aviso sur la côte de Sainte-Marie de Madagascar.

J'ai lu ce récit de la mer avec des larmes pleins les yeux. J'ai connu le *La Bourdonnais*, je m'y suis attaché, j'ai navigué dessus. Quelle gaieté ! quelle exhubérance de jeunesse sortaient de ce carré d'officiers. Quelles joyeuses causeries n'avons-nous pas éparpillées là ? Je me rappellerai, entre autres, le récit de ce voyage que le commandant Mazet avait fait par la Seine, de Paris à Rouen et de Rouen au Havre, en compagnie d'un de ses camarades, ce brave et sympathique Henri de Rivière, tué depuis à l'attaque du Pont-de-Papier, au Tonkin — promenade qui aurait fait rendre des points au voyage continental de Sterne.

De mon temps, le *La Bourdonnais* avait sur ses camarades de la station un avantage dont il se montrait fier. Il avait un piano. Mais,

ô Chopin ! ô Listz, quel piano ! A l'encontre de ceux qui le jouaient tous les jours, lui seul ne connaissait pas le feu. Quand je le vis pour la première fois il venait d'ajouter à ses états de service, en embarquant un paquet de mer, ce qui l'enrhumait fortement et lui faisait produire les sons les plus fantastiques. Derrière ce chef-d'œuvre d'Erard se cachait *Kamouraska,* belle marmotte du Canada, qu'un ami du *La Bourdonnais* avait expédiée aux officiers de l'aviso en souvenir d'amitié. Reconnaissants, ceux-ci avaient donné à ce rongeur hibernant le nom du village qui l'avait vu naître.

Joli cadeau, ma foi, que Kamouraska ! A peine à bord il se jetait sur l'officier de service, lui déchirait un pantalon, mordait au doigt le maître-charpentier qui voulait l'installer dans une cage faite *ad hoc,* rongeait les souliers d'un aspirant, déjeunait avec le pied d'une chaise, et content de sa matinée, il finissait par aller se blottir derrière le piano, d'où le ministre de la marine lui-même n'aurait pu le faire sortir, car il semblait par ses sifflements avertir ceux qui l'approchaient qu'il était bien décidé à prendre là ses quartiers d'hiver. Mais Kamouraska n'était pas de la race des bêtes de La Fontaine. Il ne savait pas grand'chose, pas même ce passage d'une des fables de Lamotte :

— La vie n'est heureuse ou malheureuse que par les endroits qu'on n'en voit pas.

Kamouraska avait installé son gîte en face du cadre du médecin-major. Le docteur Ranger — le même qui plus tard devait se distinguer au Dahomey — avait fait de son alcôve un cabinet d'histoire naturelle. Quel pandémonium que cette chambre toute petite et qui renfermait tout un monde. On s'y serait crû dans l'antre de mademoiselle Le Normand. Un alligator empaillé suspendu au plafond, avec une ignane la crête en l'air, l'œil ardent, gardant le hublot, complétaient l'illusion. De partout on ne voyait que peaux d'oiseaux, qu'échantillons minéralogiques, que papillons plus beaux, plus phosphorescents les uns que les autres, que merveilleux coquillages, que coraux roses et blancs, becs de toucans, dents de requins, écailles de tortues, curieuses éponges, tout cela entassé pêle-mêle au milieu d'instruments de chirurgie, de livres de médecine, d'échantillons de café, de chapeaux de Panama, de gousses de vanille. Ah ! si *Kamouraska,* blottie derrière le piano de la *Bourdonnais,* n'a pas perdu la vie dans le cyclone de Ste-Marie de Madagascar, la pauvrette a dû se faire bien des poils blancs en contemplant d'un œil navré, l'antre de cet ogre de docteur, où s'entassaient au jour le jour, des trésors de zoologie et de sciences naturelles, études que d'ordinaire ne recherchent pas les bêtes. Pourtant si cette marmotte du Canada avait connu le cœur de l'excellent docteur, elle n'aurait pas fait ainsi sa mélancolique, ni son hypocondriaque. Elle n'aurait eu qu'à venir à lui, qu'à se faire caresser par lui. Il aimait encore plus les marmottes

vivantes que mortes, et le docteur Ranger, de *La Bourdonnais*, était de ceux de qui l'on a écrit :

— " Il en sait long sur les nuages, le vent, les bouleaux pleureurs, les muguets, les étangs, les gélinottes, les colombes. Il nous rappelle le roi d'un vieux conte de fée slave qui avait reçu le don de comprendre le langage des plantes et des animaux. Il entendait dire aux petites mouches dorées " :

—Sus ! sus ! à l'avoine du meunier !

....

Et dire que tout cela n'est plus.

Le Yann Nibor décrit ainsi l'épouvantable catastrophe :

Vers les huit heur's, quand l'cyclone eut pris fin,
L' commandant fit fonctionner l'va-et-vient,
Et comm' son d'voir l'obligeait à n'larguer
L'*La Bourbonnais*, son navir', que l'dernier,
C' n'est qu'vers dix heur's qu'il quitta le pauv' croiseur
Les yeux en sang, l'corps meurtri, l'deuil au cœur,
Et qu'il parvint tout d'même à passer l'eau,
Grâce à son s'cond maît' fourrier *Couraleau*,
Lorsqu'à terre on eût rallié l'personnel,
Et qu'un gradé du bord eût fait l'appel,
On vit qu'y avait vingt-trois homm's noyés
Vingt-trois pauv's marins, dont deux jeun's officiers.

Voilà, vieux frèr'es, c'que j'ai lu dans l'journal,
Et d'vous l'conter, voyez-vous, ça me fait mal,
Parc'que j'pense à tous ces pauv's p'tits marmots
Qui voient maint'nant leurs pauv's mèr' en sanglots
Et puis qui pleur'nt de les entend' gémir.
Sans s'douter d'loin d'la misèr' qui va v'nir.

Ainsi a fini notre pauvre *La Bourdonnais*. Le docteur Ranger en me parlant de la disparition de cet élégant aviso, m'écrivait du Dahomey, en date de Porto-Novo le 25 mai 1893.

— " La perte de ce navire qui avait été vingt-sept mois mon foyer m'a fait éprouver un vif sentiment de tristesse. On s'attache à ses plan-

ches qui vous ont servi de maisons... N'est-ce pas ici le cas de dire : " *Sunt lacrymœ rerus... ?* "

***

Ah ! si Jean Robin, sorti de l'Ecole des mousses que commande si bien, en ce moment mon ami Drouin, de la *Bretagne*, pouvait pousser une pointe dans le golfe Saint-Laurent, comme je me ferais plaisir de lui faire connaître quelques-uns de nos Yann Nibor canadiens. Ils sont pour la plupart pêcheurs ou traiteurs sur les côtes du Labrador, de l'Anticosti, de la Madeleine ou bien éparpillés dans les provinces maritimes. Ce sont tous de fières matelots.

Voici une de leurs chansons : je l'aie entendue à bord de la *Floride*, belle goëlette commandée dans le temps par le capitaine Chouinard, de Rimouski. Cette ballade allait sur un air tendre tout plein d'une mélancolie que je voudrais pouvoir rendre ici. Elle était taillée à larges coups dans cette poésie un peu rugueuse qui va si bien aux gens de cœur.

A quelle date remontait-elle ? Je n'en sais rien ; dans tous les cas, elle appartenait à une période antérieure à la cession du Canada :

Le vingt-cinq avril, je dois partir
Pour naviguer sur l'*Amérique*,
Bonne frégate populaire.
Quand nous fûmes *enchalonés*
Fallut hisser pavillon blanc
Couleur de France
Ma belle, pour vivre en assurance.

Et quand nous fûmes en pleine mer
On vit venir trois gros navires
Courant sur nous à grand' furie.
Trois coups de canon ont tiré,
Virant notre gaillard d'arrière ;
Sans aucun mal purent nous faire.

Le capitaine s'est écrié :
— Y-t-i' de nos gens de blessé ?
— Ah ! oui, vraiment mon capitaine,
Regardez donc le contre-maître.
— Mon contre-maître, mon bon ami,
Aurais-tu chagrin de mouri' ?

— Tout ce que je regrette au monde,
C'est le joli cœur de ma blonde.

— Ta blonde nous l'enverons chercher
Par trois gabiers de l'Amérique.
Tant loin qu'elle les voit venir
Ses pleurs elle ne peut retenir.
— Ne pleurez pas jeune galante
Sur la blessure qui le tourmente.

— Je vendrai robes et jupons
Et mon annel et ma coiffure
Galants, pour guérir sa blessure.

— N'engage rien de ton butin ;
N'engage rien dedans ce monde
Car sa blessure est trop profonde

Sur les deux heur's après minuit
Le beau galant rendit l'esprit.
— Adieu la brune ! adieu la blonde !
Moi, je m'en vais dans l'autre monde

Yann Nibor à qui je faisais communiquer par le commandant Drouin cette complainte, m'écrivait de Paris, en date du 11 février 1895 :

— Tout petit, lorsque j'étais sur l'*Inflexible* je chantais quelques couplets ressemblant à ceux qui composent le chant *" Le 25 août je dois partir."* C'était un de mes compatriotes malouins, entré à l'Ecole des mousses quelques mois avant moi qui me les avait appris. En voici à peu près les paroles :

Le vingt-et-un du mois d'août
Chers camarad's il faut partir
Il faut partir pour l'Angleterre
Qui nous a déclaré la guerre.

En Angleterre est arrivé,
Cent coups de canon l'on a tiré,
On a tiré sur leur carrière
Tous nos ennemis sont en poussière !

Mon lieutenant, mon bel ami
Y a-t-il quelqu'un d' malade ici ?
Y n'y a qu'un jeune quartier-maître
Qui est blessé su' la dunette.

Mon quartier maîtr' mon bel ami
Avez-vous du chagrin d'mourir ?
Tout le regret qu'jai dans ce monde
C'est de mourir sans voir ma blonde.

Mon quartier maîtr' mon bel ami,
Si vous voulez j'la f'rai venir
Par quat' jeun's officiers d'marine
Qui vont là-bas dans mon navire.

Voilà tout ce que nous chantions. "Il est regrettable, ajoute Yann Nibor, que ce matelot qui me disait cette complainte ne l'ait pas augmenter des couplets qui finissent la chanson canadienne et qui sont si jolis."

Je n'ai retenu que le premier couplet d'une autre complainte entendu à bord du bateau-pêcheur, de la baie des Chaleurs. Il faisait gros temps ; je n'avais ni crayon, ni papier sur moi, et, d'ailleurs, les embruns et la mer demontée auraient rendu toute écriture impossible. Le refrain allait ainsi :

L'habitant qui ramène ses charrues
Le soir, s'endort auprès d'enfants joufflus,
Tandis qu'hélas ! nous pauvres matelots,
Pour seuls amis, nous n'avons que les flots !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(*A suivre.*)

SOUVENIRS D'ECOLE MILITAIRE

L'INSTALLATION



NSTALLER définitivement quatre cents guerriers, arrivés des quatre points cardinaux, n'est pas chose facile.

La journée du lendemain fut entièrement consacrée à cette besogne.

Sans mentir en rien, nous apprendrons que chaque élève changea de lit au moins quatre fois.

Mais, sachons tous que nous nous plaçons ici au point de vue de ceux qui ne connaissent pas les détails de l'administration. Car il est probable que si nous avions eu quelque main à mettre à la pâte, les élèves auraient changé de résidence plus de cinq fois.

Nous constatons seulement, sans expliquer, car l'administration est difficile, et la critique trop facile !

***

Nous prenions donc possession de notre quatrième bahut quand le fourrier, empressé, vint nous appeler pour l'habillement.

Correctement alignés comme de simples soldats, nous filons, en ordre, vers les magasins d'habillement.

Tout s'y passe avec méthode.

Un assortiment varié d'effets échoit à chaque futur officier. Un képi de sergent d'infanterie, un képi d'adjudant d'infanterie, un shako de tambour-major, une capote de sergent-major du génie, un sabre d'adjudant, un fusil avec baïonnette et fourniment complet, des épaulettes de tambour-major, une tunique de sergent, un pantalon de sous-officier,

une veste de soldat et un pantalon de chasseurs à cheval deviennent la possession de chaque élève.

Tous, nous sommes enchantés du lot panaché qui nous est attribué, et nous quittons les magasins, les bras remplis de ses dons.

***



A peine avions-nous fourré tout cela dans le bahut et sur la planche, que le linge et chaussure se présentent en bon ordre. Chemises, caleçons, brodequins, éperons, gants, cravates et bonnets de nuit arrivent en foule, sans excepter le philopode.

***

Puis nous allons à l'étude. Des plumes, des bouquins, des règles, des équerres, des crayons, tout un arsenal pédagogique et géométrique

nous y attend. Sans crainte et sans forfanterie, mais avec courage, nous nous emparons de ces objets de torture, que nous installons dans les tiroirs de nos tables.

Chaque camarade de lit est copain d'étude, comme il est voisin de table au réfectoire.

***

Enfin nous voilà habillés, armés, installés et outillés pour l'étude, mais le cheval va entrer en scène. Ce cher animal que nous aimons tant, et qui nous casse si souvent les reins, va venir jeter le trouble dans nos projets.

En effet, nos relations plus ou moins suivies avec le cheval vont décider de notre classement définitif. Rien ne sera arrêté si le cheval n'a pas dit son mot.

Aussi, il nous le prouvera.

Vingt-cinq quadrupèdes, sellés et bien sanglés, défilent bientôt des écuries et se dirigent vers le manège. Vingt-cinq bipèdes, êtres inférieurs et intelligents, suivent aussitôt.

***

Au manège, nous trouvons notre maître, l'instructeur d'équitation. C'est un grand gaillard, taillé en goliath, armé d'une cravache chic, vêtu d'une tunique élégante, et faisant valoir une culotte anglaise qui descend dans des bottes Chantilly.

Une quarantaine d'années pèsent sur ses épaules, mais y laissent peu de trace. Un œil dur et doux, avec un énorme sourcil comme abat-jour, nous lance déjà des éclairs qui nous font courber l'échine.

Il ramène, il ramène, et il frisotte aux tempes, qui grisonnent.

Sa bouche tonnera bientôt et les sons de sa voix, frappant toutes les parois du manège, iront, tonitruants, semer la consternation parmi les gamins de la rue. Ses explications, comme le bruit de la trompette, nous paralyseront de terreur.

***

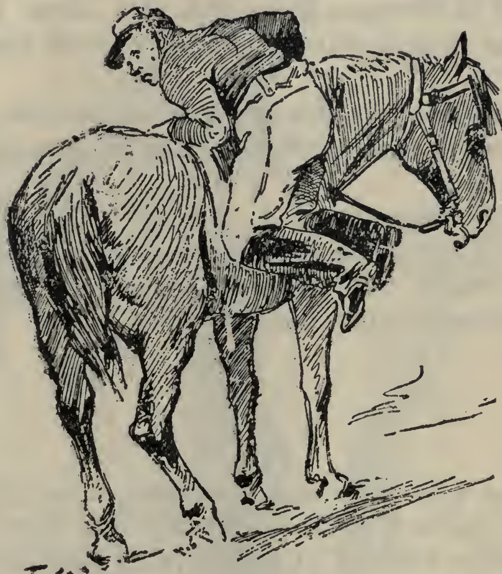
Car il s'agit de sauter sur un cheval de six pieds, et cela en un seul bond et sans étrier.

C'est dur, mais ceux qui ont du nerf aux jarrets y parviennent, et ce n'est pas tout. Après, il faut sauter à terre et à cheval d'une seule battue, et les vainqueurs font partie des élèves d'élite.

Néant des êtres ! A quoi tient l'intelligence d'un homme si son jarret manque d'élasticité !...

Les biceps et les jarrets faibles sont ensuite mis au rancart, c'est-à-dire au dernier groupe.

Les vigoureux reçoivent un bon classement, et tous, essoufflés, rendus, fourbus, nous regagnons lourdement le quartier, pour être ensuite dirigés vers notre emplacement définitif.



Le cheval a eu raison de l'administration, et nous changeons de casernement une dernière fois.

***

L'épreuve suprême du cheval se continue tout le jour, la voix tonnante de l'instructeur sème partout le désarroi et la terreur, et, le soir, chacun, devant ses crochets de fourniment, rendait grâce à la destinée d'en être délivré.

L'installation était faite.

Ch. des Ecorres.

LA MER

Loin des grands rochers noirs que lèche la marée,
La mer gronde, la mer au murmure endormeur,
Au large, tout là-bas, lente, s'est retirée,
Et son sanglot d'amour dans l'air du soir se meurt.

La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage,
Au profond de son lit de nacre inviolé,
Redescend pour dormir, loin, bien loin du rivage,
Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé.

La mer aime le ciel : c'est pour mieux lui redire
A l'écart, en secret, son immense tourment,
Que la fauve amoureuse, au large se retire
Dans son lit de corail, d'ambre et de diamant.

Et la brise n'apporte à la terre jalouse
Qu'un souffle chuchoteur, vague, délicieux :
L'âme des océans frémit comme une épouse
Sous le chaste baiser des impassibles cieux.

Nérée Beauchemin

LE MARCHÉ AUX LEGUMES

A MONTREAL

Je n'hésite pas à m'enrôler sous la bannière de ceux qui refusent à l'ennui la moindre prise sur le cerveau de quiconque possède la volonté de se prémunir contre ce trop dangereux ennemi.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

a dit un maître, ce qui revient au conseil de varier ses occupations, ses distractions, et de ne pas constamment tourner dans le même cercle.

Pour me conformer à cet avis, dont on ne saurait contester la sagesse, je renonce aujourd'hui aux sentiers battus, pour m'égarer dans un domaine peut-être encore inexploré, et je tente d'entraîner le lecteur à travers des avalanches des choux, de carottes, de tomates, de patates, de cucurbitacés sans nombre, de fruits aux multiples appellations.

Qui m'aime, me suive ! je garantis du naufrage sinon de la houle, et l'expédition doit être, d'ailleurs, de courte durée.

C'est sur l'emplacement dominé par la colonne élevée au vainqueur de Trafalgar que, deux fois par semaine, le mardi et le vendredi, viennent s'entasser les approvisionnements en produits de la ferme et du jardin. Là, seulement, la population, maintenant très dense, de la métropole canadienne puise à pleine mains ce qu'elle juge nécessaire à ses besoins journaliers. A première vue, on croirait que, du haut de son piédestal, et de son bras tendu, l'homme de guerre dirige encore les opérations de la bataille. Les enfilades de roues, les caissons confondus, enchevêtrés, dressant leurs bras inégaux, comme dans un geste de dé-

tresse, rappellent la confusion, l'aspect désolé des lieux de combat, quand la mêlée a été chaude et la lutte acharnée. Toute recherche, toute élégance est bannie de l'installation, et les voitures poudreuses, maculées de boue, seraient par elles-mêmes impuissantes à solliciter l'attention du passant, à éveiller ses désirs. Le sol, couvert de détritus que le balai respecte perpétuellement, se montre gluant, glissant, et les émanations méphytiques qui s'en dégagent, exigent un certain courage pour les affronter. L'espace laissé libre aux visiteurs est d'une exiguité telle que la circulation demeure au plus haut point pénible, exposant les allants et venants aux rebuffades, aux bourrades des voisins peu endurants. Ce n'est certes pas sur le marché aux légumes et aux herbes de la reine des villes du nord, que l'on rencontrera des groupes d'amateurs aux quels se mêlent souvent des notabilités du beau sexe, en parcourant les allées pour le simple plaisir des yeux, dans l'unique but d'admirer l'harmonie, l'heureux arrangement présidant à l'exhibition des richesses que, à chaque lever de l'aurore, les maraîchers d'autres pays déposent au seuil des halles pourvoyeuses de l'alimentation publique.

Mais il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, et ces divers inconvénients, ne contenant pourtant qu'un sommaire abrégé des griefs articulés par les intéressés, n'ont pas encore amolli l'énergie des vaillants travailleurs agricoles de ce joyau qui a nom : l'île de Montréal.

La saison des ventes, pour eux bien restreinte, les force à se hâter afin de tirer profit de ce qui leur a coûté tant de peines et de soins. Les mieux avisés, les plus entendus ont, de bonne heure, réalisé d'importants bénéfices, en se riant des frimas et des bises, et en cédant, au poids de l'or, les primeurs venus à la température élevée des couches, avec laquelle les neiges et les glaces ont dû capituler. Ces bonnes aubaines s'arrêtent quand apparaît le soleil de mai, quand la nature, devenue pitoyable à tous, agit d'elle-même et laisse les moyens artificiels sans aucune utilité. Le sol alors se couvre, presque d'un coup et par enchantement, de denrées de toute nature, dont la maturité sera rapide et qu'il importe d'offrir à la vente sans le moindre délai. Et les voyages vers les grands centres s'effectuent sans interruption. Le champ de débit n'ouvre ses portes que deux fois en sept jours, mais chaque expédition demande, pour le grand nombre, environ quarante-huit heures entre l'aller et le retour, et, si l'on tient compte du temps consacré à la cueillette et au chargement, on arrive à cette conclusion que le dimanche seul amène l'arrêt et un peu de repos.

Dès la veille de l'ouverture, dans le cours de l'après-midi, toutes les places sont occupées. Les *express* déploient leurs doubles rangées tout au long de la place Jacques-Cartier, jusqu'aux abords des quais, pour continuer leur développement sur le prolongement de la rue des Commissaires, en atteignant l'angle de la rue Bonsecours, en face de la

poissonnerie. Les droits payés à la corporation par chaque occupant s'élèvent à :

Dix centins pour les produits de la ferme ;

Vingt centins pour ceux des jardins ;

Vingt-cinq centins pour ceux présentés par des spéculateurs.

Le nombre des voitures varie entre quatre cent cinquante et cinq cents les jours ordinaires, pour atteindre le chiffre de huit cents aux heures d'affluence. Mais alors la position n'est plus tenable, et les malheureux qui se hasardent au milieu de la cohue, s'y trouvent pris comme dans un étau. Les gens de police, spécialement convoqués, ne parviennent pas aisément à rendre les accès libres, surtout aux bifurcations des rues.

Les mois de juillet et d'août sont les plus animés. Le calme s'accentue vers le milieu de septembre.

En toute saison, la vente commence au petit jour, et les dernières étoiles assistent fréquemment au déballage des fourgons et à la mise en montre de leur contenu.

Et, dans le cadre peu avantageux dont l'esquisse précède, subitement se font voir : les choux pansus, aux feuilles immenses ; les tomates à la peau lisse, teinte de sang ; les carottes trempées dans l'or que relève le vert éclatant de leur panache ; les navets, blêmes comme des moribonds ; les poivrons à l'enveloppe coriace, gonflés de vent ; les betteraves pudiques, dissimulant sous leur robe modeste, légèrement terreuse, leur belle chair amarante ; le blé d'inde frileux, pelotonné dans un amas de fines couvertures ; le radis de Paris, rondelet et mignon en sa tunique rose ; le melon savoureux, trahi par son parfum ; les chicorées à la chevelure ébouffée, tentantes de blancheur ; l'utile pomme de terre, à bon droit vénérée en ces contrées ; le choux-fleur, vrai bouquet symétriquement ordonné, et toute une abondance de vrais biens du Bon Dieu. Les pommes de toutes qualités ; les raisins noirs et blancs, trop tôt privés des caresses du soleil si douces pour eux ; les azeroles vermeilles, les bluets prélevés sur le pain quotidien des petits oiseaux des bois, complètent la nomenclature, et tout cet ensemble attend sa mise en route pour des destinations bien différentes, mais où chacun est appelé à dire un éternel adieu à la mère nature qui ne leur alloua que la plus éphémère des existences.

Point d'apprêt, point d'artifice dans la mise en vente. La valeur propre de l'objet attirera seule le client. Que sa critique soit légère aux empaquetages, aux emballages dans ces caisses barbouillées de vert et de rouge sale, zébrées de lettres blanches, ayant servi à l'importation du genièvre meurtrier, venu des bords du Zuiderzée !

A la première minute de l'ouverture, quand tout est silencieux, que les vendeurs, las d'une nuit presque sans sommeil, lentement étirent leurs

membres fatigués, les représentants des détaillants fashionables, des luxueuses épiceries, des hôtels en renom, sont disposés à faire emplette de ce que le marché contient de remarquable et de choisi. Les rues sont encore entièrement désertes, la ville totalement endormie, que déjà leur moisson est complète, et qu'au trot précipité de leurs chevaux, ils emportent dans leurs réserves la fine fleur des paniers. Les prix sont fixés sans débat, le placement étant assuré d'avance entre les mains de consommateurs qui, à leur tour, ne marchandent jamais, et paient sans compter. Ce ne sont pas les jardiniers qui feront grève au capital et maudiront les riches. Le commerce de deuxième rang fait ensuite son apparition, et prélève ce qui lui convient. On lui réserve bon accueil, ses achats valant par la qualité, mais surtout par la quantité. Les ménagères économes se présentent vers sept heures. Elles ont quitté leur lit de bon matin, laissant les petits aux soins des aînés, et ne regardant pas à la longueur du chemin pour épargner quelques sous sur la dépense journalière. Elles vont, sans trop se presser, d'un éventaire à l'autre, s'informant des cours, et ne se décidant qu'après s'être assurées qu'elles ne seront pas surfaites. La charge qu'elles emportent est parfois bien lourde pour leurs bras trop frêles, mais le dévouement maternel décuple leurs forces, et la bonne œuvre qu'elles accomplissent leur rend la besogne légère et diminue sensiblement le poids du fardeau.

Il est neuf heures, et, de toutes les issues, débouche la foule bariolée des acheteurs : avocats et notaires galants, aux habitudes matineuses, escortant ces dames pour les aider à butiner dans les corbeilles de fruits, et emporter eux-mêmes, sur trois doigts, ce qui a pu tenter leur compagne ; maris, sur le retour, légèrement soupçonneux, voulant voir de leurs yeux, et se chargeant de pourvoir aux besoins de l'office pour s'épargner les surprises ; cuisinières des grandes maisons, que la malveillance ne ménage pas toujours ; revendeurs des quartiers excentriques ; émigrés partis des côtes d'Italie ou des profondeurs du Caucase, tous fervents de la soupe aux choux, munis de sacs de toile ou de voitures d'enfant qu'ils emplissent à pleins bords, pour largement sacrifier à la plante chère à l'empereur Dioclétien.

L'animation est devenue très sensible et s'augmente par le trafic qu'amène, sur le même point, la descente ou la montée des voyageurs se rendant aux quais d'embarquement ou en revenant ; par le passage incessant des lourds camions qui desservent les entrepôts des rues St-Paul et des Commissaires. Et, pourtant, nul vacarme assourdissant, pas de brouhaha, presque du silence. Cela tient à ce que les vendeurs n'annoncent pas, et, comme on dit, ne crient pas leurs marchandises. La timidité naturelle à l'homme de la campagne s'oppose, de son côté, à ce qu'il sollicite le passant. De temps à autre, de-ci, de-là, quelques appels

discrets, et c'est tout. Quelle différence avec certaines halles, certains marchés du midi de la France, tous desservis par des revendeuses faisant profession de détailler ce qu'elles achètent en gros aux producteurs ! Les bonnes femmes sont là chez elles, commodément installées sur une chaise haute, d'où elles dominent les chalands. Chacune vante ses produits à plein gosier, et sur un rythme qui n'a rien de musical. Quand elle s'interrompt, c'est pour interpeller ceux qui passent à sa portée, et les presser d'acheter. Malheur à qui essayera de contester même à demi voix, le mérite de la marchandise ! Malheur surtout aux personnes du sexe qui paraîtront mettre en doute sa bonne apparence et sa fraîcheur ! Les invectives, les allusions les plus scabreuses, pleuvront drû sur la tête de l'infortunée, augmentées des grossières plaisanteries des camarades, et il ne restera plus à la victime qu'à se dérober par la fuite à ces propos malsonnants qui l'accompagneront tant qu'elle demeurera en vue. Ces procédés étant passés dans les mœurs, il n'arrive guère qu'aux étrangers, mal informés, de s'exposer à les subir. Les habitués des marchés de Montréal, ne se rendront jamais coupables de pareils méfaits.

Le soleil est sur son déclin et des épaves seules attendent preneur. Elles vont devenir la proie des détaillants ambulants qui, demain, parcourront les ruelles et les carrefours, montés sur des chariots interminables, trainés par une méchante haridelle, et, tout le long du jour, les échos rediront leur boniment habituel : *Les pommes, les pommes, c'est les pommes ! dix cents le quart les pommes, cinq cents le demi quart ! les pommes, c'est les pommes !*

J. Germano.

LA FILLE DE KONDIARONK

Le 4 août 1689, un canot d'écorce, monté par quatre hommes, descendait rapidement le fleuve Saint-Laurent. Deux des voyageurs, MM. de Gannes de Falaise et François de Verchères, le premier, lieutenant, et, le second, enseigne dans l'armée française, portaient l'élégant uniforme des troupes de la marine. Deux sauvages Hurons, engagés au Fort Frontenac pour conduire les jeunes officiers à Montréal, tenaient les avirons.

Le voyage s'était accompli jusqu'au lac Saint-François sans accident et sans incident. Les guides indiens, l'œil au guet, tenaient le large ; ils avaient évité, jusque-là, les rencontres des Iroquois, toujours dangereuses dans ces parages, car le Saint-Laurent était la voie ordinaire de ces indiens dans leurs incursions contre les établissements naissants de la jeune colonie.

Une chaleur tropicale pesait lourdement sur nos voyageurs ; les rayons ardents du soleil, dardant ses flèches d'or sur les eaux du lac Saint-François, calmes comme un miroir de métal, embrasaient l'air que pas un souffle ne rafraichissait. Les Hurons semblaient inquiets — c'était la journée la plus chaude de la canicule.

Falaise montrant l'horizon chargé de menaces, dit à ses compagnons : "il se prépare un violent orage : hâtons-nous d'arriver au lac Saint-Louis, où nous trouverons un abri sûr chez M. du Cruzel, qui commande au Fort de la Présentation ou chez M. François de Gallifet, au Fort de Verdun."

Les Hurons, secouant la tête d'un air peu rassuré, plongèrent leurs avirons dans ce lac de sang et d'or, et dirigèrent leur frêle embarcation à travers les rapides et les cascades. Lancé comme un trait, le léger canot franchit heureusement ces obstacles, la terreur des voyageurs.

Dans la soirée, suivant leurs prévisions, une tempête de pluie, de vent, de grêle et de tonnerre éclata, épouvantable. Tous les éléments

semblaient s'être déchaînés sur le Saint-Laurent. Une obscurité profonde couvrait le Lac Saint-Louis. Les éclairs, déchirant la nue, permettaient, seuls, aux Indiens d'entrevoir, par-ci, par-là, les rives du Nord vers lesquelles ils se dirigeaient, en luttant avec énergie.

De temps à autre, les sauvages tournaient la tête et prêtaient l'oreille d'un air inquiet. Ils cherchaient à découvrir, à la faveur d'un éclair, la raison de certains clapotements étranges, qui ne ressemblaient en rien au bruit des vagues s'entrechoquant entre elles.

Tout-à-coup, un des Hurons, se penchant vers ses compagnons, leur dit à voix basse : " hâtons-nous, les Iroquois sont derrière nous à notre poursuite. "

Il était minuit. La tempête augmentait de fureur. Le Huron avait dit vrai. Les Iroquois les suivaient, mais ce n'était pas leur canot que ces barbares poursuivaient.

Quinze cents guerriers Iroquois s'étaient donnés rendez-vous à l'embouchure de la rivière Chateauguay, sur la rive sud du lac Saint-Louis, où, sans éveiller l'attention, cette petite armée avait pu se réunir. Dans la soirée du 4 au 5 août 1689, cette flotille de canots de guerre se portant en avant sur une ligne convergente de près de trois milles de front, traversa le lac, afin de surprendre les malheureux colons de Lachine, pendant leur sommeil (1). La confédération iroquoise composée des cinq cantons Onnontagués, Onneyouths, Tsonnonthouans, Mohawks et Goyogouins, avait juré de tirer une vengeance éclatante du guet-apens dans lequel le gouverneur Marquis de Denonville, avait fait tomber leurs chefs en 1687. Les Iroquois tenaient leur serment.

La profonde obscurité et la tempête qui se déchaîna pendant cette nuit terrible "la nuit du massacre," favorisa étrangement l'entreprise diabolique de ces démons féroces et cruels comme des tigres.

Le bruit qu'avait entendu le guide Huron, était causé par le clapotis de la lame, frappant la proue des canots des Iroquois, s'avançant en bataille, à travers le lac.

Nos jeunes officiers, s'armant d'avirons, aidèrent leurs guides à gagner le rivage. La ligne noire présentée par le front de bandière de la flotille iroquoise, devenait visible, chaque fois que la foudre éclatait au-dessus de leurs têtes. Enfin, trempés jusqu'aux os, brisés, exténués, inquiets et anxieux de toucher terre afin de donner l'alarme aux fortins qui bordaient la côte de Lachine, MM. de Falaise et de Verchères, atterrirent au hasard, suivis de près par les Iroquois, qui les avaient gagnés de vitesse.

Saisissant leurs armes, les jeunes officiers s'élancèrent sur le rivage et prirent en courant, la direction d'un fort qu'ils avaient aperçu dans

(1) D. Girouard—" Lake St. Louis, ol l and new."

le lointain, à la lueur d'un éclair. Ils avaient à peine franchi quelques centaines de pieds, qu'ils furent arrêtés par une bande d'Iroquois. Ces Indiens, rampant comme des couleuvres, vers les habitations, se levèrent au devant d'eux et cherchèrent à les saisir.

Abandonnés à eux-mêmes, éloignés des forts, entourés d'ennemis, il ne restait pas d'autre alternative à Falaise et à Verchères que de se jeter dans un canot et de chercher à gagner le milieu du lac. Les deux Hurons avaient été massacrés sur place, sans avoir eu le temps d'entrer en défense. Une chasse à l'homme, terrible, commença. Les deux officiers sautèrent dans le premier canot iroquois qu'ils rencontrèrent et poussèrent au large, luttant contre les vagues qui déferlaient avec fureur. Une dizaine d'Iroquois s'élancèrent à leur poursuite.

Falaise et Verchères, quoique inexpérimentés, réussirent à s'éloigner du rivage, à force de rames, suivis de près par les Iroquois, reprenant à chaque éclair, la piste que l'obscurité leur faisait perdre.

Les officiers français, ramant au hasard, ne s'apercevaient pas qu'insensiblement, ils étaient entraînés par les courants, vers les cataractes et les rapides du Saut Saint Louis.

Les Iroquois les rejoignirent enfin. Un indien saisissant les bords de leur embarcation s'apprêtait à la faire chavirer. Un coup de pistolet tiré à bout portant lui cassa la tête. Un autre sauvage frappa de son aviron Falaise à la tête. Verchères, riposta par un coup de feu à travers la poitrine. L'indien en tombant, renversa le canot qu'il montait. Cet incident donna un peu de répit à nos amis pendant que la seconde embarcation indienne recueillait les survivants.

Mais, ô horreur ! Des bruits étranges frappent les oreilles des officiers français, bruits qui dominent les grondements de la tempête et le fracas du tonnerre. Ce sont les cataractes et les rapides du Saut St-Louis qui attirent comme une pieuvre, aux gigantesques tentacules, les malheureux bateaux qui s'aventurent dans leurs cascades bondissantes, et les brisent comme du verre sur les rochers.

A cet endroit, le Saint-Laurent fait brusquement une chute de près de quarante pieds. Une grande île, plantée là au milieu de ce fleuve, offre un nouvel obstacle à l'énorme volume d'eau qui s'engouffre avec fracas dans les déchirures et les échancrures creusées dans le tablier, de ce barrage granitique. C'est à travers ces passages étroits taillés dans le roc vif, formant autant d'écueils que de récifs, que le St-Laurent écumant, se précipite avec fureur, avant de reprendre plus bas, son cours majestueux.

Falaise et Verchères se voyant perdus, redoublèrent d'efforts pour changer la direction de leur embarcation, devenant de plus en plus incontrôlable, mais les Indiens réussirent encore une fois à se rapprocher bord à bord. Sautant comme des chats tigres dans ce frêle bateau, ils

engagèrent une lutte terrible, corps à corps, à coups de hache et de casse-tête, avec les officiers qui n'avaient plus que leurs couteaux et leurs avirons pour armes. Vingt fois, les canots s'entrechoquant furent sur le point de sombrer. Enfin, après un combat homérique, MM. de Falaise et de Verchères, perdant leur sang par plus de dix blessures furent terrassés et jetés au fond d'un canot.

Les Iroquois, aux prix de mille efforts purent ramener cette embarcation dans les eaux plus calmes de la rive sud, d'où ils se dirigèrent de nouveau vers Lachine.

La tempête s'apaisa avec le lever du soleil, qui éclaira un champ de carnage et de dévastation horrible à voir. En reprenant leurs sens, les jeunes officiers français se trouvèrent étendus sur la terre détrempée, les pieds et les bras écartés en forme de croix de St-André, retenus dans cette position par des liens qui leur entraient dans les chairs, attachés à quatre piquets, fortement enfoncés dans le sol. Une autre corde, formant collier, attachée à un cinquième piquet leur empêchait de remuer la tête. Des milliers de moustiques et de mouches suçaient leurs plaies ; une soif dévorante ajoutait à leurs souffrances. Ils étaient entourés de sauvages, demi-nus, couvert de sang, ivres, poussant des cris féroces et dansant autour des poteaux de la torture, où ils faisaient brûler les malheureux habitants de Lachine, épargnés dans le massacre de la nuit précédente.

Pendant plusieurs jours les Iroquois exercèrent leur fureur sur ces pauvres malheureux, brûlant toutes les habitations sur un parcours de sept lieues, égorgeant les hommes après leur avoir brûlé les pieds, arraché les ongles, crevé les yeux, ouvrant le ventre aux femmes et faisant rôtir leurs enfants sous leurs yeux, pour les manger ensuite. M. de Vaudreuil, qui commandait à Montréal, en l'absence de M. de Callière passé en France, sonna le rappel aux maigres forces de son district, pour aller rencontrer ce formidable ennemi et délivrer les petites garnisons des Forts Rémy, Cuillerier, Rolland, et de la Présentation.

Depuis la nuit sanglante du 4 au 5 août, les Iroquois s'étaient répandus dans toute l'île de Montréal semant la mort et la dévastation. Ces Indiens passaient des journées entières à l'affût, dans la tête d'un arbre, ou à plat ventre, dans un champ de maïs, guettant les colons, qui cherchaient à se réfugier dans les forts, ou que certaines exigences obligeaient à se montrer. Ils tombaient dessus, le casse-tête à la main et continuaient leurs hécatombes. Ils massacrèrent ainsi une partie de la population de Lachenaie et emmenèrent au moins ving-cinq de ses habitants rejoindre à Lachine, les captifs que l'on devait ramener dans les bourgades (1).

---

(1) D. Girouard — Vieux Lachine.

Ouréouanati, le chef de guerre des Iroquois, voyant ses guerriers repus de massacres et de cruautés et ne trouvant plus d'eau-de-feu pour assouvir leur passion, s'alarma des préparatifs de M. de Vaudreuil et commanda le retour. Ils avaient surpris et égorgé plus de deux cents personnes. Ils emmenaient cent vingt prisonniers de tout sexe et de tout âge comme ôtages ou pour les attacher au poteau de la torture, dans les bourgades, afin de divertir les vieillards, les femmes indiennes et les enfants. Les cinq nations devaient en faire le partage avant de se séparer.

Il fallait donc empêcher les blessés de mourir avant l'heure. Chaque tribu avait ses *autmoins,* ses jongleurs et ses médecins. On les chargea du soin de guérir les blessés qui pouvaient être guéris et d'expédier les autres par le feu, ou par le casse-tête.

Les *Autmoins* appliquèrent des vulnéraires très puissants sur les blessures des malheureux prisonniers, et leur ingurgitèrent des tisanes et des potions de simples et de racines. Un bon nombre guérirent.

Le retour dans les foyers des Iroquois, fut pour les captifs français, une odyssée de souffrances physiques et morales, que l'imagination ne saurait concevoir.

On jeta ces prisonniers, garrottés solidement, au fond des canots et l'on commença le voyage : plus de cent lieues ! Quand la flotille rencontrait des rapides, tout le monde mettait pied à terre. Les Iroquois chargeaient leurs canots sur leurs épaules et faisaient ce portage *à la file indienne,* s'appliquant à dissimuler la route qu'ils suivaient en mettant les pieds dans les mêmes traces, que le dernier de la file recouvrait de feuilles. On faisait traîner sur des tobagannes ou sur des brancards, les blessés et les bagages, par les prisonniers valides. Quand un blessé ou un infirme devenait encombrant, on l'abandonnait aux tortures de la faim et aux attaques des bêtes féroces, à moins que les Indiens ne fussent en belle humeur ; alors, ils s'amusaient à le faire brûler et à le cribler de flèches, comme une cible.

Tous les soirs, cette petite armée, profitait d'une baie bien abritée, ou d'une crique couverte de joncs épais, pour camper. Des éclaireurs fouillaient les alentours, d'autres chassaient le gros gibier et quand on était rassuré contre des surprises ou contre une poursuite, on allumait les feux sous les chaudières.

On jetait dans ces chaudières des quartiers d'ours, de caribous, de chevreuils ou de castors. Les Indiens s'allongeaient sur la mousse et mangeaient ainsi ou accroupis, tirant de la chaudière, avec leurs mains, les morceaux de viande qu'ils déchiraient à belles dents, se rassasiant, appuyés sur les coudes, dans la pose de bêtes sauvages, dévorant leur proie. Ils jetaient à leurs prisonniers, comme à des chiens, les restes

de ces festins. Souvent ils ne donnaient à ces malheureux qu'un peu de sagamité ou de farine de maïs délayée dans de l'eau.

MM. Falaise et Verchères, à peu près guéris de leurs nombreuses blessures, étaient surveillés tout particulièrement, surtout depuis que plusieurs prisonniers avaient réussi à s'échapper. En outre des quatre liens qui les attachaient en forme de croix de Saint-André et du collier qui leur fixait la tête à un cinquième piquet, on leur ceignait d'une sangle, le milieu du corps et l'on attachait l'autre extrêmité de cette courroie au poignet d'un guerrier Iroquois, qui dormait, sur le ventre, à coté de son prisonnier. Toute évasion était donc impossible.

Les cinq nations se dispersèrent le long du lac Ontario, rentrant chacune dans son canton, après s'être au préalable partagé le butin et les captifs. Les Agniers furent les premiers à abandonner la colonne, se dirigeant vers la rivière Mohawk, puis les Oneyouths, vers le lac Oneida, puis les Onnontagués qui remontèrent la rivière Oswégo, jusqu'à leur bourgade. Les Goyogouins et les Tsonnonthouans habitaient plus loin, à l'ouest du lac Ontario, près des chutes du Niagara.

Les deux officiers français avaient été, depuis la nuit du massacre, prisonniers des Onnontagués, qui les avaient captivés à la tête des rapides du Saut Saint-Louis. Ils suivirent donc, ou plutôt ils furent traînés à la suite des guerriers de cette tribu, qui remontèrent, en suivant la berge, la rivière Oswégo, dont les eaux, tour à tour impétueuses ou somnolentes, coulaient entre des rives déchiquetées. L'automne s'annonçait, par la rouille qui envahissait les masses sombres des verdures. Le soleil ne pénétrait plus à travers l'enchevêtrement des branches et le voile dense des feuillages, qu'en rayons divisés et attiédis.

Enfin, un jour, on laissa les prisonniers à leurs piquets, et les guerriers Onnontagués procédèrent à leur toilette de grand gala. Ils peignirent avec de l'ocre rouge, des figures d'animaux sur leurs corps ; les uns se teignirent le nez en bleu, les sourcils, le tour des yeux et les joues en noir, et le reste de la figure en vermillon ; les autres se tracèrent des bandes rouges, noires et bleues, d'une oreille à l'autre ; ils mêlèrent des plumes d'oiseaux et des touffes de poils d'animaux à leurs cheveux ; ils s'attachèrent des pendants aux narines et aux oreilles, des bracelets de coquillages aux poignets et aux chevilles, et se couvrirent la tête d'une épaisse couche de graisse d'ours.

Ainsi faits, ils dépêchèrent un héraut vers la bourgade pour annoncer le retour des guerriers, aux anciens, aux femmes et aux enfants, qui s'empressèrent d'accourir au devant d'eux, en poussant des cris de joie, ressemblant plutôt à des hurlements de bêtes féroces qu'à des voix humaines.

Il faisait une après-midi splendide. Une bande pourpre, posée au bas du ciel, faisait à la terre une ceinture flamboyante, qui mettait le feu à l'horizon derrière les grandes érablières. Au-dessus de cette zone incendiée, les tons roses, orangés et bleus turquoise d'un superbe coucher de soleil, s'étageaient comme des gradins de couleur, autour d'un amphithéâtre bariolé, et sur ce fond de lumière colorée, les cabanes des Onnontagués, s'élevaient en bordure sur les rives d'un lac ravissant. On laissa les canots. Les quatre cents guerriers Onnontagués, sur deux rangs, précédés de Ononkonayati, leur grand chef, marchèrent vers le village, avec la fierté de véritables conquérants. Falaise et Verchères les mains liées, suivaient avec les autres prisonniers, échus à ces Indiens.

Des enfants entouraient cette colonne, agitant en cadence, leurs *chichikoués* et mêlant les sons de ces instruments de musique, baroques, aux sons des tambours et aux cris et aux acclamations de la tribu. D'un autre côté, de vieilles indiennes, et de jeunes garçons montrant des dents aigues, comme des dents de loups-cerviers, frappaient les captifs avec des bâtons et des pierres, ou les brûlaient à leur passage avec des tisons ardents.

En arrivant aux cabanes, les malheureux prisonniers furent réconfortés par la vue d'un blanc, qu'à certaines parties de son vêtement bigarré, ils reconnurent pour un missionnaire français. C'était un jésuite, le Père Millet, arraché au supplice du feu, grâce à la pitié d'une Indienne, moins cruelle que les autres femmes de sa tribu, et qui l'avait adopté, en remplacement de son fils tué à la guerre. Le bon Père, levant les bras au ciel, bénit en pleurant les captifs poursuivis par cette meute de jeunes loups et de vieilles hyènes.

Les prisonniers furent attachés de nouveau, à leurs piquets, et abandonnés toute la soirée aux insultes et aux divertissements des vieillards, des femmes et des enfants. Les vieillards prenaient plaisir, en fumant leurs longs calumets, à saisir les mains liées des malheureux et à leur brûler les doigts et les ongles dans les fourneaux de leurs pipes, —d'autres leur arrachaient les ongles avec leurs dents, ou les brulaient avec des charbons.

Pendant ce temps là, les guerriers mirent le feu sous les chaudières et se régalèrent dans le grand " wigwam " du chef de la tribu, par un festin *à tout manger*. On y mangea trois ours, dix chevreuils, quatre caribous, et une quantité de castors, que les jeunes guerriers restés au village, avaient tués en prévision du retour de leurs anciens.

Le lendemain, le grand Conseil se réunit pour décider du sort des prisonniers. Jusque là ces malheureux avaient souffert de la faim, de la soif, du feu, avaient reçu des coups et subi tous les outrages, mais ils ignoraient encore par quel supplice les Iroquois mettraient fin à leurs tourments.

La délibération devait être courte. Le sort des prisonniers était scellé à l'avance. Déjà les femmes Indiennes, les vieillards et les enfants, tous plus cruels les uns que les autres, étaient réunis sur la place, où s'élevait le "poteau de la torture" et allumaient, tout alentour, des feux destinés à rougir les instruments du martyre.

Mais, tout à coup, ces démons, laissèrent leur travail et saluèrent bien bas à son passage une femme qui se rendait au Conseil. C'était Sianouina, la *Capitainesse* de la tribu des Onnontagués.

Un murmure d'admiration accueillit l'arrivée de la jeune veuve de l'ancien Grand Chef des Onnontagués. Tous les guerriers se levèrent et s'inclinèrent respectueusement. Elle s'avança lentement, traversant l'enceinte où siégeaient les guerriers, et se dirigea vers l'endroit qui lui était réservée.

Sianouina était vêtue d'une robe de peaux de loutres, bordée d'une large bande de martres de roches, qui tombait droit sur ses pieds. Un grand manteau de peaux de renards bleus, que retenait un fermoir de griffes d'ours, trainait derrière elle, faisant à chacun de ses pas, comme une vague, dont les ondulations l'auraient suivie. Ses bras, d'un modelé de statue antique, garnis de bracelets de dents de lynx, sortaient nus de sa tunique de riches fourrures, sans manches. Elle avait aux pieds des souliers de peaux de jeunes chevreuils, couverts de broderies de poils de porcs-épics, de couleurs très vives.

Sianouina portait les cheveux comme les femmes de la tribu des "*cheveux-relevés*", en forme de tour, dans lesquels étaient piquées des plumes d'aigles, qui la faisaient paraître encore plus grande. Elle avait un profil pur qui rappelait aux Européens, les vierges du moyen âge, plutôt que les traits des Indiens. Sianouina n'avait pas les pommettes des joues saillantes comme les femmes de sa race : au contraire, l'ovale arrondi de sa figure était parfait. Les prunelles de ses grands yeux noirs, pleins d'une flamme douce et mélancolique, semblaient regarder tout au loin, au-delà des espaces terrestres : un doux sourire, empreint de tristesse mais annonçant la bienveillance, soulevait les coins arqués de ses lèvres rouges, qui découvraient des dents admirables : elle était brune mais pas du brun des peaux-rouges, plutôt du brun doré des Espagnols.

Sianouina portait au cou un collier symbolique de *Wampum*, formé de milliers de grains de coquilles, terminé par une perle de nâcre, percée dans sa longueur ; une petite croix d'or, cadeau de la sœur Marguerite Bourgeois, était suspendue à ce *Wampum*. Quoique à peine âgée de vingt-quatre ans, la vie de Sianouina avait été mêlée à une foule d'évènements. Elle n'était pas Iroquoise de naissance ; elle était la fille du célèbre chef Huron Gaspard Soiaga Kondiaronk que les Français avaient surnommé "*Le Rat*" et les Anglais "*Atario*"; elle

était née à Michilimackinac, au point de jonction des grands lacs Michigan et Huron.

Kondiaronk, son illustre père, doué d'une grande éloquence et de beaucoup d'esprit, était certainement l'Indien le plus remarquable de son époque. Il brillait autant dans les conversations particulières que dans les assemblées publiques ; il avait fait la conquête du gouverneur-général du Canada M. de Frontenac, et du Père de Carheil, qui trouvaient beaucoup de charmes dans sa compagnie. L'estime qu'il portait à ce Père Jésuite fut ce qui le détermina, dit-on, à se faire chrétien.

Kondiaronk fut pendant plus de cinquante ans, l'arbitre des destinées de la Confédération Huronne-Iroquoise. Les soixante-quinze ans de sa vie couvrent une époque très tourmentée de l'histoire de la Nouvelle-France. La vie de cet homme d'état Indien, s'écoula dans les combats. dans les conférences, dans les traités, dans les ambassades, dans les embuscades. Jamais Sauvage ne montra plus de génie, plus de valeur, plus de prudence et plus de connaissance du cœur humain. Passionné pour le bien et la gloire de sa nation, ce fut par patriotisme qu'il rompit, avec cette décision qui compte le crime pour rien, la paix, que le Marquis de Denonville avait contractée avec les Iroquois, contre ce qu'il croyait être les intérêts de ses compatriotes (1).

Ce grand chef Huron, dans un de ses voyages à Montréal, avait confié sa fille Sianouina aux sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, pour en faire une chrétienne d'abord, et pour lui donner une éducation dont elle put faire bénéficier ses pauvres compatriotes, dans la suite.

Sianouina, par sa piété, par sa modestie, par son intelligence remarquable, autant que par sa douceur et son éclatante beauté, devint en peu de temps l'élève favorite du pensionnat. L'illustre fondatrice de la maison, la vénérable Sœur Marguerite Bourgeois, l'avait prise sous sa protection et lui témoignait une affection toute particulière.

Quelques années après, Kondiaronk, vint en ambassade à Montréal, conférer avec le gouverneur François Marie Perrot et les chefs des tribus Iroquoises, Outaouaises et Eriés.

Le gouverneur reçut ces ambassadeurs avec grande pompe et leur fit admirer les progrès étonnants que Montréal avait faits sous son administration. Kondiaronk, avait bien connu M. de Maisonneuve, l'illustre fondateur de Ville-Marie. Le chef Huron, en revoyant si belle, la ville de Maisonneuve, exprima avec vivacité les regrets que lui faisait éprouver l'ingratitude des Français, qui avaient si mal récompensé les mérites de cet homme de bien, décédé le 9 septembre 1676, neuf ans auparavant, en disgrâce à Paris.

---

(1) Garneau—Histoire du Canada, vol. II, p. 158.

Le Pensionnat des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, dont la réputation grandissait tous les jours, fut visité par les chefs Indiens, curieux de voir de près ces "*femmes Vierges*" dont les vertus étaient connues jusque dans le fond de leurs bourgades.

Sianouina, devenue une jeune personne accomplie, fut désignée pour souhaiter, en langue indienne et en français, la bienvenue au gouverneur et aux grands chefs, revêtus de longues robes de castor, la tête ornée de plumes d'aigle, le cou, les bras et les jambes, couverts de colliers de porcelaine, de broderies, de rassades, de Wampums et de bracelets.

Kondiaronk reçut les félicitations de ses collègues, sur les grâces et l'éclatante beauté de sa fille, qui avait acquis une distinction et un charme particulier, au contact des jeunes élèves appartenant aux familles les plus distinguées de la société française.

Le grand chef des guerriers de la puissante nation des Onnontagués, un jeune Iroquois, déjà célèbre dans les cinq cantons, par sa valeur, devint à première vue, éperdument amoureux de la fille de Kondiaronk. Avant la fin des négociations, Anéréouataré, ce chef Iroquois, demanda Sianouina en mariage, à son père, et suivant l'usage, accompagna sa demande d'un riche présent, consistant en fourrures.

Kondiaronk, persuadé que cette alliance offrait des avantages en assurant aux Hurons l'amitié du chef de la redoutable tribu des Onnontagués, accepta le présent. D'après les coutumes indiennes, cette acceptation décidait le mariage ; Sianouina devait épouser l'Onnontagué.

La fille de Kondiaronk pleura toutes les larmes de ses yeux ; elle se jeta aux pieds du farouche chef Huron le priant, l'implorant de ne pas la sacrifier à des calculs de cette nature et demandant à son père de la laisser encore sous les soins des bonnes religieuses. Kondiaronk, invoquant des raisons d'état, fut inflexible.

Les conditions d'une paix, qui ne devait pas durer, ayant été arrêtées et signées par les ambassadeurs, Kondiaronk retira Sianouina du pensionnat, où, depuis quatre ans, elle avait acquis toutes les grâces, et brillé de toutes les vertus. Les adieux de Sianouina à la sœur Marguerite Bourgeois et à ses compagnes auraient pu attendrir des tigres mais non des peaux rouges. On partit pour le village d'Onnontagué où devait se célébrer son union.

Le retour fut rien moins que gai. Tomber de la civilisation raffinée de la société canadienne dans les superstitions grotesques, enfantines souvent, mais toujours cruelles de ces peuplades barbares et payennes, fut pour l'âme délicate de Sianouina, le sujet d'une profonde affliction. Enfin, avec l'aide de la prière, elle surmonta les dégoûts qui

s'emparaient d'elle, et attendit le jour de son hymenée avec une résignation toute chrétienne.

Après un voyage d'un mois, on arriva au village de la tribu des Onnontagués. Kondiaronk et cent guerriers de son escorte, accompagnèrent Sianouina, qui obtint de l'amoureux chef Iroquois, de faire bénir leur union par le Père Lamberville, de la société de Jésus, alors en mission dans le canton.

Le soir du mariage, un festin réunit les Hurons et les Iroquois dans le Wigwam du grand chef, dont les murs et le sol disparaissaient sous des amas de fourrures rares et précieuses. Ce banquet, auquel Sianouina et ses femmes n'assistaient pas, se prolongea fort avant dans la nuit, et se termina par des chants. Les Hurons et les Iroquois se détestaient à mort, depuis un grand nombre d'années, mais se faisaient hypocritement bonne figure, en certaines occasions, sans oublier leur haine féroce. Entre ces nations, la hache de guerre, malgré les traités, n'était jamais sérieusement enterrée : à peine était-elle recouverte de feuilles.

Un chef Huron chanta les faits d'armes de sa race : il exalta la valeur des guerriers de sa tribu et fit l'apothéose de son propre père, qui avait été tué dans un combat par les Iroquois, mais non sans avoir, au préalable, massacré beaucoup de guerriers de cette nation.

Anéréouataré, se levant à son tour entonna un véritable chant de guerre qu'il termina en se glorifiant d'avoir pris part au combat que venait de célébrer le dernier chef Huron et d'y avoir tué lui-même, de sa propre main, ce père, dont il venait de chanter la mémoire.

A ces mots provocateurs, le Huron pris de fureur, se leva et se précipitant sur le mari de Sianouina, lui cassa la tête d'un coup de tomahawk et l'abattit mort à ses pieds. Kondiaronk et les chefs des deux nations, frappés de stupeur, réussirent avec beaucoup de peine à empêcher une mêlée générale. On s'empara du meurtrier qui fut attaché à cinq piquets jusqu'après les obsèques d'Anéréouataré. Le grand Conseil devait décider ensuite de son sort.

Sianouina mariée dans la journée, était veuve dans la soirée, avant d'avoir connu les surprises du mariage. On fit des funérailles splendides au chef Iroquois, suivant les coutumes de la tribu. Kondiaronk y trouva occasion de faire un grand discours, tout à la paix.

Le châtiment du meurtrier fut horrible. On étendit le corps de Anaréouataré sur des claies, au-dessous desquelles l'assassin fut lié, de manière que les chairs putréfiées qui se détachèrent du cadavre, tombaient sur lui.

Il ne put même obtenir que le plat contenant sa nourriture, ne fut pas exposé à recevoir ces restes dégoûtants.

Il demeura en cet état jusqu'au jour où Sianouina obtint du Conseil des Anciens, une commutation de peine en faveur de son malheureux compatriote (1).

Sianouina en épousant le grand chef des Onnontagués avait été reconnue et acceptée comme " *Capitainesse* " de cette nation. Condamnée par son nouvel état à vivre avec les Onnontagués, elle demanda et obtint la garde du feu de la tribu, pendant son veuvage. Une des grandes inquiétudes des Indiens était de conserver le feu du village. Sa garde en était toujours confiée à la femme d'un chef qui devait l'entretenir ; elle se servait à cette effet, d'une grosse bûche de sapin qu'elle couvrait de cendres ; si elle le conservait pendant trois lunes, le feu devenait sacré et la gardienne recevait de grands honneurs ; elle avait le droit de paraître dans l'assemblée des guerriers, où chacun, après avoir allumé son calumet au foyer, devait, en signe de respect et de reconnaissance, lui lancer une bouffée de fumée au visage (2).

Depuis la mort de son mari, Sianouina avait donc conservé la garde du feu de la tribu et à la grande admiration des Onnontagués, elle l'avait toujours, sans interruption, entretenu vif et clair, jusqu'au jour de l'arrivée de MM. de Falaise et de Verchères, dans la bourgade. Elle prenait toutefois, rarement part aux délibérations du Conseil : mais ce jour-là, Sianouina se décida à faire tous ses efforts pour empêcher de nouveaux sacrifices humains.

Lorsque la Capitainesse entra au Conseil, il était temps. On allait prononcer la condamnation des captifs et ordonner qu'ils fussent attachés au poteau de la torture et abandonnés à la férocité de toute la tribu.

Sianouina se leva et promenant ses beaux yeux voilés de tristesse sur l'assemblée des anciens et des guerriers, elle prononça, d'une voix chaude et bien timbrée, le discours suivant :

Sagamos, Sachems, chefs et guerriers Onnontagués ! !

" Votre cœur restera donc toujours fermé aux sentiments de magnanimité que l'on devrait attendre de guerriers valeureux comme vous ? N'avez-vous pas assez massacré de visages pâles pour montrer maintenant un peu de générosité dans votre triomphe ? Vous avez fait des pertes douloureuses parmi les plus vaillants de notre nation. Ne croiriez-vous pas honorer davantage la mémoire de ces illustres morts, en les rempla

(1) Ferland—Cours d'Histoire du Canada, page 108.

(2) Ferland—Cours d'Histoire du Canada, p. 12.

çant à vos foyers et dans vos rangs, par l'adoption des prisonniers, au lieu de les immoler à votre vengeance ?

Onnontagués !

Deux grandes nations se disputent notre alliance et notre territoire. Nous gênons les blancs dans leur expansion coloniale. Ces visages pâles veulent nous faire disparaître de la surface de l'Amérique. Ils nous arment les uns contre les autres et lancent les tribus des Agonnonsionnis (Iroquois) contre celles des Wendats (Hurons) et ceux-ci contre les autres nations. Ils emploient les Indiens comme des limiers, et les dressent à la chasse à l'Indien afin de les faire se décimer entre eux. De plus, les Anglais disent que " le meilleur Indien, c'est l'Indien mort " et ils offrent cinquante louis de récompense au soldat qui tue un Indien dans les bois, comme une bête féroce. Les Français, plus humains accordent une prime de vingt écus pour un Iroquois pris vivant, (Bancroft), afin de le convertir au christianisme. Nous sommes donc traqués de tous côtés.

Onnontagués ! Il est temps d'enterrer à tout jamais, la hache de guerre, si vous ne voulez pas disparaître comme nation. Vous n'avez aucun besoin de luttes pour agrandir un territoire dont vous ne connaissez pas les limites. Ce n'est donc que pour assouvir votre férocité naturelle et pour tirer vengeance de vieilles injures, que vous êtes allés à quatre cents milles de vos foyers, massacrer et brûler deux cents Français.

Vous êtiez partis quinze cents guerriers, et vous ne revenez que quatorze cents.

Et vous triomphez, au lieu de pleurer ! Et vous voulez encore attacher, au poteau de la torture, les prisonniers que vous avez ramenés ? Mais, malheureux Onnontagués ! Annonthio remplacera ces deux cents colons par un millier d'émigrants de France dès le mois prochain. Et vous, où allez-vous recruter ? vous êtes condamnés à pleurer vos chefs morts, sans pouvoir les remplacer, si ce n'est par l'adoption des prisonniers.

Entendez-vous le bruissement des flots ? c'est le Dieu de l'onde qui gémit. Ecoutez le murmure des feuilles et le souffle du vent ; c'est l'haleine de vos morts qui passe. Si vous aviez le bonheur, ô Onnontagués, de connaître les vérités de la religion et si vous aviez été régénérés par les eaux du baptême, comme votre ancien chef Garagonthié, votre cœur s'ouvrirait aux sentiments élevés de la charité et de la générosité des chrétiens. Avant de commettre des actes de cruauté barbare comme ceux que vous affectionnez, vous diriez alors

avec votre chef Ononkonoya à ses guerriers : " Mes frères ! si nous voulons commettre une telle lâcheté, attendons au moins que le soleil soit sous l'horizon afin qu'il ne la voie pas " (1).

Encore dix victoires comme celle ci, et la race des Agononsionnis aura disparu.

Sachems, Sagamos, chefs et guerriers !

"La loi de la nation permet à un chef d'arracher au poteau de la torture les prisonniers qui lui plaisent. Apprenez donc que MOI, Sianouina, veuve du grand chef de guerre Anéréouataré, capitainesse des Onnontagués, héritière des Wendats, fille de Soiaga Kondiaronk, leur chef auguste, gardienne du feu sacré de la tribu, j'adopte aujourd'hui les femmes, les enfants et les deux officiers français que vous avez ramenés captifs de votre expédition en Canada. Vous ne les torturerez donc pas. Ils sont à moi. J'ai dit."

Sianouina, après ce discours, reprit son siège, au milieu des applaudissements du Conseil. Le grand chef civil, Ononkonayati, se levant alors prononça ces paroles : " Mes frères ! Suivant la loi de notre tribu, les captifs réclamés par notre illustre capitainesse sont libres et deviennent sa propriété — à partir de ce moment, ces Français font partie de notre nation. Nous espérons qu'ils abandonneront tous leurs anciens souvenirs, surtout ceux de leur pays, si profondément gravés dans le cœur des Français, pour se dévouer à leur nouvelle patrie. Qu'on les délivre de leurs liens et qu'on les rende à la liberté. Ils sont la propriété de Sianouina, la capitainesse." Puis se tournant vers cette dernière, le grand chef continua : " Ma sœur ! vous parlez comme votre père, l'éloquent Soiaga ; la raison coule de votre bouche comme l'eau cristalline d'une source pure, sous les fleurs printannières. Le conseil est heureux de se rendre à votre avis et vous approuve en tout ; j'ai dit."

Autant fut grande la fureur de la populace iroquoise, qui attendait les captifs, près des feux et des poteaux de la torture, autant, pour le moins, fut grande la joie des pauvres malheureux Français, en apprenant, par le héraut de la tribu, la nouvelle de leur délivrance. Le bon Père Millet détacha leurs liens en pleurant de joie et leur apprit qu'ils devaient leur salut à l'héroïque Capitainesse Sianouina. Les captifs demandèrent à être conduits de suite auprès de leur libératrice afin de lui exprimer leur gratitude et leur reconnaissance.

---

(1) Bibeau—Le Panthéon Canadien, p. 208.

Les Français furent agréablement surpris de se trouver en présence d'une Indienne d'une grande beauté, d'une suprême élégance, portant ses riches vêtements de fourrures comme une reine et parlant un français très pur.

Le lieutenant de Falaise s'était chargé du soin de parler au nom de ses compagnons ; il le fit en des termes choisis, et comme ses paroles venaient du cœur, il fut très éloquent.

La Capitainesse reçut ses remerciements avec modestie, puis leur serrant effectueusement la main à tous, elle les assura de sa protection. Elle leur exprima ses vifs regrets de les voir dans une condition aussi malheureuse. Elle leur conseilla de se mêler intimement aux Onnontagués dont ils faisaient partie, momentanément, ajouta-t-elle en souriant. Elle reprit : " Comme le travail est en horreur chez mes pauvres compatriotes, vous n'aurez pendant cet hiver qu'à prendre part aux chasses des Iroquois, à leur jeux et à leurs festins. Cependant, l'horizon politique est gros de menaces. Nous aurons peut-être la guerre avec des tribus voisines ou avec les Français, car les Anglais d'Albany intriguent fortement pour y pousser les Cinq Nations. Que Dieu nous en préserve. J'aime tant la France ! dit-elle, en soupirant. Vous aurez pour logement des cabanes situées à une petite distance de la bourgade, près d'un lac très poissonneux et dans un pays fort giboyeux ; vous y vivrez à votre guise. Je vais vous faire distribuer des armes, et dès demain vous aurez à pourvoir à votre subsistance. Le bon, l'excellent Père Millet vous aidera de ses précieux conseils et vous consolera dans vos moments d'affliction."

Falaise était resté debout, en présence de cette Indienne, tête-nue, bouche bée, en admiration devant cette jeune femme, d'une si grande beauté, parlant avec tant de sagesse et perdue dans cette bourgade de sauvages barbares. Ils se retirèrent très réconfortés de cette audience, enchantés de leur protectrice. Ils se rendirent à leur campement, où le Père Millet les aida à s'installer. On leur distribua des peaux de loutres, de castors et d'élans pour se couvrir et quelques sacs de maïs pour se nourrir.

Le jeune de Verchères était enthousiasmé de l'aventure. Avec l'insouciance de son âge, dix-huit ans, il voyait tout en rose. L'allégeance aux Onnontagués lui pesait peu et il se voyait libre maintenant de choisir le moment de son évasion.

Ils passèrent l'hiver, comme Sianouina le leur avait fait pressentir, en festins "*à tout manger,*" à vider des chaudières de sagamité, de caribous, d'ours, de castors, et en parties de chasses, montés sur des raquettes et chaussés de mocassins.

Verchères, avec son entrain et sa belle humeur, devint le favori de la tribu. Doué d'une force herculéenne, très adroit à tous les

exercices du corps, il dépassait les Indiens à la course, se faisait un jeu d'arrêter un ours dans sa fuite en lui plantant son couteau dans la gorge, et revenait chargé de butin à chaque excursion. Il n'y avait qu'un aliment auquel son estomac ne put jamais s'habituer : c'était la chair de chien. Les chefs invitaient souvent Falaise et Verchères à festoyer avec eux et voulant les régaler, leur offraient à chaque repas, un énorme chien rôti ; ce mets était considéré par les Hurons et par les Iroquois comme le *nec plus ultra* de leur cuisine bourgeoise.

Verchères était devenu l'ami intime d'un guerrier, l'heureux possesseur d'un fusil de chasse de fabrique anglaise, dont le canon le dépassait, en hauteur, d'un bon pied. C'était l'ambition de tous les Indiens de posséder une arme à feu.

Le colonel Dongan qui avait précédé le chevalier Andros dans le commandement de la Nouvelle-York, et les marchands hollandais de Manhatte profitaient de ces désirs impétueux pour faire de bonnes affaires (1). Ils échangeaient des flingots à pierre, possédant des canons, longs comme des jours sans pain, contre les fourrures les plus précieuses. L'échange se faisait d'une manière curieuse : on plaçait le fusil debout, la crosse appuyée sur le sol. L'Indien empilait ses fourrures auprès de ce canon qui n'en finissait plus ; quand la masse de pelleteries atteignait la hauteur de la bouche de ce gigantesque fusil, l'arme à feu lui appartenait. Il l'avait bien payée !

Les Onnontagués se reposèrent comparativement pendant les mois suivants, montrant assez de sagesse pour résister jusqu'au printemps, aux ambassades des nations voisines et aux sollicitations du chevalier Andros, qui leur offrait des armes pour combattre les Français de nouveau, en leur garantissant la protection du roi d'Angleterre, son maître.

Le premier soin de M. de Frontenac, en reprenant les rênes du gouvernement de la Nouvelle-France, avait été de venger le massacre de Lachine, que l'on accusait les Anglais d'avoir fomenté. Il lança trois expéditions en plein hiver. La principale était composée de deux cents Canadiens qui firent plus de quatre cents milles, à la raquette, chargés de vivres et d'objets de campement, dans les neiges et les glaces, pour atteindre la Nouvelle-York. Ces héros, commandés par MM. d'Aillebout, Lemoyne de Sainte-Hélène, d'Iberville, Lebert du Chêne et de Montigny, (qui y fut sérieusement blessé), fondirent, dans la nuit du 8 février 1690, sur le gros bourg de Schenectady, où ils passèrent près de quatre cents personnes au fil de l'épée.

Pendant ce temps nos deux amis passaient les longues soirées d'hiver à fumer des calumets dans les wigwams des Onnontagués, en apprenant la langue Iroquoise. Ils étudiaient les mœurs et les coutumes de ces Sau-

---

(1) Benjamin Sulte Histoire des Canadiens-Français.

vages du nord de l'Amérique, dépourvus de la flamme et de l'étincelle géniales qui distinguaient les autres races Indiennes de l'Amérique centrale et méridionale (1). Les Aztèques du Mexique et les Péruviens gouvernés par les Incas, laissèrent derrière eux, des villes, des temples, des routes, des vases, des habits, des institutions politiques et religieuses, une espèce d'écriture et une architecture remarquable, qui témoignaient du degré de civilisation qu'ils avaient atteint. Les Peaux-rouges appartenaient à une race nomade, vivant au jour le jour, de chasse, de pêche et d'un peu de maïs, sans traditions, non seulement sans littérature et sans monuments, mais ignorant même l'art de conserver et de reproduire leurs légendes par des hiéroglyphes grossiers. Ces Indiens n'avaient dans le passé, aucune de ces attaches séculaires qui prêtent aux contrées Européennes et Asiatiques leur poésie et leur charme légendaire. Ces tribus Indiennes, quoique se rapprochant physiquement de la race blanche en semblaient plus éloignés intellectuellement que certaines peuplades du centre de l'Afrique. Ces dernières ont des dynasties régnantes ; elle fondent des villes baroques, bizarres, grotesques si l'on veut, mais qui possèdent une espèce d'histoire, écrite sur leurs palais et leurs cases en torchis ou en pisé, sur une pierre grossièrement sculptée, sur une pyramide informe ou sur un tas de cailloux. Les Indiens du Nord de l'Amérique n'offraient rien de cela, rien, rien : pas un tumulus, pas une pierre levée, pas un monument primitif. Lidée religieuse leur manquait presque totalement avant l'arrivée des Jésuites parmi eux.

Et, cependant, les Indiens étaient très courageux et montraient, à la chasse et à la guerre, une finesse que peu de blancs auraient pu égaler. Il surgissait spontanément de temps à autre, parmi ces sauvages, des personnages extraordinaires, qui auraient fait honneur aux races européennes les plus civilisées, tels que Pontiac, Kondiaronk, Sianouina, sa fille, Catherine Tagakouita, la sainte, Brant, Téganissorens, Piskaret, Tékumseh et cent autres.

Les barbares de tous les pays avaient des ambitions ; ils guerroyaient pour faire du butin, pour agrandir leurs territoires, pour une idée politique ou religieuse, tandis que le peau-rouge faisait la guerre, pour se venger d'une offense imaginaire, pour tuer, pour brûler, pour le plaisir de se repaître des souffrances qu'il infligeait à ses prisonniers, quand le prurit du carnage le prenait. En temps de paix, l'Indien s'abrutissait davantage : pas une pensée noble ou élevée ne germait dans ces cerveaux dévorés par un orgueil stupide, consistant à endurer des douleurs physiques incroyables, sans se plaindre.

---

(1) Lire dans LA REVUE NATIONALE, numéros d'août et septembre, la remarquable étude de M. Alphonse Gagnon : " Ethnographie Mexicaine."

Ces Indiens haïssaient encore plus l'Anglais que le Français; cependant, ils ne songèrent jamais à se confédérer pour repousser, hors de l'Amérique, ces deux nations également envahissantes. Jamais un Indien ne pensa, pendant cette période d'extermination, à prêcher "la guerre sainte." Ils se divisèrent et vendirent leur alliance aux gouverneurs des deux colonies rivales, qui les firent s'entre-tuer.

Tout en faisant ainsi des études ethnographiques, Falaise se complaisait dans la société de Sianouina. Il lui découvrait des qualités nouvelles tous les jours. Le charme de sa conversation, les grâces exquises de sa personne ravissaient le lieutenant français, qui, insensiblement, devint fort épris de la belle capitainesse.

Falaise et Sianouina faisaient souvent de longues promenades sous les grands pins chevelus, ou dans les bruyères, respirant à pleins poumons, l'air embaumé par les senteurs balsamiques des forêts voisines. Ils rentraient de ces excursions, au coucher du soleil, portant de brassées de plantes vertes, de fougères aux fines dentelles, de ces délicates orchidées, que dans les campagnes du Canada, on appelle, "Sabots de la vierge," de branches d'arbustes chargées de baies rouges et des dernières fleurs des champs, le tout empruntant à l'éblouissante flore d'automne, les tons les plus riches et les nuances les plus tendres de la divine palette du Créateur.

Un soir du mois d'avril, ils rentraient ainsi d'une de ces courses sentimentales, sous bois, les joues empourprées par l'air vif et sec, coiffés de toques de renards noirs et argentés, chaussés de raquettes, marchant allègrement sur le moëlleux tapis de neige qui recouvrait encore la terre. Ils longeaient la berge de la rivière, en pleine débâcle, entre le lac Gannantaha et la bourgade. Sianouina avait raconté à Falaise, les jours de bonheur qu'elle avait passés au pensionnat des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Montréal. Ses yeux s'emplissaient de larmes, sa voix était émue en rappelant ces heures délicieuses. Sianouina interrogea Falaise sur ses anciennes compagnes dont plusieurs étaient alliées à sa famille, sur les bonnes religieuses, sur la Révérende Sœur Marguerite Bourgeois, sur des amis de son père. Elle s'enquit tout particulièrement de l'œuvre de Mlle Mance ; elle admirait l'idée qui avait présidé à la fondation de l'Hôtel-Dieu et elle applaudissait au courage des jeunes personnes qui, par charité chrétienne, disaient adieu au monde pour se dévouer aux soins des malades.

Ces souvenirs rendaient Sianouina rêveuse et mélancolique.

Falaise, l'entendant soupirer, lui dit : Ne regrettez-vous pas Montréal et cet heureux temps, Sianouina ?

— Hélas ! mon ami : pardonnez à ma faiblesse. J'ai tort, je le sais, de m'arrêter à ces réminiscences et de laisser voir des regrets. J'en demande pardon à Dieu ; comme chrétienne, je sais que je dois me

résigner au sort qu'il a plu à la Providence de me réserver ; mais que voulez-vous ? Lorsque je compare l'existence tourmentée qui est mon partage, obligée de vivre au milieu de peuples barbares et païens, ne respirant que guerres et massacres, avec l'existence pieuse que mènent les femmes françaises au Canada, je me prends à soupirer, je l'avoue. Ce dont je souffre le plus dans ma condition actuelle, c'est la difficulté d'accomplir mes devoirs religieux et la privation des consolations de la religion. L'avenir m'effraie ! La guerre éclate de toutes parts ; je crains de manquer du courage et de la force nécessaires pour accomplir la mission que Dieu m'a réservée en ce pays perdu.

Falaise, prenant la main de la jeune Indienne, lui dit tendrement : Sianouina ! il ne tient qu'à vous d'abandonner cette bourgade et de retourner en Canada, y retrouver les compagnes de votre enfance, y jouir de la société des femmes françaises, que vous égalez par la grâce, par les talents, mais que vous éclipsez par votre incomparable beauté.

Sianouina, retirant sa main, répondit avec tristesse : " Ah ! vous êtes bien Français. Je me souviens : j'avais douze ans ; j'accompagnais un jour mon père au château Saint-Louis, à Québec, où le gouverneur général, M. de Frontenac, nous avait invités ; il y avait brillante fête, et tous les jeunes seigneurs de la suite du gouverneur parlaient aux femmes, qu'ils voyaient pour la première fois, dans les mêmes termes que vous venez de le faire à une pauvre Indienne."

" Non ! Sianouina, répondit Falaise : ce n'est pas par galanterie banale, ni par légèreté que je vous parle ainsi. Depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer, j'ai appris à connaître votre noble caractère et à admirer les précieuses qualités que vous déployez dans le milieu où vous vivez. C'est grâce à votre héroïque charité si j'existe encore. Sianouina, je vais vous faire un aveu que mon cœur ne saurait vous taire plus longtemps. Je vous aime ! Sianouina ! voulez-vous être ma femme ? On m'a désigné pour prendre le commandement des troupes en Acadie. Si vous consentez à partager ma modeste fortune et ma carrière d'officier, vous me rendrez le plus heureux des hommes. Je consacrerai toute ma vie à faire votre bonheur. Dites, ma chère Sianouina, le voulez-vous ?"

La jeune Capitainesse, après un long silence, répondit d'une voix basse, que l'émotion faisait trembler. — " Je crains M. de Falaise, que vous ne preniez la voix de la reconnaissance pour la voix du cœur. Je vous ai rendu un service, dites-vous, en empêchant comme chrétienne, mes compatriotes de vous mettre à mort ; vous m'en remerciez en m'offrant votre main et en m'invitant à partager votre existence. Vous êtes un galant homme et un noble caractère ; mais je ne peux accepter un tel sacrifice ; la fille de Kondiaronk ne saurait épouser un brillant seigneur français."

— "Quoi ! Sianouina, reprit Falaise, vous ne voyez donc pas que je meurs d'amour pour vous ! Ignorez-vous que j'ai refusé dix chances de m'évader pour rester près de vous, pour vous voir, pour vous entendre, guettant une occasion favorable de vous faire l'aveu de cet amour. Oui ! Sianouina, je vous aime. Si vous refusez de fuir avec moi, exprimez-en le désir, et nous allons faire bénir notre union par le Père Millet ou par le Père Lamberville attendu sous peu. Plûtôt que de vous perdre, Sianouina ! je me ferai Onnontagué et je resterai près de vous."

La belle Indienne, très émue, convaincue de la sincérité des sentiments du jeune Français, lui répondit : "Laissez-moi réfléchir ; je vous ferai connaître mes intentions dans quelques jours !

On arrivait à la bourgade, où des centaines de petites colonnes de fumée s'élevaient en spirale comme autant de panaches blancs, au-dessus des wigwams, percés par le haut, dans le double but de laisser entrer un peu de lumière et de laisser échapper beaucoup de fumée.

Falaise accompagna Sianouina jusqu'à la porte de sa cabane, où, sans échanger une parole, ils se serrèrent silencieusement la main en se séparant.

En rentrant dans son wigwam, Falaise trouva Verchères fort préoccupé, en train d'exposer un plan d'évasion au Père Millet, qui, lui, ne songeait nullement à s'évader ; au contraire, sa qualité nouvelle d'adopté par la tribu lui donnait trop de liberté d'enseigner les vérités de la religion pour qu'il songeât à déserter ce champ de labeur. Il faisait des prosélytes et catéchisait. Déjà, il avait administré le baptême à plusieurs guerriers et à la vieille Indienne qui avait retardé l'heure de son martyre, disait-il en souriant. Les chefs l'avaient pris en haute estime et admiraient la sagesse de son enseignement et des bons conseils qu'il donnait aux jeunes guerriers.

Verchères reprit son exposition et développa son plan à Falaise. Celui-ci lui répondit : "Je vous approuve mon jeune ami. Partez, rejoignez votre régiment. Quant à moi, je ne suis pas encore prêt. Je partirai plus tard."

Verchères et le Père Millet se regardèrent étonnés, n'en pouvant croire leurs oreilles. "Qu'est-ce à dire, s'écria Verchères ? C'est vous, le vaillant lieutenant des troupes de Sa Majesté le roi de France, le brave chevalier de Falaise, qui refusez de venir prendre votre place à notre tête, quand la guerre éclate de nouveau avec fureur entre la France et l'Angleterre ? Parlez, de grâce ! expliquez-vous !"

"Accablez-moi, mon ami, répliqua Falaise ; vous avez raison, je perds la tête : j'oublie momentanément mes devoirs envers mon roi, envers ma patrie ; mais j'attends, dans quelques jours, une réponse qui décidera de ma conduite à venir. J'aime Sianouina passionnément. Je

viens de lui en faire l'aveu. Je désire l'épouser à Montréal, si elle consent à s'enfuir avec nous. Si elle refuse, je reste près d'elle."

Après cette confession, nos trois amis gardèrent un silence contraint et embarrassé. Le Père Millet sortit et regagna sa cabane, laissant les deux officiers à leurs réflexions.

Huit jours s'écoulèrent. Le printemps s'avançait très hâtif. La sève faisait craquer l'écorce des arbres sous l'action bienfaisante du soleil ; les Indiens pratiquaient déjà des entailles au pied des grands érables et recueillaient dans des augets en bois, au moyen de petites canules, la sève qui coulait de la blessure faite à l'arbre, goutte à goutte claire comme de l'eau de roche. Ils allumaient de grands feux sous les chaudières remplies de cette *eau d'érable*, et après une ébullition de quelques heures, l'évaporation laissait un sucre de couleur brune et d'une saveur très agréable. Les bourgeons se montraient dans les forêts. Tout annonçait une prochaine frondaison.

Falaise sortit peu de son wigwan pendant la semaine qui suivit cette explication et Verchères évita de lui parler de son évasion et de Sianouina. Le matin du huitième jour, un petit Indien vint au campement des officiers Français et leur annonça que la Capitainesse désirait voir " le chef."

Le lieutenant se rendit à cet appel, le cœur serré, anxieux. Il pénétra dans la grande cabane toute tendue de peaux, qu'occupait Sianouina. Elle n'était pas seule. Deux femmes Iroquoises vaquaient aux soins du ménage. Sianouina tendit la main à Falaise, et l'invitant à s'asseoir sur une peau d'ours, lui dit : — Nous pouvons parler devant ces femmes, elles n'entendent pas le Français. — Elle était pâlie et ses beaux yeux étaient entourés d'un cercle de bistre.

Sianouina, prenant la parole, dit à Falaise, sans préambule : " J'ai beaucoup réfléchi depuis notre entrevue. J'ai prié Dieu de m'éclairer et de m'inspirer avant de prendre une résolution qui devra influer sur notre bonheur futur. La guerre est rallumée avec plus de fureur que jamais entre les colonies anglaises et françaises. M. de Frontenac, en reprenant les rênes du gouvernement à Québec, a lancé des expéditions dans toutes les directions, et l'une d'elles est venu ensanglanter la Nouvelle - York, et massacrer la population de Schenectady, tout près de notre territoire. Un messager de mon père m'a apporté des nouvelles navrantes. Les Hurons, les Outaouais, les Eriés et même la Confédération iroquoise déterrent la hache de guerre, indécis encore de quel côté ils se rangeront. Je sais qu'ils penchent malheureusement pour l'Anglais. Quel sera le résultat de ce soulèvement ? Dieu, qui dirige tout, seul le sait. Vous ne pouvez donc plus demeurer ici. Il faut que vous alliez rejoindre les vôtres. Mon père m'informe qu'un convoi de cent dix canots, portant pour une valeur de plus de cent

mille écus de pelleteries, est en route pour Montréal, venant du grand entrepôt du lac Supérieur, escorté par trois cents guerriers (1).

Nous allons partir et joindre, à l'embouchure de la rivière Oswégo, la flotte des canots qui devra passer sur le lac Ontario dans une quinzaine de jours. Nous gagnerons Montréal de concert avec eux. Là, ajouta Sianouina, en souriant à Falaise qui avait peine à contenir sa joie, je vous donnerai la réponse que vous attendez de moi.

"Oh ! Sianouina, ma douce fiancée," dit le jeune officier en s'agenouillant devant la belle Capitainesse et couvrant ses mains de baisers, — "vous comblez tous mes vœux et vous me rendez le plus heureux des hommes."

Sianouina, éloignant doucement Falaise, reprit : — "Je consens à partir avec vous pour Montréal, à la condition expresse que vous ne me parliez pas de votre amour pendant tout le voyage ; me le promettez-vous ?" Falaise acquiesça, à ces conditions, eninclinant la tête.

"Maintenant que nous sommes d'accord," dit en souriant avec tendresse Sianouina, "il faut user de ruse pour tromper la vigilance des Onnontagués. Gardons secret notre projet. Vous n'ignorez pas que dans les tribus huronnes et iroquoises les songes ont une influence extraordinaire sur nos pauvres Indiens, qui ont même institué une fête des songes ou *du renversement des cervelles*, comme ils appellent ces bacchanales. Il faut donc profiter de leur superstition et les mettre à contribution pour assurer notre fuite. Dieu nous pardonnera, j'espère, ces supercheries en considération du bien que nous avons en vue. Nous tâcherons d'expier ces forfaits à Montréal."

Voici le plan qu'ils arrêtèrent. Verchères aurait un songe. Il devrait voir des troupeaux et des bandes de chevreuils, de caribous, d'orignaux et de castors se diriger vers l'embouchure de la rivière Oswégo. Il devait ensuite, au moyen de l'interprête, communiquer ce songe au Grand Chef civil des Onnontagués. Ce dernier considèrera ce songe comme la parole de l'âme de Verchères, manifestant ses désirs innés, le recevra comme des ordres et des arrêts irrévocables qu'il n'est pas permis de mépriser et dont on ne doit pas différer l'exécution. Tous les membres de la tribu seront tenus de prêter leur concours au songeur et mettre toutes leurs ressources à sa disposition.

Le jeune de Verchères ne se possédait pas de joie, en apprenant le beau rôle qui lui était réservé dans cette comédie héroï-comique. Le lendemain, bien en possession de ce rôle, il se présenta chez le Grand Chef, s'étant fait une tête et composé une figure qui annonçait bien le *renversement de sa cervelle.* Il raconta au chef la chasse mirobolante

(1) Garneau—Histoire du Canada, vol. II, p. 63.

qu'il avait vue en rêve du côté du lac Ontario, et dans laquelle la tribu avait fait des hécatombes de gibier.

Le chef le reçut avec bonté et l'écouta avec un intérêt mêlé d'admiration pour avoir été ainsi choisi pour recevoir les communications des *Manitous.* Suivant les prévisions de Sianouina, il fit convoquer le Grand Conseil des Sachems et des Sagamos et leur offrit un festin où on ne servit que de la chair de chiens engraissés pour ces occasions, et bouillis dans de grandes chaudières.

Il fallait obéir immédiatement aux esprits, sous peine de voir s'enfuir ce gibier chez les ennemis. D'autant plus, la saison était tellement avancée, que sans ce songe, c'eût été folie de partir pour une chasse qui ne se fait ordinairement qu'en hiver. On convoqua donc le ban et l'arrière ban des guerriers Onnontagués et l'on fixa le départ pour le surlendemain, remettant au retour les jeûnes et les festins qui auraient dû précéder ces agapes cynégitiques.

La Capitainesse signifia son intention de suivre la chasse ; elle invita publiquement les deux officiers français à monter dans son canot. Elle y fit déposer des provisions et leurs fourrures de gala, le tout abrité des regards sous une épaisse couche de joncs. Elle amenait aussi une vieille Indienne, dévouée jusqu'à l'adoration, et deux rameurs hurons qu'elle avait autrefois sauvés du feu.

On partit, cent canots, hommes et femmes : les guerriers pour tuer le gibier, les femmes pour le porter et le sécher. La flottille descendit l'Oswégo jusqu'à son embouchure. Les chasseurs mirent pied à terre et commencèrent à construire sur la rive gauche, autour d'une grande savanne, une longue clôture d'abatis, en ayant le soin de laisser, de distance en distance, des passages où étaient tendus des lacets fortement attachés à des piquets. Entrant dans l'espace ainsi enfermé, les chasseurs poussaient de grands cris : les caribous effrayés se précipitaient vers les ouvertures ainsi ménagées et allaient se prendre aux lacets, où les Indiens les tuaient à coups de flèches.

Cette chasse devait durer plusieurs jours. Les chasseurs étaient dispersés et chacun devait s'arranger comme il l'entendait pour son campement. Sianouina, sa suivante, nos deux amis et les rameurs se retrouvèrent à la tombée de la nuit, près de leur grand canot. Ils y montèrent sans bruit et se dirigèrent à l'aviron, vers le lac, où ils se mirent à l'abri dans une petite baie.

L'étoile de la mer veillait sur eux : la lune sortait du lac Ontario et s'élevait majestueusement dans le ciel, éclairant d'une lumière douce et pâle toute la surface de cette mer intérieure, calme comme un miroir. Nos voyageurs s'enroulèrent dans leurs couvertures et se reposèrent au fond de leur canot, pendant que les rameurs guettaient l'arrivée du convoi de Michilimackinac, attendu ce jour même.

Vers minuit, la flottille chargée de la précieuse marchandise fut en vue. Le canot de Sianouina se dirigea vers les arrivants A portée de la voix, elle hêla en langue huronne la première embarcation. On lui répondit dans la même langue. Les canots se rapprochèrent et Sianouina eut le bonheur d'apprendre que l'escorte des guerriers hurons était commandée par l'un de ses propres frères.

On se dirigea vers le commandant du convoi et Sianouina eut la joie, en s'approchant bord à bord, de serrer les mains de ce frère qu'elle n'avait pas vu depuis plusieurs années. Le voyage se fit ensuite de concert; les deux officiers français refirent, non sans une vive émotion, le trajet qu'ils avaient parcouru, six mois auparavant, blessés, garottés et prisonniers. Il arriva souvent que le convoi choisissait les mêmes lieux de campement que nos amis avaient arrosé de leur sang, attachés aux piquets.

Enfin la flottille arriva au lac Saint-Louis, sans accident. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que Falaise et Verchères revirent les ruines incendiées de la Côte de Lachine que les colons n'avaient pas encore relevées depuis le *jour du massacre.* Sous la conduite de guides sûrs, toute cette flotte, suivant la rive sud, sauta les fameux rapides du Saut Saint-Louis. Par une belle après-midi ensoleillée, toutes les cloches de Montréal sonnant à joyeuses volées, au bruit des décharges de l'artillerie, aux acclamations de toute la population, M. de Callières, gouverneur de la ville souhaita la bienvenue aux trois cents guerriers des tribus de l'Ouest, qui avaient escorté cette riche cargaison.

Mais la surprise fut grande et la joie délirante, lorsque le lieutenant de Falaise et l'enseigne de Verchères descendant de leurs canots, furent reconnus par le gouverneur et par les officiers de la garnison. Ils soutenaient Sianouina dont l'émotion était si vive, que, pleurant de bonheur, elle se jeta à genoux en touchant terre et baisa le sol béni de la ville de Maisonneuve. Sianouina, très en beauté, revêtue de ses plus riches fourrures, portait le grand costume de Capitainesse de la puissante tribu des Onnontagués. Les deux jeunes officiers s'étaient aussi mis en frais de leur côté et s'étaient couverts de longues robes de peaux de castors et d'ornements de gala.

Ce trio fit grand effet en se rendant à l'église paroissiale, élevée sur la Place d'Armes de Montréal, pour offrir à Dieu les prémisses de leur reconnaissance, après avoir échappé à tant de dangers.

Sianouina, au sortir de l'église, fut très entourée. Elle reçut modestement les félicitations du gouverneur et de sa suite, pour son héroïsme, mais elle résista à toutes les invitations ; elle demanda d'être conduite au couvent des Dames de la Congrégation de Notre-Dame. Falaise aurait voulu confier Sianouina à des parents qu'il avait à Montréal, mais il dut se rendre aux désirs de sa vaillante libératrice. Il l'accompagna

lui-même au pensionnat des Sœurs de Marguerite Bourgeois, où la révérende sœur Marie Barbier l'accueillit à bras ouverts.

Sianouina embrassa Falaise et Verchères en leur disant adieu. Elle dit au premier, qui avait les yeux pleins de larmes : "M. de Falaise, vous êtes un galant homme ; vous êtes un chevalier sans peur et sans reproches ; vous méritez que Dieu vous comble de ses bénédictions. Je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite : laissez-moi prier quelques jours et demander au Très-Haut la grâce de m'inspirer, avant de vous donner la réponse que vous attendez de moi, adieu !" — et les portes du couvent se refermèrent sur la Capitainesse des Onnontagués.

Falaise et Verchères furent les hôtes du gouverneur de Montréal où on les fêta, avec d'autant plus de joie qu'on les avait crus perdus dans la terrible nuit du 4 au 5 août. Ils racontèrent leur odyssée depuis le massacre de Lachine, jusqu'au jour où la belle Sianouina après leur avoir sauvé la vie les avait rendus à leur patrie.

François de Verchères qui n'attendait pas de réponse de la Capitainesse s'empressa de se rendre dans sa famille, à Verchères, où ses parents, des héros chrétiens, le pleuraient depuis dix mois comme mort au service de son pays.

Huit jours après ces évènements, le lieutenant de Falaise reçut un pli fermé par un sceau de cire rouge, à l'effigie de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Son cœur battait à lui rompre la poitrine en se préparant à ouvrir cette lettre, qui devait décider de son bonheur ; il avait reconnu l'écriture de Sianouina ; s'armant de courage, il brisa le sceau et lut :

Le 15, du saint mois de Marie, 1690.
Hôtel-Dieu de Montréal,

Mon cher ami,

Je sors d'une retraite de huit jours. Je me suis réconciliée avec mon Dieu, dont je vivais éloignée depuis si longtemps. Je n'ai pas eu de communication avec le monde depuis nos adieux, si ce n'est avec le vénérable supérieur du Séminaire Saint-Sulpice, M. Dollier de Casson, mon ancien directeur spirituel.

J'ai bien prié, j'ai bien pleuré ; j'ai imploré à genoux Notre-Seigneur et la bienheureuse Vierge Marie, ma patronne, d'éclairer mon âme et mon cœur, avant de prendre la résolution qui doit décider de ma vie.

Mon ami, pardonnez-moi le mal que je vais vous faire, car je crois à l'affection que vous m'avez témoignée en maintes circonstances, et sans les rayons de la grâce divine qui ont porté la lumière dans mon

cœur, j'aurais pu céder aux mouvements d'orgueil qui s'élevèrent dans mon âme après votre déclaration.

Aujourd'hui, je dis adieu au monde, à ses pompes, à ses œuvres; j'entre en religion; je me dévoue au service des pauvres et des malades, dans la maison de la bienheureuse Jeanne Mance, à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

J'offre ma vie, à Dieu, en expiation des crimes et des atrocités que commettent journellement mes compatriotes, les Hurons et les Iroquois. J'implore sa divine miséricorde, pour moi, pour ceux de ma race et pour ceux que j'ai pu aimer avant de me consacrer entièrement au Sauveur mort en croix pour nous.

Adieu! mon ami, oubliez l'indienne Sianouina, mais souvenez-vous dans vos prières de la Sœur Marie des Sept-Douleurs qui entre dans le cloître, où les voix harmonieuses des anges, chantant les louanges de la Sainte-Vierge, appellent la fille de Kondiaronk.

Je demeure en Notre-Seigneur,

Votre humble servante,

Sœur Marie des Sept-Douleurs.

....

Dix ans après, le 1er août 1701, grâce aux efforts de Kondiaronk, plus de deux mille Indiens, appartenant à toutes les nations de l'Amérique Septentrionale, étaient réunis en congrès solennel à Montréal sous la haute présidence de M. de Frontenac. On y signa un traité définitif de paix, couronnement de la vie du chef Huron.

Kondiaronk perdit connaissance pendant son discours. Il fut transporté à l'Hôtel-Dieu, où il rendit le dernier soupir entre les bras de sa fille, le 1er août 1701.

Sianouina mourut en odeur de sainteté quelques années après à l'Hôtel-Dieu de Montréal, pendant une épidémie où elle se multiplia.

M. de Falaise épousa, en 1700, Marguerite Le Neuf de la Vallière (1). Il devint Major de la province de l'Acadie, fut fait chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis et mourut couvert de blessures et d'honneurs, laissant dix enfants pour le pleurer. M. de Verchères fut tué glorieusement à l'ennemi, à la prise de Haverhill, en 1708.

Le bon Pére Millet fut pendant neuf ans captif des Onnontagués. A sa libération, il fut nommé curé de Longueuil, en 1700 (2).

G.-A. DROLET.

---

(1) Leur fils, Charles-Thomas de Gannes de Falaise, mon bisaïeul, capitaine dans les troupes de la marine, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, épousa, le 23 octobre 1749, aux Trois-Rivières, Angélique Coulon de Villiers, sœur du capitaine Coulon de Villiers, le héros des Mines et du Fort Nécessité, et du malheureux Joseph Coulon de Villiers, sieur de Jumonville, assassiné, sur l'ordre de Washington, le 18 mai 1754. Mme de Falaise mourut à Chambly, le 8 février 1810, à l'âge de 84 ans, chez son gendre, le major René Boileau, député du comté de Chambly, au premier parlement du Canada, (1791,) mon grand-père, qui laissa des mémoires dans lesquels j'ai trouvé le sujet de la présente nouvelle.

(2) D. Girouard—Lake St. Louis et Cavalier de La Salle, p. 150.

G.-A. D.



LE DIRECTEUR DE REVUE

FANTAISIE

Les tribulations d'un directeur de revue : tel devrait être le véritable titre de cette écriture.

Ah ! je l'ai voulu envers tous et contre tous ; tant pis pour moi, m'y voilà maintenant plongé jusqu'aux oreilles, me débattant comme un beau diable pour ne pas être asphyxié par les tracas sans fins, les ennuis invraisemblables, que m'apporte la situation enviée de directeur de la Revue Nationale.

Fonder une revue : c'était le beau rêve que je caressais, quand je portais le fusil, et, après dix ans d'attente, je l'ai enfin réalisé.

J'ai créé et mis au monde l'enfant qui, de suite, fit preuve d'une vitalité exceptionnelle. Mais de combien de malaises, de maladies n'a-t-il pas déjà été atteint dans sa courte carrière ? Retards dans la réception des manuscrits ; mauvaise humeur et exigences de certains écrivains ; correspondances multiples pour ne rien obtenir ; courses après celui-ci, démarches auprès de celui-là ; carottes et paresses des agents ; coquilles mortelles dans certains numéros ; langueur de l'imprimerie ; critiques amères des meilleurs amis, avec commentaires peu encourageants sur le succès de l'œuvre ; grimaces sincères et envieuses de ces mêmes meilleurs amis en face du succès probable ou certain ; fausses rumeurs, frisant parfois la calomnie ; enfin, que vous dirais-je, ami lecteur, toute une théorie incomparable de nuages noirs, qui vinrent, chaque jour, fomenter des ouragans d'inquiétude dans ma bonne âme de créateur d'une revue canadienne-française.

Fonder une revue : mais cela veut dire encore capital en masse, travail acharné, connaissance de l'anglais et du français, patience, ténacité, persévérance, audace, tout un cortège de vertus et de qualités,

qui, malheureusement, n'ont jamais pris racine chez moi, ou sont fort anemiées, si elles y existent.

Plaignez mes tourments et oyez mes malheurs !

***

Tout de même, le magazine est né et il vit encore, plein de santé et de vigueur.

Il fait nuit. Le directeur repose lourdement dans un sommeil capricieux, où les annonces, le prote, le caractère d'imprimerie, les manuscrits, l'encre, etc., dansent une sarabande étourdissante, avec — et de première qualité — chasse à l'abonné payant.

Parfois, le pauvre homme ouvre ses yeux fatigués, étire ses membres endoloris, se retourne, en soupirant, sur son lit de supplice, et, après une longue insomnie, réussit enfin à se rendormir, mais toujours avec, dans les yeux, des pancartes énormes, couvrant Montréal, le Canada, les Etats-Unis, l'Univers entier, et portant, en grosses lettres noires, ces mots triomphants : LA REVUE NATIONALE.

Le jour arrive et amène la conception nette des tribulations qui l'attendent.

Consultation du carnet pour le travail du jour :

Arrêter à la *laundry* pour mon linge ; — singulière occupation pour un directeur de revue ;

Voir aux échéances. — Hélas !

Lire le manuscrit de Monsieur X...

Donner le bon à tirer pour la troisième forme et engueuler les typos pour leurs retards, — c'est le carnet qui parle ;

Ecrire à Monsieur X... pour un article sur l'économie sociale ;

Ecrire à A... B... C..., etc, pour des articles ;

Aller voir M. Paul, à son bureau, pour une étude ;

Ecrire à Madame M... pour la remercier de sa gracieuse invitation, que je ne puis accepter ;

Poussez la collection — je te crois.

Dire au bureau que je n'y suis pas, quand Machin me demande ; — oh ?

Corriger l'épreuve de C... et traduire l'article de J...

***

Je feuillette plus loin le fameux carnet, et j'y trouve environ une quinzaine de pages aussi palpitantes d'intérêt que celles ci-dessus. Je

m'arrête donc, dans mes citations, de crainte de prolonger chez vous, ami lecteur, une émotion inutile.

*
* *

Le directeur arrive à son bureau, où il trouve son courrier.

Dix immenses rouleaux, avec des allures de manuscrits, encombrent sa table ; une liasse de lettres est à côté.

Un coup d'œil rapide sur les manuscrits suffit pour constater qu'ils sont tous intéressants et spirituels.

La lecture des lettres est plus difficile.

Vient d'abord le défilé des abonnés nouveaux, qui paient. Incroyable, la quantité d'abonnés nouveaux qui paient d'avance.

Le directeur sourit ; il continue sa besogne.

Ici, c'est un monsieur anonyme et grincheux, qui relève des coquilles dans les derniers numéros. Le pauvre directeur se sent mourir de tristesse. Là, c'est une demoiselle qui demande une situation de *type-writer :* c'est la centième. Incroyable encore, la quantité de demoiselles qui sont type-writers.

Enfin, vient la marche des factures. C'est le dessert.

Si les collaborateurs de la Revue avaient une idée approximative du flot de factures qui inondent chaque jour le bureau du directeur, ils le paieraient grassement pour écrire chez lui.

—M. Chartrand est-il à son bureau ?

C'est un abonné qui vient se plaindre. Il sort, consolé.

Le directeur se met à faire ses entrées de caisse.

—Pan ! Pan ! M. Chartrand est-il chez lui ?

C'est un *collecteur,* qui demande de l'argent ! Il s'en retourne, furieux.

Le directeur continue sa caisse et puis met à jour son grand livre et sa liste d'abonnés.

— M. Chartrand est-il à son bureau ?

C'est un ami. Il reste deux heures.

Le chef jette alors caisse et grand livre de côté et se met, rageur, à corriger des épreuves, puis il termine une traduction.

Il défend sa porte avec acharnement et se plonge dans son travail.

Hélas! pan ! pan ! c'est une revise d'imprimerie, sur *gallées,* qui attend les gravures. Il faut s'exécuter. Les épreuves des illustrations sont soigneusement découpées et épinglées dans le texte, avec de belles flèches, indiquant leur emplacement. Des légendes sont placées bien en vedette, donnant au prote les instructions nécessaires.

Maintenant le directeur fait sa correspondance. Ici, je m'arrête, car c'est vraiment trop intéressant.

— Pan ! pan ! encore !

— M. Chartrand est-il à son bureau ?

— Non, Monsieur, il est sorti, répond le commis.

— Oui, j'y suis, dit vivement le brave homme, car il a reconnu la voix d'une personne influente, qu'il ne faut pas éconduire.

Tête du commis, qui a exécuté sa consigne et ahurissement d'une douzaine de solliciteurs, collecteurs, femmes de bureaux, vendeurs de papier, d'encre, de caractère d'imprimerie, etc., qui attendaient patiemment la rentrée du grand homme.

Celui-ci attrappe son courage à deux mains, liquide rapidement la situation et signe des chèques — oh ! la quantité de chèques qu'il faut signer !

La personnalité influente est partie, mais l'heure a avancé.

Un coup-d'œil sur la montre indique qu'il est 5 h. *p.m.*, et pas de *lunch* depuis le matin. Complètement oublié, au milieu des capiteuses occupations de la journée. Le pauvre homme se précipite à la buvette voisine, où il croque lestement un *sandwich* et avale un verre de bière, car il lui faut retourner de suite à son bureau, pour examiner un morceau de musique, qu'un célèbre musicien vient de lui porter.

En tête de la REVUE se montre, en évidence frappante, une devise grave, qui se lit ainsi :

A l'épée, la force ;
A la plume, la prudence.

Il faut appliquer cette devise. Aussi, notre directeur a-t-il sérieusement étudié le doux art de la flûte, pour examiner le côté sain et moral de la musique, qu'on lui propose. Il lui faut sévèrement sonder les effets harmonieux du morceau à publier, afin de voir si rien de subversif, d'insinuant, ne s'y faufile.

Cette épreuve sonore a lieu après la fermeture officielle du bureau de direction et couronne l'œuvre publique du jour.

Mais, il reste bien d'autres besognes à faire à tête soi-disant reposée : articles du mois, correspondances sérieuses, calculs des probabilités de succès, de réduction de dépenses et d'augmentation de recettes.

Ceci se passe entre 8 et 11 heures du soir et, alors, oui alors, le malheureux homme, fourbu, moulu, les yeux battus, la tête lourde, va en-

fouir ses fatigues dans son lit, où il ne trouve le plus souvent que rêves nerveux et atroces.

Le lendemain, il recommence, et voilà huit mois que cela dure.

*
* *

Ici, ami lecteur, je reprends totalement ma personalité et je m'adresse directement à toi.

Je viens de te dire les tracas qui m'assiègent, mais ceux que j'ai énumérés ne sont rien comparés à ceux que je te cache. Le côté financier, par exemple, car je ne suis pas seulement le directeur de la REVUE NATIONALE, j'en suis aussi l'administrateur. Et, à ce titre, on me soumet à de sérieuses tensions d'esprit, parfois embarassantes.

Tu me diras très bien que tout ce que j'écris ici ne te regarde en rien. C'est vrai dans un sens, mais c'est à tort, dans l'autre, et voici pourquoi :

Je sais fort bien que le genre que j'ai adopté, pour mes écrits, n'est pas dans le ton solennel et prétentieux, qu'affectent presque tous les magazines du monde entier. Mais, si j'écoutais les conseils de tous, ce ne serait plus moi qui dirigerait une revue, ce serait *M. tout le monde.*

J'aime périodiquement à prendre contact avec mes lecteurs et à leur tenir une petite conversation intime où les questions sont traitées en famille. Je laisse à d'autres de mes savants collaborateurs le soin de développer à leur guise les questions importantes.

Dans les principes généraux, qui ont toujours guidé ma conduite depuis que nous existons, j'avais exprimé l'espoir que la REVUE saurait parfois se dérider et rire. Buies m'a aidé en ceci, et, tous deux, nous sommes à nous demander si, tout en riant, nous n'avons pas dit des choses utiles.

A toi d'en juger, mon cher ami, et, c'est pour cela, que je t'explique ma conduite.

L'écrit, ici présent, m'a été inspiré par le dernier numéro de la REVUE NATIONALE, où je relève une coquille gracieuse dans l'article de M. L.-O. David. Il écrivait: "imprécations à la Camille," et le typographe lui faisait dire : "imprécations à la Canaille." Ce n'est pas la même chose.

Mon metteur en page ensuite me transposait une page de la chanson de Lavigne. Ce n'était pas la même chose également.

En outre, nombres de lettres sont fausses; des virgules, des points manquent, des traits-d'unions, également. Cela ne me réjouit aucunement.

Mais, il faut être un peu indulgent pour un pauvre directeur qui, parti, gai, pour New-York, à la recherche de sa famille, après une séparation de quatorze mois, s'en revenait dans un train, dont la gymnastique échevelée, au *Bog-lake*, l'avait un tantinet ébranlé. Une absence de huit jours en fut la conséquence, et, la suite naturelle de tout cela est les coquilles déplorables, que je constate.

Que mes abonnés et lecteurs me pardonnent, je tâcherai de ne plus sauter aussi étourdiment, avec mon train, hors du sentier ferré, dans des trous d'eaux, pleins de truites, il est vrai, mais qui me font oublier pendant huit jours mes devoirs encombrants de directeur de LA REVUE NATIONALE.

***

Voilà encore une fantaisie toute unie. Elle vaut ce qu'elle vaut.

C'est du Chartrand spontané, qui a de la chance de m'avoir pour directeur, car c'est une prose que je refuserais certainement, si elle venait d'un autre.

J.-D. CHARTRAND.



CHRONIQUE

Une, deux, trois. Qu'allons-nous aborder ? C'est là le difficile, dans une chronique mensuelle. Les sujets surabondent, et il faut en choisir un, souvent sans raison aucune, au préjudice de nombre d'autres qui ne demandent qu'à se faire traiter. Pour échapper à cet embarras, il faudrait faire une chronique quotidienne. Oui, mais allez-y donc. Je ne connais, dans les deux hémisphères, que Jean Badreux, du *Monde*, qui soit capable de ce tour de force. Comment cet Hercule de la chronique parvient-il à faire, tous les jours, un article fantaisiste d'une colonne, texte serré, plein de moëlle et de sève, c'est pour moi une cause de stupéfaction. Si, à ce jeu-là, Jean Badreux n'arrive pas au ramollissement complet d'ici à un an, c'est qu'il a des ressources inconnues au reste des hommes. Mais qu'il se garde bien d'abuser à ce point et qu'il pense à Maupassant. Les hommes de la valeur de Jean Badreux ont grandement tort de se prodiguer. Je sais bien qu'à son âge on ne songe guère à ménager ses forces, mais je frémis en songeant qu'il pourrait peut-être se lasser trop tôt de servir tous les jours un dessert dans le *Monde*, et ce serait un désastre pour notre journalisme, dont il a tant contribué à relever le niveau littéraire en si peu de temps.

Derechef, me voilà coi ! Et dire que j'ai devant moi une montagne de choses ! Rien qu'avec les rumeurs qui courent dans les journaux ou à regarder les gens arpenter, en vrai style québecquois, qui est celui du lézard à trois pattes, la seule rue de la haute-ville de Québec où passent les mêmes ombres vingt-cinq fois par jour, il y aurait de quoi faire une chronique des plus amusantes. Mais, voilà : j'ai le diable bleu. Je suis revenu, beaucoup plus tôt que je m'y attendais, des bords lointains où mon Saint-Laurent adoré, le seul fleuve que j'aie aimé en ce monde, roule ses grandes vagues vertes ou bleues (cela

dépend de la manière de voir ou du temps qu'il fait) sur des plages couvertes de varech et exhalant les "profondes odeurs de l'abîme liquide," — je recommande cette fin de phrase à "l'une de nos plus fines plumes." Pendant deux mois et demi je me suis mis d'accord avec les voix de la mer et j'ai mugi avec mon grand fleuve, quand il venait s'abattre à mes pieds, après avoir roulé comme un tonnerre sur les brisants et avoir vomi dans l'air, à tous les souffles, ses âcres senteurs qui entrent dans l'âme aussi bien que par tous les pores et vous refont un homme nouveau à chaque marée nouvelle. Hélas! hélas! Il m'a fallu quitter ces bords où tout mon être s'était concentré sans réserve, le long des grèves libres et toujours chantantes, en face des horizons illimités et sous un ciel sans cesse grandissant. Là, pendant ces deux mois et demi, désormais envolés, je me suis donné à loisir, à volonté, à profusion les plus nobles et les plus réconfortantes jouissances. J'ai plané dans les cieux et j'ai plongé au fond des vagues où les voix mystérieuses des mondes souterrains sont arrivées à mes oreilles; j'ai écouté les lointains murmures des flots lorsque la marée les gonfle, les ramène et les pousse les uns sur les autres jusqu'à ce qu'ils atteignent le rivage, parfois dans une douce étreinte ou dans une caresse violente, d'autrefois dans un galop cadencé que la pensée accompagne ou imite sans s'en rendre compte, et dont le mouvement ou l'écho reste longtemps encore après dans l'âme bercée et rêveuse. J'ai pénétré, aussi moi, dans ce grand concert de l'immortelle nature et j'ai résonné sous la main divine qui distribue l'harmonie universelle... et maintenant, oh! maintenant, en moins de sept heures,—ô vapeur, que de crimes on commet en ton nom! oh! progrès, que de nobles victimes on te sacrifie!—je me suis trouvé transporté dans la vieille cité provinciale, dite de Champlain, mais qui est bien plutôt d'Hérodote, où la poussière accumulée de trente siècles et les malpropretés de cent cinquante générations de chevaux ont fait une croûte géologique que n'ont pu définir encore les plus habiles géologues.

Nos narines, encore palpitantes des effluves de l'air salin et de l'azone, se sont remplies subitement d'une variété infinie de poussières fossiles et de "stercus" antédiluviens, mes yeux en ont été pénétrés jusqu'au fond de leur orbitre, et mon admirable chevelure, jadis noire, aujourd'hui indécise entre trois ou quatre nuances tirant chacune à l'envie vers un blanc de neige, en est devenue tellement mêlée et emmêlée, enlacée et entortillée, qu'elle n'est plus bonne maintenant qu'à faire de vulgaires ficelles pour attacher les paquets de savon du pays.

C'est là ce qu'on appelle "revenir de la campagne dans ce bon temps," parce que les jours raccourcissent beaucoup, parce qu'on ne peut plus guère sortir le soir, parce que les nuits deviennent trop fraîches,

et surtout, oh ! surtout, parce que tout le monde s'en va. Eh bien ! c'est là un préjugé extrêmement funeste. Je déclare que s'il est un temps où l'on doit rester à la campagne, c'est le mois de septembre. C'est là l'époque où la campagne est précisément la plus attrayante et qu'il fait meilleur de vivre. C'est l'époque des excursions, des campements exquis dans les bois, sur le bord des lacs ou sur le rivage des îles. En septembre, les marigouins ont fui vers des cieux moins canadiens, sans compter que des millions d'entre eux ont été aplatis sous des tappes furieuses ; les puces sont à peu près rassassiées ou devraient l'être ou mériteraient de l'être, les brûlots n'ont plus le feu de la première jeunesse, les bois exhalent

Les plus savoureuses senteurs

et se parent

Des plus chatoyantes couleurs.

(Quel est le poëte canadien qui va copier cela ?)

Le gibier foisonne, la température est délicieuse, la transpiration modérée, ce qui est un *item*, sous les tentes, enfin tous les agréments et tous les allèchements se réunissent pour retenir quand même les citadins qui s'obstinent, chaque année régulièrement, à renverser l'ordre des choses et à se priver par routine des plus attrayants et des plus hygiéniques passe-temps qu'un beau pays comme le nôtre peut leur offrir.

Je déclare "emphatiquement," comme on dit dans le style recherché du Palais, qu'il devrait y avoir des lois pour la villégiature, de même qu'il y en a pour la chasse et pour la pêche, et que, puisqu'il existe des règlements pour l'hygiène et la salubrité publique, on devrait en faire également pour rendre le séjour de la campagne obligatoire durant le mois de septembre et même une partie d'octobre. Je vous assure qu'une foule de gens en seraient enchantés. On obligerait ainsi les institutions à n'ouvrir leurs classes qu'au commencement d'octobre, ce qui permettrait aux enfants de gagner un mois de santé et ne leur ferait pas perdre grand'chose sous d'autres rapports, et les chroniqueurs auraient le cœur gai pour faire leur première chronique automnale, au lieu d'être à moitié enragés, comme je le suis aujourd'hui.

Enragé, et de plus stupéfait. Oui, je suis stupéfait depuis hier. Je ne pense pas que cela dure encore vingt-quatre heures, mais ce qui est

pris est pris dans tous les cas. Ma stupéfaction avait trois causes. Ne disons pas de paroles inutiles et procédons par ordre :

1o. Un de mes amis, un peu gobeur, — j'en ai quelques-uns, particulièrement parmi mes lecteurs — m'aborde hier avec une attitude de jaguar se glissant le long d'une haie et me susurre, avec force recommandation de n'en pas parler, bien entendu, puisqu'il allait du même pas le livrer à deux ou trois journaux de choix, que Tardivel, le doux rédacteur de la *Vérité*, était parti pour les Etats-Unis avec le *cash-box* de ce pauvre Hector Berthelot, pour aller y faire du prosélytisme sur une grande échelle. Vous qui vivez à Montréal, vous ne vous figurez pas quelle consternation une pareille nouvelle, éclatant tout à coup, a jeté dans les cercles financiers de notre ville. On s'est demandé si les mânes de Berthelot allaient continuer à poursuivre nos banques, même après le départ de leur propriétaire pour un monde que l'on dit meilleur, de confiance ; et comme il ne se présentait personne pour rassurer les timides actionnaires, on a cru toute la journée voir éclater un nouveau " krach," comme celui de la banque du Peuple, dont Berthelot tenait dans sa main tous les fils et toutes les ficelles.

L'inquiétude s'est néanmoins rapidement évanouie, quand on a appris que l'honorable premier ministre s'était enfin décidé à me nommer trésorier de la province.

Vous qui riez de nos misères, féroces montréalais, vous avez dû bien vous amuser à nos dépens ! C'est égal ; nous avons eu une rude souleur.

2o. Mélancolique et grave, j'étais allé hier sur la terrasse Dufferin-Frontenac pour échapper aux flots de poussière que le moindre souffle soulève dans les rues de la haute-ville, semblables à des arêtes d'alose. Cette poussière est effrayante : jugez un peu de ce que peut bien être une ville macadamisée, qui n'a pas été balayée une seule fois durant toute une saison ! Vous jouissez, n'est-ce pas, féroces montréalais, de nous voir si arriérés, quand vous, vous glissez sur l'asphalte et que vous avez à vos ordres une armée de balayeurs et de nettoyeurs ? Oui, mais, attendez un peu. Voilà déjà que l'eau commence à vous manquer. Or, vous aurez beau faire, vous ne réussirez jamais à avoir un port de mer sans eau, et vous reviendrez tous à Québec penauds et confus, vous *reviendrez*, dis-je, car vous savez bien que Montréal est composé aux deux tiers de Québecquois. C'est pour cela que c'est une grande ville. Mais n'anticipons pas sur des évènements aussi certains que si je les voyais écrits par une main vengeresse sur les murs de vos salles de festins babyloniens.

Du coin de l'œil, du reste absolument indifférent, je regarde cette admirable rade de Québec qui s'étend sur une longueur de quatre milles au moins, et qui " peut abriter toutes les flottes de l'univers," comme

on dit dans les journaux depuis cent cinquante ans. Un spectacle inouï m'attendait, un spectacle comme on n'en a pas vu, certes, depuis l'arrivée de Jacques-Cartier, et comme on n'en verra assurément plus jamais. Que vois-je ?... Rien.

Mais là, rien. Dans toute cette vaste rade capable d'abriter,... non, je le dirai encore une fois tout à l'heure, il n'y avait pas l'ombre ni d'un navire, ni d'une goëlette, ni d'une chaloupe, ni de la plus petite embarcation quelconque, et les quais eux-mêmes où, depuis le matin, deux charretiers étaient aux prises avec trois marchands de patates et d'oignons, venus de la campagne, les quais aussi étaient déserts. Le bateau de Montréal venait de partir. Il avait bâillé deux ou trois fois, avait lâché un soupir à moitié étouffé, fait entendre un petit sifflement grêle, invisible à l'œil nu, comme dirait un des jeunes successeurs de "nos plus fines plumes," et s'était empressé de s'enfuir, en se dissimulant le long de la falaise, comme un *remedial order*.

Le bateau passeur de Lévis, tous les quarts-d'heure, jetait dans l'air un petit cri de moribond et se précipitait vers la rive opposée, semblable au goëland qui, du haut des airs, lancé d'une main sûre... s'il vous plaît, hein ! nous ne sommes pas ici en train de lire un essai devant la Société Royale... Enfin, quoi ? que vous dirai-je ? Il n'y avait rien, et quand il n'y a rien, c'est le néant, comme je l'ai toujours prétendu.

"On n'entendait au loin sur l'onde et sous les cieux......"

Si vous voulez avoir le reste des vers de Lamartine, prenez-les, au besoin, dans les "Notes de Voyage" du 14 septembre dernier, où vous les verrez accompagnés des deux paragraphes suivants, dans lesquels l'état d'âme du poëte est dépeint, comme on ne l'aurait jamais pu rêver :

"Envahi par le flot montant de ses émotions rétrospectives, le cœur du poëte se brise, se lézarde en quelque sorte, et laisse sa douleur filtrer goutte à goutte dans des stances qui gémissent et des vers qui pleurent.

"Accablé, palpitant, secoué par les angoisses de l'irrémédiable, il jette d'abord un cri de détresse et de révolte ; puis, écrasé par l'implacable fatalité des choses, il courbe le front devant l'immense douleur acceptée."

Envahi, accablé, palpitant à mon tour, secoué par des émotions et des angoisses, toutes plus rétrospectives les unes que les autres, je quittai la terrasse comme j'avais lâché les catacombes ; je franchis

cette série de sépulcres qui s'appelle rue Dauphine, rue Buade, côte de Léry, rue Saint-Valier-ouest, et j'arrivai, à peu près sans connaissance, lézardé en plusieurs endroits, me sentant moi-même filtrer goutte à goutte sur des trottoirs inhumains, jusqu'au cœur même de ce faubourg Saint-Sauveur, qu'un honnête homme aurait à peine osé nommer, il y a quelques années seulement.

3o. Ici, stupéfaction toute autre. Saint-Sauveur, un immense faubourg attenant à Saint-Roch, faubourg bien autrement immense, n'était qu'une fondrière, il n'y a pas plus de deux ou trois ans, avant son annexion à la ville. On n'osait y passer, en grande partie parce qu'on ne pouvait pas, en partie aussi parce qu'on n'osait pas s'aventurer dans ces rues borgnes, tapissées de cabanes, rues qui menaient on ne savait où et qui semblaient un labyrinthe de repaires d'où s'échappaient, la nuit, la plupart des escarpes, personnages ordinaires de la çour du "Recorder." Saint-Sauveur valait beaucoup mieux que sa réputation, je le veux bien, mais l'opinion, ou le préjugé public, ne se forme pas sur des expertises.

Donc, Saint-Sauveur était inabordé autant qu'inabordable. Les Québecquois surtout n'y allaient jamais. Pour l'étranger, il ne pouvait avoir d'attraits, attendu qu'il n'y a pas moyen de s'y casser le cou ni de se désarticuler dans des côtes quelconques — Saint-Sauveur étant aussi plat, sur toute sa superficie, qu'un discours du trône — il n'y a pas de monuments non plus, comme à la haute ville, où l'on a réussi enfin à fixer le site du monument Champlain, après quarante-sept ans de discussions extrêmement animées, mais peu concluantes, il n'y a pas non plus de remparts, ces cercles de pierre chers à une dizaine de fossiles, sourds, muets, aveugles, idiots, lézardés et envahis par toutes les angoisses réunies de l'irrémédiable ; il n'y a pas de canons, image ineffaçable, à jamais la plus chère, de ce que fut Québec jusqu'à l'année 1775, il y a juste cent vingt ans ;.... enfin, Saint-Sauveur est dépourvu de tous ces attraits que font tressaillir d'orgueil le débitant de coton au fond de sa boutique empoussiérée, et le bourgeois datant du commencement du siècle, qui ne voit pas pourquoi il verrait, sur ses vieux jours, Québec autrement qu'il l'a vu en 1825, alors qu'il glissait sur les glacis, dans son petit traîneau, et qu'il courait par la ville en mocassins, une tuque sur la tête et une ceinture "fléchée" autour des reins.... Non, Saint-Sauveur n'a rien de tout cela, mais il a maintenant des rues, toutes macadémisées, des rues qui commencent a être bâties beaucoup mieux que bon nombre de celles de la haute-ville, des rues où l'on respire et une population qui se remue.

Saint-Sauveur et Saint-Roch réunis sont le Québec de l'avenir, une ville qui va s'étendre indéfiniment le long de la rivière Saint-Charles. Avant quinze ans d'ici, la haute-ville sera devenue simplement un

musée où les amateurs de boutons de guêtre pourront venir faire des fouilles ou déchiffrer des inscriptions, mais Saint-Sauveur et Saint-Roch qui, dès maintenant, renferment les deux-tiers au moins de toute la population québecquoise, seront devenus une ville de cent mille âmes, et c'est grâce à leur active et entreprenante population que la noble capitale provinciale aura déchiré ses bandelettes de momie et aura rélégué courtoisement dans un coin, pour s'y regarder entre eux comme des bonzes exotiques, immobilisés dans la contemplation mutuelle, tous les bonshommes "rétrospectifs" qui ont tout fait pour arriver à ne rien faire.

ARTHUR BUIES.



CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Mettons un peu de méthode, si vous le voulez, dans notre petite excursion à l'étranger.

La première étape sera chez nos voisins, Messieurs les Yankees, à New-York, où vient de s'opérer un fiasco de première taille.

Les Etats-Unis détiennent, depuis près de cinquante ans, une fameuse coupe, donnée en prix, par la reine Victoria, au yacht à voile, ayant eu la plus grande vitesse, dans une course internationale, entre l'Angleterre et l'Amérique.

Depuis, Albion s'est coupée en quatre pour arracher aux Yankees ce trophée de cinquante piastres, et, pour ce, elle a déjà fait plus de $2,000,000 de frais sans succès.

Cette année, les préparatifs anglais ont été particulièrement exceptionnels. Lord Dunraven, un riche sportsman, a fait construire un magnifique yacht, qui, manié par des marins d'élite, devait assurément reprendre possession de la précieuse coupe.

Les Américains, de leur côté, ont fait feu de tout bois, en mettant à l'eau un instrument des plus perfectionnés, capable de tenir tête au rival anglais.

Valkyrie III, tel est le nom de l'Anglais, et, *Defender*, celui de l'Américain.

La course avait lieu à New-York, dernièrement, et la première manche fut gagnée par *Defender*.

Valkyrie III, dans la deuxième course, après avoir un peu désemparé son concurrent par une manœuvre discutable, arrivait bon premier, mais les juges lui ôtait la partie pour *foul*.

A la troisième épreuve, lord Dunraven saisit un prétexte quelconque pour ne pas courir, et *Defender* arrivait premier, mais seul, au but.

Il s'en suivit une échange de correspondance qui dénote, des deux côtés, une frousse intense. Les Américains craignent affreusement de se faire battre, tandis que les Anglais désespèrent de vaincre.

Voilà le seul secret du conflit.

Il est réellement extraordinaire, pour de communs mortels, de constater l'acharnement apporté dans une pareille lutte pacifique.

Les deux peuples en question sont pratiques en tout à l'extrême, et, cependant, ils mettent ici, dans ce concours, une coquetterie sentimentale, qui étonne grandement.

L'Angleterre est assurément la nation supérieure au point de vue du *fair-play*. A Cowes, les Américains étaient bien mieux protégés que les Anglais à New-York, où une flotille de bateaux de plaisance, montés par une populace patriotique, par conséquent extrêmement hostile au rival, s'est sciemment mise dans le chemin du yacht de lord Dunraven.

Celui-ci, désespéré, a tout lâché, et est parti pour son pays, la mort dans l'âme.

Ses intentions étaient bonnes pourtant, puisqu'il avait promis à son équipage, trente shellings par tête et par semaine, leur vie durante, s'ils gagnaient le prix, avec ensuite, une pension copieuse pour ceux que la vieillesse ou les infirmités empêcheraient de naviguer. Les calculs, faits à ce sujet, démontrent que lord Dunraven se fendait ainsi de $400,000 pour avoir le plaisir de remettre à la reine le trophée en litige.

C'est donc partie remise, avec d'autres acteurs, car un Monsieur Rose, anglais de qualité, vient de lancer un défi solennel aux Américains pour l'année prochaine.

Je ne dormirai guère tant que cette importante lutte n'aura pas reçu une solution quelconque.

Avant de quitter les Etats-Unis, disons un mot sur un potin, qui défraie la chronique mondaine des journaux américains.

Ils prétendent que le marquis de Castellane, époux de miss Anna Gould, a déjà dépensé un million de la dot de sa femme. Ils s'étonnent de bien peu, car je suis, moi, assez surpris d'apprendre que la somme ne se chiffre pas par plusieurs millions. Quand on prend du marquis, on en saurait trop prendre. Miss Gould, ou plutôt Madame la marquise Boniface de Castellane, en verra probablement bien d'autres avant peu.

Le contre-amiral Kirkland commande l'escadre volante américaine, qui opère dans les eaux françaises. C'est un ami intime du président Faure.

A l'avènement de ce dernier à la tête du peuple français, l'amiral Kirkland lui écrivait une lettre de félicitations, sans la faire passer par la voie diplomatique.

Naturellement, tout militaire n'aime pas ou jalouse la voie diplomatique.

De là, belle colère du Secrétaire d'Etat, à la marine, aux Etats-Unis, qui somme l'amiral Kirkland de lui soumettre la teneur de sa lettre. Celui-ci se rebiffe et répond évasivement. Le ministre américain

riposte par un blâme officiel, que l'amiral n'accepte pas. Là en est la question.

Morale : discipline militaire et méthodes diplomatiques ne s'accordent guère entre elles.

Cet amiral Kirkland, qui vient de nous prouver son indépendance vis-à-vis de son chef hiérarchique, est cependant d'accord avec un lieutenant de vaisseau anglais sur la question des missionnaires anglais et américains en Chine.

Tous deux disent que la majorité de ces messieurs, qui vont ainsi au loin porter l'étendard de la civilisation, sont pleins d'intérêt et de dévouement, mais que, par contre, une grande partie ne valent rien et abusent du pays, qui leur donne l'hospitalité. Ils s'introduisent dans un centre chinois, qu'ils n'ont aucun droit d'habiter, bousculent brutalement les traditions acquises, se fourrent partout et fatiguent l'indigène, qui, de guerre lasse, les tue, pour s'en débarrasser. Un Chinois ne vaut rien par lui-même, mais devient une teigne, si un missionnaire anglais ou américain le travaille quelque peu, au nom de la civilisation.

Remarquons bien que c'est l'amiral Kirkland et le lieutenant de vaisseau anglais, qui parlent.

*
* *

Passons l'Atlantique et rendons-nous en Angleterre.

Le Parlement nouveau, avec lord Salisbury pour grand maître, sévit dans toute sa majesté. Les principales choses qui passionnent le gouvernement sont les massacres chinois et arméniens.

Or, en Chine, on tergiverse comme toujours, et, en Turquie, on met carrément les conseils des Anglais au panier.

Les Chinois craignent un peu l'européen depuis que les Français leur ont flanqué une pile au Tonquin, et, en conséquence, ils font semblant de céder aux objurgations des Anglais et Américains, qui déplorent le massacre de quelques-uns de leurs compatriotes.

Pour ce, ils viennent de couper le cou à quatre de leurs concitoyens, qui s'étaient montré trop enthousiastes dans la bagarre contre les établissements exotiques. Mais, cette punition paraîtra maigre à quiconque sait qu'on coupe, en Chine, plus facilement le cou à un homme, qu'une cuisinière le fait à un poulet, au Canada.

Kung Tajen, ambassadeur chinois à Paris, défend habilement ses compatriotes. Il accuse les Russes d'être les instigateurs de tous les massacres. Il prétend que le sentiment d'hostilité contre les étrangers est engendré par des raisons locales et n'est aucunement général. Dans grand nombre d'endroits, par exemple, une sincère amitié est témoignée aux missionnaires, particulièrement à ceux qui sont catholiques ;

tandis, qu'ailleurs, l'aigreur de ses compatriotes provient du tempérament personnel de l'individu en cause, qui abuse de la bonté de la population.

Partout, se rencontrent des pécheurs en eau trouble, qui profitent du mécontentement général, pour arriver à leurs fins.

Et, c'est ainsi, que, depuis la guerre sino-japonaise, on voit des émissaires russes, des vauriens — c'est l'ambassadeur chinois qui parle — qui viennent exploiter partout les mécontentements locaux, de manière à engendrer des conflits graves, à la suite desquels ils trouvent leurs bénéfices.

Et, ici, ces bénéfices sont la rupture des relations amicales avec l'Angleterre et les Etats-Unis, ce qui ne laisserait à la Chine d'autre alternative que de se jeter dans les bras russes.

C'est assurément là une situation bien triste, mais, consolons-nous, en songeant que, si les commissions anglaises et américaines n'ont pas encore réussi à obtenir du gouvernement chinois un seul sou d'indemnité en faveur des victimes des derniers massacres, M. Gérard, l'agent diplomatique français, en Chine, vient, lui, de faire signer un traité, en bonne et dûe forme, par lequel ce pays accorde 4,000,000 de francs aux familles de ses compatriotes tués par la populace chinoise et le droit exclusif aux ingénieurs français d'exploiter les mines de toutes sortes dans certaines régions.

N'est-ce pas là un indice indiscutable de la force actuelle de la diplomatie française et du respect que la grande nation inspire à tous les peuples ?

Lord Wolseley, le héros de Fort-Garry, d'Abbomey, du Zoulouland, de Tel-el-Kebir, de l'Afghanistan, le plus grand homme de guerre anglais, vient d'être nommé commandant en chef de l'armée en remplacement du duc de Cambridge, oncle de la reine, qui en était le chef depuis près de quarante ans.

C'est une ère nouvelle qui s'ouvre pour l'armée anglaise. Lord Wolseley, quoique assez âgé, est de la jeune école, et le duc de Cambridge était le champion de la routine, du vieux jeu.

Le premier acte de lord Wolseley fut de lancer un appel aux inventeurs d'une chaussure parfaite pour le troupier. Ne rions pas. La chaussure est tout à la guerre. Un fameux général français, le maré chal Bugeaud, disait que celui qui inventerait une chaussure, ne blessant pas les pieds, et un harnachement parfait pour les chevaux de selle, aurait résolu les deux plus grands problèmes de la guerre.

Le maréchal Wolseley semble donc entrer dans la voie du vrai progrès moderne, en l'art militaire, et ce premier pas fait bien augurer de ses actes futurs.

M. Gladstone, le *grand old man* anglais, paraît s'être un peu fourvoyé, dans la question des massacres arméniens.

Il a parlé crûment aux Turcs, qui ont protesté. Gladstone avait raison, mais il l'a trop fait voir. C'est comme dans le *Home-Rule*, où il se montrait humanitaire, comptant sur sa haute situation pour faire passer une mesure anti-populaire, sans consulter ses partisans. Il a raté son coup. En politique, il faut des *followers*, sinon c'est l'échec, même pour les plus forts.

Le lord-maire de Londres vient de faire une visite sensationelle, en France. Partout, il fut reçu avec une grande courtoisie, côtoyant l'enthousiasme, comme à Bordeaux, par exemple. Ce gentleman méritait bien ces réceptions.

— Oui, messieurs, a-t-il dit aux Français, nous sommes rivaux partout, mais nous sommes aussi deux grands peuples intelligents, travailleurs et soucieux de nos intérêts ! Si nous avons des conflits, réglons-les comme des particuliers, au moyen de conférences, d'explications et de juges, au besoin. Mais, la guerre entre nous, pouah ! pour si peu, voyons, nous ne serions plus de notre siècle.

Voilà, en substance, le langage d'un homme bien doué, que j'aime de confiance, sans le connaître.

Dernièrement, une grande Conférence Internationale, en faveur de la paix universelle, se tenait à Bruxelles.

Un M. Snape, délégué de Liverpool, s'est amèrement plaint des Yankees, qui ont refusé de payer les indemnités prescrites par le tribunal d'arbitrage de la mer de Behring. En face, il citait la soumission scrupuleuse de l'Angleterre, dans l'onéreuse affaire de l'Alabama.

J'approuve l'Angleterre ici, qui, quoiqu'en disent les préjugés — et, c'est surtout parcequ'ils le disent trop — tient toujours ses engagements en matière d'argent.

Madame Langtry, une actrice très à la mode, vient de se faire voler pour $200,000 de bijoux. J'en suis bien attristé, mais cela ne m'empêche pas de faire rapidement mon devoir en traversant la Manche, pour me rendre en France, où nous allons séjourner quelques instants, avec un sensible plaisir.

***

Nous tombons ici en pleines grandes manœuvres, dans les Vosges. Cent vingt à cent trente mille hommes ont été aux prises pour rire, mais c'est imposant, allez, de voir une pareille agglomération humaine, se mouvoir, avec méthode, à travers monts et vallées. Le cœur nous en défonce la poitrine.

Il y avait beaucoup de Russes dans tout cela, beaucoup trop, d'après moi. Cette alliance franco-russe est trop superficielle pour m'inspirer confiance. Pourquoi ne pas publier carrément les clauses du traité, s'il

existe réellement, comme l'a fait la Triple-Alliance, au lieu de jeter ainsi de la poudre aux yeux.

Cela me fait l'effet d'une commère authentique, qui débute toujours par vous dire, à votre première visite : — " Vous savez, moi, je ne dis jamais de mal de personne." Entre nous, c'est parce qu'elle en dit trop, qu'elle éprouve le besoin de dire le contraire. C'est comme l'alliance franco-russe, on la montre trop pour qu'elle soit réelle. Je souhaite de me tromper, mais je crains.

A Madagascar, on crève comme des mouches, et le succès est éclatant. La reine, son mari, le premier ministre, tout le monde fuient, font place nette devant les français. C'est très flatteur pour la France, mais les pauvres diables que mangent la dyssenterie et les fièvres typhoïdes, qu'en dirons-nous ? Morts pour la patrie, c'est vrai, et les mamans qui pleurent, c'est vrai, ça aussi et tout aussi intéressant.

Soyons sans inquiétude, Madagascar sera à la France sous peu, car rien ne résiste à cette formidable nation, mais celle-ci aura dépensé, dans cette conquête, une quantité de vies humaines infiniment supérieure à la valeur morale ou matérielle de cette île empestée.

Les anarchistes ont voulu faire sauter M. de Rotschild, le riche banquier juif, et c'est son secrétaire qui a écopé.

C'est toujours ainsi, et cela devient inquiétant pour ceux qu'emploient les hommes riches.

Le duc d'Orléans est fatigué d'être prétendant à la couronne de France. Il vient de s'apercevoir que cette couronne n'existe plus, et il a cessé de la chercher. C'est très sage de la part de ce jeune homme, que j'estime tout particulièrement depuis l'accomplissement de cet acte vraiment sensé.

*
* *

Traversons la frontière et allons en Allemagne.

L'empereur Guillaume est toujours là, en ébullition.

Il vient de faire de grandes manœuvres, où quatre-vingt mille hommes se sont tremoussés. Waldersee était son concurrent et lui fit subir une magnifique défaite, au début, à la suite d'une marche forcée inattendue, qui mit par terre une quantité d'hommes, au moyen d'insolation.

L'empereur était furieux, mais très content, de constater, chez le général Waldersee, un splendide dédain de la vie humaine, signe supérieur chez l'homme de guerre.

Ces manœuvres sont maintenant terminées et Waldersee vient d'être fait maréchal en récompense de sa valeur intellectuelle sinon humanitaire.

L'art de la guerre, en temps de paix particulièrement, est une chose admirable.

Partout, en Allemagne, on fête le vingt-cinquième anniversaire des victoires allemandes, en 1870.

C'est triste, pour les Français, mais légitime, chez les Allemands. Ces derniers ont battu les premiers et ils s'en réjouissent; cela est vraiment par trop naturel. Ils pourraient peut-être y mettre un peu plus de circonspection, mais enfin la nature humaine est faible partout et elle aime grandement à fêter les souvenirs des instants de dangers mortels. Je dois avouer que les délégations, qui ont visité les champs de bataille de 1870, n'ont pas oublié les soldats français, tués à l'ennemi. De magnifiques couronnes de lauriers ont partout été placées sur leurs tombes, avec des discours, dont voici le résumé :

"Nous déposons une couronne sur la tombe des Français, qui reposent ici. C'étaient nos ennemis, il est vrai, mais, eux aussi, comme nous, combattaient pour leur patrie. A ce titre, ils ont droit à notre respect. Dans la mort, il n'y a plus d'ennemis ni d'amis, il n'y a qu'un souvenir attristé, que nous soulignons par nos prières silencieuses. Inclinons-nous donc et prions pour tous les morts de 1870."

Savez-vous que ce petit discours n'est pas bête du tout.

*
* *

Mon Dieu ! comme il nous reste encore des étapes à parcourir avant de terminer notre course. Hâtons-nous, bravement, si nous voulons arriver à notre but.

En Russie, le Czar est triste et la Czarine est nerveuse, les nihilistes, ces infectes coquins, qui font tout sauter à la dynamite, étant de nouveau en pleine période de gestation.

Le jeune roi Alexandre, de Serbie, a failli se noyer à Biarritz. Il se baignait avec un maître nageur, quand une grosse vague est venue et les a emportés tous deux. Grâce à sa vigueur, le roi se tira d'affaire et le baigneur se noya.

En Belgique, la Reine a manqué se tuer. Elle fit une terrible chute de voiture, mais elle s'en tira avec une contusion honorable, qui ne laissera aucune trace.

A Madagascar, un général indigène a eu la malencontreuse idée de se faire battre par les Français. Ses compatriotes le prirent, le jugèrent vivement et le brulèrent rapidement. Voilà une justice très saine.

A Cuba, on vient de proclamer la République, avec Masso, comme président et Camageay (?) pour capitale provisoire.

C'est un premier pas dans la voie moderne.

Mais, l'Espagne ne badine pas ; elle va envoyer cent mille hommes et dix-neuf vaisseaux de guerre pour dompter les Cubains.

Au besoin, elle en fera fusiller ou pendre une grande quantité, ce qui sera approprié aux circonstances.

En Italie, le roi Humbert a fait une chute de cheval retentissante, mais il n'a pas été blessé, ce qui est heureux.

Les Garibaldiens et les Italiens viennent de fêter le vingt-cinquième anniversaire de la prise de Rome, à notre Saint-Père le Pape. C'était un triomphe facile, où dix contre un furent les acteurs. Les Italiens ont assurément tous les droits d'en être fiers, mais ils ne sont pas difficiles.

En Espagne, le petit roi de neuf ans a écrit sa première lettre. C'est là un événement remarquable, qui a, un instant, fait oublié les ennuis de Cuba. Le cher petit homme, très sûr de son orthographe, a été souverainement froissé de ce que sa mère ait fait une correction à son texte. Cet orgueil précoce fait bien augurer, pour l'avenir des fiers Espagnols, qu'Alphonse est appelé à commander.

La mobilisation des réserves pour Cuba a donné lieu à des ennuis. A Gérone et à Mataro, les hommes refusaient de marcher, et les gendarmes en ont tué plusieurs, ce qui a encouragé les autres à s'embarquer.

On profite de l'absence des cent mille hommes, envoyés aux Antilles, pour réveiller l'idée républicaine, en Espagne. On se révolte un peu partout, mais sans trop de suites graves encore.

A Terreneuve, chez nous, à nos portes, encore un conflit à propos du *french shore*. Des pêcheurs terreneuviens prenaient tranquillement du poisson quand on vint les chasser. Ils se portèrent plus loin, mais là, même opération contre eux. De guerre lasse, ils s'en allèrent, en protestant. C'est ennuyeux pour ces pauvres gens. Ils ne peuvent pas même conquérir leur subsistance sur leur propre territoire. Je les plains et je blâme les traités éternels.

*
* *

Voilà assez causé. Mon papier est fini. Et, si vous le voulez bien, nous reprendrons notre conversation au prochain numéro.

R. de la Pignière.

A Mlle OLYMPE L...

CONSOLATION

Paroles d'Armand Sylvestre. Musique de Gaudiose Paradis.

MODERATO *con espress.*

PIANO.

mf

mp

pp

Si sur ta douleur so-li-tai - re,

Tu laisses ton cœur se fer - mer,

Si tu ne crois pas que sur ter - re,

On peut plus d'une fois ai -

mer, Et si ta douleur an-ci - en - ne

crescendo. *con fervore.*

Se con-sume en re-grets charmeurs, O pauvre âme sœur de la

poco rit. *dolce.*

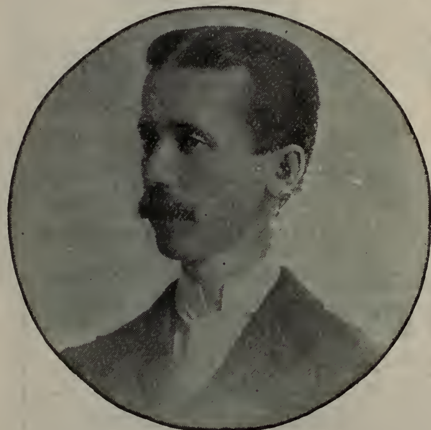
mien - ne meurs! meurs! meurs!.........

II

Mais si l'espérance réveille
Des rêves d'or sur ton chemin,
Si tu sais qu'aux maux de la veille
Succèdent les biens de demain,
Et si ton ivresse ancienne
Renaît au souvenir ravis
O douce âme, sœur de la mienne,
Vis! Vis! Vis!

III

Si tu sens que ta destinée
Est d'aimer pour souffrir toujours,
Et que le temps t'a ramenée
Au seuil de nouvelles amours,
S'il faut une main à la tienne
Et des regards amis aux tiens,
O chère âme, sœur de la mienne,
Viens! Viens! Viens!



M. le Dr G. PARADIS

MONTMAGNY, Août 1895.

MODES ET MONDE

Occupons-nous donc des modes d'automne, puisque cette saison par excellence des soleils tristes et des sourires mouillés est arrivée.

Je me hâte donc de venir vous faire part de quelques renseignements précieux sur la mode que j'ai obtenus en glanant un peu à droite et à gauche, en choisissant ce qui saurait le mieux vous convenir.

Le règne de la broderie, paraît-il, va revenir et le jais ne diminuera pas sa vogue. Les jupes ne seront plus si unies et l'on verra, en guise de garnitures, des tabliers brodés et des plissés accordéon. Cela fera certainement perdre aux jupes de leur ampleur actuelle, ce qui ne sera pas un mal.

On annonce aussi que les robes de dîner et toutes celles comprises sous la dénomination de robes de toilette se feront avec une petite traîne, et non plus rondes comme au printemps. C'est très élégant et gracieux, pourvu toutefois que l'on ne franchisse pas le seuil des salons, car rien ne saurait être plus désagréable dans la malpropreté des rues.

La croisade que l'on prêche contre les manches bouffantes ne semble pas produire grand effet ; elles ne diminuent pas de volume sur les cartes de mode, mais il est certain qu'elles ne peuvent résister bien longtemps à une plus longue épreuve, et, une bonne raison pour ce changement, c'est notre inconstance à suivre trop longtemps la même mode.

Avez-vous entendu raconter l'histoire de cette dame qui donna un jour en aumône, à une pauvre femme, une des manches de son manteau de drap. Avec cette manche, la mendiante sut se créer pour elle-même une paire de manches fort respectables et il lui resta assez d'étoffe pour faire un pantalon à son petit garçon !

Mais si les jupes et les manches prennent des proportions modérées, il sera plus facile d'utiliser les anciennes toilettes, et l'on pourra se tenir au niveau de la mode sans grandes dépenses.

Il est évident que nous sommes loin de l'époque où l'on recevait de sa grand'mère, pour les transmettre à sa petite-fille, des jupes de soie tenant debout, des mantelets et des garnitures bravant les injures du temps. Pourtant, et je le répète après nombre de personnes expérimentées, sous des doigts habiles, quelques verges de dentelles, de rubans ajoutés avec goût sur une robe

mise de côté, la transforment comme par enchantement, la faisant passer pour neuve.

La toilette ainsi rajeunie devient, selon l'expression usitée, une de ces choses faites avec rien qui ont fort bon air quand elles sont portées d'une façon particulière et par certaines personnes.

Quoiqu'on dise, les modes ne changent pas essentiellement tous les mois Sauf les grandes modifications des saisons, elles varient seulement dans quelques détails et il est assez facile de les suivre de près.

Les collets blancs ou noirs en dentelle et en soie ont une vogue extraordinaire qui s'affirme avec l'automne. Il y en a de plusieurs formes, sans oublier de mentionner celui que l'on appelle col-pèlerine, moyen-âge, découpé en pointes devant, formant pèlerine arrondie derrière. Ces cols, sur une robe unie et de couleur foncée, sont du plus bel effet et seront très toilette cet hiver pour les costumes d'intérieur.

Le vert de toutes les teintes moyennes et foncées semble devoir remplacer le bleu. Les nuances n'en sont peut-être pas toutes agréables, mais il est reconnu que pour qu'une couleur plaise, cela dépend absolument de la personne qui la porte.

Il est admis généralement que le vert sied aux blondes. Cependant, c'est une erreur, il y a des blondes que le vert enlaidit et rend la peau verdâtre ou jaune. Il faut donc apporter dans le choix des couleurs beaucoup de tact et de discernement.

Voici quelques données générales sur les chapeaux d'hiver. Ils seront recouverts d'autant de plumes qu'il sera possible de loger, mélangées d'un peu de ruban. Les plumes seront donc employées à profusion. Quant aux formes et aux couleurs, elles seront comme à l'ordinaire : petites et grandes, exagérées ou très discrètes, *ad libitum.*

A propos de modes, on parle souvent de l'originalité de Sarah Bernhardt qui, au milieu de l'été, par un brûlant soleil, porte un manteau en "sealskin.'

C'est une excentricité assurément mais les personnes qui portent des visons autour du cou par une chaleur torride ne sont pas loin d'être tout aussi excentriques. Je ne sais ce que l'on peut trouver d'élégant ou de confortable dans une mode pareille.

Mais pour en revenir à la grande actrice, Dona Sol porte en guise d'ornement un bijou se composant d'une longue chaîne d'or à laquelle sont suspendus par intervalles des vieux crucifix, des pierres précieuses, des trophées rapportés çà et là de ses nombreux voyages, et qui forment une série de souvenirs très intéressants.

Les nouvelles voilettes sont en tulle très fin avec de petits pois blancs.

C'est dit-on le genre qui convient le plus à tous les teints et il a du moins le mérite d'être très-sobre. Il faut toujours faire attention en mettant une voilette que les pois ne se trouvent pas, soit sur le bout du nez, soit sur un œil, car à distance l'effet en est grotesque et ridicule.

Est-il encore trop tôt pour vous parler des toilettes de soirée ? Risquons toujours. Si j'attendais à un prochain numéro je pourrais dans l'intervalle oublier ce que j'ai à vous dire et ce serait trop dommage.

Eh bien ! sachez que les fleurs, artificielles ou naturelles, seront beaucoup portées sur les robes de bals.

Naturellement, il est nécessaire que la nuance des fleurs s'harmonise bien avec celle de la robe. Une riche héritière de Californie a commandé dernièrement chez Worth, à Paris, une toilette de soirée en mousseline de soie couleur vert pâle, toute garnie de boutons de roses mousseuses. Il y avait une guirlande tout autour du corsage et de la jupe. Les manches très-bouffantes se terminaient par une rangée de boutons de roses et à la ceinture une espèce de cordelière composée de mêmes fleurs retombait gracieusement sur le côté. Le journal qui donne les détails de cette toilette ajoute que l'effet était charmant.

***

Les jardins parisiens se préparent, dit-on, à donner plus de brillant que jamais à la mode de cet hiver, qui sera de servir au dessert, sur la branche, les fruits d'arbres nains cultivés en pots.

Au seizième siècle, ce genre de culture se pratiquait sur une grande échelle. Un grand jardinier de cette époque enseigne à cultiver ainsi les cerisiers, les pêchers, les poiriers, les pruniers, etc., il fait ressortir l'avantage qu'il y a pour chaque convive d'avoir à table, devant soi, un arbre chargé de fruits.

Je le crois bien! Mais ils sont rares les millionnaires au Canada qui puissent s'offrir cette fantaisie.

***

Voici des règles qu'un facétieux a posées pour la saison prochaine :

La tête haute sera portée par ceux qui ont la conscience pure. Ce sera le contraire pour ceux qui ont des crimes à se reprocher.

Les bourses bien garnies ne seront pas mises de côté encore. On les portera comme d'habitude.

On continuera à s'injurier dans les journaux, et les destitutions politiques seront bien vues.

Les relations entre les pauvres et les riches, parents ou non, seront hors de mode cette année.

Pour les chapeaux, ce qui sera le plus de mode sera de les payer d'avance.

Les manchettes des messieurs seront en toile blanche pour ceux qui paieront leur blanchisseuse et en fer pour ceux qui déroberont quelque chose.

Les bâtons des hommes de police seront souvent portés sur la tête des gens......

Et ainsi de suite mais je vous fais grâce du reste.

***

"Qu'est-ce qu'un diner à la Russe ?" me demande madame L. dans une petite lettre que je reçois à l'instant.

Je vais m'efforcer de lui donner à ce sujet tout ce que j'en sais moi-même.

Quand les potages, le poisson, les viandes, le gibier, en somme tous les plats chauds, et de plus les salades et le fromage sont servis sur le buffet et non pas sur la table on appelle ce service *à la Russe.*

Naturellement, ce genre de service nécessite des servantes ou des garçons bien stylés.

Sur la table alors, il n'y a pas de dessous de plats, ni de couteaux et fourchettes à dépecer. On peut également se dispenser de salières et de poivrières à moins que celles-ci ne soient tellement jolies qu'elles servent en guise d'ornements. Excepté pour le céleri, les invités ne doivent pas demander de sel ni assaisonner les mets qu'ils ont dans leur assiette ; ce serait faire un pauvre compliment à la cuisine de la maison.

Cela me rappelle avoir lu, quelque part, qu'un cuisinier d'un roi de France s'est suicidé en voyant son royal maître mettre un peu de poivre dans sa soupe.

Le surtout doit être arrangé avec le plus grand soin possible. Pour cela, il faut faire appel à son goût artistique. J'ai gardé le souvenir d'un ornement de centre superbe fait de feuilles de vignes et autre feuillage où se cachaient, comme dans un nid de verdure, des fruits vermeils et succulents.

Les verres à vin ne devraient être remplis qu'aux deux-tiers. Plusieurs personnes qui ne boivent pas de vin permettent cependant, au garçon, de leur en verser pour ne pas se singulariser et surtout pour ne pas être désagréable aux yeux de leurs hôtes.

Réponse à Céline. — Un prêtre n'est pas considéré comme un homme ordinaire par une femme appartenant à la religion catholique. En conséquence, celle-ci ne lui tendra pas familièrement la main la première, comme à un homme du monde.

***

L'événement du mois d'octobre sera sans contredit la Kermesse.

J'ai assisté à quelques réunions des dames organisatrices, et, déjà, je puis prévoir un joli succès.

Il est vrai de dire que l'œuvre de l'hôpital Notre-Dame a les sympathies de tous, et que ce nom suffit pour faire délier les cordons de la bourse la plus obstinée.

La jeunesse voit arriver ces jours de gaieté avec grande hâte, et qui saurait l'en blâmer ? c'est le temps des œillades assassines, des échanges de sourires et des phrases expressives.

C'est le rendez-vous et le prétexte d'agréables réunions, où on se rencontre et s'aborde sans que le cérémonial guindé des salons ne vienne s'interposer.

"Ah ! c'est le bon temps," comme dit la chanson.

Plusieurs mariages se dessinent à l'horizon ; on parle de l'hymen de jeunes filles de notre société pour les mois d'hiver, et les spéculations vont grand train.

On ne peut prévoir encore si le carnaval sera bien gai, mais, à coup sûr on peut en préciser la durée qui sera moindre que celui de l'année dernière.

Nous aurons occasion de revenir sur ces sujets, en temps et lieux, et d'en parler plus longuement.

*
* *

Je reçois de nombreuses réponses à ma question : Fait-on son sort ou le subit-on ?

Quelques-unes sont très subtiles et d'une philosophie profonde. La plupart de mes correspondants appartiennent au sexe masculin ; on voit que cette question appelle à tout ce qu'il y a de plus grave et de plus sérieux dans la destinée d'un homme.

Je dois avouer que moi-même je prends beaucoup d'intérêt à ces sortes de questions et les réponses m'intéressent au plus haut degré.

Comme je donne ma copie longtemps avant l'expiration du mois, j'attendrai au prochain numéro pour donner toutes les réponses et proposer un autre problème.

Toute communication devra être adressée : Françoise, LA REVUE NATIONALE, No 33, rue St-Gabriel.

FRANÇOISE.



NOTE SUR L'OPÉRA-FRANÇAIS

La REVUE NATIONALE, ne voulant pas laisser échapper une occasion d'être utile et agréable à ses lecteurs, se propose de faire, chaque mois, à l'instar des grandes revues littéraires d'Europe, une causerie théâtrale. Elle veut ainsi répondre au désir de ses lecteurs, qu'ils soient éloignés ou non du théâtre. Pour ceux qui ne peuvent suivre les représentations, il y aura là une source de renseignements de nature à assouvir leur curiosité. Ils ne verront certes pas, l'action vécue sous leurs yeux, mais ils pourront se consoler de leur infortune par la lecture d'une critique que *les questions de boutique* ne sauraient commander.

Les lecteurs de la REVUE NATIONALE qui habitent Montréal y trouveront résumées les principales pièces qu'ils auront vu jouer et pourront ainsi graver plus facilement dans leur mémoire des impressions qu'il est bien difficile de garder après une seule audition.

Le théâtre de la rue Sainte-Catherine rouvrira ses portes le 3 octobre. Des améliorations nombreuses ont été exécutées et cette salle, remise à neuf et mieux aménagée, nous procurera, dit-on, tout ce que l'homme le plus exigeant peut souhaiter au point de vue de l'acoustique et des commodités.

Nous avons sous les yeux, à propos des artistes, des comptes-rendus qui en font les plus grands éloges, et si le manque de place ne nous permet pas, aujourd'hui, d'en parler plus longuement, nous nous réservons de revenir sur ce sujet dans nos chroniques mensuelles.

Mais, disons-le, tout fait présager une belle saison : d'abord, le choix des artistes qui auront assez souci de leur devoir pour ne pas renouveler certaines exagérations de mauvais goût, dans l'interprétation des rôles, et s'en tenir à l'esprit des auteurs ; ensuite, le choix des pièces, qui permet aux parents de conduire toute leur famille au théâtre sans avoir à redouter de voir leurs femmes et leurs filles scandalisées ; enfin, la salle même, dont l'aménagement est parfait. L'administration n'a rien épargné pour faire du théâtre de la rue Sainte-Catherine le rendez-vous favori du monde qui, tout en cherchant à se délasser des fatigues de la vie, veut aussi apprendre et s'initier aux beautés de l'art musical.

C'est à nous de reconnaître leurs efforts et de les récompenser en allant, le plus souvent possible, les encourager.

Musica me juvat and delectat, dit un vieil adage. Eh, bien ! oui, voilà ce que nous trouverons au Théâtre-Français, une musique qui nous procurera des plaisirs honnêtes.

De son côté, la REVUE NATIONALE sera heureuse de donner ses encouragements à des administrateurs consciencieux et d'applaudir au succès d'artistes vraiment dignes de ce nom.

LA RÉDACTION.



CHANTS ET PLAINTES DU MATELOT

L'école des mousses de Brest. — Yann Nibor. — Ballades et complaintes du golfe Saint-Laurent. — Notre-Dame et notre femme. — Regrets et vœux. — Chantons l'amour de la maison.

(Suite et fin)

La ballade du naufrage du 18 octobre 1784, à l'île d'Orléans, renferme, elle aussi, de fort belles pensées. Remarquons, en passant, celle-ci. On vient d'apprendre que les mariés se sont noyés en face de la maison où le repas de noces les attend. La complainte se termine ainsi :

> La table est mise, qu'on l'ôte en diligence :
> Les napp's seront pour les ensevelir !

Le chant du départ des matelots du golfe Saint-Laurent est aussi fort remarquable. Il faut le dire en enjolivant chaque finale de ces inimitables fioritures si chères à tous les mathurins :

V'la bientôt le temps qu'arrive,
Navigateurs ! nous faut partir.
Ma mère reste sur la rive
Quand sur la mer me faut courir :
Choisissons le temps le plus beau
Pour naviguer dessus ses eaux.

Sa mère dit : " Mon cher enfant !
Ta partance m'est bien sensible,
Reviens pour le sûr dans un an."

Vous qui vivez sur cette terre,
Je vais en dire quelques mots :
Vous vous plaignez de la misère,
Qu'est-ce donc auprès des matelots ?
Le jour fini, vous vous couchez :
Nous, il faut le recommencer.

Sa mère dit : " Mon cher enfant !
Ta partance m'est bien sensible,
Reviens pour le sûr dans un an."

S'il fait beau, l'on vit à son aise :
Hélas ! ce n'est pas pour longtemps !
Quand vous jasez, sis sur vos chaises
Nos vaisseaux sont sur les brisants.
Sans avoir heure de repos,
Voilà la vie des matelots.

Sa mère dit : " Mon cher enfant !
Ta partance m'est bien sensible,
Reviens pour le sûr dans un an."

L'été se passe, et les amis
Ne furent pas tous à la Toussaint.
Las ! un grand nombre sont péris
Sans qu'on pût leur tendre la main.
Nous nous disons : — " A chaque instant
Il peut nous en venir autant ! "

Sa mère dit : " Mon cher enfant !
Ta partance m'est bien sensible.
Reviens pour le sûr dans un an."

Que dites-vous de ce triste refrain de la mère qui, à chacune des poignantes paroles de son fils, répond, des larmes plein les yeux :

Reviens pour le sûr dans un an !

Yann Nibor ne dit-il pas dans ses *Perdus en mer* :

Ah ! maman, ma pau' maman !
Pourquoi que j't'ai larguée en plan !

Que voulez-vous ? le pêcheur comme le matelot ne peut pas être toujours joyeux. Chaque matin le flot l'emporte sans lui dire comment il reviendra le déposer sur la grève, lorsque le soir sera venu.

Yann Nibor, dans *Les quatre frères,* ne chante-t-il pas tristement :

Faut s'attendr' à passer par là ?

D'ailleurs, c'est toujours la grande préoccupation du marin. Sans s'en douter il est né philosophe, mais philosophe croyant. Il en a pris son parti et passe la plus belle moitié de sa vie à se rendre digne de la fière devise inscrite sur la dunette de son navire :

Honneur et Patrie !

Peu importe le reste pour lui. C'est ainsi que Yann Nibor nous dira dans l'*Immersion* :

Puis au roul'ment du tambour
Il est allé fair' un tour
Oùsque bientôt j'irons p't-être.

Le matelot canadien, lui, chantera :

Nous nous disons : " A chaqu' instant
Il peut nous en arriver autant."

Nibor fera cet appel à la tendresse humaine :

Quand su' la mer y a des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots.

Le pêcheur du golfe Saint-Laurent poussera à son tour cette plainte nâvrante :

L'habitant qui ramène ses charrues
Le soir, s'endort auprès d'enfants joufflus,
Tandis qu'hélas! nous, pauvres matelots,
Pour seuls amis, nous n'avons que les flots.

La poésie de la mer est partout la même ; il n'y a que les cieux, il n'y a que les vagues qui changent.

*
* *

Que de ballades tout aussi belles sont oubliées dans les brumes du golfe ! Heureux le chercheur qui réussira à en faire une collection. Les Yann Nibor pullulent sur ces côtes sauvages, inhospitalières, pleines des bruits de la mer et des mystères que renferment les profondeurs de l'abîme. N'est-ce pas mon ami le comte de Puyjalon qui écrivait un jour, du Labrador :

"Ici, au pied des roches, on ne saurait atteindre le fond en filant soixante brasses de ligne. Ces masses liquides, à surface restreinte et à profondeur prodigieuse, presque toujours très sombres, me causent une impression indéfinissable de crainte et de curiosité. Elles font naître en moi les idées les plus invraisemblables, et lorsque la nécessité me contraint à les traverser, ce n'est pas sans détourner la tête et sans regarder si quelque gigantesque saurien, dernière épave encore vivante des races disparues, ne navigue pas dans mon sillage. J'éprouve un soulagement irraisonné à reprendre la haute mer et à revoir ses flots lumineux et changeants."

Si pareille impression s'impose à un homme instruit, au brave explorateur de la côte du Labrador, comme l'est de Puyjalon, à plus

forte raison quel travail doit se faire dans le cerveau de ces naïfs de la mer pour qui tout est superstition, mystère, et qui rattachent tout au merveilleux.

*
* *

Un autre de mes amis, M. Léon Barat — il habite maintenant Amiens —, m'envoie une chanson de pêcheur. Elle a sa place ici. Elle est fort belle, à mon avis.

Nous vous chanterons toujours
Notre femme et Notre Dame,
Notre culte et nos amours,
Notre Dame et notre femme.

Lorsqu'un orage est en l'air,
Nous invoquons Notre-Dame.
Lorsque nous partons en mer,
Nous embrassons notre femme.

Ne nous laissez pas périr
En naufrage, Notre Dame ;
Car vous feriez trop souffrir,
Gémir, pleurer notre femme.

Nous ne plions les genoux,
En mer, que pour Notre Dame ;
Nul ne nous fait filer doux,
A terre, que notre femme.

Vous régnez au firmament
Auprès de Dieu, Notre Dame.
Mais notre gouvernement
Ici bas, c'est notre femme.

Quand de loin nous revenons,
Protégés par Notre Dame,
Que déjà nous devinons
Le logis de notre femme,

Nous poussons des cris vainqueurs
En l'honneur de Notre Dame ;
Nous sentons battre nos cœurs,
En pensant à notre femme,

A l'église nous montons ;
Vite, un cierge à Notre Dame ;
Ensuite nous remettons
Tout l'argent à notre femme,

Sans argent, comment pécher
Et contrister Notre Dame ?
Car défense de toucher
Au magot de notre femme.

Nous ne le reverrons plus
Le cierge de Notre Dame ;
Adieu de même aux écus
Bien serrés par notre femme.

Daigne jusqu'au dernier jour
Nous diriger, Notre Dame,
Et nous conserver l'amour
Et la loi de notre femme.

Si le veuvage est venu,
Il faut prier Notre Dame,
Obéir à notre bru
Comme avant à notre femme.

Marins comme leurs aïeux
Nos fils prieront Notre Dame ;
Ils l'auront pour Reine aux cieux,
Pour reine ici-bas, leur femme ·

Décoreront à leur tour
Vos chapelles, Notre Dame ;
S'inclineront au retour
Sous le sceptre de leur femme.

Comme nous, dans leur travail,
Se fieront à Notre Dame ;
Laisseront le gouvernail
Dans la maison à leur femme.

Ainsi les choses iront
Tant que voudra Notre Dame,
Que les pêcheurs pêcheront
Et que sourira la femme.

Si l'un de nos descendants
Trahit jamais Notre Dame,
Résiste, montre les dents,
Désobéit à sa femme,

Nous renions ce bandit ;
Oubliez-le, Notre Dame.
Qu'il soit délaissé, maudit !
Débarrassez-en sa femme.

Mais non, on ne verra pas
— A votre autel, Notre Dame,
Nous le jurons, bérets bas ;
A tes genoux, notre femme —,

Dans sa postérité,
Pêcheur traître à Notre Dame,
Jamais pêcheur révolté
Contre un ordre de sa femme.

Tous diront au grand moment
Leur prière à Notre Dame,
Et pour jamais s'endormant
Béniront encor leur femme.

Nous célèbrerons toujours
Notre femme et Notre Dame,
Notre culte et nos amours,
Notre Dame et notre femme.

Que dites-vous de cette prière du matelot et du pêcheur à Notre Dame, de cet *Ave* vrai, touchant, sublime, adressé à la femme, Notre Dame ?

Ce cantique de la mer me fait songer à un épisode que je ne saurais me rappeler sans être ému.

Liszt raconte que Chopin, mourant, demanda à sa compatriote, la belle comtesse Delphine Potocka, de chanter. Le piano du salon fut roulé jusqu'à la porte de la chambre du malade et la comtesse chanta avec de vrais sanglots dans la voix : les pleurs ruisselaient le long de ses joues, et jamais, certes, cette voix admirable n'avait atteint une si pathétique expression. Elle chanta le fameux cantique à la Vierge qui avait, dit-on, sauvé la vie à Stradella.

— Que c'est beau ! mon Dieu, que c'est beau ! disait le mourant ; encore... encore !

Tous ceux qui étaient là se jetèrent à genoux, et l'on n'entendit plus que la voix de la comtesse qui planait comme une céleste mélodie au-dessus des soupirs et des sanglots qui en formaient le sourd et lugubre accompagnement. C'était à la tombée de la nuit, une demi-obscurité prêtait ses ombres mystérieuses à cette triste scène. L'*Ave Maria* montait vers Dieu pendant que l'âme du grand musicien se détachait de son enveloppe mortelle et s'en allait prier NotreDame de la porter à son Dieu.

*
* *

Mais nous voilà bien loin de la Bretagne et de l'Ecole des mousses.

— Mille sabords! ainsi jure-t-on à Brest quand on a l'honneur d'être apprenti-marin, pourquoi mon ami Drouin s'est-il mis en tête de me faire lire son discours ainsi que les " Chants et récits de la mer " de Yann Nibor ? Aucun de mes confrères de la presse n'aurait tenu devant cet envoi, fait

Ma belle, pour vivre en souv'nance,

N'est-ce pas la vieille chanson canadienne qui le dit?

Je vous ai fait connaître Drouin, la Bretagne, l'Ecole des mousses, Yann Nibor et mes mathurins du golfe Saint-Laurent ; laissez-moi vous exprimer le regret de voir nos chansons de marins disparaître avec les années. Quel est l'artiste, le musicien, le poète, le patriote qui pourra dessiner les groupes, noter en musique et écrire une partie de ce qui se chante dans le golfe Saint-Laurent ? Comme il y aurait dans ce précieux recueil de belles pensées à faire connaître aux terriens ! Et dire que toute cette poésie de la mer s'en va s'éparpillant et se perdant !

— Allons ! les enfants, souquez ! souquez ferme ! Prenez exemple sur Yann Nibor. Vous sortez d'une école aussi grande que celle qui est dirigée par mon ami Drouin. N'avez-vous pas donné à la France les amiraux de Vaudreuil, Badaut, Martin ; les capitaines de vaisseau Le Moyne d'Iberville, de l'Echelle, Denys de Bonaventure ? Eux aussi ont fredonné bien des chansons dans la hune ou sur le gaillard d'avant avant d'arriver à l'épaulette. Ah ! si nous avions encore aujourd'hui leurs mâles refrains, comme cela nous grandirait, comme cela nous ferait plaisir ! Il en reste encore des bribes : cueillons-les avant qu'elles ne soient disparues dans les brumes du golfe et de l'oubli.

Et maintenant que je vous ai dit ce que je voulais, rentrons à la maison en chantant avec Yann Nibor :

Matelots, puisqu'on a bon vent,
Poussons ce soir la chansonnette.
Matelots, puisqu'on a bon vent,
Montons tous chanter sur l'avant.
Que nos gais refrains du gaillard
Arrivent jusqu'à la dunette ;
Que nos gais refrains du gaillard
Arrivent à l'officier de quart.

Chantons l'amour du beau pays,
Du cher pays qui nous vit naître ;
Chantons l'amour du beau pays
Où l'on trinque avec les amis.
Chantons l'amour de la maison
Que du grand large on voit paraître ;
Chantons l'amour de la maison
D'où nos vieux guettent l'horizon.

Chantons l'amour du haut clocher,
Toujours en vue avant la terre ;
Chantons l'amour du haut clocher
Où, petits, nous allions nicher.
Chantons l'amour de nos grands bois
Où notre cœur battit naguère ;
Chantons l'amour de nos grands bois
Où nous aimâmes bien des fois.

Chantons l'amour de nos prés verts,
De nos beaux champs d'or qu'on moissonne ;
Chantons l'amour de nos prés verts,
Partout de vieux pommiers couverts.
Mais, pour finir, chantons aussi
La femme qui, chez nous, foisonne ;
Mais, pour finir, chantons aussi
Nos belles qui sont loin d'ici.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

JEANNE D'ARC

IIe PARTIE

LE TRIOMPHE

Il y en a qui, en abordant la question de la mission de Jeanne d'Arc, veulent poser en principe la négation d'une intervention extraordinaire de la part de Dieu ; c'est vouloir se mettre de ses propres mains un bandeau sur les yeux, car le surnaturel est manifeste, il déborde dans l'histoire de la Pucelle. C'est ce caractère seul qui explique ce qu'elle a été, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a souffert. Pour les contemporains il n'y eut pas le moindre doute. Les royalistes français et, avec eux, l'immense majoritéde la nation, y virent le doigt de Dieu ; pour eux Jeanne d'Arc fut l'envoyée du Ciel. Les Anglais y virent la griffe du diable, et les juges de Rouen, gagnés par eux, brûlèrent l'héroïne comme coupable de sorcellerie.

Cette dernière explication, aussi peu vraisemblable qu'elle est plus intéressée, n'est qu'un effort suprême pour essayer de couvrir du manteau de la légalité une haine implacable. Cette vieille rancune anglaise a duré longtemps après le XVe siècle, comme une espèce d'héritage national. Si l'on n'ose plus voir là des menées diaboliques, on pardonne cependant difficilement ses victoires à Jeanne d'Arc. Il est pénible d'entendre un historien catholique comme Lingard parler, devant cette grande et noble figure, de "caractère crédule et romanesque"; et puis, comme conclusion, écrire cette phrase dédaigneuse : "Il est clair que cette enthousiaste prit pour des réalités les illusions de

son imagination." Ajoutons, cependant, que ces préjugés tombent peu à peu, à mesure que le sentiment injuste qui les avait dictés fait place, dans le cœur de l'Angleterre contemporaine, à une plus calme et plus saine appréciation des choses. Depuis longtemps on a désavoué chez nos voisins d'Outre-Manche les outrages de Shakespeare. Les poètes et les historiens anglais proclament bien haut la gloire de l'héroïne. Le 8 mai 1857, ce fut un évêque d'Angleterre, Mgr Gillis, évêque d'Edimbourg, qui prononça, à Orléans, le panégyrique de Jeanne d'Arc. Un frémissement passa dans l'immense auditoire, quand, vers la fin de son discours, l'orateur, s'inclinant devant l'étendard de la Pucelle, s'écria : "Jeanne, je viens, au nom de ceux qui vous brûlèrent sur le bûcher de Rouen, vous apporter l'amende honorable de mon pays."

Enfin, à l'heure actuelle, on voit des membres de l'Eglise anglicane envoyer leurs souscriptions en France pour concourir aux frais des cérémonies en l'honneur de l'héroïne.

Faudra-t-il dire avec Michelet que Jeanne fut une névrosée ? Ce serait vraiment faire trop d'honneur aux nerfs d'une pauvre fille de campagne que de mettre sur leur compte cette grandiose épopée qui commence à Domrémy et finit à Rouen. A la Salpétrière, où la névrose est certes en honneur, nos spécialistes auraient fort à faire pour nous pétrir de leurs puissantes mains une autre Jeanne d'Arc, au moment où l'aigle allemand et le lion britannique font entendre périodiquement leur cri de guerre.

D'autres, devant cette sublime figure, flottent incertains, sans qu'il soit possible de savoir au juste ce qu'ils pensent. On voit leurs efforts pour tout expliquer naturellement, mais lisez à travers les lignes, vous sentirez l'embarras visible de l'auteur, et à chaque instant vous vous demanderez pourquoi donc il s'obstine ainsi à retenir le mot d'"inspiration" qui lui brûle les lèvres. C'est l'impression qui vous reste en lisant l'historien V. Duruy.

Par contre, on est dégoûté quand on entend un écrivain comme M. Henri Martin faire de la douce et sainte héroïne de la France "une somnambule," "une dégagée," "une amazone équivoque, badigeonnée par l'ignorance." Quant aux rebutantes calomnies dont Voltaire et, après lui, l'Italien Monti n'ont pas craint de souiller le nom de la pure jeune fille, il faut répéter ici le mot de Shakespeare : "l'océan n'aurait pas assez d'eau pour laver cette tache."

Aux yeux de tous ceux-là, Jeanne a eu un grand tort : c'est d'avoir été, avant la guerrière intrépide, l'enfant naïve, tendrement pieuse et bonne, priant longtemps à l'autel de la Vierge, toujours soumise à l'Église, condamnée injustement par la faute de quelques juges infidèles à leur mandat ; mais, du sein de sa misère, en appelant jusqu'à trois fois

au pontife de Rome, dernier refuge de l'opprimé, suprême terreur des tyrans.

La chose est cependant bien simple. Il faut dire avec Gerson, l'un des hommes les plus savants de son siècle et parmi les plus chauds admirateurs de Jeanne d'Arc ; il faut convenir, dis-je, que Dieu qui a fait plusieurs fois des miracles pour sauver un homme et un peuple a pu aussi en faire pour sauver le royaume de Saint-Louis, la France "qu'il semble avoir élue entre toutes les nations pour porter les plus lourdes croix et les plus éclatantes couronnes," selon le mot d'un de nos historiens ; la France, qu'il a choisie pour remplir un rôle si grand dans les destinées de l'humanité, *gesta Dei per Francos.*

Hors de là il faudra renoncer à comprendre jamais cette page immortelle de nos annales et déclarer à la face de l'univers que l'épisode de Jeanne d'Arc est quelque chose d'historiquement inexplicable.

Dieu, sans doute, voulait sauver la fille aînée de l'Eglise à cause de sa prédilection pour elle ; mais il est permis, si l'on peut ainsi parler, d'élargir l'horizon et de pénétrer plus avant dans les vues providentielles. Remarquons, en effet, que sans la venue de Jeanne d'Arc, le royaume très chrétien, soumis au sceptre anglais, aurait naturellement suivi la fortune de ses conquérants et pris sa part de leurs épreuves. Il était donc menacé du schisme et de l'hérésie qui, cent ans après, s'étendirent sur l'Angleterre et la couvrirent de ruines. Cette déchéance de la France de Saint-Louis tarissait, dans une de leurs sources les plus fécondes, le dévouement, le zèle, les ressources matérielles et morales qui alimentent l'apostolat catholique dans le monde entier.

*
* *

Il est facile de se faire une idée de ce que fut Jeanne d'Arc en groupant les faits qui se rapportent à elle. Voici donc en peu de mots ce qui s'est passé : Une pauvre fille de la campagne, des champs paternels où elle veille sur son troupeau tout en filant sa quenouille, est appelée à des choses bien au-dessus de son âge et de son sexe, plutôt faites pour l'effrayer que pour flatter sa jeune ambition. Quand elle s'est décidée à obéir, de nouveaux obstacles se dressent à chacun de ses pas, dans sa famille, à Vaucouleurs, à Chinon. La prudence humaine hésite, la science étudie, la politique délibère, la théologie interroge, examine et discute. Les objections qui viennent se placer sous la plume de MM. Michelet, H. Martin et autres se sont trouvées sur les lèvres des diplomates, des courtisans, des théologiens contemporains, et l'éner

gie de cette enfant, son calme courage, sa noble candeur triomphent de tout.

Elle est transportée soudain sur les champs de bataille, et, par son ascendant personnel, par la profondeur de ses ressources et l'habileté de ses manœuvres, ou plutôt par ce rayonnement céleste qui s'échappe de son front, elle étonne et maîtrise tous ces vaillants capitaines qui s'appellent le duc d'Alençon, La Hire, Laval, Dunois, Pothon de Xaintrailles.

A dix-huit ans, cette humble paysanne, qui ne sait ni A ni B, qui n'a jamais vu défiler un bataillon, est déjà consommée dans l'art de la guerre ; la science stratégique n'a pas de secret pour elle. A la bravoure qui entraîne, elle joint la sûreté du coup d'œil qui ménage le sang du soldat et devine le point faible chez l'ennemi. Elle prophétise la victoire : "Au nom de Dieu, dit-elle, il faut les combattre, et seraient-ils pendus aux nues, nous les aurons," et la victoire semble enchaînée à sa bannière. On la dirait faite d'airain. Les fatigues ne l'abattent point ; elle passe des journées entières à cheval ; elle applique de ses mains l'échelle aux murailles sous une grêle de flèches anglaises, presque toutes dirigées contre elle, et commande l'assaut; elle vole sur son coursier pour arrêter ses bataillons qui se débandent et les ramène au combat.

Au courage du lion elle joint une douceur et une sensibilité exquises. Elle ne peut, dit-elle, voir couler le sang français "sans que ses cheveux lui dressent sur la tête." Après la bataille le sol est jonché de cadavres d'Anglais. Elle fond en larmes à la pensée que beaucoup sont morts sans confession.

Au milieu des camps, elle est une image de candeur et de droiture ; elle est surtout un ange de vertu et de piété. Elle est tellement au-dessus de tout soupçon que les Anglais eux-mêmes, et ses juges payés pour découvrir quelque tache dans sa vie, n'en trouveront pas.

Elle est entourée de guerriers, fort habiles sans doute à donner de grands coups d'épée, mais dont la conscience est aussi peu scrupuleuse que possible. L'un d'eux, La Hire, à la tête de son armée, rencontre un jour un chapelain, et, sans autre préambule, lui demande l'absolution : "Mais, auparavant, il faut vous confesser, dit le prêtre."—"Je n'en ai pas le loisir, car il faut tomber sur les Anglais. Au reste, j'ai fait tout ce que les gens de guerre ont accoutumé de faire." Le chapelain lève la main sur lui. La Hire, satisfait, se met à genoux sur la route, et fait tout haut cette prière : "Dieu, je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire ce que tu voudrais que La Hire fît pour toi s'il était Dieu et que tu fusses La Hire." Puis, son compte réglé avec sa conscience, comme il l'entendait, il tombe sur les Anglais.

C'est le même La Hire qui disait : "Si Dieu le père se faisait homme d'armes, infailliblement il se ferait pillard." Ce sont ces rudes et sauvages natures qu'il s'agit de moraliser et de discipliner. L'héroïne en viendra à bout. Un mot, un signe de sa part et l'on verra ces hommes renoncer à leurs orgies pour se confesser et communier. Et tout cela n'est pas une de ces légendes aux ailes d'or qui nous transportent dans un monde enchanté, tout cela a été recueilli pieusement par la main de l'histoire.

Celle qui fut l'auteur de toutes ces merveilles n'était ni un esprit faible et crédule, ni une victime du somnambulisme ou de l'hallucination ; ce n'était ni une névrosée, ni une inconsciente. Il fallait une âme fortement trempée et des facultés parfaitement équilibrées ; il fallait plus que cela, le caractère surnaturel se manifeste clairement ici, c'était le génie de la guerre dans une âme de vierge, et cette vierge porte au front le signe des envoyés de Dieu.

Les annales de France disent qu'un de nos rois, à la suite d'une éclatante victoire, écrivait à sa mère : "Madame, envoyez partout pour faire rendre des actions de grâces à Dieu, car, cette fois, il a montré qu'il est bon Français." Ne peut-on pas, devant la grande œuvre de Jeanne d'Arc, répéter : "Dieu a montré qu'il est bon Français ?"

*
* *

Deux grands faits devaient, d'après les prédictions mêmes de l'héroïne, marquer sa mission publique : la délivrance d'Orléans et le couronnement du roi à Reims. C'est là que nous devons maintenant la suivre. On se battait donc dur et ferme sous les murs d'Orléans. Les Anglais avaient réuni là toutes leurs forces disponibles (1). Raoul de Gaucourt, Dunois, La Hire s'étaient jetés dans la place. Par leur ordre on avait livré aux flammes la partie sud de la ville qu'on ne pouvait plus défendre. Leur vaillance venait se briser contre des forces plus nombreuses. Après plusieurs assauts meurtriers repoussés par la garnison, l'ennemi avait fini par s'emparer de plusieurs redoutes qui dominaient la ville, et sa puissante artillerie foudroyait les défenseurs de la place. Le général anglais s'arrêta alors à un plan dont la réalisation devait entraîner, à brève échéance, la reddition ou la chute d'Orléans. Son armée déploya ses lignes profondes pour envelopper la ville et lui couper toute communication avec le dehors. Il fallait à

(1) Sous les ordres de leurs plus braves capitaines, Guillaume de la Poole, comte de Suffolk, lord Talbot, l'Achille anglais, William Glansdale, qui avait fait vœu de tout tuer dans Orléans. Salisbury commandait en chef.

tout prix empêcher le cercle terrible de se fermer. Les choses en était là. Le travail de circonvallation avançait toujours, lorsque le commandant des forces anglaises reçut à son quartier général une lettre qui dut le plonger dans l'étonnement. La lettre, toute pénétrée d'un souffle divin, sommait les Anglais de lever le siège, de laisser la terre de France et de s'en retourner dans leur pays. Au nom de ciel Charles VII était déclaré seul souverain légitime du "saint royaume de France." L'inspirée leur déclarait qu'elle était envoyée pour les "bouter hors de toute France." En cas de refus, elle les menaçait de leur faire sentir la force de son bras. La missive était datée du mardi de la Semaine Sainte et signée : *"Jehanne la Pucelle."*

L'Anglais ne dût voir là qu'une vaine bravade, sinon les rêveries d'un esprit en délire ; mais son illusion ne dura pas longtemps, car quelques heures après arrivait Jeanne d'Arc elle-même, à la tête de ses hommes, décidée à accomplir ses menaces. A côté d'elle marchait Raoul de Baudricourt, dont l'hésitation s'était changée en enthousiasme pour l'héroïne. A la faveur d'une sortie opérée par la garnison, Jeanne s'introduisit dans la ville avec sa petite troupe, et dès ce moment les affaires changèrent de face. Elle avait encore envoyé deux hérauts d'armes au capitaine anglais pour lui enjoindre de quitter la place. L'ennemi n'en renvoya qu'un, chargé de porter à l'héroïne de cruelles menaces avec des insultes grossières. Il retint l'autre avec l'intention avouée de le brûler vif. Voulait-il ainsi indiquer d'avance le supplice que dès lors il destinait à la Pucelle, si jamais elle tombait entre ses mains ? Jeanne, alors, monte sur une redoute, et, pour la troisième fois, somme l'Anglais de se retirer. D'ignobles injures sont encore toute la réponse. La noble enfant pleure de honte et d'indignation ; le sang va couler, mais c'est l'Anglais qui en sera responsable.

Elle est remontée à cheval pour aller en personne voir les positions, examiner les tranchées, sous le regard de l'ennemi stupéfait de tant d'audace. Puis elle arbore fièrement son étendard, et, à la tête de ses soldats électrisés par son exemple, elle fait des sorties répétées. Les Anglais reçoivent les assaillants d'une terrible façon, mais leur courage doit céder enfin devant cette impétuosité qui renverse tout. Le cheval de l'héroïne marche dans le sang, rien ne l'arrête. Vainement Talbot vient au secours des siens avec des troupes fraîches : Talbot voit ses bataillons décimés, il est obligé de rentrer dans ses quartiers, laissant les Français maîtres du champ de bataille avec quinze cents prisonniers. Le lendemain, 5 mai, était la fête de l'Ascension. Jeanne voulut que ce grand jour fut consacré aux actions de grâces et au pansement des blessés. Dès l'aurore, les Anglais, devenus sages à leurs dépens, lui avaient renvoyé son héraut, de peur qu'une pareille violation du droit

des gens ne fut vengée sur les prisonniers. Le 6 au matin, la lutte reprit avec un acharnement inouï de part et d'autre. Les Anglais avaient abandonné leurs positions secondaires et s'étaient concentrés dans les forts des Tournelles et des Augustins. C'est contre cette dernière forteresse que se portèrent en premier lieu les efforts des Français. Le combat durait depuis plusieurs heures avec des alternatives de revers et de succès. A la fin, Jeanne et ses soldats pénètrent dans la place, où la lutte se poursuit dans une épouvantable mêlée. La garnison anglaise est écrasée, par ordre de la Pucelle la citadelle est livrée aux flammes avec les vastes magasins de provisions qu'elle renferme.

Le jour suivant, 7 mai, il s'agissait d'attaquer les Tournelles. La citadelle paraissait imprenable et les généraux de Charles VII, après avoir tenu conseil à l'insu de l'héroïne, avaient résolu d'attendre de nouveaux renforts avant de livrer bataille. Mais Jeanne ne l'entendait pas ainsi : " Vous avez été à votre conseil, j'ai été au mien ; le conseil de Dieu l'emportera sur celui des hommes : demain, nous combattrons."

De bonne heure elle paraît à la tête de l'armée, sur son cheval de bataille, la lance au poing, et, sur ses pas, l'armée française se précipite comme un ouragan. Les chefs eux-mêmes, entraînés par le tourbillon, font des prodiges de valeur. Mais la place est bien défendue. Là, combattent les plus braves guerriers d'Angleterre, commandés par Glansdale. Trois fois les Français donnent un assaut furieux, trois fois ils sont repoussés. Jeanne a vu un moment d'hésitation, elle saute de cheval, saisit une échelle et escalade la forteresse. Comme elle approche du sommet, un coup de flèche lui perce le sein entre le gorgerin et la cuirasse ; elle roule dans le fossé, baignée dans son sang. Un cri de triomphe part du camp anglais, un cri de terreur lui répond du côté des Français. L'intrépide guerrière n'était qu'évanouie ; revenue à elle, elle arrache le trait de sa propre main et panse sa blessure. Un instant après elle est à cheval, son drapeau domine la mêlée et sa voix vibrante rallie les siens qui commençaient à plier. La citadelle est enfin forcée, toute la garnison anglaise est massacrée ou faite prisonnière, et l'étendard aux fleurs de lys flotte joyeusement au sommet de la forteresse, comme un symbole de paix sur un champ de carnage. Moins de trois jours avaient suffi pour anéantir l'ouvrage de six mois. Les hommes d'armes avaient rudement bataillé et Dieu avait donné la victoire.

Le lendemain, dimanche, 8 mai, quand le soleil se leva sur les tours d'Orléans, il éclaira deux spectacles bien différents. D'un côté, l'armée anglaise, décimée, privée de ses principaux chefs, se retirait précipitamment ; de l'autre, la Pucelle avait fait élever un autel sur le champ de bataille. Toute l'armée victorieuse y entendit la messe. C'était

la France fidèle qui, par ses défenseurs, s'agenouillait au pied de Celui qui humilie et relève les peuples.

Le soir, une immense procession se déroula dans la cité orléanaise. La libératrice y fit son entrée solennelle au milieu des cris et de l'enthousiasme d'une foule ivre de bonheur. C'est là le souvenir ineffable, la grandiose cérémonie, la fête religieuse et patriotique où, chaque année, tous les âges, toutes les professions sont conviés. Ce jour-là les partis font silence et tous les cœurs français battent à l'unisson ; c'est la patrie tout entière qui tressaille de bonheur et salue le grand nom de Jeanne d'Arc. L'anniversaire s'est perpétué et se perpétuera à travers les siècles, tant que la nation française aura sa place marquée sur la carte du monde.



LE RÉV. PÈRE H. LACOSTE, O.M.I.

*
* *

Jeanne avait tenu la première de ses promesses, elle avait hâte d'arriver au terme de sa mission. Le lendemain de sa victoire, après avoir pourvu à la sûreté de la ville, elle s'éloigne d'Orléans. La reconnaissance la suit, et le voyage d'Orléans à Loches, où se trouvait Charles VII, n'est qu'une marche triomphale. L'héroïne a avoué, plus tard, que Dieu seul pouvait la garder des mouvements d'orgueil au milieu des transports de la foule.

Jeanne est aux pieds du Dauphin et lui parle de l'emmener sur-le-champ à Reims pour le faire couronner. Humainement parlant, il y avait là plus que de la témérité : toutes les places sur la route de Reims étaient au pouvoir des Anglais, qui l'emportaient par le nombre et en qui la honte de la défaite s'était changée en fureur. Les hésitations recommencent. Jeanne, indignée, s'est alors avancée vers le Dauphin : "Noble Dauphin, ne tenez plus tant et de si longs conseils, mais venez

plutôt à Reims prendre votre digne couronne!" La petite armée s'ébranle enfin, précédée par la blanche bannière. Dunois, d'Alençon, Vendôme, aintrailles y commandent sous la Pucelle. Jargeau est la première halte, l'ennemi s'y est fortement retranché. Au moment de monter à l'assaut sous les feux de l'artillerie anglaise, d'Alençon semble hésiter : "Ah! noble duc, s'écrie la Pucelle, as-tu peur? Ne sais-tu pas que j'ai promis à ta femme de te ramener sain et sauf?" La place est emportée, la garnison a succombé les armes à la main ou s'est constituée prisonnière. Meung, Beaugency sont de même pris de force après une héroïque résistance; les autres places, terrifiées, ouvrent leurs portes au seul nom de Jeanne d'Arc. On avance toujours, et en avançant on rencontre l'armée anglaise massée dans les plaines de Patay. Ce duel formidable doit bientôt toucher à sa fin et les Anglais ont voulu tenter un suprême effort. Jeanne a tout compris et elle ne peut retenir sa joie: "Avez-vous de bons éperons, beau prince? dit-elle en se tournant vers le duc d'Alençon. Vous en aurez grandement besoin dans la déroute. Chevauchez hardiment ce sont les Anglais qui prendront la fuite. Quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons, et la victoire coûtera peu de sang aux Français." Avant que l'armée ennemie ait pu former ses rangs le signal est donné, et la cavalerie française fond sur elle comme un torrent qui a rompu ses digues. Ce fut une panique épouvantable, suivie d'une horrible boucherie. Trois mille Anglais restèrent sur le champ de bataille. Talbot, qui s'était défendu comme un lion, rendit son épée au vaillant Pothon de Xaintrailles, lequel, plein d'admiration pour la valeur du général anglais, le renvoya sans rançon. Plus de quatre siècles plus tard, en 1870, Patay devait voir le sang français couler à flots sous les balles prussiennes; mais ce fut là une défaite aussi glorieuse que les victoires.

Dès le 29 juin Charles VII en personne était venu se joindre à ses troupes et prendre, avec elles, la route de Reims. Jeanne n'a qu'à se montrer pour conquérir les villes, tant la peur a gagné celles que le patriotisme ne peut ramener. Troyes ouvre ses portes, la garnison demande à capituler. Châlons fait sa soumission au roi légitime.

Le 16 juillet, on vit briller au loin les tours de la vieille cathédrale de Reims. Un immense cri de joie s'éleva du sein de l'armée triomphante. Reims, au seul nom de la Pucelle, avait chassé son gouverneur bourguignon et se préparait à recevoir le cortège royal. Le soir même Charles VII y fit son entrée au milieu d'une pompe inouïe, entouré de sa chevalerie et suivi de toute son armée. A ses côtés, en habit de guerre, montée sur un cheval blanc, s'avançait Jeanne la victorieuse, "qui, dit la chronique de Jean Chartier, fut moult regardée de tous."

Le jour suivant, 17 juillet 1429, l'antique métropole, qui avait été le berceau de la France chrétienne, revit pour un moment sa splendeur

des vieux jours. Le successeur de Clovis venait y recevoir du successeur de Rémy l'onction royale qui le désignait solennellement à la France comme le seul souverain légitime.

Mais ce qui attirait les regards de l'immense multitude, ce n'était ni les pompes religieuses, ni les brillants capitaines rangés autour de l'autel ; la douce et rayonnante figure de Jeanne d'Arc dominait tout. Pendant toute la cérémonie du sacre, l'héroïne se tint debout, près de l'autel, son étendard à la main, son étendard qui, disait-elle, devait être à l'honneur après avoir été à la peine.

Au milieu des combats, la vierge de Domrémy avait paru, aux yeux de l'ennemi épouvanté, comme l'ange exterminateur qui tient en ses mains le sort des batailles ; ici elle apparaissait comme l'ange de la patrie, descendu du ciel pour annoncer à tout un peuple l'heure de sa résurrection.

R. P. H. Lacoste, O. M. I.



SOUVENIRS D'ÉCOLE MILITAIRE

LES EXERCICES



NOUS croyions savoir quelque chose en arrivant à l'Ecole. Nous espérons que tous ont été détrompés. Nous ne savions rien de rien, et cela est vrai. Chacun avait sa petite spécialité. Celui qui venait de l'Est tendait le jarret, tapait du talon et se croyait quelqu'un ; ceux de l'Ouest n'avaient rien inventé et le savaient. Et c'était quelque chose, puisque la conviction dans la nullité est un mérite assez rare.

Nous voilà donc sur le terrain de manœuvre.

La première chose à faire, c'est le pas.

Beaucoup de gens se figurent que marcher est chose simple. Ils se trompent assurément. Marcher est difficile, nous dirons presque impossible.

Pour nous en convaincre, on trace sur le sol des lignes parallèles distancées de soixante-quinze centimètres.

Les élèves, individuellement, attaquent ce tracé dans une direction perpendiculaire.

Le pied qui se place en avant doit raser le sol, se poser à terre et supporter le poids du corps, pendant que celui qui est en arrière se soulève et s'appuie sur sa partie antérieure. Les jarrets doivent être tendus, c'est une condition indispensable.

On continue cet exercice pendant deux heures. Tout le monde y passe et chacun arrive à se convaincre qu'il n'a jamais su marcher.

C'est toujours ça d'acquis pour une première expérience.

***

A la manœuvre suivante, on fait des tournées de tête à droite, à gauche.

Autre difficulté à vaincre.

On y arrive cependant, avec un peu de grâce, et il faut que l'œil soit bien braqué sur les lignes des yeux de ses voisins pour que le mouvement soit irréprochable.

Tourner la tête n'est pas trop difficile, mais il faut savoir s'arrêter à temps ; ce qu'on apprend après une longue pratique.

N'oublions pas en tout cela de maintenir le corps immobile, car l'effet serait raté.

***

Puis on s'empare du fusil.

Narrer les manœuvres du fusil est une tâche au-dessus d'une force moyenne. Nous y renonçons, nous contentant de dire, ce que nous savons tous, que la manœuvre du fusil est une chose hygiénique et soporifique avant une conférence, surtout l'été, quand le thermomètre vagabonde dans les hauts chiffres.

En résumé, à l'exercice, on recommence tout, on refait tout, et vraiment on arrive à des résultats surprenants.

Quel ensemble ! quelle précision ! Autant de marionnettes qu'un habile metteur en scène fait fonctionner à la voix.

Pas besoin de ficelles avec nous.

Un cri énergique nous enchaîne les nerfs, les comprime en un faisceau étroit, et les lâche ensuite comme une bombe qui éclate. Le coup de fouet autoritaire de la voix de l'instructeur fait bondir les fusils avec une merveilleuse prestesse.

Les automates, êtres articulés et inconscients, nous cèdent le pas quand nous avons le fusil en main.

Et les marches donc ! Il faut voir le bataillon des élèves arriver à la caserne.

Par le flanc gauche, halte ! Qui n'a pas vu cela doit le regretter longtemps. On s'arrête, on fait face à gauche, on dédouble, et fixe !

immobiles, des piquets en terre, alignés sur deux rangs, le front étant le plus court chemin de la droite à la gauche.

Une ligne tellement droite que le plus fin géomètre de l'Institut dirait : "C'est ça."

*
* *

Et nous voilà aux prises avec les rétablissements au gymnase.

Si les biceps ont été paresseux depuis longtemps, ils ne sont pas à l'aise, car les barres fixes, les échelles, les trapèzes les tourmentent avec sollicitude.

Le pas gymnastique ne chôme pas non plus, et l'assaut du portique arrive comme suprême régal.

Tout le monde en place, un coup de sifflet, tous grimpent avec rage ; second coup de sifflet et une vision confuse de bras qui s'agitent, de jambes qui frétillent, de torses qui se cambrent, et cela dégringole, tombe, disparaît.

Un instant après, le groupe est aligné, immobile.

*
* *

Mais il fait chaud. Pour se reposer, on fait un peu de boxe.

Les coups de poing pleuvent, les attaques, les parades et les ripostes voltigent sous les arbres de la cour. Les coups de pied, nombreux, frappent le vide.

La fatigue est grande, les effets sont nuls, et sans contredit les résultats sont moins évidents que dans le fameux combat de Smith et de Greenfield, les deux champions anglais et américain.

Ceux-ci boxaient pour l'honneur et le titre de champion universel, avec la fameuse ceinture. Les paris y entraient aussi pour beaucoup.

Et nous, nous boxions pour l'hygiène et le sommeil. Ce en quoi nous réussissions, surtout à l'amphithéâtre.

*
* *

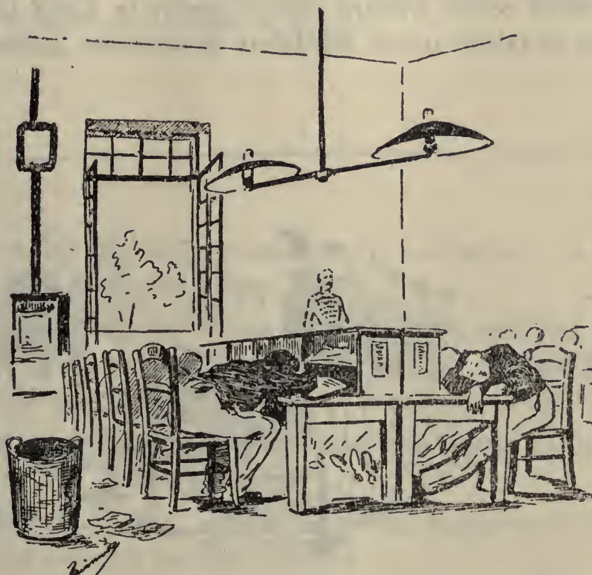
Après la boxe, on rentrait à l'Ecole, au pas de course, pour s'enfoncer dans la salle des conférences.

Il était, là, assez difficile d'écouter, l'œil ouvert, une savante dissertation sur la loi de recrutement.

*
* *

L'escrime nous appelle bientôt.

Vestes bas, bretelles pendantes, on engage, froisse, bat, coupe et double l'épée. Des écorchures et des bleus à la poitrine sont les témoins de nos efforts, et l'on va à l'étude.



*
* *

Ce n'est pas pour étudier, mais pour dormir, et nous l'avons bien gagné.

Quelques-uns travaillent quand même, mais ce sont les hommes d'élite. D'autres fabriquent des boulettes de papier et taquinent les pompiers, qui sourient de crainte de se fâcher.

Le professeur adjoint ramène le devoir par sa présence, mais il n'est pas éternel.

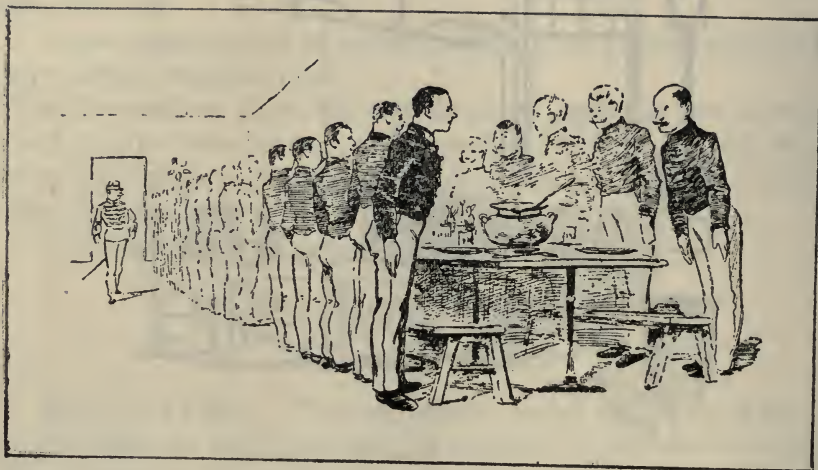
Après son départ, les dormeurs se remettent à la besogne, les fabricants de boulettes de papier continuent leur industrie, l'heure du dîner sonne et égalise les chances au réfectoire.

*
* *

Correctement alignés, sur deux rangs, à la voix d'un chef rigide, la première série part du pied gauche, et s'engouffre au réfectoire, en silence. Chacun prend la place qui lui est due, et, debout, attentif, il guette le coup de langue.

Tout le monde est à son poste, l'officier de service fait un signe, le clairon résonne, la parole est libre et le repas commence.

Les premiers coups, d'abord dirigés contre le bœuf traditionnel, arrivent vite à la salade qu'un Bordelais gastronome assaisonne d'un



chapon de Gascogne ; puis un peu de dessert et le verre de vin de la fin, et le clairon de nouveau nous ordonne le silence.

La première série est repue, la deuxième le sera une heure après.

*
* *

Ensuite nous montons à cheval.

Le cheval est un but auquel tous aspirent avec ardeur, mais les détails de l'apprentissage sont pitoyables.

Il est difficile de rendre l'espèce de terreur que le cheval inspire à certains hommes. Et cette terreur est très commune chez nos futurs officiers.

Ce qui peut paraître exagéré, mais la cause en est simple, car il est ici question d'élèves-officiers d'infanterie, ayant une moyenne de vingt-cinq à vingt-six ans.

Or, que fait le fantassin dans l'armée? Il marche, et avec ses deux jambes. Jamais d'autre locomotion ne lui viendra en aide. Qu'arrive-t-il? A 25 ans, il est sûr de ses jambes, mais les autres moyens de transport lui semblent louches.

On a connu des capitaines qui juraient de ne jamais enfourcher un animal quelconque, se contentant de leurs godillots, qu'une longue habitude leur faisait trouver sûrs et fidèles.

*
* *

Dans les régiments de cavalerie et à Saint-Cyr, il ne faut pas s'étonner de trouver des casse-cou.

Le milieu porte à tout. Une recrue de cavalerie suit l'exemple de ses anciens qui sautent cavalièrement l'obstacle. Il trouve tout naturel de faire ce que son camarade de lit fait avec tant d'insouciance.

Et cela fait, jeunesse aidant, qu'on risque tout et qu'on devient bon cavalier.

Chez le saint-cyrien, vient à tout cela s'ajouter le stimulant de l'éperon, qui a toujours fasciné l'élégant.

*
* *

Dans l'infanterie, le soldat traite le cheval de cinquième roue. Il est dressé avec ce sentiment, et arrive à l'âge où les membres se raidissent un tantinet, sans avoir caressé une seule crinière.

Il se présente enfin devant le cheval, et il craint. Cette bête est vicieuse.

On lui a dit qu'un camarade avait eu la jambe brisée, un autre, l'épaule; un tel avait été tué.

Il lui faut quand même monter, trotter sans étrier, lâcher les rênes, lever les genoux à hauteur des cuisses, sauter à terre et à cheval, au trot et au galop, franchir les obstacles.

Il hésite, ému.

Beaucoup préféreraient un bon coup d'épée et en être quittes, car une chute de cheval n'est pas une petite affaire.

Il est bien entendu que nous parlons ici d'une manière générale, car certains élèves arrivent à l'Ecole avec une connaissance de l'équitation qui ferait honneur à un manège de cavalerie.

*
* *

Pour dominer la crainte du cheval, il faut un instructeur rude, énergique, qui ne mâche pas les gros mots et sache inspirer la honte à l'hésitant.

Nous étions bien servis à Saint-Maixent.

Notre écuyer, dont nous avons déjà dit quelques mots, centralisait toutes ces qualités. Jamais homme n'inspira plus de crainte parmi un groupe de jeunes gens.

Colosse impassible, planté bien droit au milieu du manège, il savait, avec sa voix formidable, remuer profondément toutes les fibres sensibles.

Certaines fois dépassait-il le but?

Nous n'osons nous prononcer. Mais nous nous sommes dit souvent qu'il n'était pas toujours dans le ton en causant à quelques-uns d'entre nous.

Quoi qu'il en soit, à la fin de l'année, nous l'aimions tous, car il était bon d'ailleurs. Et qui plus est, à cette époque, si l'on nous avait écoutés, nous aurions toujours été à cheval.

*
* *

L'exercice équestre, à l'Ecole, est entouré d'un soin tout particulier.

Des consignes sévères enseignent aux apprentis cavaliers l'art de nettoyer les basanes, de relever le pantalon pour la manœuvre sans étriers, et cela sous le hangar de la forge, sans mettre les pieds sur les rais des voitures.

A la sortie du manège, on doit reboutonner les sous-pieds et refaire aux pantalons les plis réglementaires, toujours sous ce même hangar.

Tous ces détails peuvent paraître puérils à des barbares, mais cela nous semblait tout naturel et contribuait beaucoup à augmenter chez nous le prestige du cheval.

*
* *

Un groupe entier est au manège.

Le chef s'avance et présente sa liste d'appel à l'instructeur, qui désigne les chevaux.

Impossible de peindre la tristesse de certaines têtes en recevant une bête vicieuse.

Dans les premiers groupes, on faisait assez hardiment contre mau vaise fortune bon cœur ; mais, dans les groupes de la gauche, la cons ternation régnait en plein.

*
* *

Règle générale, tous les chevaux de manège sont vicieux. Ils pointent, se cabrent, ruent à la botte et à l'éperon, s'emballent, refusent l'obstacle, enfin sont désagréables.

Nous nous sommes toujours demandé si on les choisissait ainsi pour aguerrir les initiés, ou bien si les régiments, selon une louable habitude, se hâtaient de se débarrasser de leurs mauvaises bêtes quand ils en trouvaient l'occasion.

Cette dernière supposition nous paraît assez sensée, mais nous ne nous y arrêtons pas trop de crainte qu'on nous riposte que les régiments d'infanterie s'empressent eux-mêmes de passer leurs mauvais gradés, quand un sujet d'élite est demandé quelque part.

Nous pouvons cependant affirmer que les chevaux de manège sont vicieux pour toutes ces causes réunies : un peu, les corps qui envoient les mauvais sujets ; un peu, les mauvais cavaliers qui rendent exécrable une excellente bête.

Comment un cheval peut-il être bon si dix hommes différents lui pressent les côtes chaque jour ? Chacun apporte dans son équitation un défaut quelconque qui irrite le cheval et l'affole bientôt. Il voit partout des ennemis et il traite chacun comme tel.

Toujours est-il que peu de nos chevaux étaient traitables.

L'un avait des barres d'acier, l'autre était un *pilard* éhonté qui brisait les reins, le troisième ruait comme un démon. Résultats : des déboires et des culbutes.

*
* *

On commande : *A cheval,* et nous voilà tous sur le dos d'un bucéphale. Les reprises sont désignées, et on entame l'exercice.

Tout va bien tant que l'allure est le pas, mais au commandement de: *Marchez au trot !* il se produit une certaine désagrégation.

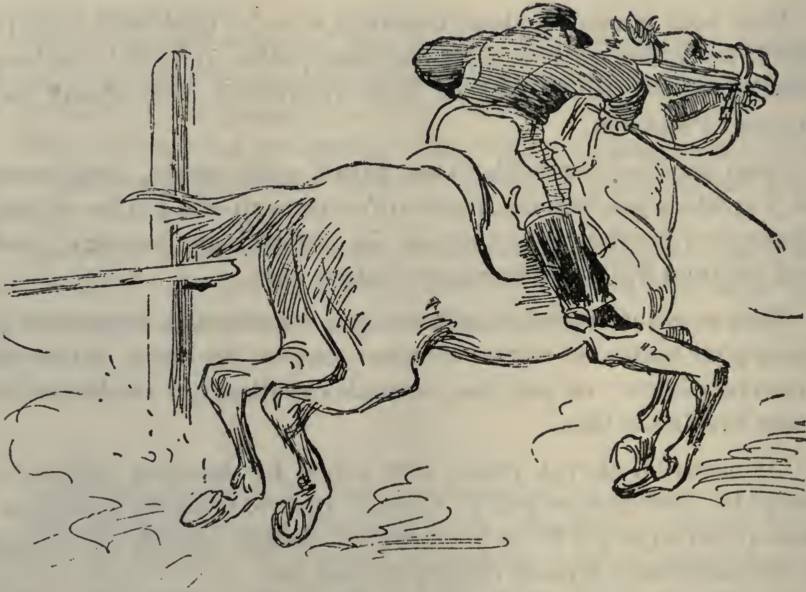
Les distances se perdent, un fantaisiste pique une tête et la reprise s'arrête. On recommence et les plongeurs recommencent également à tâter le tan de leur sinciput.

C'est très gai.

*
* *

Nous voyons toujours le grand Oudrien dans une de ses chutes homériques.

Il montait un petit cheval barbe, au rein dur et saccadé, qui se trémoussait, même au pas.



Nous partons au trot et Oudrien part en l'air, mais quand il retombe le petit cheval barbe n'est plus là, et, continuant sa chute, Oudrien arrive au sol sur le dos.

Il fermait l'œil, sa jugulaire semblait l'étrangler, ses deux bras manœuvraient convulsivement dans le vide, ses jambes demandaient grâce.

C'est une vision qui nous est restée fidèle et nous la passons intacte à nos camarades.

La reprise s'arrête et Oudrien reçoit brutalement l'ordre de monter à cheval. Il essaie, il essaie, mais il cède à la force et va voir le docteur.

Pendant plusieurs mois, il fut atrocement malade et il raya pour toujours le cheval de son programme. Nous sommes certain qu'il doit être un cavalier émérite maintenant, car la persévérance est toujours récompensée.

***

Fritz avait de grandes prétentions comme écuyer. Il ne tombait pas trop souvent, mais il paraissait en avoir envie. Ses jambes frétillaient toujours sur les flancs de sa bête, montaient, descendaient, n'ayant jamais l'air en place.

En sautant l'obstacle, Fritz était transfiguré.

Ses bras prenaient des envolées inspirées, ses reins se courbaient en cerceau, tout son individu montait en l'air plus vite que le cheval, pour retomber sur une partie quelconque de la selle après le saut. Un sourire satisfait illuminait le tout, et Fritz était content.

Un jour, sur le champ de manœuvre, il saute le fossé avec un cheval qui s'abat.

Fritz cogne le sol du dos, se relève un peu inquiet et revient, traînant sa bête par le nez. Il paraissait ennuyé.

Ce léger incident n'empêcha pas notre camarade de toujours se croire le meilleur cavalier de l'Ecole.

Et il avait peut-être raison, car une ferme croyance en soi remplace tout.

***

John fit un jour une chute inattendue. C'était sa première.

Maintes fois ses mains débiles s'étaient égarées dans une poignée de crins, ou sur le pommeau de la selle ; maintes fois ses genoux anxieux avaient rattrapé l'équilibre désespérément perdu, mais jamais de séparation brutale avec sa bête.

C'était dehors, sur le champ de manœuvre. John conduisait la reprise, et le terrain, mouillé, était très glissant. Surveillant le mouvement pour se maintenir à sa place, il néglige les rênes qui flottent un peu trop.

Mal lui en prit, car, au trot allongé, sa monture s'écrase, et John décrit une trajectoire dont le point d'arrivée était tout indiqué dans une mare de boue.

En tombant, le malheureux entend la voix de l'instructeur, qui ne le plaint pas.

Il se relève instinctivement, un peu défrisé et, dans son trouble, il comprend qu'un camarade obligeant lui dit de monter à cheval, que l'instructeur ne l'a pas vu. Excité par cet encouragement, John rattrape sa monture, saute en selle et reprend sa place.

***

Un brouillard épais lui passe alors devant les yeux, une vague pénombre lui fait entrevoir dans le lointain l'instructeur, qui fait des gestes dédaigneux. Ses reins semblent conquis par une nuée d'épines, son épaule gauche vibre douloureusement, ses faibles bras s'affaissent peu à peu, abandonnant les rênes.

John n'y est plus ; il pense aux douceurs du foyer. Encore quelques instants et une autre catastrophe sera enregistrée à l'Ecole.

Soudain la reprise s'arrête, le cheval obéit plutôt à la voix de l'instructeur qu'à la main de son cavalier, et la vie renaît chez le blessé.

Rien de cassé, si ce n'est le courage qui deviendra plus prudent à l'avenir.

***

Ronat était un joyeux garçon, fort comme un Turc, habile au gymnase, terrible à l'escrime, et possesseur d'une calvitie précoce qui le rendait intéressant.

Il adorait le cheval, mais il lui était impossible de tenir dessus. Au moindre geste illicite, Ronat filait vers le milieu du manège. Souriant et aimable, il remontait à cheval, pour partir bientôt seul dans une autre direction.

Ce Ronat était un fantaisiste de la chute. Il a pu en compter huit dans une même séance. Bien peu peuvent se vanter de telles prouesses.

Ronat fut toujours modeste cependant, et l'instructeur l'estimait pour son courage.

Cette désinvolture dans la culbute valut à notre camarade l'honneur d'appartenir à un premier groupe jusqu'à la fin de l'année.

On réussit souvent par où l'on tombe.

***

Bériot, maigre comme un vendredi saint, long comme un jour d'attente, armé de guibolles minces, nerveuses, en forme de compas démesuré, avait une manière à lui de monter un cheval de moyenne

taille. Face au poitrail, la main dans la crinière, le coude appuyé sur l'encolure, il ouvrait la jambe droite et la lançait par-dessus la bête sans que la jambe gauche quittât terre.

Cela ne l'empêchait pas de bondir quand on marchait au trot.

Nous le voyons encore, nous précédant dans la reprise, quitter méthodiquement la selle, à chaque foulée, laissant voir la tête de son cheval dans le vide qui se produisait.

Stoïquement, pendant toute la reprise, il bondissait ainsi, sans que ses genoux fissent un effort apparent pour entraver cette gymnastique.

*
* *

Par contre, le petit de Ratour, gros comme le poing, avec des jambes dont les extrémités dépassaient à peine les flancs de la selle, semblait vissé sur sa monture. Toutes les allures lui étaient indifférentes, il ne bougeait pas d'un cran.

*
* *

Les scènes de manège ne sont pas toujours aussi gaies. Il y en a de tragiques.

Un camarade reçoit un jour un coup de pied qui lui brise la rotule : il est réformé après dix mois d'hôpital. Un autre se fracture l'épaule, celui-ci se casse un bras ou se démet le poignet. Autant de malheurs qu'il est inutile de raconter.

Ce sont des éventualités fatales sur lesquelles il ne faut pas s'appesantir.

Et puis, pour une chute malheureuse, combien de culbutes sans résultats.

Un jour de colère, l'écuyer fait claquer sa terrible chambrière.

Les chevaux, affolés, ruent, se cabrent, dansent et s'entassent dans un coin du manège.

Un grand nombre de cavaliers manquent sur les selles. Ils ont semé partout des points à terre.

On se relève sans encombre, et ces scènes se renouvellent des centaines de fois pendant l'année.

*
* *

Le cheval a excité la verve de camarades facétieux, les artistes ont exercé leur crayon en dessinant des caricatures de toutes sortes.

Nous nous souvenons d'une bique gigantesque exposée dans notre salon de peinture. Montée sur ses jambes, près de l'instructeur qui

commande : *A terre et à cheval !* elle attend, en ralentissant l'allure, que son cavalier prenne place.

Celui-ci, après de vains efforts, s'est décidé à escalader l'obstacle. On le voit grimper aux jambes de l'animal, faisant des efforts surhumains pour arriver à la selle.

Ce qu'il est impossible de peindre ici, c'est l'air piteux, la taille minuscule du pauvre cavalier, l'élancement gigantesque, l'air fier de la bête.

C'était très anodin, cette caricature, mais cela nous faisait rire, car c'était d'actualité.

Bien d'autres productions sont dues au pinceau de nos artistes, dont le cheval avait émoustillé la verve.

*
* *

D'ailleurs, pendant les premiers mois d'école, la conversation topique roulait sur le cheval.

En entrant à l'étude, après une reprise de manège, toutes les têtes se tournaient vers les arrivants. C'était des questions, des commentaires qui marquaient la place énorme que tient le cheval dans la vie d'un élève.

La meilleure preuve, c'est la complaisance avec laquelle nous venons de décrire ici ses frasques.

CH. DES ECORRES.



LE MALACHIGAN

APLODINOTUS GRUNNIENS

THE MALASHIGANNY

I. — UNE PÊCHE ÉMOUVANTE

En 1894, j'ai passé l'été sur la presqu'île de Papineauville, à l'hôtel Chabot, où je me plais beaucoup, où les airs de la nature et des gens me conviennent admirablement bien.

Or, le soleil du 2 juillet s'est levé à l'orage pour cet endroit, il s'est levé chauffé à blanc, sortant d'un cratère ou de la gueule incandescente d'un haut fourneau, d'une bouche d'enfer, sans aurore, sans rayons. Songer à l'adoucir dans cette colère blanche, suite d'une mauvaise nuit, eût été peine perdue. Pas une bouffée d'air pour lui faire faire rioche, pas l'ombre d'un nuage pour lui servir d'éventail ou de mouchoir. Dès cinq heures du matin il dardait sa chaleur de fer rouge dans les eaux de l'amphithéâtre de Papineauville ; la vapeur dansait de tous côtés : l'atmosphère alourdie nous prenait à la gorge, nous pesait au souffle, nous tordait comme des éponges pour nous faire rendre toutes nos sueurs.

***

Vers les neuf heures du matin, sous ce ciel de plomb fondu, je passais de la presqu'île au village — une distance de dix arpents — en chaloupe, et muni de provisions de bouche et d'agrès de pêche, pour y

rencontrer, à la gare du C. P. R., deux bons vieux amis, deux amateurs de pêche fine, *Joseph Marmette*, écrivain, romancier, et *Alphonse Benoît*, du ministère de la milice, et un peu pour cela, peut-être, aussi pacifique que aimable et galant homme.

" Ils ne viendront pas," me disais-je en lâchant les rames pour m'éponger le front — " et puis, s'ils viennent, nous n'aurons rien de mieux à faire que de nous étendre quelque part à l'ombre, pour y deviser du temps passé, causer de choses du jour, fumer, chercher des idées volant dans l'air comme des papillons au hasard du pollen, du parfum des fleurs de la vie, rire et batifoler. Aller à la pêche par une chaleur pareille, ce serait porter un défi au soleil dont *les coups* de traître sont trop connus."

N'allez pas croire que la raison a ses coudées franches par un soleil du deux juillet, chauffé comme je vous l'ai dit, dans un cerveau en ébullition, voyageant sur une eau de *mer morte*, allant en quête d'amis désireux de pêche, sans doute, mais probablement noyés de sueurs, comme il l'est lui-même, à la tire-pousse des rames. J'étais sûr de ne trouver personne à la gare, et je m'acheminais en peinant sur la voie éhanchée qui joint la baie au quai de la gare, lorsque mes deux amis viennent m'enserrer de leurs bras, en me criant : " C'est nous, te voici, le roi des mers ne m'échappera pas."

Il est oiseux de dire que j'avais préparé à l'avance, lignes, esches, enfiloires, provisions, etc., mais il importe au lecteur de savoir quel genre de pêche on fait, quelles espèces de poissons on va tenter, aux premiers jours de juillet, dans les eaux de Papineauville, en général, et de la *Petite Baie*, en particulier.

Que je vous dise alors que le nombre des anses, baies, raccrocs, bouches de ruisseaux, noues, boires, décharges, rigoles, aboutissant à l'Ottawa, de chenaux cerclant des îlots, compris entre Thurso et Montebello, est aussi incalculable qu'indescriptible, dans les grandes eaux du printemps. Presque tous ces fiords, ces indentures sont bordés d'arbres touffus, à basses branches chargées d'insectes aériens, pendant qu'au fond des eaux fourmillent les insectes aquatiques, dans les algues, les ajoncs, les fucus, tapis soyeux des ondines aux yeux de perle, aux épaules de cristal, à chevelure d'émeraude. C'est dans ces retraites sereines, remplies d'ombre et de mystère, que le menu fretin, le prolétaire des poissons, va cacher ses amours, reproduire ses espèces, le plus loin possible des grands ravageurs, le Brochet, le Doré, l'Achigan, l'Anguille et tant d'autres non moins dévorants.

Les plus soigneux de leurs cachettes sont les *poissons blancs*, comprenant les Cyprins, les Ablettes que nous appelons comme masse, les *minnuces* (*minnoes* des Anglais), ou la blanchaille, les poissons tendres,

le pain quotidien du *poisson franc*, l'honneur de nos plats les plus recherchés.

A bien y penser, le seul vrai dévorant, dans la création, c'est l'homme.

Avec les inondations du printemps, les rives envahies se dessinent en îlots, en presqu'îles, se frangent d'anses, de ruisselets improvisés, et le sol voisin désagrégé par capillarité, effrité par un soleil surplombant, laisse choir les nids des lombrics engourdis, des fourmilières endormies, les œufs des sauterelles confiés aux crevasses, en même temps que les torrents, les ruisseaux, les rigoles naturelles ou artificielles charrient les graines des champs, les derniers fruits d'automne, les débris de charognes, grouillant d'asticots soudainement nés ou réveillés.

C'est le convoi de l'an dernier qui passe, sur lequel la grenouille entame le *libera*, de la même voix qu'elle chantera, ce soir, le retour du printemps.



J'allais oublier que nous sommes partis pour la pêche au fond de la "Petite Baie," dans une chaloupe de seize pieds de quille, à bau large, d'assiette sûre, Benoît en avant avec charge de l'ancre dont il est le cabestan naturel — ayant une enfiloire à lui, sous la main — moi, au milieu, préposé aux rames, Marmette, au gouvernail, représenté par un aviron, et, entre lui et moi, une enfiloire enroulée au tôlet, sous ma surveillance spéciale. Et nous pêchons consciencieusement, dans l'espoir, chacun de nous, d'arriver bon premier, d'emporter le record, d'enlever la timbale.

J'avais des lignes de soie très fortes, toutes neuves, avec des empiles de Florence à double brin, longues au plus de dix pieds, fixées à des bambous de sept ou huit pieds, solides mais manquant d'élasticité. Nos trois lignes étaient, à peu de chose près, exactement les mêmes. Nous pêchions dans sept ou huit pieds d'eau, à cinquante pieds de la rive, au milieu de *volets*, de nénuphars, et sur le bord d'une prairie sous-marine de *queues de renards*, toujours agitées, même au sein des eaux les plus calmes, attirées qu'elles sont par la lumière et la chaleur des rayons du soleil. L'atmosphère se faisait de plus en plus lourde, et, pour nous rafraîchir, nous n'avions que le plaisir d'enlever, à qui plus vite, Barbottes, Perchaudes, Crapets et Brochetons que nous enfilions imprudemment dans des cordes communes, tissées sans fil de laiton. A deux ou trois reprises, j'avais dit: "Ces petits *Jacks-là*, avec leur bec de canneton, nous joueront de mauvais tours; d'un coup de dent, ils couperont la corde, et le chapelet s'égrènera au petit bonheur, dans le

fouillis des herbes." On ne m'entendait pas, pas plus qu'on n'entendait les sourds grondements du tonnerre roulant son char sur la crête des Laurentides. L'ambition nous gagnait, nous absorbait tout entiers. Si vous avez jamais joué une partie de cartes intéressée, une partie de *loup*, de *vingt-et-un*, de *nain-jaune*, de *bluff*, une partie vive, d'entrain, vous devez savoir que l'ambition nous pique autant pour un enjeu d'un à cinq sous que pour un enjeu d'une à cinq piastres, une fois que la partie allumée est en pleine incandescence. Il en est ainsi de la pêche. On se prend d'intérêt pour des Perchaudes et des Barbottes, autant que pour des Dorés et des Achigans. Viendront des moments où l'on jette les victimes au fond de la chaloupe, pour ne pas perdre de temps à les enfiler : le pauvre poisson a beau se débattre, sauter à sec, taper de la queue, bayer à outrance, implorer pitié de l'œil, rien ne touche le tyran : " *Ça mord !* " Il n'y a que ça.

Vers les deux heures de l'après-midi Benoît nous propose de mouiller notre pêche, de prendre une larme et de croquer un sandwich.

— C'est une bonne idée, dit Marmette.

— J'opine de mon chapeau de paille du pays.

— Combien en as-tu dans ton enfiloire ? me demande Benoît.

— Je n'en sais rien, mais c'est facile à voir.

Sur ce, je tire la corde attachée au tôlet... Plus rien... l'enfiloire est coupée, le poisson est en dérive.

— Courons après, dit Marmette, en saisissant l'aviron et me jetant sa ligne encore tendue ; lève l'ancre Benoît !

— Oui, oui, reprend ce dernier, mais attendez que je rentre ma *brochetée ;* si nous allions perdre toute notre pêche ce serait moins qu'amusant... et presque sans respirer, il ajoute tristement, sur un ton navré, qui me résonne dans le dos..... " la mienne aussi !....."

— Quoi ? qu'y a-t-il ?

— Il y a que mon enfiloire est coupée comme la tienne, par ces maudits Brochetons, et que nous n'avons qu'à courir après."

En un tour de bras, l'ancre est levée, jetée au fond de l'embarcation, et Benoît, debout, inspecte la surface de l'eau, avec âpreté (une si belle pêche !) après m'avoir commandé "Rame Montpetit." Il n'eût pas été plus solennel, s'il m'eût dit : " Le pays a les yeux sur toi."

J'allais obéir à cet ordre, lorsqu'une violente secousse fit vibrer ma main droite qui tenait la ligne de Marmette. " Attendez " dis-je, " je sens ici un animal avec lequel il n'y a pas lieu de badiner ; à lui seul il vaut dix fois ceux qui sont en naufrage."

" Passe-moi ma ligne," me dit Marmette.

Je la lui passe, et, au premier choc, il sent que la prise mérite tous les soins d'un pêcheur habile. Le poisson prend le large, entraînant la chaloupe et son équipage, sur un fil de soie de dix pieds de longueur

dont Marmette, à genoux sur son siège, soulage la tension, à bout de bras, en se penchant jusqu'à plonger le roseau à deux ou trois pieds dans l'eau, pendant que Benoît et moi manœuvrons au meilleur de notre connaissance, pour arriver au coup.

Quel était ce poisson ? A en juger par sa force, qui lui permettait de remorquer une chaloupe chargée de trois hommes, il fallait que ce fut un poisson monstre, *pour les eaux douces*, bien entendu.

Toujours généreux, Marmette propose : " Nous nous éloignons, tout de même, de nos enfiloires. Que diriez-vous de lâcher cet animal inconnu pour aller repêcher nos captures connues ? "

" Eh ! va donc," lui répondons-nous, " notre honneur est entre tes mains et au fond de l'eau ; il s'agit de le tirer de là ; tiens ferme, serre de près, en avant ! " Là-dessus, nous filons sur notre fil de soie, tenu par la main de Marmette, dans une eau calme, sous un ciel de plomb fondu.

Quelle espèce de bête peut bien nous mener ainsi ? me disais-je à part moi. Etant enfant, j'avais vu des Maskinongés promener des canots de pêcheur sur le lac Saint-Louis, mais ces poissons vaillants couraient sur l'eau, tournoyaient, bondissaient pour se dégager ; tout différent est notre remorqueur mystérieux, qui semble ramper sur le fond, sans vouloir s'en dégager d'une ligne. C'est peut-être un Esturgeon de forte taille ? Mais non, un Esturgeon aurait donné un ou deux coups de collier, puis impatienté, il eut rompu la ligne, d'un coup de queue, et dare ! dare ! du côté de chez nous. Je ne vois vraiment qu'une tortue énorme, colossale, qui puisse nous traîner ainsi sur le fond vaseux de la baie.

J'en étais là de mes hypothèses, lorsque Marmette nous dit à mi-voix : " Ça cède, ça monte... ça vient... attrape ma ligne, Montpetit... bon ! " J'avance le bras, je saisis la ligne, et je m'assieds, en tenant toujours la corde roide, et l'attirant à moi ; du reste, pas la moindre saccade, pas de secousse, rien que la résistance d'un poids inerte, mais assez lourd pour inspirer des craintes sur la force de la ligne. Je frémis, je tremble, j'ai peur ; l'anxiété de mes deux amis, debout au-dessus de moi, plongeant des yeux avides dans l'eau trouble où l'on n'aperçoit rien, même sous une couche de deux pouces seulement d'épaisseur, me tourmente plus que la mienne propre. Si l'animal allait s'échapper lorsqu'il est pour ainsi dire dans nos mains, après une lutte héroïque, où Marmette a fait preuve de tant de prudence, de patience, de connaissance stratégique, de souplesse, de sang-froid, d'énergie, il ne me resterait plus qu'à me pendre à la place du poisson avec cette ligne de soie, à la façon des Etrangleurs Indous. Par bonheur, Dieu ne voulut pas pousser l'épreuve jusque-là : je tire la ligne, main sur main, pouce sur pouce ; une tête brune, suivie d'un corps argenté, émerge de l'eau

grise ; ma main droite est aussi vite rendue dans l'entrebaillement des ouïes, et, de haute volée, le poisson est enlevé et jeté lourdement au fond de la chaloupe, entre Marmette et moi.

Trois soupirs de soulagement s'échappent de nos poitrines angoissées.

— Le nom de l'animal ? interroge Marmette.

— Son sexe ? poursuit Benoît.

— C'est un mâle...

— Je le crois sans peine, ricane Benoît, après tout le mal qu'il nous a donné.

— C'est un *Malachigan*, vous dis-je, un des plus gros poissons de cette rivière, et le plus vigoureux peut-être, comme nous en avons la preuve. Il a lutté jusqu'à la mort pour sa liberté ; il n'a cédé qu'avec son dernier souffle, il est tombé dans la chaloupe comme une masse de plomb, sans un bayement, sans le moindre tressaillement des nageoires.

" C'est un vaillant, un brave entre les braves ! " s'écrie Marmette, son vainqueur généreux, " je l'ai combattu, vivant, je l'admire, mort, sous son armure squammeuse, or et argent ; je propose que nous versions une larme sur sa tombe."

A l'unanimité !

Revenus de l'éblouissement de cette joûte chevaleresque, nous nous mettons en quête de nos enfiloires, que nous repêchons à cinq ou six arpents de distance, allégées de presque tous les Brochetons, de quinze à vingt Crapets, d'autant de Barbottes, mais, en somme, fournissant encore deux grappes d'un aspect aussi respectable qu'appétissant.

Nous essayons de nous remettre à la pêche, nous n'y prenons que de l'ennui. A l'ombre de notre grand mort, nous ne voyons plus que du menu fretin. Nous ramenons du fond de la Petite Baie le corps du *Napoléon* des poissons des eaux environnantes. Nous avons hâte de jouir de l'ovation qui nous attend de la part des pensionnaires de l'hôtel Chabot.

— Allons-nous en ! dit l'un de nous. Le mot est à peine lâché que nous sommes en route :

Filez, filez, mon beau navire,
Car le bonheur m'attend là-bas.

II. — DESCRIPTION

Gris argenté, d'un brun sombre, quelquefois très noir sur le dos, avec des raies obliques sombres biaisant sur les rangées d'écailles latérales. Excessivement adhérentes, les écailles sont plus petites sur le dos que sur les flancs. La seconde épine anale est plus longue que

la moitié de la longueur de la tête ; le museau un peu bombé se projette en avant de la bouche ; œil très grand. Ce poisson est grouillant de parasites et de trichines qui en rendent la chair malsaine et dangereuse. Entre les Grands Lacs et le Texas, il arrive au poids de cinquante et soixante livres, sous les dénominations variées de "*Sheepshead*," "*Thunder-pumper*," "*Drum*," "*White-perch*," "*Croaker*," de "*Gaspergon*," de "*Jewell's-Head*," à la Louisiane et au Texas ; plus généralement au nord, sous celles de "*Malashegan*" ou "*Lake Drum*," que nous traduisons en canadien-français par "*Malachigan*," et "*Grondin des lacs*," et quelquefois par "*Achigan blanc*."

Ce poisson est l'unique représentant, en eau douce, de la famille des

SCIÉNIDÉES

fort répandue et diversifiée en mer, sous les noms de "*Maigres*," "*Tambours*," "*Lafayettes*," "*Roncadors*," reliés entre eux par des points de ressemblance, plus ou moins saillants.

Ce serait faire une erreur grossière que de confondre le *Malachigan* avec l'Achigan mâle (*Micropterus*). Il existe des Achigans mâles et des Achigans femelles comme il existe des Malachigans mâles et des Malachigans femelles, et ce sont des poissons fort distincts les uns des autres, par la taille d'abord, par la couleur, la forme, et plus encore par la qualité de la chair, excellente chez les uns, répugnante chez les autres.

Chez le Malachigan la ligne latérale est parallèle à la ligne supérieure du dos ; toutes les nageoires sont rouges. Par son armure il se rapproche beaucoup du Moxostôme doré, et par sa forme, un peu de la Brême. Sa bouche horizontale est dépourvue de dents ; mais, en revanche, son pharynx est armé d'un mécanisme redoutable, composé de trois meules garnies de dents mises en opération par des muscles si puissants que leur contraction fait éclater, comme des coquilles d'œuf, les moules les plus fortement retranchées dans leur donjon nacré. Ces os pharyngiens ou meules triangulaires sont disposés, le plus grand en bas ; les deux autres plus petits, mobiles, s'exhaussent en voûte au-dessus pour livrer passage aux mollusques et se rabattre impitoyablement sur eux en les broyant dès qu'ils y sont engagés. Cet appareil en trois pièces est garni de dents molaires irrégulièrement disposées sur la surface des disques osseux, formant corps avec eux, mais s'en dégageant par leur transparence, le châtoiement de l'émail pur, plus encore que par leur saillie.

Le Malachigan fait mentir le vieux proverbe "*muet comme un poisson*," car il est doué d'une voix qui se fait entendre depuis de grandes profondeurs d'eau ; de là, ses noms de Thunder-pumper ou de Lake Drum, Grondin, Tambour des lacs et autres. D'aucuns prétendent qu'il célèbre alors ses amours, d'autres disent qu'il accompagne de ses chants les festins pantagruéliques aux moules auxquels il se livre au fond des eaux. Il se nourrit de molusques et de crustacés. La meilleure esche pour le pêcher est l'écrevisse ; il mord, toutefois, aux vers rouges et au poisson blanc.

Ce qui caractérise particulièrement le Malachigan, ce sont les os des oreilles ou otholites d'une grosseur remarquable, se rapprochant beaucoup de l'ivoire par leur texture. Souvent les nègres du Sud les portent en amulettes et ils sont également recherchés par les jeunes amoureux du Wisconsin et autres contrées de l'Ouest, qui les appellent des *porte-bonheur*, parce qu'ils portent, gravée à leur face, la lettre L (*Luck*). Le nom de *Jewel-Head* ou Tête-écrin est assurément emprunté à ces os, et, lorsque Jordan proposait de nommer génériquement "*Eutychelitus*" une espèce de Malachigan habitant le lac Huron, il visait à traduire les mots *pierres de chance*.

Il ne manque pas de Canadiens qui attribuent à ces os précieux des vertus curatives de maladies dont le nom commence par la lettre gravée sur iceux. Avec un peu de bonne volonté on peut y trouver un S ou un T, ou telle autre lettre désirée aussi bien qu'une L. De sorte qu'une collection considérable de ces pierres fournirait un arsenal complet contre toutes les maladies connues. Hélas ! ces osselets aux propriétés thaumaturgiques se sont tristement trouvés en défaut pour ce brave Marmette, à qui je les avais remis avec les trois plaques dentaires pharyngiennes et qu'il conservait précieusement comme souvenir de sa pêche émouvante. Moins d'un an après il était mort, laissant au milieu de nombreux amis et admirateurs de son talent un vide que rien ne comblera.

*
* *

De retour de la pêche, le temps de se rafraîchir un peu, de prendre une bouchée sur le pouce, de fumer une pipe en épiloguant sur les aventures du jour, et l'heure du train pour Ottawa est arrivée. J'accompagne mes deux amis à la gare de Papineauville, à la lueur d'éclairs éblouissants, sous les fouets du tonnerre dont le char précipite sa course à travers les nuages en lambeaux. L'orage qui marchande depuis le matin vient enfin braquer ses batteries au-dessus du village :

derrière un nuage sombre dressé comme un mur crénelé, le bruit sourd du canon se fait entendre sans interruption. Plus loin, tout un pan du ciel est en feu : c'est l'incendie d'une ville bombardée.

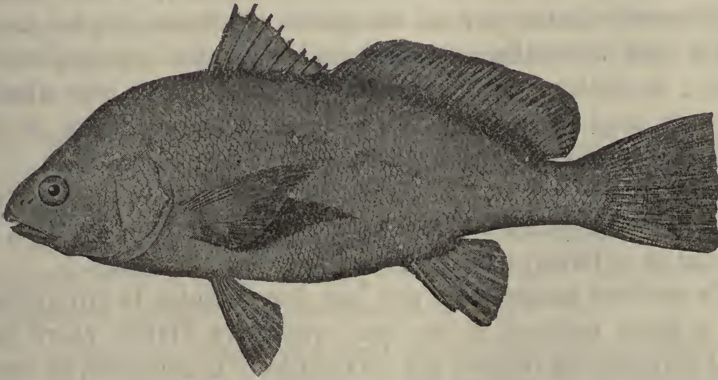
Nous arrivons à la gare juste à temps pour nous y abriter contre la pluie. Ce n'est plus un orage, c'est un vrai déluge.

Dans une élaircie, j'allais dire un armistice, arrive le train qui emporte mes amis.

Bonsoir ! Au revoir ! A bientôt !

Un jour de moins, un souvenir de plus.

A.-N. MONTPETIT.



LE MALACHIGAN

LE BIMÉTALLISME

N'attendez pas de moi une étude scientifique, je ne veux que faire une simple causerie. Je ne vais donc pas aligner sous vos yeux des tableaux de chiffres, des dates, qui rendraient peut-être mon argumentation plus forte pour quelques-uns, mais qui ne feraient que fatiguer les lecteurs de la REVUE NATIONALE. Je ne veux reproduire que les idées généralement admises par nos banquiers, nos financiers, nos marchands.

Le mot bimétallisme a une double origine grecque et latine. Il signifie : le système de deux métaux. Quel est le sens absolu de ce mot ? peu nous importe ; je ne veux ici que reproduire la définition donnée par les dictionnaires qui, souvent, sont peu précis.

Aux Etats-Unis, où le bimétallisme compte de nombreux défenseurs, quatre métaux sont en usage dans le commerce : l'or, l'argent, le nickel et le billon, pour ne parler que des principaux.

Ce système ne demande pas que l'on réduise la circulation monétaire à deux métaux, il ne veut que faire établir entre les pièces d'or et d'argent un rapport qui n'existe pas ; il veut que, en vertu de la loi, il y ait une relation constante entre ces deux métaux, pour permettre à la monnaie d'argent d'avoir le même crédit dans le commerce international que la monnaie d'or, de rendre à l'argent comme à l'or cours forcé dans le commerce de la plupart des nations.

Aujourd'hui, l'or est le seul étalon reconnu pour les monnaies, comme la verge de trente-six pouces est l'étalon des mesures anglaises, comme le mètre l'est en France.

Le choix d'un étalon ne tient que de l'arbitraire, tout aussi bien que le nombre de pouces dans la verge. On n'a pas agi différemment pour les mesures de surface, de capacité, de poids.

Il suffit, d'ailleurs, d'un peu de réflexion pour voir qu'on ne saurait dire d'un objet matériel qu'il a une valeur absolue et à l'abri de toute

fluctuation. La livre sterling anglaise, le plus connu des étalons monétaires, contient une quantité déterminée d'or pur. Sa valeur ne dépend donc que de ce poids d'or. C'est, d'ailleurs, pour ce motif qu'elle a été dénommée : *pound,* du mot latin : *ponda* ; d'où, en anglais : *ponderous* ; en allemand : *pfund.*

C'est donc un point qu'il ne faut pas oublier, comme le font beaucoup d'écrivains anglais ou de gens de cette nationalité, qui voient dans le *sovereign* quelque chose d'aussi invariable que les commandements dictés à Moïse sur le mont Sinaï. Il ne faut voir dans cette pièce qu'une certaine quantité d'or, coulée dans un moule, et frappée à telle effigie avec désignation de sa valeur nominale. Les banknotes, les bons et tous autres effets de banques qui vous créditent pour un certain nombre de pounds ou dollars en or, ne représentent en réalité qu'un poids de ce métal qui vous sera payé en une monnaie facile à porter. Comme preuve certaine de ce que nous avançons ci-dessus, il suffit de considérer ce qui se passe en Angleterre. Si vous versez à la banque mille sovereigns, on les pèse, et s'ils n'atteignent pas le poids légal, on vous tient compte de la différence en moins. En d'autres termes, le sovereign n'est compté comme tel à la banque d'Angleterre que s'il pèse son poids intégral. S'il ne l'a pas, il ne sera coté que dix-neuf shelings, plus ou moins, et, alors que dans le commerce il a toute sa valeur, la banque ne l'échangera pas contre un neuf, sortant du moule, sans retenir une commission.

Je pense avoir réussi à démontrer que la pièce d'or la plus connue, loin d'avoir une valeur intrinsèque invariable, qu'elle doit à l'effigie qu'elle porte, n'a en réalité de valeur qu'en proportion de son poids d'or pur. L'effigie n'est que la preuve du poids au moment de la frappe de la pièce, comme la marque de fabrique chez le commerçant sert à prouver l'origine des marchandises expédiées.

En Angleterre et dans quelques pays d'Europe, les pièces d'argent sont soumises aux mêmes règles. Elles portent le cachet de l'administration de la Monnaie et sont garanties pour un certain poids d'argent. Telle est la différence qui distingue les pièces d'or et d'argent des monnaies de billon ou d'autre origine. Ces dernières ne subissent pas de fluctuations, quel que soit leur degré d'usure.

Le bimétallisme se heurte à certaines difficultés : supposons que la Monnaie mette en circulation mille piastres en or et mille piastres en argent, quand le rapport entre ces deux métaux est un 16/1, c'est-à-dire lorsqu'un poids d'or représente en valeur seize fois le même poids d'argent. Dans quelques années, les pièces d'or auront perdu par l'usure une légère fraction de leur poids ; il ne saurait en être ainsi pour les pièces d'argent, qui auront perdu beaucoup plus, et

dès lors la relation qui existait entre ces deux sommes de métaux différents disparaît.

Si le gouvernement qui a lancé ces deux sommes en circulation est appelé à les faire rentrer, il devra se contenter de les juger plutôt d'après leurs effigies, c'est-à-dire leur nombre, que d'après leur poids. Alors, comme le rapport qui existait entre ces pièces ne dérivait que de leur poids, on attaque la base du système en les appréciant d'après l'effigie, et la théorie de la valeur intrinsèque que réclament les partisans du bimétallisme se trouve renversée.

Prenons l'hypothèse suivante : Une verge se compose de trente-six pouces avec un étalon de mesure variable. Pour la verge, la différence se fera peu sentir, mais pour les mesures par pouces, le cas sera tout autre. Le commerçant recevra trente-sept ou trente-huit pouces d'étoffe pour une verge et il n'en donnera que trente-quatre ou trente-cinq. S'il achète dans des pays où la mesure ne change pas, il trouvera des différences au moment où il fera le mesurage avec sa verge. Alors s'élèveront des difficultés et des disputes. Ces ennuis ne peuvent manquer de surgir avec le système du bimétallisme. La situation serait la même, que l'on choisisse l'or ou l'argent comme étalon. Si l'or reste en caisse, tandis que l'argent court dans le commerce et subit de la dépréciation par l'usure, serait-il juste d'obliger à recevoir de l'argent en paiement ? Car dans un paiement il ne s'agit pas de théorie, mais de faits, et ce n'est pas en donnant à un créancier des monnaies dépréciées qu'on peut le satisfaire. Quels changements sérieux se sont produits et que l'on peut toucher du doigt : Autrefois, la valeur de l'or et de l'argent était dans le rapport de trois à un. Il est aujourd'hui de vingt à un et varie tous les jours. Depuis quelques années, l'argent a baissé de soixante cents à vingt cents l'once, tandis que l'or a peu varié. Il est donc impossible de songer à un rapport constant entre ces deux métaux, si sujets à des fluctuations importantes et fréquentes.

Je ne veux pas dire qu'il soit impossible d'avoir un double étalon d'or et d'argent, mais la difficulté est de pouvoir rendre invariable leur rapport. Aujourd'hui, c'est un 16/1 ; mais, le mois prochain, il sera peut-être de 19/1, dans dix ans de 30/1.

L'or et l'argent sont d'un usage constant, comme les pommes de terre et le poisson ; mais, comme ces denrées, ces deux métaux subissent la loi de l'offre et de la demande. L'un est tantôt plus cher, l'autre tantôt moins. Il ne serait pas difficile de fixer, par une loi, au même prix un baril de poisson et un boisseau de pommes de terre. Mais si, après le vote de cette loi, le poisson augmente de moitié en prix, tandis que le cours des pommes de terre reste stationnaire, la loi va-t-elle produire ses effets et entraver le cours du marché ?

De même pour le marché financier, si l'argent baisse ou se trouve trop abondant, pourrez-vous faire accepter à un créancier, sans lui causer préjudice, de la monnaie qui n'a plus la même valeur qu'au moment où sont nées vos obligations ?

Le bimétallisme est un système qui fera courir les marchands après le baril de poisson lorsque celui-ci sera cher et que les pommes de terre seront à bas prix.

Il est également absurde de dire que la valeur des pièces d'or et d'argent ne saurait être soumise à la loi de la production, parce qu'elle est réglementée. Cela passe les pouvoirs de la loi et des législateurs qui, cependant, se croient tout-puissants. La loi ne peut faire qu'une chose : dire que telle pièce a été frappée à tel titre et qu'elle représente une valeur ; mais elle ne saurait fixer ce qui devra être donné en échange, ce qui, en fait, représentera sa valeur exacte. Et, cependant, que veut le bimétallisme ? Obliger les hommes à recevoir pour un poids d'or un poids d'argent, suivant le rapport légal, sans tenir compte de l'offre et de la demande.

Toutes les discussions soulevées par la baisse et la hausse de l'or ne sauraient nous émouvoir, car elles ne prouvent qu'une chose : c'est qu'un étalon monétaire à l'abri des fluctuations est introuvable. Une livre d'or peut, aujourd'hui, procurer plus ou moins d'utilité, suivant les circonstances, qu'il y a dix ans. Cela peut être vrai, mais qui nous dit que ce ne sont pas les marchandises qui ont varié, et non le prix de l'or ? Avec une somme d'or, vous achetez aujourd'hui plus d'argent et de blé, mais moins de terre et de main-d'œuvre qu'il y a cinquante ans. Est-ce le blé ou l'argent qui sont à la baisse ? Est-ce la terre et la main-d'œuvre qui sont à la hausse ? Est-ce l'or seul qui a varié ? S'il en était ainsi, nous pourrions nous procurer plus de terrain, plus de main-d'œuvre. On ne saurait, d'ailleurs, prendre au sérieux l'opinion de ceux qui font dépendre le prix des denrées des cours de l'or et qui n'attribuent leur plus-value qu'à l'absence du système du bimétallisme.

Un autre point qui frappe : Soit cent piastres en or et cent piastres en argent. C'est très agréable et aussi très facile d'avoir dans sa poche cent piastres d'or. Au contraire, il vous faudra un enfant pour porter votre bourse contenant la même somme en argent, et le fait sera inévitable le jour où ce nouveau système sera en vigueur. L'or est une monnaie facile et d'un maniement agréable et peu dispendieux. Si, au contraire, le but des bimétallistes était atteint et si l'argent avait, pour les transactions avec l'étranger, le même usage que l'or, le prix du transport augmenterait sérieusement, car, au lieu d'une boîte, il en faudrait seize de même dimension et de même poids pour la même valeur.

Je voudrais bien voir l'argent avoir seul cours dans les échanges internationaux, car il y aurait tant d'ennuis que l'on abandonnerait peut-être cette coutume insensée qui veut que l'on fasse traverser l'Atlantique à des boîtes pleines d'or, quand il serait si simple de n'envoyer que des certificats garantissant la valeur en or et d'éviter ainsi beaucoup de risques et d'ennuis. Mais c'est un autre sujet. En résumé, la différence énorme de poids entre l'or et l'argent pour une même valeur condamne à jamais ce dernier comme monnaie internationale, surtout pour les gros paiements.

Au Canada, on ne saurait forcer une personne à recevoir un paiement en argent. On ne veut pas prendre de voiture, et même un dollar en argent pèse trop dans la poche ou dans la bourse. Quand on soulève cette objection qui ne peut que grandir en valeur dans l'avenir, n'est-il pas étonnant de rencontrer, en dehors des maisons de santé, des gens qui veulent encore du bimétallisme, de ce système qui jetterait dans la circulation une grande quantité d'argent ? La vérité, c'est que les pièces de monnaie cessent de plus en plus d'être en usage. Dans une proportion de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix pour cent, nos paiements se font en chèques ou papier-monnaie, et l'habitude se propage de plus en plus. Le temps approche où l'or lui-même va disparaître dans les paiements des transactions internationales, et l'idée du bimétallisme ne semble-t-elle pas encore ici contraire aux aspirations modernes ?

Demander le transport gratuit des monnaies d'argent, mais c'est de l'utopie ! Quel est le gouvernement qui acceptera tout l'argent qu'on lui offrira, qui le frappera comme monnaie au titre de soixante pour cent et qui fera passer cette pièce d'argent n'ayant que nominalement la valeur d'une piastre ? En agissant ainsi, on ferait monter le prix de l'or qui s'écoulerait à l'étranger ; mais que deviendrait le crédit de ce pays. Si tous les gouvernements venaient à donner un autre rapport qu'un 16/1 à l'or et à l'argent, en faisant faire prime à ce dernier, voici l'effet qui se produirait : Le cours serait-il à la baisse, l'argent serait ramassé, encaissé ; serait-il à la hausse, l'argent perdrait et l'or ferait prime.

Les bimétallistes ne veulent pas tenir compte de la plus forte des lois : la loi de l'offre et de la demande. Ils ne veulent pas entendre l'objection sérieuse tirée de l'abondance de l'argent sur le marché et se refusent à constater le progrès incessant du papier-monnaie. Peu leur importe ; ils ne sauraient même créer quelques heureuses innovations. Ils s'inquiètent peu des difficultés qui peuvent surgir dans les affaires, pourvu qu'on leur accorde leurs deux étalons. Comme toutes les transactions seraient soumises à la loi du bimétallisme, ce ne serait

plus que difficultés, chicanes entre vendeurs et clients, entre gens d'affaires.

L'on a prouvé que, seul survivant, il était très utile. Mais, dans l'avenir, il perdra même beaucoup de son utilité pour les règlements internationaux, car il sera remplacé par de nouveaux modes de crédit. Quand nous en serons arrivés à ce point, le bimétallisme n'appartiendra plus qu'à l'histoire.

JOHN HAGUE.



DERNIERS VŒUX

Lorque sonnera l'heure où je devrai descendre
Dans cet étroit cercueil sur moi bientôt fermé,
O vents qui soufflerez au-dessus de ma cendre,
Ne la dispersez pas loin des lieux que j'aimai.

O vers qui rongerez ma mortelle dépouille,
Ralentissez votre œuvre, ouvriers du trépas,
Afin que dans ce lieu de nuit sombre et de rouille
Je sente près de moi ceux que j'aime ici-bas !

Que le frère et la sœur, que l'enfant et l'épouse
Au lieu de mon repos se couchent tour à tour,
Sans craindre que jamais cette terre jalouse
Ne livre le secret de ce lugubre amour !

L'un après l'autre, tous qu'ils viennent prendre place
Près de ceux que peut-être ils ont vite oubliés ;
Que le saule pleureur de sa racine enlace
Les cœurs qu'un seul amour sur terre avait liés !

Et, quand tous se seront couchés sous cette pierre,
Quand tous auront pris place au dernier rendez-vous,
Alors, ô vers rongeurs, mettez-nous en poussière,
Et vous, ô vents du ciel, vite dispersez-nous !

Que de cette poussière, immortelle semence,
Naissent en d'autres lieux d'autres êtres plus beaux.
Ces atomes perdus dans la nature immense
Feront germer la vie un jour de nos tombeaux !

ADOLPHE POISSON.

FONTAINE vs. BOISVERT



'INSTITUTION des juges de paix n'est pas une chose vaine. Elle permet aux politiqueurs reconnaissants de payer, d'un seul coup, bien des dettes, sans délier les cordons de leur bourse, de récompenser en bloc maints dévoûments, sans prodiguer les trésors de leur cœur. Si modeste qu'il soit, le nouveau titulaire reconnaît toujours l'heureuse inspiration du gouvernement qui le revêt de pouvoirs enviés, et, s'il est un peu juif, il se compare aux juges d'Israël, choisis par le Seigneur.

Il pense à ses "confrères" les juges de tous les bancs, grands et petits; il sent qu'un même devoir lui incombe et qu'une même responsabilité pèse sur sa tête: faire triompher la justice. Protéger les humbles dans les humbles affaires, cela ne doit être ni un rôle inutile, ni une mince satisfaction. Aussi il sourit souvent, mais on peut saisir une teinte de gravité dans le pli complaisant qui se dessine au coin de sa bouche. Il parle, mais déjà sa parole est plus sobre et son expression moins familière. Il écoute, mais son regard fixe et presque rêveur paraît interroger les nuages du code pour voir s'il en sortira des éclairs de bon sens.

Sa personne est irresponsable et sacrée.... devant les hommes.

S'il se trompe, tant pis pour le plaideur. Le plaideur malheureux montera s'il le veut, d'échelon en échelon, jusqu'au bout de l'échelle. Il trouvera des hommes de bonne volonté qui l'aideront dans cette pénible ascension. S'il tombe, la chute sera lourde, le coup presque toujours fatal et.... ils s'en laveront les mains.

Les juges de paix arrivent d'ordinaire après les élections, par fournées, comme le pain; et puisque c'est l'amour platonique des députés

qui les engendre, ils ne coûtent rien pour naître. Ils accolent à leur nom le titre d'écuyer, et cela leur suffit ; ils s'estiment payés des services passés et des déboires futurs.

*
* *

Etienne Biron venait de recevoir sa commission de juge de paix. Il avait déployé dans la dernière élection un zèle de converti. D'aucuns diraient : de perverti. Cela dépend du point de vue où l'on se place et de l'objet que l'on regarde. Je ne me mêle pas à la discussion, et ce qui est écrit est écrit.

Seulement, je dirai que je parle de l'élection d'un député pour représenter le comté de.... Allons ! voilà que le nom m'échappe. C'était un député à la législature de Québec, pour remplacer ce pauvre .... Bon ! encore une lacune dans mes souvenirs. Ma mémoire me trahit, elle s'en va ; décidément je vieillis.

N'importe, Etienne Biron venait d'être nommé juge de paix. La *Gazette Officielle* avait publié son nom suivi d'un flamboyant "Ecuyer," et lui, d'heure en heure, pendant une longue soirée, il avait lu la miroitante petite prose qui le bombardait grand homme dans sa paroisse. Et quand il s'était endormi, tard dans la nuit à cause des émotions, sa femme, un peu dans le ravissement aussi, l'avait entendu murmurer à différentes reprises, doucement, mollement, et avec des intervalles de plus en plus longs : "Juge de paix.... juge.... paix... écuyer.... Ecu...."

Il était tout de même un homme de bon sens et un excellent chrétien. Si, ce soir-là, il s'est endormi un peu grisé par les fumées de la gloriole, le bon Dieu, j'en suis sûr, ne lui a pas gardé rancune.

*
* *

A quelque temps de là, Joseph Boisvert se rendit chez le voisin du nord-est, Moïse Fontaine, pour lui demander, de la part de son père, la permission de déboucher un fossé. Fontaine, dans un moment de mauvaise humeur, ou de faiblesse plutôt, avait, sur les instances de sa femme, rempli ce fossé qui coupait sa terre pour aller se jeter dans un ruisseau, un peu plus loin.

C'était après les récoltes, le grain était entré, et les granges, pleines jusqu'au faîte, offraient un coup d'œil réjouissant. De chaque côté de l'aire, dans les "tasseries," les gerbes d'avoine et de blé, super-

posées comme les pierres d'une muraille, laissaient pendre, blonds et lourds, les épis encore pleins de soleil. Les fenils regorgeaient de foin, et, quand s'ouvraient les portes, le parfum de la fenaison emmagasinée sous les vastes toits blancs s'échappait par bouffées enivrantes. La terre avait bien rendu, le temps s'était comporté admirablement, et hommes et bêtes allaient festoyer tout l'hiver.

Moïse Fontaine était fait d'une bonne pâte. Comparé à sa femme, il paraissait un rayon de miel. C'est que Scholastique Bellefaçon ne se laissait pas marcher sur le pied, et ce n'était pas Moïse qui avait la garde des tables de la loi au foyer conjugal.



Grande et sèche, elle cinglait comme une cravache. Au moral, sa langue emportait le morceau. Chose singulière, leur fille Angélique avait la douceur de l'agneau. Le mauvais exemple l'avait peut-être préservée. Souvent, en effet, devant une faute grossière, la candeur naturelle se révolte et le bon sens est écœuré.

Angélique était douce envers tout le monde, mais surtout envers Joseph Boisvert, qui l'avait fait danser plus souvent que les autres, à la dernière "épluchette" de blé d'Inde. Il l'avait même embrassée à deux reprises, grâce à un épi rouge. Vous savez, dans les "épluchettes," les épis de maïs où le soleil a incrusté des rubis en guise de grains, confèrent au "porteur" le privilège d'effleurer de ses lèvres une joue rose... ou une autre. Mais une fois seulement. Plus que cela, il y a larcin. Un larcin qui n'est pas encore prévu par le code. Au reste, il se pardonne toujours, et nos législateurs peuvent garder leurs foudres pour des fautes plus graves, pour des baisers de Judas, par exemple.

Il lui avait dit, en partant, un mot un peu mystérieux, et elle s'était perdue en d'adorables conjectures. Ils s'étaient revus le lendemain et les jours suivants. Quand on est voisins on se voisine. Il avait parlé plus clairement; ça n'aurait pas été nécessaire. Les amoureux déchiffrent tous les hiéroglyphes, comprennent tous les signes de la cabale et devinent ce qu'ils ne comprennent point.

Quand il entra pour voir le père Fontaine au sujet du fossé, elle filait, en chantant, de molles cardées de laine blanche couchées dans un long panier de frêne. Son pied s'arrêta sur la marche du rouet, la chanson ferma son aile et le fuseau cessa de bourdonner.

Le jeune homme la salua en souriant. Elle se leva toute rougissante, et approchant une chaise adossée à la cloison, elle le pria de s'asseoir.



— Je n'ai guère d'instants à passer avec toi aujourd'hui, fit-il, mais je reviendrai bientôt, si tu le veux.

En disant cela il l'enveloppait d'un chaud regard.

— Si je le veux ? répéta-t-elle.

Et le rayon mystérieux qui s'échappa de leurs paupières descendit jusqu'au fond de leur âme, et, sous leur calme, des émotions ravissantes se réveillèrent, comme sous la mer unie les grandes lames invisibles. Ils demeurèrent un moment silencieux.

— Il faut que je voie ton père, commença l'amoureux garçon, est-il ici ?

— Il doit être à la grange, répondit Angélique. Il bat du blé qu'il portera au moulin demain.

Joseph le savait bien. Il avait entendu le fléau du vieux voisin tomber dru sur l'aire, mais il était venu quand même à la maison. Il ne fallait pas perdre une occasion de voir la jolie voisine.

— Il ne tardera peut-être pas à rentrer, continua la jeune fille ; attends un peu, assieds-toi.

Joseph ne résista pas à la caresse de la voix. Il vint s'asseoir près du rouet et se mit à jouer avec le brin de laine qui flottait léger comme un fil de la vierge. Le fuseau se taisait, mais le cœur murmurait à son tour.

Madame Fontaine sortit tout à coup de sa chambre. Elle parut plus longue et plus sèche que de coutume.

— Bonjour ! Joseph, fit-elle d'une voix qui coupait les paroles comme une lame d'acier coupe les muscles, et sans beaucoup regarder le jeune homme. As-tu déjà fini ta journée, toi? Tu as bien de la chance. Le soleil est encore haut... Ce n'est pas tout le monde qui " dételle " de si bonne heure.

Puis, se tournant vers Angélique :

— Ton rouet est-il brisé ? Tu ne fileras pas ton aune aujourd'hui.

Angélique rougit, reprit le brin de laine oublié entre les doigts du voisin et, pesant d'un pied un peu dépité sur la marche du rouet, elle rendit au fuseau son mouvement rapide et son monotone grondement.

Alors Joseph Boisvert se leva. Il dit qu'il allait rencontrer monsieur Fontaine à la grange. Il valait autant le voir là. D'ailleurs, la présence de madame Fontaine gâtait beaucoup le plaisir.

Le père Moïse achevait de battre une airée, et le fléau tombait plus lentement et un peu fatigué sur les épis étendus comme un tapis tissé d'or, à double rang, tout le long de la " batterie." Il ne vit pas arriver Joseph, et tout obsédé par son travail et le bruissement des épis mûrs qui s'égrenaient, il ne l'entendit pas, non plus.

— Reposez-vous donc un peu, dit Joseph.

Et il parlait haut afin d'attirer son attention. Le fléau resta sur les gerbes défaites et le batteur de grains se retourna.

—Tiens ! c'est toi, Joseph ! Viens-tu m'aider à battre ? fit-il sur un ton familier.

— Petite aide fait quelquefois grand bien, répliqua Joseph en riant.

— Avez-vous commencé à "battre," vous autres ?

— Pas encore, nous attendons le moulin.

— J'aime mieux le fléau, moi ; ça va moins vite, mais on égrène les épis tant bien que l'on veut. Il n'y a qu'à frapper. Puis la paille est bien plus belle.

— Mais le temps qu'on y met pourrait être mieux employé autrement, peut-être.

— Chacun son goût, mon garçon.

Il alla pour relever son fléau, mais, comme s'il se fut ravisé :

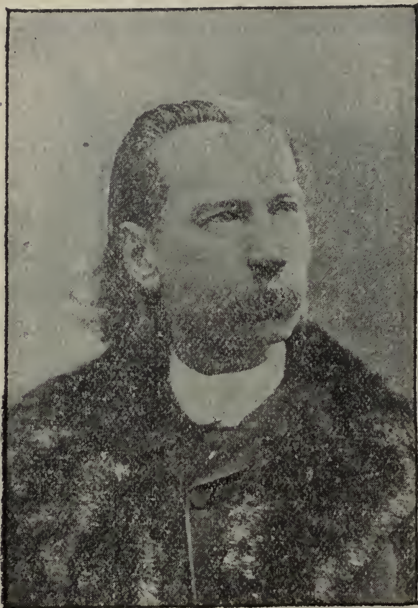
— Veux-tu venir fumer une pipe à la maison ? demanda-t-il.

— Merci, monsieur Fontaine, je viens vous demander la permission de déboucher le fossé que vous avez rempli. Voici que les pluies vont tomber, et vous savez le dommage qu'elles peuvent nous causer, si elles ne s'écoulent point.

— C'est que Scholastique ne chantera pas sur ce ton-là.

— Vous n'allez pas vous laisser mener par le bout du nez, observa Joseph, c'est vous qui êtes l'homme..., donnez le ton... Faites-la chanter juste...

Il disait cela d'une façon badine. Le père Moïse ne riait pas, cependant. Il reprit en branlant la tête :



M. PAMPHILE LeMAY

— Pour avoir la paix, mon garçon, il faut parfois s'exposer au ridicule.

— Mais il ne faut toujours pas faire de tort à son prochain.

— Arrange-toi avec Scholastique.

Il leva son fléau et le fit retomber par un mouvement plus rapide sur l'aire qui retentit gaiement. Joseph Boisvert s'éloigna.

Une heure après, Scholastique, faisant de grandes enjambées, jetant des lambeaux de phrases menaçantes à travers ses lèvres serrées, les bras battant l'air, arriva à la grange et se pencha dans la petite porte entr'ouverte.

— Vas-tu endurer ça, Moïse ?... Vont-ils se rendre maîtres chez nous ? hurla-t-elle, exaspérée.

— Hein ? Qu'y a t-il encore ? répondit le père Fontaine ahuri.

— Boisvert et son garçon qui débouchent le fossé !...

— Sur notre terrain ?

— En voilà une demande ! Est-ce que j'ai coutume de m'occuper de ce qu'ils débouchent chez eux ?

— C'est peut-être aussi bon, après tout.

— Quoi, aussi bon ?... Que je ne m'occupe pas de ce qu'ils brassent chez eux ?... ou qu'ils débouchent le fossé chez nous ?

— Les deux choses.

— Par exemple !... Ah ! je vois, le Joseph est venu t'endoctriner... Et tu t'es laissé mettre le carcan, bêtement ! comme cette Angélique qui en raffole... Je suis là, heureusement, et vous allez voir, une fois de plus, ce que peut une femme résolue. Viens avec moi.

— Nous irons leur parler tantôt, à la veillée, ce sera tout aussi bon.

— Et en attendant ils jouent de la bêche... Tout de suite, Moïse! Charbonnier est maître chez soi... Faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Prends garde, Scholastique, tu pourrais être le fer. Tu sais que Boisvert est fort comme deux.

— Il n'osera pas toucher à une femme.

— Alors c'est sur moi que les coups tomberont.

— Dans tous les cas, viens, je le veux ! Laisse là ton fléau et passe devant.

— Allons ! ce que femme veut Dieu le veut, murmura Moïse en aparté, et comme pour s'excuser de sa faiblesse.

Et tous les deux, la femme et le mari, lui devant, elle derrière, maugréant, l'âme angoissée, ils se hâtèrent vers l'endroit où travaillaient les Boisvert, père et fils. Avant d'arriver, la femme cria :

— Allez faire des fossés chez vous, si vous voulez en faire !...

— Attends donc, fit le mari, on va leur parler amicalement, c'est mieux.

— Va donc, vieux poltron !

— Fâchez-vous donc pas, répondit le père Boisvert, nous faisons votre ouvrage.

— Nous n'avons besoin de personne pour cela. Vous feriez mieux de travailler chez vous, vous pourriez plus aisément amarrer les deux bouts.

Les Boisvert sourirent et se remirent à la besogne.

— Si vous ne décampez point, vociféra la mégère, je vous assomme avec des roches.

Elle venait de ramasser un caillou ; elle le lança en même temps que sa menace. Elle atteignit le père Boisvert et lui écorcha l'oreille. Il était très fort, Boisvert, et très doux aussi. Il dit à son garçon :

— Aie soin du père Moïse, toi.

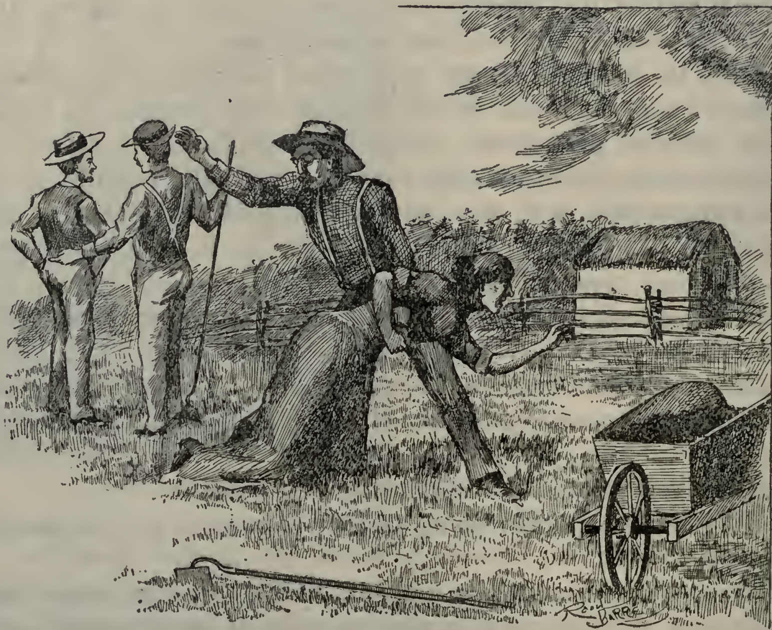
Joseph eut une minute d'hésitation. Il allait, bien sûr, s'aliéner pour toujours le père d'Angélique, et les doux rêves dont il commençait à se bercer ne se réaliseraient sans doute jamais. Ah ! le misérable fossé ! il se creusait profond, maintenant, entre la jeune fille aimée et lui ! Il allait devenir un abîme ! Quelques pelletées de sable enlevées ici plutôt que là, et voilà une destinée compromise, une vie brisée, un bonheur perdu !

En songeant à ces choses il s'était approché du voisin et le tenait en échec, morne, triste, mais l'air décidé. Il fallait obéir à son père.

— Pourquoi cette chicane demanda-t-il après quelques instants. Laissez-nous donc travailler en paix, monsieur Fontaine.

—Oh ! quant à moi... C'est Scholastique... Il n'y a pas moyen de la faire plier.

Un petit colloque aigre-doux s'engagea. Pendant ce temps-là Boisvert père saisit madame Scholastique par sa longue taille uniforme, et, la forçant à s'incliner profondément sous l'étreinte de son bras gauche, il lui administra, de la main droite, tout ailleurs que sur la joue, cinq ou six bons "soufflets." Tout de même, quand elle se releva, c'était sa joue qui était rouge.



Moïse et sa femme reprirent le chemin de leur maison, elle devant et lui derrière, cette fois. Elle était dans une colère, une colère!... Lui, il ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher.

Il ne se fâcha pas, mais il fut quand même obligé de se rendre chez Biron, le nouveau juge de paix, de bonne heure le lendemain. Scholastique n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et il en avait appris long sur la

couardise des maris qui laissent battre leur femme par le voisin. C'était pire que l'autre, la couardise de ceux qui... souffrent tout.

Elle avait arrangé un beau procès. Il ne devait pas être difficile de venger la morale outragée par des tapes aussi... inconvenantes.

*
* *

Et voilà pourquoi le juge de paix Etienne Biron voyait comparaître devant lui les Boisvert, père et fils. L'audience avait lieu dans la cuisine, et la bonne odeur de la soupe aux choux, qui mitonnait, faisait faire de lugubres réflexions à l'un des curieux venus là pour s'amuser.

— Hélas ! murmurait-il à ses voisins, le pain sec sera la seule nourriture, et l'eau froide la seule boisson des Boisvert, s'ils sont trouvés coupables des horreurs dont on les accuse.

Le greffier que le juge de paix venait d'attacher à sa personne, fit, d'une voix vibrante d'émotion, mais avec un souverain mépris de la ponctuation des phrases, la lecture de la plainte.

Le " demandeur " accusait les " défendeurs " d'avoir travaillé sur son terrain sans sa permission. Il accusait, de plus, Boisvert, père, de s'être porté à des voies de fait graves et honteuses sur la personne de Scholastique Bellefaçon, son épouse légitime et dévouée, à lui le " demandeur."

Il y eut un murmure dans l'assistance et l'on entendit des rires étouffés.

La cuisinière oublia son potage. Un moment elle eut peur pour la vertu de son homme, et fut tentée de lui souffler à l'oreille de ne pas se mêler de l'affaire de ce... criminel. Elle avisa même un bassin rempli d'eau où, dans un cas de doute, en dernières ressources, le nouveau Pilate pourrait se laver les mains.

Scholastique, pudiquement voilée, attendait le moment où elle serait requise de raconter sa pénible mésaventure.

Les Boisvert avouèrent leur faute, une faute bien légère, et qui tournait à l'avantage de Fontaine. Le voisin devait laisser passer chez lui les eaux des terrains supérieurs. Il avait, dans un moment de mauvaise humeur, après les dernières élections, rempli un fossé dont l'existence remontait loin, et dont l'utilité était indiscutable. Si on invoquait la loi, il serait forcé de le déboucher lui-même.

— Ce fossé n'a jamais été verbalisé, observa Fontaine.

— Il existe en vertu d'une entente et de la coutume, rétorqua Boisvert, fils.

— Qu'en sais-tu ? tu n'étais pas au monde quand...

Il allait dire une sottise, le père Moïse, et fournir une arme à son adversaire, quand le juge intervint.

— Que chacun parle à son tour, commença-t-il...

Ce n'était pas cela qu'il voulait dire. Il se reprit :

— Ne parlez pas plusieurs à la fois...

Il vit que c'était un peu la même chose. Il se recueillit.

— Rendez témoignage, ordonna-t il d'une voix grave, mais ne discutez pas. Qu'avez-vous à répliquer, monsieur Fontaine ?

Le père Moïse salua respectueusement :

— Voici mon cas, monsieur le juge, fit-il. Scholastique m'a dit — Scholastique, c'est ma femme, comme vous savez. Il faut se faire comprendre — Scholastique m'a dit : " Moïse, ils travaillent chez nous !... Est-ce que charbonnier n'est pas maître chez soi ?... Il faut les envoyer... Viens ! "

" Nous sommes partis, moi et elle. Je marchais le premier. C'est pas parce que j'avais hâte d'arriver ; j'aurais autant aimé rester à battre mon blé. Je ne tenais pas, non plus, à me chicaner. J'aime la paix, la paix avec tout le monde, même avec mes voisins, même avec ma femme. Je ne marchais pas vite et elle me talonnait. Un peu en-deçà du fossé, je me suis arrêté pour... pour ne pas aller plus loin. La prudence est la mère de la sûreté... Ils avaient leurs bêches et leurs pioches... Quand un homme est en colère, il frappe quelquefois avec ce qui lui tombe sous la main... Scholastique a continué d'avancer. Un homme ne lui fait pas peur, deux non plus. Elle leur a crié : " Allez faire des fossés chez vous ! "

" Le garçon s'est approché alors. Un gars robuste et fort comme le père. Vous le connaissez, monsieur le juge. Il ne m'a rien dit d'abord, mais je voyais à son air ce qu'il avait envie de dire. Nous avons parlé tranquillement, après nous être regardés dans le blanc des yeux. Scholastique allait toujours. Elle ne devinait pas ce qui devait lui arriver."

— Moïse, ne va pas plus loin à mon sujet ! s'écria tout à coup madame Fontaine.

— Crains pas, Scholastique, je connais la réserve, répondit le brave homme en verve.

— Est-ce tout ce que vous avez à raconter à l'égard du fossé ? demanda le juge de paix.

— Oui, monsieur le juge. Je vais parler de l'autre affaire, maintenant.

— Moïse, la langue te démange, hein ? gronda de nouveau la femme aride et longue.

— Aimez-vous mieux raconter vous-même la malice de l'accusé ? suggéra le juge.

— Moi, raconter une abomination pareille! je mourrais de honte, exclama madame Fontaine.

— Il faut pourtant bien savoir ce qu'il a fait; je ne puis le juger sans cela.

— Mais si je vous affirme sur mon honneur qu'il m'a traitée indignement?

— Je vous croirai, madame, mais le magistrat n'en saura rien. Il faut tout dire, comme à confesse.

— Parle, Moïse, alors, moi je n'ose pas.

— C'est que, vois-tu, Scholastique, je n'ai rien vu... J'avais le dos tourné, et je causais avec Joseph.

Les auditeurs riaient, riaient.



— Le défendeur vous a-t-il embrassée? demanda le juge qui voulait agir à la manière des confesseurs, par suggestion.

— M'embrasser?... j'aurais bien voulu! répondit madame Fontaine toute haineuse.

— Est-ce que vous ne pouviez pas fuir?

— Fuir?... Oui!... comme une peureuse!... Avec cela qu'il me tenait serrée comme dans un étau.

— Vous a-t-il battue?

Elle se redressa:

— Battue?... Oui, battue!... comme un lâche qu'il est!...

— Vous ne portez toujours pas de marque, observa le père Boisvert.

Scholastique lui lança un regard foudroyant.

— Pas de marque ?... La marque est sur mon honneur.

Un loustic lança un mot qui fit éclater de rire la salle entière.

— Enfin, reprit le magistrat, l'accusé a-t-il manqué à la décence ?

— Grand Dieu ! s'il a manqué à la décence !... Heureusement que personne n'a vu...

— Les oiseaux effrayés fuyaient à tire-d'ailes, recommença le loustic.

— Voulez-vous que je fasse évacuer la salle ? vous serez plus à l'aise, proposa le juge de paix.

— Il est bien temps, maintenant qu'ils ont tout entendu !...

—Encore une fois, madame, vous n'avez rien précisé... quant à l'immoralîté.

— Vous êtes juge et vous ne devinez pas où il m'a frappée ?

Etienne Biron, écuyer, faisait un effort suprême pour ne pas rire.

— Il s'adressa à l'accusé :

— Alors, monsieur Boisvert, vous avez battu une femme ?... madame Fontaine, la plaignante ?

— Je lui ai donné le fouet comme on fait à une enfant maussade, monsieur le juge. Tout le mal a été pour moi, car les os sont proches et la jupe est mince. Au reste, elle m'avait provoqué. Voyez, je porte des marques, moi. Mon oreille est à moitié déchirée... Elle a failli me tuer avec une pierre... Je ne me suis pas vengé, j'ai voulu la rendre ridicule, rien de plus.

— Je vais garder la cause en délibéré, déclara le juge de paix.

" Pendant que je réfléchirai, pensez bien, vous autres aussi... Pensez que vous êtes des voisins, que vous êtes d'anciens amis, que vous êtes des chrétiens. Vous devez donc user de bonté les uns envers les autres. Le bonheur de vos familles dépend de votre bienveillance et de votre accord."

Quand la foule fut dispersée, les plaideurs sortirent. Boisvert fils passa près de Fontaine.

— Je pense que le juge de paix a raison, dit-il, nous ferions mieux de vivre dans la paix et l'amitié.

— Je le veux bien, mon garçon, mais tu paieras les frais.

— Avec plaisir... si je puis espérer devenir votre gendre.

— Hum ! je ne sais pas, fit le père Moïse avec un bon sourire... Si tu allais tenir de ton père, et donner le fouet aux femmes ?...

— Il n'y aura rien à craindre... si elles ne me jettent pas la pierre.

Ils s'éloignaient. Je n'ai pas entendu la suite.

PAMPHILE LEMAY.

Mille-Oiseaux, octobre 1895.



LES CIMETIÈRES DE MONTRÉAL

Ce 1er novembre 1895.

Tous les peuples civilisés célèbrent, à leur heure, la fête des morts, la coutume d'honorer, par une manifestation spéciale, ceux qui nous ont précédés dans la tombe étant aussi ancienne qu'universelle. C'est demain que revient, pour un grand nombre, l'anniversaire des pieux hemmages au profit des disparus, et la journée tout entière sera consacrée par chacun, selon ses croyances et les rites qu'elles commandent, à redire de nouveaux adieux aux amis qu'il a perdus, aux proches dont il déplore le départ et l'irrévocable absence. Et, comme si la séparation n'était pas absolument définitive, sous le bénéfice de cette consolante fiction que les pauvres trépassés peuvent encore comprendre et apprécier l'expression d'un regret, l'offrande d'un souvenir, la foule se portera, compacte, dans les derniers asiles, pour déposer, aussi bien sur les fosses à peine recouvertes que sur celles depuis longtemps fermées, des prières et des fleurs.

Nombreuses sont les localités où ce touchant pélerinage exige certains efforts, provoque quelque hésitation, soit à cause de la longueur du trajet, soit par suite de l'impression de tristesse rapportée de l'aspect misérable des espaces à visiter, de leur exiguité, de leur complet état d'abandon. Quatre murs délabrés, entourant un terrain nu, de cent cinquante pieds de façade, sans chemins ni sentiers tracés, où de rares et modestes croix de bois, rongées par le temps, se perdent dans les hautes herbes que la faulx n'a jamais entamées, constituent la plupart des cimetières à l'usage des centres à importance moyenne dans les pays d'Europe. Un cyprès malingre, levant droit sa cîme auprès de

l'étroite porte d'accès, surmontée du signe de la rédemption, indique seul la destination des funèbres enclos.

A part quelques exceptions, les grandes agglomérations ne sont pas mieux partagées, les différences se réduisant à plus d'étendue et à la création d'allées utiles à la marche des services. Même nudité, d'ailleurs; même défaut d'entretien, même aspect lugubre et désolé.

L'étape, que nul n'évite, s'accomplit ici même avec d'autres avantages, et on peut sans inquiétude s'acheminer vers la halte qui marquera la fin du voyage. Tout y est prévu, tout y est ordonné pour un accueil convenable, surtout pour rassurer ceux qui restent sur le sort réservé aux partants. Les cimetières de Montréal sont, en effet, incomparables, et, le sujet étant d'actualité, on accordera peut-être quelque attention aux renseignements qui suivent, destinés à les faire succintement connaître.

A l'extrémité de la rue Mont-Royal, du côté nord, quand on a laissé les bâtiments de l'Exposition, une voie spacieuse, suivant la lisière de la forêt, ombragée d'érables et de pins cinquantenaires, bordée de sous-bois mystérieux, presque vouée au silence, conduit à un portail d'entrée monumental, aux massives assises, au cintre demi-ogival, surmonté d'un large couronnement et flanqué de deux clochetons. Une grille en fer forgé s'accroche à ses piliers, et deux ouvertures latérales, pratiquées dans le mur d'enceinte, qui l'accompagne à droite et à gauche, lui servent d'auxiliaires et le remplacent quand il lui plaît de refuser ses services. L'écusson ménagé sur son fronton porte le millésime de 1862 et les initiales A. D.

Si on franchit cette manière d'arc de triomphe, on se trouve en face de pelouses fraîchement tondues, d'un vert accentué, embellies ça et là par de ravissantes corbeilles de fleurs, par des massifs d'hortensias, de verveines et de dahlias aux cent couleurs. L'une d'elles est ornée d'une pleureuse à trois vasques, répandant une eau claire en minces fils d'argent que reçoit un bassin au ras du sol. Des avenues finement sablées se dirigent dans tous les sens, tendant ici dans le creux du vallon, contournant plus loin le côteau qui commence, se perdant sur un autre point dans l'épaisseur des futaies. Des ruisseaux descendent en cascatelles des sommets voisins, et prennent rendez-vous dans un lac en miniature où surnagent des nénuphars. Ces ombres de torrents sont, par intervalles, pourvus de rustiques ponts de bois, faits de branchages assemblés. Une habitation, que beaucoup trouveraient somptueuse, semble se dissimuler sous les vieux ormes, tout en veillant jalousement sur le vaste jardin fruitier et potager qui la dessert, pendant, qu'en face d'elle, des serres chaudes interminables font étinceler au soleil leurs parements et leur toiture de verre. Rateaux et balais en mains, une forte escouade de jardiniers fait sans cesse toilette neuve aux allées et

aux gazons, ayant peine à tenir tête aux feuilles jaunies qui jonchent les dessous, détachées par les froides matinées d'octobre.

Tout ce luxe, tous ces apprêts n'ont pourtant ni maître, ni destinataire, et nul être vivant ne viendra en revendiquer la propriété ou l'usage. Ceux-là seuls que Dieu a rappelés à lui tiennent de la piété de leurs frères restés debout le droit d'y laisser en paix dormir leurs dépouilles, entourées du plus profond respect et jugées dignes de tous les sacrifices. Ce parc, à l'ornementation recherchée mais du meilleur goût, sert à la sépulture des adeptes du culte réformé, dont le contingent est considérable dans la contrée. Le choix demeure à l'abri de la critique la plus sévère.

Formé d'un grand pli des pentes qui, successivement, se déroulent aux flancs septentrionaux du *Mont-Royal*, le vaste ossuaire échappe à tous les vents. Les majestueux végétaux, protégeant sa surface de leur ramure, courbent à peine la tête quand la tempête se déchaîne et fait trembler les alentours. Séparé des routes publiques par de larges bandes de terrains boisés, les bruits extérieurs ne sauraient l'atteindre, et le recueillement qui convient à la solennité du lieu s'impose naturellement.

Les déclivités de l'emplacement, où les accidents se multiplient, éloignent la mélancolie que facilitent les étendues planes permettant d'embrasser d'un seul regard l'ensemble des champs mortuaires. Les indices d'une affectation spéciale n'apparaissent que par intervalles, des tertres touffus et des verdures modifiant fréquemment l'horizon. Point de banale symétrie : les chemins, les sentiers suivent les sinuosités capricieuses de la natnre, les lignes droites, les pentes raides, les lacets tortueux, images fidèles des courses accomplies durant l'existence, tantôt sans efforts ni secousses, d'autres fois, à travers des difficultés inextricables.

Un désordre plus apparent que réel, une confusion voulue président à la distribution du lot de chacun, semblant lui choisir son gîte comme on tombe dans la vie, aux hasards de la destinée, aux fantaisies du sort. Un mausolée fastueux avoisine une modeste dalle à niveau de terre ; le marbre miroitant d'un sarcophage réflète le monticule étroit où se dessèchent quelques fleurs déposées par les mains d'un humble sur les restes de son enfant. Pour profiter d'une plus complète solitude, et peut-être aussi dans le secret dessein de n'exciter aucune envie, les favorisés de la fortune se retirent à l'écart, s'installant n'importe où, en des coins ignorés, s'abritant en des cryptes à façade d'église, perdues dans les feuillages. Plus d'un même a franchi les limites habituelles et dissimulé sa retraite dans les fouillis de chênes, sur les versants supérieurs.

Les monuments, qui abondent, riches par la matière qui les compose, sont généralement remarquables par une simplicité de bon aloi. Le fût brisé ou surmonté de l'urne cinéraire traditionnelle, l'obélisque connu de tous les âges, représentent les types préférés. Les bordures de thuyas, taillés en muraille, remplacent le granit et la pierre rare pour ceux dont les ressources n'égalent pas le bon vouloir ni les désirs, et les produits des jardins tiennent lieu aux moins avantagés de tous témoignages d'affection et de douleur. C'est par leurs soins qu'en ce moment, au pâle soleil de novembre, les pétunias violets, les œillets d'inde jaunes, les immortelles rouges soutiennent leur dernier combat contre les froidures, au-dessous des aulnes dénudés.

De coquets pavillons, pourvus de bancs et de tables, sont disposés de distance en distance, pour permettre aux visiteurs de se reposer de leurs fatigues. Un d'eux domine toute la vallée et invite, au point d'où se voient encore ceux qui ne peuvent plus maintenant regagner le foyer, à leur adresser un suprême adieu, à leur jurer qu'on ne les oublie pas.

L'entretien de la vaste nécropole est parfait, et les embellissements ne lui sont pas ménagés, des quantités d'ouvriers étant sans cesse occupées à la parer, à l'orner sous la direction d'une administration entendue autant que généreuse. Aussi ne se lasse-t-on pas de parcourir son enceinte où rien n'est négligé pour diminuer les impressions pénibles, et où se perpétue ce culte des morts, si profond dès l'origine des mondes, et que la civilisation moderne a respecté et pratique largement.

La place publique servant d'ordinaire aux monuments érigés aux hommes illustres, aux bons citoyens, on ne rencontre aucun tribut de cette nature dans le cimetière protestant. Seule, la colonne surmontée d'un pompier, en tenue de service, faisant le simulacre de diriger sa lance sur un foyer d'incendie, est le résultat des sentiments reconnaissants de la population de Montréal, au profit des dévoués et des courageux qui ont succombé en remplissant leur périlleuse tâche, en s'immolant pour autrui. C'est à la fleur de l'âge qu'ils se sont ainsi sacrifiés. La plaque portant leurs noms attribue à

William Sharpe, 42 ans ;
Hugh W. Scott, 20 ans ;
Joseph Towers, 23 ans ;
Richard Choules, 38 ans ;
William Perry, 26 ans ;
John H. Livingstone, 29 ans.

Des fleurs en grand nombre couvrent la terre où dorment ces braves, devant lesquels on ne refuse pas de se découvrir et auxquels plus d'un donne une larme au passage.

*
* *

Sur la route de Montréal à Saint-Laurent, tout auprès du village de la Côte-des-Neiges, une porte d'aspect vraiment grandiose, à double baie, chacune de plein cintre, ouvre sur une avenue aux vastes proportions, ornée d'une double rangée d'ormeaux et de tilleuls. Deux murs à courbes saillantes, très richement parés de pierres bossuées et à assises régulières, surmontés d'un élégant chapiteau, rejoignent les côtés de l'imposante ouverture, en laissant entre elle et le chemin un terrain gazonné, piqué de frênes pleureurs. Une croix surmonte le faîte de la remarquable construction, et aux extrémités de sa corniche, deux anges, redressant leur taille et renversant leur tête, embouchent la trompette qui doit mettre l'univers entier sur son séant.

C'est l'entrée du cimetière catholique. Sans les deux hérauts, rappellant le terrible appel pour le jugement dernier, nul ne se supposerait conduit, cette fois encore, en un champ des morts. Des prairies s'étendent loin sur l'une et l'autre face de l'allée d'accès, qui se dédouble aux premiers accidents du terrain, pour monter, en serpentant, à droite et à gauche, une butte aux pentes rapides. Mais dès que, après un assez long parcours, on atteint le sommet du plateau dominant la vallée, les pierres tombales se montrent et ne laissent plus de doute sur la destination des lieux.

Le cimetière de la Côte-des-Neiges a, depuis l'année 1855, remplacé celui du faubourg Saint-Antoine qui occupait une partie du square Dominion et de la nouvelle cathédrale actuelle. Il représente une superficie de cent quinze arpents, et est la propriété de la fabrique paroissiale Notre-Dame, à Montréal. Sa situation est exceptionnelle, et tout aussi heureuse que celle du cimetière protestant, dont il n'est d'ailleurs séparé que par un chemin. C'est dire qu'il est pris aussi sur les pentes du *Mont-Royal*, en pleine forêt, et qu'il offre des avantages identiques à ceux de son voisin. Si la ressemblance n'est pas complète, c'est simplement au point de vue de l'aspect général, celui-ci, ainsi qu'on l'a déjà indiqué, laissant plus difficilement préciser son emploi ; celui-là, se dissimulant moins et n'ayant nul souci de cacher son véritable rôle. Cette différence peut provenir de ce que le dernier étale d'un coup sa surface, et aussi du fait que la main de l'homme a dû, chez lui, plus souvent intervenir, pour corriger les oublis ou les erreurs de la nature.

Les soins donnés à l'entretien sont les mêmes, les parures de fleurs également usitées, plus prétentieuses peut-être de ce côté, les tendances allant vers les dessins imitant des ancres de salut, des cœurs, des étoiles de mer, des croix d'honneur, tous capables d'affirmer les mérites et surtout la patience du décorateur, sans remplacer jamais les modèles fournis par le Créateur lui-même, qui ne prend point le compas pour produire ses merveilles.

On a tiré un parti très avantageux du coteau formant la limite nord-est, en y établissant le chemin du Calvaire et ses quatorze stations. Les dévotions à la répétition des scènes rappelant les divins dévouements, sont très suivies, et fréquemment des corporations ou des confréries parcourent processionnellement, au chant des hymnes sacrés, la route montueuse retraçant celle qui fut témoin du drame d'où est sorti le salut du monde.

Les monuments, les caveaux, les cryptes ne diffèrent en rien de ceux remarqués dans le cimetière protestant. Mêmes matériaux, mêmes styles, même ampleur, mais parfois moins de simplicité. Certains ouvrages de fer principalement, copiés on ne sait où, inventés on ignore par qui, sont là totalement dépaysés et font triste figure à côté des œuvres d'art qui les entourent.

L'administration prend à sa charge la fourniture des plantes destinées à orner les tombes, moyennant une rétribution proportionnée à leur nombre et à leur rareté. Elle les fait cultiver et soigner pour éviter tout déplacement aux titulaires. C'est pour elle la source de revenus considérables. Jamais impôt ne fut plus juste, celui qui se soustrait à un devoir aussi impérieux et si doux à la fois n'ayant droit à aucun ménagement. Cette façon de s'acquitter d'une dette, pourtant sacrée, est loin d'être méritoire; mais l'argent a des privilèges qu'il faut savoir supporter. Combien sont louables, au contraire, les nobles femmes qui, une fois la semaine au moins, emplissent la patache branlante partant de l'hôtel des Postes, sur la rue Saint-Jacques, pour gravir au pas de ses chevaux étiques le sommet de la montagne. Elles vont régulièrement sarcler les quelques pieds de géranium ou d'héliotrope plantés de leurs mains sur la fosse d'un fils, d'un mari ou d'un frère, et, bien souvent, réellement les arroser de leurs larmes. Il en est qui ont continué pendant plus de vingt ans ces pieux services, que leur mort seule a interrompus.

L'inégalité qui pèse sur tant de malheureux, pendant leur vie, les poursuit jusqu'à leur dernière demeure. Ils y pénètrent privés des moyens d'acquitter les droits d'entrée, et, reçus un peu trop durement peut-être, ils s'en vont pour toujours dormir en un endroit désert, sans aucun des avantages accordés à de plus aisés, formant un quartier à part, comme quand ils peinaient sur terre, parqués dans les ruelles

abandonnées et malsaines. Que les bourrasques qui bientôt secoueront les airs leur soient propices, en agglomérant sur la glaise durcie qui les recouvre toutes les feuilles que l'automne arrache aux grands arbres des hauteurs avoisinantes, pour les protéger contre les cruautés de l'hiver !

Plus à plaindre encore sont les infortunés auxquels les règlements refusent même la fosse commune : les suicidés, les suppliciés, les non-baptisés. Là-bas, dans un angle écarté de l'immense cimetière, un bas-fond leur est affecté qu'enserre une haie de cèdres blancs. Des piquets, larges d'un pouce, fixés en terre, portant un numéro d'ordre comme au bagne, veulent indiquer qu'un cadavre est enfoui au-dessous d'eux. Et, serrés les uns aux autres, ils représentent des centaines. Nul autre signe marquant qu'un être humain est déposé en ces lugubres parages ; nul indice que ceux qui sont venus s'échouer en ce coin maudit furent les égaux des réfugiés sous les plaques de granit, incrusté d'or, que l'on aperçoit à faible distance. Qui sait, cependant, si ce n'est pas pour échapper au déshonneur que la fille séduite par le possesseur de l'opulent mausolée qui lui fait face, a volontairement perdu la vie ? Qui dira que le désespoir provoqué par les friponneries de l'usurier dont la pyramide s'élève orgueilleusement aux meilleures places du lieu saint, n'a pas poussé ce père de famille par lui ruiné, à devenir son propre meurtrier ? Dans son infinie miséricorde, le Juge des juges fera peut-être grâce à ces condamnés, et les favorisera de sa toute puissante clémence, en raison de leurs tortures passées.

Au milieu de la désolation qui pèse si lourdement sur cette sorte de léproserie, une pierre tombale se dresse verticalement. C'est l'unique. Elle est de marbre blanc. Une colombe, tenant en son bec un rameau d'olivier, y est sculptée en relief. Au-dessous se trouve la dédicace : *A la mémoire de Blanche*, et la date : *1888*. Quelle que soit la signification de cet hommage, quelle qu'en soit la cause, il y a lieu de dire courageux celui qui en a eu la pensée. Braver à ce point le respect humain devant les restes d'un décédé, méprisé, repoussé par tous, est un acte de valeur, et peut-être le payement d'une dette que d'autres n'auraient pas hésité à méconnaître, en pareille occurrence.

L'auteur de cette ébauche ne peut oublier qu'à la minute précise où elle deviendra publique, la cloche de son village lentement tintera, des derniers sons de l'angelus, à minuit, pour rappeler les morts au souvenir des vivants. Il envoie aux bons vieux parents qui l'ont tant aimé, et qui reposent très loin, sous la simple dalle dont il les abrita lui-même avant de les quitter, la nouvelle affirmation de son constant attachement, et ses souhaits d'aller les rejoindre pour les honorer comme ils le méritent.

J. Germano.

CHRONIQUE

Aujourd'hui, je suis en proie aux "émotions rétrospectives." Ma tête est encore imprégnée d'arrière-parfums de campagne qui s'y attachent comme ces buées flottantes et adhérentes à la fois que le vent du matin fouette en vain sans les dissiper. — Ce n'est pas une petite affaire que mes "émotions rétrospectives," à moi. Je ne me sens pas "filtrer goutte à goutte," comme a dit de Lamartine un poëte aussi national qu'on peut l'être, mais, au contraire, je déborde. On a une nature exubérante ou on ne l'a pas. La mienne est torrentielle, diluvienne. Cela n'offre pas d'inconvénients graves sur un cap comme celui d'où je plane sur mon pays encroûté, mais sur un terrain plat comme celui de Montréal, cela peut devenir calamiteux.

Il faut que je vous fasse part de quelques-unes de ces émotions-là. Un chroniqueur n'est pas libre de garder ses émotions pour lui, et, du reste, je brûle d'envie de faire voir que j'excelle dans le genre descriptif comme dans le genre...., comme dans tous les autres genres

Et d'abord, attendu qu'il s'agit d'émotions que d'autres ont partagées à différents degrés avec moi, il est nécessaire que vous fassiez connaissance avec l'un au moins de ceux-là, et je ne puis mieux faire que de vous présenter M. Horace Dumais, philosophe, arpenteur, géomètre, un des hommes les plus instruits et les plus remarquables de ce pays-ci. Le public de Montréal, de sa banlieue, de ses immenses faubourgs et des campagnes adjacentes ne connaît pas Horace Dumais, je le pense bien ! C'est un homme qui a une très grande valeur intellectuelle, ce qui fait qu'il est au-dessus de la réclame.

Il la dédaigne, il la fuit, laissant ce moyen vulgaire aux esprits grossiers pour qui l'adulation des imbéciles ou des ignorants est un aliment nécessaire.

Etant très fort, il est très modeste. Il se cache, il vit retiré au fond d'une campagne du lac Saint-Jean, où il poursuit depuis des années

de nobles et fructueuses études. Il a fait sur des régions encore inconnues et à peu près inexplorées de notre province des rapports qui n'ont rien de commun avec le style ordinaire des arpenteurs, et qui mériteraient de figurer dans notre "véritable" littérature nationale, laquelle serait réduite à si peu de chose si l'on retranchait de la littérature qui s'est donnée comme nationale tous les chapitres volés en entier, les monstrueux plagiats, les effrontés démarquages, les adaptations et les compilations incohérentes, qui forment des volumes presque innombrables aujourd'hui, et dont la masse a fermé tout passage aux hommes de talent réel, surtout aux esprits consciencieux et dignes à qui les procédés et les trucs de maîtres de cirque semblent incompatibles avec l'art et la profession littéraires.

M. Horace Dumais publie entre autres, depuis quelques mois, dans le *Naturaliste Canadien*, un travail extrêmement remarquable sur la formation géologique du Saguenay. Il y révèle des qualités et des mérites qui ne foisonnent pas d'ordinaire chez nos soi-disant hommes de lettres. Il ne copie pas, quand on pense ! Mais il étudie sur les lieux, et prend la nature sur le fait ; il soutient avec une véritable éloquence, avec une énergie passionnée, la "thèse du cataclysme," dont j'avais essayé de me faire autrefois le peintre et le démonstrateur platonique. M. Horace Dumais expose et défend cette thèse en savant et en inspiré, avec cette pénétration du passé et cette vision acérée dans les mystères de la nature qui jettent la lumière dans les profondeurs les plus occultes et révèlent les causes les plus insaisissables. Voilà des travaux qui nous feraient honneur aux yeux de l'étranger et lui donneraient de nous une autre idée que celle qu'il ne peut s'empêcher d'avoir en parcourant les indicibles barbouillages des "jeunes," encore plus téméraires que présomptueux, et les tentatives contre nature de style que leurs aînés n'ont pas craint d'exposer à tous les regards.

Le *Naturaliste Canadien*, ai-je dit. On me demandera peut-être ce que c'est que le *Naturaliste Canadien*. Eh bien ! c'est une publication mensuelle, la plus intéressante et la plus instructive de toutes nos publications périodiques, et cela, qu'on se le figure un instant si c'est possible, quoiqu'elle ne soit pas faite à Montréal, mais dans le fin fond de la province, à un modeste endroit appelé Chicoutimi, où il se trouve, par je ne sais quel hasard, des hommes très distingués, des travailleurs véritables (je veux dire des gens qui ne posent pas, mais qui font beaucoup de besogne dans le silence), des savants futurs, tels que l'abbé V.-A. Huard, le rédacteur principal du *Naturaliste* et le successeur, en cette qualité, de feu l'abbé Provencher.

Maintenant que j'ai payé, en passant, ce petit tribut à des hommes dont on aurait depuis longtemps constaté la valeur, s'ils ne s'étaient pas obstinément tenus à l'écart, je vais revenir aussi vite que possible à mes

"émotions rétrospectives," de peur qu'elles ne m'échappent, ce qui me mettrait singulièrement dans l'embarras, au point où j'en suis de ma chronique.

Il y a quelques années seulement, vers la fin de la belle saison, je partais pour un de ces voyages de fantaisie, comme j'en faisais souvent alors, par pure distraction, sans objet, simplement pour briser la monotonie de mes jours qui se suivaient avec une accablante ressemblance, ne différant entre eux que par le degré d'ennui qu'ils m'apportaient. Vous savez sans doute que nous habitons un pays déjà suffisamment monotone. Quand les mœurs et les usages anglais, qui déjà pénètrent sensiblement les nôtres, qui s'y infiltrent à grosses gouttes, les auront complètement envahis, alors notre pays sera simplement insupportable ; la race supérieure aura imprimé son cachet définitif sur toute la surface de l'Amérique, et ce sera beau à voir, surtout le dimanche !...

Je partais seul, ou plutôt non. J'ai beaucoup d'amis, j'en rends grâce aux dieux, parmi lesquels il y en a quelques-uns qui ne perdent pas une occasion de m'être agréables. Or, l'un deux voulait précisément me confier ce jour-là un énorme terreneuve, trop querelleur pour être gardé en ville et, d'un autre côté, une boîte de fleurs qu'il expédiait à Chicoutimi. J'étais singulièrement placé. On me chargeait tout bonnement d'avoir soin de cet animal intraitable que je n'avais jamais même vu auparavant ; on me chargeait de l'empêcher de mordre qui que ce fût — je songeais un peu à moi-même en entendant cette recommandation, — de voir à ce qu'il fut bien traité..., enfin, vous devinez tout ce qu'on put me dire en me léguant ce compagnon de voyage, dont la dentition était parfaite. Pour me réfugier, au cas où l'animal oublierait que j'étais son gardien, j'avais la boîte de fleurs... qu'on avait aussi bien voulu me charger d'arroser. Ainsi, dès le début de ce voyage, que je destinais à des recueils d'impressions, j'étais déjà accaparé par plusieurs familles du règne végétal et j'allais passer une partie de la journée à ramasser des os pour un terreneuve et à lier commerce d'amitié avec lui.

Ce ne fut pas chose facile. Ce noble quadrupède était surtout irrité de mes attentions ; le terreneuve est après l'homme le moins bête des animaux— ; il comprenait fort bien que tout ce que je faisais pour lui n'était pas pour lui ; il recevait en grognant les plus énormes bouchées, et quand je lui présentais de l'eau après l'avoir bourré à outrance, l'eau qu'il semblait implorer pour empêcher l'étouffement, il y plongeait éperdûment son noir museau, sans oublier de me dessiner au préalable une grimace oblique où, invariablement, les molaires se montraient dans toute leur largeur et dans toute leur longueur.

Tout de même je réussis à faire le voyage sans être écorché vif, et le soir tombait avec ses longues teintes muettes lorsque nous arrivâmes

à Tadoussac. En même temps que la nuit poussait rapidement ses ombres et ses épaisses cohortes de noirs nuages, apparut subitement, derrière la crête des hautes montagnes du Saguenay, l'énorme face de la lune qui venait disputer l'espace aux ténèbres et qui montait lentement, majestueuse et sereine, avec l'assurance de la force qui accomplit un devoir. Quelque temps on la vit combattre avec la cime des arbres et les sombres masses des rochers que l'ombre grossissait épouvantablement à nos yeux ; enfin elle apparut libre, victorieuse, souveraine dans un ciel inondé de ses clartés maternelles, et son vaste globe, éclatant dans son plein, sembla comme un gros lustre suspendu dans l'immensité et que retenait une main invisible.

Oh ! non, non, je ne veux pas retracer les impressions de cette soirée inoubliable, passée presque tout entière à l'avant du bateau, en présence d'une nature dont bien peu d'endroits sur terre égalent la farouche et sauvage majesté. Le souvenir en est resté intact, frais et vivant au fond de mon cœur, et le temps aura beau démolir morceau par morceau toutes mes facultés, voire même ma mémoire qui s'emplit de plus en plus d'images indécises, il ne l'affaiblira pas.

Le lendemain matin, je sentis la douce aurore écarter avec deux doigts de rose mes paupières encore appesanties ; je m'éveillai complètement à ce délicieux contact, et, une heure après, je descendais à l'hôtel de Chicoutimi, où m'attendait mon ami Horace Dumais, philosophe, géomètre et géologue, avec qui je devais me rendre le lendemain, en canot, sur la rive nord du lac Saint-Jean.

Mais il n'y avait pas encore de chemin de fer à cette époque entre Chicoutimi et Roberval. Nous mîmes une journée entière à franchir cet espace, puis une autre journée pour nous rendre à la rivière Ticouapée, dernière limite des terres habitées à l'ouest du lac. C'est de là que nous devions partir en canot, en longeant la rive nord, et nous rendre jusqu'à la rivière Péribonka, aujourd'hui célèbre et connue de tous les touristes.

En effet, dès le lendemain de notre arrivée à la Ticouapée, de grand matin, nous faisions nos préparatifs de voyage. Au moment du départ, Horace, philosophe aux yeux perçants, signale un aigle sur la " plus haute" branche d'un pin, endroit où chante le rossignol d'habitude, sinon sur les rives du lac Saint-Jean, du moins dans la " Claire Fontaine."

L'aigle étant mon emblême, comme il l'était jadis de Napoléon, sa présence, au moment de notre départ, me semble d'un bon augure et je prends place dans le canot en fredonnant de gais refrains, que je ne tardai pas à remplacer par une attentive et silencieuse observation des bords que nous côtoyions, en même temps que je scrutais tous les points

du ciel minutieusement, pour bien m'assurer que notre voyage se ferait sans contretemps fâcheux.

La matinée se passa délicieusement. C'était une de ces matinées de fin de septembre, restes égarés de l'atmosphère qui entourait nos ancêtres dans le paradis terrestre. Nous suivîmes scrupuleusement les contours du lac, en les interrogeant avec l'œil des inquisiteurs, et, vers midi, ayant aperçu une petite crique qui se dissimulait dans un cadre de feuillages dorés et veloutés, nous attérîmes pour nous dégourdir et prendre le dîner. Après la sieste de rigueur sous l'épais ombrage et une bonne longue marche sur la rive caressée par les petits flots badins du lac, nous reprîmes le canot afin d'arriver avant la fin du jour à l'embouchure de la Péribonka.

A peine avions-nous fait quelques milles avec cette vitesse égale et mesurée, qui est la règle des canotiers, qu'il me sembla sentir d'étranges et rapides frissons courir autour de nous, la surface du lac s'assombrir, s'agiter, inquiète et frémissante, comme un malade a l'approche d'une crise, tandis que déjà, de l'horizon lointain de gros nuages s'élevaient, s'avançaient et se déployaient avec hâte dans le ciel subitement envahi et emprisonné ; nuages de plus en plus lourds, qui prenaient en un instant les formes les plus monstrueuses, les plus invraisemblables, comme des cauchemars dans l'horreur de la nuit.

La rapidité avec laquelle les orages se forment sur les grands lacs est presque foudroyante. Un œil exercé, en scrutant tous les points de l'horizon, peut suivre avec peine la formation précipitée de l'orage qui se prépare : on le croit encore loin, quelques gouttes de pluie tombent et, en une seconde, c'est un torrent.

Le vent, soufflant de terre, nous poussait au large ; Horace et le canotier se courbèrent sur leurs avirons et prirent en face l'assaillant. Une lutte s'engagea muette, acharnée, indomptable, le vent déployant son aveugle fureur et l'homme sa volonté et sa détermination de le vaincre. Les grands arbres de la rive, élancés, droits, courbaient leurs têtes sous la charge impétueuse de l'ouragan, mais la relevaient aussitôt plus altière, comme un défi, et semblaient applaudir, à chaque nouveau coup d'aviron dans les flots rués violemment les uns sur les autres, la résistance inattendue de ce frêle esquif, de cette planche d'écorce que la volonté de deux hommes maintenait en équilibre sur un gouffre orageux.

Le canot gagnait quelques brasses vers le rivage, mais l'instant d'après un coup de vent le repoussait encore plus loin, et il fallait lutter de nouveau rien que pour rattraper le terrain perdu. Le lac grossissait, se gonflait et semblait presque se confondre avec les ombres farouches qui le rasaient en s'enfuyant. On les voyait se former, s'agrandir et s'épandre dans toute l'étendue du firmament ; on les voyait, comme

fuyant devant une force terrible, descendre du haut des collines lointaines et se dérouler, comme une marée de ténèbres, sur les versants inondés et dans les ravines devenues subitement comme des abîmes mystérieux.

Une angoisse indicible, comme une agonie soudaine, étreignit mon cœur. Je voyais notre petit canot, un instant sur le dos des flots furieux, replonger aussitôt, tête baissée, jusque dans leurs entrailles, et, chaque fois, je pensais que c'était la dernière et que nous allions être assurément engloutis, disparaître pour toujours, pour toujours... en présence de cette rive qui nous tendait pour ainsi dire les bras, et qu'il suffisait de quelques efforts heureux pour atteindre !

Devant nous, à quelques arpents seulement de distance, grelottait et tremblait un tout petit îlot, prisonnier, enfermé dans ce cercle de colères déchaînées qui le battaient de tous côtés à la fois ; il recevait le choc furieux des flots, l'averse des nues et l'assaut des vents, condamné à une expiation muette et solitaire, n'opposant au déploîment de la tempête que des rocs dénudés et de misérables haillons de mousse qui pendaient à ses flancs. Des pointes de terre faisaient une longue trouée dans les flots et, rapprochées par l'obscurité, semblaient vouloir enserrer le lac ; avec leurs longs arbres dégouttant l'averse et à moitié dépouillés, on eût dit des bataillons, décimés mais indomptables, s'avançant la lance au poing sur un ennemi en déroute. Une passe entre deux îles ou deux langues de terre, si vagues, si indéfinies qu'on ne pouvait les reconnaître, s'offraît avec une telle profondeur de perspective et un aspect si mystérieux qu'on eût dit que la terre tout entière s'arrêtait avec elle à son extrémité.

Puis, tout à coup, l'orage, le véritable orage éclata dans toute sa violence ; l'éclair fendit la nue et le tonnerre roula comme précipité par un dieu pressé d'extermination. La foudre coupait le ciel en crevasses semblables à des brasiers jetant des lueurs de forge ardente ; elle allait et venait, parcourant les nues comme une furie rendue à la liberté, et le ciel, de sombre qu'il était quelques minutes auparavant, était devenu d'un rouge de feu dans toute l'étendue de sa voûte ; on eût dit un immense incendie de planètes, allumé pour faire un feu d'artifice digne d'émouvoir un dieu. Le vent et la pluie s'abattirent sur le lac comme pour lui faire porter toute leur rage ; on voyait au loin l'île aux Couleuvres, tout à fait aveuglée par les flots, apparaître ou disparaître, semblable à un énorme cachalot qui plonge et replonge ; le petit canot bondissait sur les vagues ; sous la fouettée de l'orage il se câbrait, craquait dans toute sa membrure, mais ne pliait pas... Tout à coup, du fond de l'abîme et jusque du sein des éléments déchaînés sortit comme un immense soupir d'apaisement, la tempête qui hurlait s'affaissa et se fondit en une pluie douce, bientôt elle-même dissipée par le soleil qui

venait de montrer à l'horizon embrasé sa face sereine, pure, radieuse, majestueusement impassible, aussi tranquille que s'il se fût couché sur un lit de pourpre fixé au firmament. En quelques instants il ne restait plus, des grands et noirs nuages qui portaient la foudre, que des déchirures, semblables à de vastes loques, qui s'enfuyaient boiteuses, dépenaillées, rasant à la hâte les hauteurs lointaines, et emportant, toutes confuses, les restes du tonnerre.

Depuis une heure il ne s'était pas dit un mot sur le vaillant petit esquif. Nous nous regardâmes tous trois, Horace, le canotier et moi, comme étonnés de nous revoir ; puis, silencieusement, tous trois l'aviron à la main, nous nous hâtâmes de gagner l'embouchure de la Péribonka que nous voyions maintenant distinctement, et qui approchait et grandissait à chaque instant sous nos yeux.

Nous l'atteignîmes avant la tombée du jour et nous nous préparâmes à y passer la nuit, sous un ciel dont l'orage avait chassé les souillures et qui entr'ouvrait sa voûte profonde, blanche et pure, où les étoiles s'empressaient déjà de prendre place pour ne pas manquer de nous saluer au passage.

Arthur Buies.



LE SOIR DE LA TOUSSAINT

Le soleil lentement s'éloigne dans l'espace ;
Son disque est sans éclat, ses rayons sans chaleur ;
Et, comme un crêpe immense, un nuage qui passe
Se déroule sur lui... Qu'est-ce donc ? Quel malheur
Nous annonce ce deuil de l'astre de lumière ?..
Quel bouleversement prédit-il pour demain ?...
A quel nouveau surcroît de cruelle misère
Doit s'attendre le genre humain ?...

Partout c'est le silence. Autour de nous tout semble
Frappé d'un même deuil. Plus d'oiseaux, plus de fleurs !
L'approche de l'hiver les a chassés ensemble.
Les jardins sont déserts après tant de splendeurs ;
Les feuilles des buissons par le vent balayées
Roulent dans la poussière, et les arbres géants
Elèvent vers le ciel leurs branches dépouillées,
Comme des bras de suppliants.

Dans toutes les maisons la sombre rêverie
A pris place au foyer. Plus de rires bruyants !
Au dedans de son cœur on se recueille, on prie ;
Et dans chaque famille on compte les absents.
Le deuil se voit partout, dans la rue, à l'église
Où la foule, en pleurant, va diriger ses pas,
Tandis que des clochers que fouette la bise
Descendent de funèbres glas.

Instants mystérieux ! Jusques au fond de l'âme
Chacun de nous ressent comme un souffle glacé
Qui le saisit, l'étreint, et menace la flamme
Du joyeux souvenir de son bonheur passé.
Dans notre cœur rempli de tristesse inquiète
Tout apparaît en noir, tout semble malheureux ;
Et, tremblante elle aussi, la lyre du poète
N'a que des accents douloureux.

Cependant l'allégresse avait marqué l'aurore
De ce jour dont la fin s'annonce par des glas....
Ainsi nos jours sont faits d'un mélange bizarre
De joie et de douleur, de rose et noir, hélas !
Double et fatal courant de notre vie entière :
Ce matin nous chantions la gloire des élus ;
Demain nous irons tous pleurer au cimetière,
Pleurer sur ceux qui ne sont plus.

Demain sera leur fête, à ceux qui dans la terre
Sont allés reposer quelque temps avant nous.
Demain, dans le cercueil tremblera leur poussière,
Lorsque, le cœur ému, nous prierons pour eux tous.
Ils rouvriront leurs yeux et prêteront l'oreille,
Du fond du noir séjour où la mort les a mis,
Pour voir si, sur la terre, ô prodige ! ô merveille !
Ils ont encor quelques amis.

Demain sera leur jour pour compléter l'étude
Des cœurs aimés qui n'ont, dans un cercle nouveau,
Depuis longtemps pour eux qu'oubli, qu'ingratitude.
Debout ils seront là, sur le bord du tombeau,
Les orbites sans yeux, et leur bouche sans lèvres
Cherchant à prononcer, en un rictus affreux,
Les noms des faux amis qui vantaient tant leurs œuvres
Lorsqu'ils étaient au milieu d'eux.

Drapés dans leur linceul, consternés, immobiles,
Dominant du regard la foule des humains,
Ils verront les pays, les campagnes, les villes
Que la Mort tient déjà dans ses terribles mains ;
Ils verront défiler, remplis d'insouciance,
Ces mortels qu'elle n'a point encore touchés,
Mais que demain peut-être, avec indifférence,
A ses pieds elle aura couchés.

Ils seront là, muets, dissimulés dans l'ombre
Des grands saules penchés au bord de leurs tombeaux,
Regardant autour d'eux et s'étonnant du nombre
Sans cesse grandissant des sépulcres nouveaux.
Naguère ils étaient seuls, comme en un champ stérile.
Aujourd'hui, près d'eux sont leurs amis, leurs parents,
Et pour les recevoir dans ce dernier asile
Il a fallu serrer les rangs.

L'humble champ d'autrefois en vaste nécropole
S'est transformé bientôt ; et dans tout l'univers,
Du levant au couchant, de l'un à l'autre pôle,
Des asiles pareils sont constamment ouverts :...
Temples où les mortels de tout rang, de tout âge,
Sont invinciblement entraînés tour à tour !...
Voyage sans retour, lointain pèlerinage
Que nous devrons tous faire un jour !

EPHREM CHOUINARD.

Québec, 1er novembre 1895.

LA FINANCE

Nous venons de subir une crise des plus pénibles et des plus attristantes. Notre ciel financier, si pur et si calme, s'est obscurci soudain de sombres nuages, d'où l'orage a éclaté avec des effets désastreux. Depuis déjà assez longtemps, de tristes rumeurs, qu'aucune personne au courant des faits ne pouvait contredire, sont venues jeter le malaise dans le public. D'abord circonscrites au monde de la finance, elles arrivaient bientôt aux oreilles de tous et entraînaient la déconfiture de l'une de nos plus anciennes et de nos plus respectables institutions.

Plusieurs générations ont été les témoins de ses débuts et de ses luttes. Née à une époque où le pays se débattait sous l'étreinte de l'absolutisme, et issue d'un sentiment de patriotisme attristé de voir les portes des établissements financiers fermées aux nôtres, la Banque du Peuple avait été fondée dans le but de doter nos hommes d'affaires d'une institution toute canadienne-française, où il leur serait fait un accueil convenable, auquel leur donnait droit la position honorable qu'ils s'étaient acquise dans le commerce du pays.

Les anciens se rappellent encore jusqu'à quel point plusieurs de ces luttes ont été sérieuses, et nous signalerons notamment celle qu'elle eut à soutenir lors de la perturbation dans lequel s'est trouvé le pays, en 1837. Elle fut, à cette époque, à deux doigts de sa perte ; mais elle soutint l'assaut avec honneur et sortit de la bataille grandie par sa victoire et plus solide que jamais.

Pourquoi, se demande-t-on, a-t-elle pu ainsi surmonter alors tant de difficultés pour venir sombrer aujourd'hui, quand l'horizon financier était si clair et qu'aucune crise n'était menaçante ? La réponse à cette

question doit être trouvée dans la manière avec laquelle l'administration est conduite. Une bonne administration est une grande puissance, car si un danger grave menace une institution, la direction puise dans son sein les éléments de force nécessaires pour le conjurer. D'un autre côté, le public, rassuré sur ce point, ne s'affole aucunement, sait faire la part des circonstances, et son concours n'est jamais refusé, quand il s'agit de donner des témoignages pratiques de confiance. Car nous tenons à affirmer ici que le public est complètement au courant de tous les secrets de l'administration de n'importe quel établissement financier ; il peut en ignorer certains petits détails, il est vrai, mais la marche générale des affaires lui est parfaitement connue. Ainsi, en 1837, et dans les crises sérieuses qui ont suivi, la Banque du Peuple a passé sans encombre, parce que son administration était excellente et qu'elle inspirait une grande confiance au public.

En 1895, en pleine paix, elle est obligée de fermer ses portes, parce que c'est le contraire qui existe. Et, chose moins extraordinaire qu'on pourrait le penser, l'administration, très mauvaise, était connue du public longtemps avant que les directeurs en eussent connaissance eux-mêmes.

Ce dernier fait, qui confirme ce que nous avons dit plus haut, donne à réfléchir à ceux qui, sans aptitudes spéciales, assument des responsabilités, comptant sur un contrôle assez souvent insuffisant ou illusoire, qui les laisse, à un moment donné, les victimes de ce qu'ils appellent la "confiance mal placée."

Il n'y a pourtant pas d'effet sans cause. Quelle est donc celle qui a pu amener l'état déplorable dans lequel se trouve la banque dont nous nous occupons ? Elle est, selon nous, tout à fait simple et évidente pour celui qui a l'expérience de ces situations-là. Cette cause se trouve dans l'affluence subite des dépôts, amenés par le service d'intérêts trop élevés, et,... nullement ailleurs. Voyons de près. Dans un assez court espace de temps, la Banque du Peuple a vu plusieurs millions rentrer dans ses caisses. D'un côté, elle était obligée de payer l'intérêt sur ces fortes sommes, et, de l'autre, sa clientèle, de premier ordre, ne suffisait pas à les absorber. Il lui a fallu les placer entre les mains d'emprunteurs douteux, qui promettaient, comme le font tous ceux de cette classe, des intérêts élevés. Une sage administration aurait compris que des capitaux, placés en dehors d'une bonne clientèle, devaient, tôt ou tard, entraîner des résultats désastreux. Si, à cela, on ajoute que de très grosses sommes ont été employées à des constructions d'usines et à d'autres entreprises, on comprendra qu'ici la banque s'est à tort substituée aux capitalistes, et qu'elle a ainsi failli à l'un des principes fondamentaux qui régissent la *Banque*. C'était là une faute de finance

élémentaire, car toute immobilisation de fonds d'un caractère permanent est du ressort du capitaliste et non de la Banque qui doit, si elle est bien administrée, n'avancer que sur des effets d'une réalisation à courte échéance.

Nous résumerons donc ces lignes en quelques mots. D'après nous, la catastrophe qui a frappé la Banque du Peuple provient :

1o. De l'affluence subite de dépôts alléchés par de forts intérêts ;

2o. De l'emploi de ces mêmes fonds en des prêts peu sûrs, et en des entreprises qui sont du ressort du capitaliste et non de la Banque. Voilà les deux points principaux que nous avons voulu faire ressortir et qui prêtent à la réflexion.

Pour aujourd'hui, le temps manquant, nous nous bornons à ces quelques lignes, suggérées par l'évènement dominant du mois.

Dans un prochain numéro de la Revue Nationale, nous ferons une revue générale des faits qui auront pu occuper l'attention du moment.

Edmond J. Barbeau.



CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Hâtons-nous de happer au passage les quelques évènements du mois écoulé, avant que l'oubli n'en ait rapidement enlevé toute trace.

Le stock mensuel des nouvelles étrangères est d'une maigreur détestable, et, cependant, il nous faut le manier, le palper, le faire valoir, en extraire les plus belles pièces et les servir à nos lecteurs choisis.

Sautons vivement l'Atlantique pour aller voir ce qui se passe chez nos excellents chefs de file, les Anglais. D'abord, le duc de Cambridge n'est pas content. On lui a ôté le commandement en chef de l'armée, qu'il détenait depuis près de quarante ans. Dans un discours plein de verve, il s'est plaint amèrement d'avoir été dégommé, car un homme de race royale, selon lui, est toujours apte à remplir toutes les charges, et, cela, pendant toute sa vie. Il se défend d'être arriéré et il prétend qu'il a toujours préconisé toutes les améliorations possibles. S'il dit vrai, il a soigneusement caché ces améliorations-là, car les militaires de tous les pays savent bien que l'armée anglaise, au point de vue des manœuvres, en était encore aux évolutions pratiquées en Crimée.

Lord Sackville, un diplomate fin-de-siècle, tient le record de l'indiscrétion. Pendant qu'il était embassadeur aux Etats-Unis, de 1881 à 1889, il a eu certaines difficultés avec M. Bayard, actuellement ministre plénipotentiaire américain à Londres, et M. Cleveland, le Président des Etats-Unis. Il reçut ses passeports pour sa peine et le voilà maintenant qui raconte ses petites affaires, dans une brochure qu'il a distribuée à quelques amis. Il traite les politiciens américains de belle manière et va jusqu'à dire qu'il n'y a pas de malpropretés politiques que ne fasse un Américain pour arriver au pouvoir. De leur côté, nos voisins se contentent simplement de le titrer d'imbécile. M. Bayard, à Londres, garde un

silence courtois, mais les journaux anglais tombent sur Lord Sackville et l'égratignent dans les hauts prix. Une causette mal placée est souvent indigeste et Lord Sackville paraît regretter amèrement d'avoir taquiné ses bons cousins de l'Amérique du Nord.

Lord Roseberry est remis de sa chute et de ses maladies. Il vient de prononcer un grand discours, lors de l'ouverture d'un nouveau club libéral. Loin d'abandonner la direction de son parti, il semble avoir puisé de nouvelles forces dans sa défaite, et il ouvre la campagne de l'opposition par une vigoureuse attaque contre les conservateurs. C'est évidemment dans l'ordre naturel des choses et le mouvement de la bascule politique élèvera fatalement sous peu Lord Roseberry au pouvoir.

Lord Salisbury est sur le point, dit-on, d'abandonner la direction des affaires et de passer la main à M. Balfour. Lord Dufferin, ancien gouverneur-général du Canada, et actuellement ambassadeur à Paris, entrerait au ministère, avec le portefeuille des affaires étrangères. Ce sont là, cependant, de simples rumeurs qui ont besoin d'être confirmées.

L'Angleterre a encore un conflit affligeant sur les bras. Elle possède un coin de terre, la Guyane Anglaise, qui confine au Vénézuéla. Celui-ci, remuant, tapageur et mauvaise tête, comme tous les petits peuples, fait continuellement des incursions sur le territoire britannique, ce qui a fini par irriter le placide, mais parfois mal endurant John Bull. Lord Salisbury s'est fâché tout rouge et a lancé un ultimatum au Vénézuéla. C'est ça et c'est ça, a-t-il dit, sur un ton qui n'admet pas de réplique.

Le Vénézuéla est resté ahuri en face de cette sombre colère et il cherche maintenant à amener les Etats-Unis à manier la fameuse doctrine Munroe en sa faveur. Les Yankees mordent mollement à l'hameçon et M. Bayard, représentant américain à Londres, se tient dans une réserve très prudente. Casse-cou, cependant, car à force de petits nuages, l'orage se forme et cette question du Vénézuéla paraît inquiéter fortement les diplomates anglais et américains.

Maintenant, la note drôle, c'est que le conseil gouvernemental anglais de la Guyane se rebiffe, blâme vertement Lord Salisbury d'avoir agi avec précipitation et se refuse à le suivre dans la voie des récriminations contre le Vénézuéla. C'est là un côté inattendu de l'affaire, qui a certainement échappé à la clairvoyance du ministère anglais.

Enfin, nous voyons l'Angleterre engagée dans beaucoup d'autres affaires, notamment en Chine et en Turquie. Elle est en outre jalousement inquiète du succès des Français à Madagascar, et elle surveille avec anxiété les négociations pour essayer de conserver encore quelques bribes de l'influence qu'elle avait dans la Grande Ile Africaine.

En Turquie, elle s'est entendue avec la France et la Russie, pour imposer au Sultan des réformes importantes dans l'administration des affaires arméniennes.

Et, chez elle, se déroule en ce moment un joli procès scandaleux, où M. Balfour, ancien député et financier entreprenant, est la pièce de résistance. Ce M. Balfour, après sa déconfiture, s'était retiré à Buenos-Ayres, où il a employé toutes les munitions légales pour empêcher ses compatriotes de lui mettre le grappin dessus. Peine inutile, cependant, car il lui a fallu revenir à Londres pour s'asseoir dans la *boîte* aux accusés, bien à contre-cœur, naturellement, nous assure le télégraphe. N'insistons pas trop sur cette malheureuse affaire, car tous les pays du monde sont souvent visités par de pareils accidents, où l'argent des gogos tient la place d'honneur au détriment des propriétaires légitimes.



Une petite poussée et nous voilà en France.

Ici, nous tombons en pleine crise ministérielle. Le cabinet Ribot, qui paraissait si fort et si solide, vient de tomber sur une question qu'on croyait réglée et oubliée : la question des chemins de fer du sud de la France. M. Magnier, ancien sénateur et directeur de l'*Evènement*, a été condamné à une année de prison pour avoir été mêlé de trop près à cette combinaison, et d'autres personnes, moins en évidence, ayant aussi eu leurs désagréments à ce propos, tout paraissait éteint. Mais M. Rouanet, député socialiste de Paris, a voulu réveiller la chose, et à la suite d'une interpellation violente, le ministère Ribot était mis en minorité sur une motion d'ordre du jour pur et simple. Comme il est de règle en France, après de pareils événements, le cabinet tout entier est allé remettre sa démission entre les mains du Président de la République, qui l'a acceptée.

Le ministère Ribot était au pouvoir depuis plus de dix mois et je crois que plusieurs de ses anciens membres reparaîtront dans la prochaine combinaison ministérielle.

Ces commotions politiques reviennent périodiquement avec une exactitude presque mathématique. C'est un mouvement d'horlogerie qui fait retentir ses heures au moment fixé : quand c'est l'heure au Palais-Bourbon, ça sonne et le ministère s'en va. Mais un autre cabinet rentre aussitôt sans que le mécanisme de l'ensemble en soit troublé le moins du monde.

Madagascar a capitulé, Madagascar est à la France. Vous savez tous bien qu'il ne pouvait pas en advenir autrement. Rien ne résiste à

l'armée française, de nos jours. Il y a des détails défectueux dans toute expédition, et ces détails sont surtout exploités par les malveillants. Mais, dans une conquête, c'est le résultat final qu'on doit envisager, et la prise de Madagascar par les Français ne faisait de doute pour personne. Il y a des soldats qui crèvent, qui dorment ou mangent peu ou mal, il y a des vivres qui se perdent, mais qu'à cela ne tienne, l'ensemble comme un torrent irrésistible, se lance vers le but et l'atteint infailliblement. Le général Duchêne a imposé de sérieuses conditions de paix au gouvernement de la Grande Ile, de qui il a obtenu qu'aucune concession de territoire malgache ne pourrait être faite à des étrangers sans l'autorisation de la France. C'est simplemen l'annextion complète.

La science vient de perdre Pasteur, le grand et modeste savant, à qui l'Etat a fait de splendides funérailles, à ses frais. Il serait oiseux de rappeler ici tous les travaux auxquels se livra Pasteur et les découvertes qu'il fit. C'est une perte énorme, mais heureusement qu'il a laissé des élèves, et d'ailleurs la France possède tant de savants, qu'elle pleure amèrement ceux qui partent, en se consolant avec ceux qui restent.

Une grève à Carmaux est une chose assez fréquente. Ce sont des verriers mécontents qui n'aimaient pas leur directeur, M. Resseguier, sur qui on a tiré un coup de revolver, sans le blesser grièvement. M. Jaurès, député socialiste et orateur de première valeur, semble être mêlé à l'affaire et on parle de l'arrêter. Tout ça s'arrangera, comme tout s'arrange, et la paix succèdera à la tempête, même à Carmaux.

*
* *

Quelques heures de chemin de fer, et nous arrivons en Allemagne, pays intéressant à observer.

L'empereur Guillaume est comme le juif-errant de la légende, toujours par monts et par vaux. Il inaugure des monuments un peu partout. A Woerth, il en a dévoilé un, élevé à la mémoire de ceux qui s'y sont fait tuer, en 1870. Là, il a prononcé, avec emphase, des paroles excessivement graves dans sa bouche.

Parlant de l'Alsace et de la Lorraine, il a félicité son illustre grand'père d'avoir fait rentrer ces deux provinces sous le sceptre de l'empire allemand. C'est un dépôt sacré qu'il lui incombe de conserver intact. L'Allemagne actuelle n'a jamais eu et n'a pas l'intention de les céder à personne et elle est assez forte pour les défendre contre tout agresseur extérieur.

Ça, c'est parler pour dire quelque chose, mais nous connaissons le caractère ondoyant et optimiste du souverain allemand, et nous savons bien, qu'à un moment donné, il peut brusquement revenir sur ces solennelles déclarations.

Dans un ordre de chose plus intime, il vient d'en donner une preuve convaincante. A propos de marine, dernièrement, il avait avec son frère, le Prince Henri, une querelle violente, à la suite de laquelle il l'envoyait se promener pour une année, à l'étranger. Naturellement, la chose fit beaucoup de bruit, et attira bien des commentaires, mais soudain, Guillaume se ravisa et fit mander son frère avec qui la paix fut signée.

Il n'en sera probablement pas ainsi avec l'Alsace et la Lorraine, mais qui sait ?...

Les socialistes allemands se remuent beaucoup en ce moment, mais comme toujours avec méthode et calme. Liebneckt, député au Reichtag, a, dans une réunion, lancé bravement un défi à l'empereur, qu'il dit être incapable de régler la question sociale. Je le crois, M. Liebneckt.

Si vous vous rappelez, Guillaume II, il y a quelques années, devint fort inquiet des progrès que faisaient les socialistes en Allemagne. En homme intelligent, il s'est dit : voici un torrent qui va tout emporter, inutile d'essayer d'y résister, mais je puis bien l'endiguer, le canaliser et le lancer dans la direction qu'il me conviendra. Il fit comme il le disait, mais sa digue fut débordée, son canal, pas assez large, et le voilà de nouveau aux prises avec les aspirations impatientes de la démocratie allemande.

Comment s'en tirera-t-il ?

Le baron von Hammerstein, ancien directeur du *Kreuz Zeitung*, est dans de forts mauvais draps, en ce moment. Il paraît avoir manipulé, sans scrupules, des fonds qui ne lui appartenaient pas. C'est toujours dangereux ce genre d'opération et surtout pas légal. Ici, encore, n'insistons pas trop ; l'Allemagne, avec Hammerstein, la France, avec Magnier, et, l'Angleterre, avec Balfour, n'ont rien de particulier à s'envier mutuellement.

*
* *

Sur ces bonnes paroles, nous allons bondir jusqu'à Rome.

Notre Saint-Père, le Pape, a été profondément atteint par la démonstration que le gouvernement italien a fait, à l'occasion du 25e anniversaire de la prise de Rome. Dans une lettre très digne, il se plaint qu'on n'ait pas même, par pudeur ou courtoisie, respecté son grand

âge et qu'on soit venu jusque sous ses fenêtres, faire retentir les clameurs d'une populace hostile. L'acte du gouvernement italien aura peut-être une portée inattendue, car le Souverain Pontife prépare une réunion des prélats de l'Eglise romaine, où il sera décidé si la question du Pouvoir temporel des papes doit être inscrite aux dogmes religieux comme article de foi catholique. Ce serait là, assurément, un acte fort gênant pour la monarchie italienne.

Le général Baratieri a battu les nègres de l'Abyssinie, et le bon roi Meneleck, un garçon intelligent entre parenthèses, vient d'avoir la malchance de se faire tuer par la foudre, ce qui est toujours désagréable.

Une femme italienne, affolée de la perte de ses enfants, s'est mise à empoisonner les enfants de ses voisins. Elle en a ainsi expédié vingt-trois, ce qui était vraiment excessif.

Le roi Charles, du Portugal, voulait venir à Rome, voir le roi Humbert. Mais ces visites de roi à roi ne sont pas toujours commodes, et, dans l'état actuel des relations entre le Vatican et le Quirinal, Charles a dû remettre indéfiniment sa visite.

* * *

Allons-nous-en en Asie où nous trouverons du grabuge partout. Le Japon — c'est probablement une feinte — montre les dents à la Russie ; celle-ci fait risette à la Chine ; la Corée est malheureuse dans tout cela et sa pauvre reine vient de payer les pots cassés : les Japonnais l'ayant tout simplement assassinée. C'était peu courtois.

Je voudrais bien en dire plus long là-dessus, mais le temps me talonne et je reviens rapidement en Turquie, où nous trouvons des massacres à foison.

Le Sultan, un homme quelque peu versatile, traînard en politique étrangère, mais expéditif en vengeance intérieure, vient de supprimer nombre de massacreurs à l'aide de noyades. Il fit transporter les accusés en plein Bosphore, où on les lâchait à l'eau libre. Des centaines de jeunes Turcs, amateurs de sang arménien, terminèrent ainsi leur carrière. C'est un exemple à méditer prudemment.

Cette pauvre Turquie est réellement indisposée. La Russie, la France et l'Angleterre la poussent, l'épée dans les reins, et elle se voit obligée de leur accorder toutes les réformes requises, pour l'administration de l'Arménie. L'Arménie en sera-t-elle plus heureuse ?

* * *

Revenons par ici en nous arrêtant en Autriche, où le nouveau premier ministre, le comte Badeni, vient d'ouvrir le Reichsrath, par un

discours ferme et conciliant. Voilà un pays acerbe à diriger. Des douzaines de nationalités s'y disputent la préséance, et l'excellent François-Joseph, malade et triste, ne suffit guère pour les satisfaire toutes. Le métier de souverain est décidément un métier difficile.

Pour conclure, nous enregistrerons une émeute d'étudiants hongrois, à Agram, et le suicide du général Von Adelsheim, qui tue sa femme avant de s'expédier lui-même, à la suite de mauvaises affaires financières — il y a des *shavers* en Autriche comme partout.

En Espagne, des étudiants — toujours des étudiants — cassent les vitres de la Faculté de Barcelone, parce que l'œuvre de l'un de leurs professeurs n'a pas été approuvée par le gouvernement. C'est une manière spéciale d'obtenir satisfaction.

A Cadix, la foule attaque une procession du Saint-Rosaire et blesse à coups de pierre Mgr l'évêque qui était en tête du cortège. Où est donc la foi des Espagnols ?

A Ferrol, on arrête un journaliste, et la foule proteste en brisant les vitres du palais du gouverneur à coups de pierre. Toujours des arguments bruyants !

On veut envoyer encore douze mille hommes pour dompter les Cubains ; ces diables de Cubains donnent beaucoup de fil à retordre aux Espagnols.

A ce propos, je me demande quelle tactique emploie le général Campos pour réduire les rebelles de Cuba ? Chaque dépêche nous apporte la nouvelle d'un combat où le succès est douteux. Je crois que le général Campos divise trop ses forces. En bonne tactique, il faudrait former une forte colonne, qui écraserait les révoltés partout, et non pas des petits paquets, qui soutiennent des combats partiels, sans résultats pratiques. Le maréchal Campos commence à s'apercevoir qu'il est plus difficile de dompter les Cubains que de battre quelques pouilleux de Marocains.

***

Enfin, revenons dans nos parages, en nous arrêtant un instant à New-York, pour admirer les agissements de l'excellent duc de Marlborough, qui va épouser mademoiselle Consuelo Vanderbilt, jeune fille pimentée d'une dot de dix millions de piastres. Il n'a pas été remarquablement heureux, ce jeune homme, depuis son arrivée en Amérique. A Montréal, il a été pâle et imberbe ; à Louisville, Kentucky, il a reçu une hospitalité aigre de la part d'un directeur de théâtre, qui l'a flanqué à la porte, à coups de poings, vu qu'il se montrait un tantinet

entreprenant auprès de ses actrices, et, à New-York, un policeman effronté a osé l'arrêter, parce qu'il conduisait sa bicyclette trop rapidement. Oh ! fi ! du policeman qui a eu une pareille audace.

Mais, voilà qu'il se fait envoyer des présents pour mademoiselle Vanderbilt, et les douaniers, sans cœur, lui demandent des droits. M. de Marlborough refuse net de payer et renvoie ses présents en Angleterre. Pour vous, pour moi, ces choses-là seraient gênantes, mais pour un duc, ça va tout seul. Il épousera quand même miss Vanderbilt, il sera heureux et aura beaucoup d'enfants. C'est tout ce que je lui souhaite.

Et dire que j'aurais encore de petites choses à raconter, mais mes collaborateurs me coupent l'espace et vous savez, mes collaborateurs, ce sont mes maîtres. Il me faut donc m'incliner jusqu'au prochain numéro, qui sera un numéro d'élite.
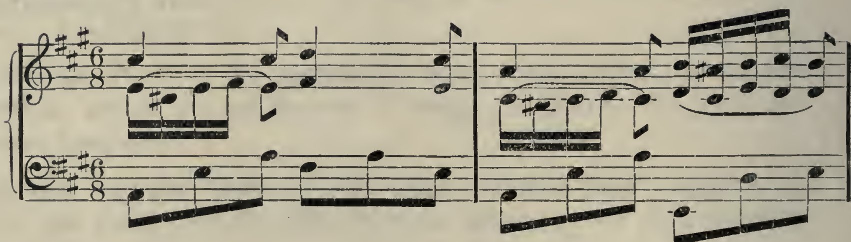
J.-D. CHARTRAND.
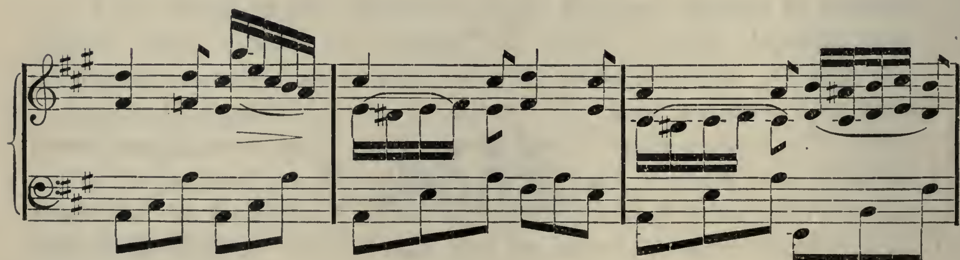


L'AVEU

Musique de M. le Dr P.-E. Prévost.

PIANO.





p

Je ne sau - rais le di - re, L'a -
Si tu n'y sais pas li - re Un

p

mour que j'ai pour toi, Un seul bien je dé -
nom, le tien, gra - vé, Pardonne à mon dé -

si - re, Qu'il vive et meure en moi! Ma
li - re, Et dis que j'ai rê - vé. Ne

mf

p

voix.................. mon chant lui - mê - - me............... Ma
bri - - - - se pas... mon rê - - ve.............. Ne

rall. *a tempo*

voix, mon chant lui - mê - me Ne di - ra pas mes
bri - se pas mon rê - ve. Ce se - rait trop cru-

p rall...... *a tempo*

rall. *mf*

vœux......... Com - ment sa - voir que j'ai - me sans
el.............. Qu'im - por - te qu'il s'a - chè - ve sur

rall. *mf*

rall. *f*

li - re dans mes yeux........................ Com-
terre où dans le ciel.......................... Qu'im-

rall. *f* *f*

rit. *p*

ment sa - voir que j'ai - me sans li - re dans mes
por - te qu'il s'a - chè - ve sur terre ou dans le

rit *p*

yeux, sans li - re dans.................................. mes
ciel, sur terre ou dans.................................. le

yeux ?............
ciel !..............



M. le Dr P.-E. Prévost

MODES ET MONDE

Voici l'automne, il n'y a plus à se le dissimuler et les grandes mondaines se demandent sans doute quels sont les nouveaux modèles que je vais leur présenter.

La mode ne change pourtant pas essentiellement tous les mois. Prêcher ce mensonge est pousser à un luxe absurde et à des travestissements perpétuels. En dehors des grandes modifications de saison, il n'y a donc de variété que dans quelques détails.

Pour vous plaire, cependant, mesdames, — et que ne tenterais-je pas pour y réussir, — je vais passer en revue les étoffes que les fabricants ont tissées dans le but de vous être agréables.

D'abord, l'écossais joue un rôle prépondérant dans la confection des manteaux de voyage ; les carreaux rouges et verts sont les préférés. On en fera aussi des toilettes de ville fort élégantes ; quelques journaux pratiques recommandent surtout ce genre pour les jeunes filles et les enfants, à moins qu'on ait dans sa garde-robe trois et quatre costumes de rechange.

Si l'on continue à porter des manches différentes du corsage, la soie écossaise sera très employée.

Une légère modification se voit dans les jupes dont on essaie de rompre l'uniformité par des boutons sur les plis, s'il s'agit d'une robe de laine. Les gros godets sont quelquefois fixés dans le haut par des cocardes de dentelles au milieu desquelles scintillent des boutons d'acier, de nacre ou de jais, selon l'étoffe.

Les timides essais ne réussissent pas cependant à faire perdre aux robes sans ornements leur popularité, lesquelles doivent toute leur élégance à la coupe et comme l'a dit une spirituelle diseuse " à celle qui se met dedans."

Les tours de cou sont moins volumineux. La tête se dégage un peu au grand contentement de la majorité masculine qui nous voyait envahies par nos manches, nos ruches, nos chapeaux, nos ondulations, etc.

Dans les lainages, on parle d'un crépon tellement serré qu'il imite à s'y méprendre le velours dont il a le velouté et la solidité à toute épreuve ; par exemple, il sera impossible avec cette étoffe de faire des draperies ou des relevés d'aucune sorte : corsage raide, jupe raide, manches raides, ce sera le triomphe du raide. On se contentera de l'orner de boutons aussi beaux que la bourse pourra en permettre le luxe.

Le mohair sera aussi d'un chic élégant. Il en est plusieurs sortes qui s'appellent tantôt *armure mohair*, tantôt *brocarts mohair*, *brochés mohair* ou *purs mohair*, selon la forme du tissu. Ces étoffes sont assez dispendieuses, mais ne nécessitent que peu de garnitures.

Les fourrures seront très en vogue ; d'étroites bandes de vison, mouton de Perse, *seal*, hermine, en un mot toutes les fourrures de quelque valeur seront employées comme garnitures pour les toilettes de ville aussi bien que pour les robes de bal.

Les manchons seront énormes, dit-on, et si vous vous rappelez avoir vu des planches de modes représentant nos grand'mères au siècle dernier, vous aurez une idée de l'excentricité des manchons tels qu'ils seront portés cette année.

Les dentelles vont être employées à profusion ; inutile d'en énumérer les manufactures ; en fait de dentelles, tout ce qui est riche et véritable est toujours bien accueilli. Il ne faut pas oublier surtout de ne pas négliger la qualité pour la quantité. On vous pardonnera plutôt une étoffe assez ordinaire qu'une dentelle commune.

Les chapeaux sont énormes ; ces formes donnent fort bon air aux figures qu'elles peuvent coiffer.

Je lisais l'autre jour dans un journal humoristique anglais à propos de la grandeur démesurée de quelques chapeaux tels qu'ils sont portés actuellement, que le conducteur d'un tramway à Londres avait dû aider une jeune fille à replier les bords de son chapeau pour l'aider à passer dans la porte de sa voiture.

Voilà une plaisanterie qui tout au moins est aussi exagérée que le chapeau.

Les garnitures en plumes, rubans, aigrettes, sont portées en profusion sur le chapeau et souvent toutes à la fois.

Mais les plumes surtout forment des panaches très ondoyants. J'examinais l'autre jour dans un magasin de modes de la rue Ste-Catherine, celui de Mlle Labrecque je crois, une de ces formes excentriques dont la calotte assez haute était tout entourée de plumes noires d'une longueur au-dessous de la moyenne. Cela me faisait penser au panache de plumes qui surmonte l'écusson du royaume d'Angleterre.

Je me demandais : qui osera se coiffer de ce chapeau ? Quelques jours après, je le revoyais sur une jolie élégante, à qui il faisait si bien qu'on oubliait son excentricité.

Ça revient à ce que je vous ai toujours dit : on peut tout oser quand on est jolie.

On ne peut rien généraliser, car ce qui convient à madame X déparerait madame Z. Chaque personne a un genre particulier comme son individualité et pour choisir ce qu'il lui faut, il faut non seulement déployer du goût, mais bea coup de tact et d'intelligence.

*
* *

L'évènement principal du mois d'octobre a été la kermesse.

Depuis deux mois que l'on se préparait à cette magnifique démonstration de la charité, depuis deux mois que l'on n'entendait parler que de vendeuses et d'achats, et dix jours ont suffi pour épuiser tout cela

C'est égal. C'était bien joli et je ne suis pas la seule, je suis sûre, à en avoir gardé un bon souvenir, de la kermesse de 1895.

Tout y était charmant ; la plus parfaite harmonie n'a cessé de régner parmi le nombreux personnel de la kermesse. Chacune de ces dames travaillait avec ardeur à la cause commune et n'avait qu'une ambition, celle de faire le plus d'argent possible pour l'hôpital Notre-Dame.

La générosité des citoyens est venue seconder un aussi beau zèle ; tous les soirs les vastes salles de la kermesse s'emplissaient d'une foule de personnes accourues pour verser une obole dans la sébile des jolies quêteuses...

Et pour s'amuser en même temps, puisqu'il faut bien le dire, et c'était bien le moins. L'aspect général de la kermesse pouvait mettre en gaieté les plus splénitiques : ces drapeaux, ces tentes décorées avec un goût remarquable, les fleurs, tout enfin respirait la joie et presque le bonheur.

En entrant dans la salle d'exercice, on se croyait transporté dans une autre planète d'où toutes les misères de ce monde avaient été bannies. "Ça ne sentait pas même le bazar," me disait un jeune homme, " tant les jeunes filles apportaient de délicatesse et de grâce dans leurs sollicitations."

Une graine de mondanité mais de mondanité aimable puisqu'elle aidait à grossir les recettes, s'est glissée dans la kermesse. Quelques dames ont offert des déjeuners à leurs amies et qui ont été commandés aux présidentes de la salle à manger dans la kermesse.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Les dames se sont amusées, les pauvres en ont bénéficié ; c'est dommage que tous les amusements n'aient pas un but aussi charitable.

Madame juge Loranger a été la première à donner le bon exemple. Une douzaine de convives ont été invitées pour rencontrer madame L.-P. Pelletier de Québec. Parmi les invités, on remarquait madame Chapleau, mesdames R. Thibaudeau, Alphonse Desjardins, C.-A. Geoffrion, Ls. Beaubien, Nantel, P.-E. Leblanc, Hughes, Henri Archambault, Dumont-Laviolette, L.-J. Forget, Damase Masson, Aimée Gélinas, Arthur Dansereau, Hubert Desjardins, Ls. Loranger et mademoiselle Laframboise.

Madame Nantel a ensuite offert un autre déjeuner le lendemain ; madame Dobbin a fait de même et lady Lacoste, à son tour, a gracieusement donné un *five o'clock tea* à toutes les présidentes des différentes sections.

Madame Dandurand a offert un dîner aux dames de la section des Beaux-Arts, auquel ont assisté mesdames Grenier et Turgeon, de Québec, M. le consul de France et M. Dandurand.

Puis vient l'écho de mondanités plus mondaines encore.

La première grande fête a été donnée par lady Lacoste, à sa résidence de la rue St-Hubert, pour le début de sa jeune fille, mademoiselle Justine Lacoste, qui a subi l'éclat des premiers lustres d'une salle de bal avec une grâce pleine de gentillesse. Plusieurs débutantes ont aussi tiré leur première révérence, à cette réception, devant un public d'admirateurs qui n'ont pas ménagé leurs galanteries.

C'est si beau, si frais que ces fillettes essayant leurs premiers pas dans le monde, l'âme toute neuve et parée des plus roses illusions !

Madame Dumont-Laviolette a donné un très joli thé, de quatre à sept heures, par un bon samedi d'octobre. Les invités ont passé, chez leur charmante hôtesse, une heure qui comptera parmi les moments agréables de la vie.

Une partie de chasse, organisée par M. et madame L.-J. Forget, a eu un succès sans égal et le déjeuner qui a suivi a été une merveille de l'art culinaire. Plus de deux cent cinquante invitations avaient été lancées pour cette fête cynégétique.

Et les soirées de cartes donc ! Elles ont été commencées par madame P. E. Leblanc, avec un entrain sans pareil, et elles ne s'arrêteront pas là. Déjà, je pourrais en nommer plusieurs autres dames qui se proposent de jouer les cartes. mais, chut ! n'anticipons pas sur les événements.

Jamais saison n'a commencé si tôt et d'une manière plus brillante. Si, l'avenir continue de réserver d'aussi charmantes réunions, l'hiver 1895-96 aura certainement fait époque dans les fastes carnavalesques.

*
* *

J'ai beaucoup de plaisir à insérer les réponses que j'ai reçues à ma question : Fait-on son sort ou le subit-on ?

Le sujet était de haute philosophie et l'on pourra voir que nos Esopes en herbe l'ont traité avec toute la sagesse qu'il convenait.

Plusieurs m'ont félicité de cette heureuse innovation ; je les remercie cordialement de cet encouragement. Quelques autres semblent particulièrement heureux que ces petites correspondances se fassent sous le voile de l'anonyme. Je comprends facilement ce sentiment et le partage à tous égards, Et moi-même je me sens plus à l'aise avec tous ces amis inconnus que je ne connaîtrai jamais, mais que j'aime tout de même, parce qu'ils me communiquent leurs idées, leurs impressions.

Je recommande à quelques-uns un peu plus de laconisme ; l'espace qui m'est assigné est très-restreint, et comme je tiens à ce que chacun ait sa place et à ne laisser personne de côté, il faut être un peu plus précis. Allons, c'est entendu : quinze lignes tout au plus.

Je recevrai jusqu'au vingt novembre les réponses à la question que je vais indiquer. Après cette date, il sera trop tard pour la publication et les billets retardataires courront risque de voir le panier.

Voici l'intéressant problème que les lecteurs de LA REVUE NATIONALE auront à résoudre durant ce mois :

Les convenances d'âge et de fortune sont-elles nécessaires au bonheur dans le mariage?

FRANÇOISE.

RÉPONSES A LA QUESTION : FAIT-ON SON SORT OU LE SUBIT-ON ?

Je réponds tout de suite : On subit le sort qu'on s'est fait.

In principio, on fait son sort.

Dans la vie présente, on subit le sort qu'on s'est fait dans les vies antérieures et on prépare celui qu'on subira dans les vies futures, lesquelles sont la conséquence inévitable de toutes les existences passées, depuis le commencement de l'origine ou l'origine du commencement.

Chacun est donc responsable de son propre sort.

La responsabilité est le principe de la dignité hnmaine et le libre-arbitre est la raison de la responsabilité.

L'altruïsme, et non l'égoïsme, produit le bonheur individuel et la félicité universelle, tant dans le temps que dans l'éternité.

Pour être réellement *pratique*, même dans l'ordre temporel — l'ordre économique et social — il faut se sacrifier à son prochain et non sacrifier son prochain à soi.

Cette règle est pour tous absolument. Le sacrifice est la loi de la vie.

C'est là ce que doit être la maxime du véritable *struggle for life.*

La maxime contraire, trop universellement suivie, est celle du *struggle against life*, puisqu'elle porte à lutter contre la vie d'autrui.

Celui qui s'est proclamé Lui-même la Voie, la Vérité et la VIE, a dit: "Quiconque cherche à sauver sa vie la perdra; mais quiconque la perdra pour moi, c'est-à-dire pour son prochain, pour l'Humanité, la sauvera."

Ce précepte est d'une moralité différente de ceux qu'on a tirés par les cheveux du principe incompris de Darwin. Il procède d'une observation supérieure. Qu'on ne l'oublie donc point, car on subit le sort qu'on s'est fait et l'on fait le sort qu'on subit.

J. L.

*
* *

Au point de vue de la différence des sexes, je formule ainsi ma pensée: L'homme se fait son sort, la femme le subit. Où l'homme est sauvage, la femme est laide et elle laboure. Où l'homme a la politesse du cœur et la civilisation des manières, la femme est une divinité. La femme se fait, elle son sort quand tout, en elle, est une envolée vers les chastes et saintes ivresses et les purs dévouements de la maternité, et que, tantôt, la statistique vous la montrera prostituée par la faim? Au point de vue général, il serait à peu près sûr de poser pour règle que personne ne se fait son sort. Les fils de famille, ces bons vauriens, ne se donnent que la peine de naître. On voit des hommes de volonté percer à travers de grands obstacles et leur exemple est salutaire à tous ceux qui ont de la volonté. Mais ceux qui n'en ont pas dans leur complexion, lâchons le mot, dans leur organisation matérielle, ne peuvent s'en donner et leur sort est scellé. Cependant la volonté sommeille quelquefois, et c'est pourquoi l'éducation doit tendre avant tout, par les moyens moraux et physiques, à l'éveiller, car l'idéal pour l'homme c'est de faire son sort et non de le subir.

SIC JUBEO.

*
* *

Lorsqu'on entend tant de malheureux répéter: "Ah! si c'était à recommencer!" l'on se demande si au fond on ne fait pas toujours son sort. Quelquefois par bêtise, d'autrefois par passion, on sème presque toujours les germes de nos ennuis.

Toutefois il ne faut être absolu puisque les lois multiples du sort sont loin de l'être.

L'homme n'est pas seul dans le monde et encore moins est-il placé au milieu d'instruments dociles. Continuellement en présence d'*êtres* plus ou moins

rebelles, ses plans échouent ou réussissent par suite d'un choc varié d'imprévus. Le sort est le résultat de la lutte de l'homme contre ces êtres.

La mouche qu'on écrase, le faible qu'on opprime font-ils leur sort ? Evidemment non.

Dans la composition du sort entrent les desseins providentiels, la nature de l'individu et les circonstances qui lui résistent ou le favorisent. C'est dire que le sort est le résultat d'une collaboration où l'individu peut n'avoir qu'une voix consultative. Mais en bien des cas, la patience et l'intelligence de cette voix lui donnent une influence prépondérante.

Plus l'homme se détache des circonstances hasardeuses, plus il se met à l'abri des coups du sort.

Ou envie le sort du laboureur parce qu'il coule tranquillement sa vie au milieu de circonstances régulières et quasi constantes. Il est vrai que la nature a ses calamités, mais ce sont des exceptions qui confirment la règle.

Tandis que le sort du joueur n'est déplorable que parce qu'il ne peut donner aucune impulsion raisonnée à la marche des circonstances.

Je conclus donc que l'on fait son sort, mais il faut toujours le subir, puisque l'abime de nos convoitises est insondable.

JEAN PREVÈNE.

***

Après avoir mûrement réfléchi sur la question posée, j'en suis venu à ceci :

1. — Toutes les femmes font leur sort à l'exception d'une seule classe : les jeunes filles pauvres, et encore ! !

2. — Quelques hommes font leur sort, presque tous le subissent.

Avec de telles prémices, il me faudrait au moins une longue dissertation pour m'expliquer clairement.

Je sais trop, cependant, combien limité est l'espace qui vous est réservé pour oser le remplir, moi seul de ma détestable prose.

Je serai concis, tant pis si je ne suis pas clair.

I

La question d'éducation première est intimement liée à la manière de vivre d'un chacun.

L'américanisme dans l'éducation en ce qu'il fait la jeune fille plus libre, la rend aussi plus apte à voir du premier coup-d'œil le côté réel des choses.

Conséquemment, l'Américaine ne s'affligera pas de la perte d'un idéal impossible ; elle se contentera, au contraire, de la non réalisation d'un malheur qui aurait pu arriver.

L'Européenne se crée un idéal qu'elle n'atteindra jamais.

Toutefois, à ce point de vue, il y a des Européennes qui sont Américaines. et des Américaines qui sont Européennes.

Pour les jeunes filles pauvres, je ne vois que les laides qui subissent leur sort. Le sort heureux ou malheureux des autres est fait par elles, en ce qu'elles restent dans leur condition de naissance ou visent au-dessus.

II

Quelques hommes font leur sort.

D'abord, quelques poètes ou rêveurs éthéréens qui rencontrent un caractère semblable au leur peuvent arriver à goûter le bonheur ; ensuite, ceux qui se marient uniquement pour l'argent courent de grandes chances de marier du même coup toutes les misères humaines. Au moral, cela s'entend.

Presque tous les hommes subissent leur sort, c'est-à-dire presque tous cherchent à faire leur sort et presque tous n'y réussissent pas.

Jeté de bonne heure dans la lutte pour la vie, arrive un jour où l'homme veut se choisir une position définitive, il se marie. Mais tant il est vrai qu'un homme en amour est un aveugle, celui qui se marie voit bien les misères des autres et ne prévoit pas les siennes. Il ne songe pas que bien souvent en épousant la fille, on épouse la mère. Bienheureux encore, si à cette loterie du mariage le gros lot qui sert presque toujours n'est qu'une belle-mère.

Il aurait pu être toute la famille de la femme qu'on a prise.

Sans malice n'est-ce pas ? ?

Vous voyez, mademoiselle, qu'il y avait matière à une longue dissertation et que, pour avoir été concis j'ai réussi à éclairer comme une lanterne éteinte.

Ne m'en gardez pas rancune, et souriez de pitié, si vous voulez.

LUY D'AVEL.

*
* *

Nous faisons notre sort. Je ne crois pas au *C'était écrit* fatal des Musulmans. Le hasard joue un rôle, il est vrai, dans notre vie, mais pas au point de nous ôter notre libre arbitre dans la plupart des circonstances. Et il y a une grande différence entre ce hasard et la destinée immuable des fatalistes, cette destinée à laquelle ils se croient soumis irrévocablement.

Le proverbe : *On ne peut fuir sa destinée*, est faux.

L'homme qu'épouse une femme (pour donner un exemple toujours plein d'actualité) est l'homme qu'elle a choisi et non celui que lui a imposé une destinée arbitraire. Si son choix n'a pas été heureux, chose qui arrive souvent, hélas ! qu'elle s'accuse elle-même, et non la fatalité. C'est surtout au sujet du mariage que les fatalistes parlent le plus souvent de destinée.

NASSIB.

*
* *

Votre question, "Fait-on son sort, ou le subit-on ?" voici ce que j'en pense : On le fait d'abord, on le subit ensuite.

Ma réponse est tardive ; j'hésitais à vous la communiquer, mais comme elle peut en valoir une autre, je vous l'envoie.

Une lectrice qui vous admire,

EUGÉNIE,

Montmagny.

*
* *

Fait-on son sort ou le subit-on ? On le fait à force de le subir. Le sort est une urne où ceux qui persistent finissent toujours par tirer le bon numéro. Amère consolation, car souvent le bon numéro ne nous rapporte pas assez pour compenser ce qu'il nous a coûté.

RAY-LOR.

*
* *

A Françoise,

Je demandais à un jeune avocat (un fin celui-là) : Fait-on son sort ou le subit-on ? Ce dernier, levant intelligemment la tête, me répondit : Mademoiselle, je fais ma position dans le moment, en dépit de la profession encombrée, pour ensuite subir mon sort.

Malgré mon expérience de quelques années de plus que lui, je suis, cependant, de son avis, car cette question est traitée par une jeune fille qui a subi un mauvais sort en amour sans jamais l'avoir fait.

CLOTILDE.

Montréal, octobre 1895.

*
* *

Lorsque le soir, remontant vers nos foyers, on côtoye les cottages des rues aristocratiques dont les fenêtres s'allumant de feux resplendissants continuent l'éclat du jour, il nous semble voir luir une brusque vision de la joie, amante chérie que l'on voit dans les bras d'un autre. Mais ceux qui savent ne contemplent pas longtemps ces luxueuses demeures où tout sourit excepté ceux qui les habitent. Et pourtant l'on parlera inconsidérément du sort enviable des milliardaires dont le cœur garde au fond la lie du souci. La fortune n'est donc pas ce qui rend le sort plus beau. Et l'amour peut-il faire plus que la fortune, l'amour avec ces déceptions, ses trahisons, ses cruautés qui ont causé les plus profonds désespoirs. L'amitié ? N'est-elle pas trop souvent le masque de la duperie et de l'intérêt ? La poésie, l'idéal ? Vivre du parfum des roses, des beautés de la

nature, pleurer ce qui passe, maudire ce qui ne passe pas, se consoler de regrets amers en des rêves éblouissants qui se terminent par d'autres regrets amers........ La science? Que nous apporte t-elle sinon le sentiment profond et décourageant de notre ignorance. La philosophie nous fait endurer notre sort, mais elle ne l'embellit pas ....

Puisqu'il n'y a de contentement nulle part, qu'appelez-vous le sort? Et si vous entendez pas là le mauvais sort, oh alors je réponds tout de suite: On le *subit* et ceux qui le *font* ne sont pas plus avancés.

LUCIEN DESCHAMPS.

*
* *

Pardonnez à une jeune fille, sans expérience, qui entre à peine dans la vie. " Fait-on son sort ou le subit-on ? "

C'est une question très philosophique qui demande, sans doute, une réponse philosophique aussi, le sort étant une sorte de fatalité à laquelle nul ne peut se soustraire.

Pour moi, Mademoiselle, qui vois encore tout en rose, et qui ne sais que faire de la philosophie, cette question me fait penser à un vieux proverbe (plus vieux que moi) très philosophique : " Tel qu'on fait son lit on se couche."

De même on fait son sort ; sans le savoir quelquefois, il est vrai, et on le subit comme on l'a fait.

Pardonnez-moi d'avoir osé émettre mon opinion sur une question aussi grave, mais comme je suis jeune je me sers souvent de l'expérience des autres.

EMILIENNE.

*
* *

Nous avons justement assez de liberté pour que nous ne subissions pas tout à fait notre sort et juste assez d'impuissance pour que nous ne le faisions pas tout-à-fait.

M. REKAL.

*
* *

Grande question, qui demande une bien grande réponse ! ..... Mademoiselle Françoise la pose sans doute à des gens d'expérience ; je ne suis pas de ce nombre ; j'entre dans la vie.

Mon opinion est que l'on subit le sort, la destinée qu'un être tout-puissant et mystérieux nous a préparé au début de la carrière ; le malheur nous guette à

une telle heure, c'est la fatalité du sort, le bonheur nous attend à un tel endroit, c'est un des rares sourires de la destinée.

Si l'on en était à faire ce sort, tous y travailleraient jour et nuit, avec une ardeur continuelle, et alors tout le monde se trouverait assez d'esprit pour se pré. parer un avenir heureux, et l'on voit des déshérités du sort, des malheureux..., donc on ne fait pas son sort. Ne riez pas et laissez moi prendre ma jeune et minime expérience de dix-sept ans !

Par exemple, je veux — et ne peut pas — passer pour une jeune fille modèle dans le jugement d'autrui ; j'ai fait au meilleur de ms connaissance pour arriver à ce but enviable, mais, malgré moi, c'était comme une chose tout à fait naturelle, un tel jour, je faisais une sottise, un autre tantôt, une folie, toujours malgré moi ; résultat : des amis me laissent, cela me cause du chagrin, d'autres ne m'aiment plus, grande peine, et une foule de désagréments s'en suivent.

J'ai fait tous mes efforts pour conjurer cela, peine perdue, je subis mon sort, je le subirai toujours, malgré mes protestations.

ARIMASKA-FLA.



A l'épée : LA FORCE
A la plume : LA PRUDENCE

LA FINANCE

Théorie du dépôt

Dans le dernier numéro de la REVUE nous signalions comme un danger pour les administrateurs de banques, l'accumulation trop rapide des dépôts. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de revenir plus spécialement sur cette question. Différent essentiellement de ce qu'on appelle *Capital*, qui est une valeur immobilisée, le *dépôt* est mobile et doit être traité comme une dette à échéance plus ou moins courte. De là la nécessité d'en surveiller le placement, pour qu'à un moment donné il puisse se liquider facilement Ce serait donc une erreur que de l'employer exclusivement en escompte. Malgré la valeur du *dépôt*, sa réduction trop subite, amenée par une demande extraordinaire de la part des déposants, occasionnerait forcément une crise dans le commerce, car c'est précisément dans les moments de crise que le marchand voit grandir ses besoins et qu'il a plutôt besoin de l'aide de la Banque que d'être appelé à venir à son secours. Comment donc trouver à satisfaire au même moment ces deux exigences si diffé-

rentes ? Comment rembourser le déposant en même temps qu'augmenter dans une large mesure l'aide que réclame le client ? Dans des conditions ordinaires, les dépôts retirés qui ne sont pas remplacés par des dépôts nouveaux sont payés à même les escomptes. L'expérience a démontré qu'il est toujours très difficile d'empêcher ceux-ci de prendre trop d'extension.

Car s'exposer à réduire les escomptes dans un moment de gêne est une de ces éventualités qu'une sage administration doit éviter. Puisque le placement exclusif des dépôts dans l'escompte offre ce danger, il faut savoir en mettre une partie dans les bonnes valeurs du pays ou de l'étranger. C'est ce qui, depuis quelque temps, se pratique dans nos grandes institutions. Sans doute, les valeurs rendent un intérêt peu élevé, mais la première considération doit être la *garantie* ; le taux de l'intérêt doit toujours être secondaire, et c'est parce qu'on a méconnu cette vérité que tant de désastres sont arrivés. Si donc une partie des dépôts doit être ainsi traitée, cela entraîne comme conséquence inévitable la considération de l'intérêt à payer au déposant. Comment pourrez-vous lui accorder un taux élevé quand vous n'obtenez vous-même que quatre pour des valeurs de premier ordre ?

Comptez aussi qu'une bonne administration doit garder en caisse, au réalisable immédiatement, au moins un quart des dépôts. A l'intérêt que vous payez il vous faut ajouter ce que vous coûtent vos disponibilités, sans parler d'une part pour les dépenses et les pertes.

Nous n'apprendrons rien à ceux qui sont chargés de l'administration de nos banques ; quelques-uns en tiennent compte, mais la concurrence en porte d'autres à ignorer ceci, et quand l'heure d'établir le bilan est arrivée, on se trompe soi-même en donnant trop de valeur à des dettes douteuses, pour ne pas montrer un résultat que l'actionnaire et le public verraient d'un mauvais œil. Je sais qu'il est extrêmement difficile d'en arriver à une entente sur le taux d'intérêt à donner au déposant. Bien des raisons, qu'il est inutile d'exposer ici, rendent la chose impossible, mais, tout en gardant une certaine indépendance, rien ne justifie les taux élevés qui ont eu cours jusqu'à ce jour et qui — nous sommes heureux de le constater — se sont abaissés dernièrement. Ce n'est qu'un premier pas ; espérons que, dans l'intérêt des banques et du déposant lui-même, le mouvement ne s'arrêtera pas là. Tous tiennent à leur argent et préfèrent le savoir placé sûrement à trois ou même deux et demi pour cent que compromis à quatre.

Pourquoi n'agirions-nous pas comme le font les banques en Angleterre et sur le Continent, qui établissent périodiquement le taux et en informent les déposants, leur accordant le loyer de leur argent en raison de ce qu'il vaut pour elles ?

Il y a actuellement en dépôt, dans les banques, cent quatre-vingt-trois millions de dollars en chiffres ronds, dont soixante-sept millions à demande, le reste à terme. Ces soixante-sept millions représentent les balances au crédit des négociants et l'épargne. Il est assez difficile d'établir la part de chacune dans le total, toute banque pouvant le faire pour ce qui la concerne. Il lui est facile d'arriver au chiffre de ces dépôts qui sont dépôts à retrait et de composer sa caisse et ses ressources en conséquence. On sait combien l'épargne s'est adressée aux banques d'escompte dans ces derniers temps, et l'on peut de là présumer qu'une trentaine de millions au moins sur les soixante-sept appartiennent à cette catégorie. Nous avons donc, avec les dépôts à terme, cent quarante-six millions de dollars, faisant en tout cent quatre-vingt-sept millions ; à cela il convient d'ajouter quarante-cinq millions pour la circulation, pour les sommes dues aux gouvernements fédéral et provinciaux, et à des agences en Angleterre. On arrive donc à un total de cent quatre-vingt-onze millions, qui constitue la somme pour laquelle il faut trouver des disponibilités en valeurs ou en argent. Voyons maintenant quels sont les moyens de remboursement que l'on peut considérer comme spécialement affectés à ces dépôts. Nous trouvons : effets de chemins de fer canadiens, britanniques et autres ; prêts sur nantissement ; prêts aux gouvernements ; espèces et billets de la Puissance, en tout à peu près cinquante millions, soit vingt-six pour cent. Le reste doit être pris sur les escomptes. D'aucuns seront d'avis que ces cinquante millions en bonnes valeurs et en espèces sont suffisants. Peut-être, mais rappelons-nous que dans cette somme il y a dix-sept millions de prêts sur nantissement d'une réalisation difficile, parce que, étant des valeurs n'ayant cours qu'ici, elles ne trouveraient de marché que sur notre place, et dans les grands troubles d'un caractère tout local les valeurs étrangères, négociables à Londres ou à New-York, seraient de beaucoup les plus avantageuses. Sans doute, nous l'espérons bien, une crise de cette intensité est tout à fait en dehors des choses probables, et les circonstances critiques que nous supposons n'arriveront pas ; mais c'est en ayant toujours en vue le côté le plus noir que nous pourrons conjurer l'orage qui tôt ou tard peut fondre sur nous. *Si vis pacem, para bellum.*

La moyenne que nous venons d'établir est sur la totalité des dépôts dûs par toutes les banques du pays, ainsi que sur toutes les valeurs en mains. Mais il serait imprudent de tirer des conclusions bien certaines et les appliquer à chacune d'elles. Car, sur les trente-huit banques en existence, il n'y en a que vingt-sept qui soient en possession, à divers titres, de ces valeurs, et encore est-ce dans des proportions bien différentes.

Nous ne pouvons donc que présenter la question telle que nous la voyons, laissant à ceux à qui ça plaira le soin de déterminer le chiffre de la part de chaque banque en particulier.

La leçon que nous tenons de cette abondance d'argent en dépôt est, ou que les bénéfices s'accumulent dans une proportion bien grande, ou qu'il s'est opéré un changement dans les placements par de fortes réalisations qui sont restées temporairement dans les banques en attendant mieux, ou, encore, que les capitalistes déposants ne sont pas prêts à accepter, comme placement définitif, les quatre pour cent que donnent, à l'heure qu'il est, les valeurs de tout repos. En dehors de ces valeurs, il y a bien peu de chose, il faut l'avouer, pour tenter le rentier. La propriété, à quelques exceptions près, est loin de donner le rendement d'autrefois; l'hypothèque est accompagnée de tant de risques et d'incertitudes que ceux-là seulement qui sont armés de l'attirail indispensable pour les mettre à l'abri de mille dangers et difficultés s'y risquent. Dans les Etats-Unis, en Angleterre, sur le Continent, le rentier a toujours à sa disposition des obligations (débentures) de municipalités et de diverses entreprises, sans compter les rentes sur l'Etat, et malgré cela, ces pays-là, comme le nôtre, sont affligés par des millions et des millions en dépôt qui encombrent les banques. Chez nous, les rentes d'Etat, comme les obligations de nos municipalités et de nos compagnies industrielles, sont détenues à l'étranger. Nous ne les prenons pas parce que, en général, nous ne voulons pas nous contenter d'un placement de quatre pour cent. Hier encore, une de nos filatures de coton a négocié, à Londres, près de deux millions de ses obligations portant quatre et demi pour cent au pair. Cette somme va rembourser les obligataires d'ici, de ce montant pris, il y a quelques années, à 6 pour cent. Cette somme va grossir encore les dépôts de banques, et il en sera de même jusqu'à ce que nous acceptions enfin et aux mêmes conditions ce qui nous est enlevé par les étrangers. Car, si cela se continue, nous serons sans autre revenu que celui que nous rapporteront nos dépôts. Encombrement, voilà le mot qui domine la plupart des situations de notre époque. Les professions, l'industrie, le commerce, les arts, la multiplicité des institutions ayant le même but, les capitaux inactifs; tout cela se nuisant plus ou moins, amène la réduction dans le revenu et rend la vie très difficile à ceux qui n'ont que leur travail pour ressource. Ajoutons la campagne, qui se dépeuple et remplit nos villes (disons plutôt notre ville) de bras sans travail et de familles sans pain. Voilà, pour notre pays du moins, le mal qui nous ronge.

Quelle est la voix puissante et autorisée qui fera refluer cette population vers les champs qu'elle a abandonnés? Il y a un grand effort à tenter dans cette direction. Quel immense service aura rendu celui qui y réussira! Mais avant de renvoyer le cultivateur à sa terre, faisons lui bien comprendre qu'il lui faudra revenir aux coutumes de ses grands-pères. Il faut qu'il renonce à ses habitudes luxueuses. Jamais la terre ne pourra fournir le drap superfin pour ses habits, et l'étoffe et le chapeau

de prix pour ses filles, ni les voitures et les chevaux de luxe. S'il a le courage de revenir à la filature domestique, de fabriquer sa toile, son étoffe du pays, et de s'en revêtir, il retrouvera l'aisance et le bonheur qui étaient le partage de ses aïeux, et nous verrons encore nos terres transmises de père en fils et nos campagnes peuplées par des générations venant des mêmes familles. L'économiste est souvent amené à devenir moraliste. Si nous nous en sentions le talent, il y aurait dans le sujet qui finit notre article par une digression, de quoi nous tenter beaucoup. A d'autres, alors.

EDMOND J. BARBEAU.



LES SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE

En acceptant la demande qui m'a été faite d'écrire un article sur les sociétés de bienfaisance, j'ai entrepris une lourde tâche ; aussi, j'implore l'indulgence des lecteurs et les prie de prendre surtout en considération ma bonne volonté et la sincérité de mes remarques, car je n'ai l'intention de critiquer aucune société en général, ni personne en particulier, mais je veux essayer de faire disparaître, autant qu'il sera en mon pouvoir, les préjugés de nos nationaux en ce qui concerne les sociétés de bienfaisance, préjugés qui sont ravivés par les agents d'assurance de toutes sortes qui pullulent dans les rues de la cité de Montréal et même dans les campagnes les plus reculées de notre belle province de Québec.

Je ne parlerai pas longuement du but ni des avantages généraux des sociétés de bienfaisance et de secours mutuels, but et avantages qui peuvent se résumer en quelques mots : faire le bien, au moyen de secours accordés aux membres malades et aux héritiers des membres décédés, et, quelquefois, aux membres parvenus à un certain âge.

Je m'attacherai surtout à classer les différentes sociétés de secours mutuels, à montrer les avantages et les défauts de nos principales sociétés canadiennes, le remède à employer pour asseoir ces associations sur des bases solides, en profitant de l'expérience chèrement acquise par un grand nombre de sociétés américaines qui sont disparues, faute de prudence et de prévoyance.

Je m'attacherai aussi à démontrer les avantages qu'il y a pour tout le monde à faire partie des sociétés de bienfaisance, et, pour le riche, à faire aussi partie des assurances régulières sur la vie.

Enfin, je ferai la comparaison entre ces dernières et les sociétés de secours mutuels à taux fixes.

D'abord, il y a deux genres de sociétés bien distincts : les sociétés *purement mutuelles* et les sociétés *à taux fixes*. On est convenu d'appeler

sociétés *purement mutuelles* les sociétés qui exigent une contribution fixe et invariable pour la *Caisse des Malades,* et, au décès des membres, une contribution suffisante pour opérer le paiement des sommes dues aux héritiers des membres décédés, contribution qui, conséquemment, doit être proportionnée au nombre de membres en règle.

En ce qui concerne la *Caisse des Malades,* le principe de ces sociétés est bon, pourvu, toutefois,

1o. — Que la contribution mensuelle soit assez élevée ;

2o. — Que le nombre de semaines pendant lesquelles les membres malades ont droit de recevoir les bénéfices de maladie soit limité ;

3o. — Que les fonds revenant à la *Caisse des Malades* soient centralisés.

Il est très opportun de donner maintenant des explications au sujet des conditions ci-dessus qui, selon moi, sont absolument nécessaires au bon fonctionnement de la *Caisse des Malades.*

D'abord, la contribution mensuelle doit être proportionnée au *quantum* des bénéfices accordés aux malades, parce qu' "une société, comme tout individu, ne peut payer plus qu'elle ne reçoit." En second lieu, le nombre de semaines pendant lesquelles les membres malades ont droit de recevoir des bénéfices de maladie doit être limité.

Une société peut, pendant les premières années de son existence, payer *pendant tout le temps de la maladie ;* mais quand elle commence à vieillir, le nombre d'*invalides* augmente de jour en jour, et l'association devient incapable de payer deux cents piastres ou plus à ces *pensionnaires.*

Enfin, dans mon opinion, pour la campagne et les petits centres, la centralisation des fonds est d'une absolue nécessité pour le bon fonctionnement général de la *Caisse des Malades,* parce que tous les membres sont ainsi également protégés, tandis que, dans le cas des sociétés organisées avec des cours ou petites succursales qui gèrent elles-mêmes et séparément leur fonds de secours aux malades, il arrive très souvent qu'une succursale ne peut faire face à ses obligations vis-à-vis de ses membres. Avec un bureau général, les malades sont tous payés régulièrement, et ce, à la grande satisfaction de ces personnes qui, après tout, ne reçoivent que ce qui leur est légitimement dû.

En effet, il est prouvé par les statistiques que dix pour cent des cours ou petites succursales ne peuvent faire face aux obligations contractées envers leurs membres, tandis que quatre-vingt-dix pour cent ont un joli surplus. Remettez le tout à un bureau central, tous les malades seront payés régulièrement, et la société pourra augmenter son fonds de réserve tous les ans.

Je n'ai peut-être pas le sens commun, mais jamais on ne pourra me mettre dans la tête *qu'il est juste que les membres malades de dix cours d'une société de bienfaisance et de secours mutuels souffrent, quand les membres de quatre-vingt-dix autres cours sont dans l'abondance.*

On me dira peut-être : " La décentralisation des fonds de la *Caisse des Malades* est préférable, parce que les membres de ces cours exercent un contrôle plus sévère sur l'admission des nouveaux membres et le paiement des bénéfices de maladie, n'admettent que de bons membres et ne paient que ceux qui sont réellement malades."

Cette théorie qui, au premier abord, paraît assez sage, ne saurait tenir debout après un examen sérieux de la question. Les objections ci-dessus auraient quelque valeur si les directeurs de ces cours étaient tous compétents en la matière, ce qu'on ne pourra raisonnablement supposer quand on apprendra que, sur une cour de quinze membres, il faut onze ou douze officiers ; si, en outre, les membres n'étaient pas exposés à user de partialité en faveur de leurs parents ou amis ou contre leurs adversaires ou ennemis.

Combien d'exemples ne pourrions-nous pas citer à l'appui de cette proposition ! Je crois donc sincèrement que la centralisation des fonds pour les deux Caisses est préférable, même pour le contrôle de l'admission des membres et pour celui des malades, si, bien entendu, le Bureau de Direction sait prendre les mesures nécessaires pour arriver à ce résultat. Enfin, supposons, comme le disent ceux qui sont en faveur de la décentralisation des fonds, que, avec le système centralisateur, les sociétés de bienfaisance paient quelquefois des membres qui ne sont pas réellement malades, ce qui, par parenthèse, peut certainement arriver, croyez-vous, en bonne vérité, que ces prétendus malades ne sauraient prendre les moyens de se faire payer, quel que soit le système des sociétés auxquelles ils appartiennent ?...

De deux maux il faut choisir le moindre, et je crois *qu'il vaut mieux s'exposer à payer quelquefois des gens qui ne sont pas malades selon les termes des statuts, que de ne pas payer ceux qui sont réellement malades,* ce qui arrive assez souvent avec le système de décentralisation, soit à cause du manque de fonds, soit à cause de l'injustice de quelques membres ou directeurs d'une cour locale.

Le principe des sociétés *purement mutuelles,* en ce qui concerne la Caisse des Décès, est absolument faux et irrationnel.

Je m'explique.

Les membres appartenant à ces sociétés paient chaque fois qu'il y a un décès, une contribution spéciale dont le montant, étant proportionné au nombre de membres en règle, *couvre juste* la somme qui doit être payée au décès de chaque membre.

Quel est l'inconvénient de ce système ? me dira-t-on ; il est bien plus sûr que n'importe quel autre, puisque les membres fournissent tous leur quote-part pour payer les héritiers des membres décédés.

Attendez un peu, s'il vous plaît, avant de donner votre jugement sur une question très importante, mais qu'on n'a pas encore assez étudiée en certains endroits.

Il est prouvé par les statistiques d'un grand nombre de sociétés de secours mutuels que, dans les dix premières années d'existence d'une société, il n'y a qu'une moyenne de quatre décès par mille.

A ce compte-là, cela prendrait *deux cent cinquante ans avant qu'une génération d'hommes âgés de trente à trente-trois ans disparaisse,* tandis que, réellement, cela ne prend que *quarante ans.*

Après cela, il est facile, il me semble, de juger de la défectuosité d'un tel système. Dans les dix premières années, le coût de revient est comparativement très faible ; mais quand la société a vingt à vingt-cinq ans d'existence, le nombre de contributions pour décès augmentant très vite, les contributions mensuelles ajoutées à celles des décès forment une contribution moyenne de deux piastres et demie à trois piastres par mois, ce qui est cause qu'un certain nombre de membres abandonnent la société, que les nouvelles recrues se font de plus en plus rares, que les vieux membres *restent seuls,* et enfin que la société tombe ou meurt... d'inanition.

Le tableau est sombre, mais exact. Ceux qui désirent avoir des preuves convaincantes de ce que j'affirme ici n'auront qu'à passer chez moi, et je me ferai un devoir de leur démontrer la justesse de mes propositions, preuves et statistiques en mains.

Il peut se faire que ce petit article fasse du bruit dans Landerneau, car on va prétendre que mes écrits tendent à affaiblir la confiance du public envers les sociétés de bienfaisance.

Eh bien ! suivant moi, ce petit travail ne peut produire qu'un bon résultat, car le public intelligent comprendra aisément que je suis dans le vrai, et que, à moins de vouloir passer pour traître à mon pays et traître à la nationalité canadienne-française, ainsi qu'à la grande cause du mutualisme en cette province, quant à traiter cette question je suis obligé, à cause des études que j'ai faites sur le sujet, de déclarer publiquement la vérité, et *toute la vérité* sur une question de tant d'actualité et d'une si grande importance.

De plus, les agents d'assurance ont toujours *en poche* un petit opuscule intitulé :

“ The great record and death folder in memory of thirteen hundred and thirteen dead co-operative assessment societies that have failed

during the last fifteen years, leaving over three millions and seven hundred and fifty thousand mourning policy holders for the money so foolishly invested, and leaving them without protection.

"Copyrighted 1891.

"W. E. Thompson, publisher, Milwaukee, Wis."

Ce qui, en donnant une traduction un peu libre, peut se traduire comme suit :

" Opuscule contenant une longue liste de mille trois cent treize *sociétés purement mutuelles* (co-operative assessment societies) qui ont fait *faillite*, durant les quinze dernières années, laissant plus de trois millions sept cent cinquante mille assurés regrettant l'argent qui avait été si mal placé dans ces sociétés qui les ont ensuite, par leur faillite, laissés sans protection."

Avec cet opuscule dans leur poche, les agents d'assurance combattent de toutes leurs forces les sociétés de bienfaisance.

Je crois donc sincèrement que le meilleur moyen de rétablir la question sous son véritable jour, c'est de se servir des armes dont se servent ces agents peu scrupuleux, et c'est ce que je fais en montrant les côtés faibles de nos sociétés canadiennes *purement mutuelles*, tout en indiquant les moyens, qui selon moi, assureraient la permanence de ces genres de sociétés, dont la plupart n'ont que quelques années d'existence.

Je dois, en justice pour les intéressés, ajouter que, s'il y a des agents d'assurance malhonnêtes, il y en a un certain nombre d'une honnêteté parfaite, qui ne dédaignent pas d'entrer dans plusieurs sociétés de bienfaisance, et qui obtiennent des risques pour les assurances qu'ils représentent, et ce en faisant connaître la valeur de leur marchandise sans nuire aux autres.

Mais c'est le petit nombre.

Doit-on conclure de ce qui précède que la plupart de nos sociétés canadiennes ne sont pas établies sur des bases solides ? Je n'hésite pas à répondre dans l'affirmative. Quel est le meilleur remède à y apporter ? me demanderez-vous.

Je crois qu'un des moyens les plus efficaces pour assurer la solidité des *sociétés purement mutuelles*, ce serait d'obliger chaque membre à payer une piastre par année pour former un fonds de réserve spécial qui pourrait être appelé : "fonds de réserve pour décès," et auquel l'on ne pourrait toucher que quand les contributions pour décès atteindraient une moyenne de dix-huit piastres par an. Prenez, par exemple, l'une de

nos meilleures sociétés *purement mutuelles* qui compte à peu près douze mille membres, et calculez quel serait le résultat d'un tel amendement à la constitution.

Ainsi, cela donnerait un revenu de douze mille piastres par an pour ce fonds de réserve seul.

Calculez maintenant l'intérêt sur le fonds de réserve ainsi accumulé pendant vingt ou trente ans, et vous me direz après si cela ne serait pas une excellente garantie et l'un des meilleurs remèdes à apporter au mal qui ronge ces sociétés.

Mais pourquoi n'a-t-on pas fait cela dès la fondation de ces sociétés ?

Pourquoi ? Parce que la plupart des fondateurs de ces associations avaient un but philanthropique chrétien, sans doute, mais manquaient d'expérience dans les sociétés de bienfaisance et de secours mutuels qui ne se sont propagées d'une manière prodigieuse que depuis une dizaine d'années.

Nous leur devons cependant, à ces nobles fondateurs du mutualisme dans la province de Québec, un tribut de reconnaissance pour le bien incalculable qu'ils ont fait au moyen de ces sociétés de bienfaisance et de secours mutuels, qu'on peut aussi bien appeler *sociétés d'économie*, car, suivant moi, l'un des principaux avantages de ces sociétés, c'est de forcer, en quelque sorte, les membres de pratiquer une certaine économie que la majorité d'entre eux ne feraient probablement pas sans cela ; économie qui assure l'existence de la famille du membre en règle avec la Société, lorsque, cloué sur un lit de souffrances, ce pauvre père de famille dont le travail au jour le jour est nécessaire à ceux qui lui sont si chers, est incapable de vaquer à aucune occupation susceptible de lui rapporter un bénéfice.

Honneur, donc, aux vétérans du mutualisme en cette province !

L.-G. ROBILLARD.

(A suivre)

LE PORT DE MONTRÉAL

Si, un jour, les êtres constituant les règnes de la nature privés de la faculté de penser, recevaient une âme et pouvaient discuter de leur sort, il est incontestable qu'aussitôt monterait vers le Créateur un surprenant concert de regrets et de plaintes au regard de la répartition des avantages et des richesses par lui accumulées sur la surface du globe. Pour peu que les théories sociales actuellement en honneur vinssent à agiter les innombrables individus subissant, sans murmurer, les lois à eux imposées depuis l'origine des mondes, une armée de mécontents se lèverait pour demander, pour exiger des réformes sans limites. Le palmier, brûlé par le soleil, desséché par le vent du désert, voudrait naître sur la rive que le flot baigne sans cesse. Le noyer, dont les longs rameaux s'étendent au fond des vallons solitaires, solliciterait d'ombrager les larges voies sillonnées de piétons et de cavaliers. Le sapin, ployant sous le poids de neiges éternelles, insisterait pour vivre au pays où fleurit l'oranger. L'yeuse naine, que les rafales, balayant la falaise, tiennent constamment courbée vers le sol, ferait requête pour un abri sûr et commode au pied des pics inaccessibles. Les dépôts de houille, les gisements de cuivre, tous les trésors enfouis dans les entrailles de la terre en des contrées ignorées, perdues, pétitionneraient pour que leur prison fut ouverte et qu'on leur permît, comme à de plus heureux, de se mesurer avec le pic du mineur et la pelle du terrassier.

Des collectivités, des agglomérations représenteraient que, privilégiées sous certains rapports, elles manquent, à d'autres points de vue, des éléments essentiels à leur existence. Le climat serait trop froid pour les uns, chaud à l'excès pour les autres ; humide outre mesure, quant à ceux-ci ; constamment sec vis-à-vis de ceux-là. Tout comme parmi les personnalités douées d'intelligence et de sens, les conflits, les querelles surgiraient, difficiles à apaiser, à régler, et des chocs, des bouleverse-

ments formidables se manifesteraient, ébranlant les espaces et suspendant la vie.

Pour rendre complète la ressemblance avec les tourmentes passant, de temps à autre, sur l'humanité elle-même, les exceptionnellement partagés, les satisfaits de leur lot, se montreraient opposants à toute modification, au moindre changement, persuadés d'avance qu'ils n'en retireraient aucun profit. Au premier rang de ces partisans du vieux régime, on verrait, sans nul doute, apparaître ce coin favorisé entre tous, gâté, choyé par le sublime inventeur, n'ayant plus de souhaits à former, dont l'appellation seule indique la brillante destinée, et qu'à son rapide passage, le courageux marin qui en fit la découverte, il y a trois cent soixante ans, baptisa du nom de *Mont-Royal.*

Est-il, en effet, plus enviable héritage que celui departi aux fortunés possesseurs de la ravissante contrée où s'élève aujourd'hui la belle ville remplaçant les pauvres huttes dressées par les Iroquois que rencontra Cartier dans le village d'Hochelaga l'ancien ? Tous les biens y sont répandus à la fois, et il est loisible à chacun d'en prendre sa part. L'orme géant, qui doit sa haute stature au cours d'eau abreuvant journellement ses racines, ne porte point ombrage au chêne noueux dressant ses bras robustes sur la cime des monts. Des pluies bienfaisantes se chargent de désaltérer fréquemment ce roi des altitudes et de conserver à son feuillage le lustre et la vigueur. L'érable croissant au long des sentiers souvent parcourus n'est pas salué par plus de visiteurs que le hêtre des forêts maintenant percées à jour par des lignes sans fin où courent, nuit et jour, les lourds engins traînant à leur suite, dans des tourbillons de fumée, des voyageurs qui ne se comptent plus. Les résineux de toute espèce, gémissant l'hiver sous l'étreinte des glaçons, secouent au printemps leur froide parure, et développent à l'aise leurs bourgeons, graduellement réchauffés par les souffles réconfortants de l'été. Les bourrasques sont espacées et laissent à ceux qu'elles atteignent le temps de se remettre après chaque secousse. Des puits se creusent, profonds, à travers la croûte terrestre, et l'activité s'empare des chantiers installés ici et là, pour amener à la surface tout ce que les couches inférieures contiennent de précieux.

Et si l'on examine la situation qui est faite aux résidents eux-mêmes, aux colons, cette fois capables de tout voir et de tout comprendre, et qui, bien inspirés, sont venus planter leur tente en cette sorte de terre promise, on est amené à ne lui contester ni sa valeur, ni sa continuité. Les préoccupations touchant les moyens de largement satisfaire aux besoins de chaque jour y sont inconnues. La campagne environnante demeure d'une incomparable fertilité et fournit, sans jamais les mesurer, les denrées les plus diverses, les herbages infiniment variés. Les gras pâturages, s'étendant aux alentours, ne laissent pas un instant chômer

l'étal du boucher et alimentent généreusement les entrepôts où s'entassent les dérivés de la laiterie. Les bois voisins fourmillent de gibier, du grand quadrupède, que la balle du chasseur peut seule atteindre, au ramier sauvage et à l'alouette de mer dont les moins habiles savent quotidiennement faire des hécatombes. Les rivières et les lacs, si multipliés qu'on a peine à les dénombrer, renferment une colossale fortune alimentaire, et s'ils venaient à s'épuiser, les mers voisines, sur un signe, déverseraient les fabuleuses quantités de leurs espèces qui les encombrent.

C'est par exception que le pays devient tributaire des Etats limitrophes, car on y trouve à profusion la matière première pour toutes les industries, pour toutes les entreprises.

L'enceinte dans laquelle se meut une population de deux cent cinquante mille habitants peut complaire aux plus exigeants. D'un côté, les collines boisées que la hache a respectées, aux pentes douces que diminuent encore des chemins intelligemment tracés, forment un rideau de verdure imprimant au paysage une harmonieuse gaieté. Sur la ligne opposée, le roi des fleuves promène, majestueux, ses ondes sans rivales, où se mirent les édifices élevés sur ses bords.

Les résultats de ces rares privilèges seraient pourtant considérablement amoindris si l'importante cité qui en jouit était condamnée à l'isolement vis-à-vis des autres parties de l'univers, surtout si elle se voyait privée de correspondre avec les anciens continents. Toutes les faveurs désirables se porteraient sur une contrée, qu'elle en retirerait de minces bénéfices, si elle éprouvait quelque embarras à se conformer à l'obligation universellement imposée d'échanger et de trafiquer pour vivre. A cet égard encore, la main qui gouverne les hommes et les choses s'est montrée généreuse en permettant aux riverains du Mont-Royal, non seulement d'entrer en relations suivies avec les cinq zônes connues des régions habitées, mais encore de créer sur les berges avoisinant leurs murs, un port qui est le rendez-vous de toutes les marines, dans lequel arrivent les expéditions destinées à la consommation locale, aussi bien que celles s'en allant au loin, dans toutes les directions.

"Quoique situé à mille huit cent vingt-cinq kilomètres (environ " douze cents milles) du détroit de Belle-Isle, portail de l'océan " Atlantique, dit Elizée Reclus, dans sa nouvelle Géographie univer- " selle, et à cent cinquante-neuf kilomètres (environ cent milles) du " point extrême où remonte le flot marin, Montréal est pourtant un port " de mer. Jadis il n'était accessible qu'aux bateaux marins de trois " cents tonneaux ; mais le drainage du lac Saint-Pierre a permis aux

" plus puissants transatlantiques de venir monter au ras des quais de
" Montréal. En aucun autre endroit de la terre on ne voit des
" paquebots de cinq mille tonneaux, tirant jusqu'à neuf mètres
" (vingt-huit pieds), pénétrer aussi loin dans l'intérieur d'un continent.
" Les grands bateaux voiliers pourraient aussi remonter le fleuve, mais
" les dépenses de la navigation à contre courant, en maints passages
" étroits, et la perte de temps inévitable empêchent ces navires
" d'utiliser la voie fluviale. Aussi le port offre t-il un aspect bizarre :
" on n'y voit guère que des bateaux à vapeur, grands et petits paquebots,
" remorqueurs, bateaux de plaisance, bacs de passage, et des chalands
" aux lourdes membrures. Montréal est une des premières villes où
" l'on ait fait l'expérience de la navigation à vapeur : dès l'anné 1809,
" un *pyroscaphe* faisait le voyage de Montréal à Québec."

L'assertion de l'illustre savant, en ce qui concerne l'absence de voiliers, est absolument exacte, et c'est regrettable, d'abord parce qu'elle diminue l'animation que ces auxiliaires provoqueraient sur les quais, et aussi parce qu'au départ et à l'arrivée, leurs grandes toiles, grises et blanches, rompant sur le noir mat des carcasses de fer, égayeraient le paysage et reporteraient à l'époque, maintenant lointaine, où ceux à qui revient la gloire d'avoir les premiers accosté les terres nouvelles, accomplissaient leurs périlleux et infinissants voyages sur quelques planches assemblées, ne comptant que sur le secours des vents et la garde de Dieu.

La seule note pittoresque à recueillir aujourd'hui est fournie par les larges bateaux-passeurs ou traversiers reliant la capitale aux diverses localités disséminées dans la plaine d'en face : Laprairie, Longueuil, Boucherville, La Pointe-aux-Trembles. Le regard se sent attiré sur ces fidèles du canal immense, quand, aux jours de repos, la foule des promeneurs envahit leurs salons et leurs vastes passerelles, quand les toilettes claires et les ombrelles multicolores se confondent, pressées, sur les hautes galeries, quand le pont résonne sous les sabots des chevaux fringants que la sonorité de leur pavé d'occasion rend craintifs et hésitants. Et lorsque transport et transportés ont gagné le large, glissant à bonne allure sur le dos du complaisant colosse, peu ému de leur passage, on croit voir un grand cygne blanc s'ébattant, paisible, en des parages pour lui familiers.

L'abri qu'offre le port de Montréal ne saurait être plus parfait. Les plus forts ouragans n'arrivent jamais à modifier le calme plat qui y règne constamment, tout se bornant pour les navires qui s'y arrêtent à se munir d'amarres capables de résister au courant. Les accidents provoqués ailleurs par les vents ou par toute autre cause y sont

complètement inconnus, et les cas d'avarie par suite de mauvais temps n'ont jamais donné lieu à aucune constatation.

Le mouvement de la navigation est, en moyenne, par année de :

700	navires de mer, - - - - - - - - -	jaugeant	1,000,000 de tonnes
5,600	" des lacs et du fleuve, - - -	"	1,100,000 "

L'importation s'élève à - -	230,000,000	de francs environ
L'exportation à - - - - - -	175,000,000	" "

Il y a loin de ces chiffres à ceux enregistrés durant la période où les canots d'écorce des Indiens, remplacés par nos aïeux, visitaient seuls le Saint-Laurent.

" Parmi les cités américaines, dit encore Elizée Reclus, qui pour la " plupart offrent le long de leurs havres, de mer ou de rivière, un " dédale de chantiers et de bassins, Montréal se distingue par la " possession d'un quai vertical qui borde le fleuve, et que domine à " distance une haute levée, en bordure devant les façades des maisons " riveraines."

C'est ainsi qu'aucun obstacle n'arrêtant le cours rapide des eaux, elles conservent leur limpidité et n'ont rien de commun avec celles retenues dans la presque totalité des grands ports du monde entier, fétides, puantes, insalubres sans mesure. Malheureusement, dans le but de protéger la basse-ville contre les inondations occasionnées au printemps par la fonte des glaces, on a établi dans l'axe du fleuve, en amont des quais, une sorte de barrage, émergeant de plus de trente pieds et prenant la forme et l'aspect d'un bizarre îlot. Cet ouvrage modère sensiblement le courant et s'oppose à l'épuration, autrefois si naturelle, des points qui se ressentent du ralentissement. Certains égouts venant, au surplus, se déverser précisément en ces endroits, la santé publique n'aura rien à gagner à la mesure, le mal se montrant toujours ici-bas l'acolyte inséparable du bien. L'œil ne se reposera plus complaisamment sur la vaste rade formée là même par les dimensions inusitées du fleuve, l'horizon étant coupé à mi-chemin par l'intempestif exhaussement, dont l'échine tranchante et les flancs abruptes paraissent faits des scories et des laves vomies par le redoutable volcan, terreur de l'aride Sicile.

En aval pourtant, et au-dessous des embarcadères de la place Jacques-Cartier, le contre-coup de cet accident cesse de s'imposer et la nappe reprend sa couleur verte et sa limpidité. Galamment, quand un

navire de guerre étranger, à quelque nationalité qu'il appartienne, demande l'hospitalité, c'est dans ces eaux pures qu'on lui choisit un gîte et qu'on lui souhaite la bienvenue.

Toujours par crainte des inondations, au moment du dégel, tout projet d'embellissement sur la voie qui borde les quais demeure interdit, alors que, sans cette perpétuelle menace, la création d'un magnifique boulevard, remplaçant la peu gracieuse levée dont parle Reclus, serait depuis longtemps décidée, et transformerait une rue tortueuse et malpropre en allées rectilignes et ombragées.

Les rigoureux hivers du Canada sont loin d'être favorables au port de sa métropole commerciale, car, outre qu'ils y arrêtent tout mouvement pendant six longs mois, ils s'opposent à l'établissement de toute construction durable, n'autorisant que l'élévation de hangars de bois, de maisonnettes de planches, démontables à volonté, que l'on démanche en automne pour les replacer à la reprise de la navigation. "Il en est de " même pour les jetées des embarcadères, formées d'énormes caissons " en poutres et madriers entrecroisés, qui sont détachées de la rive et " touées dans quelque lieu d'abri " (Reclus). Ces éphémères baraquements et le provisoire des autres accessoires donnent aux quais un aspect misérable, surtout à qui connaît et les blocs énormes de granit encadrant ceux des ports à climat tempéré, et les docks aux multiples étages, bâtis à chaux et à sable, ornés, ouvragés, qui décorent les berges d'une foule de havres dans des régions bénéficiant d'une température plus clémente.

Toutes les inventions, toutes les découvertes de la science moderne sont mises à profit dans le port de Montréal. Hautes écluses, voies ferrées, élévateurs à grains, moteurs électriques y fonctionnent depuis nombre d'années, et les opérations les plus compliquées s'y pratiquent couramment et sans effort. Les industries de toute nature se sont fixées sur son alignement, et les usines ayant un besoin immédiat des matières premières y abondent. Le haut commerce y tient ses entrepôts où règne une incessante activité. Montréal étant l'intermédiaire obligé de l'Amérique du Nord avec les pays transocéaniques, les produits les plus variés convergent en son port qui assiste à des échanges surchargeant les statistiques. Malheur à lui si jamais les milliards de compagnons de Saint-Antoine égorgés sur les contours du Michigan venaient à crier vengeance ! Sa complicité manifeste dans cette tuerie, ne fut-ce que par recel, le rendrait digne de tous les supplices.

Diverses compagnies desservent le port de Montréal, les principales ayant leurs attaches en Angleterre, d'autres en Allemagne, et les dernières en Belgique. La France, non plus que les autres nations d'Europe, n'entretiennent de correspondance suivie avec le Canada. Les lignes les plus importantes sont connues sous les noms de : *Allan*

Line, Dominion Line, Hamburg American Packet, Black Diamond Line, Thompson Line. Elles n'ont pas de communication avec l'intérieur, cette partie du trafic étant généralement retenue par des compagnies locales plus spécialement chargées de la navigation fluviale.

Vus de la rive sud, les quais, protégés par les innombrables constructions montant en amphithéâtre sur la côte qui termine la ville de leur côté, semblent prendre plus d'animation et d'importance. Et, quand la nuit venue, ils font briller la longue file de leurs lampes électriques, dont la clarté se reflète dans l'eau en minces et interminables rayons, on pense assister à l'ouverture d'une fête, au prélude de réjouissances publiques comme à l'heure des grands événements.

Notre hâte à témoigner envers nos morts illustres des sentiments reconnaissants que nous inspirent leurs grandes actions, l'utilité de leur carrière au regard du bien public, était inconnue de nos pères. Les cendres de ceux qui, à un titre quelconque, ont bien mérité du pays, sont, aujourd'hui, à peine refroidies, que déjà on songe à garantir leur mémoire de l'oubli. Le fer et la pierre sont chargés de, chaque jour, redire aux générations naissantes leurs vertus ou leurs hauts faits. Les siècles passaient, autrefois, sans que le moindre signe indiquât qu'on se souvenait des services rendus, du dévouement prodigué, des actes héroïques accomplis par des natures d'élite se sacrifiant pour le profit commun. Et, si l'heure de la réparation venait à sonner, les arrière-descendants des témoins, des bénéficiaires directs de la noble conduite, acquitteraient enfin la dette sacrée, demeurée trop longtemps en souffrance.

Le fondateur de Montréal a subi les effets de ces regrettables pratiques, puisqu'il a attendu deux cent cinquante-trois ans la récompense de ses inappréciables mérites.

Le voilà enfin sur son piédestal, dont les allégories, en décorant les angles, racontent les luttes qu'il eut à soutenir, les difficultés qu'il lui fallut vaincre. Il était digne de l'immortalité celui qui, au mépris du danger, de privations de toute nature et cent fois au péril de sa vie, sut conserver à la nation qui lui en avait donné la mission, le beau pays que ces quelques lignes ont essayé de décrire. Ç'eût été faire preuve de la plus noire ingratitude que de lui refuser les hommages qu'il vient de recevoir et de méconnaître un seul instant ses droits à un impérissable souvenir.

J. Germano.

LA REINE BICYCLETTE

La reine Bicyclette exerce en ce moment un pouvoir absolu sur des millions de sujets et possède un immense royaume qui n'est limité par aucune frontière. Aussi demeure-t-on confondu, quand on compare l'éclat du rang qu'elle occupe actuellement avec l'obscurité de sa condition première.

Jamais autrefois, personne n'eut osé croire que l'humble plébéienne dont les débuts dans la vie étaient alors si pénibles, exercerait dans le monde entier une suprématie indiscutée.

Née en France, elle eut pour père un simple artisan nommé Michaud auquel la Fortune ne prodigua jamais ses sourires.

Elle vint au monde dans des conditions bizarres, et présentait même, lors de sa naissance, un aspect tellement anormal, que ses parents ne sachant pas trop quel était son sexe, lui donnèrent à tout hasard le nom de *Vélocipède*.

Leur erreur ne fut découverte que longtemps après. Plus tard, dans sa jeunesse, la future souveraine ne sut inspirer ni l'amour ni l'amitié, tant sa personne était disgracieuse et son caractère difficile. Aussi, abandonnée du monde entier, tournée en ridicule par le public, semblait-elle destinée à végéter misérablement pendant tout le cours de son existence, quand un phénomène sans précédent se produisit en sa personne.

Un beau jour, vers sa trentième année, sa taille qui était d'une hauteur démesurée s'abaissa, ses gibbosités disparurent, et son corps prit un aspect homogène tandis que sa tête s'affinait dans une proportion inattendue.

D'autre part, son humeur qui jadis était acariâtre, s'égalisa. Au lieu d'imiter les vieilles demoiselles qui, ayant coiffé sainte Catherine,

tournent à l'aigre, elle devint la crême des bonnes filles, ne regardant plus jamais le public du haut de sa grandeur, et toute disposée à se laisser tutoyer.

Cette étonnante transformation lui attira naturellement de nombreux admirateurs qui la récompensèrent de son humeur accommodante en lui décernant le nom gracieux et bon enfant de *Bicyclette*.

A cette époque de sa vie, Bicyclette ne fréquentait pas encore la bonne société, sa clientèle masculine consistant principalement en poivrots de médiocre acabit, et ses connaissances féminines en pierreuses de petite marque.

Aussi, par suite de ses fâcheuses fréquentations, sa réputation était-elle à ce point ébréchée que les jeunes filles du monde baissaient les yeux en l'apercevant, et que les hommes de bonne compagnie, la considérant comme trop encanaillée, dédaignaient ses faveurs.

On pouvait donc croire que malgré sa tardive transformation, Bicyclette n'obtiendrait jamais qu'un demi-succès, quand subitement, il y a cinq ou six ans, ce fut en France un coup de théâtre inimaginable, un fantastique changement à vue. En un clin d'œil, le pays tout entier, touché par la grâce vélocipédique et oubliant les frasques de Bicyclette, l'acclama reine à la barbe du gouvernement républicain.

Les gens du *high life* eux-mêmes, les gommeux du monde copurchic qui, récemment encore, considéraient la nouvelle élue du peuple comme la méprisable compagne des pauvres diables trop pannés pour s'offrir un fiacre, consolidèrent son trône de leurs mains aristocratiques.

Quant aux vieux prudhommes qui, autrefois, considéraient les vélocipédistes comme de simples paillasses, eux aussi apprirent à monter à bicyclette, de même que les magistrats, jadis esclaves d'un austère décorum, n'hésitèrent pas à revêtir en son honneur la culotte courte, et à coiffer pour lui plaire la casquette à carreaux.

Il n'est pas jusqu'aux membres du clergé qui ne se soient laissé entraîner dans le mouvement, mais il faut reconnaître que, de ce côté, l'affaire ne marcha pas toute seule, des gens timorés et grincheux ayant mis des bâtons dans les roues et provoqué un fort tirage.

En effet, les vieux chanoines forcés par l'âge de garder la chambre pour y soigner leurs rhumatismes, s'indignaient à la pensée que toute une légion de jeunes vicaires allait s'offrir un divertissement nouveau dont ils seraient eux-mêmes privés, et, d'autre part, plus d'un évêque répugnait à laisser unir l'autel du vrai Dieu au trône un peu trébuchant de la reine Bicyclette.

Cependant, la cour de Rome devant laquelle l'affaire fut portée n'ayant pas voulu se prononcer sur la question, on interpréta son silence en faveur de l'aimable souveraine. C'est ce qui explique comment on voit aujourd'hui, dans tous les diocèses du territoire de la République,

bon nombre d'ecclésiastiques dévorer les kilomètres fièrement campés sur un destrier fin de siècle, le chapeau sur l'oreille et la soutane au vent.

Il eut été bien étonnant que les femmes, toujours éprises du moindre changement et généralement friandes de tout inconnu, fussent restées en dehors du mouvement vélocipédique. Elles s'y précipitèrent tête baissée.

Tandis qu'autrefois les demi-mondaines — lesquelles ne regardent pas à une chute de plus ou de moins — étaient seules à enfourcher le cheval d'acier, aujourd'hui toute la partie féminine de la population française raffole du pneumatique. Belles filles et laiderons, bourgeoises et grandes dames, se sont mises à pédaler avec une frénésie qui tient du délire.

Il est bon d'ajouter que le plaisir de fendre l'air à une rapide allure n'est pas le seul attrait qu'offre à ces dames le sport de la bicyclette.

Ah ! quel bon moyen offert à une jeune fille romanesque, de semer sur la route papa et maman pour aller faire la causette, loin des patriarches, avec un soupirant antipathique à la famille !

Ce qui explique encore le succès foudroyant de la bicyclette parmi la plus belle moitié du genre humain, c'est que le sport vélocipédique est celui qui lui permet les costumes les plus hardiment fantaisistes.

Dans le principe, ces dames toléraient encore les robes relativement longues, puis bientôt elles ramenèrent la jupe aux genoux, et finalement la supprimèrent pour la remplacer, d'abord par une veste hongroise et une culotte de zouave, enfin par un jersey révélateur et un pantalon collant.

Ce costume androgyne est le dernier cri de la mode. Le plus curieux de l'histoire, est qu'une foule de belles demoiselles qui n'ont jamais enfourché la moindre bicyclette, profitent de la circonstance pour se prélasser sur nos boulevards dans des costumes qu'on ne tolèrerait pas au bal de l'Opéra.

La fantaisie a même été poussée si loin sur ce point, qu'à un certain moment le préfet de police songea à réglementer le costume des cyclistes appartenant au sexe prétendu faible. Hâtons-nous d'ajouter qu'il dut promptement renoncer à ce projet, dans la crainte d'avoir les yeux arrachés par ses administrées.

En résumé, on peut dire qu'en ce moment en France, chez les hommes comme chez les femmes, dans toutes les classes de la société, la mode du cyclisme tourne au délire.

Même les chiens qui autrefois se montraient les grands ennemis des amateurs de la pédale, ont fait la paix avec eux, et rendent hommage à leur façon à la toute puissance de la reine du moment, en

regardant d'un œil sympathique les mollets des particuliers des deux sexes qui roulent sur les routes grimpés sur leurs machines.

On voit que la victoire de Bicyclette a été complète en France. C'est alors qu'après avoir terminé son évolution dans notre pays et l'avoir entièrement conquis, cette ambitieuse souveraine, franchissant nos frontières, étendit sa domination sur les îles et les continents du monde entier.

Eh bien ! cette vogue étourdissante se maintiendra-t-elle, ou bien, au contraire, doit-on s'attendre à voir, dans un temps plus ou moins éloigné, la reine Bicyclette perdre son sceptre aussi bien en France qu'à l'étranger ?

Certains symptômes tendraient à faire croire que la marée cycliste bat son plein en ce moment, et que le reflux viendra.

Déjà en France, on entend dans le lointain des rumeurs inquiétantes pour la popularité de la reine. Ce n'est rien encore, un simple bruissement qui se perd dans les acclamations, mais qui pourtant fait présumer qu'un orage s'approche.

L'opposition a pris naissance dans la Faculté de médecine de Paris. En effet, chaque jour augmente le nombre de ces praticiens ergoteurs qui effrayent les mamans en leur affirmant que la bicyclette ne convient pas à l'hygiène des jeunes filles ; chaque jour décuple le chiffre des chevaliers de la lancette qui chapitrent les maris pour leur prouver que l'exercice de la pédale est nuisible à la santé des mères de famille, actuelles ou futures.

En outre, quantité de gens qui considèrent le cheval d'acier moins comme un sport que comme un moyen de transport, commencent à trouver que les tramways et les omnibus ont tout de même du bon, et que la bicyclette n'est possible que par un temps de demoiselle, c'est-à-dire quand il ne fait ni chaud ni froid et qu'il n'y a ni pluie ni vent.

En même temps, ils s'effrayent du nombre de clous et de cailloux trenchants que l'on rencontre sur les routes, et qui perforent en un clin d'œil les pneumatiques les plus résistants.

Bref, aujourd'hui, une foule d'anciens fervents de la bicyclette qui autrefois n'auraient jamais oser critiquer la reine, lui imputent une interminable série de méfaits et l'accusent notamment de dispenser à ses admirateurs, avec une noire ingratitude, des rhumatismes, hypertrophies cardiaques, emphysèmes et phlébites.

Alors, subrepticement, ces désabusés remisent leur instrument dans quelque coin obscur d'où ils ne le sortent plus qu'à des intervalles de plus en plus irréguliers.

On doit remarquer d'autre part, que le mouvement de réaction qui s'esquisse à peine en France, se dessine très nettement dans les pays

qui nous entourent, en Angleterre principalement où la mode de la bicyclette est en plein recul.

La France suivra sans doute l'exemple de ses voisines.

Est-ce à dire que l'usage de la bicyclette disparaîtra totalement de nos mœurs ? Assurément non, mais on peut croire que, dans un temps donné, le cyclisme cessera d'exister chez nous comme sport universellement répandu pour redevenir, comme autrefois, l'amusette des collégiens en vacances et le moyen de locomotion préféré des travailleurs éloignés de leurs chantiers.

On répète volontiers que tout passe, tout lasse, tout casse. Le dicton populaire s'applique merveilleusement à l'appareil fragile dû à l'imagination de feu Michaud, et qui a donné naissance au pouvoir éphémère de la reine Bicyclette.

Cette majesté cosmopolite, moins heureuse que le *Roi Soleil,* finira sans doute par être, un jour ou l'autre, dédaigneusement reléguée parmi les vieilles lunes.

CAMILLE DEROUET.


CAMILLE DEROUET

UNE TRAGEDIE SOUS LES TROPIQUES

(SOUVENIRS DE PANAMA)

Les rayons d'un soleil brûlant, tamisés par la brume ouateuse du matin, commençaient de se jouer à travers l'inextricable fouillis de la forêt vierge — éternelles frondaisons des plantes tropicales où, en de capricieux serpentements, grimpaient de gigantesques lianes, — criblant de mobiles points lumineux l'herbe parsemée de ronces et de fleurs aux tons éclatants. La suave fraîcheur de la nuit à peine expirée tempérait encore les chaudes et délétères effluves terrestres, déjà remontant vers la nue. Sous l'imposant dôme de verdure de branche en branche sautillaient ou, avec d'étranges cris, passaient, dans une rapide envolée, des milliers d'oiseaux au brillant plumage, laissant aux yeux un éblouissement. Mille craquettements mystérieux trahissaient les furtifs mouvements d'êtres invisibles cachés dans le fourré et qui, comme la gent ailée, recommençaient la chasse quotidienne.

Dans le village composé de paillotes placées sans symétrie, et sur la voie ferrée — route unique des piétons et des cavaliers — circulaient, très affairés, des Colombiens et des Carthagénois au teint bronzé, pieds nus, la *machete* à la main, l'air gêné dans leur chemise d'une blancheur immaculée dont les pans leur battaient les cuisses, et coiffés de l'immense *sombrero* national, vrai parasol de paille jaune et noire ; des Jamaïcains au torse puissant, à la taille invraisemblable, descendants un peu abâtardis de ce bétail humain du Congo qui fit la fortune de ses importateurs dans le Nouveau-Monde. Quelques Colombiennes, gracieuses en leurs toilettes claires, aussi décolletées que les mondaines de nos parages dans une soirée *select*, le cigare aux lèvres, vaquaient à

leurs occupations, les pieds traînants, les jambes molles, comme vannées, avachies par une longue noce. En un costume sommaire, se résumant souvent à une simple ficelle, des enfants à la peau basanée grouillaient à l'entrée des cases. Dans tous les coins, dégouttants de fange puante, des porcs noirs familiers fouillaient du groin en grognant ; d'autres, vautrés en l'eau glauque et visqueuse des pestilentiels marécages, s'étiraient avec volupté. Et les *gallinazos* à la crête sanguinolente, pendante et déchiquetée, tel un morceau de chair morte, dans l'air tournoyant lentement, ou perchés sur les palmiers et le faîte des toits, guettaient une immonde proie.

* * *

Depuis quelque temps d'alarmantes rumeurs se répandaient dans l'isthme de Panama. Les Colombiens et les Carthagénois qui, de vieille date, nourrissaient une sourde haine contre les Jamaïcains, étaient maintenant à couteaux tirés avec ces pauvres nègres. Dans les chantiers des rixes avaient eu lieu, vite réprimées par les surveillants. —Affaires de races et de couleurs.

Or, c'était le jour — un dimanche de paie — secrètement choisi par les *hijos del pais* pour exterminer les noirs et, peut-être aussi, à la faveur du désordre, piller les caisses de la compagnie du canal interocéanique, ou s'emparer des sacs de piastres chiliennes que, ce matin-là, on devait transporter à dos de mulets de section en section.

On attendait la paie. Devant une buvette chinoise où l'on débitait l'*aguardiente* et la bière, le genièvre et le tafia, un rassemblement s'était formé. Au milieu un grand diable de nègre, armé d'un fusil, gesticulait et parlait haut, d'un air de défi, les yeux tournés vers un groupe de Colombiens. Ceux-ci semblaient se concerter. Ils eurent un moment d'indécision, puis l'un d'eux, la machette levée, s'avança, l'insulte à la bouche.

Il y eut un court et rapide échange d'épithètes choisies :

— *¡ Hijo de una gran p... !* s'écria le Colombien.

— *Son of a bitch !* répliqua le nègre.

— *¡ Negro maldito ! ¡ cobarde !* reprit le premier...

On entendit un coup de feu, et le Colombien s'affaissa, blessé à la poitrine.

Tout de suite les hommes se formèrent en deux camps, hargneux, brandissant leurs armes, ramassant des cailloux et des tessons de bouteilles dont ils bourraient leurs poches. Contenus encore par la crainte, ils se regardèrent d'un œil oblique, les sourcils froncés, le cou allongé,

serrant les poings, et, vraies bêtes enragées, prêts à se jeter les uns sur les autres.

Mais, bientôt, une détente se produisit chez les nègres qui, constatant leur infériorité numérique, et pris de panique, se débandèrent pour s'esquiver, comme des lièvres devant les chiens courants, les uns dans la forêt voisine, les autres dans des baraquements où ils se barricadèrent.

Maîtres du terrain, Colombiens et Carthagénois, devenus plus audacieux, se mirent à proférer des menaces de mort, tirant en l'air des coups de revolver, lançant des pierres dans toutes les directions, trépignant sur place et gesticulant avec des allures de forcenés. Plusieurs, très énervés déjà par le soleil torride, afin de pouvoir se démener plus à l'aise, ôtèrent leur chemise qu'ils attachèrent, roulée, sur leurs épaules, ne gardant que leur pantalon et leur coiffure.

L'entrée en scène d'une cinquantaine de leurs compatriotes venus à la course d'un village voisin, et déjà ivres de sang, porta l'excitation à son comble. Il suffit de quelques hurlements belliqueux pour déterminer les moins résolus et, sans retard, on se mit à la poursuite des Jamaïcains.

Il y eut de révoltantes scènes de boucherie humaine, des poursuites vertigineuses où des nègres fuyards, éventrés au passage d'un terrible coup de sabre d'abatis, tombaient pantelants, perdant leurs entrailles par d'horribles plaies en poussant d'inoubliables gémissements, pendant qu'à tour de bras on leur fendait le crâne.

Surpris dans leur cachette où ils se tenaient blottis, serrés les uns contre les autres, le regard effaré, l'oreille aux écoutes, claquant des dents, frissonnants de peur ainsi que des vieilles femmes, des malheureux furent massacrés sans pitié au cri de : *¡ Mata ! ¡ Mata !* (Tue ! tue !)

Dans l'après-midi, repus de carnage, les Colombiens et les Carthagénois rentrèrent au logis après avoir essuyé leurs machettes sur l'herbe.

Et bientôt des hommes défilèrent le long des paillotes, portant sur leurs épaules des perches où, ficelés comme des saucissons, se balançaient, la tête renversée, la bouche ouverte, les cadavres mutilés des victimes que l'on enfouit en tas sous quelques pelletées de terre au flanc d'un coteau.

De cette fosse commune les *gallinazos* affamés, longtemps, par leurs assiduités indiquèrent seuls l'endroit.

....

*
* *

Peu de jours s'étaient écoulés et, parmi les indigènes, le souvenir de la sanglante émeute qui avait soulagé, rafraîchi les esprits, n'existait déjà plus.

Par delà l'impénétrable rideau de verdure dominant la montagne, le soleil venait de plonger dans l'eau bleue. Une à une les étoiles pointillaient l'espace de leur scintillement. Les lucioles phosphorescentes jetaient çà et là, dans les ténèbres naissantes, d'éphémères traînées de lumière. Dans le silence de la forêt les lugubres ululations du hibou s'élevaient, stridentes, alternant avec les larges et plaintives notes de quelque autre mystérieux noctambule emplumé.

Par instant, sur les ailes de la brise, arrivaient des lambeaux de chansons au rythme bizarre, des sons grêles et saccadés de mandoline ou de guitare et de sourdes vibrations de caisses de bois.

Là-bas, sur la colline, à l'orée du bois, il y avait grande soirée chez Pedro Larrazabal dont la fille unique, Juanita, devait, prochainement, épouser le plus beau, le plus vigoureux et le plus intelligent des *mozos* du village, Ramirez Bravo, le fils de l'alcade et l'un des chefs lors du massacre des Jamaïcains.

A la clarté vacillante des bougies qu'elles portaient sur la tête, les *ninas* se pavanaient au bras des jeunes hommes, et les guitaristes accordaient leurs instruments pour la prochaine *cueca*.

Tout à coup, après une courte ritournelle, une femme entonna, sur un mode tour à tour traînard et vif, ce refrain qui électrisa :

¡ Culebra,
No me picas,
Culebra ! (1)

Et la fête commença. Un foulard à la main les danseurs, se faisant vis-à-vis, avaient l'air de piétiner sur des feuilles de cactus, et, les jambes raides, la tête immobile, se disloquaient les reins, exécutant une grotesque danse du ventre, très lente d'abord, puis de plus en plus animée. A coups de poing, sur une boîte, un *artiste* marquait la mesure à contre-temps. Les torses se mouvant en cadence, les couples se rapprochèrent avec des ondulations félines, puis pirouettèrent gracieusement. Et la gymnastique des hanches reprit, plus audacieuse, accompagnée de perçantes acclamations de joie et d'enthousiastes claquements de mains.

La *cueca* à peine terminée, ce fut une véritable bousculade autour de la table où, fascinatrices, s'arrondissaient les majestueuses formes

(1) Couleuvre, ne me pique pas, couleuvre !

d'une dame-jeanne remplie d'*aguardiente*. Et, d'un trait, on lampa de copieuses rasades. Puis, la cigarette de *picadura* et le long cigare du pays aux lèvres, *caballeros, senoras* et *senoritas* prirent place sur des bancs, le long des murs.

Alors, quelqu'un demanda des chansons.

Le puissant et monotone concert des orphéonistes du marécage qui seul, maintenant, troublait le calme reposant de la nuit sereine, fut dominé, bientôt, par les notes claires d'une voix de jeune fille dont les joyeux trilles rappelaient par leur pureté ceux du rossignol. Elle chantait, avec l'aplomb de la plus talentueuse de nos divettes, ces vers sceptiques en s'accompagnant sur la mandoline:

Ayer me dijo: " ¡ Eres bella
Como la lumbre del sol;
De tus ojos la centella
Me ha quemado el corazon ! "
¡ Ja, ja, ja !
Imposible es no reir
Oyendo su declaracion... (1)

*
* *

Cependant, dès la fin de la danse, Juanita et Ramirez, recherchant l'isolement cher aux couples qui s'aiment, avaient, inaperçus, fui l'assemblée bruyante.

Un peu à l'écart, au pied d'un bananier où pendaient de lourds régimes olivâtres, et dont les immenses feuilles penchaient vers le sol leur extrémité déchirée par le vent, tous deux s'étaient assis.

Ses grands yeux noirs et veloutés mi-clos, elle laissait, confiante, reposer sa tête brune sur l'épaule du fiancé chéri. Et lui, la maintenant dans une douce étreinte, frôlant de sa joue les cheveux soyeux de la bien-aimée, se grisant d'amour, timidement lui murmurait, pour la centième fois peut-être, ces serments passionnés qui vont droit au cœur, ces mille riens charmants qui toujours émeuvent.

Avec recueillement elle l'écoutait, toute heureuse, charmée, comme perdue dans la vision d'un avenir d'ineffable bonheur.

....

(1) Hier il m'a dit: " Tu es belle comme la lumière du soleil, l'étincelle de tes yeux m'a brûlé le cœur ! " Ha ! ha ! ha ! Impossible de ne pas rire en entendant cette déclaration.

Dans la paillote la gaîté devenait tapageuse. Après une seconde visite à la dame-jeanne, on avait attaqué, en chœur, une romance en vogue que répétait l'écho de la forêt :

Su fulgor niegame la luna palida,
La noche es lobrega, nada se vé,
Estan las bovedas vertiendo lagrimas,
Y hasta los tuetanos me mojaré.

Abre tu candido nido de tortolas,
Que entre mis canticos te arrullare,
Y si tus parpados al sueno cierranse,
Yo, contemplandote, te velare... (1)

....

Les deux amoureux, absorbés dans une rêverie toute rose, se laissaient bercer par l'air langoureux que soulignaient de faibles accords de guitares et de sourds et monotones roulements de tambour primitif.

Soudain, derrière eux une forme noire se dessina dans un rayon de lune ; lentement un bras armé d'une machette se leva et, prompte comme l'éclair, la lourde lame s'abattit avec force sur le crâne de Ramirez.

Celui-ci, sans une plainte, se renversa sur le sol, foudroyé.

La vengeance des nègres commençait.

Aux cris de terreur poussés par Juanita tous les hôtes de Pedro Larrazabal accoururent, s'empressèrent autour de la victime dont la cervelle s'échappait par une large et profonde blessure et, sur-le-champ, les hommes décidèrent de donner la chasse à l'assassin.

Patiemment ils fouillèrent la forêt, parcoururent les chantiers et guettèrent à l'entrée des campements, mais leurs recherches furent vaines.

Le lendemain le cadavre de Ramirez reposait sur un lit de sangle, dans la maisonnette de l'alcade, entre deux rangées de bougies. Juanita assise, immobile comme une statue, le fixait d'un œil égaré.

---

(1) La pâle lune me refuse sa lueur, la nuit est sombre, on n'y voit goutte, les nues versent des pleurs, et je vais être mouillé jusqu'à la moëlle.

Ouvre ton nid de tourterelle, je te bercerai avec mes chansons, et si tes paupières se ferment au sommeil, je te veillerai en te contemplant.

Elle n'avait point versé un pleur, ses paupières étaient restées sèches, mais sa physionomie avait subi une inquiétante transformation.

Pas une seconde ses yeux ne s'étaient détachés de la figure de l'aimé. On eût dit qu'elle l'épiait, espérant voir la vie renaître dans ses traits. Sans une parole, sans un geste pouvant trahir l'immense douleur qui lui tenaillait le cœur, elle avait suivi le brancard chargé de la précieuse dépouille et s'était installée auprès de la couche funèbre.



LÉON FAMELART

Successivement tous les gens du village vinrent prier pour le défunt et apporter aux parents de banales consolations. Dès l'entrée de chaque visiteuse on entendait une gamme de consciencieux gémissements auxquels se mêlaient de longs et véhéments sanglots de désespoir.

Cela dura jusqu'au matin suivant.

Juanita avait, malgré les sollicitations les plus pressantes, obstinément refusé tout aliment. Elle accompagna le convoi, à côté de deux

vieilles de bonne volonté qui, avec art, lançaient à pleins poumons des lamentations suraiguës.

Quand le cercueil fut au fond de la fosse la pauvre fille tomba anéantie sur l'herbe, comme pour y dormir, elle aussi, son dernier sommeil, et l'on dut la porter dans sa paillote, là-bas, sur la colline, à l'orée du bois.

*
* *

Et depuis lors, tous les jours, à l'heure où les feuilles du bananier frissonnent et se déchirent sous le souffle de la brise vespérale, à l'heure où le hibou ulule au fond de la forêt, où le marécage retentit du chant vainqueur de la grenouille ; alors que les lucioles sillonnent l'obscurité de leurs traînées phosphorescentes et que le ciel s'illumine de constellations, lentement, avec des mouvements d'automate, semblable à un spectre dans sa longue robe blanche aux plis flottants, une femme traverse le village, muette, indifférente, et, en face d'une petite croix noire qui marque une tombe au flanc du coteau, elle va s'agenouiller...

C'est *Juana la loca* — Jeanne la folle.

LÉON FAMELART.

Montréal, novembre 1895.



COURSE DE TAUREAUX

Angel Pastor, première épée sympathique de Madrid — *primera simpatica espada de Madrid* — assisté de sa *cuadrilla*, composée de cinq sujets très lestes et très adroits, étaient les héros du jour.

Six taureaux, choisis parmi les deux mille têtes du troupeau de course du duc de Véraguas, éleveur spécialiste, en Espagne, avaient été achetés pour cette occasion et étaient des adversaires dignes de leurs ennemis sous tous les rapports.

La fête avait été annoncée à grands coups de grosse caisse. Des affiches partout, des annonces dans tous les journaux de la région.

Les arènes, les plus belles ruines conservées et entretenues du monde entier, peuvent contenir trente mille spectateurs. On espérait bien les remplir.

Deux alguazils, montés sur de superbes chevaux, devaient faire une promenade en ville, suivis de trois mules espagnoles, harnachées selon la tradition. Ces mules traînent tout autour de l'arène et hors de la scène le taureau qu'on vient de tuer.

***

Alléché par cette belle perspective, je pris le train du matin qui devait me transporter à temps pour le spectacle.

Tout se passa suivant mes prévisions.

Les deux alguazils, bien vulgaires, bien mal montés, très mauvais cavaliers, se balladèrent en ville. Les trois mules les suivaient selon

le programme, et des symptômes d'enthousiasme couraient par toutes les rues.

A trois heures, je prenais place sur les gradins des arènes.

Il faut voir les arènes pour se rendre compte de la majesté de l'ensemble. C'est vaste, c'est colossal, c'est effrayant. Des centaines d'arcades, des centaines de portes, des galeries immenses, des couloirs circulaires, grandioses. L'esprit moderne, la science du jour restent atterrés devant l'ampleur gigantesque de ces travaux.

Comment diable les Romains ont-ils bien pu faire pour hisser à cent pieds de hauteur des blocs de pierre de plusieurs tonnes ?

Je n'en sais rien, et j'admire.

Enfin me voilà spectateur pour la première fois. Encore une demi-heure à attendre.

***

Des réflexions m'arrivent en foule. De toutes ces routes sombres du sous-sol, de toutes ces arcades écrasées, dont les noirs réduits étaient peuplés par mon imagination, je voyais surgir les gladiateurs de César, les chrétiens, proies destinées aux fauves ; je voyais des lions, des tigres, mordant les barreaux de leur prison.

Sur l'estrade principale, où le maire de la ville trône en ce moment, je voyais le consul romain, entouré de ses licteurs, donner, au son de la trompe, le signal des réjouissances.

Deux robustes gladiateurs, entrant dans l'arène, par des issues opposées, se dirigent vers le maître, saluent bien bas et se mettent en garde. Le fer étincelle, le sang coule, la multitude applaudit et le vainqueur plonge son épée dans le cœur du vaincu.

La scène change.

C'est un chrétien souffreteux, hâve, à figure ascétique, au regard mystique, qui s'avance majestueusement. Ses yeux inspirés s'élèvent vers Dieu, ses lèvres murmurent des prières. Il est indifférent à tout ce qui l'entoure. C'est un chrétien, un martyre de la première heure, un pionnier dont le sang fécondera les plaines du christianisme.

Un mugissement retentit tout-à-coup, une grille en fer vient de grincer sur ses gonds, un fauve bondit dans le cirque.

La foule hurle, trépigne d'aise, discute bruyamment sur la férocité de la bête et sur le courage de la victime.

Le lion, aveuglé par la lumière crue du grand jour, s'arrête un instant, jette un regard ahuri et incertain sur la multitude grouillante des spectateurs, lèche ses griffes engourdies, se ramasse sur lui-même, se roule voluptueusement dans le sable de l'arène.

Le chrétien, indifférent toujours, insensible à la peur physique, adresse à l'Eternel ses derniers vœux, le priant de le recevoir dans son royaume céleste.

Le fauve s'est reconnu, ses instincts se ravivent, il voit sa proie, bondit sur elle et la déchire en mille pièces.

Des milliers de voix humaines ébranlent la voûte céleste, des milliers de mains frappent des applaudissements féroces. C'est du délire, c'est l'hystérie de la joie.

*
* *

Soudain tout disparaît, mon imagination se tranquillise, et les arènes, avec leurs arrangements modernes, m'apparaissent dans toute leur crudité brutale.

Une ellipse en palissades entoure le cirque. A une extrémité, une barrière en planches mobiles donne accès au *toril.*

La trompette sonne, le maire de la ville a donné la clef, la cuadrilla espagnole prend place, et un comparse vulgaire, en manches de chemise sales, ouvre la porte aux bêtes.

Un taureau ardent, portant une cocarde tricolore sur le dos, se précipite dans l'arène.

Il piaffe, il renifle, il pioche la terre de son pied nerveux. Il semble dédaigner les cris de la foule. Enfin, il tourne la tête et voit ses adversaires.

C'est une charge à fond. Il attaque celui-ci, celui-là, fait place nette en un instant.

Les toréadors bondissent par-dessus la palissade, à l'abri des coups, et reviennent tout de suite, le danger écarté.

Ce sont les moustiques qui attaquent le lion.

On jette le manteau en proie. Le taureau se lance, donne de la corne dans le vide, se fatigue, s'épuise. Ses flancs battent comme un soufflet de forge, ses naseaux soufflent en tempête. Effaré, il s'arrête enfin, dédaignant des adversaires qui se dérobent sans cesse.

Il faut alors l'exciter.

Un toréador prend de petits bâtons tricolores avec hameçons aux extrémités, se place en face de la bête, cherche à l'attirer à lui, et lui plante adroitement deux dards dans le cou.

Le taureau frémit sous la douleur, se contorsionne, se secoue pour se débarrasser de ces parasites qui lui brûlent l'épiderme, et, dans son impuissance, beugle de souffrance, lançant dans l'espace les cris désespérés d'une douleur sans vengeance.

Il en a assez, il veut se dérober.

Mais ses adversaires reviennent sur lui, l'agacent, l'irritent, le harcèlent sans cesse.

Les picadores, montés sur de vieux chevaux et armés de lances, fondent sur lui à leur tour, le piquent aux naseaux, aux flancs, lui lacèrent la peau de toutes parts, le couvrant bientôt de blessures et de sang.

Le taureau cogne partout, éventre les chevaux dont les boyaux traînent dans l'arène, brise ses cornes sur les balustrades du cirque, gratte furieusement le sol, se précipite en tous sens, apitoyant les échos de ses beuglements de rage et de douleur.

Son sang coule toujours et éclabousse ses ennemis. Deux jets de fumée chaude s'échappent de ses narines, une écume épaisse jaillit de sa gueule sanglante et sillonne ses flancs de leurs stries blanchâtres. Epuisé enfin, vaincu, affaissé, immobile au milieu du cirque, il braque son gros œil rouge sur les spectateurs dont il semble implorer la grâce.

Une buée épaisse de toutes ces horreurs monte lentement de l'arène, envahit les gradins et grise la multitude. Une odeur âcre de fauve, de sang, de sueur humaine se répand partout. Le soleil, un soleil du midi, éclaire cette masse, chauffe les têtes, complète l'ivresse brutale de la foule.

A mort ! à mort ! hurlent toutes les gorges.

Alors la *espada*, souriant, à la figure blafarde, portant un costume magnifique et un chignon de femme, s'avance en saluant, tenant à la main l'épée du meurtre.

Il fait face au taureau, le fascine de son regard de dompteur, l'excite avec un petit drapeau rouge, l'attire à lui, et a l'instant où l'animal, réveillé de sa torpeur, fait un dernier effort pour terrasser son ennemi, celui-ci lui plonge son épée jusqu'à la garde entre les deux épaules.

C'est un coup de foudre, une masse qui s'écrase. A peine un frémissement et le brave taureau git inanimé sur le sol.

Les spectateurs sont debout, convulsionnés dans un délire féroce.

Un nuage de chapeaux, de blouses, de paletots, de cigares, d'oranges, d'éventails, de bracelets s'abat aux pieds du toréador qui salue toujours avec un sourire orgueilleux.

La course est finie, la course va recommencer avec un autre taureau qui mourra aussi. C'est monotone de cruauté.

Le triomphe est pour l'homme, mais l'estime est pour la bête.

*
* *

Tout cela est vraiment pitoyable.

Pour nous, hommes du nord, nous commençons par éprouver une violente émotion et une stupéfaction profonde en face de l'insanité, ou, plutôt, de la cruauté de ces jeux.

Bientôt ces émotions se changent en colère, et l'on se surprend malgré soi à désirer ardemment qu'un de ces pauvres taureaux éventre son ennemi.

La foule est ignoble.

Des femmes, des enfants en bas âge, des adolescents, des jeunes filles manifestent leur approbation et leur blâme avec une violence extraordinaire.

J'ai vu, prés de moi, une mignonne créature, au visage pâle, au regard doux, subitement transformée en furie. Ses yeux dardaient le feu, ses narines battaient la générale, ses mains délicates se gonflaient au choc de ses applaudissements, sa poitrine bondissait par saccades frémissantes. Elle était debout, frappant du pied, criant : bravo ! Finalement, en proie à une vraie crise d'hystérie, elle arrache violemment son chapeau et le jette dans l'arène.

J'étais atterré. Aucun spectacle ne m'avait encore ému à ce point. Ce n'est pas tant le spectacle en lui-même que l'attitude de la foule.

D'ailleurs cette cruauté est bien dans le tempérament latin. C'est une chose à constater sans l'expliquer. Peut-être devons-nous l'attribuer à la chaleur du sang qui brûle comme une lave les veines méridionales.

Qui a inventé ces jeux féroces du cirque ? Les Romains, les latins. Qui a inventé l'Inquisition ? Les Espagnols, les latins. Qui a inventé tous ces supplices terribles, sans nom ? Les latins, toujours les latins.

Race chaude, sanguinaire, aimant les émotions violentes. Trouvez-moi un peuple du nord qui ait ces instincts, ces raffinements de cruauté ?...

Enfin, mes réflexions importent peu. Si vous allez en Espagne, ami lecteur, voyez une course de taureaux et vous m'en donnerez votre opinion.

Ch. des Ecorres.



VIOLETTA

Jadis vivaient dans la bonne ville de Milan (Italie) signor Vincenzo et sa femme, Francesca. Le ciel avait béni leur union en leur donnant de nombreux enfants, et la nature semblait réserver toutes ses faveurs pour Violetta, leur troisième fille.

A peine celle-ci avait-elle atteint l'âge nubile, que Gioanni Capelli vint demander sa main. C'était, d'ailleurs, un jeune homme de bonnes manières, de conversation agréable et disposant d'une belle fortune.

Signor Vincenzo demanda le temps de la réflexion. En agissant ainsi, peut-être n'avait-il pour but que de donner plus de valeur à sa décision ; mais la jeune fille manifesta son impatience et déclara à son père qu'elle voulait épouser Gioanni. Ses fraîches joues s'empourpraient dès qu'il s'agissait de son amant ; elle ne tarissait pas d'éloges sur ses qualités et l'on pouvait facilement croire que leurs relations ne dataient pas que du jour de la demande en mariage. Ils avaient dû échanger quelques paroles ou quelques lettres auparavant.

La bienséance eut peut-être commandé de ne pas céder immédiatement à leurs désirs, mais le père de Violetta ne voulut pas briser le cœur de sa fille plus longtemps ; il donna sa bénédiction avec son consentement et les deux jeunes époux s'envolèrent du toit paternel.

Il serait bien difficile de décrire le bonbeur que Violetta goûta dans sa nouvelle existence. Avec de nouvelles robes et couverte de bijoux, elle venait sans cesse voir ses parents, les invitant à des fêtes, à des soirées ; des jeunes gens, des amis de son mari, la fine fleur de la jeunesse, se réunissaient à la maison et elle rêvait déjà de découvrir, parmi eux, quelques bons partis pour ses sœurs.

On déployait dans ces fêtes le luxe le plus somptueux ; joueurs de luth et de violon, en très grand nombre, charmaient les hôtes de Gioanni et leur procuraient des soirées très agréables.

Mais le père Vincenzo commençait à froncer les sourcils. De quelles ressources disposait donc son gendre pour étaler un pareil faste ? Il prit des renseignements sur sa fortune et ne tarda pas à apprendre que ce train de maison ne pourrait être de longue durée. Il voulut faire des remontrances à Violetta et prévenir sa fille qu'elle courait à la ruine.

Ses sages paroles semblaient porter des fruits ; mais quel ne fut pas l'étonnement des parents lorsqu'ils connurent que les fêtes n'avaient pas cessé, que la prodigalité de leur gendre n'avait nullement diminué, alors que celui-ci ne continuait plus à leur adresser d'invitations. Ils se décidèrent à s'éloigner de plus en plus de ces entêtés qui se refusaient à entendre les bons conseils, qui ne voyaient qu'un but dans la vie : le plaisir.

Enfin, Gioanni et Violetta, qui ne savaient quoi inventer pour dépenser ce qui leur restait de fortune, se décidèrent pour un voyage d'agrément. Ils emmenèrent domestiques et chevaux. Violetta était vraiment ravissante avec son joli minois et son air souriant le matin où ils quittaient Milan par la rue Sainte-Croix pour longer la rivière et disparaître enfin dans les collines.

*
* *

L'année suivante, on apprit qu'ils vivaient sur les bords de la rivière dans une modeste maison ; leur suite se composait d'un homme et d'une femme ; leur jardin, d'une terrasse sur le toit de la maison où ils arrosaient quelques pieds de basilic et de sauge ; ils portaient des habits de laine très simples, et ne vivaient que de macaroni.

Cependant, les parents s'émurent de cette situation et firent tous leurs efforts pour les faire revenir, mais leurs démarches restèrent infructueuses. La jeune femme ne voulait qu'une chose : Gioanni près d'elle. Une cabane, un trou sous terre lui semblaient préférables au palais d'un roi, car son mari la payait de retour par un amour passionné et de tous les instants.

Est-ce à dire qu'il ne s'élevait jamais de nuages à l'horizon ? Non. Tous les deux d'un tempérament ardent, faisaient parfois l'échange de paroles acerbes. Tantôt c'était elle qui, des larmes dans les yeux,

jurait de ne plus avoir de rapports avec lui, vivrait-elle cent ans ; tantôt c'était lui qui déclarait avec serment qu'il ne pouvait plus la voir sous ses yeux, qu'il la trouvait trop laide ; mais ces moments de colère se perdaient dans un baiser et des paroles de pardon tombaient aussitôt de leurs lèvres.

Cependant, dans cette surexcitation, Gioanni songeait à ses malheurs et il formait le projet de refaire sa fortune, dut-il lui en coûter la vie.

Un jour, il remarqua le mauvais état des chaussures de sa femme, le pied passait à travers ; il eut honte et se décida de passer de la parole aux actions. Il réunit ce qui pouvait lui rester de son immense fortune et s'aboucha avec des commerçants pour obtenir des renseignements. Il se mit vite au courant des usages du commerce, prit part à quelques opérations, et eut assez de chance pour doubler son petit avoir.

Le succès l'encouragea, Violetta vit déjà la fortune souriante revenir à grands pas.

Le négociant qui avait associé Gioanni à ses affaires, satisfait de son intelligence, de son activité, résolu à mettre à profit ses qualités, ses aptitudes, l'envoya à Chypre pour le représenter, placer ses produits et faire des achats.

Gioanni allait donc quitter sa femme.

*
* *

Au départ de son mari, Violetta fut sollicitée par ses parents de venir vivre avec eux, mais elle se refusa à condescendre à leurs désirs. Elle ne voulait pas quitter le foyer de ses amours : elle tenait à rester indépendante, sans avoir à souffrir le joug de sa mère et de ses deux sœurs aînées. Une femme mariée doit être libre.

Ses parents furent très froissés de ce nouveau refus et ils jurèrent de ne plus s'intéresser à elle, de la laisser seule dans sa pauvre chaumière.

Mais Violetta avait confiance.

Dans quelques mois, à la fin de l'année, l'homme de ses rêves lui serait rendu plus riche que jamais ; les fêtes recommenceraient avec accompagnement de harpes et de violons. Elle passait ses jours à rêver à l'émotion qu'elle éprouverait lors du retour de Gioanni, elle goûtait déjà ses caresses et se voyait, penchée sur son épaule, écoutant les bon-

nes nouvelles. Elle ne parlait que de lui à la vieille Tita, sa bonne, qui s'était toujours montrée très dévouée pour ses maîtres. Celle-ci se croyait d'ailleurs de la famille et insensiblement son imagination lui avait laissé entendre qu'elle était une parente éloignée des Gioanni.

***

L'époque du retour était arrivée, et déjà Violetta ne pouvait plus contenir sa joie, quand, un matin, elle reçut une lettre et une bourse pleine de ducats. "Prends un peu patience, lui disait son mari ; je quitte Chypre pour aller à Malte, où des affaires très importantes m'appellent."

Que de baisers inondés de larmes elle déposa sur cette lettre.

Une année s'écoula, bien longue pour Violetta ; cependant, elle reprenait courage, car le temps de la séparation touchait à sa fin. Mais une nouvelle lettre lui apportant encore de l'argent lui faisait savoir que, loin de pouvoir venir serrer dans ses bras l'objet de son amour, le voyageur devait aller jusqu'en Cochinchine.

Violetta parut très émue de ce contre-temps et elle résolut d'écrire à son mari. L'ennui commençait à s'emparer d'elle et elle pleurait souvent. Elle n'avait aucunes distractions et ne voulait pas sortir pour exposer le nom de son mari aux quolibets des mauvais plaisants. Une jeune femme, jolie, ne saurait aller souvent dans le monde en l'absence de son mari sans s'exposer au danger. Elle résolut donc de vivre retirée, ne voyant personne, ne dépensant que le strict nécessaire pour sa maison.

Elle lui disait tout cela dans une lettre, mais le mari dut être peu touché des bonnes intentions de sa femme, car au lieu de précipiter son retour, il lui fit savoir qu'il allait à Shang-Hai.

Violetta manifesta la plus grande force de caractère en se refusant à chercher le vrai motif de ce long voyage. Elle se contenta d'attendre sans jamais trahir son impatience, sans perdre courage.

Même, de pâle et languissante qu'elle était la première année, elle devint rose et forte, et la vieille Tita ne manquait pas de lui dire qu'elle était de plus en plus belle.

Son caractère changeait : sans oublier l'affection qui lui avait si longtemps serré le cœur, elle cherchait, au dehors de cet amour, quelques distractions. Elle voulait se rendre compte de tout ce qui se passait autour d'elle. Elle prêtait une oreille attentive aux bavardages de Tita, aux racontars de la rue. Le tapage fait par les Orsini, le prix des pastèques, les allées et venues des voisins, tout l'intéressait.

Les Orsini, dont il était si souvent parlé par Tita, étaient des personnages importants. De naturel arrogant, querelleurs, ils mettaient souvent, à la moindre provocation, tout Milan en révolution. Une échauffourée de ce genre venait de commencer ; on entendait le cliquetis des armes de tous côtés et les cris des combattants. Les personnes se renfermaient et fortifiaient leurs maisons. C'était surtout en ces moments que se faisait sentir l'utilité d'un homme énergique et fort, car les rencontres les plus animées avaient toujours lieu dans les environs de la ville. Violetta et Tita, mortes de frayeur, regardaient à travers un judas percé dans les contrevents et il leur semblait déjà entendre les épées frapper sur le seuil de la porte. Le vieux Dominico, le seul domestique conservé par Gioanni, s'était posté derrière la porte assurée par de forts verrous, et bien qu'armé d'une hallebarde et d'une dague, il n'inspirait aux deux femmes qu'une confiance très limitée. Pendant trois nuits, elles ne purent prendre aucun repos et c'est alors que Tita dit à sa maîtresse :

— Ma chère maîtresse, que tous les saints du ciel soient témoins de la sincérité de mes intentions, mais je pense que lorsque personne ne s'occupe de nous protéger, il est de notre devoir de nous en occuper. Actuellement, votre mari, oh ! que Dieu me garde d'en parler mal, ne peut rien faire pour nous éviter ces ennuis. Il n'a même pas pris la précaution de nous confier à sa famille ; je suis votre seul soutien, mais je ne suis qu'une faible femme. Il ne l'a pas fait parce qu'il croyait à une absence de courte durée, si bien qu'aujourd'hui il ne vous reste qu'à rentrer chez vos parents, ce que vous ne voulez à aucun prix, ou à rester sans cesse exposée aux dangers que nous connaissons. Dans ces conditions, il me semble que vous devriez vous placer sous la garde d'un membre de la famille de votre mari, en attendant le retour de celui-ci.

“Si les femmes, en certains cas, sont supérieures aux hommes, dans des épreuves comme celle que nous venons de traverser, elles manquent d'expérience et de courage.

— Que devons-nous faire, répliqua Violetta ; à qui nous adresser ?

— J'ai mûrement réfléchi, reprit la vieille, et je pense que nous n'avons rien de mieux à faire que de voir signor Pellegrino, parent éloigné de votre mari, il est vrai, mais qui nous est très attaché ; il porte le nom de Bacci et les Bacci sont de la famille des Capelli.

“Ce qui me le fait préférer à tous les autres, c'est l'admiration que j'ai pour son caractère. C'est, d'ailleurs, un homme respecté de tous et sa présence ici ne saurait porter ombrage à votre mari.

“Jadis, signor Gioanni m'envoya lui emprunter un luth : vous vous souvenez sans doute du moment. Le musicien Cirilli avait brisé le sien sur la tête de Nuto et la sérénade était interrompue. Je m'y

rendis, il vint lui-même me parler quand il apprit que nous étions du même sang, il se mit à rire et m'appela sa cousine. Personne, à mon avis, ne saurait nous être aussi utile, personne ne saurait aussi bien que lui faire le nécessaire pour assurer notre tranquillité. Que le diable emporte les Orsini, depuis le premier jusqu'au dernier, et, par la Madone, si tout est tranquille, je vais envoyer Dominico le chercher !"

C'était l'heure de l'Angelus, le bruit s'était calmé et le danger avait disparu. Les contrevents des fenêtres ouverts, les personnes, il y a un instant si timides, se hasardaient à sortir la tête avec la prudence du limaçon qui montre ses cornes.

Violetta était montée sur le toit et arrosait ses plantes à demi-mortes de sécheresse. Elle respirait tranquillement à pleins poumons. Il n'y avait plus d'hommes en armes sur les ponts ; les bateaux traçaient en paix leur sillage sur la rivière, et, sous un grenadier, dans un jardin voisin, deux amoureux babillaient à l'aise.

Mais Tita venait d'appeler sa maîtresse qui, surexcitée comme si quelque chose de nouveau était arrivé descendit rapidement.

Elle se trouva pour la première fois en face de signor Pellegrino Bacci, qui s'était empressé de répondre à ses désirs.

Que vit-elle ? Un homme qui n'était plus de la première jeunesse, mais qui présentait un extérieur avenant, une physionomie plutôt agréable que belle, plutôt sympathique que très engageante. Sa barbe et ses cheveux étaient clairsemés, son nez long, son front haut, ses yeux petits mais pleins de douceur, il dénotait l'homme de manières courtoises.

Et lui, quelle impression dut-il ressentir ? Violetta était au printemps de la vie, elle avait à peine dix-huit ans.

Un regard doux et brillant sortait de ses yeux pleins de vie. Son aimable sourire laissait voir entre des lèvres roses des dents admirables de blancheur. Par sa taille moyenne et ses cheveux simplement agencés, elle ressemblait à une enfant, mais à sa voix il était facile de reconnaître la femme.

Elle le remercia très poliment de son dérangement, lui fit part de ses frayeurs et de la nécessité où elle se trouvait d'avoir un appui.

Pellegrino répondit en parfait gentilhomme, et lui inspira une confiance plus grande que n'eut su le faire le meilleur de ses amis d'enfance.

Le soir, dans leur chambre, Violetta, qui était restée longtemps rêveuse, dit à Tita : " Mais notre signor Pellegrino est le plus parfait des hommes à ma connaissance, et je ne vous le cache pas, il m'a rendu le courage ; je me sens plus forte que jamais. Vous avez eu une excellente inspiration et je ne doute pas qu'il nous procure le plaisir tout en nous rendant de grands services. Quand il m'a demandé ce qu'il pou-

vait faire pour nous être agréable, je l'ai prié de venir demain matin et d'apporter les nouvelles de l'état de la ville."

Le lendemain et les jours suivants, Pellegrino vint voir Violetta et ne tarda pas à si bien se faire dans sa nouvelle société, qu'il se crut bientôt un membre de la famille ....

Quoique de modeste fortune, Pellegrino avait de très belles relations. Il comptait parmi ses amis des poètes, des philosophes, des artistes qu'il recevait souvent à sa table. Un étranger de distinction venait-il visiter la ville, il prenait rang parmi les notabilités chargées de le recevoir. Dans les concours, une place d'honneur lui avait été maintes fois réservée parmi les membres du jury. Ce n'était donc pas à sa richesse qu'il devait ces marques d'estime; son savoir-vivre, son caractère distingué avaient seuls contribué à l'élever au premier rang parmi ses concitoyens.

Chaque jour, Pellegrino se rendait donc près de ses protégées et leur procurait un joyeux passe-temps en leur racontant les nouvelles, les cancans de la ville; il se tenait à leur disposition pour répondre à leurs désirs. En outre, il présenta à Violetta sa belle-sœur, une veuve de très grande condition, et qui pouvait lui servir de compagne dans ses promenades, dans ses excursions à travers la campagne.

Madame Onesta de Bacci avait beaucoup de goût pour la musique; elle chantait à ravir, quoique sa voix n'eut pas toute l'étendue, toute la puissance désirables.

Dès qu'elle connut la passion de son hôtesse pour la musique, elle apporta son luth, pour pouvoir chanter chaque fois qu'on manifesterait l'envie de l'entendre.

Pour chasser les ennuis qui dévoraient le cœur de Violetta, Pellegrino lui apprenait à toucher du luth et il poussait même la gentillesse jusqu'à lui offrir de ces petites choses qui ne nous engagent pas: des fleurs, des fruits, de petites pièces de vers de l'auteur en renom.

Violetta, vous pouvez le croire, n'était pas insensible à ces marques d'attention. Elle se croyait au ciel et bénissait celui qui chassait sa tristesse, qui avait toujours quelque bonne nouvelle à lui raconter, qui savait sonder les causes de sa mélancolie et rasséréner son âme attristée. "Pourquoi cet abattement? lui demandait-il; hier, vous ressembliez à l'oiseau qui chante sur la branche; aujourd'hui, vous avez la tristesse d'un moineau dans sa cage." Hélas! elle pensait toujours à Gioanni, elle rêvait à son retour.

Ces bonnes relations, empreintes de la meilleure amitié, comme de la plus grande réserve, durèrent assez longtemps pour faire croire à Pellegrino qu'il se trouvait le protecteur d'une petite nièce charmante.

Celle-ci, de son côté, le regardait comme un bon vieux parent qui ne demandait qu'à lui être agréable, et auquel elle pouvait faire supporter tous les badinages d'une enfant.

*
* *

Enfin, le temps fixé pour le retour de Gioanni était arrivé ; elle en parlait sans cesse — son Gioanni, son ange, oui, il était beau comme un ange, il était bon comme un ange. — Et puis, elle ne l'avait pas vu depui si longtemps ! Quel bonheur de lui sauter au cou !.............

*
* *

Le lendemain, quand Pellegrino vint lui présenter ses compliments et s'informer de sa santé, il l'entendit pousser des cris. Il s'élança dans l'escalier, pénétra dans sa chambre, oubliant toute discrétion, pour essayer de la calmer, de la consoler.

Elle se tenait debout au milieu d'un tas de débris, de morceaux de papier, de lambeaux de soie cramoisie, de pièces d'or éparpillées de tous côtés. Elle repoussait tout cela avec son pied et ses mains, fiévreuses, s'efforçaient de déchirer aussi menu que possible une jolie bourse de soie.

En vain, Tita essayait de la calmer. Elle se lamentait à haute voix ; ses yeux pleins de larmes, lançaient des éclairs de colère. Elle s'avança vers Pellegrino ; la voix entrecoupée de sanglots, le cœur gonflé de tristesse et le visage plein de feu, elle s'écria :

—Vous arrivez à temps, Monsieur, pour trouver devant vous la plus malheureuse des femmes : il ne vient pas, ce brave mari. Figurez vous qu'il est remonté jusque vers le nord de la Chine ; vers des régions d'où il ne reviendra jamais. Et il m'envoie de l'or pour toute consolation. Mais voilà ce que j'en fais de son or.

Et elle jetait de ses doigts crispés les belles pièces qui s'éparpillaient sur le plancher.

—Oh ! non, continua-t-elle, je ne souffrirai pas plus longtemps ; vous, Monsieur, qui avez vécu si longtemps dans ma société, vous serez bien aimable de me quitter. Je veux jeter à la rivière tout ce qu'il peut avoir ici, je veux me venger. Hélas ! moi qui priais le ciel, la nuit dernière, de favoriser son retour, qui faisais brûler un cierge à la Madone dans chaque église de la ville, qui ne pensais qu'à lui, qui me

tenais constamment enfermée, qui ne voulais pas prendre le moindre plaisir sans lui, moi qui n'ai goûté que tristesse et ennui depuis son départ, devais-je être traitée ainsi ? Mais lui, que fait-il ? quels secrets attachements peuvent le retenir si longtemps éloigné. Ah ! je ne veux pas y penser !

Et elle tomba à genoux, disant : "Mon Dieu, faites-moi donc mourir ; la vie est un fardeau trop pesant ; mon Dieu, mon Dieu !"

Pellegrino aurait vivement désiré la consoler, mais que dire à cette femme morte de douleur ? Il sentait sa langue s'attacher à son palais et pas une parole ne pouvait sortir de sa bouche. Tita se préoccupait surtout de ramasser les ducats, tout en balbutiant quelques mots.

Enfin, cet accès de surexcitation se calma. Violetta avait un bon cœur ; et, comme toutes les femmes qui se mettent dans une colère noire pour devenir aussitôt douces comme des agneaux, elle ne put s'empêcher de revenir à de meilleurs sentiments à l'égard de son mari.

"Je ne serai plus, dit-elle, assez insensée pour renouveler ces crises ; je l'attendrai tant qu'il plaira à Dieu de le tenir éloigné de moi ; quand il viendra, il sera le bienvenu, mais d'ici là, je vais essayer de passer le temps le plus agréablement possible."

La mauvaise humeur de la belle Milanaise avait disparu ; tout semblait rentré dans l'ordre. Cependant elle ne parlait plus aussi souvent de son mari et si la conversation tombait sur ce sujet, elle en causait comme de choses écoulées depuis cent ans, comme d'une fable.

Depuis qu'elle avait reçu la dernière lettre de Gioanni, elle semblait redoubler d'attention pour Pellegrino. Ses boutades, ses exigences se faisaient de plus en plus sentir. Etait-elle triste, Pellegrino devait l'être. Avait-elle le cœur content, il devait avoir la figure joyeuse. Caprice de femme, bien fait pour justifier ce qui va suivre.

*
* *

Un soir d'été, après une journée très chaude, Violetta, Pellegrino et Tita se trouvaient sur la terrasse pour respirer le grand air. Les derniers rayons du soleil lançaient sur les toits des lueurs fugitives, la rivière aux eaux jaunes coulait en paix au pied de la maison ; le bruit de la ville, le son des cloches, les aboiements des chiens, les cris des marchands ne troublaient plus le repos.

Violetta demanda à Pellegrino de lui raconter une historiette triste, car elle-même devenait rêveuse, mélancolique, ou bien de lui chanter une mélodie. Il prit son instrument et se mit à rendre une de

ces charmantes romances qui donnent au cœur de si douces émotions. Violetta, la tête sur le dossier de sa chaise, les bras pendants sur sa poitrine, écoutait, les yeux à demi fermés.

Pellegrino crut qu'elle dormait, et il cessa de chanter, mais elle se réveilla aussitôt. "Oh! que je suis fatiguée, la chaleur est encore accablante, je me sens épuisée et triste. Qui sait où est Gioanni? Chez les Chinois? Sont-elles gentilles, les Chinoises? je le pense; mais je n'en sais rien. Il est, d'ailleurs, si loin. Et puis, il ne peut pas m'avoir abandonnée, mon Gioanni, non, ce n'est pas possible!"

— Dois-je chanter encore? demanda Pellegrino, voyant Violetta se livrer de nouveau à de tristes réflexions.

— Non, merci, il est temps de se reposer, mais vous recommencerez un autre soir, un autre jour, oui, tous les jours, jusqu'au moment où les saints me rendront mon mari. Mais avant de nous retirer, jetez donc un coup d'œil dans le jardin voisin, et voyez si les amoureux sont toujours sous le grenadier.

— Volontiers; je pense voir des ombres, mais l'arbre les cache à demi.

— Oh! qu'ils sont heureux! ils ne trouvent pas le temps long. Eh bien! bonsoir, signor Pellegrino. Il ne serait vraiment pas fâcheux que je puisse reposer cette nuit, pour me refaire de toutes les nuits que j'ai passées sans sommeil. Attendez un moment que j'essaie de distinguer si l'on voit une robe blanche.

" Oui, c'est elle; vous ne pouvez vous figurer quelle émotion je ressens. Je pense que c'est moi. Nous avions l'habitude de nous rencontrer dans le jardin, à l'abri de tout soupçon. Il est vrai, je n'étais pas en blanc, j'étais vêtue de noir, et, comme la porte n'était pas ouverte, Gioanni escaladait le mur. Sainte-Madone, aurait-il oublié ce bon temps?"

Et, en disant ces mots, elle cacha son front dans ses mains et se prit à pleurer.

Pellegrino voulut l'arrêter, et, agissant comme un enfant, dans sa naïveté, il lui saisit les mains pour l'empêcher de pleurer; il se permit même de déposer un baiser sur l'une, pendant qu'avec l'autre Violetta se cachait toujours le visage.

La jeune femme ne semblait tout d'abord y attacher aucune importance, quand, tout à coup, elle retira vivement sa main. Elle se jeta en avant et dit d'une voix entrecoupée de sanglots: "Que faites-vous? Vous en qui j'ai mis toute ma confiance, joueriez-vous près de moi le rôle du serpent? Non, je ne l'aurais pas cru; que pensez-vous donc de moi? Mais sortez, il vaut mieux que je ne vous voie plus ici!"

Pellegrino ne comprenait rien à ces paroles et il se retira tout confus et attristé. Il ne ferma pas les yeux de la nuit. Le lendemain

matin, il envoya sa bonne Félina porter à Violetta une lettre très simple dans laquelle il sollicitait une entrevue pour donner ses explications et au besoin faire des excuses.

Elle consentit à le recevoir, mais elle le fit avec froideur. Par un caprice bien féminin, elle s'était habillée de noir et très simplement, elle ne portait ni fleurs, ni rubans, ni épingles d'or dans sa chevelure; sa contenance était sévère, même hautaine.

— J'avais d'abord juré de ne plus vous revoir, dit-elle, et je ne comprends pas pour quel motif je manque en ce moment à ma promesse; mais enfin si vous avez quelque chose à dire, parlez. Je ne saurais, d'ailleurs, craindre pour ma personne. Mon vieux serviteur Dominico est à deux pas et il me suffira de l'appeler pour qu'il vienne à mon aide; parlez donc.

En entendant ces paroles, Pellegrino se sentit plus ému qu'il ne l'avait jamais été. Qu'était donc cette femme nerveuse, pour lui faire peur et lui faire perdre toute assurance? Que lui avait-il donc fait?

"Laissez-moi, noble dame, vous dire que j'ai pour vous la plus profonde estime; et vous verrez, vous vous convaincrez, dans le calme de la réflexion, que mes actes n'ont jamais dépassé les limites de l'honnêteté. Je puis être blâmable d'avoir osé ce que j'ai fait, mais sur mon honneur, je vous affirme que je n'étais guidé que par les sentiments de la plus respectueuse amitié. Aurais-je abusé de la confiance de celle que j'aimais comme mon enfant, quand mon plus grand bonheur était de lui être agréable? Vous n'avez le droit de me donner tort que si vous me prêtez des intentions qui n'ont jamais été dans mon esprit. Ne m'aurait-il pas fallu voir en vous des défauts auxquels, Dieu du ciel, je n'ai jamai songé. Encore une fois, j'ai agi sans réflexion, comme quelqu'un qui dépose un baiser sur un bouton de rose dans le jardin. Si vous ne pouvez croire à ma naïveté, vous me rendrez à jamais malheureux; si, au contraire, vous daignez ajouter foi à ma parole, vous conviendrez que vous m'avez traité avec trop de sévérité. Qui êtes-vous, noble dame, et que suis-je? — La vanité ne saurait me fermer les yeux pour ne pas voir qu'entre vous, que la nature a faite si belle, si aimable, si riche, et votre humble serviteur, il y a une distance infranchissable. Vous êtes comme la rose qui vient d'éclore, vous entrez dans la vie, tandis que j'ai déjà parcouru plus de la moitié de mon chemin. Où puiser l'audace pour avoir de telles aspirations? Je n'avais qu'un but, vous être agréable le plus possible et, je vous le demande en grâce, croyez à la sincérité de mes explications.

Violetta écoutait sans, cependant, laisser entrevoir la moindre émotion.

"Si vous le désirez toujours, continua Pellegrino, je cesserai ces visites qui me procuraient tant de charmes. Je ne veux pas troubler

votre bonheur, il est pour moi la chose la plus sacrée. Mais au moins, accordez-moi le pardon et ma reconnaissance n'aura pas de bornes. Ne rendez pas à jamais malheureux un homme qui ne songe qu'à conserver votre estime."

Violetta se retourna soudain. "Oui, Pellegrino, dit-elle, en rapprochant ses deux mains de ses épaules, je vous pardonne comme Dieu me pardonnera ma méchanceté à votre égard; je vous ai causé tant de chagrin pour un acte en réalité sans importance, mais si vous le voulez, n'en parlons plus, oublions tout cela."

Alors leur amitié ne devint que plus grande et ne se démentit plus un seul instant pendant le voyage de Gioanni.

***

Cependant, ce voyage touchait à sa fin; Gioanni écrivit qu'il serait bientôt de retour. Sa lettre, datée d'Alexandrie, laissa croire à sa femme qu'elle ne serait plus déçue dans ses espérances.

Je vous laisse à concevoir la joie qu'éprouva Violetta; elle avait déjà oublié les ennuis qu'elle avait soufferts pendant cette longue séparation. Elle sentait déjà les baisers de son mari se déposer brûlants sur ses lèvres; elle le serrait dans ses bras et l'enlevait sur sa poitrine. Vite, il fallut nettoyer la maison, la bien garnir pour recevoir dignement son mari.

Pendant que Tita et Dominico travaillaient, Pellegrino arriva, et quelle ne fut pas sa surprise en voyant les chaises les unes sur les autres dans un coin, les fenêtres sans rideaux et l'eau couler de tous côtés sur l'aire de pierre.

"Gioanni arrive! s'écria Violetta; cette fois, il ne saurait y avoir de doute. Allez, cher ami, faire brûler de beaux cierges à la Madone; il nous revient, d'ailleurs, riche comme un Saladin."

Pellegrino qui, il faut bien le dire, se trouvait fort surpris de l'arrivée si inespérée de signor Capelli, trouva la jeune femme soucieuse. Elle l'appela dans l'embrasure de la fenêtre qui donnait sur la rivière et elle lui dit: "Votre plus grand désir, mon cher Bacci, est de me voir heureuse, et soyez certain que j'aurai pour vous une reconnaissance qui ne cessera qu'avec la vie. Mais au nom de cette amitié que vous me témoignez, laissez-moi vous faire une prière: soyez donc assez aimable pour cesser momentanément vos visites aussitôt que mon époux sera de retour. Vous ne saisissez peut-être pas comme moi le motif qui dicte cette prière. Bien que vous soyez son parent, cela ne serait peut-être pas un motif suffisant pour excuser à ses yeux l'intimité

dans laquelle nous avons vécu. Peu à peu je le mettrai au courant. D'ailleurs, nous voyagerons, nous irons vous voir. Ne me refusez donc pas, ne me faites pas de peine dans ce jour béni, si attendu et que le ciel m'accorde en récompense de nos prières."

" Sans doute, répondit Pellegrino, je n'ai jamais rien autant souhaité que de vous voir heureuse ; je considérais comme le premier de mes devoirs d'obéir au moindre de vos désirs. Mais, permettez-moi de vous le dire, n'envisagez-vous point la situation en ce moment sous une seule de ses faces ? Ma présence ici peut s'expliquer assez facilement à votre mari. Au contraire, si je me retire il apprendra par d'autres mes visites quotidiennes et ne sera-t-il pas fondé à dire : "Mais quoi, pourquoi te quitta-t-il au moment de mon arrivée ? A-t-il quelque chose à redouter ?" Je ne veux pas, chère Violetta, vous adresser le plus petit reproche, mais ne vous semble-t-il pas que cette séparation qui me causera tant de peine, ne se justifie pas ? Si tel est votre désir, j'obéirai. Quand vous aurez trouvé mon absence assez longue, rappelez-moi de mon exil et je serai heureux de vous revoir. Je vais donc partir, mais je ne veux pas rester à Milan, je me rendrai à Venise, près de vieux amis. Adieu, donc, Madame, que Dieu vous donne la santé et le bonheur."

*
* *

Cette séparation fut bien pénible de part et d'autre. Pour Pellegrino, c'était la fin de ces douces journées qui semblaient comme des rêves de bonheur. C'était déjà la fin d'une vie agréable, du seul instant de son existence où il avait réellement goûté le bonheur. Il fallait donc se résigner à l'exil. Ses préparatifs de voyage furent promptement terminés, mais avant de quitter la ville, il envoya comme dernier adieu à Violetta un grand panier de roses rouges et blanches ; il croyait encore que ces fleurs éphémères graveraient mieux dans son cœur le souvenir de celui qui s'en allait bien loin par amour pour elle. Il s'assura aussi d'un ami qui le tiendrait au courant de tout ce qui allait se passer au retour de Gioanni.

De son côté Violetta voyait avec chagrin le départ de son ancien compagnon. N'avait-il pas été pour elle pendant le long voyage de son mari le protecteur dévoué qui l'avait rassurée dans le danger, qui l'avait consolée dans ses peines, qui, chaque jour, à chaque instant, s'étudiait pour lui être agréable. C'était cet homme plein de désintéressement, plein de dévouement, au cœur d'or, dont elle devait se séparer pour longtemps, peut-être pour toujours.

*
* *

Gioanni Capelli était de retour et déjà par toute la ville courait le bruit des beaux résultats qu'il avait obtenus en affaires. Non seulement il avait rapporté des sacs bien garnis d'or, mais il s'était créé de si belles relations commerciales que le développement de sa fortune était assuré.

Près de Violetta il se montra très empressé. Aussi tendre les premiers jours, comme il est d'usage de le faire après une longue séparation, il lui offrit des cadeaux admirables, qu'il avait rapportés d'Orient, et la jeune femme crut d'abord retrouver Gioanni tel qu'il était les premiers temps de leur mariage. Mais si elle l'aimait toujours autant, elle avait aussi les mêmes goûts pour les fêtes, les bals ; elle était restée jeune.

Au contraire, Capelli, auquel le soleil d'Orient avait brûlé la figure, n'avait plus cette gaieté de vingt ans. Il ne passait plus les journées près de sa femme, il parlait beaucoup moins et semblait sans cesse préoccupé de ses affaires. Le jour, le soir, on le voyait toujours dehors avec des commerçants, et seules les transactions commerciales semblaient dignes de son intérêt.

Et si Violetta voyait avec plaisir les ducats rentrer au logis, elle n'en souffrait pas moins de l'indifférence de son mari. Qu'était donc devenus son amour et les bons soins qu'il se plaisait à lui prodiguer avant son départ ? Il lui fallait passer le temps seule, sans affection et souvent dans les pleurs que fait verser l'ennui.

Gioanni était de retour depuis plus d'un an quand un évènement fit renaître la gaieté dans la famille. Violetta venait de mettre au monde un beau bébé.

Le père, le cœur débordant de joie, fit part de la bonne nouvelle à tous les membres de la famille. Il invita pour le baptême les parents de sa femme, les siens et Violetta sut ne pas oublier Pellegrino.

Une fête admirable, avec le luxe des anciens jours, fut donnée en l'honneur du nouveau-né et de ce jour reprirent les bonnes relations d'autrefois. En un mot, les portes de la maison furent réouvertes et le bon Pellegrino, devenu l'ami de Capelli, put à son aise et au grand plaisir de Violetta, renouveler ses visites à la villa des bords de la rivière.

Si l'absence est le plus grand des maux, n'a-t-on pas raison de dire que pour ramener la joie au foyer domestique, rien ne saurait le faire comme la naissance d'un enfant ?

A. Girard.

LE VIEUX CHATEAU

— OU —

LE CHATEAU DE RAMEZAY

C'est ainsi qu'on appelle cette humble maison bourgeoise qui s'élève, ou, pour mieux dire, qui s'abaisse devant notre fier et hautain Hôtel de ville. Un château, cela ? Il n'en a pas plus l'air que la cabane de mon grand-père. Où sont ses tourelles, son donjon, ses fossés, ses ponts-levis, ses machicoulis ? Un château, cela ? Mais dans nos vieilles campagnes, les *habitants* ne se bâtissaient pas autrement, du temps des Français, et jusqu'à il y a cent ans et moins. C'est le cas de dire que des châteaux comme celui-là on en voit à toutes les portes. Un château, cela ? Mais si c'est un château, toute la ville de Montréal n'est donc qu'un amas de palais ? De quel nom désignerez-vous alors le Palais de justice, le Bureau de poste, l'Hôtel de ville, nos banques, nos grands bazars de la rue Sainte-Catherine, les résidences princières qui parsèment les plis de la robe verte de la montagne jusqu'à la hauteur de la taille ? Il faudrait en faire des merveilles, autant de palais d'Aladin, si l'on fait un château de cette longue maison basse à un seul étage, badigeonnée de bleu pâle, avec de grandes fenêtres qu'on dirait aveugles, car on n'aperçoit jamais personne derrière leurs carreaux, avec ses sept lucarnes, autant de cornettes de nonnes qui n'ont pas l'air de vous voir sur la rue. Comme on la passait au bleu, l'autre jour, je me suis approché de cette bonne vieille maison, et sous les décortications d'une chemisette de chaux, j'ai trouvé une camisole de brique, rhabillant comme par dessus, un corps de pierre. En examinant les pignons, on constate de

premier œil que le bâtiment primitif, construit en pierre, a été subséquemment revêtu de briques, par endroits; on distingue, ici et là, quelque chose qui ressemble à des *câlines,* sous l'angle du toit, affublement de date comparativement récente. Deux cheminées exhalent, là-haut, l'une d'épaisses bouffées de fumée — c'est la cheminée de la cuisine — chargée d'odeurs de fourneaux et d'épices; l'autre fait éclater en étincelles crachées en étoiles au dehors, la bûche d'épinette allumée sur les chenets du salon. Que de repas plantureux ont été cuits sur les broches de la première cheminée, que de doux échanges de sentiments ont été éclairés au foyer de l'autre cheminée! De nobles chevaliers, en costume de cour, portant velours, jabots, dentelles, culotte, bas relevés sur mollets nerveux, épée battant dessus, toupet poudré, coîte au dos, ont fréquenté cette maison. De jeunes et belles châtelaines, dans un nuage de poudre et de parfums, y tenaient cour d'amour. C'était sous le règne de Louis XV, en pleine efflorescence de l'art d'aimer. A la veille de la bataille de la Monongahéla, ou de la bataille de Carillon, un de Beaujeu ou un Montcalm venaient ici, faire nouer un ruban à la garde de leur épée, pendant qu'une douce voix noyée de larmes chantait, en s'accompagnant sur l'épinette :

Adieu, beau mousquetaire,
Il faut fuir cette terre,
L'amour saura se taire
A l'heure des combats;
On quitte ce qu'on aime
Lorsque le roi lui-même
Quitte son diadème
Pour suivre nos soldats :

Pars, mon Gaston, va chercher la gloire,
Va combattre sur nos remparts,
Là-bas t'attend la victoire,
Pars, mon Gaston, pars.

Combats pour ton amante,
Et toujours triomphante,
Que ta main si vaillante
Guide nos défenseurs ;
Sur ton front que j'embrasse,
Mon Gaston, le ciel fasse
Qu'au retour, moi, je place
La palme des vainqueurs.

Déjà le canon tonne,
La trompette résonne,
Des adieux l'heure sonne.
Prends ce gage d'amour,
Doux et pieux mystère,
Talisman d'une mère ;
Cette croix qui m'est chère
M'assure ton retour.

Pars, mon Gaston, va chercher la gloire,
Va combattre sur nos remparts,
Là-bas t'attend la victoire.
Pars, mon Gaston, pars.

Un dernier baiser mouillé d'une larme, et Gaston était sacré héros. Un des plus beaux mots de guerre date de ce temps-là, de la bataille de Fontenoy :

"Tirez les premiers, Messieurs les Anglais."

Il y a, sans doute, beaucoup à redire sur les mœurs plus que légères de cette époque, mais n'oublions pas que de cet engrais est sortie la fleur de la liberté dont nous respirons si délicieusement les parfums, aujourd'hui.

Une balustrade à poteaux bedonnants courait sur la devanture, en longeant le trottoir, crevée par deux barrières en fer, à barreaux lancéolés aux deux extrémités. Les portes sont béantes, par l'absence de tout intérêt de garde. Il reste là, toutefois, trois peupliers de Normandie, montant la garde, au nom de la France. N'avez-vous jamais été frappé de la ressemblance d'un peuplier de Normandie avec une sentinelle, l'arme au bras ? Ces arbres-là, venus de France, marquent notre chemin, d'étape en étape, en gagnant l'ouest. Déjà, ils sont fort avancés dans la province d'Ontario, et comptons qu'un bon jour il en fleurira des tiges sur les bords mêmes de l'Océan Pacifique.

Châteauneuf ou Neufchâteau, ça se comprend, mais *Vieux Château*, c'est pour le moins bizarre dans le Nouveau-Monde, à Montréal surtout, qui compte à peine deux siècles et demi d'existence. En Europe, il n'est pas rare de voir des châteaux qu'on a pris trois ou quatre siècles à construire. A quel âge seront-ils vieux ? Ne sont-ils pas vieux avant de naître ? Mais je serais curieux de savoir, comme question archéologique, à quelle date notre prétendu château s'est appelé "Vieux

Château" et pourquoi? On ne bâtit pas une maison avec un pareil nom qui peut convenir à des ruines, nullement à une bâtisse. Construire un vieux château, cela est-il possible? Je vous le demande. Autant vaudrait dire: "A Montréal est né, hier, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans." Qui me dira quand on a commencé à désigner le Château de Ramezay sous la dénomination de Vieux Château? Si Monsieur l'abbé H. Verreau voulait s'en donner la peine, nous serions vite renseignés sur ce point; mais aurait-il le temps de s'occuper de pareilles bagatelles?

Toutefois, c'est à ce savant légataire de la sabretache de M. Viger que j'emprunte les notes suivantes se rapportant au "Vieux Château," telles que publiées dans le *Journal de l'Instruction Publique* du mois d'août 1857:

"Dans un pays comme le nôtre, où tout, pour ainsi dire, ne date que d'hier, dans une ville où les incendies et un élément aussi destructeur pour le moins, aux yeux des archéologues, le progrès, ont exercé et exercent encore tant de ravages, c'est une véritable bonne fortune que de rencontrer un monument dont l'existence remonte à plus d'un siècle, et qui nous rappelle des souvenirs historiques d'une certaine importance. Nous avons eu ce bonheur, en voulant connaître l'histoire du Vieux Château, où se trouvent aujourd'hui les bureaux de l'Instruction Publique du Bas-Canada, et quelques-unes des salles de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur communiquant le résultat de nos recherches. Ils devineront facilement, puisqu'il s'agit d'archéologie canadienne, que nous avons eu souvent recours au commandeur Viger dont tout le monde connaît l'extrême complaisance.

"Le Vieux Château fut construit par Claude de Ramezay, écuyer, seigneur de la Gesse de Bonfleurent et de Monnoir, chevalier de l'Ordre militaire de Saint-Louis, ancien gouverneur des Trois-Rivières, gouverneur de Montréal, père de J.-Bte Nicholas Roch de Ramezay qui signa la capitulation de Québec. A cette époque, les gouverneurs étaient obligés de pourvoir à leur logement qui devait répondre à l'importance de la charge dont le roi les honorait, c'est-à-dire qu'il leur fallait encore ajouter cette lourde dépense à tant d'autres auxquelles leur faible traitement ne pouvait suffire. C'est ainsi que messieurs de Maisonneuve, de Callière et Vaudreuil eurent chacun leur maison dont on montre encore les restes. M. de Ramezay, qui avait été nommé gouverneur de Montréal, en 1703, acquit vers 1704 le terrain où il dut commencer aussitôt à élever sa demeure, dont il faut placer la construction entre cette époque et celle de 1723 où elle se trouve indiquée sur un plan de Montréal en la possession de messieurs de Saint-Sulpice. Ce château, dans une ville dont "les habitants, dit Charlevoix, étaient fort convain-

cus que leur valeur valait mieux que toute fortification," n'avait ni tourelles, ni donjon, ni créneaux, ni meurtrières. Les fossés étaient remplacés par un jardin spacieux où devaient s'épanouir les fleurs et les fruits de la mère-patrie.

"On y consola un jour bien des infortunes. La charité et le dévouement que les demoiselles Ramezay déployèrent pendant la peste de 1721, font voir quel esprit animait cette noble maison. Le châtelain canadien pouvait alors servir de modèle à celui du vieux monde.

" La vie d'un gouverneur de Montréal n'était pas une vie de loisirs et d'amusements, surtout à certaines époques. La guerre, les négociations, le commerce avec les Sauvages en occupaient la plus grande partie. Il était la sentinelle avancée dont l'œil vigilant devait savoir distinguer le moindre danger, profiter de la première occasion favorable. Cependant la tranquillité se faisait quelquefois, la paix revenait, comme après le traité d'Utrecht ; alors il pouvait jouir davantage de la société de ses amis et de ses compagnons d'armes.

" M. de Ramezay s'était établi dans un quartier qui pouvait passer pour le Saint-Germain de Montréal. L'hôtel du baron de Longueuil, le château du marquis de Vaudreuil, la résidence de messieurs de Contrecœur, d'Eschambault et de madame de Portneuf, veuve je crois du baron de Beaucourt, se trouvaient dans l'espace compris aujourd'hui depuis la pieuse et modeste chapelle de Bonsecours jusqu'à ces arbres, deux et trois fois séculaires, que l'on voit encore sur l'ancien terrain des Jésuites, près du Palais de justice et dont les branches inclinées vers le sol semblent regretter le silence et la prière de leurs anciens maîtres.

" Le site était magnifique : du haut de la colline que dominait le château le regard plongeait en arrière sur la plaine encore boisée, où les chasseurs — tout le monde l'était à cette époque, — poursuivaient un gibier abondant, où plus tard d'autres chasseurs, Amherst et Murray, devaient s'avancer pour environner et saisir leur trop facile proie.

" Du côté du fleuve, il y avait bien alors comme aujourd'hui cette verdure lointaine, ces eaux azurées qui semblent ne pouvoir finir, cet aspect riant, ces vues agréables inspirant une gaieté dont tout le monde se ressentait au temps de Charlevoix. Mais je parie que du haut de son balcon, M. de Ramezay cherchait plutôt de l'œil les rares barques attachées au rivage, les vaisseaux du roi, quand ils se hasardaient jusqu'à Montréal, apportant, deux fois l'année, les nouvelles de l'ancien monde, l'amitié des parents, les souvenirs des amis, l'encouragement et les récompenses du grand roi ; quelquefois aussi, ses plaintes et ses réprimandes. Avec bien plus d'anxiété que n'en ont jamais produit l'Indien et l'Anglo-Saxon, il épiait l'arrivée des flottilles du temps : la perte d'un seul canot d'écorce ruinait souvent plus de personnes que le naufrage de la *Clyde* ou du *Canadian.* Si, parfois, madame de Ramezay

entendait le chant du matelot ou le cri du Sauvage, son cœur maternel devait se serrer de douleur en pensant aux dangers que couraient ses deux fils, l'un dans les combats, l'autre au milieu des tempêtes.

" Le titre qui est en tête de cet article m'avertit de rechercher seulement les souvenirs qui se rattachent à cette maison. Je ne dois donc mentionner la longue administration de M. de Ramezay, preuve de la confiance qu'on avait en lui, que pour rappeler qu'elle lui permit de réunir, à différentes époques, les officiers les plus distingués et les personnages les plus importants de toute la colonie, car les expéditions pour les pays d'en haut, les conseils de guerre, les conférences avec les Sauvages, les foires annuelles attiraient à Montréal non seulement le gouverneur-général, l'intendant et leur suite, mais encore une foule considérable des différentes classes de la société.

" A la mort de M. de Ramezay, en 1724, le château demeura la propriété de sa famille qui le garda jusqu'en 1745. A cette époque, il n'était plus habité que par J.-B. Roch Nicolas de Ramezay et son épouse, Louise Godefroy de Tonnancour. M. de la Gesse, son frère, s'était noyé dans le déplorable naufrage du *Chameau ;* de ses quatre sœurs, deux s'étaient retirées dans la rue Saint-Paul, une avait épousé monsieur de Chapt, écuyer, sieur de la Corne, l'aîné, capitaine d'infanterie ; l'autre, Henri Deschamps, écuyer, sieur de Boishébert, seigneur de la Bouteillerie, aussi capitaine. Tous ces héritiers, séduits par des offres avantageuses, pressés aussi, je crois, par les réclamations de messieurs de Courcy et Ruette d'Auteuil, consentirent à céder la demeure paternelle à la Compagnie des Indes pour une somme qui était très considérable à cette époque.

" La Compagnie des Indes, obligée de soutenir la lutte où l'engageait le commerce des colonies voisines avec les tribus indiennes, voulait établir un entrepôt plus important que ceux qu'elle avait eus jusqu'alors à Montréal. Le château devint donc un magasin ; les salles furent converties en comptoir où vinrent s'entasser les étoffes, les épiceries et les liqueurs ; les voûtes reçurent les pelleteries apportées par les Sauvages des différentes Nations.

" Puis arriva bientôt l'époque mémorable qui changea tant de choses. Quoique la Compagnie des Indes eut cessé d'exister vers 1750, la maison portait encore son nom au moment de la conquête. Elle fut alors achetée par M. Grant et passa ensuite entre les mains du gouvernement.

" Les gouverneurs de Montréal en firent leur demeure officielle, sinon privée, et lui donnèrent le nom d'hôtel du gouvernement, qui semblait rappeler son ancienne destination.

" On voit par un ordre général du 29 avril 1762, que les troupes et les citoyens durent se réunir devant l'hôtel du gouvernement, pour se

rendre processionnellement, tambour en tête, sur la Place-d'Armes, où l'on devait proclamer la guerre contre l'Espagne.

"La même cérémonie eut lieu en 1763, au mois de juillet, pour annoncer la paix.

"Pendant l'invasion de 1775, les Américains se croyant obligés de remplacer les Anglais partout, le brigadier général Wooster vint loger à l'hôtel du gouvernement. Il essaya d'en faire le centre des réunions des amis du congrès, et, parfois aussi, une espèce de cour martiale. Un jour il fait arrêter un citoyen respectable, le capitaine Foretier, dont il soupçonnait les sympathies pour les Anglais, et se le fait amener à l'hôtel. Foretier attend deux heures dans une salle, craignant à chaque instant d'être jeté dans un cachot ou de se voir conduit à la frontière. Enfin, Wooster paraît au milieu de douze à quinze officiers, et s'étant assis avec un air imposant : " M. Foretier, lui fit-il dire en français par l'ancien marchand Price, M. Foretier, vous passerez mal votre temps si nous parvenons à avoir la moindre trace de votre trahison : Prenez garde à vous." Puis se levant et lui donnant la main : " Je vous recommanderai au colonel de Haas qui loge chez vous, et je lui enjoindrai d'avoir l'œil sur votre conduite. Allez, Monsieur ; mais prenez garde à vous." M. Foretier s'empressa d'aller rejoindre sa famille en pleurs, qui pensait ne plus le revoir (1).

"Au printemps de 1776, Arnold qui était encore dans toute sa gloire, vint remplacer Wooster, et se reposer de ses inutiles efforts contre Québec.

"Si nous mentionnons comme une circonstance intéressante le séjour de Bénédict Arnold dans ces murs, c'est surtout afin de rappeler que l'illustre Franklin, les deux Carroll, M. Chase, vinrent plus d'une fois, sans doute, se concerter avec lui sur les moyens de gagner les Canadiens à la cause américaine. Peut-être que dans la pièce où j'écris en ce moment, Carroll s'assit à la même place où s'assit Charlevoix en 1721. Franklin s'appuyait sur le marbre de cette cheminée, quand il démontrait à ses compagnons l'inutilité de leurs tentatives. C'est ici qu'Arnold, apprenant l'arrivée de la flotte anglaise à Québec, et la retraite du général Thomas, tint un dernier conseil où il fut décidé qu'on évacuerait Montréal. Ce qu'on fit ; mais un peu à la manière des barbares, on partit, en pillant et en mettant le feu.

"A la suite de ces évènements, il devient plus facile de suivre les transformations de l'hôtel du gouvernement. Vers 1784, il fut restauré par le baron Saint-Léger, qui l'habita quelque temps.

"Depuis, les gouverneurs n'y firent que de courts séjours dans

---

(1) Manuscrit inédit du Commandeur Viger.

leurs visites à Montréal, jusqu'au moment où cette ville devint la capitale de la province.

"Pendant les sessions orageuses de 1844 à 1849, il fut le siége des délibérations des deux ministères qui se sont succédé dans cette période importante de notre histoire parlementaire. L'administrateur, sir J. Colborne, et lord Sydenham, y tinrent les séances du conseil spécial, de 1838 à 1841. Lord Metcalfe et lord Elgin y ont tenu leurs conseils, et ce fut dans la salle qui est actuellement le bureau du surintendant de l'Instruction Publique, que ce dernier gouverneur reçut l'adresse des deux chambres, après l'incendie du parlement. Il entra dans cette salle tenant à la main une énorme pierre que la populace ameutée lui avait lancée par-dessus les haies de soldats qui gardaient son passage, et l'escorte de cavalerie qui l'entourait. Pendant plusieurs jours, M. Lafontaine et ses collègues furent bloqués dans l'hôtel du gouvernement par les mutins qui en encombraient les avenues.

"Ce fut dans cette même période que l'on construisit pour les bureaux publics l'aile où se trouvent les classes de l'école normale et de l'école modèle. Le bureau de l'Instruction Publique fut, pendant quelque temps, dans une des voûtes qui servent actuellement de réfectoire. Il fut de là transporté dans le vieil édifice contigu à l'hôtel du gouvernement, où étaient les bureaux du receveur-général. Le département prit possession du Vieux Château vers la fin du mois de décembre 1856.

"Dans l'intervalle qui s'écoula depuis l'automne de 1849 jusqu'à l'automne de 1856, l'hôtel du gouvernement et l'aile qui s'étend dans la cour furent occupés comme palais de justice, tandis que s'élevait le remarquable édifice qui fait maintenant tant d'honneur à Montréal.

"La salle où se trouvait la bibliothèque du barreau contient maintenant celle du département de l'Instruction Publique, qui doit à la libéralité de messieurs les avocats une partie de son mobilier.

"Outre les gouverneurs et les militaires de renom qui ont demeuré dans cet édifice, ou qui en ont fait le lieu de leurs travaux, nous devons encore citer sir Dominick Daly, qui est maintenant gouverneur de l'île du Prince Edouard ; M. Higginson, secrétaire de lord Metcalfe, maintenant gouverneur de *Mauritius*, l'ancienne Ile de France, cédée comme le Canada à l'Angleterre, et où Bernardin de Saint-Pierre a placé le site de son chef-d'œuvre, *Paul et Virginie ;* et l'honorable Francis Hincks, longtemps inspecteur-général du Canada, et maintenant gouverneur des Barbades.

"Telle est une rapide esquisse des métamorphoses qu'a subies le *Vieux Château de Montréal,* sans vouloir rien présager de celles que l'avenir lui destine peut-être.

" *Habent sua fata . . . . monumenta.*"

Une planche, clouée au mur de la façade, porte l'inscription suivante :

Le Château de Ramezay,
Construit par Claude de Ramezay, vers 1705,
Propriété de la Compagnie des Indes, 1745,
Quartiers généraux de l'armée des Bostonnais,
— 1775-76 —
Résidence officielle des gouverneurs anglais, 1792 à 1849.
Le Conseil spécial y siégea, de 1837 à 1841.

De 1849 à 1856, se trouve sur cette inscription une lacune que comble heureusement l'article du Rév. M. Verreau. Depuis cette dernière date, jusqu'en 1867, l'existence en commun du Bureau de l'Instruction Publique, sous la direction de M. Chauveau, et de celle de l'Ecole Normale, confiée aux soins du Rév. H. Verreau, ne fut troublée par aucun évènement d'importance notable.

C'est vers le commencement de l'année 1865 que j'entrai dans le bureau de M. Chauveau, en qualité d'assistant-rédacteur du *Journal de l'Instruction Publique*, et de bibliothécaire. Je succédais à M. Auguste Béchard, venu après Joseph Lenoir, poëte remarquable, mort trop jeune pour prendre son rang mérité, premier titulaire de l'emploi. Sans être une cause de perturbation, mon entrée au bureau produisit un certain émoi mêlé de surprise chez la plupart de mes nouveaux confrères. Ils me battirent froid, d'abord, mais ils ne tardèrent pas à se rapprocher de moi et me faire part d'une sincère amitié qui ne s'est jamais démentie depuis. Ils me dirent alors qu'un jour, M. Chauveau, arrivant dans le bureau, tout d'une haleine — ce qui accusait chez lui de la mauvaise humeur — leur avait demandé, à brûle-pourpoint :

— Connaissez-vous un monsieur Montpetit, jeune avocat d'ici ?

Quelqu'un répondit : "Oui, je le connais de vue, je le vois souvent avec M. Chapleau."

" Avec Chapleau ? oui, précisément, avec ce jeune homme qui porte de longs cheveux, qui parle si bien et qui fait tant parler de lui ? C'est bien ce Montpetit-là qui demande la place de Béchard. On dit que ce monsieur Chapleau et ce monsieur Montpetit sont liés comme deux doigts de la main. A Dieu ne plaise que je trouble une aussi douce amitié, en les séparant." Et sur ce, M. Chauveau s'était enlevé d'un pied leste, en se donnant, de la voix et de la tête, une approbation dodelinante de sa volonté.

“Il n'entrera pas,” s'était-il dit : et j'étais entré, pour ainsi dire, malgré lui. De là la surprise non dissimulée de mes nouveaux collègues, les commis du bureau. Je n'avais pas forcé la porte, pourtant ; mais elle avait été fortement poussée par les deux mains toutes puissantes de sir George-Etienne Cartier et de sir Hector Langevin.

Ainsi, M. DeCelles faisait erreur, lorsque, dans une courte notice biographique de feu J. Marmette, publiée dans cette revue même, il me comptait au nombre des hommes de lettres canadiens que M. Chauveau avait spécialement favorisés. L'erreur est fort excusable, car je réussis bientôt à gagner les bonnes grâces de ce monsieur, au point que, souvent, on me prenait pour son fils, le nom de “*Montpetit*” donnant sans doute lieu à cette méprise. “Montpetit,” dans sa bouche, se traduisait par “*mon petit*” dans l'oreille des autres, indice de bienveillance de sa part.

Comment avais-je acquis l'influence de nos deux hommes d'Etat les plus marquants, sir G.-E. Cartier et sir H. Langevin ? Cela peut se raconter en un tour de langue, et voici :

* * *

J'avais de onze à douze ans, lorsque passa par chez nous l'épidémie des professions libérales. C'est à qui des cultivateurs à l'aise, de Châteauguay et de Beauharnois, aurait dans la famille, qui un prêtre, qui un médecin, un avocat, un notaire. Les hommes de profession avaient le pas sur les ingénieurs civils, les commerçants, les entrepreneurs — qui se sont bien rattrapés depuis. C'est sur cette aire de vent que je partis, un beau matin, pour le collège de Saint-Hyacinthe, sous la tutelle de Joachim Primeau, élève de philosophie, aujourd'hui curé de Boucherville. Ce que j'ai connu d'hommes distingués ou éminents, illustres peut-être, aussi, durant mes sept années de collège, ma mémoire est impuissante à les énumérer. Pour ne parler que des élèves de ma classe, je nommerai Monseigneur E. Gravel, évêque de Nicolet ; Son Honneur le lieutenant-gouverneur J.-A. Chapleau ; sir Alexandre Lacoste ; l'honorable François Langelier, qui marche au premier rang parmi nos compatriotes ; le Rév. E. Gendreau, que la mître attend plutôt qu'il n'attend la mître ; et le juge Rainville ; et le juge Mathieu ; et le juge Charland ; Michel Cayley, jadis député de Beauharnois ; et Alphonse Lusignan, le plus jeune d'entre nous, déja parti. Je pourrais en rappeler encore d'autres, mais cela me

suffit, à moi, pauvre forçat de la plume, pour respirer, un instant, dans un atmosphère de gloire. Pierre Blanchet, de démocratique mémoire, répondait à ceux qui lui reprochaient ses idées avancées: "Deux de mes frères sont évêques; ils n'étaient pas plus fins que moi, c'est connu; donc, j'aurais pu être évêque, si je l'eusse voulu." Je me garderai d'en dire autant, quoique Mgr Gravel ait été mon confrère de classe. Et des autres grands citoyens que j'ai mentionnés en passant, je chéris l'amitié, j'applaudis aux œuvres nationales provenant de leur esprit ou de leur cœur, sans désirer un brin de leur toison, de leur toge, de leur manteau qui dissimule trop souvent, hélas! la chappe de plomb que le feu de l'*Enfer* du Dante n'a pas fait fondre encore.

Du collège, je passai à Montréal, où je ne tardai pas à faire partie d'un groupe nombreux d'amis, du même âge, à cinq ou dix ans au plus d'intervalle les uns des autres. Mes condisciples de la veille, presque tous conservateurs, me tendirent les premiers la main, et je tombai naturellement dans leurs rangs. Le matin de mon arrivée, je m'étais rendu au bureau d'avocat de Charles Daoust, mon voisin de Beauharnois, l'ami de ma famille, que j'admirais beaucoup, et M. J. Doutre, son associé, m'ayant demandé ce que je lui voulais, je lui répondis que je désirais étudier le droit dans son bureau. M. Doutre, relevant son binocle, et m'examinant du fond de l'âme, me dit, en souriant: "Des étudiants en droit, mon ami, il en pleut par les gouttières; nous en avons déjà onze, ici; il nous faudrait envahir la rue, si nous en prenions d'autres." Chez "Cartier, Pominville et Bétournay," où je me rendis ensuite, je trouvai pas moins de dix-sept étudiants en droit, encaqués comme des harengs. Quand je vous dis que l'épidémie de la vanité personnelle ou de famille, trop encouragée, hélas! par une direction imprudente, a enfoui dans la tombe, prématurément, inutiles, débauchées peut-être, deux générations de beaux hommes, bâtis pour faire honneur au pays, et qui ont péri sur la route, au grenier, à l'hôpital, aimés encore et pardonnés sans doute, mais emportés tout de même, par le crocheteur, dans la hotte commune, fruits secs jetés à la voirie, lorsqu'ils étaient nés avec un baiser de la patrie et de l'Eglise, c'est-à-dire avec une étoile au front.

M. Rivard — qui fut, depuis, maire de Montréal — vint au devant de moi, sans me connaître, et m'offrit galamment un asile temporaire dans son bureau d'avocat, ouvert de la veille seulement, mais où les affaires affluaient déjà, grâce à la bonne renommée du jeune homme, et à ses assiduités dans des salons industriels et financiers bien notés. Ayant accepté son offre de me faire voir la ville, je n'avais pas fait dix pas sur la rue Notre-Dame, à ses côtés, que je rencontrai des amis de collège qui m'enlevèrent à ce brave Rivard, tout ébahi, et me jetèrent dans les bras des Labelle, des Mousseau, des David, des Tessier,

Fontaine, Ricard, Bourgoin, Boucher, McCoy, Marchand, des deux Kelly, et de bien d'autres encore, avec qui j'ai cheminé depuis, mais sans étapes suivies. Le lendemain, je passais brevet sous Mousseau et Labelle, grâce aux soins de Chapleau. Le surlendemain, le même Chapleau, dans la chambre commune qu'il nous avait aménagée, chez la brave famille Duprat, rue Vitré, me mettait une plume à la main en me disant : " Tu vas me faire une pièce de vers."

— Sur quel sujet ?

— C'est ton affaire, mais je reviendrai dans une heure, et, d'ici là, cette clé me répond de ta liberté. Je m'exécutai volontiers. Au bout d'une heure, Chapleau revint, me rendit la liberté et porta ma pièce de vers au *Colonisateur*, où elle figura à la page 2ème du 1er numéro, sous le titre de " *Dernier jour de l'année.*" L'hon. M. Royal, qui était à l'*Ordre*, en saluant bienveillamment l'apparition du nouveau journal, disait : " Le *Colonisateur* reproduit une pièce de poésie de l'*hon. A. N. Morin.*" La pièce de poésie en question était tout simplement signée de mes initiales A. N. M. Le compliment m'a plu beaucoup, à ce point que je crois devoir en demander pardon aux mânes du noble homme d'Etat A. N. Morin, qui fut notre Saint-Vincent de Paul canadien, et le sujet inconscient de mon mérite, aux yeux de M. Royal.

On me mit donc une plume à la main, on m'envoya ensuite à Québec, comme correspondant parlementaire — ce qui n'était pas une mince besogne, lorsque ni Bédard, ni Turcotte ne songeaient à naître, à titre d'historiens contemporains —; on me rapatria, pour me faire courir les hustings, avec Chapleau, contre nos amis, et en face des tièdes de la *Minerve ;* je me prononçai hardiment, le premier, en faveur de la Confédération, dans les salles de l'Institut canadien-français. Cette séance fit sensation.

Jusque là, j'avais reçu des encouragements et des promesses de la part des chefs conservateurs, Cartier, Langevin, Morin, Cauchon, Blanchet ; mais au sujet de cette assemblée de l'Institut, Sir George E. Cartier me remercia en paroles touchantes, avec la répétition de promesses bien légitimées, du reste, puisque l'on faisait de moi un journaliste, un agent politique, au profit d'un parti, tous les risques de la bataille étant de mon côté.

Voilà comment, après un an de pratique comme avocat aux assises criminelles, ayant réussi à coffrer au pénitencier trois ou quatre sujets de Sa Majesté, d'un caractère envenimé, je me permis de demander mon salaire à ceux qui disposaient des deniers du pays, et dont le caractère élevé devait racheter les abaissements de tant d'autres. C'est beau, très beau, sans doute, d'être chef d'Etat, de commander aux masses par la confiance, mais cette autorité, dans un pays constitutionnel, où

nous avons le choix des hommes, doit se rattacher à l'esprit avant tout. C'est pourquoi la tribune, la presse, et même le husting, y représentent des forces incalculables. Ceux qui entreprennent la course dans ce triple cirque social et politique ne sauraient être assez rémunérés durant leur activité, ni assez récompensés, à l'heure du repos.

D'un tour de langue, j'ai fait un chapitre de livre ; par qui me faire pardonner ? Si je n'étais pas si vieux, je le saurais peut-être.

Oh ! les femmes, il n'y a que ça !

A.-N. MONTPETIT.

(*A suivre.*)



LES FEMMES DANS LA POLITIQUE

Il s'est passé, l'autre semaine, à London, dans la province d'Ontario, un fait qui me plonge en de profondes réflexions :

De hauts dignitaires politiques y ont, paraît-il, tenté l'organisation d'une ligue féminine dont la besogne consisterait à faire de la propagande de parti pendant les tourmentes électorales.

Sans vouloir juger l'acte des promoteurs de ce mouvement qui, aux yeux des politiciens, pourrait être considéré de bonne guerre, je ne puis me défendre d'une certaine tristesse en songeant au rôle ingrat et humiliant que le sexe serait forcé d'y jouer.

On m'accusera peut-être de manquer d'un tas de choses qui, dans notre fin de siècle, se nomment positivisme, opportunisme et autres mots en isme, mais j'avais accoutumé de me faire une toute autre idée de la mission dévolue à la femme ; moi, qui ne suis pas du *dernier bateau*, j'avais et j'ai encore la candeur de prêter à l'âme de nos sœurs en Jésus-Christ des aspirations trop nobles, des sentiments trop délicats, une nature trop sensitive enfin, pour ne pas répugner d'instinct à la tâche extrêmement... masculine de faire le commerce de votes au profit d'un parti politique, quel qu'il soit.

Laissons donc alors, les enfants à leurs mères et les mères à leurs enfants. Ou, si l'on aime mieux, ne détournons pas la femme de la voie que lui a tracée la Providence et où elle s'achemine en répandant autour d'elle les trésors de son amour et de son dévouement. Ne l'enlevons pas à ce milieu dont elle est la joie et la lumière : la famille ; voilà un champ assez vaste pour occuper tous ses moments et tout son cœur.

La famille, ce petit royaume idéal, et de droit divin, celui-là, où sujets et souverain travaillent à qui mieux mieux au bonheur les uns

des autres sous la douce direction de celle à qui Droz fait dire quelque part : "Epouse et mère, ce sont nos épaulettes. Grand'maman, c'est le bâton de maréchal !"

Non que je veuille limiter au seul foyer domestique l'initiative féminine.

Il faut, au contraire, souhaiter que son influence salutaire franchisse le seuil de la maison et se répande dans cette sphère plus tourmentée qu'on appelle la société.

Oh ! ce ne sera déjà pas une sinécure que d'apporter quelque tempérament, un peu de mensuétude et de correction dans nos mœurs qui menacent de tourner à la sauvagerie... ou au débraillé, selon qu'on les accommode à cette sauce brutalement épicée de la politique, ou bien qu'on les abandonne à la fantaisie saugrenue de nos *rastas* modernes.

Encore une fois, nos excellentes mères de famille n'auront pas trop des loisirs que leur laisseront les soins du ménage pour ramener au sens des convenances et à l'esprit de bonne compagnie et leurs féroces époux qui auront oublié de déposer au vestiaire, avec leur parapluie, le joli bouquet de rancunes et d'animosités ramassé autour des *hustings*, et leurs scélérats de fils qui... dont..., mais non, demandez plutôt aux jeunes filles ce qu'elles pensent de ces derniers !

Et l'on voudrait arracher le sexe à cet apostolat si nécessaire au relèvement social pour le lancer, toutes voiles déployées, dans l'affreux tourbillon de la politique !

Autant décréter incontinent l'abolition de la robe et son remplacement par la culotte bouffante.

Ce serait, n'est-ce pas, une indignité, un outrage, peut-être même un scandal !

Faire subir à la femme une transformation aussi grotesque !

Pas plus une indignité, pas plus un outrage et beaucoup moins un scandal que de la dépouiller en détail, en lui imposant l'exercice d'un vilain métier, de cette auréole magique, formée de mille... comment qualifier ?... vertus ? qualités ? imperfections ? défauts ? Je ne pourrais dire. Peut-être un savant et délicieux mélange de tout cela qui commande cependant notre respect, notre admiration et notre amour.

Une fois tout cela perdu, la femme ne sera plus femme.

Pourquoi alors ne deviendrait-elle pas homme tout à fait en adoptant jusqu'au costume ?

Et qu'on n'aille pas croire que je force la couleur afin d'assombrir davantage un tableau pas déjà très gai.

Il suffit, en effet, d'observer ce qui se passe en Angleterre, où une association comme celle que l'on veut créer ici sévit depuis longtemps, sous le nom de *Primerose league*, pour imaginer quelles promiscuités

dégradantes et inavouables nos pauvres Canadiennes auraient à subir, si elles consentaient jamais à imiter leurs compagnes d'outre-mer.

J'en sais, d'ailleurs, assez sur la façon de *travailler* des grandes dames anglaises en temps d'élections, et ce, d'après les journaux où leurs prouesses sont relatées avec force détails, qu'il me serait facile d'écrire à l'avance l'un des mille petits scénarii dont les affiliées de la *Maple leaf league* — ainsi se nommerait le nouveau club — nous donneraient le spectacle gratuit.

Essayons, voir...

La scène s'ouvre sur les élections générales de la Puissance. Les chefs sont à l'œuvre, encourageant leurs soldats et semant eux-mêmes la bonne parole parmi les masses.

La *Maple leaf league* ou toute autre ligue — il est à supposer que les adversaires se piquant au jeu, auront eux aussi le goût de s'en payer une, — est en séance plénière sous la présidence de madame la sénateur Un tel.

Celle-ci tient, en ce moment, le *floor* ; écoutons :

— Je dois vous féliciter, mes chères sœurs, des brillants résultats obtenus jusqu'à ce jour par votre travail pour le candidat de notre choix. Tout marche à merveille. Nos membres ont reçu partout un excellent accueil. Il ne reste plus à visiter que les employés de l'usine de fer en gueuse "Rospinover & Co."

Qui, parmi nous, veut attacher à son nom la gloire d'avoir gagné à notre cause ces braves gens, au nombre de cinquante, tous votants ?

J'ai dit braves gens. Oui, mais pas très policés, à ce qu'on dit, et ayant des notions quelque peu... vagues sur les égards dus au sexe.

La présidente s'assied sur cette dernière observation qui est suivie d'un silence troublé seulement par un léger frou-frou de jupes trahissant le légitime frisson qui secoue leurs propriétaires.

Va-t-on flancher au moment de donner le coup décisif !

Mais non, une blonde aux yeux de pervenche avec des cils très longs, s'est levée ; elle demande la parole.

Et les autres jupes, un peu rassurées, se hâtent de redevenir héroïques.

— Madame la présidente, dit-elle, avec une lueur d'apôtre dans son œil de pervenche, comme je suis la plus jeune (frelassement désapprobateur) je crois de mon devoir de me dévouer.

— Allez donc, ma chère enfant, s'écrie la présidente dont la voix tremble d'émotion, allez et que le *Lord* vous protège...............

....

Scène II. — Une vaste salle de mastroquet. Des tables, des bocks et des buveurs, hirsutes et inquiétants vus ainsi dans la fumée des pipes. A l'un des angles, un groupe mis en gaieté, on ne sait trop pourquoi, s'esclaffe avec des rires gras. Approchons-nous.

Ah ! mais, c'est bien notre blonde aux yeux bleus, notre zélatrice du premier acte qui a tenu parole ! Elle est même justement en train de raconter les vertus du candidat de la ligue...

1er ouvrier (l'interrompant) — Voyons, la petite mère, en douceur, vous allez vous esquinter.

La dame — Non, je vous assure.

2e ouvrier (lui tendant un verre de gin) — Tenez, enfiolez-moi ce *bubus...*, excellent pour la toux !

La dame (avec un plissement significatif des lèvres) — Merci, mon ami, je ne pourrais vraiment...

3e ouvrier — Vous savez, vous gênez pas, c'est d'un bon cœur.

La dame (souriante) — Oh ! je le sais bien, mais je vous assure que je n'ai pas soif, et que vous m'obligeriez beaucoup plus en écoutant ce qui me reste à vous dire au sujet du can...

1er ouvrier (qui devient galant) — Faites excuse, la petite mère, si l'on vous coupe le sifflet, mais souriez donc encore, afin de permettre aux camarades et à moi de reluquer vos jolies quenottes (sourire pénible de la dame). Bien ! comme cela. Dites, les gars, n'est-ce pas qu'elle est chouette, l'orateur ? On en mangerait, vrai dieu !

La dame (mal à son aise et qui voudrait couper court) — Enfin, mes bons amis, me promettez-vous de voter pour mon candidat !

Le chauffeur de la Cie (qui, une fois les fourneaux de l'usine éteints, en a profité pour s'*allumer* à son tour — question de métier) — A une condichion... ch'est que... vous nous donniez chacun un beau bec !...

La dame (passant alternativement du blanc de chaux au rouge pivoine, après une hésitation, levant les yeux au ciel) — (à part) — Pour mon parti !... (Haut) — Soit, je veux bien, mais souvenez-vous...

N'est-ce pas, ô mes compatriotes, que ce serait exquis ?

Gabriel Marchand.

SOUVENIRS D'AFRIQUE

COMBAT DE CHELLALA

Depuis plus d'un mois, nous parcourons la plaine en tous sens, toujours à la poursuite de cet insaisissable Bou-Amena.

Nous ajoutons kilomètres sur kilomètres sans autre résultat que des fatigues inouïes, de la misère, des souffrances de la faim, des ennuis de toutes sortes.

Rien à signaler pendant tout ce temps, sauf de nombreuses alertes provenant de quelques coups de fusil de maraudeurs.

Nous en étions tellement blasés que nous ne prenions seulement pas la peine de sortir de nos tentes.

Et puis, nous cherchions depuis si longtemps ce sacré Bou-Amena que nous finissions tous par croire qu'il n'existait que dans l'imagination de nos espions.

Ajoutons également que notre surveillance s'était quelque peu relâchée à la suite de la sécurité parfaite de nos marches.

Mal nous en prit.

***

Au départ de l'étape, le matin du 19 mai, la colonne avait en tête un bataillon de la légion ; un bataillon du 2e zouaves, qui nous avait rejoints dans l'intervalle, couvrait les flancs, et enfin un bataillon du 2e tirailleurs algériens fermait la marche.

Le 4e chasseurs d'Afrique et les goumiers précédaient la colonne et gardaient les flancs au loin.

Nous avions un convoi de plus de trois mille chameaux, dont l'allongement s'étendait sur un espace de six ou sept kilomètres.

Les troupes de tête étaient complètement invisibles aux fractions de queue.

Cet ordre de marche était assez imprudent, car il se prêtait facilement à un coup de main hardi.

Mais, je le répète, nous ne croyions plus à la présence de l'ennemi.

*
* *

Vers huit heures et demie, au moment de s'engager dans une vallée de trois kilomètres de largeur, bordée des deux côtés de collines d'un certain relief, on signale l'ennemi à cinq ou six kilomètres en tête.

De suite, la légion reçoit l'ordre de mettre sac à terre et de se porter en avant.

Les zouaves doivent garder les flancs et les tirailleurs, la queue.

Ces précautions nous font sourire, si sceptiques que nous étions sur la présence de l'ennemi.

Mais bientôt, cependant, nous voyons avec une vive satisfaction que des masses profondes de burnous blancs et noirs s'avancent audevant de nous. Elles formaient trois groupes.

Au centre, de nombreux fantassins nègres et, sur les deux ailes, deux colonnes de cavaliers Trafics, révoltés de la première heure ; puis des Doui-Ménia et des Ouled-Sidi-Cheick, reconnaissables à leurs étendards. En tout, à peu près trois à quatre mille hommes.

Rien à craindre, car nous avons plus de quinze cents fusils d'infanterie, une batterie d'artillerie, deux cents sabres et cinq cents goumiers.

La légion ouvre le feu à mille mètres et l'ennemi continue quand même à avancer.

Le combat va devenir sérieux. Les Arabes sont à quatre cents mètres de nous, sans grand danger pour nos troupes cependant, car leurs projectiles, trop courts, ricochent en avant de notre front.

*
* *

Les zouaves, toujours ardents, voient ce qui se passe en avant et veulent avoir leur part de l'affaire.

Ils font d'immenses conversions, déployant deux compagnies sur chacune de nos ailes, les prolongeant à droite et à gauche.

Le convoi se trouve ainsi dégarni sur ses flancs.

Et les tirailleurs, qui sont à six kilomètres en arrière, ne savent pas encore ce qui en retourne et s'efforcent de faire serrer la queue du convoi pour venir à leur tour prendre part à l'action.

Bou-Amena a saisi le mouvement des zouaves.

Plus habile tacticien que nous ne le croyions, il laisse ses fantassins tomber comme des mouches sous nos projectiles, contourne le mamelon de gauche et vient se jeter comme une trombe dans le flanc du convoi.

***

Les vaguemestres des différents corps, les caporaux d'ordinaire, quelques ordonnances d'officiers, un certain nombre d'hommes de garde aux munitions de réserve et une vingtaine de chasseurs d'Afrique avec un officier, sont les seuls défenseurs du convoi.

Les tirailleurs sont encore trop loin.

Les gardes du convoi, sur le qui-vive, voient bien l'avalanche de cavaliers arabes qui fondent sur eux.

Mais il y a de l'indécision.

— Ne tirez pas, crient les uns, ce sont nos goumiers !

— Tirez, disent les autres, c'est Bou-Amena !

Avant d'avoir pris une décision, ils étaient culbutés, sabrés, assommés, fusillés à bout portant par des centaines de cavaliers, qui chassent devant eux les chameaux du convoi.

Les pauvres bêtes, affolées, lancent leur chargement à tous les diables.

Caisses de biscuit, tonneaux de vin et d'eau-de-vie, cantines à bagages des officiers, cantines médicales, tout le saint-frusquin roule sur le sol dans un gâchis parfait, et les chameaux filent vers les montagnes, chassés par les cavaliers de Bou-Amena.

Les chasseurs d'Afrique, ahuris un moment, se groupent bientôt, et, conduits par leur officier, M. de Laneyrie, ils se lancent contre les Arabes.

Tous y laissent la vie. Seul leur officier revient avec trois balles dans le corps. Il est mort ce matin.

***

Les *sokrars*, conducteurs de chameaux de la colonne, voyant leurs compatriotes victorieux, renversent eux-mêmes les chargements de leurs bêtes, sautent en croupe et filent vers la montagne.

D'autres achèvent les blessés, défoncent les caisses de biscuit, s'en font une provision et prennent le large.

Quelques-uns, qui s'étaient arrêtés près de l'endroit où les sacs des légionnaires avaient été déposés, coupent les bretelles et les patelettes, s'emparent du linge et des cartouches, empoignent les fusils des morts et rejoignent Bou-Amena.

*
* *

Pendant ce temps, on s'amusait à tirer à la cible à trois kilomètres en avant.

— Tiens, vois-tu ce grand nègre ? Je parie que je le tombe en trois coups, s'écrie mon fourrier.

— Allons-y ! répond un sergent.

Et plusieurs coups de feu s'abattent sur le pauvre diable, qui bondit comme un cerf quand il est frappé et s'écrase ensuite comme une masse.

Je n'ai jamais rien vu de plus agréable.

Tous nos coups portaient.

C'étaient des visions continuelles de grands burnous qui s'agitaient un instant dans le vide, pour retomber ensuite comme des oiseaux à qui on a coupé les ailes.

Et le feu rapide continuait sans cesse sur toute la ligne.

Ce que nous en avons tué, de ces moricauds-là !

Et chez nous, pas une égratignure. Oui, cependant, une balle est venue s'aplatir sur la semelle d'un homme qui tirait à genou.

*
* *

L'artillerie y allait à merveille.

Une section surtout, commandée par un adjudant, faisait feu de ses deux pièces avec une justesse et une précision qui nous émerveillaient.

Chaque obus tombait dans le tas et soulevait des tourbillons de poussière au milieu de laquelle apparaissaient, comme d'immenses chauve-souris, de pauvres gueux qui bondissaient en l'air pour retomber ensuite fendus, écrasés comme des figues.

On tira quarante et un coups, et chaque coup portait à fond.

*
* *

En arrière, les tirailleurs, qui s'étaient arrêtés au bruit du canon, avaient fait demi-tour, prêts à recevoir l'ennemi.

Ils se trouvaient ainsi à six kilomètres de la première ligne, et un repli de terrain leur masquait l'emplacement du convoi.

Ils en furent quittes pour une attente d'une demi-heure, car l'action ne dura guère plus.

*
* *

Nos goumiers avaient disparu dès les débuts de l'affaire, et les chasseurs, qui s'étaient d'abord portés en tête avec l'infanterie, étaient revenus au convoi en apprenant, par quelques hommes échappés au massacre, que le désordre s'y était mis.

Mais il était trop tard, et, au loin, ils aperçoivent l'ennemi qui se hâte de chasser des groupes de chameaux devant lui.

N'hésitant pas un instant, ils fondent sur les Arabes, qui abandonnent une partie de leur butin, et ramènent une centaine de bêtes.

Pendant ce temps, on fait prévenir le colonel du désastre du convoi.

Il donne l'ordre de suspendre l'action, qui était d'ailleurs finie faute de combattants ennemis, et de retourner en arrière.

*
* *

Joli gâchis !

Tout est pillé, les sacs sont éventrés, les vivres ont disparu, les munitions de réserve, en grande partie emportées, les bagages des officiers, complètement enlevés, et nous trouvons une cinquantaine de cadavres sur le terrain.

Nous ne rions plus.

Mais nos hommes, furieux, deviennent un instant presque incontrôlables.

Ils se ruent sur quelques tonneaux d'eau-de-vie qui gisent épars, les défoncent, boivent et tombent ivres-morts.

Au moment du départ, plusieurs cavaliers portent des fantassins ivres en travers de leurs selles.

C'est un vrai désastre.

Somme toute, en récapitulant, il nous manque cinquante-deux hommes tués, une quinzaine de disparus et plus de vingt blessés sur les cacolets, dont un officier de chasseurs d'Afrique.

*
* *

Tristement, après avoir mis un peu d'ordre dans la colonne, nous rétrogradons, le fiel dans l'âme, la rage au cœur, bien disposés à faire payer cher à l'ennemi l'espèce de succès qu'il vient de remporter.

Les deux ou trois cents Arabes tombés sous nos balles ne peuvent nous consoler de nos pertes.

Aujourd'hui, la ration a été réduite de moitié et nous en avons encore pour trois ou quatre jours avant de rencontrer une colonne de secours.

Chaque nuit, nous bivouaquons en plein air, faute de tentes, qui nous ont presque toutes été enlevées.

Ah ! les pouilleux, ils nous le paieront !

* * *

Nous sommes de nouveau à Fékarine.

Il était temps, car nous n'avions plus un radis à manger.

Ici nous avons trouvé une colonne de ravitaillement en vivres, en munitions et en effets de toutes sortes.

Ça fait plaisir de voir des camarades.

Ils nous apprennent que le général commandant la subdivision d'Oran est en route pour venir prendre le commandement des deux colonnes réunies.

Cela nous réconforte, car nous espérons bien avoir notre revanche.

En route, nous avons perdu tous nos blessés ; ils n'ont pu résister ni à la chaleur, ni au cruel ballottement des cacolets.

A chaque étape, nous enterrions un ou deux hommes.

Avant-hier, ma compagnie rendait les derniers honneurs à un des nôtres.

Avec deux caisses à biscuit, nous lui avons fabriqué un cercueil. C'était un jeune Suisse de vingt-deux ans. Il avait eu le crâne ouvert d'un coup de matraque et la joue déchirée de la bouche à l'oreille par le crochet de l'un de ces bâtons.

A cent mètres du camp, le cortège s'arrête et l'on dépose la caisse.

Quelques hommes se mettent de suite à creuser une espèce de fosse avec les outils de compagnie.

Mais la terre est dure et il se fait tard.

On dépose enfin la bière dans une excavation de quarante centimètres de profondeur ; on la recouvre soigneusement de terre et on y entasse dessus toutes les grosses pierres qu'on peut trouver aux environs pour empêcher les chacals de dévorer le cadavre.

Mon capitaine, ensuite, d'une voix émue, fait un adieu touchant au camarade. Et moi, comme sergent-major de la compagnie, je récite à

haute voix un *Pater* et un *Ave* auxquels répondent les hommes, tête nue et émotionnés.

Puis nous défilons devant la tombe en saluant.

Demain, ce sera peut-être notre tour !

*
* *

Le 2 juin, nous avons reçu le général Détrie. Il a été acclamé.

Puis nous avons rétrogradé sur le Kreider.

Le 4, nous campons à Ogla-Menesla, non loin de Chott El-Chergui.

Rien de remarquable, si ce n'est l'eau, que nous trouvons au fond d'un puits avec trente centimètres de mousse verdâtre sur sa surface.

Cette eau est verte aussi et elle a un goût d'œufs pourris.

Mais nous avons soif et il faut boire quand même.

Quelle excellente purgation nous avons prise là !

Pendant toute la nuit, c'était un va-et-vient continuel du camp au dehors!

Nos boyaux délabrés se tordaient dans des transes hurlantes.

Mais l'eau verte tenait bon, et nous courions tous dans la plaine.

Le matin, à la première halte, à peine les faisceaux étaient-ils formés, que tous, comme un seul homme, avec un ensemble parfait, nous nous lançons à l'écart.

Ce camp fut dénommé par les troupiers " le camp des m...amelons plats."

*
* *

Nous sommes de retour au Kreider, après avoir fait une petite excursion à Tismoulin, à trois étapes d'ici.

A Haci-el-Hadri, pas d'eau : nous trouvons les puits remplis de cadavres d'animaux.

Voilà un excellent moyen d'assoiffer des chrétiens.

A Tismoulin, ma compagnie enterre encore un homme, mort de la fièvre typhoïde.

Beaucoup de malades sur les cacolets.

Ça commence à aller mal.

Au retour, marche de nuit. Nous brûlons Haci-el-Hadri, et nous arrivons le lendemain à Ogla-Menesla, de diarrhéephile mémoire, avec cinquante-trois kilomètres dans les pieds.

*
* *

Une marche de nuit, c'est gênant.

On dort debout, on butte partout, la fatigue est double, on a des

douleurs violentes aux tempes, les yeux sont pleins de picotements lancinants et le sac est bien plus lourd.

Je marchais à côté de mon capitaine.

Nous causions comme de vieux amis, car les misères communes rapprochent singulièrement les distances.

Il me parle quelques instants des mauvaises nouvelles qu'il vient de recevoir de chez lui : sa femme et son enfant sont malades.

Puis il se tait.

Son profil anguleux se découpe net sur le ciel clair, sa main tiraille nerveusement les deux grandes pointes de sa barbe.

Sa peine m'attriste profondément. Je me sens moi-même envahi par un grand découragement.

Il était temps que la lumière du jour vînt nous égayer un peu.

Allons ! décidément, ça ne vaut rien les marches de nuit.

* * *

Nous apprenons que Bou-Amema a fait du propre.

Après Chellela, il a filé avec ses cavaliers vers les Hauts-Plateaux, où il a tout simplement massacré trois cents ou quatre cents alfatiers.

Oh ! si nous pouvons le rattraper de nouveau, en voilà un qui ne fera pas long feu.

En attendant, nous partons à onze heures pour lui courir après.

Il s'en moque pas mal de notre poursuite.

Avec ses cavaliers, il fait cent kilomètres par jour, et nous, quand nous en avons fait quarante, nous en avons assez.

Pour le pincer, il faudrait le poursuivre quand il a sa smala ou ses troupeaux avec lui. Mais il a pris soin de laisser ces choses gênantes à cent kilomètres au sud du Figuig.

* * *

Nous avons couru deux jours pour des prunes.

Bou-Amema nous a proprement distancés.

Hier, nous rencontrons un malheureux Espagnol à moitié mort de faim et de fatigue.

Fait prisonnier par les révoltés, il a pu s'esquiver de leur camp, avec une balle dans l'épaule.

Il nous apprend que les Arabes sont très nombreux et qu'ils emmènent en captivité une dizaine de femmes et quelques hommes. Les femmes ont été données aux chefs et les hommes servent d'esclaves.

Ils ont aussi avec eux quatre ou cinq soldats faits prisonniers à Chellala. Il paraît qu'ils ne sont pas maltraités.

Si nous avions des ailes pourtant!

***

A l'instant nous recevons l'ordre de rentrer dans le Tell, pour reprendre la campagne à l'automne.

Car il est impossible de vivre ici sans eau pendant l'été. Et puis nos espions nous ont appris que Bou-Amema se dirige sur Tafilalet, au diable, dans le désert.

Inutile de songer à aller le dénicher dans ce pays de feu.

A l'automne prochain alors!...

UN ANCIEN LÉGIONNAIRE.



AU MONUMENT NATIONAL

La REVUE NATIONALE tient beaucoup à mettre ses lecteurs au courant de certaines questions importantes, touchant l'avenir de notre pays.

Le 12 novembre dernier eut lieu une réunion nombreuse des principaux citoyens de Montréal, pour inaugurer les cours publics qui doivent être donnés, cet hiver, au Monument National.

M. le juge Loranger, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, était au fauteuil. Mgr Fabre, le Consul Général de France, les honorables MM. Alphonse Desjardins et Joseph Royal, M. l'abbé Colin, de Saint-Sulpice, MM. L.-I. Boivin, président du Conseil des Arts et Manufactures, J.-C. Wilson, L.-O. David, J.-X. Perrault, Bonin, Venne, J.-D. Rolland, G. Boivin, Thomas Gauthier, l'honorable juge Jetté, MM. les chanoines O'Donnell et Cousineau, et les RR. PP. Hudon et Caron, étaient à ses côtés.

Plus de huit cents personnes assistaient à la réunion.

Après les discours de circonstance, MM. Royal, David, Bonin, Perrault et Venne exposèrent les sujets de leurs futurs cours.

Nous avons particulièrement remarqué le côté pratique du discours de M. L.-I. Boivin, président du Conseil des Arts et Manufactures, et nous croyons utile d'en détacher, sans commentaires, les quelques lignes qui suivent :

Je viens de prononcer, dit M. Boivin, le nom du Conseil des Arts et Manufactures ; vous savez tous ce qu'est ce Conseil ; mais un grand nombre ignore peut-être que, depuis sa création en 1872, près de vingt mille élèves ont suivi ses classes de dessin mécanique et d'architecture, et qu'un grand nombre de nos principaux ouvriers y ont reçu leurs premières leçons techniques qui ont été le gage de leur succès dans la vie.

En traitant cette question en avril dernier, à l'occasion de la distribution des prix à nos élèves, j'ai dit, entre autres choses, que deux

questions importantes s'imposaient à la considération de notre Conseil, à savoir :

Premièrement : La nécessité de classes d'application ;

Deuxièmement : L'instruction à donner à la femme ouvrière.

Je suis heureux de vous dire qu'à la première réunion qui a suivi cette séance, le Conseil des Arts et Manufactures a chargé une commission d'aller aux Etats-Unis faire les études nécessaires pour donner une application pratique à ce projet. Un mémoire sur cette importante question sera sous peu communiqué au gouvernement provincial.

Quant à l'instruction à donner à la femme ouvrière, la loi passée en 1872 n'a pas prévu le cas, pour la bonne raison que ce besoin a surgi depuis. Le Conseil des Arts se trouve donc pour le présent forcé de remettre cette question à plus tard.

En attendant, rien n'empêche le président du Conseil de prendre l'initiative du mouvement sous son patronage et sous sa responsabilité personnelle.

C'est pourquoi j'ai résolu d'ouvrir dans quelques semaines, dans cette bâtisse, une classe pour y enseigner la coupe des vêtements de femmes. Cette classe, au début, n'aura pas tant pour but de préparer les jeunes filles qui se proposent d'en faire un gagne-pain, que celles qui, n'ayant pas besoin de sortir du toit paternel pour leur subsistance, aimeraient tout de même à pouvoir confectionner elles-mêmes leurs vêtements. Si cette première tentative réussit, nous lui donnerons tout le développement nécessaire l'année prochaine

Au lendemain de la conquête, lorsque presque toute la classe instruite, sauf le clergé, quitta le pays pour retourner en France, le premier soucis de celui-ci fut de fonder ces nombreux collèges classiques qui contribuèrent si efficacement à former ces hommes distingués qui ont illustré notre histoire, ces hommes qui ont si vaillamment combattu dans nos parlements pour nous assurer ces grandes libertés constitutionnelles dont nous sommes si fiers.

Avec le développement du pays, vint le développement du commerce. L'on comprit que ces collèges, tout en ayant autant leur raison d'être que par le passé, ne suffisaient plus aux besoins nouveaux de la population ; qu'il nous fallait des écoles commerciales où viendraient se former les futurs négociants de notre pays. Un grand nombre de ces écoles furent fondées, au nombre desquelles je mets au premier rang : l'Ecole du Plateau et le Mont Saint-Louis.

Avec le développement du commerce, vint celui de l'industrie. Il fut un temps où il suffisait d'apprendre un métier pour répondre au besoin du moment.

La découverte de la vapeur et de l'électricité ; la construction des chemins de fer, et les certaines industries qui en découlent, exigent

beaucoup plus de l'ouvrier qu'autrefois. Il lui faut les connaissances techniques de son métier.

Il nous faut développer davantage ces écoles de dessin que nous avons, et en créer d'autres, car de nouveaux besoins surgissent constamment.

Les gouvernements de la province de Québec l'ont bien compris en subventionnant ces écoles, mais je crois que nos hommes d'affaires, nos industriels n'ont pas suffisamment réalisé ce besoin. Je voudrais les voir y prendre une part plus active en venant en aide aux efforts du gouvernement. Je voudrais aussi voir les municipalités y contribuer largement, en aidant à la création de ces classes d'application dont j'ai parlé plus haut.

J'en ai visité quelques-unes dernièrement aux Etats-Unis, fondées par des particuliers, et j'ai été étonné des résultats obtenus.

Nos classes sont fréquentées par environ quatre cents élèves, c'est déjà beaucoup, mais c'est trop peu pour une ville comme Montréal. Ces écoles sont gratuites et mille élèves seraient encore un chiffre assez bas, si l'on tient compte de notre population.

Je fais donc appel, ce soir, à tous ceux qui sont présents, de nous aider en engageant leurs amis à fréquenter ces écoles du soir. Je vous prie instamment, vous, Monseigneur, et votre clergé, que l'on trouve partout où il y a du bien à faire, de nous prêter votre concours et celui de tous vos fidèles. Un bon mot de votre part vaut toutes les réclames que nous pourrions faire.

Avant de terminer, qu'il me soit permis d'exprimer un désir :

Toutes nos grandes institutions doivent leur création au dévouement de nos corporations religieuses ou à la munificence de quelques citoyens dont les noms passeront à la postérité. Est-ce qu'il ne s'en trouvera pas un pour doter une grande école industrielle ?

Tel est le vœu que je forme en ce moment.

L.-I. Boivin.

Note de la Rédaction. — Nous sommes heureux d'ajouter à ce qui précède la bonne nouvelle suivante : M. J.-C. Wilson, vice-président du Conseil des Arts et Manufactures, pour se conformer au vœu de M. Boivin, a généreusement souscrit cinq mille piastres. C'est un exemple à suivre.

CHRONIQUE DE L'ETRANGER

Nous allons nous efforcer de faire aujourd'hui un voyage méthodique à l'étranger, avec l'oreille bien ouverte et l'œil braqué partout, pour voir si les autres nations sont plus intéressantes que la nôtre.

En traversant la ligne 45e, nous sommes un instant arrêtés par l'intérêt que répand le fameux procès de Holmes, ce génial meurtrier, qui a expédié dans l'autre monde une douzaine d'individus, des deux sexes, afin de toucher leurs assurances sur la vie, dont il payait lui-même les primes royalement.

Il s'est défendu comme un beau diable. Il a perdu sa cause, bien entendu, mais, c'est égal, il a montré une somme d'énergie peu commune. Sans avocat, sans aide, seul dans le *dock* des accusés, il a tenu tête vigoureusement à toute l'accumulation imposante de la justice accusatrice. Sa conduite ne doit certainement pas lui amener la sympathie du public, mais on ne peut s'empêcher de témoigner quelque intérêt à un misérable, qui défend sa vie pied à pied.

Il a été condamné à mort et il demande un nouveau procès.

Le mariage Vanderbilt-Marlborough a été consommé avec une pompe de premier aloi. Miss Vanderbilt est maintenant duchesse et Monsieur le duc de Marlborough a une jolie femme et beaucoup de millions, qui lui manquaient avant. Comme opération financière, cela vous paraîtra fort réussi ; quant au côté sentimental, l'avenir nous renseignera sûrement, et sous peu.

Qu'importe cependant, une couronne de duchesse vaut bien quelques écus, et Miss Vanderbilt se consolera toujours facilement de ses déboires — s'ils arrivent — en songeant que son mari est l'unique héritier du fameux noble, qui a inspiré la non moins fameuse chanson que vous connaissez tous.

Les phoques, ah ! les phoques ! voilà des bêtes aquatiques, qui sont passablement encombrantes. Elles ont failli amener la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, et voilà maintenant qu'elles gênent le réglement fixé par l'arbitrage.

Les Américains, gens extrêmes en tout, commencent à être sérieusement tarabustés par cette question, et les sénateurs des Etats-Unis ne proposent rien moins qu'une extermination complète de la race phoque, pour en finir avec cette affaire comminatoire.

Ce serait là une solution radicale, quoique imprévue.

***

Puisque nous sommes en Amérique, restons-y, et rendons-nous à Cuba, où les affaires nous paraîtront quelque peu incertaines.

Le capitaine-général Campos voudrait frapper un grand coup. Il l'annonce à son de trompe, mais ça ne marche pas. Ces diables de Cubains, qui veulent être libres chez eux, tapent dans le tas avec de la dynamite. Et, la dynamite, ce n'est pas commode. Et puis, ils ont le don d'ubiquité, ils sont partout à la fois. Enfin, c'est le *struggle* pour la liberté.

Ça coûte cher aux Espagnols pour garder leur autorité aux Antilles. Déjà, vingt-deux mille hommes dorment dans la terre cubaine, et on va les remplacer par trente mille autres, ce qui fera le joli chiffre de cent douze mille hommes expédiés pour dompter une poignée de rebelles. Et à cela, nous ajouterons quarante-deux navires de guerre, ce qui n'est pas un maigre denier.

Je souhaite que les Cubains sortent victorieux de leurs ennuis, car enfin, somme tous, ils ont droit à leur liberté.

***

Sautons une petite mer, et nous voilà au Vénézuela, où les querelles marchent grand train.

La Guyane anglaise veut avoir ses frontières ; ou, plutôt, c'est l'Angleterre qui le désire vigoureusement. A l'appui de ses volontés, elle apporte un *ultimatum* hérissé de canons et de baïonnettes. C'est toujours gênant, ces sortes de choses, et le Vénézuela finira bien par comprendre que l'Angleterre a raison, puisqu'elle est la plus forte.

***

Allons-y, alors, en Angleterre. Ici, nous sommes au milieu de merveilleux, de superbes ennuis internationaux : guerre probable avec la

Russie, querelle grave avec la Turquie, guerre certaine avec les Ashantees, conflits de frontière avec le Vénézuéla, enfin, tout un cortège de tracas, logés aux quatre points cardinaux.

Lord Salisbury semble se mouvoir à l'aise au milieu de ces questions et il a fait un splendide discours, dernièrement, au Guildhall, à l'occasion de l'entrée en fonction du nouveau Lord-maire de Londres. Avec l'ampleur et l'autorité d'un vrai homme d'État, il a analysé la situation universelle, en fixant nettement la position que l'Angleterre a prise ou doit prendre partout.

L'embarras le plus grave est sans contredit le traité entre la Chine et la Russie, qui donne à cette dernière l'usage facile des mers de Chine avec Port-Arthur, comme port de guerre.

Le Japon, ayant encaissé une masse de taëls de l'indemnité de guerre chinoise, a rapidement pris ses cliques et ses claques, magot en poche, laissant Russes et Chinois se débrouiller entre eux. Ce qui confirmerait ce que j'ai dit dans ma dernière chronique, que les Japonais montraient les dents à la Russie pour la frime, prêts à lui laisser toute liberté d'agir avec la Chine, pourvu qu'on les paie en conséquence.

Ces satanés Japonais sont fins et très pratiques, et maintenant, seuls dans leurs îles, ils se moquent de la Chine et de la Russie.

Mais l'Angleterre fait la grimace en face du traité sino-russe, s'il existe. — Elle craint pour son commerce oriental et elle croit qu'une guerre, avec toutes ses conséquences, vaudrait encore mieux pour elle que la reconnaissance d'un pareil traité.

Lord Salisbury l'a dit au Guildhall, dans un langage prudent, ferme, quelque peu aggressif, mais rassurant cependant.

Les Ashantees ne veulent pas entendre parler d'un commissaire anglais, qu'on désire leur envoyer. Ils viennent de refuser hardiment de recevoir chez eux un intrus britannique quelconque.

Le pays des Ashantees est habité pàr huit millions d'habitants, et son roi possède une jolie armée avec cinquante mille fusils, achetés récemment à des marchands anglais.

C'est quelque chose, mais ça ne vaut pas la Russie, et c'est pour cela que l'Angleterre a immédiatement déclaré la guerre au petit peuple nègre de la Côte d'Or.

En Angleterre, on paraît fatigué du libre-échange. M. James Lowther, M.P., a fait, l'autre jour, devant les Sociétés d'Agriculture, une proposition motivée pour défendre complètement toute importation de bétail étranger.

Gare aux bêtes canadiennes alors ! Ceci est visiblement dirigé contre elles.

La princesse Maud, qui commençait quelque peu à mûrir, vient d'être fiancée au fils du prince héritier de Danemark. Les princesses

royales, surtout celles d'Angleterre, qui se comptent par douzaines, sont d'un placement difficile dans le domaine matrimonial. Quand elles n'épousent pas un petit prince, elles se contentent d'un marquis, ce qui est maigre pour la fille d'une reine.

***

En France, le cabinet Bourgeois a été finalement constitué avec moins de difficultés qu'on ne prévoyait.

M. Bourgeois est venu à la tribune lire la traditionnelle déclaration ministérielle. Elle a été courte, précise, nette, énergique et particulièrement aggressive contre les députés accusés d'avoir avalé trop de pots-de-vin un peu partout.

Ce ministère paraît vouloir agir après avoir causé. Son premier acte a été de congédier M. Christophle, directeur du Crédit Foncier, pour s'être trop mêlé aux affaires des chemins de fer du sud de la France.

Et puis ensuite, sans rien dire, il fait empoigner Arton — vous savez, le fameux Arton, de panamique mémoire, Arton, l'introuvable, Arton, le dispensateur attitré des largesses forcées du baron Reinach, etc.—Cet acte mémorable fut accompli par un policier anglais, dans les rues de Londres. A Paris, dans un certain monde, pareil coup d'audace, de la part du ministère, cause plus d'émotion que la prise de Madagascar.

A la suite de ce tour de force, le ministère Bourgeois, sur la première question qui se présentait en chambre, fut soutenu par 428 contre 52.

Ce n'est pas trop mal pour commencer.

C'est égal, on reconnaîtra avec moi que ce cabinet Bourgeois est d'une composition éclectique et remarquable.

Aux affaires étrangères, nous trouvons le plus distingué des chimistes français ; à la marine, trône un des plus spirituels écrivains vaudevillistes ; à la guerre, nous voyons l'intègre fils d'un général célèbre. Ce sont là assurément de belles qualités, mais, pour des étrangers, c'est inquiétant de bien saisir le pourquoi d'un tel état de choses.

Si nous ne connaissions pas l'esprit d'assimilation et l'extrême facilité pour un Français de se mettre à la hauteur de n'importe quelle situation, on craindrait pour le ministère. Mais non, il vivra aussi longtemps que les autres.

Les mines du Transvaal ont sauté, ces jours derniers, à la Bourse de Paris, écrabouillant, dans leur explosion, une foule de maisons de banque et de familles privées. Grâce à l'intervention du ministre des Finances et de la haute Banque juive — qui espère bien y trouver son affaire, — le calme est rétabli.

On s'étonne généralement de voir avec quelle facilité errent au loin les capitaux français. Tantôt, c'est à Panama, tantôt, c'est au Transvaal, puis en Russie, par trains entiers.

Pardi ! c'est bien simple : emcombrement, comme le dit M. Barbeau, dans son article. On est trop riche, on a trop de capitaux, qui se louent à trop bon marché. — Un emprunt de Paris a été émis dernièrement à deux et demi pour cent et couvert quatre-vingts fois. — On cherche au dehors, et pourvu qu'un Bernato quelconque, tireur de ficelles merveilleux, vienne à point pour mettre les mains dans les bourses françaises, il y va bon train, jusqu'à épuisement.

Ne craignons rien, cependant ; la France est assez riche pour se consoler de ses pertes, et il n'y a aucune raison de croire que le krach des mines du Transvaal ne sera pas bientôt suivi par un autre, comme cela arrive périodiquement.

Heureusement que le ministère Bourgeois, qui m'a l'air de ne pas avoir froid aux yeux, veille au grain avec beaucoup d'énergie.

La France commence à n'avoir rien à envier aux Etats-Unis dans le record des accidents de chemins de fer.

Deux en un mois. Le premier, très singulier. Un train, lancé à une vitessse de soixante kilomètres à l'heure, entre en gare, comme un fantôme fuyant, culbute buttoirs et murs et tombe dans la rue de la hauteur d'un troisième étage. Personne, dans le train, n'a été blessé, mais une pauvre femme, vendeuse de journaux, a reçu la locomotive sur le torse, et elle était en bouillie quand on l'a retirée de dessous.

L'autre accident, une simple collision, dans laquelle M. Jaurés, le fameux député socialiste, trouva une blessure au front.

A Madagascar, tout paraît tranquille, mais on va interpeller à la Chambre.

M. Berthelot, ministre des affaires étrangères, veut la possession effective de l'Ile, comme je le disais dans ma dernière chronique, et M. Ribot, l'ancien premier ministre, ne le veut pas. Nous verrons qui gagnera. Je parierais bien pour M. Berthelot.

A propos de Madagascar, il paraît que la mélinite a fait du propre parmi les Hovas. On cite un obus, qui a haché trente-cinq hommes du coup et un autre, dix-huit. C'est un nouveau genre de record à établir.

Alexandre Dumas, fils, vient de mourir. C'est un grand deuil pour les lettres françaises et le théâtre.

***

Maintenant, au pas gymnastique, à travers les autres pays de l'Univers.

La Russie continue sa querelle légendaire avec l'Angleterre. Cette fois, c'est la Turquie qui en est la cause. Un instant unies, la France, l'Angleterre et la Russie marchèrent de front dans les affaires des massacres arméniens, mais la Russie a lâché le rang, entraînant la France avec elle et laissant l'Angleterre dans un complet isolement.

En attendant, le Sultan cultive ses insomnies et ses peurs dans ses mystérieux châteaux, cherchant à gagner du temps. Pris entre les Puissances, qui le harcèlent, et la révolte intérieure, qui gronde, il se tient prêt à déguerpir au moindre signal. Pourvu qu'on ne l'étrangle pas avant. Le Sultan ne manque pas d'esprit, car il a une fortune de soixante-quinze millions de dollars, placée en Europe et aux Etats-Unis. C'est là une marque de confiance limitée, de la part du Grand Turc, à l'égard de ses sujets, mais c'est prudent, et avec cette jolie somme il pourrait, il me semble, vivre assez tranquillement.

La jeune czarine a mis au monde une jolie fillette, qu'on a appelée Olga. Cet évènement a donné lieu à diverses rumeurs, tendant à faire croire que la souveraine russe était infailliblement condamnée à mourir. Heureusement qu'il n'en est rien. Le Czar, lui, a fait la grimace, car il voulait un fils. C'est à recommencer.

L'Empereur Guillaume II, d'Allemagne, a ajouté à son répertoire de talents déjà assez surchargé, celui de conducteur d'orchestre. A la suite d'une partie de chasse, il a bondi au milieu du cercle des musiciens qui lui faisaient aubade, a saisi le bâton du chef et a vigoureusement enlevé son monde et le morceau commencé. Puis il a continué cet exercice, jusqu'à la fin du programme, à l'admiration de toutes les personnes présentes. Voilà un aspect intéressant du tempérament ondoyant du remuant et varié souverain allemand. C'est un nouveau titre à ajouter à sa courte mais si glorieuse carrière.

La Bulgarie vient d'acquérir un tout petit prince héritier, qui, comme tout bon Bulgare, fait du tapage dès sa naissance. Son père, le prince Ferdinand, ne veut pas le faire élever dans la religion grecque schismatique. Encore un nuage, dans l'horizon oriental, déjà assez troublé pourtant.

***

Les Grecs, comme il est de tradition, profitent du malaise turc pour agiter la question de l'indépendance de la Crête et de la Macédoine. Ce dont les étudiants — toujours au premier plan, les étudiants — qui ont lancé l'idée, par une grande démonstration. Le gouvernement cède et arme des vaisseaux.

J'oubliais l'Arménie, pays très ennuyeux, où le sang coule sensiblement. Soixante mille Arméniens et cinquante mille Turcs ont déjà été

supprimés dans des massacres imposants. Et, le côté curieux, on dit un peu partout que ce sont les Arméniens qui ont commencé.

Rien de neuf à Rome, à part la persistante bataille sur les scandales de la banque romaine.

En Espagne, les édiles de Madrid font du *boodlage* — ce qui ne se fait jamais en Amérique.

En Belgique, le caissier de la Société Générale s'est sauvé avec deux millions cinq cents mille francs. Curieux de voir un caissier qui se sauve de Bruxelles !

Comme il y aurait encore bien des choses à dire ! Mais j'ai déjà pris sept pages, et c'est beaucoup pour l'estomac de mes lecteurs.

J.-D. Chartrand.





M. Oscar Martel

A la mémoire de H. LEONARD

"DUO" POUR VIOLON SEUL

SANS ACCOMPAGNEMENT

Par OSCAR MARTEL

cresc.

appassionato

diminuendo

pp

Extrait d'une fantaisie faite sur un thème de Rossini.

MODES ET MONDE

Vraiment, on peut épuiser tous les sujets hors celui de la mode.

Je pourrais venir tous les mois pendant des années et des années vous entretenir là-dessus qu'il y aurait toujours du nouveau à raconter.

Aujourd'hui, je vais vous annoncer l'arrivée d'un genre de garnitures qui va vous prendre tout à fait par surprise. Je pourrais même, à l'instar de la gracieuse Sévigné, vous la donner en cent et en mille que vous finiriez quand même par donner votre langue aux chiens, et ce serait trop dommage pour tout le monde.

Je vous ai assez préparées au choc de la surprise, n'est-ce pas, mesdames ; allons y donc bravement.

Eh bien ! l'étoffe, si je puis m'exprimer ainsi, qui sera la plus recherchée pour garnir les robes et les manteaux sera tout simplement le cuir.

Non, jamais on n'avait vu.........

comme on chante dans le *Petit Duc.*

Donc, ce sera le cuir, puisque la mode le veut ici, et devant le verdict de cette despote, il nous faut s'incliner. Le cuir ne conservera pas toujours sa couleur naturelle ; il sera, selon le besoin, transformé en bleu, en rouge, en vert, en rose et même en couleur ciel et crême.

On le posera en longues bandelettes sur les jupes et sur les manteaux, on en fera des bretelles et l'on s'en servira encore pour orner les cols, les manches et le corsage. Il sera sans doute très original, mais plus original que joli à mon avis.

Aussi bien, je n'ai parlé de ce genre de garnitures que pour son extrême nouveauté, car il y en a d'autres tout aussi à la mode et qui seront même beaucoup plus achalandées.

Ainsi, par exemple, il y aura force appliques de drap, de velours, mais surtout de fourrure, posées de toutes les façons comme la dentelle.

Du velours, il s'en fera une énorme dépense ; du reste, le velours noir surtout est appelé à faire les robes les plus élégantes et les plus pratiques ; les appliques de jais et de passementerie, les bandes de plumes ornent les corsages en velours noir d'une manière royale.

Peu de dérangements se sont produits dans les formes; et malgré le rétrécissement qui menace de gagner les jupes, on les évase encore dans le bas presque autant qu'on le faisait cet été. Les manches restent aussi forme gigot, ballon ou tombante.

Les plumes sont appelées à faire la principale garniture des chapeaux. Beaucoup de chapeaux modernes se confectionnent avec le fond mou, forme béret, qu'ils soient en feutre ou en velours. Cette forme semble plaire à la majorité puisqu'elle est en très grande vogue. Beaucoup aussi de fonds en résille et en chenille tressée, ornée de grosses perles de jais.

Depuis que nous nous sommes parlé, mesdames, un mariage qui a failli révolutionner une partie de l'Amérique vient d'avoir lieu.

Je veux parler de celui de mademoiselle Consuelo Vanderbilt avec le duc de Marlborough ; maintenant on ne doit plus désigner la dite demoiselle autrement qu'en l'appelant madame la duchesse. Pauvre duchesse, peut-être ! Et pauvre duc aussi, qui sait ?

Cependant, la lune de miel a commencé sous les auspices les plus favorables ; la jeune épouse est d'un caractère doux et timide, jolie sans affectation, aimable sans hauteur. Lui, est tout à fait "bon garçon" et le pauvre homme, il a été assez tourmenté par les reporters, assez maltraité par les journaux, assez dévisagé par la curiosité publique pour le mettre hydrophobe en moins de trois mois. Il faut qu'il soit, en vérité, doué d'un tempérament angélique.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les journaux de la grande république abondaient en détails extraordinaires sur ces deux personnages. En Angleterre, les grands parents du duc enrageaient de toute cette notoriété qui sentait le parvenu à cent lieues. Aussi, brillaient-ils par leur absence à la cérémonie du mariage.

Laissez-moi vous énumérer le prix des matériaux qui ont servi à la confection de la robe de noces de la jeune duchesse. C'est un motif qui, je le sais, intéresse toujours les femmes, et c'est dans le but de vous être agréable que j'en recueille ces détails — authentiques, n'en doutez pas, malgré leur exagération apparente, — dans un journal américain. Voici :

La robe de la fiancée se composait de satin crême, de tulle, de point d'Angleterre et de dentelle point d'applique.

La jupe avait une traîne longue de quarante-cinq pieds. Rien que ça ! Mais songez que c'est exactement la longueur de la traîne exigée pour être présentée à la reine. Un lord chambellan quelconque a donné à madame Vanderbilt les dimensions et le cérémonial que nécessitent les toilettes du lever royal. Et c'est donc dans sa robe de noces que la duchesse de Marlborough paraîtra devant sa souveraine.

Cette traîne est une merveille : bordée et garnie de galons d'argent, elle semble décrire un demi-cercle de lumière derrière celle qui la porte. Sur le devant de la robe, il y a des flots de dentelle, des bouquets et des guirlandes de fleurs d'oranger. Le voile en dentelle de Bruxelles était attaché à une coiffure de fleurs d'oranger.

Maintenant, suivez-moi bien dans l'énumération des matériaux employés et le prix de chacun :

42 verges de satin à $5 la verge - - - - - -	$ 210 00
42 verges de taffetas à $1.50 la verge - - - - - -	63 00
12 verges de dentelle à $75 la verge - - - - -	900 00
18 verges de velours à $200 la verge - - - - -	3,600 00
15 verges de passementerie de perle et d'argent à $60 la verge	900 00
Bouquets et guirlandes de fleurs d'oranger - - - -	87 35
Voile en dentelle de Bruxelles - - - - - -	380 00
Jupon de soie Pompadour - - - - - - -	115 00
Lingerie - - - - - - - - - - -	210 00
Corset de satin blanc - - - - - - - - - -	38 00
Agrafes en or massif - - - - - - - -	19 00
Jarretières d'or et de soie élastique - - - - - -	9 00
Pantoufles de satin blanc avec boucles d'or et de diamants -	175 00

Et vous arrivez avec le joli total de $6,720.35. Rien que pour une seule toilette !

Quelques journaux humoristiques n'ont pas manqué de s'emparer de cet événement pour en faire le plus de ridicule possible. Un, entre autres, donne à son tour des *fac-simile* de la toilette du marié : Une chemise avec volants de dentelle et ruche autour du cou, une collerette en duvet blanc qui se noue sous le menton avec des faveurs roses, puis le bas, large et long, qui doit contenir les millions de la dot, une paire de boutons de manchettes représentant une dame de cœur et l'as de pique, don du prince de Galles, et, bien en vue, dans un coin, une grosse bouteille de *whiskey*, "cadeau, ajoute la gravure, que le marié s'est fait à lui-même."

*
* *

Je viens de trouver, en feuilletant de vieux cahiers, une manière excellente et facile de remettre les rubans à neuf, et je m'empresse de la donner, au cas où elle pourrait vous être utile.

Fort souvent, vous le savez, les rubans, frais encore, mais qui par un accident ou un emploi quelconque, se trouvent froissés, sont mis de côté parce que le fer à repasser, dont on se sert habituellement pour les déchiffonner, les a entièrement amollis ou leur a mis un lustre de très mauvaise apparence.

Eh bien ! il est un moyen bien simple de leur rendre l'apprêt qu'ils ont perdu ; il ne s'agit que de faire bouillir de l'eau dans un vase ; quand elle est en pleine ébullition, présentez votre ruban à la vapeur, en le faisant tenir bien étendu par les deux bouts. Aussitôt que la vapeur a pénétré le ruban changez-le de place sans y toucher. Une minute suffit pour le sécher et lui redonner l'apprêt qu'il avait perdu sans altérer ses couleurs.

*
* *

Réponse à Reginald. — Vous me faites là une drôle de question, assurément : "Ce que vous devez écrire sur le collier de votre chien ?" Ma foi, je n'en sais trop rien. Votre nom, peut-être, ou celui du chien, ou bien encore celui de

la gentille brunette à laquelle vous destinez votre caniche. Jadis un troubadour avait inventé cette devise pour le faucon de sa dame : “ *Quiconque me trouvera, qu'il me mène à ma maîtresse ; pour récompense, il la verra.*”

Mais, mon Dieu, que nous sommes bien loin de ce temps-là !

Réponse à Sensitive. — Ma pauvre petite fleur, quel baume verserais-je dans votre corolle pour ramener à la vie ces pétales froissés et décolorés ? Votre lettre m'a fait de la peine et vous auriez dû me donner un moyen de vous répondre plus privément que celui-ci.

Ma chère enfant, je ne suis pas qualifiée pour vous donner les conseils que vous me demandez, et puis, je n'oserais, car, au lieu de vous prêcher la patience et l'abnégation comme il serait de mon devoir de le faire, je vous dirais de tout envoyer paître. Vous vous obstinez à prendre son parti en dépit de la conduite inqualifiable qu'il a tenue à votre égard ; c'est trop de bonté, je vous assure. Il ne faut pas oublier le respect et la dignité que vous vous devez, et les circonstances atténuantes, que vous invoquez en sa faveur, n'atténuent rien à mon avis. La bonté a ses limites. Avec certaines gens, il faut faire sentir le fouet ; je ne le ménagerais pas si j'étais à votre place — figurativement parlant, je veux dire. — Il aura pour vous plus de respect et qui sait ? peut-être ne vous en aimera-t-il que mieux.

Vous n'avez rien à craindre sur le sort de votre lettre. Les épîtres de mes correspondants sont jetées au feu, aussitôt après leur avoir répondu.

*
* *

Si quelque fillette au cœur tendre veut une jolie romance, pas trop sentimentale et cependant un peu, M. Ed. Hardy, l'éditeur de musique bien connu, vient d'en mettre une en vente que j'ai trouvée délicieuse comme un poëme. Elle s'intitule *Cherchez,* paroles et musique de Tagliafico ; cela seul suffit pour la recommander :

Toute âme a ses secrets
Tout cœur a son mystère,
Tout ciel ses paradis cachés......

Et la musique à l'avenant. J'en ai rêvé toute une grande soirée.

*
* *

La saison qui s'était annoncée si joyeusement a langui quelque peu dans le mois de novembre.

Il y a bien eu quelques soirées d'amis par ci par là, mais elles avaient un tel caractère d'intimité que je croirais être indiscrète en en parlant autrement que d'une manière générale.

Il est vrai de dire que plusieurs deuils survenus ici et là ont contribué à jeter un voile de tristesse dans deux ou trois familles.

Je me contente de remarquer en passant la réception de madame Louis Masson en l'honneur de mademoiselle Tracey d'Albany ; un *at home* de madame Herdt à l'occasion du mariage de son fils.

Puis une délicieuse sauterie chez madame Gérin-Lajoie où la jeunesse s'en est donnée à cœur que veux-tu.

M. et madame G. Couture viennent de lancer des invitations pour une soirée musicale qui aura lieu le 30 novembre.

Le dîner annuel donné à l'Institut des Aveugles a été aussi un magnifique succès et la présidente, madame Raymond, ainsi que la vice-présidente, madame Fréchette, et la trésorière, madame L. D. Migneault, n'ont pas dû regretter les peines qu'elles se sont données pour faire réussir cette œuvre charitable par excellence.

Cette année plus de sept cents billets ont été vendus et la foule était tellement compacte qu'on pouvait y perdre tous ses amis. Sir Alexandre et lady Lacoste présidaient à la table d'honneur.

Remarqué parmi les convives :

MM. les chanoines Bruchési et Vaillant, de l'archevêché, madame Louis Masson, madame L.-O. David, madame J.-T. Loranger, monsieur et madame Duchatel de Montrouge, madame Matthieu, madame Gérin-Lajoie, madame Simard, madame Barsalou, madame A. Normandin, docteur et madame Laberge, madame F.-X. Choquette, docteur Henri Desjardins, monsieur le consul français, etc., etc.

Le Théâtre-Français captive beaucoup d'admirateurs. On ne sent plus autant le besoin des soirées avec un passe-temps aussi agréable que celui-là. D'aucuns mêmes le préfèrent aux bals, et je ne suis pas loin de trouver qu'ils ont raison.

Pour l'amour du décorum qu'on doit toujours observer en tout et partout, les dames, véritablement dignes de ce nom, ôtent leurs chapeaux au spectacle. Le plus grand nombre le font, mais n'y en aurait-il que deux ou trois qui feraient exception, c'est encore trop, surtout pour les malheureux que le sort a placés en arrière d'elles.

Quelqu'un me disait, l'autre jour, qu'il avait été changer son billet au contrôle pour ne pas être condamné à passer la soirée devant un de ces épouvantails. Je crois que, dans ces circonstances, on serait justifiable de sadresser à la coupable en lui demandant courtoisement d'ôter son couvre-chef.

*
* *

Je suis enchantée de mes correspondants ; la sagesse la plus profonde respire dans tous leurs écrits. Qu'on lise les réponses qui suivent ces remarques et on verra que je n'exagère en rien.

Mes correspondantes surtout me remplissent l'âme d'un saint orgueil. Rien à leur reprocher, pas même la plus légère faute d'orthographe. Vous ne savez pas ce que j'en éprouve de plaisir !

Ce qui me charme aussi, ce sont les félicitations que je reçois de tous les côtés pour l'innovation que j'ai introduite dans la REVUE NATIONALE. Eh bien ! tant mieux que cela vous intéresse, ça m'encourage fortement à continuer.

Je vous dirai aussi, au sujet de notre REVUE NATIONALE, que la direction est à préparer un numéro de Noël épatant, inouï, comme on n'en a pas encore

vu de ce genre. Je vous le recommande fortement. Il est probable que, pour ce numéro abracadabrant, *Modes et Monde* vont être mis de côté pour céder leur place à des sujets de plus haute envergure ; je m'en consolerai en pensant que le sujet qui les remplacera vous sera d'un intérêt plus grand.

Entre temps, je ne vous dis pas adieu et s'il ne faut nous retrouver que l'année prochaine, le temps qui nous sépare n'est pas tellement long qu'il vous en fasse perdre jusqu'au souvenir ?

Maintenant, pour mon autre question. Ecoutez bien :

Dans le mariage, quand l'affection n'est pas réciproque, voudriez-vous être celui qui aime, ou celui qui est aimé ?

Adressez les réponses à La Revue Nationale, numéro 33, rue Saint-Gabriel et n'écrivez que sur un côté du papier.

Françoise.

RÉPONSES A LA QUESTION : Les convenances d'âge et de fortune sont-elles nécessaires au bonheur dans le mariage ?

Il n'y a pas à dire autrement, c'est plus réjouissant pour l'œil et plus satisfaisant pour la raison de contempler un couple d'amoureux qui se conviennent d'âge sinon de fortune. Cependant, les plus malheureux se recrutent parfois parmi ceux-là, tandis que les autres, *les dépareillés*, semblent satisfaits de leur sort.

Pour quelqu'un, l'égalité de fortune semble être la plus sûre garantie du désintéressement des conjoints. Il me semble à moi qu'il est bien doux pour une femme de tout devoir à l'homme qu'elle aime, mais qu'un homme doit être profondément humilié de tenir sa fortune de sa femme.

Une femme peut épouser un homme par intérêt et lui rendre la vie relativement douce ; un homme qui n'aura pas épousé sa femme pour ses beaux yeux, mais pour les " beaux yeux de sa cassette," fera toujours le malheur de la femme et souvent le malheur de la cassette.

Je pardonne à une femme pauvre d'épouser pour sa richesse un vieux mari qui l'épouse pour sa jeunesse.

Si tous les mariages d'intérêt ne sont pas malheureux, ils méritent tous de l'être, et si l'amour est au fond des unions les plus mal assorties en apparence, le bonheur y est aussi, *si bonheur se peut.*

Marion.

* * *

J'admets *à la rigueur* les boucles blondes ou brunes d'un vingtième printemps près de la tête grise d'un homme qui serait à la veille de subir ses quarante ans ; mais ce que je ne puis admettre c'est qu'une femme soit plus vieille que son mari, le rôle de ce dernier étant de guider sa compagne, il aurait mauvaise grâce à conduire plus sage que lui.

Quant aux convenances de fortune j'ai lu quelque part que celui ou celle qui, en se mariant, recherche soit une belle position, soit une dot rondelette, court risque d'épouser en même temps toutes les misères qui naissent du manque de sympathie. — Avis aux intéressés.

Telle est, mademoiselle Françoise, la réponse que me dicte ma sagesse de 18 ans. Là ! ne riez pas, je n'aime pas les gens qui raillent ma philosophie, cela m'humilie.

Karoll.

* * *

Pour les sots, la convenance d'âge et de fortune est de nécessité majeure ; leur mince bonheur en dépend.

Pour l'autre catégorie de gens, pour ceux qui se marient pour leur âme et non pour leur corps, la différence d'âge et de fortune influe peu ; l'âme étant toujours jeune et riche. (Il faut toujours éviter les extrêmes.)

PAUL DE BRUN.

*
* *

Je réponds catégoriquement oui.... et non, cela dépend.

Prouvons d'abord pour le *mariage d'amour.* La négative est évidente dans ce premier cas. Le cœur ne vieillit pas ; les sentiments, encore moins. Le cœur du sexagénaire ne bat pas moins vite que celui de l'adolescent, il conserve toujours l'ardeur des feux de sa première jeunesse. Quant au *mariage d'intérêt,* le plus commun de nos jours, à plus forte raison, je dois répondre non, pour ce qui concerne l'âge ; mais pour ce qui est de la fortune, cette fois je réponds oui avec tous les sages de l'antiquité. Le divin Platon ne pourrait mieux répondre.

SIC SENTIO.

*
* *

Il vaut beaucoup mieux que les âges soient à peu près égaux et les bourses également vides ou gonflées. — On évite ainsi deux bons sujets de discorde pour l'avenir. — Je crois, cependant, qu'un vieux mari rend parfaitement heureuse une jeune femme s'il lui apporte l'opulence qu'elle rêve — et s'il n'est pas trop grincheux et si elle n'est pas trop coquette ....

Mais un jeune homme ne doit *jamais* épouser une vieille femme. Il se rend tout à la fois ridicule et esclave.

OLDA.

*
* *

Il y a des caractères bien appariés qui s'élèvent noblement au-dessus des convenances d'âge et de fortune ; mais il y a aussi certaines limites d'âge et de fortune qui influeront nécessairement sur tous les caractères.

En tous cas, plus l'âge et la fortune se conviendront et plus on se rapprochera de l'*égalité* qui est l'âme du mariage, comme de toute communauté humaine ; car hors de l'égalité vous tomberez toujours dans un état continuel de mécontentement et demalaise, sinon de révolte ou, pis encore, d'asservissement.

JEAN PRÉVENNE.

*
* *

C'est un fait reconnu que la femme vieillit plus vite que l'homme ; à mon point de vue, il est nécessaire que le mari soit plus âgé que sa compagne, disons à peu près six à huit ans. On a vu des vieillards épouser de jeunes filles, mais on en a bien peu vu de ces mariages satisfaits de leur sort. L'homme étant essentiellement égoïste, mille pardons aux intéressés, ne perd rien de cela en vieillissant, comme on peut bien le supposer, et voilà la jeune femme condamnée à passer les plus belles années de sa vie à soigner son vieux mari enrhumatisé.

Quant à la fortune, il me semble que la garantie de bonheur sera plus assurée si l'homme seul paye son écot. Moins mercenaire, la femme agira rarement par calcul dans une affaire aussi grave, et son cœur seul lui dictera au pied de l'autel les serments de la vie conjugale.

CLARA.

*
* *

Les convenances d'âge et de fortune n'apportent rien au bonheur dans le mariage.

Les convenances de caractère, de cœur, d'intelligence, — l'amour, l'estime : — voilà ce qui est tout !

HERMINE.

*
* *

La grande différence d'âge est, dans mon estime, loin d'être nécessaire au mariage ; je dirai même qu'elle est pour le moins très regrettable. La femme, — est-ce perception intuition ou simplement le sens pratique de la vie ? — vieillit plus vite que son mari, et de là vient la déception commune.

Lui ouvre les yeux, et elle regrette les avoir tenus fermés.... Et le bal est à la veille de commencer ; Dieu sait en quelle dance macabre va s'évanouir le bonheur qu'elle a si longtemps rêvé, et qu'elle a cherché si mal.

En l'un ou l'autre cas, la fortune me paraît tout à fait étrangère quant à l'unité d'âme dans le mariage. Seulement, comme nous sommes devenus très fin-de-siècle, c'est-à-dire très pratiques, les hommes recherchent plutôt la femme aux écus, et *vice versa*.

En tous cas, il vaudra toujours mieux pour le bonheur d'une famille que le mari ait beaucoup de débiteurs et peu de créanciers, moins de châteaux en Espagne et plus d'espèces monnayées.

ANTOINETTE.

*
* *

Avant de répondre à votre nouvelle question, permettez-moi de féliciter Melle Emilienne pour la réponse pleine d'esprit et de bon sens qu'elle a faite à votre première question. C'est celle-là que j'ai le plus prisée.

Maintenant vous demandez si les convenances d'âge et de fortune sont nécessaires au bonheur dans le mariage.

La convenance d'âge, *concedo* ; quant à la convenance de fortune, *distingo ;* si l'un des contractants est *intelligent, actif, posé*, s'il porte noblement un *titre* qu'il aura acquis, je ne vois rien qui puisse l'empêcher de rechercher chez l'autre une fortune qu'il n'a pu avoir lui-même, mais à laquelle son titre supplée, à condition néanmoins que le second contractant soit lui aussi *intelligent, actif, posé* ; qu'ils soient tous deux *religieux* et bien *décidés* d'accomplir leurs devoirs matrimoniaux.

IXE ZÈDE.

*
* *

L'âge et la fortune ont peu à faire dans cette dualité de sentiment qui s'appelle le bonheur conjugal. Ils peuvent, suivant leurs proportions, contribuer au plaisir individuel de l'union de chacun des époux, mais ils sont étrangers à l'accord mystique de deux âmes enlevées dans un tourbillon de bonheur et d'amour, vers des régions où les considérations d'âge et de fortune s'arrêtent, repoussées comme le fini au bord de l'infini.

LUCIEN DESCHAMPS.

A l'épée: LA FORCE
A la plume: LA PRUDENCE

AUTOUR DU BERCEAU DE JESUS



C'ÉTAIT la nuit de Noël.

Renversée dans un bon fauteuil, et les pieds sur les chenets devant un bon feu pétillant, je me reposais paresseusement des tracas d'une journée bien remplie, sans autre lumière que les nuances variées et étranges que jetait sur les bibelots semés autour de moi la flamme belle et vive de mon foyer : la sensation d'un bonheur facile peu à peu me pénétrait toute.

Au dehors, la tempête battait son plein.

Une de ces grosses giboulées canadiennes, à la voix sonore qui fait gémir jusque dans leurs bases les constructions les mieux assises, enveloppait et les passants et les chemins dans ses tourbillons vertigineux de blancs et larges flocons de neige.

Un instant, c'était le calme ; puis, battant les carreaux, secouant les fenêtres, on entendait la rafale reprendre sa course furieuse, à travers les obstacles mêmes qu'elle brisait sur son passage.

Soudain de joyeuses volées dominent le tumulte de la tempête : les cloches de toutes les églises de la ville, en un chœur puissant, font monter dans les airs, leurs chants émus et enlevés :

"Noël ! Noël ! Noël !...."

O mon beau Canada ! ô nuit de Noël ! ô mystère consolant d'un Dieu fait homme !....

J'allais me laisser bercer par le flot des pensées suaves qui envahissaient mon âme, quand je fus tirée de ma rêverie par des bruits de pas nombreux, de grands éclats de voix, des rires bruyants, confus, et, le temps de le dire, des amies, et des amis encore, pleins de gaîté, d'entrain, d'abandon, faisaient irruption chez moi.

— A l'église ! à l'église ! — me crie, d'un seul accent, tout ce monde folâtre.

— Et Mathilde ? et Georges ? demandai-je, surprise.

— Ils ont pris le plus long ; nous les rejoindrons en route.

Pendant qu'à la hâte je m'emmitouflais chaudement, Blanche R. se mit au piano. Et le calme, tout à l'heure presque mystique, de mon



appartement, recouvra son inexprimable douceur sous les voix fraîches et harmonisées de la troupe joyeuse, entonnant, avec ensemble, les notes lentes et si pures du beau Noël d'Adam :

> " Minuit, chrétien, c'est l'heure solennelle
> Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous
> Pour effacer la tache originelle,
> Et de son Père arrêter le courroux.

Le monde entier tressaille d'espérance
En cette nuit qui lui donne un Sauveur !
Peuple à genoux attends ta délivrance.
Noël ! Noël ! Voici le Rédempteur !"
. . . .

*
* *

Georges n'était pas beau, Mathilde n'était pas belle, si tant est que la beauté consiste dans la régularité des traits, dans la perfection des lignes.

Mais quand on les apercevait l'un à côté de l'autre, elle, majestueuse et digne dans sa toilette toujours élégante, soignée ; lui, gracieux, attentif, avec un quelque chose de délicat, de raffiné dans le maintien ; eh bien ! on se retournait pour les regarder davantage, et l'on se surprenait murmurant, plein d'extase : "Quel joli couple !"

Il y avait deux ans, comme ce jour, à la Noël, que Georges et Mathilde s'étaient, pour une première fois, rencontrés.

Et, coïncidences nouvelles : c'était la nuit aussi, à Notre-Dame.

Les derniers feux de l'encens embaumaient encore le saint lieu, l'orgue magique avait jeté ses derniers sons.

A la crèche, où les adorateurs recueillis se pressaient, Mathilde avait senti le grand regard de Georges fixé sur elle. Une de ces émotions, qu'on voudrait saisir au vol et faire durer toujours, la caressa subitement. Alors, elle se troubla, rougit, sous la fascination de cet œil plus tendre qu'audacieux.

A demi effrayée, — mais d'un effroi qui la grisait bien délicieusement, — elle voulut s'éloigner, sortir de la foule...

Mon Dieu ! elle s'aperçut qu'elle était seule !

Ou ses amis ne l'avaient pas suivie, ou elle les avait perdus...

Que devenir ?... Que faire ?

Et les ténèbres au dehors !...

Visiblement embarrassée, elle chercha longtemps dans l'église, autour du berceau de l'Enfant-Dieu, quelque figure amie, connue...

Fatalité ! elle n'en reconnaissait aucune !

Lentement, lentement, les pieux fidèles quittaient le temple divin...

Pauvre Mathilde ! il lui fallait tout son courage, et beaucoup plus, pour penser affronter les dangers de la rue, seule, la nuit !...

Elle pensait à sa chambrette rose, à son coin du feu si douillet, si bien capitonné ; à sa mère épiant peut-être son retour...

Le sacristain faisait activement sa besogne ; quelques instants, et l'église serait sans lumière...

Désespérée, et d'une agitation facile à concevoir, Mathilde allait se livrer aux angoisses de la route, quand elle croisa le même jeune homme qu'elle avait vu à la crèche, — le même regard ! — si doux, si rassurant...

L'avait-il épiée ?...

Enhardie quelque peu par sa situation pénible, mais tremblante



encore, elle leva vers lui ses yeux inquiets, émus, presque en larmes...

Respectueux, il s'avança...

Mathilde avait désormais, sinon un gai compagnon du groupe d'amis inconséquents qui l'avaient abandonnée, au moins un gardien un noble défenseur.

Et en effet, Georges l'accompagna sans lui adresser une seule fois la parole : aussi réservé que discret, il marchait à quelques pas, un peu en arrière d'elle.

Cette tenue calmait bien la pauvre enfant, si nerveuse sous le coup de sa mésaventure ! Aussi, quand elle eut atteint le logis maternel, en se retournant pour saluer son protecteur, elle eut voulu lui tendre la main et lui dire : merci ! Mais la voix s'éteignit sur ses lèvres quand elle se trouva face à face avec Georges, lequel, d'ailleurs, s'empressa de soulever son chapeau et de s'éloigner rapidement.

Elle ne le revit plus !

Faut-il l'avouer ? Mathilde en fut chagrine.

Et je puis bien le dire : plusieurs fois, elle alla s'oublier en prières auprès du divin Enfant.

Du berceau de paille, qu'elle contemplait avec piété, ses yeux erraient ensuite à travers le peuple chrétien qui venait s'agenouiller à ses côtés.

Mais rien, rien, toujours rien !



Ce regard, qui avait si directement pris le chemin de son âme, la nuit de son odyssée, elle ne le retrouvait pas...

Et pourtant, son cœur battait tout mystérieusement, — s'essayant à l'amour par des chants à demi bégayés.

*
* *

Un soir de février du carnaval suivant, la somptueuse demeure de Madame Z., rue Saint-Denis, était brillamment illum ée.

De pompeux équipages allaient, venaient en tous sens, pour déposer sur les marches de la résidence en fête des flots d'invités de distinction.

Toute la jeunesse qui sait rire et s'amuser était en liesse.

Gabrielle Z. venait d'atteindre ses dix-huit ans, et sa mère la présentait solennellement au beau monde qui, d'habitude, fréquentait ses salons.

Mathilde avait revêtu, pour la circonstance, une toilette qui lui seyait à ravir. Simple autant que riche, elle n'en faisait paraître qu'avec plus d'avantage la souplesse de sa jolie taille.

Quelques fleurs à son corsage, d'autres se mariant à ses cheveux d'ébène, composaient à elles seules toute une parure.



— Savez-vous, me dit-elle tout-à-coup et transportée, mon bel inconnu de Notre-Dame est ici !

— En êtes-vous sûre ?

— Mais oui, je le reconnais la-bas, au milieu de ce groupe qui entoure Gaston X. Mon cœur ne saurait me tromper..

Son cœur ! le put-elle maîtriser vraiment, lorsqu'elle vit le jeune homme de haute taille, qu'elle me désignait, se détacher de ses amis pour venir vers elle ?

Rien n'en parut, aucun embarras ne la trahit ; et résolue à prendre la balle au bond, la première, avec une grâce charmante, elle avança la main :

— Monsieur, ma mère aurait désiré vous remercier de l'extrême bonté que vous avez eue pour moi...

— Comment ! qu'ai-je fait de si grand, mademoiselle ? Ce que tout gentilhomme aurait fait dans le même cas. J'ai ramené à son nid l'oiseau frileux et égaré, ajouta-t-il d'un ton d'affectueuse bienveillance, retenant dans sa main gantée celle de Mathilde.

— Et avec tant de délicatesse ! interrompit vivement celle-ci, attachant ses deux yeux noirs très beaux sur son interlocuteur.

Il s'émut, hésita ; mais reprit :

— Madame votre mère me verrait avec plaisir, mademoiselle ?..

— Oui, oui ! répondit la brunette avec chaleur. Songez donc, monsieur ! c'est presque une dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous, lors de cette nuit de Noël, qui m'a fait passer par une si grande frayeur...

Georges sourit, mit son nom sur le carnet de Mathilde et salua profondément.

Plusieurs fois, durant le bal, je les revis, oubliés dans l'entraînement d'une valse ou la cadence d'une polka.

Mathilde semblait s'abandonner sans réticence au charme captivant de son nouvel admirateur, et ce, sans le connaître davantage ; mais avec confiance en ses hôtes et la conviction intime que la bonne compagnie ne reçoit que la bonne compagnie.

D'ailleurs, la conquête s'était faite d'emblée de part et d'autre, je crois, tant ces amis d'une heure se témoignaient une attention visible, une confiance heureuse.

Y a-t-il des "Litanies de saint Georges" approuvées, connues ?...

Je l'ignore, et Mathilde n'en savait pas le premier mot non plus, car de retour chez elle, agenouillée sur son prie-dieu, en toilette de bal encore et son carnet à la main, elle n'en aurait jamais fini !

***

Tels étaient les amis, Georges et Mathilde, dont je m'étais enquis avant notre départ pour l'église ; tels étaient les amis qui nous avaient si galamment brûlé la politesse, et que nous ne retrouvâmes qu'après la messe, quand nous allions revenir.

— Pardonnez-moi, me dit Mathilde, serrant ma main, là, au milieu de la foule, tandis que j'apercevais, sous son voile, des traces visibles



de larmes... — Georges a voulu que nous fissions cette nuit de notre visite à la crèche un pieux pélerinage, — continua-t-elle. Vous le savez : il y a deux ans à cette heure, à cet endroit même, que nos âmes se sont reconnues; dans quinze jours, nous nous marierons. Ne devions-nous pas à Jésus naissant une action de grâce fervente, recueillie, pleine de silence et de mystère ?...

Je sentis la main de Georges, à son tour, trembler dans la mienne : des pleurs brillaient retenus au bord de sa paupière ; gagnée moi-même par l'émotion du moment, je m'inclinai sur le divin berceau et je dis, du fond de mon âme, avec ardeur :

— Jésus-Enfant, bénissez-les !

....

Je les ai revus à la Noël dernière, à la crèche encore !
Mais cette fois, ils étaient trois...



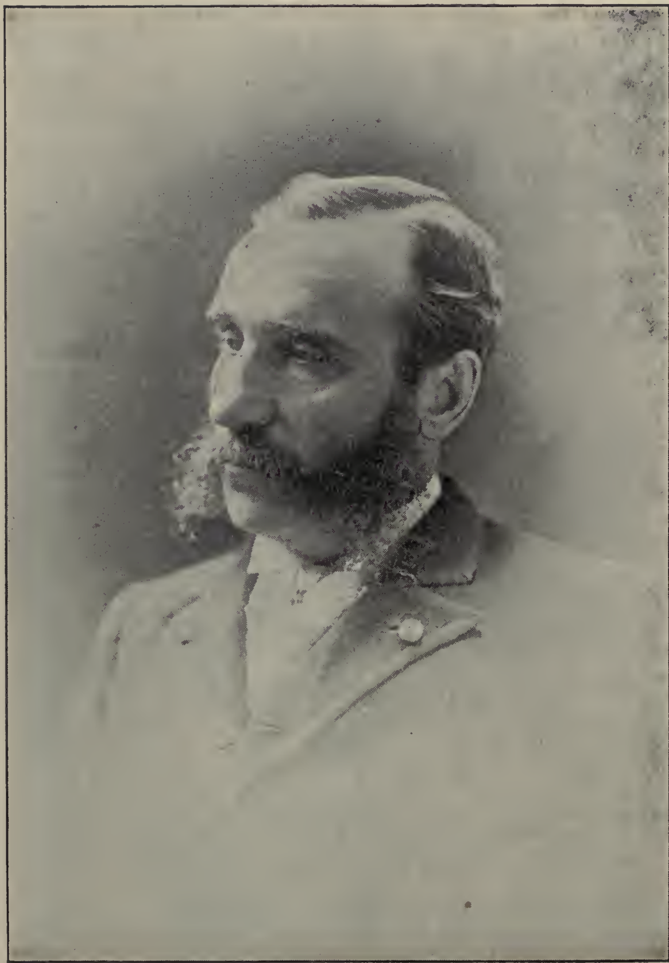
L'honorable M. J.-A. Chapleau



L'honorable M. Wilfrid Laurier



L'honorable M. G.-A. Nantel



L'honorable M. F.-G. Marchand

Mathilde, avec un aplomb exquis, essuyait bel et bien les larmes qui coulaient abondantes de ses yeux.

Je me tournai vers Georges.

Des gouttes d'eau, comme autant de perles, glissaient lentement sur ses joues, malgré ses efforts pour les retenir, et couraient se cacher dans son abondante moustache noire.

L'un et l'autre se souriaient à travers leurs pleurs, avec une expression d'indéfinissable tendresse.

Leur gracieuse Eva, âgée de trois printemps, à laquelle on avait fait une fête d'assister à la *messe de minuit*, était bien émerveillée du déploiement de luxe, et de ces lumières aux mille nuances dont on avait entouré le *bon Jésus*, tendant si gentiment vers elle ses petits bras roses et potelés ; mais elle restait toute surprise de l'attitude de son papa, de sa maman.



Son regard, plein d'une inquiétude naïve, allait de l'un à l'autre, avec un jeu de physionomie intéressant à observer.

Elle ne savait plus, la poupine ! si elle devait rire ou pleurer !...

Lui apprendra-t-on que les larmes sont souvent les hymnes d'une reconnaissance que les lèvres se refusent à répéter ?...

Voilà bien un *conte* de Noël que la fillette n'oubliera jamais, — et que les lecteurs de LA REVUE NATIONALE liront peut-être avec plaisir, au retour de la fête du

25 DÉCEMBRE.

HERMANCE.



LA CANADIENNE

La Canadienne, ce type intéressant que nous aimons, la Canadienne de notre jeunesse, celle que nous coudoyons, nos petits-enfants ne la connaîtront qu'imparfaitement, dans un vague souvenir, car cette figure originale perd, chaque jour, de sa netteté.

C'était, il y a peu d'années encore, un portrait très clair, très distinct, mais il se barbouille à vue d'œil, et les traits s'altèrent. Il se modifie sous les influences multiples qu'exerce sur lui, grâce à nos facilités de communications, le rapprochement des races.

Ces altérations lui viennent encore du contact des multitudes qui s'entassent dans les villes, où l'on sent la fièvre des affaires qui désagrège la famille, ouvre la table d'hôte et rétrécit aux repas le cercle de la maison.

La presse y appose aussi une empreinte étrangère. Telle qui, dans son enfance, ne connaissait que les innocents commérages de son village, sent que sa tête va se détraquer sous les torrents de nouvelles que, tous les soirs, de tous les points du globe, on lui distribue pour un sou. Et ce petit cerveau, autrefois calme et paisible, est surexcité, bouleversé par les récits extravagants, étourdissants, les procès scandaleux qu'elle n'eut pas osé lire — c'eut été un si mauvais livre — ces années dernières.

Pourtant, c'est dans ce monde nouveau qu'on fait la génération qui pousse. Que dire de la bicyclette ! Mais non, vous allez sourire, n'en parlons pas ; et puis, elle n'est pas encore maîtresse ici ; quelques mois, probablement, lui suffiront pour franchir la distance qui la sépare de nous ; enfin, n'anticipons pas.

Avant donc que la Canadienne du XIXe siècle ait été supplantée par la femme de promesse du XXe, esquissons sa chère silhouette, et que nos enfants sachent un peu ce que nous avons été !

Au physique, auront-elles notre taille courte et notre mine grassouillette? Un peu d'embonpoint ne nous sied pas mal; le teint ne se flétrit pas très vite et la figure reste agréable. Pourtant, aujourd'hui, beaucoup ont horreur d'une rondelette; on préfère les femmes élancées. On parvient à s'amincir, grâce au *banting*, aux exercices en plein air, au sport; toutes choses que la véritable Canadienne n'a jamais aimées: faire la diète, prendre des bouillons d'air pur et suivre les règles de l'hygiène. Voyez donc comme déjà elle se métamorphose. Au fond de nos campagnes, là où les types sont encore intacts, on se méprend sur le caractère d'une compatriote en voie de transformation; on entend de braves gens qui chuchotent entre eux: "Tiens, je la prenais pour une Anglaise!" Et puis l'allure, tout va changer.

La Canadienne a l'air dévot, ses livres de prières sont volumineux, les anciens, c'est entendu, car, à présent, on en fait qui sont de minuscules bijoux. Elle ne redresse pas la tête avec fierté et ostentation; sa démarche est modeste, digne, et on sent que la gravité fait vite place à la frivolité chez la jeune femme. Elle devient sage prématurément sous les devoirs multiples que lui impose la maternité. A son logis, les minois frais et roses arrivent poussés les uns après les autres.

C'est ici, au milieu des siens, que se déploient ses plus belles facultés, que se révèle son cœur qui se donne, qui se dépense jusqu'à l'héroïsme.

Nos pères ont pensé juste, quand ils l'ont chantée dans l'hymne national; elle personnifie vraiment la gloire, la force de notre race. Quand la conquête vint nous arracher à la mère-patrie, il semblait que soixante-dix mille âmes que nous étions alors disparaîtraient bientôt, perdues dans les flots envahissants de l'émigration étrangère; mais on avait compté sans elle, sans la femme. Aujourd'hui nous sommes un million et demi, et quand nous chantons "Vive la Canadienne" nous sentons qu'elle est toujours notre espérance.

Gardienne intègre des mœurs, elle rend le foyer agréable; le Canadien y demeure le plus souvent attaché. Les réunions de famille sont nombreuses et gaies. Tout est un prétexte pour se rassembler, pour fêter.

Aussi les traditions se conservent longtemps; de vieilles bonnes histoires qui n'ont souvent d'autre mérite que celui de faire rire, vont de bouche en bouche et passeront peut-être ainsi à la postérité.

Les vertus domestiques sont donc développées à un très haut point chez la Canadienne et s'allient parfaitement avec ses sentiments religieux. Sa foi est robuste et sa vénération pour le clergé, profonde. Sa conduite est généralement d'accord avec ses principes, et elle accomplit scrupuleusement ce qu'elle croit être son devoir.

Dans nos campagnes, là où la distance à l'église est longue, la piété est moins grande que dans nos villes. La femme, dans les villes, suit les confréries, les retraites, assiège les confessionnaux. Sa ferveur, cependant, ne la prémunit pas avec assez de force contre certains défauts qui, pour n'être que véniels, n'en constituent pas moins une plaie sociale pour notre pays. Ainsi, la Canadienne a beaucoup de vanité ; son amour du luxe qu'elle appelle confort, est cause de perturbations dont le problème embarrasse nos économistes. Elle aime le clinquant et n'en use pas toujours avec goût ; la fille qui travaille ne songe qu'à se parer, sacrifie souvent un vêtement utile à un colifichet, à une plume. Chacun vit au jour le jour, personne n'amasse de fortune.

Aux soins de la mère de famille et à sa besogne de ménagère qu'elle sait remplir du reste, la femme à la campagne ajoute la culture d'un jardinet. Le jardin potager lui est entièrement dévolu. Elle y sème, outre les légumes, quelques plantes aux vertus médicales. Elle cultive aussi, par ci par là, des fleurs qu'elle dispose en de minces plates-bandes, sans se préoccuper comme l'Anglaise de les marier joliment, d'en embellir, d'en poétiser la demeure ; point de vignes grimpantes, de fraîche verdure qui courent et s'enlacent sous les fenêtres. Sa vie toujours sérieuse se réfléchit jusque dans cette absence de coquetterie pour le décor de sa maisonnette.

Dans le temps des récoltes, elle travaille aux champs aussi rudement que l'homme

A la ville, c'est différent. Les loisirs, non, il n'y en a pas assez ; mais les économies de temps prises sur les soins domestiques sont presque toujours dépensées au profit des bonnes œuvres, ayant pour but de secourir le pauvre, le déshérité. Les œuvres philanthropiques que l'on préconise aujourd'hui, ne sont pas une nouveauté dans la religion catholique ; elles changent de nom, voilà tout. Aider l'indigence a toujours été un des préceptes formels de notre religion, dans ce pays on le suit à la lettre ; les cœurs sont d'or. Quelque louable que soit ce sentiment de commisération pour un frère malheureux, il est à regretter qu'on ne comprenne et ne pratique ici que la charité qui a un résultat immédiat, sensible, palpable ; par exemple, celle qui donne à manger à celui qui a faim, qui vêt celui qui souffre du froid. L'assistance a des besoins plus élevés, plus délicats, plus subtils, mais non moins urgents à notre époque ; on la néglige.

La femme canadienne ne comprend pas qu'aider une institution qui a pour but de hausser le niveau intellectuel et moral d'un peuple, est une œuvre humanitaire, plus fructueuse que de secourir des misères isolées, aux derniers échelons de l'échelle sociale chez les dégradés, les infirmes, le résidu de notre race.

C'est ainsi qu'avec tant d'institutions philanthropiques, Montréal, la métropole de notre pays, possède avec grand'peine une université catholique, et n'a pas une seule bibliothèque publique, où dans toutes les classes de la société l'homme intelligent irait puiser la science nécessaire, qui dans son art, son métier, son genre d'entraînement quel qu'il soit, le ferait sortir de la routine, meurtrière du progrès.

Ceci m'amène à une considération nouvelle, celle du développement intellectuel de la femme.

Si, suivant ma pensée, j'ai suffisamment fait ressortir les qualités pratiques et morales de la Canadienne, on m'absoudra de la hardiesse que j'ai eue d'avoir osé effleurer un sujet aussi vaste, et on sera satisfait. Mais quel malheur que pour tous la préoccupation s'arrête là, et qu'hommes et femmes attachent si peu d'importance à la culture de la plus noble de nos facultés, l'intelligence, à celle qui, bien dirigée, centuple les forces, est comme le levier qui vient renforcer toutes les faiblesses.

Pourquoi ne donne-t-on à la femme dans les sciences, les arts, les chiffres, les arts manuels, qu'une instruction incomplète, superficielle, qui, en lui fournissant des notions écourtées sur tout, ne la distingue en rien ?

Qu'on lui ouvre de nouveaux horizons, et ne nous alarmons pas outre mesure de ses envolées. La femme, comme l'oiseau, reviendra toujours au nid. Seulement elle jugera tout mieux et de plus haut ; elle saura comprendre qu'il n'est pas de sot métier ; que c'est à elle de perfectionner le sien ; que plus d'un art, plus d'une science ont eu leur origine dans des occupations plus modestes que celles auxquelles elle se livre ; qu'il n'a tenu qu'à elle, par exemple, de se laisser supplanter dans la découverte de la vapeur, puisque la simple observation d'un couvercle de marmite que soulevait un peu d'eau en ébullition en a révélé le secret.

L'avenir ne devrait-il pas réserver aux labeurs d'une femme beaucoup des secrets qui assainiraient la *nursery ?* N'est-ce pas elle qui devrait formuler la théorie des maladies enfantines et de celles propres à son sexe ? On l'a dit avant moi, la médecine de l'avenir sera une science de cabinet ; pourquoi ne serait-elle pas celle de la femme ?

J'entendais un jour un père à qui Dieu avait donné des garçons et des filles, déplorer le partage inégal de l'intelligence chez ses enfants, où les sœurs avaient été douées en apparence au préjudice de leurs frères ; il se trouvait que la bonne semence était tombée dans le champ stérile qui ne produirait rien. Cette pensée m'affligea ; je n'avais jamais songé que les dons de Dieu pussent être un gaspillage, et que leur surabondance chez quelqu'un constituât un être anormal. Je comprenais tout de même cette remarque d'un homme d'affaires ! A

son point de vue, il avait raison. A quoi bon l'esprit chez une femme, tant qu'elle ne saura pas en faire une application pratique ? La Canadienne, pourtant, n'en manque point ; elle a été largement douée par la nature ; elle a beaucoup de talents, et, dans ses yeux, on sent une âme. Elle est active et se dépense beaucoup.

Cependant, elle manque presque toujours d'initiative ; ce défaut n'est point combattu par son éducation. Elle est imprégnée d'idées préconçues, c'est-à-dire de préjugés. Le nouveau lui répugne ; elle ne l'accepte qu'à contre-cœur et pour ainsi dire forcément.

Dans le besoin, la classe aisée a horreur de tout travail fructueux, rémunérateur ; madame ne doit compter que sur le chef de famille pour la faire vivre, n'y eût-il entre eux qu'une parenté éloignée. Une fille, une veuve qui se tire seule d'affaire se dégrade, subit une déchéance sociale ; on hésite à la recevoir ; pour elle, point de profession honorable en dehors du mariage ; peu importe si l'on se tire aux cheveux après.

Ceci explique peut-être pourquoi, ici plus qu'en Angleterre et aux Etats-Unis, les bonnes carrières restent fermées aux femmes.

Ceci dit, n'exagérons pas la critique et n'agrandissons pas démesurément les ombres ; sachons n'en donner que ce qu'il en faut pour dépeindre avec vérité la figure que nous voulons rendre. D'ailleurs, la plupart, je le sais, ne donneront qu'une demi-attention au tracé noir du portrait ; les traits saillants, les beaux côtés de la femme canadienne l'emportent tellement sur ses défauts, puisqu'elle est honnête et bonne ; et puis, tout Canadien pense un peu comme l'Espagnol, que : " La " femme devrait rester toujours la même, immuable comme l'étoile " polaire, et, tout en exigeant d'elle d'unir les vertus d'un stoïcien à " celles d'un ange, il voudrait la tenir sous cloche afin de l'isoler du " reste du monde."

YVONNE.

LES SOCIÉTÉS DE BIENFAISANCE

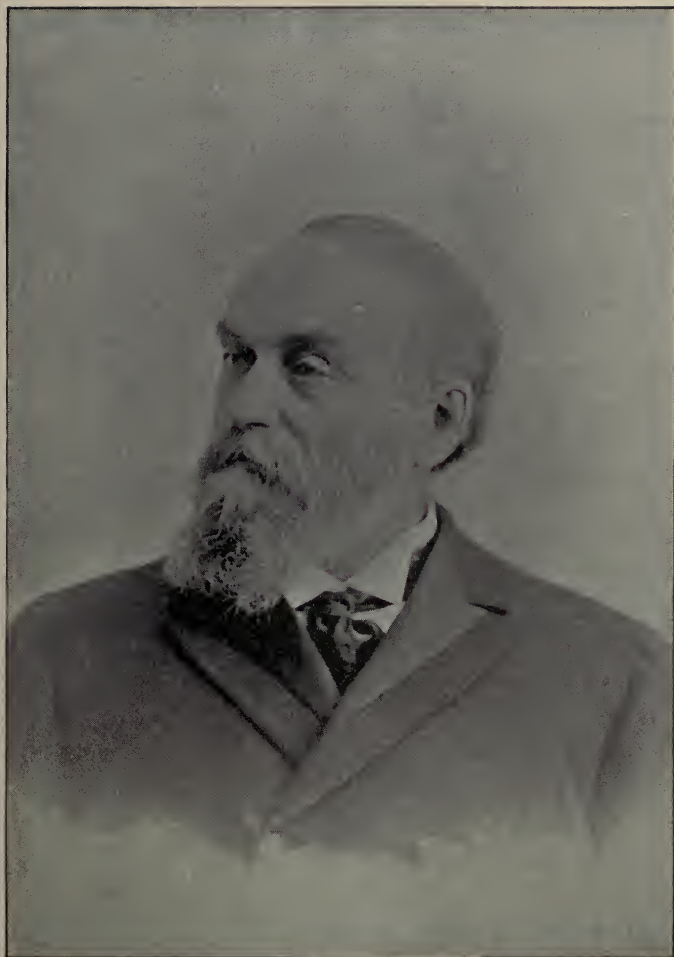
(*Suite et fin*)

Tout ce qui précède donne, suivant moi, une idée exacte des "sociétés purement mutuelles." Il nous reste à parler des "sociétés à taux fixes." On appelle "sociétés à taux fixes" les associations qui exigent de leurs membres une contribution mensuelle fixe pour la "Caisse des Malades" et une contribution graduée suivant l'âge à l'admission des membres pour la Caisse de Dotation. Pour assurer le bon fonctionnement de la "Caisse des Malades" de ces associations, il leur faut, tout comme aux sociétés purement mutuelles, les conditions mentionnées au commencement de mon travail.

Le principe de ces sociétés en ce qui concerne la "Caisse des Décès" ou Caisse de Dotation est, suivant mon humble opinion, rationnel, juste et équitable. Je dis que ce système est rationnel : En effet, dans les dix premières années d'existence de ces sociétés il n'y a que quatre décès par mille membres, et, cependant, ces derniers paient toujours le même montant de contribution, ce qui permet à la Société de faire un joli fonds de réserve, et ce, pendant un grand nombre d'années, de sorte que, quand l'association commence à vieillir, les contributions ordinaires et une partie de l'intérêt qui s'accroît annuellement suffisent pour faire face à l'indemnité payable au décès des membres, et le fonds de réserve ne fait que s'accumuler, ce qui assure la permanence de ces sociétés.

D'ailleurs, supposons une société ayant trois mille membres dans la Caisse de Dotation, payant une moyenne d'une piastre par mois.

Les revenus annuels s'élèveront à "trente-six mille piastres" par an.



L'honorable M. Alphonse Desjardins



L'honorable M. Joseph Royal



L'honorable M. Joly de Lotbiniere



Sir W.-H. Hingston

Sur ces trois mille membres, d'après les statistiques, il y aura une moyenne de douze décès par an. Les revenus de cette Société, pendant dix ans, pour la Caisse de Dotation, s'élèveront donc à "trois cent soixante mille piastres," et les déboursés pour décès, pendant le même laps de temps, à "cent vingt mille piastres," laissant un profit net de "deux cent quarante mille piastres," qui aurait été réalisé de ce chef, et ce, pendant une période de dix ans.

Cela seul donne un aperçu du système des sociétés "à taux fixes."

Je connais une Société de ce genre qui a été fondée en 1874.

En 1881, elle n'avait que quatre cents membres et accusait un déficit de quatre mille piastres.

Cependant, les directeurs de cette association ne se découragèrent pas, comptant n'arriver qu'à un bon résultat à cause de leur système qui, à leur point de vue, était excellent. Ils furent récompensés de leur persévérance, et, quatorze ans après, en 1895, cette société atteignit le chiffre de "quatre-vingt mille membres," et, aujourd'hui, elle possède un "fonds de réserve" de quinze cent mille piastres.

Je dis que le principe des sociétés à taux fixes est non seulement rationnel, mais qu'il est aussi juste et équitable, parce que ce système de contribution graduée, pour la Caisse de Dotation, d'après les âges de ses membres, est basé sur le meilleur principe de justice et place tous ses membres sur un pied d'égalité parfaite.

En effet, est-il juste qu'un jeune homme de vingt-et-un ans paie mensuellement le même taux de contribution qu'un homme de quarante-quatre ans ?

En réalité, les "sociétés à taux fixes" sont établies sur des bases aussi solides que les assurances régulières sur la vie. Avant d'entrer dans de plus amples détails, il serait bon de se demander ce que c'est qu'une "société à taux fixes."

Eh bien ! une "société à taux fixes," c'est une société de bienfaisance en ce qui concerne la "Caisse des Malades," et une véritable assurance régulière sur la vie, en ce qui concerne la "Caisse des Décès" ou "Caisse de Dotation."

En effet, les assurances régulières sur la vie ont des contributions fixes et graduées suivant l'âge à l'admission des membres, tout comme les "sociétés à taux fixes." La seule différence existe dans le taux des contributions.

Cependant, les dépenses des sociétés de bienfaisance étant beaucoup moindres que celles des assurances régulières, le "revenu net" est à peu près le même, de sorte que les sociétés à taux fixes ayant un "revenu net" à peu près égal à celui des assurances régulières, il s'en suit qu'elles sont fondées sur des bases aussi solides les unes que les autres, pourvu, toutefois, que le taux des contributions mensuelles des

sociétés à taux fixes soit aussi élevé que le montant mentionné dans les "tables" des meilleurs actuaires concernant le coût de l'assurance proprement dite, ce qu'on pourra facilement reconnaître en faisant la comparaison entre les taux des sociétés à taux fixes et la liste suivante :

Tableau indiquant le coût probable d'assurance de dix-huit à quarante-neuf ans inclusivement : —

TABLEAU DES ACTUAIRES

Age	Montants	Age	Montants
18	$7.13	34	$ 9.09
19	7.21	35	9.29
20	7.29	36	9.48
21	7.38	37	9.69
22	7.46	38	9.91
23	7.56	39	10.13
34	7.67	40	10.36
25	7.77	41	10.61
26	7.89	42	10.89
27	8.01	43	11.25
28	8.14	44	11.70
29	8.27	45	12.21
30	8.42	46	12.84
31	8 58	47	13.52
32	8.75	48	14.26
33	8.92	49	15.06

Des statistiques récentes prouvent que les assurances régulières, ayant même cinquante ans d'existence, ne paient qu'une moyenne de quarante pour cent des revenus provenant des primes annuelles, ce qui revient à peu près au taux des contributions exigées par les sociétés à taux fixes. Conséquemment, il me semble qu'il ne peut y avoir de preuve plus évidente que celle-là, puisque, d'après l'expérience des assurances régulières sur la vie, le taux des contributions ordinaires des sociétés à taux fixes sera suffisant, même dans cinquante ans, pour payer les sommes dues aux décès, sans compter les intérêts sur le fonds de réserve accumulé pendant cette période.

Enfin, la Société à taux fixe dont j'ai parlé tout à l'heure a vingt-et-un ans d'existence, et, d'après le rapport officiel fourni par le président, en août 1895, elle n'a dépensé qu'une moyenne de soixante pour cent des contributions mensuelles, réalisant, de ce chef, le joli fonds de

réserve de quinze cent mille piastres. Comment nos agents d'assurance, nos amis les ennemis, peuvent-ils affirmer, après cela, que les sociétés à taux fixes ne sont pas aussi solides que les assurances régulières sur la vie ?...

A propos d'agent d'assurance, permettez-moi de raconter un fait qui date de deux mois à peu près :

J'étais un jour tranquillement assis à mon bureau, lorsque mon assistant m'informe qu'un homme désirait me voir. Je lui dis de le faire entrer. Quelques instants après, un homme d'une trentaine d'années me présenta sa carte, en me disant qu'il était commis-voyageur et qu'il désirait obtenir des renseignements sur différentes sociétés, sous prétexte qu'il avait un grand nombre d'amis qui désiraient faire partie de ces associations.

Après que je lui eus donné quelques explications, il me dit qu'il y avait mille trois cent treize sociétés qui avaient failli aux Etats-Unis pendant les quinze dernières années, et me montra l'opuscule dont j'ai parlé plus haut. Je lui répondis : " Il n'y a rien de surprenant à cela, mais combien y a-t-il de sociétés à taux fixes parmi celles que vous venez de mentionner ? "

Nous nous mîmes à feuilleter le petit livret, et la conclusion fut qu'il ne put m'en indiquer aucune.

Au contraire, il était évident que toutes ces associations étaient des sociétés purement mutuelles.

Il finit par me dire qu'il aimait telle et telle société et qu'il y entrerait certainement, ainsi qu'un grand nombre de ses amis.

Puis, il s'en alla, en oubliant, toutefois, le petit opuscule mentionné ci-haut.

Je ne l'ai pas revu depuis ; cependant, un nom était estampé sur cet ouvrage, et ce nom était celui... d'un agent d'assurance, ce qui ne m'a pas surpris du tout... Ceux qui appartiennent aux sociétés purement mutuelles doivent-ils les abandonner ? Non, mais ils doivent travailler de toutes leurs forces à faire faire les changements nécessaires à la constitution de ces sociétés, de manière à assurer leur permanence.

Quant à ceux qui n'appartiennent à aucune société, à eux de faire le choix des associations auxquelles ils veulent appartenir. Cependant, je leur conseillerai de bien étudier les différents systèmes des sociétés et de choisir celles qui sont déjà établies sur des bases solides.

Un dernier mot et je termine.

Suivant moi, les gens riches ont raison de faire partie des assurances régulières sur la vie ; mais, pour la classe ouvrière, c'est une erreur, et voici pourquoi :

D'abord, le taux des contributions est beaucoup plus élevé. Ensuite, si l'assuré tombe malade, il devient très souvent incapable de

payer ses primes et perd tout ou presque tout ce qu'il avait versé dans la compagnie à laquelle il appartenait depuis plusieurs années ; tandis que, au contraire, en s'assurant dans une bonne société de bienfaisance, l'ouvrier malade reçoit des bénéfices de maladie qui assurent l'existence de sa famille et lui permettent de payer régulièrement ses contributions mensuelles.

Je conseille fortement à tous ceux qui liront cet article et qui trouveront mes assertions bien fondées de se donner la main pour encourager les sociétés nationales du type mentionné plus haut, et, par là, ils contribueront à une œuvre sociale qui mérite l'encouragement et la sympathie de tous ceux qui s'intéressent, de près ou de loin, à la grande cause de la mutualité en cette province.

L.-G. Robillard.



ARTISTE ET PÈRE

— Papa, viens ici.

— Que veux-tu mon petit ange ?

— La gorge me brûle ; j'ai soif !

— Prends ce verre d'eau, cela te rafraîchira ; mais, maintenant, repose-toi, car il est tard, et tu as besoin de sommeil.

— Que tu es bon, papa, et comme tu dois souffrir de me voir aussi malade ! Viens m'embrasser, papa !

Et le père, tout ému, de grosses larmes coulant le long de ses joues, se pencha vers l'enfant, entoura tendrement son cou de ses deux bras, et la serrant avec effusion contre sa poitrine qui se gonflait sous des sanglots comprimés, déposa sur ce front si pur un baiser d'amour, immense, infini . . . .

. . . .

Jean LeBon était âgé à peine d'une quarantaine d'années ; grand, mince, la figure empreinte de noblesse, illuminée par deux yeux pleins d'intelligence, les cheveux longs et légèrement bouclés, les mains blanches et délicates, le grand air de sa personne, tout chez lui indiquait une bonne éducation ; mais, d'un autre côté, ses habits usés jusqu'à la corde, rapiécés çà et là, le mobilier humble et boiteux qui garnissait les trois pièces de son logement, les quelques cadres vieillis suspendus à la muraille, annonçaient aussi la gêne, sinon la misère de cet intérieur.

Jean LeBon était né artiste : doué de talents peu ordinaires, il s'était voué de bonne heure au culte de l'art, et, se sentant le feu sacré, il avait refusé un emploi lucratif qu'on lui avait spontanément offert, préférant

plutôt sacrifier tous les instants de sa vie et toutes les aspirations de son intelligence à la pratique de l'art, à la peinture idéale. Il s'était marié tardivement avec une jeune personne qui unissait à une beauté rare les dons les plus précieux du cœur et de l'esprit ; il avait vécu deux années avec cette douce compagne, et jamais un nuage ne vint assombrir le ciel de leur amour. Mais, soudain, le malheur s'abattit sur ce couple heureux, et enleva à Jean LeBon ce trésor inestimable, cette épouse dont il appréciait l'immense tendresse.

Un moment désespéré, le malheureux mari songea au suicide, à la mort ; mais la vue de cette enfant de deux mois que lui laissait la tendre épouse disparue lui donna quelques forces, et bientôt il reprit courage, consacrant à l'éducation d'Alice l'énergie et la vivacité de son intelligence et la vigueur de son talent.

Mais les toiles se vendaient peu, et par suite l'existence était rude. Les véritables appréciateurs reconnaissaient bien en Jean LeBon un artiste distingué, et admiraient chez lui de nombreuses qualités ; mais ils n'achetaient guère, croyant peut-être qu'un artiste n'a pas besoin de satisfaire la faim qui le tourmente, qui fait battre ses tempes, qui le conduira au tombeau.

L'Art ! Que de grandeur et de sublimité dans ce seul mot ! C'est le plus beau langage dont puisse se servir l'être humain dans ses rapports avec la Divinité ! Avec le ciseau d'un Michel-Ange, avec le pinceau d'un Raphaël, avec le bâton d'orchestre d'un Beethoven, ces cérémonies imposantes dont les riches décors et les nombreuses lumières font ressortir l'éclat, ces temples grandioses qui semblent inviter à prier ou à pleurer, et dont les hautes fenêtres ne laissent passer à travers leurs vitraux qu'un jour incertain, ces fêtes sublimes dans leur simplicité et majestueuses dans leur poésie, ces prières touchantes, ces belles hymnes dont la musique et les mots portent dans l'âme du chrétien de si douces émotions, ces êtres surnaturels qui peuplent le ciel, ces astres lumineux que la main de l'Être Suprême a jetés çà et là sur le firmament noir, cette céleste Jérusalem où retentissent sans cesse des chants d'amour, ce Dieu éternel, qui est le tout, l'unique, et le nécessaire, tout cela sera rendu avec une expression touchante, des tons variés, une harmonie pénétrante, saisissante, une grandeur qui étonne, une majesté qui éblouit, et les hommes, voyant ou entendant ces œuvres immortelles, resteront dans la plus grande admiration, et rendront louanges à l'Eternel.

L'Art, étant l'imitation du Beau, a un rôle plein de noblesse, et ses prosélytes ne peuvent contraindre leurs talents à peindre, à sculpter ou à harmoniser des sujets contraires à la morale ; on ne peut prostituer l'Art, on ne peut traîner dans la fange ce langage sacré que Dieu a

donné aux hommes pour qu'ils se rapprochent de sa gloire et de sa puissance !

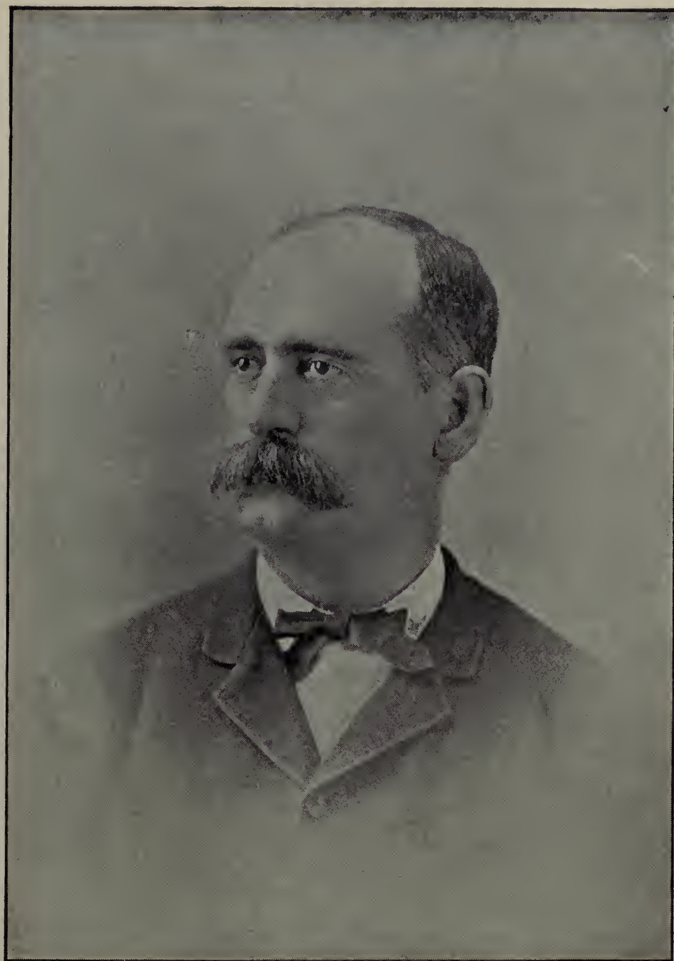
Jean LeBon comprenait cela ; il voyait dans l'Art une religion qu'il ne pouvait profaner. Fort de cette idée, il avait refusé nombre d'offres, plus ou moins alléchantes, qui auraient pu peut-être le mener à la fortune, mais qui outrageaient la sainteté de l'Art. S'il était resté pauvre, malgré les qualités rares de ses toiles, il avait du moins la grande consolation d'avoir rempli ses devoirs et d'avoir respecté la morale. Il travaillait continuellement, ne goûtant aucun plaisir, économisant sans cesse, n'ayant qu'un but : celui de rendre heureuse l'adorable enfant qui lui était restée.

Au moment de notre récit, Jean LeBon, fatigué, assis près du lit où Alice dormait de son sommeil d'ange, regardait avec tristesse cette enfant qu'une maladie terrible, la phthisie, consumait de jour en jour ; elle était comme une lampe qui va s'éteindre faute d'huile. Comme le cœur de ce pauvre père, sous ces angoisses poignantes, devait souffrir en voyant ces joues creuses, ces lèvres décolorées, cette pâleur, ces yeux enfoncés dans les orbites, ces bras et ces mains amaigris ; en entendant cette toux déchirante, convulsive qui ébranlait avec force ce corps si frêle ! Le fruit de son amour, le but de sa vie, était là, devant lui, se débattant contre la mort, et lui, le père, l'homme intelligent, il ne pouvait rien faire, il ne pouvait le sauver ! Ces pensées amères faisaient monter à sa bouche des paroles de révolte contre sa destinée ; il pleurait de se voir réduit à une telle impuissance tandis que d'autres, à l'âme vénale, réussissaient et devenaient riches !

Après quelques minutes de ces réflexions douloureuses, l'artiste jeta un regard chargé d'amour sur son enfant, posa la lampe sur une petite table près du chevalet, reprit ses pinceaux et sa palette, et, le cœur gonflé, se remit à l'ouvrage pour tâcher de gagner du pain.

Le tableau que Jean LeBon achevait était d'une simplicité touchante ; une femme, dont la beauté angélique des traits, l'expression si douce du regard, la grâce parfaite des formes, ravissait à première vue, tenait serré contre sa poitrine et enveloppé de son manteau un tout petit enfant ; de sa main droite, elle jetait sur la neige d'une blancheur immaculée diverses semences que des centaines d'oiseaux s'empressaient de venir becqueter. La scène d'hiver représentée était admirable ; la neige s'étendait partout, sur les champs et sur les toits des chaumières ; aux arbres dénudés de longs glaçons étaient suspendus, ressemblant à ces stalactites que l'on trouve sur la voûte de certaines grottes. Dans l'expression de cette femme, symbolisant *la Charité*, l'artiste avait mis toute son âme ; ces yeux bleus, profonds comme l'azur, cette bouche au doux sourire, ces traits si purs et si délicats, cette chevelure abon-

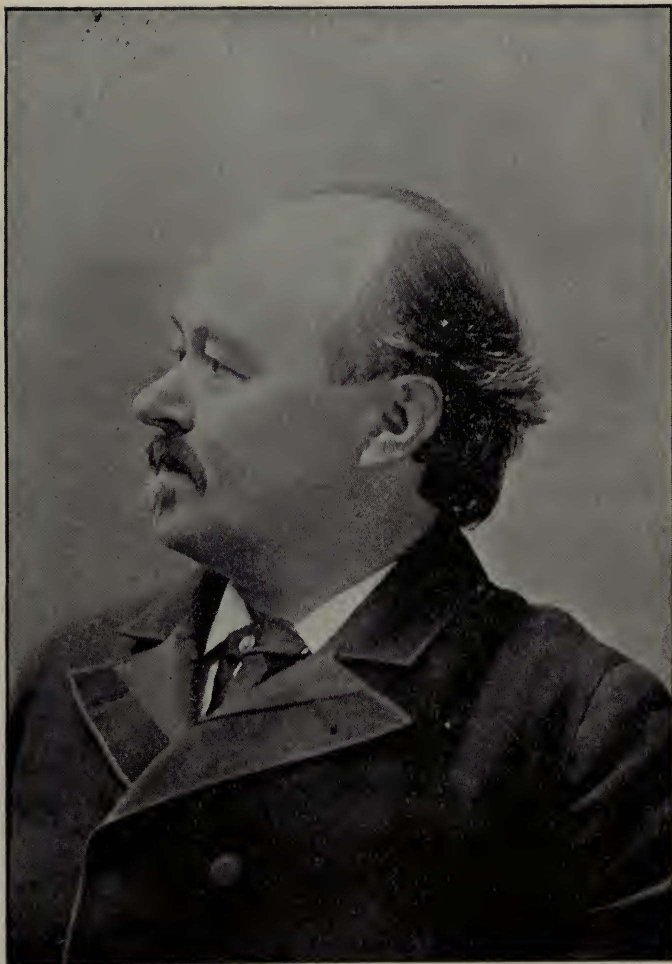

Campistron



M. Cleophas Beausoleil



M. L.-O. David



M. Arthur Dansereau



M. A.-D. DeCelles

dante s'abandonnant voluptueusement à la brise, cette attitude pleine de noblesse, d'amour maternel, cet ensemble touchant, dénotaient un cœur aimant et compatissant, une âme tendre ; c'était une véritable œuvre de sentiment !

Jean LeBon travailla jusqu'à ce qu'il entendit les cloches des églises de la grande métropole lancer leurs notes joyeuses à travers l'espace morne et désolé, et annoncer dans leur langage plein de poésie la naissance du Sauveur du monde.

Exténué, les yeux gonflés de fatigue, l'artiste, voyant sa fille endormie, alla s'appuyer sur le bord de la fenêtre et regarda dans la rue ; le ciel, tout piqué d'astres lumineux, contrastait étrangement par sa teinte bleu-noir avec les toits couverts d'une neige que la lumière gris-perle de la lune rendait encore plus étincelante. Sur la route blanche, glissaient rapides de nombreuses voitures ; les passants s'empressaient d'arriver à l'église, vu la rigueur du froid. Voyant cette animation des rues, ces fenêtres qui partout s'illuminaient, ce je ne sais quoi de gai, de joyeux dans l'air, Jean LeBon se laissa aller aux douces souvenances du passé ; il revit devant ses yeux ces années de son enfance, où, à chaque messe de minuit, il allait avec sa bonne mère adorer le petit Jésus dans sa crèche toute entourée de fleurs et de lumières. Plus tard, adolescent, il aimait à chanter ces belles hymnes, ces beaux cantiques de Noël qui reflétaient si bien les pieuses aspirations de son cœur ; à quinze ans, aux pieds de Jésus naissant, il avait juré d'être artiste, afin de traduire sur la toile les scènes sublimes et touchantes de la religion chrétienne. Dans ce doux abandon du passé, Jean LeBon repassait les événements principaux de sa vie, sa première communion, son mariage, la mort de son épouse adorée, la naissance d'Alice, ses débuts d'artiste, ses succès et ses déboires ; il en était à ces souvenirs, lorsqu'il s'entendit appeler :

— Papa, viens donc près de moi.

Le père courut à l'enfant, l'embrassa tendrement, lui prépara une potion calmante, et, arrangeant son lit avec un soin minutieux, il lui dit d'un ton plein de douceur :

— Dors, mon enfant ! Il est minuit passé, et tu as besoin de sommeil.

— Oui, c'est vrai, mais avant de m'endormir, je voudrais bien adresser au petit Jésus, en ce beau jour de Noël, une prière pour toi et pour moi !

— Oui, prions Dieu de tout notre cœur pour qu'il te rende la santé, et qu'il te conserve longtemps à mon amour !

Ce fut un spectacle sublime que celui de ces deux êtres, de cette jeune fille, les yeux levés au ciel, les deux mains pendantes, les lèvres murmurant une de ces prières ardentes qui font des miracles, et de ce père prosterné à côté du lit, la tête plongée dans les mains, adressant à Dieu une supplication fervente. Tous deux prièrent ainsi quelque temps, mais bientôt la jeune malade, fatiguée, embrassa encore son père, arrangea sa chevelure soyeuse, et, fermant les yeux, s'endormit bientôt d'un paisible sommeil.

L'artiste, voyant l'heure avancée de la nuit, remit ses pinceaux en ordre, baissa quelque peu la lampe, rapprocha du lit d'Alice la grande et unique chaise, s'y installa aussi confortablement que possible, et, dans ce silence plein de choses inexprimables qui remplissait la chambre, Jean LeBon se laissa aller à ses rêveries........................

Une chose inouïe, extraordinaire, se passa ; la femme aux yeux d'azur, à la longue robe blanche, grandit, et parut, aux regards ébahis et émerveillés de l'artiste, comme entourée d'une auréole lumineuse qui remplissait la chambre d'une douce clarté. Du tableau, elle s'avança lentement vers le lit, frôla de sa robe le pauvre père, se pencha vers la malade, l'embrassa longuement sur le front et sembla lui dire tout bas quelque chose. Elle repassa près de l'artiste, lui jeta un regard doux et compatissant, et regagna le tableau........................

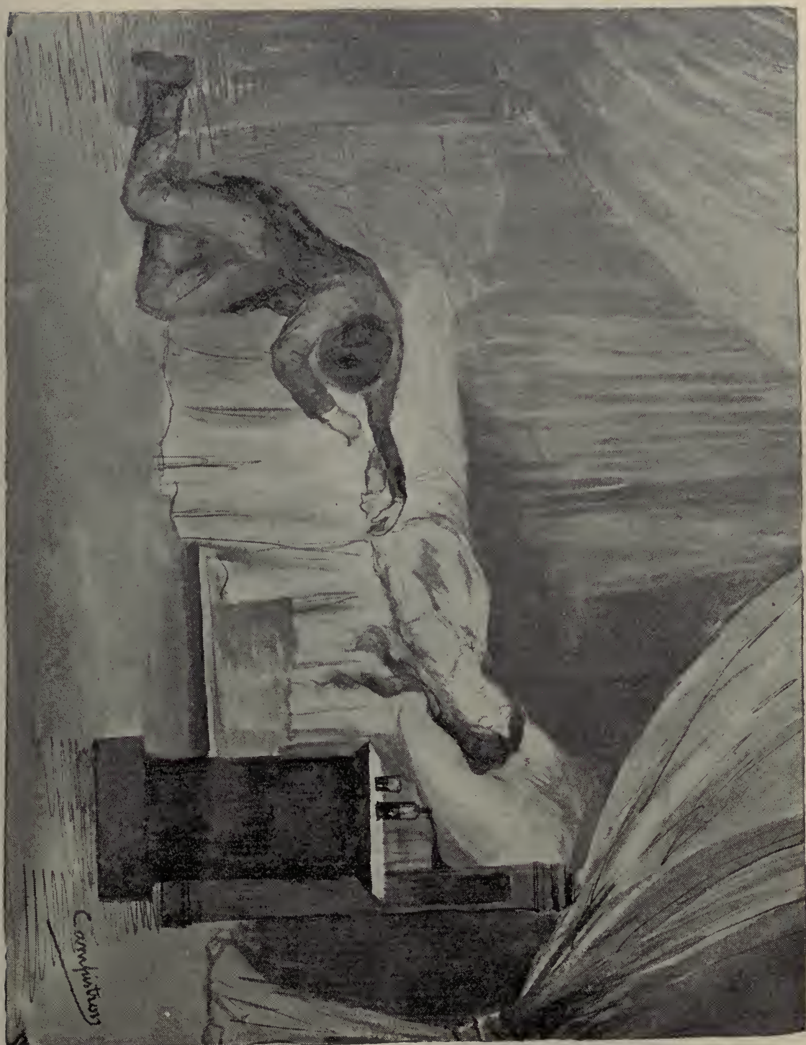
....

Jean LeBon se frotta les yeux, comme une personne qui a dormi très longtemps ; il vit les rayons du soleil levant se jouer sur les vitres festonnées de givre, et donner une lumière entrant à flots dans la chambre. Surpris, étonné, il regarda tout autour de lui, et il ne remarqua rien d'étrange : le tableau, les pinceaux, la table, rien n'était changé. Regardant son enfant endormie, il imprima sur ses lèvres pâles un chaud baiser qui la réveilla.

— Père, lui dit-elle en jetant ses bras autour de son cou, j'ai fait un bien beau rêve cette nuit ! Un ange radieux est venu près de moi, m'a embrassée, et m'a dit que le petit Jésus pensait à nous.

— Chère enfant, j'ai eu à peu près le même rêve. Je vois là une protection toute spéciale de l'Enfant Jésus. Nos prières ont donc été exaucées !

A ce moment, l'on frappa légèrement à la porte, et Jean LeBon étant allé ouvrir, un domestique en livrée parut, les bras chargés de gros et de petits paquets, lesquels furent déposés sur une chaise ; cet



homme remit ensuite à l'artiste une lettre soigneusement cachetée que celui-ci ouvrit aussitôt ; il lut avec étonnement la lettre suivante :

" Monsieur,

" Une personne qui s'intéresse à vous et admire tout particulièrement votre talent vous prie d'accepter ces cadeaux de Noël pour votre fille dont nous regrettons vivement d'apprendre la dangereuse position. Passez demain, vers les onze heures, au No ... de la rue Sherbrooke ; vous aurez alors l'occasion de vendre votre tableau, *la Charité,* à un prix beaucoup plus élevé que vous ne demandiez d'abord.

" Votre, etc.,

" MADAME B***"

Des plis de la lettre s'échappa un billet de cinquante dollars que le père, ivre de joie, des larmes de bonheur roulant le long de ses joues, s'empressa de ramasser.

Il courut porter la bonne nouvelle à la jeune malade, et d'une voix vibrante, d'un accent inexprimable, il lui dit :

" Mon Alice, mon enfant adorée, tu es sauvée ! "

PIERRE BÉDARD.



LA BANQUE ET SON ADMINISTRATION

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de parler de quelques-unes des causes qui amènent la faillite des banques. S'il fallait les énumérer toutes, elles seraient trop nombreuses pour être traitées dans l'espace restreint qui nous est accordé dans cette Revue. Il y aurait tout un livre à faire là-dessus, mais pour atteindre la classe de lecteurs qui s'intéresse à ces questions — un peu d'actualité en ce moment — nous allons indiquer les principales, celles qui nous paraissent se répéter le plus souvent.

L'oubli ou l'ignorance de certains principes qui doivent toujours guider le banquier vont nous occuper.

Disons d'abord que la conduite d'une banque dépend beaucoup de l'importance de son capital. S'il est considérable, elle peut et doit, même, aborder des opérations qui demandent beaucoup d'argent et de crédit, et que la petite banque ne peut toujours faire sans danger. Tels sont les transactions de change et les crédits à fournir sur des points éloignés à ses clients, généralement de gros importateurs. Pour cela, il lui faut des comptoirs dans toutes les grandes places. Ses représentants se trouveront à Londres, à Calcutta, en Chine, au Japon, etc. Il lui faudra de nombreuses succursales qui lui serviront de *medium* pour les virements de fonds d'une place à une autre que réclame sa clientèle. Ces succursales, généralement dans des centres considérables, se font un capital en recevant l'argent que lui confie le public, et elles emploient souvent le surplus dont peut disposer le bureau principal. C'est par ce rouage que les forces vives sont équilibrées. Il y a des succursales

dont la fonction principale est l'emploie des fonds ; d'autres qui en reçoivent plus qu'ils ne peuvent en placer. Ce surplus, transmis au bureau central, est réparti sur les points où il peut être utilisé. Le gérant recevant des rapports quotidiens de ses agents peut ainsi, comme un général prudent, disposer sagement ses forces, dégarnissant le fort pour venir en aide au faible. Voilà en deux mots, et à vol d'oiseau, ce qui se passe dans la grande banque. Elle a l'avantage de posséder un grand nombre d'actionnaires et il lui est facile de faire un choix parmi eux, avec les connaissances et l'expérience nécessaires à des administrateurs (directeurs.)

Si la petite banque est moins avantagée de ce côté, elle peut néanmoins fournir une carrière utile et prospère. Il lui restera toujours, prudemment administrée, et si elle veut s'y circonscrire, un champ assez profitable. Mais elle devra se mettre en garde contre le trop grand nombre de succursales, surtout à des endroits d'aucune importance. Si ces succursales fournissent des capitaux en temps de calme et d'abondance, elles deviennent, à cause de l'exiguïté des moyens de la banque, de véritables dangers au moment de la bourrasque ou de l'alarme. Un des plus grands dangers avec lesquels les banques ont à compter, c'est la trop grande abondance de fonds. Quelques-unes la créent en attirant les dépôts par des intérêts élevés et hors de proportion avec leurs moyens d'en disposer sûrement et profitablement. Ceci les pousse à des expédients qui ne laissent pour résultat que des mécomptes. De là des entreprises que le banquier prudent évite avec soin.

Que d'usines, que de chemins de fer, même avec la garantie séduisante de subsides à recevoir, ont servi de gouffres où est allé se perdre l'argent de l'actionnaire et du déposant !

Si la banque sait s'abstenir de ces écueils, il en est un autre contre lequel elle ne peut pas toujours se garantir et qui a été une cause de malheur. J'ai parlé d'un ou de quelques comptes qui, à eux seuls, absorbent une trop grande proportion du capital. Les administrateurs se croient quelquefois très honorés quand un gros client vient frapper à leur porte. Sous des dehors séduisants on fait valoir une entreprise qui contient, dit-on, tous les éléments du succès. Ceux qui veulent la lancer en possèdent tous les secrets. Ils présentent des arguments auxquels, faute de connaissances, les administrateurs de la banque ne peuvent répondre. C'est une spécialité, c'est la confection d'un article que tout le monde réclame et qu'eux seuls peuvent fournir. Enfin, c'est une affaire d'or et dont le succès est assuré. Il ne manque qu'une chose : le capital pour l'exploitation. Et vous, messieurs les banquiers, vous vous trouvez providentiellement là pour servir les intérêts du com-

merce en mettant la banque que vous administrez si sagement au nombre des institutions les plus utiles du pays ! Heureux encore quand quelques-uns des administrateurs, soit même le gérant, n'ont pas été intéressés en les rendant propriétaires, sans bourse délier, de quelques actions, et en les plaçant au nombre des administrateurs de l'entreprise. C'est ainsi que deux intérêts se trouvent en conflit et qu'est sacrifié celui de la banque que l'on devait avoir en vue tout d'abord. On ne s'est pas même demandé si cette excellente affaire n'avait pas été présentée ailleurs, ni comment on a pu passer tant de banques richement dotées en administrateurs intelligents et expérimentés, et dont les caisses contenaient des sommes prêtes à toute bonne affaire comme celle-ci.

C'est dans des tentatives de ce genre et qui réussissent malheureusement trop souvent, au détriment des institutions qui leur donnent asile, que l'on voit combien il y a d'intelligence et de persévérance au service des entreprises dont nous parlons. De tout temps il y a eu lutte entre le prêteur et l'emprunteur, et la victoire se trouve le plus souvent du côté de celui qui déploie le plus d'habileté.

Le banquier, chargé de la surveillance de mille affaires, n'examine souvent chacune d'elles que superficiellement. Bien des détails lui échappent et surtout quand il s agit d'une entreprise toute spéciale, il ne lui est pas toujours facile d'en saisir tous les rouages. Il est évidemment dans une position désavantageuse auprès de celui qui n'a étudié que celle qu'il présente et dont il a le soin de ne faire paraître que le beau côté. Sous ces circonstances, il faudrait, de la part des administrateurs de la banque, assez de caractère pour dire *non*. L'expérience nous apprend pourtant que c'est la chose la plus difficile.

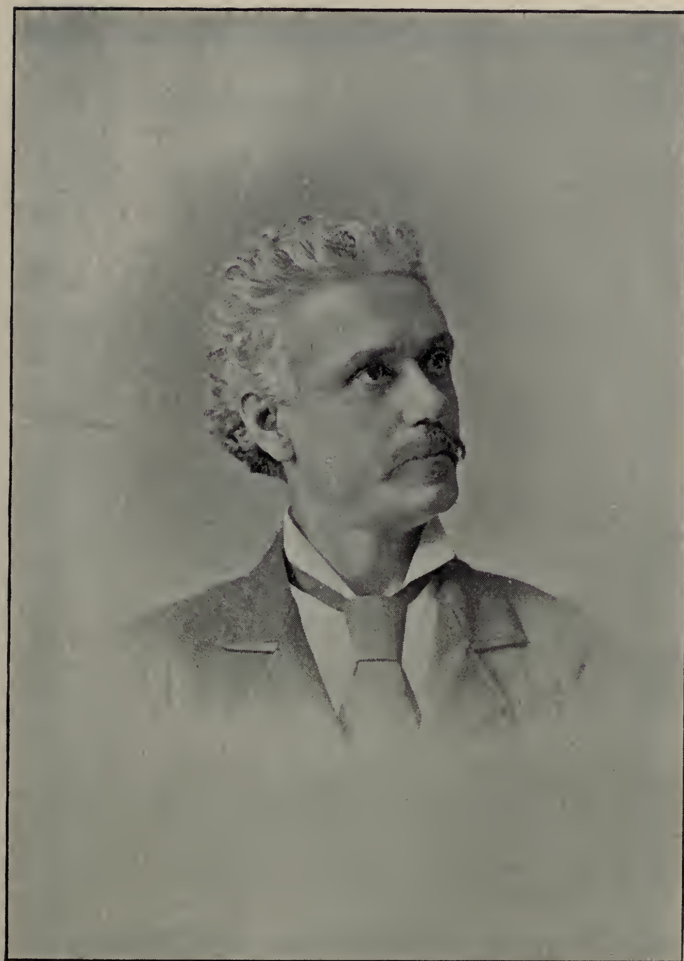
Que d'affaires mal bouclées et sur lesquelles un directeur restait avec une conscience troublée, ont tourné à la ruine des intérêts qu'il ne pouvait servir qu'en les refusant. Quand ces affaires sont traitées par des amis ou des hommes influents, la difficulté est encore plus grande. Dire non à ces hommes-là, c'est s'exposer à passer pour un arriéré, tandis qu'un consentement les renvoie satisfaits ; et si vos intérêts sont mal servis, votre vanité, du moins, y trouve son compte. La vanité ! quel défaut visible dans la cuirasse d'un administrateur, et comme il est vu et exploité par les habiles !

En principe, le premier établissement d'une usine, d'un chemin de fer, d'une exploitation regarde l'actionnaire de ces industries d'abord pour une assez large part, puis du capitaliste qui peut faire une avance en prenant ses garanties -- hypothécaires généralement. -- Ce n'est que lorsque l'affaire a commencé et qu'elle a donné des résultats satisfaisants et payé des dividendes que la banque peut, avec avantage, fournir l'argent pour l'achat de la matière première, et rentrer dans ses fonds

aussitôt que celle-ci aura été manufacturée. Ainsi on fournira les fonds pour l'achat du blé qui deviendra farine, du bois qui sera changé en madriers, en planches, etc., du cuir qui donnera la chaussure. Enfin, l'avance de fonds à courte échéance, le virement prompt de sommes fournies comme nous venons de l'indiquer, et éviter avec le plus grand soin toute immobilisation, voilà l'affaire de la banque. Tout ce qui s'écarte de cela est une erreur capitale qui ne conduira, à la longue, qu'à des embarras ou des pertes, ou même à la faillite.

Il ne faut qu'une seule erreur pour compromettre une institution. L'ancienne "Commercial Bank," pour avoir fait des avances trop fortes à un chemin de fer en construction, n'a trouvé son salut qu'en se fusionnant avec une autre banque. Le "Comptoir d'Escompte" de Paris a été conduit à sa perte pour avoir donné imprudemment et contre toutes les règles du devoir, sa garantie à la Société des Métaux, et pourtant, les portefeuilles de ces deux grandes corporations étaient remplies de valeurs de premier ordre. Quelque chose d'analogue s'est passé dans notre pays. On ne saurait donc trop appuyer sur ces faits, car, malgré tout, ces leçons sont vite oubliées et on les voit, à un assez court intervalle, se répéter et amener avec elles les mêmes fâcheux résultats. Le public, à la connaissance duquel il est impossible de les cacher, s'en émeut ; de ce moment, le prestige et le crédit sérieusement atteints sont le plus souvent impossible à rétablir, et on voit la banque coupable végéter, condamnée à des affaires qui ne sont qu'une liquidation déguisée. Son existence ne présente plus ce signe de vitalité que seule peut donner la possession du crédit. La bonne clientèle ne trouvant plus ses besoins légitimes satisfaits, s'éloigne peu à peu, n'est pas remplacée, ou, si elle l'est, ce n'est que par des nouveaux venus, souvent éconduits des institutions solides et avec qui la part des bénéfices ne contrebalance pas les pertes qu'ils occasionnent.

La confiance est une plante qui croît lentement. Il faut souvent des années, toute une existence pour la conquérir. Mais une seule erreur commise en un jour peut amener sa perte. Rien n'est plus délicat que le nom d'une banque ; ce nom, c'est son crédit. Sages seront donc les administrateurs qui veilleront avec un soin jaloux à ce que rien ne vienne y porter atteinte. Sans doute, les pertes arriveront. Il n'y a aucune administration qui y échappe, mais, en limitant les opérations à celles qui sont strictement du ressort de la bonne banque, en ne permettant pas que les avances de fonds à une seule affaire ou à une seule maison dépassent un chiffre raisonnable et tout à fait en rapport avec l'importance du capital de la banque et l'état des affaires du client, il est possible de les restreindre de telle manière qu'aucune d'elles ne puisse compromettre son existence. Rien ne contribuera plus



M. Arthur Buies



M. le docteur Severin Lachapelle



M. Adolphe Poisson



M. Faucher de Saint-Maurice

à conduire à ce résultat que la confiance qui doit exister entre le client et la banque.

Si la banque accorde un crédit au client, il n'est que juste qu'elle se rende compte de l'emploi qu'il en fait. Il sera donc prudent d'exiger tous les ans, à l'époque où le bilan s'établit, que la banque voie celui de tous ses clients, et ceux-ci ne doivent pas s'y opposer. Cette obligation rendra le négociant plus prudent. Sachant que le bon ou le mauvais résultat de ses opérations doivent être communiqués à son banquier, il sera plus prudent, et cela suffira souvent pour l'empêcher de se jeter dans des aventures douteuses, dont la connaissance ne pourra que lui être préjudiciable.

L'espace mis à notre disposition ne nous permet pas de nous étendre davantage sur ce sujet. Nous y reviendrons peut-être. Nous n'apprendrons rien aux hommes du métier ; ces idées leur sont connues et sont assez strictement suivies par eux, mais peut-être le lecteur de la Revue y trouvera-t-il de quoi l'intéresser. C'est notre but, et nous serons satisfait si nous pouvons l'atteindre.

Edmond J. Barbeau.



LUMIERE

Perdu dans les brouillards du sophisme et du doute,
Le monde, dans un noir tournoîment emporté,
S'effarait, quand soudain retentit sur la route
La voix de l'immanente infaillibilité.

Et l'on vit, aveuglant les fils de Zoroastre,
Perçant l'ombre où la haine occulte écume encor,
Brillante des clartés que verse un lever d'astre,
Resplendir la tiare aux trois couronnes d'or.

Triple éclair de soleil éclatant dans la brume
Du sombre gouffre humain ! Triple feu du flambeau
Que Rome aux chandeliers à sept branches allume !
Triple splendeur de Paul s'élançant du tombeau !

Hosanna ! Béni soit Léon, l'homme-lumière,
L'être divinisé, l'être immatériel,
L'âme, l'élu, le saint, l'ange intermédiaire
Entre Job et Jésus, entre l'homme et le ciel.

Au-dessus de ces fronts royaux que l'anarchie
Menace, beau de calme et de sérénité,
Il se dresse, et l'on voit sur sa tête blanchie
Flotter comme une vague aube d'éternité.

Il n'a plus qu'un lambeau de pourpre et de couronne ;
Mais ce royal martyr qui pleure et qui sourit,
Ce divin qui bénit, ce clément qui pardonne,
A jamais reste roi par le verbe et l'esprit.

Ce souverain qui n'a que son titre de père,
Qui, pour sceptre, n'a plus qu'un roseau de pasteur,
Ce prince de douleur, d'angoisse et de misère,
Apparaît à nos yeux comme un triomphateur.

Il parle, et l'Occident se prosterne en prière ;
Il appelle, et là-bas, l'Orient, solennel,
Dans la chape d'argent de sa gloire première,
Exulte au cri du pape et vibre à son appel.

Les profondeurs du ciel à sa voix s'ouvrent toutes,
Et la miséricorde en pleurs, sur l'univers
Epandant les trésors des suprêmes absoutes,
Rouvre les cieux fermés et ferme les enfers.

De l'aurore au couchant, l'encyclique féconde,
Dans le déclin du grand siècle qui va finir,
Sous le souffle de Dieu, s'en va de par le monde
Répandre amour et paix, consoler et bénir.

Gloire au nouveau Jean ! Gloire à l'aigle des symboles
Gloire au révélateur des secrets de Sion,
Au voyant dont le front constellé d'auréoles
S'incline sous le vent de l'inpiration.

Béni soit-il, celui dont le vaste génie,
Sur l'abîme du dogme ancien, toujours nouveau,
Ouvrant une nouvelle échappée infinie,
Voit plus large, descend plus profond, va plus haut.

Gloire au Buonarotti de la foi catholique,
Qui bâtit, sur le roc de Pierre, un monument
Taillé dans le carrare et dans le pantélique,
Eblouissànt d'azur, d'or et de diamant.

NÉRÉE BEAUCHEMIN



M. NÉRÉE BEAUCHEMIN



M. Oscar Martel



M. Pierre Bedard



M. J. Germano



M. Pamphile LeMay



M. Alphonse Gagnon



M. le Dr Gaudiose Paradis



M. le Dr P.-E. Prevost



M. Hector Garneau



M. Achille Fortier



M. William Chapman



M. A.-N. Montpetit



M. Camille Derouet



M. Leon Famelart



M. L.-G. Robillard



M. Gabriel Marchand

LE GIVRE

... ET ...

LA PETITE COMMUNIANTE

Au blanc tapis de fine neige
Les vents enlevaient maints cristaux
Pour en faire un digne cortège,
O terre ! à tes anges si beaux.
Puissances, Séraphins et Trônes,
A l'enfant qui du temple sort
Cédez vos superbes couronnes :
Le Créateur est son trésor !
Aussi le ciel tend sur sa tête
Un dais tout de flamme et d'azur,
Et l'arbre en parure de fête
Se couvre de l'or le plus pur.

Ces arceaux, cette riche voûte,
Tant d'éclat, de pompe, en tout lieu,
Enfant, c'est, crois-le, sur ta route,
L'Arc de triomphe de ton Dieu !

Du soleil la vive lumière
A fait naître les diamants,
Et partout la ramure altière
Lance des feux éblouissants.
La douce brise qui balance
Ces mille prismes enchantés,
De doux chants et d'éclairs nuance
A l'infini les tons aimés.
L'air débordant d'ivresse agite
Molles vapeurs, suave encens ;
La nature entière palpite
Sous les plus tendres sentiments.

Ces piliers d'or et cette voûte,
Ce concert d'hommage en tout lieu,
Enfant, c'est, crois-le, sur ta route
C'est le triomphe de ton Dieu !

De ces nervures miroitantes
La bise détache à loisir
Mille gerbes étincelantes
Qui me font pleurer de plaisir.
La brillante écorce se casse
Et perles sans nombre en tombant
Au souffle harmonieux qui passe
Mêlent leur gai crépitement.
Vois, dans l'atmosphère sereine,
Tout frappe le cœur et l'esprit ;
Dans cette splendeur surhumaine
Tout vit, tout parle, tout sourit.

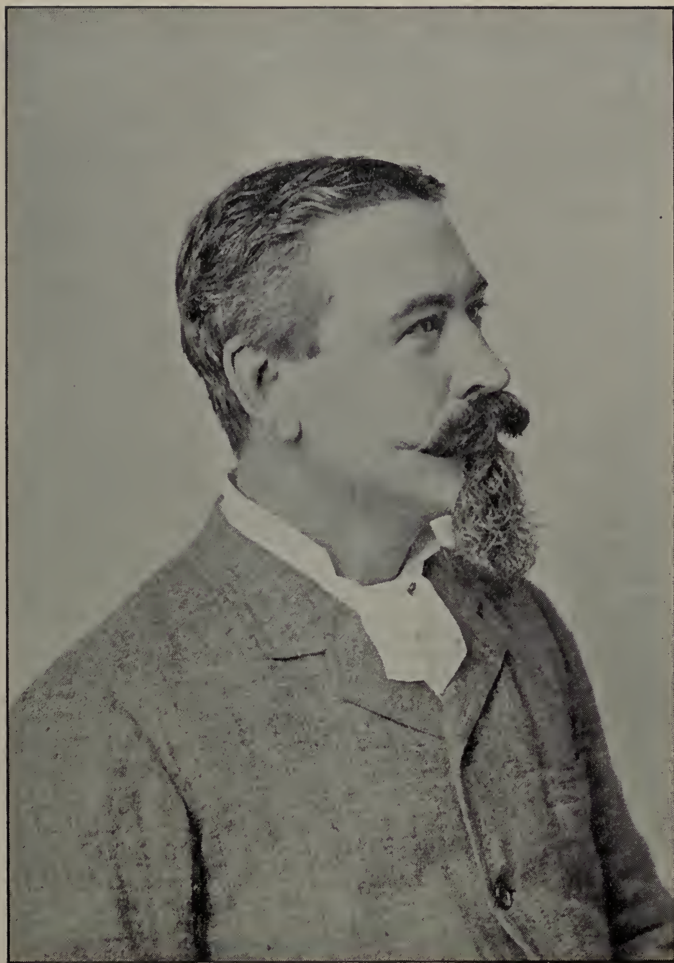
Ces arceaux, cette riche voûte,
Tant d'éclat, de pompe en tout lieu,
Enfant, c'est, crois-le, sur ta route
L'Arc de triomphe de ton Dieu !



M. Joseph Marmette



M. Louis Frechette



M. Benjamin Sulte



M. J.-X. Perrault

Et, frayeur et délice étranges
Troublent, ravissent tous mes sens.
Oui ! je sens l'haleine des anges,
De leurs ailes les frôlements.
Chassé par les autans qui fuient
Les doux zéphirs victorieux,
Le givre en lumineuse pluie
T'inonde de flots radieux.
Sur toi les cimes éternelles
Ont incliné leur majesté,
Adorant, aux plages mortelles,
De Dieu la suprême beauté.

Ces piliers d'or et cette voûte
Ce concert d'hommage en tout lieu,
Enfant, c'est, crois-le, sur ta route
C'est le triomphe de ton Dieu !

O. L. H.



LA NOËL EN PROVENCE

Les souvenirs de mon enfance, bien lointaine, hélas ! maintenant, ne me parlent que de bonheur et de joies sans mélange. J'ai vécu si heureux sous l'aile maternelle ! Je fus tant choyé par l'auteur de mes jours ! Les moindres détails de notre intérieur, modeste, mais toujours riant, sont sans cesse présents à ma mémoire, et je passe fréquemment de longues heures à les laisser revivre, s'affirmer, me redire ce passé fait des plus exquises sensations, que la terre étrangère n'a pu me décider à oublier et que je regretterai toute ma vie.

Quand reviennent certains anniversaires, me rapportant tout ce que mon existence a connu de véritable félicité, je me sens envahi par une pénétrante mélancolie, dont je ne cherche pas à me défendre, et qui, rapide, m'emporte là-bas, au pays du ciel bleu, sur les rochers ensoleillés qni m'ont vu naître, au milieu des êtres qui me furent chers, et que je ne retrouverai plus au retour.

Il m'est surtout impossible de renoncer à une course folle vers le sol natal, chaque année, au moment où se représentent les fêtes de Noël. Dans ma belle Provence, ces solennités sont entièrement consacrées à la célébration du grand évènement qu'elles rappellent et au culte du foyer. *Dieu et famille*, telle est la devise des riverains de la Méditerranée, durant la période évoquant les scènes de l'étable de Bethléem et la venue sur terre du divin libérateur.

Les impressions que j'ai gardées, à travers une longue succession d'années, des pratiques et des usages adoptés à cette occasion par la contrée d'où je viens, demeurent absolument intactes. Aussi, c'est avec la certitude de les retracer en chroniqueur fidèle que je les raconte tels qu'on les connaissait il y a quarante à cinquante ans.

Tout au long de la quinzaine précédant les grands jours, les ménagères sont à l'œuvre pour mettre leur maison dans un ordre parfait, de la cave au grenier. Le balai et la brosse s'acharnent sur les moindres

recoins. Une guerre impitoyable est déclarée aux toiles d'araignée épargnées en temps ordinaire dans les réduits obscurs. On pourchasse sans merci les poussières les plus ténues. Les étoffes des meubles, dépouillées de leur housse, sont sérieusement battues de verges. Les malons, carrés ou octogones, revêtant les planchers, frottés, passés au rouge et cirés, prennent le poli et le brillant du verre. Les tentures des fenêtres, remises à neuf, tamisent moins sobrement la lumière. Les cuivres des cuisines, casseroles à longue queue, chaudrons ventrus, récurés au jus de citron, s'éclairent des lueurs de l'âtre, reflétant la danse échevelée des flammes tortueuses qui pourlèchent les crémaillères encroûtées de suie.

Les linges, en leur entier, ont été passés à la lessive, et, dans les hautes armoires, s'empilent les toileries à destinations diverses, blanches comme neige, épandant l'odeur légèrement capiteuse des thyms et des romarins sur lesquels elles ont pris un bain prolongé de soleil avant d'être métholiquement repliées et classées par les mains expertes des lavandières.

Et pourtant, nul personnage marquant n'est attendu dans une seule des demeures où règne tant d'animation. Aucun visiteur distingué, ayant droit aux égards commandés par les lois de l'hospitalité, ne profitera de ces préparatifs inusités que surveille une constante sollicitude. Les amis, les intimes eux-mêmes ne seront pas appelés à en recueillir les avantages. Seuls, les enfants et les frères absents en auront les bénéfices, et c'est pour eux simplement que la mère et les sœurs, restées au logis, vont et viennent, empressées, s'efforçant de rendre l'habitation attirante, resplendissante. *Lei pichouns van veni*, les petits vont venir, et cette annonce du père, qui s'applique à des garçonnets de douze ans tout autant qu'à des hommes faits dépassant la trentaine, a retenti au cœur de la bonne femme et des jeunes filles, disposées à tout pour largement recevoir les chers attendus. Elles sont d'avance assurées que pas un ne manquera au rendez-vous, pris à la Nativité dernière, si loin qu'il se trouve, n'importe le point où l'auront porté les nécessités de l'existence, cause unique de son départ du toit paternel. Ceux dont la bourse sera trop légère pour acquitter les frais du voyage en chemin de fer, en diligence ou dans la berline démodée du voiturier local, feront pédestrement la route, parcourant ainsi, bâton en main et pipe aux dents, des distances interminables. On en verra accourir de tous les points de la France, et pas plus que les autres, les réfugiés dans sa grande capitale n'hésiteront à se mettre en voyage, nonobstant les 600 milles qu'il leur faudra franchir et les séductions de la ville unique. Les humbles, principalement, modestes commis, garçons de ferme, jeunes bergers, n'auront garde de renoncer au congé qu'obligatoirement leur accordera le patron ou le maître, heureux de s'affranchir pour quelques

instants des misères de leur condition, et fiers d'apporter au logis une offrande de circonstance ou le produit de leurs maigres économies.

C'est ainsi que, du comptoir somptueux, des bureaux par trop habités des grandes administrations, aux écuries et aux étables des campagnes, et pendant une demi-semaine, tout sera clos, absolument désert, les services publics et privés se trouvant suspendus, les dévotions à l'Enfant-Dieu et la vie d'intérieur conservant exclusivement leurs prérogatives.

Une autre préoccupation des maîtresses de maison, ce sont les approvisionnements indispensables pour répondre à la question des vivres et de l'alimentation pendant au moins trois fois vingt-quatre heures. On est gourmand, très gourmand en Provence. La fine cuisine est partout connue sur ces côtes bénies, si ouvertement accueillantes. Les plaisirs de la table n'y sont point dédaignés, et, d'ailleurs, la tradition autorise, prescrit même quelque bombance pour les réunions de fin décembre. Il n'y aurait pas de Noël sans le *gros souper* qui se donne la veille au soir, avant les offices de minuit. Commencé à sept heures, il se prolonge jusqu'aux premiers coups des cloches appelant les fidèles à l'église. Les aliments maigres en font tous les frais, mais les ressources inépuisables rencontrées sur les lieux, unies aux talents incomparables des Vatels et des cordons bleus qui abondent, permettent de toujours compter sur de véritables festins. Les poissons frais ou salés, préparés de cent façons, les gibiers classés parmi les mets convenant aux jours d'abstinence, les légumes que la douceur du climat fournit en toute saison, rendent facile la tâche des organisatrices et se prêtent a des menus compliqués et savants. Les tables plient plus encore sous le poids des desserts qu'on veut très abondants, même dans les intérieurs modestes, le sol donnant à profusion des fruits succulents et variés. Ils sont, en effet, bien rares ceux qui ne détiennent pas en réserve des quantités de produits indigènes ; pommes, poires, oranges, raisins, noix, amandes, noisettes, figues, prunes, chataignes de dimensions, de formes, de goûts innombrables. A ces produits naturels s'ajoutent les fromages de toutes senteurs, les conserves à l'eau-de-vie de cerises, de pêches, d'abricots ; les compotes et marmelades à même base, les gelées de coings, de groseilles, les confitures ; les flans, les pâtisseries, les gâteaux au sucre et à l'huile (*leïs fougassos*). Pour une fois, l'économie et la prudence sont méconnues, et, sans souci du lendemain, toutes ces richesses, qui n'ont pas passé par les mains du marchand, s'étalent à leur place et en bon ordre, sur la nappe finement damassée, à travers des gerbes de fleurs odorantes, sous l'éclat des lustres aux mille bougies, comme au long des serviettes de grosse toile ajoutées bout à bout, qu'éclairent des lampes fumeuses ou simplement l'antique chandelle, impitoyablement proscrite aujourd'hui.

Enfin, il y a lieu de préparer la crèche dont on parle aux petits depuis déjà longtemps. Pas de Noël, non plus, sans cette naïve reproduction du grand mystère que les simples sont bien loin de comprendre, et qui, pour eux, réside tout entier dans la touchante aventure de cette mère donnant le jour à son enfant sur la litière préparée pour le bœuf et l'âne qui, seuls, ont pris pitié d'elle.

Il faut se procurer les mousses, les pierres verdies par les pluies, les branches de houx à baies rouges, les tiges de lauriers sauce qui serviront aux décors et donneront d'illusion d'un versant de coteau au haut duquel trônera le meunier enfariné et campé devant son moulin à vent, dont une ficelle, dissimulée au-dessous de la tour, fera rageusement tourner les ailes minuscules en papier doré.

La gaieté et l'entrain ne font jamais défaut au *gros souper*. Il y a du temps que la famille n'avait été au complet ; le père et la mère exultent de se voir à nouveau entourés de tous ceux qu'ils ont mis au monde, que l'absence leur a rendus plus chers, et pour lesquels ils travaillent encore; au profit desquels bien volontiers ils peineront jusqu'à épuisement de leurs forces. Les enfants, se souvenant des soins, du dévouement qu'on leur a prodigués sous cet abri qui leur est conservé, y reviennent avec la plus vive satisfaction et constatent que, palais ou chaumière, rien ne vaut le séjour des bons vieux parents. On s'interroge, on s'accable de demandes, jusqu'au moment où, conformément à un usage fort ancien, et qui a été, assure-t-on, connu au Canada, tous se rendent devant la crèche pour faire allumer les petits cierges placés devant l'Enfant-Jésus par les plus jeunes de la maisonnée. C'est alors que commence le chant des noëls. Oh ! Ces noëls de ma Provence, je vivrais dix siècles que je les fredonnerais encore ! Leurs paroles, leur musique sont entrés dans tout mon être, et je me surprends bien des fois à les murmurer, à les pleurer presque, tant ils m'ont impressionné. C'est sublime de naturel, de naïveté, de sentiment. Avec quelle délicatesse ils s'apitoyent sur les infortunes de Marie et de Joseph cherchant un gîte par cette froide nuit d'hiver, et ne le rencontrant que dans une étable ! Quels accents ils savent trouver, à l'arrivée de la grande nouvelle, pour que, de toutes parts, on accoure auprès du divin Enfant ! La langue provençale si imagée, si harmonieuse, si expressive, n'est assurément pas étrangère au succès de ces poëmes.

Là-bas, dans un angle formé par un détour brusque de la rue, se trouve une habitation de chétive apparence. Il n'en sort aucun bruit. Une mince traînée de lumière s'échappe par le bas de la porte ouvrant directement sur la cuisine, l'unique pièce du rez-de-chaussée. On y veille donc ? Oui, mais on y est bien triste. C'est la demeure de la veuve Bernard. Elle y vit seule avec son fils aîné. La conscription n'a pu lui prendre ce premier-né parce qu'elle était veuve, mais elle lui a

enlevé son autre enfant, son Auguste. Il est parti depuis deux mois pour un pays qu'on lui a dit être bien loin, et qui s'appelle l'Afrique. Le service militaire dure sept ans, et elle sera sept ans sans le revoir. Il n'y aura plus de Noël pour elle.

Mais les clochers entament leur joyeux vacarme; tous les bourdons sont en branle et lancent au loin, dans les airs, leurs assourdissantes invitations. Voici la messe de minuit. Personne n'y manquera, si ce n'est les malades et les infirmes, et, dans l'empressement général, il y aura plus qu'un simple attrait de curiosité, autre chose que la participation à une cérémonie ne revenant qu'une fois l'an. En cette circonstance, la masse, sans s'en rendre compte, agit sous une influence irrésistible, se sentant poussée à s'incliner devant un fait d'une portée incalculable, et à rendre grâce pour un bienfait dont chacun a recueilli sa part. On a pu le constater : Dieu, la Vierge, les saints se voient insultés par les blasphémateurs; jamais le nom porté à sa naissance par le Sauveur du genre humain n'est compris dans leurs imprécations. L'immensité du sacrifice, son utilité ont imposé le respect. Aussi, malgré les prédispositions à la gaieté résultant des quatre heures passées les pieds sous la table, un profond recueillement s'empare de l'assistance, et quand le prêtre monte à l'autel, tous sont prêts à se joindre à lui, et à se courber devant l'Eternel. Les chants liturgiques alternent avec le chant des noëls, dits avec infiniment de grâce par des voix de jeunes filles, auxquelles, à chaque refrain, répondent les voix graves des hommes.

Parfois, dans l'étroit sanctuaire du hameau perché sur la montagne, une voix dont les riches cathédrales seraient jalouses vient magnifiquement entonner le *Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle.* C'est le baryton attaché au grand théâtre de la ville voisine, profitant des loisirs que lui laisse la veille de Noël, chômée par son entreprise, pour accourir auprès des siens, baiser les cheveux blancs des pauvres paysans auxquels il doit la vie, et qui trouve tout naturel de se rendre utile en donnant un efficace concours à la fête.

C'est fini : le bedeau, aidé des petits clercs, s'empresse d'ouvrir toutes les issues ; les derniers accords de l'orgue se perdent jusque dans la rue, et, silencieuse, la foule s'écoule, lente d'abord, pour bientôt précipiter sa marche qu'accélère le froid piquant du matin.

Elle reviendra dans quelques heures entendre la messe de l'aurore ; elle assistera surtout à la grand'messe de la matinée. Les vastes nefs n'auront jamais été autant parées, jamais aussi imposantes les cérémonies du culte. Ma petite ville possédait un siège d'archevêché dont le titulaire portait la pourpre romaine. Je vois, comme si c'était d'hier, le cortège imposant qui précédait le vénérable prélat quand, mitre en tête et la crosse à la main, il se rendait processionnellement de la sacristie du chapitre au maître-autel, en parcourant l'immense vaisseau

dans la moitié de sa longueur. Le Suisse, avec son habit rouge galonné d'or, son chapeau monté, sa culotte courte, ses bas blancs irréprochables, ses souliers à boucles d'argent, sa haute canne à pommeau d'or et sa hallebarde interminable avait le privilège d'attirer mon attention. Les porte-cierge, les thuriféraires, les maîtres de cérémonie, tous en surplis tuyautés, aux ailes d'ange, les chantres dont les basses-contre faisaient trembler les voûtes, les diacres et sous-diacres, en dalmatique de soie blanche lamée d'or, les vieux chanoines à tête branlante dans leur camail violet sombre, forçaient mes yeux d'enfant à s'ouvrir démesurément. L'orchestre, aussi nombreux que choisi, emplissant les deux tribunes au-dessus des stalles du chœur, et dirigé par un maître de chapelle battant gravement la mesure sur le rebord de la splendide grille de fer, me laissait dans l'ébahissement. Je ne revenais pas de la pompe, de la majesté des offices, trop jeune pour comprendre le rapport cherché entre les hommages offerts et Dieu auquel ils s'adressaient.

A midi, la table de famille est de nouveau entourée. Cette fois, on monte de la cave les vieux vins recueillis sur les terres patrimoniales et précieusement conservés pour les grandes occasions. Ces produits, exempts de toute sophistication, ignorants des fraudes commerciales, des tripotages sans nom de l'industrie, restent absolument bienfaisants. On peut en user impunément, et si le soleil dont ils sont saturés rend les cervelles un peu chaudes, les langues légèrement alertes, où est le mal? *In vino veritas;* on sera encore plus expansif, et on ne gardera rien au fond du cœur. Je plains de toute mon âme ceux qui n'ont pas su profiter des joies si pures et si naturelles du foyer. Je ne voudrais, pour tout au monde, les avoir repoussées et ne pouvoir parler, en connaissance de cause, des impressions fortifiantes et saines rapportées de ces réunions, où règne une confiance sans bornes, un réel abandon, où les souhaits exprimés au choc des verres valent avant tout par leur franchise et leur utilité.

Il va de soi que la dinde traditionnelle a payé une notable partie des frais de la guerre. Truffée ou en galantine pour les couverts riches, simplement rôtie à la broche devant un bon feu de bois pour les budgets inférieurs, elle a été universellement bien accueillie. Quelle hécatombe de ces malheureux gallinacés, en un seul jour! La ville de Marseille, pour elle uniquement, n'en consomme pas moins de trois cent mille. C'est que les plus pauvres ménages veulent avoir la leur et n'hésitent pas, pour se la procurer, à porter au mont-de-piété ce qu'ils n'y ont pas encore déposé, notamment leurs couvertures de lit, pourtant si nécessaires au cours de l'hiver. Trop souvent, hélas! au lendemain du grand jour, la police correctionnelle voit apparaître à sa barre des enfants accusés de vol. Et à la question du magistrat: "Pourquoi avez-vous volé?" invariablement ils répondent: "C'était pour acheter

la dinde à m'man." Pour eux la fin a justifié les moyens, et il est certain qu'ils n'ont pas cru commettre une trop mauvaise action en ne profitant pas personnellement du bien d'autrui. Point n'est douteux qu'ils ne se rendraient pas coupables de la même offense pour n'importe quel autre motif. On les condamne cependant, et on a raison, mais ils semblent avoir droit à une correction spéciale, leur sens moral n'étant que très imparfaitement obscurci.

Les deux jours qui suivront la première fête s'achèveront dans les mêmes pratiques, les plaisirs et les distractions de cette nature ne lassant jamais et n'exigeant pas la variété. On en aura la preuve dans la veillée qui précèdera la séparation. Ce soir-là, les fronts se rembruniront, quelques larmes échapperont aux moins résistants, et le paisible sommeil des nuits passées sera troublé par des rêves où tout sera noir, où l'on se verra cahoté dans des voitures publiques, bondées de gens en pleurs, et emporté loin de la maison où l'on vient d'être si heureux.

Et il ne restera de tant d'animation, de toute cette allégresse que les baraques de planches où se vendent les *saintons* qui absorberont pendant quelque temps encore les sous de poche des bambins obligés de remplacer les personnages mutilés de leur mignonne crèche.

Les nécessiteux regretteront aussi la fin des fêtes, la charité publique et privée ne les ayant pas négligés un seul instant.

La vie de famille a été très tenace en Provence, mais je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle échappera au mouvement général. Comme partout ailleurs, elle va s'affaiblissant, et ce n'est plus aujourd'hui qu'on verrait l'empressement que j'ai essayé de retracer dans ce court récit, quand il s'agirait de tout quitter pour regagner la maison paternelle. Est-ce un bien ? Ceux qui pensent que la famille est la base la plus durable de la société ne sauraient l'admettre.

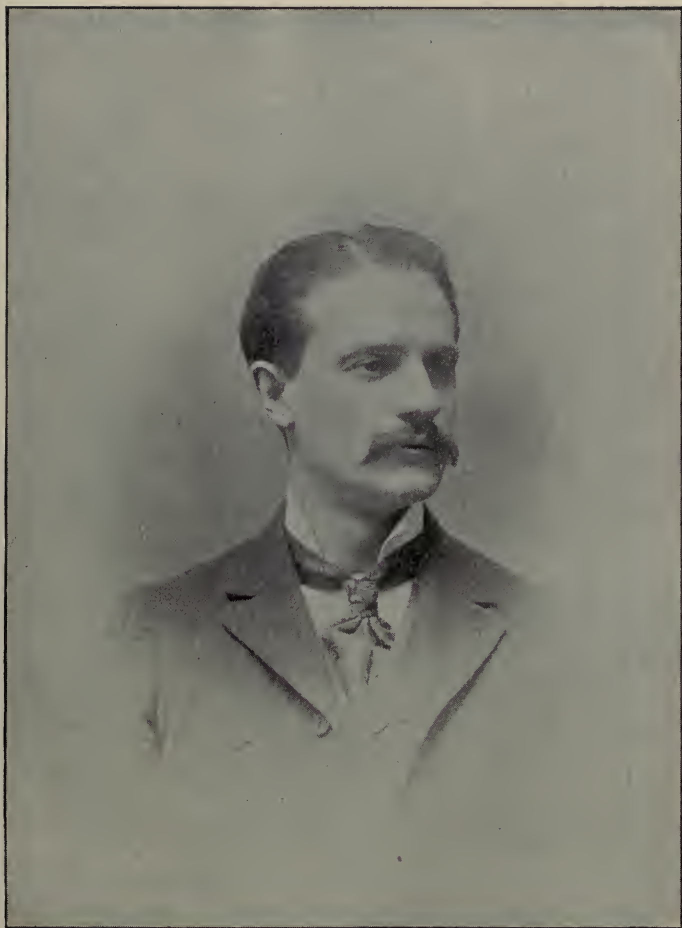
J. Germano.



M. John Hague



M. L.-I. Boivin



M. Tancrede Bienvenu



M. Jules Lanos

LE VIEUX CHATEAU

— OU —

LE CHATEAU DE RAMEZAY

(*Suite*)

Chose singulière, et dont je n'ai jamais su me rendre compte, j'étais à Montréal depuis cinq ans, vivant au courant ordinaire, et je ne connaissais de M. Chauveau que son nom et fort peu de ses œuvres. J'avais rencontré, coudoyé la plupart des grands hommes du temps, en politique, en littérature, en affaires; je m'étais familiarisé avec eux en partageant leurs intérêts et leurs plaisirs. Je connaissais mes maîtres, sans avoir été leur valet de chambre. Ils étaient grands, pas plus que çà, et si souvent plus petits que çà. Que de grands hommes j'ai vu se noyer dans un verre! Jeune, j'ai bu, derrière l'autel de la patrie, le vin des burettes, dont s'enivraient les grands prêtres, et plus d'un de ceux-là, dans la fumée du festin, ont profané mes croyances. C'est pourquoi j'ai renoncé de si bonne heure au faux éclat, au clinquant de la carrière politique pour me réfugier dans mon cœur. En d'autres termes, je refusai l'épaulette pour faire un mariage d'amour, je jetai mon bâton de maréchal dans un lit d'où il est sorti une armée de vingt-deux enfants. C'est que je suis franchement canadien, je vous prie de le croire. Et ma femme donc! Une Labelle, songez-y.

Sur un mot de sir Hector Langevin, je me rendis voir M. Chauveau, logé au château de Ramezay. Combien de fois avais-je passé en face de cette bicoque, sans l'avoir remarquée? En y arrivant je crus

faire une découverte. J'hésitai sur le seuil. Que peut-il y avoir dans cette boîte ? Il y a M. Chauveau, qui n'est pas un ogre, mais qui est un grand homme, plus grand que tous les autres, puisqu'il est préposé à la gouverne des intelligences du pays, pendant que tous les grands hommes que j'ai connus, en affaires comme en politique, s'occupent avant tout de nos intérêts matériels, du ventre de la patrie. J'en étais encore là de ces préoccupations, lorsque je passai ma carte au messager, à l'adresse du *Mikado*.

Et je rencontrai un homme affable, la figure la plus ouverte que j'eusse jamais vue, éclairée de deux beaux yeux bleus, et charmante par le gracieux sourire d'une bouche fine que lui eût enviée une de Ramezay, jadis propriétaire du château. Je ne lui avais pas touché la main que déjà j'étais à l'aise, tout à fait chez moi. L'atmosphère sympathique existe autour d'une tête chargée d'esprit, et M. Chauveau avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, tellement d'esprit qu'il n'a vécu que de cela. Je vous en parlerai tout à l'heure.

Nous voici en face l'un de l'autre, *heureux* — puisque c'est le mot consacré — de se connaître, mais tous deux plus embarrassés qu'on ne saurait le croire. Son embarras, à lui — je l'ai su depuis — venait d'une prévention injustifiable, et mon embarras, à moi, venait de ma surprise de voir que mon *Mikado* était fait comme un autre homme.

La connaissance étant liée, nous causons naturellement de la place que je sollicite.

— Vous êtes avocat, me dit M. Chauveau, un peu journaliste, vous avez l'élocution facile, me dit-on, vous feriez mieux de rester au grand air de la vie publique.

— Je vous remercie de votre avis, mais j'ai bien pesé ma situation, et j'insiste davantage, maintenant que j'ai le plaisir de vous connaître.

— Quoi, vous seriez courtisan ?

— Pardon, monsieur, je suis un peu physionomiste.

— L'emploi ne dépend pas de moi, vous le savez, c'est le gouvernement qui y nomme, avec mon assentiment sans doute, mais savez-vous quelle tâche vous y attend ?

— Vaguement.

— Vous aurez à faire les bulletins du journal, des analyses de livres nouveaux, des cueillettes dans les revues, en un mot les petits paragraphes du *Journal de l'Instruction Publique*.

— Chose facile, sous votre direction.

— Vous serez bibliothécaire, en même temps ; aimez-vous les livres ?

— Après les femmes c'est ce que j'aime le mieux au monde, et je crois vous être agréable, en disant cela.

— On m'avait bien renseigné, vous avez du genre, de l'allure politique, et derechef, je vous avise de ne pas entrer dans les bureaux publics.

— Bien obligé, mais si je persiste, j'espère bien que vous ne me serez pas hostile ?

— Oh, certes ! Bien au contraire : personnellement, vous me convenez tout à fait. Il s'agit de savoir, par exemple, si la position peut vous convenir. Il m'arrive de m'absenter parfois, et alors, vous devrez faire le journal sous la direction de M. Verreau.

— Fort bien, j'aurai tout à apprendre sous la direction d'un savant.

— Assistant rédacteur du *Journal de l'Instruction Publique*, bibliothécaire, voilà la position que vous ambitionnez, mais si j'ajoute que vous serez—au cas de votre nomination—le chef de la correspondance, en serez-vous encore d'avis ?

— Pourquoi pas ?

— C'est là le *hic*. Lenoir avait une jolie écriture française, Béchard qui lui a succédé avait une écriture ronde magnifique ; je tiens à une bonne main pour faire honneur à notre correspondance officielle.

— Je crois que vous roulez ma carte de visite dans vos doigts ?

— Oui, c'est vrai, mais . . . ?

— C'est de mon écriture.

— C'est de l'imprimé ?

— Pardon, c'est de mon écriture.

— Oh ! je n'en reviens plus, moi qui écris si mal.

— Nous avons, vous et moi, chacun notre manière de bien écrire, et si j'avais à choisir entre les deux, vous devez soupçonner...

— Allez-vous-en, flatteur !

Ce fut le dernier mot qui tomba de ses lèvres épanouies dans un gracieux sourire, sous un regard brillamment éclairé.

— Je m'en vais, soit, mais avec l'espoir de revenir.

— Il le faut bien, ajouta-t-il en me pressant affectueusement la main.

A trois jours de là, j'étais nommé.

Il y a environ deux mois (vers la fin d'octobre 1895), passant devant le " Vieux Château," j'entendis le fracas d'un écroulement de maçonnerie. C'était un pan de mur du pavillon en brique de l'angle sud-ouest du bâtiment principal dont les employés du Bureau de l'instruction publique avaient fait un fumoir, qui venait de faire sa dernière révérence devant moi. Je m'avançai devers la cour du Château, encadrée de maisons d'habitation, si familières autrefois, mais où je n'avais pas mis les pieds depuis 1867 — près de trente ans. Là, j'ai

trouvé des ruines, et pas autre chose que des ruines. Je sais que j'ai vieilli, mes meilleurs amis me le disent à ma barbe grise, mais dans la cour du Vieux Château, je trouve des consolations, j'y vois des choses autrement vieilles que moi. Le Vieux Château étant né trop précoce devait naturellement tomber bientôt en ruines, et çà y est.

"*Dans tout berceau germe une tombe.*" Des ruines ici, des lézardes aux murs debout, des étages fatigués pesant au dos d'autres étages trop fiers pour céder, parce qu'ils datent des temps chevaleresques, ou de l'époque mémorable de Montferrant; des pignons aveugles attendant la mort plutôt que de tendre la main à la charité de la ville ou du gouvernement, dans l'espoir d'une restauration. Vous en doutez peut-être? Allez-y voir. Le spectacle en vaut la peine. Vous pourrez au moins vous rappeler les traits du Vieux Château sur son lit de mort. Car, il n'y a plus à s'abuser, les jours du Vieux Château sont comptés. Il est là moribond, les yeux hagards, la face apoplectique, les jambes amputées jusqu'au-dessus des genoux, sous le regard avide du progrès attendant son cadavre, le scalpel à la main.

Trois démolisseurs de race celtique me regardent passer dans le nuage de chaux qui s'est dégagé des coups de pioche et de pic. Je leur demande à l'emploi de qui ils sont. Ils n'en savent rien, pas plus en anglais qu'en français. J'y·suis retourné depuis, et sur les tas de briques, j'ai trouvé les pics, les pinces, les marteaux des démolisseurs. Les ouvriers étaient disparus. Etaient-ils aux ordres du gouvernement ou de la municipalité? Je l'ignore, mais invinciblement, ce fait bizarre m'en rappelle un autre plus bizarre encore, dont j'ai été frappé de façon particulière, aux mines de la Rivière Moisie, sur la côte nord.

Depuis trois ou quatre jours que j'avais établi mes bases d'exploration à cet endroit, en face des terrains miniers de la Compagnie Molson et Cie, je voyais flamber, tous les soirs, d'immenses bûchers, de l'autre côté de la rivière. Par un après-midi de brume, je me rendis voir ce qui en retournait. Et des marins sans vergogne, compagnons de contrebande, m'apprirent qu'ils transportaient dans leurs goëlettes les dernières briques des hauts fourneaux de l'ancienne compagnie des mines de Moisie, pour en construire des églises sur la rive sud, ce en quoi ils croyaient mériter de la part du Dieu des chrétiens.

Les démolisseurs du Vieux Château sont-ils des entrepreneurs publics? Je le demande à la police. Ici, je ne parle pas de construction d'églises ou d'édifices religieux, car ces pierres sont trop vermoulues, écornées et pleureuses pour nos temples, mais pour du remplissage, dans d'autres édifices, elles conviendraient joliment bien, n'est-ce pas?

Quand je vous dis que le Vieux Château a été amputé au-dessus des genoux, c'est que notre jeu de paume a été supprimé pour faire place à

la rue Leroyer, qui, du même coup, a emporté le bouge de Joe Beef, sur la rue Claude, et l'hôtel Mack, sur la Place Jacques-Cartier.

J'avise une maison basse, mousseuse, penchant vers la rue Leroyer, et je reconnais sous son apparence boiteuse, le pimpant cottage du père Locke, notre vieux gardien d'autrefois — dont lui et sa femme avaient fait un nid de tourtereaux, par contraste avec l'antre de Joe Beef, d'où l'on entendait sans interruption des grognements ou des hurlements de fauves.

Le silence le plus complet règne en dedans de ces murs jadis remplis de cris bruyants des Normaliens. Ces briques rompues, ces pierres noircies par la pluie, les neiges, ces fenêtres crevées, voilà ce qui reste de l'école normale. Ici, c'était le réfectoire ; qu'y a-t-il maintenant ? Un hangar au charbon. Au-dessus, dans la salle de récréation ? Rien. Est-ce que vous compteriez un pouce d'épaisseur de poussière sur le parquet, et un revêtement de toiles d'araignée, au plafond, pour quelque chose ? De l'autre côté, sur la rue Claude, il y a des boutiques de charcutier, des étaux de boucher, des caveaux de légumes, suivant les saisons.

Une vieille cage jetée au rancart, voilà donc ce que représente notre ancienne école normale. Par bonheur, les oiseaux qui l'habitaient, sous les soins et l'admirable direction de M. l'abbé Verreau, ont trouvé un refuge avec la pâtée sur les hauteurs de la ferme Logan, dans une autre cage neuve abritée de délicieux ombrages.

Notre jeu de paume replié comme un éventail, à la fin d'une soirée, est disparu aux mains d'une belle inconnue. Envolées pour jamais les heures rafraîchissantes du soir que nous passions ensemble à cet exercice réparateur du jeu de paume, R. Bellemare, M. Glackmeyer, L.-O. David, de Montigny, Provencher, Carl Tom, N. Bourgoing, W. Marchand, Méd. Marchand, M. Verreau lui-même qui venait secouer au contact de la balle joyeuse et goguenarde, la science poudreuse des vieux manuscrits. Disparues de notre ciel, nous les retrouvons dans nos yeux sous forme de larmes. N'a-t-on pas dit que les perles naissent de larmes d'ange ? Et la jeunesse n'est-elle pas un ange ? Je l'ai du moins ainsi connue, jadis, en face, et maintenant, suivant du regard l'extrémité ondoyante de sa traîne satinée, je ne change pas d'avis, je la revois encore sous ses traits inoubliables d'amour et de beauté.

Puisque j'ai commencé le pélerinage, je me rendrai jusqu'au bout ; je vais pénétrer dans le Château même,

" *Revoir l'asile où ma jeunesse*," etc., et faire part aux lecteurs de la REVUE de mes souvenirs intimement liés à ces vieux murs livrés déjà au pic et à la pioche, et que menacent d'engouffrer, d'un jour à l'autre, des rafales d'ambitions politiques ou municipales.

Me voici dans nos anciens bureaux, le seul survivant de tous ceux qui les ont habités, avant 1867. J'y reviens comme une âme en peine

de son corps — je parle ici le langage de nos pères — avec trop de raison, hélas ! Le Vieux Château est complètement déshabillé en dessous. J'ai honte de sa nudité. Où sont les tapis de velours du parquet, ces meubles en chêne ou noyer noir, emmuraillés, ces papiers tenture d'apparat, un peu sombres pourtant, prêtant l'ombre discrète voulue aux sages délibérations du Conseil de l'instruction publique ?

Le bureau de M. Chauveau, d'où sont partis tant de traits d'esprit acérés, est représenté par trois vitrines où sont casées des pierres de lance et de flèches sauvages. On a voulu savoir, dans un temps, qui avait l'esprit le plus vif, de Chauveau ou de Thomas J.-J. Loranger. On ne l'a jamais su. C'est un *ex-æquo* qui fait honneur au pays. Etaient-ils, avec J.-C. Taché, les auteurs de la *Pléiade Rouge ?* C'est possible. Mais c'est lui, Chauveau, voyant le portrait de *Cauchon*, président du Sénat, surchargé de sa *robe de soie*, qui a dit : " C'est un bon portrait, mais il a trop *de soies*."

Ma chère bibliothèque, où j'ai compté jusqu'à neuf mille volumes, je la vois remplacée par quelques files de livres dépareillés — dons gracieux de braves gens, — mais combien de germes comme ceux-là faudrait-il pour reproduire mon grand arbre, chargé de fleurs et de fruits, ma bibliothèque que j'ai enfouie en pleurant, en novembre 1867, dans je ne sais combien de caisses — autant de cercueils, — pour l'expédier à Québec ? Nombre de dames et de jeunes filles fréquentaient la bibliothèque et en emportaient des livres, feuilles, fleurs ou fruits de mon arbre. Je leur jetais volontiers les fruits, les feuilles, les fleurs, à la façon de Rousseau — monté dans un cerisier et jetant des cerises que croquaient, en bas, de jolis minois, à quenottes de perle — en souriant ces mots : " Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ? " Quand on est garçon !

Je fais le tour de la maison, je descends dans les voûtes, et, remonté, je m'assieds, malade, souffrant, prêt à pleurer, en songeant que je suis là, seul à évoquer le souvenir de tant d'hommes d'esprit ou de cœur grands et petits, qui ont vécu dans cette maison, de 1865 à 1867.

Après avoir tant parlé des pierres du Château, je dois avoir un peu le droit, n'est-ce pas, de dire un mot des braves gens qui l'ont habité, des esprits qui l'ont animé de mon temps ?

A.-N. MONTPETIT.

(A suivre)

VENITE,

ADOREMUS



E souvenir est bien lointain. J'avais peut-être quatre ans et c'était Noël.

" C'était Noël en notre petit bourg.
" Il faisait froid ; la neige moelleuse
" Cédait au pied et son crissement sourd
" Ne troublait pas dans son sommeil très
[lourd
" L'écho de la rue étroite et frileuse."

J'allais, conduit à la main par ma mère. Des hommes, qui déblayaient la route, plantèrent un instant leur pelle de bois dans le banc de neige et se prirent à remuer les bras, à se les lancer, de droite et de gauche, dans le dos, avec un bruit de battoir.

Plus tard, j'ai su que c'était pour combattre l'onglée.

Nous devions aider le vicaire de la paroisse à embellir l'église.

" C'était l'église aux vieux murs de [granit
" Disparaissant sous le lierre et la [mousse,
" Et dont le vieux coq branlant et [bruni
" Se dresse parfois, droit en l'air, [hardi,
" Et parfois penche, humble, où le [vent le pousse."



Mais, ce jour-là, Noël, il était beau. Nous entrâmes dans l'église. Monsieur l'abbé donna, du bout des doigts, l'eau bénite à ma mère, et, avec ce qui en restait, me marqua la joue. Une odeur d'encens baignait tout cet intérieur d'église dont l'air ne se renouvelle jamais, ainsi des sachets jalousement tenus fermés pour que leurs senteurs ne s'échappent pas, pour que les profanes n'éventent point leurs secrets.

Au fond, la chapelle de la vierge.



Françoise



Hermance

" C'était un coin de campagne
[très doux,
" Avec l'étable au toit de paille
[fraîche
" Et tout autour le gui vert et le
[houx,
" Des brebis et des bergers à
[genoux,
" Un grand chien noir, une étoile,
[une crèche."



J'ouvris de grands yeux ; le cœur me battit de convoitise ; jamais je n'avais vu tant de joujoux.

" Et, remarquez, dit l'abbé, ces moutons bêlent, le chien jappe, les bergers font des clins d'œil. Il n'y a qu'à leur presser les côtes."

" C'était vrai, le dogue montrait les dents,
" Et les brebis, sous la voûte étonnée,
" Lançaient leurs bés, bés maigres et stridents,
" Et les bergers grivois, même impudents,
" Tiraient la langue, en bas, tête inclinée."

" Or ça, madame, dit le prêtre, vous habillerez la vierge Marie et l'Enfant-Jésus pour ce soir.

" Ils arrivent de loin.

" C'est, sous la cire moulée et peinte, la vie à s'y tromper.

" Prenez garde de les blesser.

" Il faut une main délicate jointe à la foi."

" C'était la vierge au teint couleur de miel.
" Sur son front saint, tout blanc, flottait un voile
" Et ses yeux bleus qui reflétaient le ciel
" Etaient baissés. Ainsi que Gabriel,
" Dans ses cheveux elle avait une étoile."

Je n'osais toucher la vierge. J'avais peur. Elle avait, avec des femmes qui passaient devant chez nous et que tout le monde saluait

bas, des points de ressemblance étonnants. Elle priait et, pour une fortune, je ne l'aurais distraite.

Et l'Enfant-Jésus donc !

« C'était le Dieu souriant et petit
« Quand je disais son nom près de ma couche,
« Contre le cœur de ma mère blotti,
« Le Jésus triste quand j'avais menti
« Ou péché par gourmandise de bouche."

Comme je ne me sentais pas sans souillure, je me tenais à respec table distance de Jésus et Marie.

Toutes mes fautes remontaient à ma mémoire d'enfant, comme tirer les oreilles de Cador ou n'avoir pas voulu embrasser mon père dont la barbe était trop dure ; des péchés mortels comme d'avoir bourré mes chausses de marrons glacés pour les manger sous la bergère de ma mère, ou avoir donné des coups de pied à la bonne.

Et, voyez, la sainte compagnie de la vierge et de l'Enfant-Jésus ne m'attiraient que médiocrement ; tout au contraire, un grand désir me picotait la chair, m'approcher des bergers et leur serrer les côtes, les faire cligner de l'œil, leur faire tirer la langue, pinçer le chien pour qu'il aboie, ouïr le bé, bé des brebiettes.



Mais, impossible, ma mère veillait, la crèche était trop haute, et, comme il se faisait tard, il fallait s'en aller.

Le vicaire alors tint conseil avec maman.—Installerait-on, oui ou non, la vierge et l'Enfant-Jésus dans l'étable avant la messe de minuit ?

Quelques heures de plus, quelques heures de moins. — Ce serait plus sûr !

Et avec des précautions infinies, ma mère agenouilla Marie prés de la crèche et, dans la crèche, coucha Jésus

Puis, comme c'est la coutume, elle lui baisa le pied et me souleva par les bras, pour que, moi aussi, j'adore et baise.



“ Or, me voyant enfin si près d'eux, vif,
“ Je tends la main et les pince en arrière ;
“ J'excite au rire un petit berger juif
“ Qui me regarde avec un air naïf,
“ Me reprochant de troubler sa prière.”

Ah ! c'en est un fier changement.

Tout à l'heure, ce monde tapageur et coquin ne se gênait guère ; puis, voilà que Marie apparaît et que Jésus les regarde, et ce sont des petits saints que scandalisent mes familiarités.

Et le petit Dieu de l'étable les souffre là, et ils ne sont plus si méchants !

Ma mère me disait : " Dépêchez-vous, vous pesez comme du plomb." Je baise le pied divin.

Combien étrange ; quand je relève la tête, mon cœur a cette vague impression de bonté, de contrition et de confiance que tout être ressent à de certaines heures.

" Et dans la nuit qui suivit, je rêvai :
" Jésus était étendu sur la paille,
" Tout nimbé d'or, son doigt divin levé
" Vers sa mère et semblait lui dire : Ave,
" Chassez les chiens, ici, pas de ripaille."

Le pauvre chien tremblait de peur. Dehors il gelait à pierre fendre ; il neigeait et, sans doute, dans sa cervelle de bête il pensait que c'est rude d'être mis à la porte par ce temps-là.

Je n'étais pas rassuré non plus. Près de la crèche il faisait chaud ; je m'enfonçais douillettement dans la mousse tiède.

Les bergers remuaient les lèvres plus vite et fermaient les yeux si dévotement qu'à la place des orbites je ne distinguais que deux pincées de rides. Jésus continua :

" Chassez l'impur. — Je ne désire ici
" Que les brebis sans taches et vous-même.
" *Ave.* C'est tout. — Mais, non, mon fils, voici
" Dit-elle, un bon petit enfant aussi
" Qui vous baisa l'orteil et qui vous aime."

Elle me prit par la main et me fit approcher.

— Ah ! s'exclama Jésus, je me rappelle. Ce n'est pas bien. Il faut laisser tout le monde dire sa prière, même un Juif. Vous vous repentez ; c'est bien :

" Et moi, le chien ! et moi, le pâtre aussi !
" Alors, parfait, demeurez tous ici."

J. LANOS.



LE JOUR DE L'AN

Le jour de l'an ! Quels souvenirs ce mot ne ravive-t-il pas en nous ? Alors que nous étions enfants, que les soucis de la vie ne nous avaient pas encore accusé leur triste présence, comme nous étions joyeux de descendre le matin embrasser notre père et notre mère, guidés un peu, il est vrai, par un sentiment d'intérêt bien excusable. Les étrennes, jouets, bonbons, pleuvaient dans nos petits bras et alors nous n'avions qu'à nous abandonner à notre joie. Aujourd'hui, avec l'âge ont grandi les inquiétudes et ce premier de l'an a pour nous une toute autre signification.

Ce n'est pas que l'on doive le considérer simplement comme un jour où quantité de mains de bons amis dont on se soucie peu et qui, eux-mêmes ne se soucient de vous que ce jour-là, se tendent vers vous pour faire appel à votre générosité ; non, ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut l'envisager. Mais si l'on évoque les souvenirs du passé, les bonheurs perdus, les déceptions endurées, les illusions envolées, il est facile de se laisser aller au *spleen* et souvent on se demanderait ce que nous sommes à faire sur cette terre, si au même moment ne s'ouvrait devant nous un horizon bleu vers lequel nous allons courir pour gagner ce qui doit faire notre bonheur. Nous sommes ainsi faits, qu'à la moindre lueur d'espérance, nous savons oublier tous nos maux passés.

Mais assez de philosophie, car je m'aperçois qu'en voulant parler des fêtes du jour de l'an, je me sens pris de la maladie du penseur et que je ne puis en être que plus malade.

Parlons donc des anciennes coutumes, des jouets et des cérémonies qui se passent dans la famille.

La semaine est aux jouets : soldats, paysans, clowns, pierrots, polichinelles qui grouillent à l'étalage des magasins, au milieu des canons braqués, de vaisseaux de haut bord, de locomotives, de salons capiton-

nés, d'ustensiles de ménage, etc., etc., tout cela minuscule, fait pour être à la hauteur de bébé, pour être facilement manié par ses petites mains. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses.

Vous comblez vos enfants de tous ces petits objets devant lesquels ils vont tomber en extase, et vous les voyez muets, anéantis, se plantant devant ces futiles objets, ne les touchant d'abord qu'avec hésitation, de peur de les briser.

Il est vrai que la hardiesse renaît bien vite et que, cédant à un besoin irrésistible, ils vont bientôt s'en servir brutalement comme s'ils voulaient les mettre en pièces.

A Montréal, comme presque partout, ces jouets ne se trouvent que dans les magasins. Il est cependant une autre ville qui a l'époque du jour de l'an offre un cachet tout particulier. C'est Paris. Une double rangée de baraques transforment les trottoirs des grands boulevards en deux couloirs étroits ; une immense file de boutiques en bois, légères et minuscules, se fait presque aussi vite qu'un changement de décors dans un théâtre. En un clin d'œil, des cloisons sont emboîtées et clouées, les marchandises étalées, les lampes allumées, le marchand glapit ses appels incessants et de la voix la plus nasillarde du monde.

Tout Paris, soit par habitude, soit pour le simple plaisir de marcher doucement et de vivre dans la rumeur de la foule, vient défiler devant ces magasins éphémères, où souvent le plus gros article n'atteint pas la valeur de 50 cents.

Mais il faut y aller et se promener.

" Tout le long, le long des boulevards."

A part cette différence dans la manière dont se servent les marchands pour allécher le client, partout on retrouve les mêmes objets et partout aussi l'on ressent le besoin de profiter du jour de l'an pour donner aux enfants des étrennes.

Les enfants pauvres, comme ceux qui appartiennent aux familles riches, sont dotés en ce jour d'un cadeau qui ne varie que par le prix, les sentiments d'affection qui guident les parents dans leur libéralité ne dépendant ni de la situation, ni de la fortune.

Ces étrennes sont aujourd'hui si bien reconnues par nos mœurs que dans beaucoup d'endroits où les parents pauvres ne peuvent, sans s'imposer de lourdes privations, en acheter pour leurs bébés, des comités de dames généreuses se sont formés pour venir en aide à ces malheureux et leur permettre ainsi de ne pas laisser voir à leurs enfants la différence qui sépare le gueux de l'opulent.

Combien de fois je me suis réjoui de voir que l'on ne voulait pas oublier ces petits êtres dont les parents, déshérités de la fortune, souffrent d'autant plus qu'ils sont malheureux ! Et c'est avec reconnaissance que l'on doit penser à ces bienfaiteurs de l'enfance, car ce n'est pas seulement un joujou qu'ils donnent, mais ils évitent de faire naître chez l'enfant un sentiment de jalousie qui ne peut qu'aller en grandissant au fur et à mesure qu'il avance en âge.

Au risque de paraître trop exigeant — je pense, d'ailleurs, qu'on me le pardonnera précisément à cause de la nature de la supplique que je vais adresser, — eh bien, oui, quand on devrait me taxer d'insatiable, je ne puis m'empêcher de faire encore appel à la charité.

Les enfants qui ont leurs parents reçoivent leurs étrennes, mais en est-il ainsi des pauvres petits êtres que le Ciel a dès leurs premiers pas dans la vie, privés des sourires d'une mère, des caresses d'un père ?

Ils sont bien, me disait-on l'autre jour, on les élève déjà gratuitement et rien ne leur manque. Ceci est bien vrai et je n'ai nullement le dessein de demander à l'administration de distribuer des poupées ou des petits chevaux. Mais alors même que ces petits êtres ne manquent pas de soins, est-ce un motif pour ne pas leur procurer certains plaisirs que sont appelés à goûter leurs semblables ? Est-ce que leur situation d'orphelins ne commande pas la compassion ? est-ce qu'ils ne sauraient pas, comme leurs petits camarades, goûter les délices que procurent la remise de ces futiles objets qui sont pour tous les enfants d'un prix inouï ? Si l'on en doutait, je conseillerais d'en faire l'essai et je suis convaincu que les personnes qui se livreraient à cette bonne œuvre trouveraient en reconnaissance autant de sourires, autant de caresses que partout ailleurs. L'expérience a d'ailleurs été faite et les dames chargées de la répartition de ces étrennes ne m'ont jamais paru si heureuses que lorsqu'elles venaient d'embrasser le petit orphelin auquel elles avaient remis un jouet.

Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur les étrennes. Celles données aux enfants sont, d'ailleurs, les seules qui ont un cachet tout particulier. Elles ne respirent que l'amour, tandis que toutes les autres, pour n'être pas à dédaigner peut-être, sont toutes marquées au coin de l'intérêt.

J'arrive donc immédiatement à une cérémonie que l'on ne pratique plus, si je ne me trompe, qu'au Canada. Elle m'a si vivement impressionné que je ne puis la passer sous silence, ne serait-ce que pour demander que l'on ne la laisse jamais tomber en désuétude.

Je veux parler de la bénédiction que donne le père à ses enfants le premier jour de l'an. Je vois et verrai toujours les garçons et filles d'une même famille, depuis le bébé de cinq ans qui tient un aîné par la main, jusqu'au plus âgé, se mettant à genoux devant le vieillard qui va,



M. Alexandre Girard



M. Remi Tremblay

comme le patriarche de l'antiquité, appeler les bénédictions du ciel sur les siens. C'est réellement imposant dans sa simplicité qui vous remue le cœur et je crois qu'il faudrait être de marbre pour ne pas comprendre tout ce qu'il y a de beau dans ce tableau du père donnant sa bénédiction. Il serait vraiment fâcheux que l'on perde cette habitude qui ne peut que porter bonheur.

Avant de terminer et pour causer un peu de tout, laissez-moi vous parler de quelques vieilles coutumes, aussi anciennes que la précédente, mais qui assurément n'ont plus le même caractère.

A la Louisiane, les nègres ont terminé la "roulaison," c'est-à-dire les travaux de la canne à sucre, et ils s'en donnent à cœur joie. Le porte-monnaie est, d'ailleurs, bien gonflé, car leurs salaires ne sont payés qu'à la fin de la saison. Ils creusent des cannes à sucre ou coupent des bambous qu'ils emplissent de tafia et de whiskey. Au bruit des chansons monotones, comme toute la musique nègre, ils s'ingurgitent ces liquides, jusqu'à ce que mort s'en suive, une mort passagère bien entendu.

Le liquide ne leur fait pas défaut. Car si, en temps ordinaire, il est interdit de leur en vendre, ce jour-là, les commerçants sont supposés le leur donner.

Dans ce même pays, à côté de ces réjouissances qui laissent à désirer au point de vue de la civilisation, nous en trouvons qui ont un tout autre cachet de grâce et d'originalité. Les jeunes gens des campagnes font ce qu'ils appellent la Christine. Ils achètent des bonbons, et, après s'être masqués, ils se dirigent vers les habitations voisines. Leur devoir est d'offrir ces bonbons aux jeunes filles et de garder l'incognito ; autant de légères intrigues qui donnent libre cours aux émotions agréables.

L'habileté du jeune homme se mesure au nombre de jeunes filles qu'il a pu ainsi laisser dans le doute et les cavaliers font même entre eux de petits paris dont l'enjeu appartient aux plus adroits. Toutefois, il n'y a pas de graves dangers à courir pour celui que l'on reconnaît ou qui se fait reconnaître (la chose arrive également) par une jeune fille, au moment ou celle-ci lui sert la traditionnelle tasse de café noir en échange des bonbons bien colorés.

Dans la compagnie des jeunes gens du village, celui qui sera reconnu par la jeune fille devra venir à la fête de l'Epiphanie tenir la place du roi. Il est facile de voir que, dans certains cas, les visiteurs sont trop heureux de dévoiler leur incognito et il en est même qui usent de supercheries pour atteindre leur but ; ils conviennent de certains signes qui les feront reconnaître.

Cette fête dure tant qu'il reste à visiter des familles dans le village et que les jeunes gens n'ont pas tous trouvé une reine pour la fête des rois.

C'est dire que la tournée des pastoureaux demande plusieurs heures, car ils ne peuvent prendre congé de leurs hôtesses qu'après avoir absorbé une tasse de café à la turque, et cela, dans chaque maison.

En Bretagne, la vieille gaieté d'autrefois semble ne pas avoir perdu de son actualité, et, a chaque fête, nous voyons les Bretons, accordéon ou biniou en tête, s'amuser comme au bon vieux temps ; il est, certes, peu de pays où les réjouissances publiques soient aussi en vogue. Le "vieux" va s'en aller pour faire place au "nouveau," et, dès lors, il faut célébrer son départ. On se concerte entre deux familles. L'une offrira le dîner de départ du défunt et l'autre célèbrera, par un repas copieux, l'arrivée de son successeur.

Vers neuf heures du soir, les invités se rendent chez leurs hôtes, mais, grave inconvénient, à l'arrivée, avant d'avoir accès dans la maison, il leur faut répondre à plusieurs devinettes ; ils doivent montrer que l'année leur a profité et que leurs connaissances se sont développées. Il ne suffit pas de crier : " Sésame, ouvre-toi ! " comme dans le conte d'Ali-Baba, il faut donner une solution ou une réponse satisfaisante aux questions posées. Il n'est pas rare de voir les nouveaux venus piétiner sur place pendant une heure et alors les personnes de la maison de chanter et de rire de leur mauvaise fortune.

Mais la porte s'est ouverte et les deux familles vont s'asseoir en demi-cercle devant le feu de bois qui pétille dans la cheminée. Jean-Marie, c'est le mari, va chercher un pichet de son meilleur cidre et pendant que Marie-Jeanne finit de préparer le repas, on choque les verres au départ du pauvre "Bout de l'an." La fête se prolonge avant dans la nuit, et le lendemain on célèbre l'arrivée du nouvel an.

Ce n'est pas le temps ici de parler de ces repas pantagruéliques ; qu'il suffise de faire connaître qu'après avoir vu défiler sur la table six plats de viande, on n'est pas toujours arrivé à la fin. En général, c'est le porc tué pour la circonstance qui fait les frais de la fête, et il se trouve toujours bien arrosé par quelques vieilles bouteilles de cidre mises en réserve.

Le jour de l'an est en général un jour de fête dans tous les pays, et s'il n'y a pas de cérémonies spéciales, on le considère partout comme un jour de repos. Mais voilà assez causé, et il ne me reste plus qu'à dire à mes lecteurs, dans les anciens termes : "Je vous souhaite une bonne et heureuse année accompagnée de plusieurs autres et le Paradis à la fin de vos jours."

A. GIRARD.

FANTÔME

I



SON cœur était pris. A la vérité, elle ne l'avait pas défendu, car elle voulait un maître, et elle se sentait faite pour la servitude, la douce servitude des âmes tendres, qui portent comme un trophée les chaînes de l'amour, et comme un diadème la couronne d'épines des épreuves.

Ce n'était pas dans les énivrantes fêtes du monde qu'elle l'avait rencontré. La lumière un peu aveuglante des candélabres dorés n'avait jamais enveloppé, de son chaud rayonnement, la tête un peu mutine de cette libre fille des champs. Mais le cœur se réveille aussi bien dans le calme endormeur de la vallée que sur les cimes bruyantes qui regardent le ciel ; et les amitiés qui naissent au soleil de la prairie ou sous la ramure parfumée, gardent toujours quelque chose de leur suavité première.

Ensemble, aux jours de leur enfance, ils avaient fréquenté l'école du village. Elle, plus jeune et plus studieuse, lui, moins adonné à l'étude qu'au jeu, et regardant souvent, d'un œil coquin, par-dessus son livre ouvert, la petile écolière du banc voisin.

Ils avaient marché, poussés par la foule qui se hâte vers l'avenir, et quinze ans après, Joséphine Duvallon, la petite studieuse d'autrefois,

était une grande brune, fraîche et rose comme un fruit mûr, et Mathias Padrol, son petit ami, robuste, large d'épaules, la lèvre marquée d'une moustache noire en accent circonflexe, passait à bon droit pour le plus faraud de la paroisse. Il n'en était pas le plus beau. Jean-Paul Duvallon, le frère de Joséphine, avait meilleure tournure. Puis son œil bleu plein de rêves troublait agréablement les jeunes âmes. Les sensibles villageoises se tournaient vers lui comme les marguerites des prés se tournent vers la lumière. Mathias aurait été jaloux s'il n'eût aimé la sœur de son ami.

Un jour ils partirent ensemble, Mathias et Jean-Paul, pour courir après la fortune. Ce fut un jour de deuil pour leurs familles et pour la jeunesse de la paroisse.

L'absence avait duré trois ans et les jeunes voyageurs parlaient de leur retour au pays. Cependant Mathias revint seul. Il avait le teint bronzé par le soleil, les mains gercées par le travail, le front traversé par une ride, le regard chargé d'une lueur singulière. Avec cela tout fier d'être au milieu des siens, pendant que ses compagnons peinaient encore là-bas, dans les montagnes de la Californie, le pic à la main pour déterrer les filons d'or, le pistolet à la ceinture pour se défendre contre les bandits.

Lui, il avait été très heureux. Sa bêche infatigable avait découvert d'inépuisables veines, et il avait marché dans la poussière d'or comme d'autres marchent dans la boue. Il ne s'était pas montré souvent dans les rues de San Francisco, redoutant les appels séduisants des chopes mousseuses, des tapis verts, des alcôves sombres. Il avait mieux aimé la vie solitaire dans les âpres montagnes, les jours laborieux, les nuits reposantes sous les rameaux embaumés.

C'était lui qui disait cela.

L'espoir d'éblouir sa paroisse par l'éclat de sa fortune avait été un aiguillon puissant, il ne le cachait pas. Il aimait les richesses et, dans sa vanité, il ne lui déplaisait nullement d'éclabousser ses amis restés gueux.

Maintenant l'heure du repos sonnait. Il allait jouir en paix du fruit de ses labeurs ; il se promettait une longue existence de plaisirs.

Bien des jeunes gens lui portaient envie et regrettaient de ne l'avoir pas suivi au pays de l'or. Ils ne songeaient pas aux autres qui n'étaient point revenus, à Casimir Pérusse, à Robert Dulac, à Jean-Paul Duvallon, le frère de Joséphine, la sage petite écolière d'antan.

Oui, ce Mathias Padrol, il faisait bien des jaloux.

Le lendemain de son arrivée on était venu le voir d'une lieue à la ronde. La maison s'était remplie. On avait ouvert la chambre de compagnie, comme pour le curé, et c'est là qu'on était venu lui serrer la main d'abord ; mais bientôt les fumeurs avaient fait irruption dans la

cuisine, et les femmes s'étaient groupées un peu partout. Il fallait bien le voir et l'entendre. Lui, il passait d'une pièce à l'autre, fier de cet empressement, agitant la grosse breloque d'or qui pendait à sa chaîne de montre, et montrant comme par hasard l'énorme chaton qui lui embarrassait les doigts.

Les Duvallon étaient accourus les premiers. Le père, la mère et la fille. C'était là toute la famille maintenant. Ils ne demeuraient pas loin ; la quatrième terre en gagnant l'église. Ils avaient espéré presser sur leur cœur l'enfant prodigue, mais Jean-Paul ne se trouvait pas encore riche, et il restait là-bas, dans l'ennui, guettant une dernière occasion de réaliser de jolis bénéfices.

Pourtant, il avait écrit qu'il partirait avec Mathias. Ils ne s'étaient jamais séparés, ils ne se sépareraient jamais... Entre son vieux père et sa vieille mère, il pouvait vivre heureux sur le bien des ancêtres . . . Il avait même laissé deviner un secret qui jetait l'âme de sa sœur dans un doux émoi : Ils seraient, Mathias et lui, unis bientôt par un lien plus fort que l'amitié. Cela dépendrait d'elle, Joséphine . . .

La mère Duvallon pleurait, Joséphine se consolait, disant que c'eût été trop de bonheur à la fois. Le père était songeur et ne disait mot.

— Il reviendra, affirmait Mathias, ne vous découragez point . . . Le temps de régler certaines affaires importantes . . . Vous le reverrez, bien sûr . . . Il m'a prié de vous embrasser tous et de vous dire de vivre sans inquiétude . . .

— Et nous autres qui comptions l'avoir à notre petite fête du foulage ! s'écria la mère Duvallon, en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

II

En ce temps-là la vie des champs était plus rude qu'aujourd'hui, mais elle était plus belle. Les rapports entre les voisins étaient plus intimes ; les mœurs avaient encore quelque chose de patriarcal. La paroisse était une grande famille tenant feu et lieu un peu partout : à la " grand'côte " et dans les " concessions," sous l'œil du curé et des vieillards.

L'industrie dormait. La machine n'avait pas remplacé les bras et la corvée florissait. Non pas la corvée humiliante et lourde de la féodalité, qui taillait le peuple à merci, mais la corvée de la liberté chrétienne qui s'empresse à secourir la souffrance.

Et parmi ces petites fêtes du travail, le foulage des étoffes de laine n'était pas sans originalité.

La mère Duvallon, qui portait allègrement ses soixante années, avait filé bien des aunes pendant les longues soirées de l'automne. Et toujours, pour accompagner le grondement du fuseau où se tordait le brin soyeux, un refrain d'ancienne chanson avait voltigé sur ses lèvres. Joséphine, debout devant le métier bruyant, avait tissé les étoffes nouvelles. Le bourdonnement du rouet, le claquement des marches sous des pieds vaillants, la course étourdissante de la navette sur la chaîne, le choc vif et dur des lisses sur la trame, tout cela avait rempli la maison d'un bruit singulier, et ceux qui passaient devant la porte se détournaient pour voir un peu les bonnes ouvrières et mieux entendre les joyeux échos du travail.

Maintenant plusieurs pièces d'étoffe, roulées avec soin et recouvertes d'un drap, à cause de la poussière, attendaient, au grenier, l'heure du foulage. Elle arriva.

Quand les invités entrèrent, le grand chaudron pendait à la crémaillère, au-dessus d'une flamme vive, dans la vaste cheminée de la cuisine. Dans cette ardente lueur du brasier, avec sa robe de suie, il paraissait plus noir. L'eau dont il était plein commençait à frissonner sous les rayons de la chaleur, et une buée légère, bientôt évaporée, cachait à demi le crochet de fer et les pièces enfumées de l'antique instrument. Dehors, sur des foyers de cailloux tout étroits il y avait des feux de sarments qui pétillaient, et, sur ces feux, dans plusieurs ustensiles, l'eau bouillante chantait aussi.

Une auge longue, profonde et large comme un canot de voyageurs, occupait le milieu de la pièce ; et, tout près, à l'un des bouts de cette auge, on avait placé un dévidoir solide. Des bâtons de merisier ou de bouleau, dépouillés de leur écorce, durs et pesants, étaient rangés le long de la cloison.

Mathias Padrol était venu l'un des premiers. Il lui tardait de voir Joséphine et de lui dire comme il l'avait trouvée jolie, le dimanche précédent, quand elle avait fait la quête, à l'église, pour la chapelle de la Sainte Vierge. Il n'était pas, toutefois, sans éprouver un serrement de cœur, en songeant qu'il faudrait parler encore de Jean-Paul, son compagnon demeuré là-bas.

— A l'ouvrage, mes enfants, commanda le père Duvallon, voici les pièces d'étoffes qui descendent du grenier.

— Que ceux qui ont de bons bras prennent les rames, ajouta madame Duvallon en montrant les rondins sans écorce qui faisaient des lignes claires sur le bleu sombre de la cloison.

La première pièce se déroula lentement et descendit dans l'auge pleine d'eau.

— Au nouvel arrivé, au voyageur des "pays hauts," l'honneur de commencer, proposa Pierre Beaulieu, le premier voisin.

Un murmure approbateur suivit.

Mathias Padrol alla prendre un des plus longs gourdins et vint se placer auprès de l'auge. D'autres firent comme lui. Ils étaient six, trois d'un côté, trois de l'autre. Ils formaient la première "escouade." D'un bras nerveux, avec leurs bâtons, ils poussèrent de-ci de-là, dans l'auge profonde, le tissu neuf qui s'imbiba d'eau chaude et devint très lourd.

Ils chantèrent des "chansons à la rame," des chansons aux refrains cadencés que toutes les voix répétaient, et leurs bâtons, en poussant l'étoffe, s'enfoncèrent dans l'eau comme des avirons. Quand ils les relevaient des gouttes brûlantes ruisselaient comme des colliers de perles, avec un bruissement clair.

— Drôles de canotiers qui se tiennent debout en dehors de leur canot, et plongent leurs pagaies en dedans, fit une jeune fille, avec un éclat de rire.

— C'est qu'il n'y a plus d'eau dans la rivière, depuis que le père Chiniquy a prêché la tempérance, répliqua l'un des "fouleurs."

— Si les jeunes filles venaient nous aider à ramer, la barque irait plus vite, observa un autre.

— Et l'aviron pèserait moins, affirma un troisième.

Quelques jeunes filles des plus rieuses s'empressèrent de mettre leurs mains blanches sur les pagaies d'un nouveau genre, et l'étoffe roula dans sa couche humide avec un élan rapide. Des couplets d'un mouvement plus rapide accompagnèrent le murmure de l'eau tourmentée. Il y avait des moments de repos. Puis d'autres jeunes gens s'approchaient à leur tour de l'immense vaisseau où trempaient les aunes de drap neuf et continuaient avec ardeur l'ouvrage commencé.

On avait jeté dans l'eau chaude quelques morceaux de savon fait à la lessive, et des bulles où s'allumaient de douces lueurs semblaient sourdre comme des étincelles du fond noir de l'auge, et une écume légère et blanche s'attachait comme une dentelle fragile aux longues parois.

Parfois une aigrette humide se détachait du tissu violemment secoué, et venait s'abattre sur une robe rose ou sur un gilet noir. Des rires éclataient, et la robe ou le gilet s'en allaient se sécher poétiquement à la flamme du foyer.

C'est ainsi que Mathias et Joséphine, robe et gilet largement éclaboussés, s'appuyèrent au manteau de la cheminée. La flamme ondoyait, les vêtements séchaient, et les cœurs se réchauffaient. Tous les foyers bien attisés peuvent incendier les âmes sans brûler leur chétive enveloppe.

Sur le grand dévidoir lentement tourné par des bras fermes, les aunes d'étoffe s'enroulèrent, trempées, chaudes, fumantes, et l'eau tombait en gouttes pressées, comme d'un nuage qui crève. Des femmes, un balai de cèdre à la main, essuyaient à mesure les ravages de l'ondée ; et le plancher, sous le frottement des branches odorantes, prenait les clartés douces d'un brouillard au lever du soleil.

Au travail succéda le plaisir, un plaisir fait de danses qui roulaient comme des tourbillons, de chansons lancées à plein gosier, de causeries jetées par bribes d'un bout à l'autre de la salle.



Cependant, retirés dans un coin de la pièce, assis sur un coffre peint en bleu, près du lit de "parade," dont les rideaux de toile tombaient jusques à terre, Mathias et Joséphine avaient longtemps parlé tout bas, comme des amoureux qui ont peur d'ébruiter leur secret. Albert Dupuis, le menuisier qui avait bâti la maison du père Duvallon, un honnête homme et un bon ouvrier, avait jeté souvent de leur côté un regard inquiet et jaloux. Depuis longtemps il aimait la jeune fille en silence et avec discrétion. Maintenant il regrettait de ne pas lui avoir "parlé" plus tôt. Le premier est toujours le premier.

Il fallut se reposer de la danse et des jeux comme on s'était reposé du travail. Il fallut aussi calmer la faim qu'avaient aiguisée l'exercice et la gaieté. Le réveillon survint. Il fut accueilli avec enthousiasme. Au dessert, après les chansons, Mathias fut prié de raconter quelque chose. Il parla de son retour.

III

Ils étaient partis plusieurs ensemble pour revenir au pays. Ils avaient traversé les montagnes et les prairies, armés comme pour la guerre, car les sauvages qui errent dans ces contrées lointaines sont traîtres et féroces. Ils avaient marché par des sentiers ardus, le long des ravins ténébreux, au-dessus des précipices où grondaient des torrents invisibles. Ils avaient escaladé des rochers abrupts calcinés par le soleil. Grâce à leur connaissance de la forêt, à leur prudence, à l'ombre



M. Gustave A. Drolet



M. C.-J. Magnan

des arbres touffus, ils traversèrent heureusement la chaîne des Rocheuses, et descendirent dans l'immense prairie qui s'étend comme un océan sans limites vers le soleil levant. Désormais il fallait marcher à ciel ouvert. Plus de savane, plus de rochers, plus de ravins pour les protéger. S'ils étaient aperçus par les Indiens ils seraient attaqués, et, s'ils étaient attaqués, pourraient-ils se défendre avec succès et sauver leur vie ?

Ils cheminaient à grands pas dans le foin qui recouvre d'un voile mouvant l'immensité de la plaine, et en cheminant ils regardaient à l'horizon, pour voir si la silhouette de quelque bande ne s'y lèverait point comme nuage menaçant.

Un soir, dit-il, le soleil, descendu lentement du ciel bleu, s'enfonçait dans les vagues lointaines de la prairie comme un œil sanglant qui se serait fermé, et les herbes légères qui ondulaient au souffle du vent paraissaient bercer des éclairs. Nous nous étions arrêtés pour contempler ce spectacle magnifique, et par instant, nous ne pouvions nous défendre d'un frisson de peur, car il nous semblait que le feu s'était allumé dans cet océan de verdure aride, et qu'il s'avançait sur nous avec la rapidité du torrent.



Tout à coup, dans ce rayonnement merveilleux de la prairie, à une distance immense, nous aperçûmes des ombres qui s'agitaient. Des profils d'hommes et de chevaux se dessinèrent peu à peu, noirs et superbes, sur le fond de lumière. Les chevaux couraient, les hommes étaient armés. On ne traverse point ces déserts sans carabines, revolvers

ou poignards. Nul doute, c'étaient des Indiens à la recherche d'une caravane ou fuyant après un pillage.

Les ombres grandissaient en se détachant de l'horizon de feu. La troupe se dirigeait sur nous. Etait-ce hasard ? Nous avait-elle aperçus ? Impossible de fuir ; nous n'avions pas de montures, et les coursiers sauvages venaient comme le vent. Nous étions cinq, les Indiens paraissaient une cinquantaine. Et puis, ces hommes-là sont d'une adresse incroyable. Debout sur leurs chevaux au galop, ils lancent le lasso qui étrangle, la flèche qui transperce ou la balle qui foudroie.

Nous eûmes un moment d'angoisse extrême et nous nous dîmes adieu.

Jean-Paul s'écria :

— Si je meurs, si vous vous sauvez....

— Jean-Paul ! firent ensemble les Duvallon, stupéfaits.

— Il est donc mort ! s'écria la mère d'une voix brisée par le désespoir.

— Mathias, pourquoi nous avoir caché cela ? reprocha Joséphine, en laissant tomber sur sa main sa figure inondée de larmes.

Le père Duvallon se leva de table et se prit à marcher à grands pas. Il murmurait :

— Jean-Paul ! . . . Mon pauvre enfant ! . . . Mon Dieu ! c'est-il possible ?....

Et tout le monde se mit à parler à la fois. C'était un bruit sinistre de plaintes, de regrets, de soupirs, de sanglots. Mathias eut un moment de frayeur. On l'entendit murmurer entre ses dents serrées par le dépit :

— Ai-je été assez bête ?

Cependant on crut bien que ce mouvement de colère venait de la peine qu'il causait à cette brave famille Duvallon. Il s'en voulait. Il ne pouvait toujours plus se taire maintenant. Il fallait tout dire. Le mal, au reste, n'en serait pas plus grand : le coup était porté.

Il se remit. Il reprit son assurance et retrouva sa verve.

— Voici, continua-t-il, il ne faut jamais se hâter de publier les mauvaises nouvelles. Pourquoi faire pleurer les gens aujourd'hui, si l'on peut attendre à demain ? Voilà pourquoi j'ai été discret. Et puis, il n'est pas sûr que Jean-Paul ait été tué. Il peut revenir. Vous savez, dans ces immenses prairies on se perd, on s'égare, on prend des routes qui ne conduisent pas toujours où l'on veut aller. Il est peut-être

dans les mines, à piocher de l'or, et il attend une caravane pour revenir. C'est plus sûr, une caravane....

Il allait, il allait....

—Oh ! ce sont des illusions, des illusions ! interrompit le père Duvallon.

— Le cher enfant, il est bien mort ! il est bien mort ! sanglotait la pauvre mère.

Joséphine se retira dans sa chambre pour pleurer, et on l'entendit gémir, car la porte resta entr'ouverte. Ses meilleures amies, entrées avec elle, s'efforçaient de la consoler.

Et puis, chacun évoquait le souvenir du malheureux jeune homme. On parlait de son enfance et de sa jeunesse, de ses alternatives de douce gaieté et de singulière tristesse. On vantait son amour du travail, sa complaisance, sa sensibilité. Il était pieux, il était fidèle à ses amitiés.

Un vieux chantre au lutrin, le père José-Henri qui mettait sa gloire à chanter plus haut que les autres les psaumes des vêpres, raconta comme il se hâtait de se rendre à l'église, le dimanche, pour servir la messe ou s'asseoir dans les stalles dorées du sanctuaire, avec les autres enfants de chœur. Il se souvenait de son air digne et de sa démarche mesurée, alors que vêtu de sa jupe noire et de son surplis blanc aux larges manches, il était thuriféraire, les jours de grande fête. Nul mieux que lui ne balançait l'encensoir d'argent. Il faisait, d'un geste aisé, décrire à la chaîne luisante une courbe gracieuse ; et l'encensoir retombait mollement, sans bruit et sans perdre le feu béni, puis remontait encore, trois fois pour le curé, trois fois pour chaque côté du chœur, et trois fois pour le peuple.

Alors un nuage d'encens roulait dans l'air tiède de l'église, et s'étendait comme un voile de gaze azurée sous les arceaux de la voûte.

Cependant l'on entourait Mathias. Il fallait savoir comment cela avait fini, cette attaque des Indiens.

— Dis tout, raconte tout ce que tu sais, cela vaut mieux, observa le père Duvallon.

Mathias, s'efforçant de paraître ému, reprit d'une voix basse, comme s'il eut eu peur de réveiller de nouvelles douleurs :

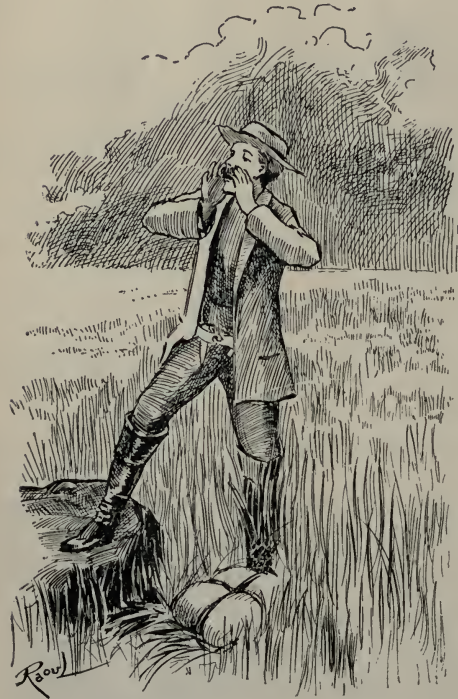
— Il ne fallait pas songer à demeurer ensemble, car le groupe que nous formions pouvait être vu d'une longue distance. Chacun prit donc de son côté, au pas de course, et chercha une cachette sous les touffes de foin, dans les replis du sol qui sont comme les ondulations des eaux. Pour moi, je me jetai immédiatement à terre, et j'attendis, dans une terreur que je ne saurais peindre et en conjurant le ciel de me prendre en pitié, l'arrivée de la bande cruelle. Je m'imaginais que mes compagnons, poussés par l'instinct plutôt que guidés par la réflexion, se sauveraient aussi loin que possible et seraient en conséquence observés

plus longtemps. J'avais raisonné juste. J'aurais voulu retenir Jean-Paul, mais il était déjà loin.

Au bout de quelques instants j'entendis le galop des coursiers. Il produisait un grondement sourd comme le tonnerre qui roule, et le sol frémissait sous mes membres immobiles. L'ardente chevauchée approchait. Elle approchait en poussant des clameurs féroces. Soudain je me vis enveloppé d'un nuage horrible. Une sueur froide m'inonda et je me pris à trembler comme dans la fièvre.

Elle courait toujours. Elle s'éloignait. Je n'avais pas été vu. Le bruit infernal allait mourant. Mais voici qu'un hurlement nouveau remplit les airs, un hurlement de joie. Mes compagnons avaient été découverts, sans doute ; quelques-uns d'entre eux, du moins. Je n'osais pas remuer, de crainte de me trahir, et toute la nuit je restai couché sous le foin qui m'avait sauvé.

Le matin, quand les sauterelles et les criquets se mirent à voltiger au-dessus des brins de mil, ou à crier leurs rauques saluts au soleil levant, les Indiens avaient disparu, et je me trouvais seul au désert. J'appelai mes compagnons, mais nulle voix ne répondit à la mienne. Que sont-ils devenus ? Ont-ils été tués ? Sont-ils prisonniers ? Je l'ignore.



IV

Deux fois les jours sombres et courts de l'automne s'étaient enfuis comme des volées de corbeaux, et deux fois l'hiver, de son écharpe de neige, avait enveloppé nos campagnes endormies. Noël avait chanté l'hosanna auprès de l'Enfant-Dieu et le monde avait de nouveau tressailli d'allégresse au souvenir du plus consolant des mystères. Le carnaval avait encore secoué ses grelots éveillés au milieu de la foule distraite, puis le carême était venu mettre un peu de cendre sur la tête des chrétiens en leur murmurant d'une voix grave :

“ Homme, souviens-toi que tu n’es que poussière et que tu retourneras en poussière ! ”

On était au dimanche de Pâques fleuries, et les jours de grande tristesse qui allaient venir seraient suivis d’un solennel et joyeux alleluia. Un alleluia joyeux surtout pour les jeunes gens qui devaient se jurer un éternel amour au pied des autels. Et parmi ces heureux que proclamait la rumeur se trouvaient Mathias Padrol et Joséphine Duvallon.

Le père Duvallon avait besoin d’un homme pour l’aider à ses travaux. Le rude labeur de toute une vie aux champs commençait à peser sur ses épaules, et les ouvriers se faisaient rares. Les mines d’or de la Californie et les manufactures de la république voisine attiraient toujours la jeunesse.



Elle entendait, dans un rêve obsesseur, le bruit des machines puissantes ; elle voyait les étincelles des paillettes d’or. Il fallait partir. Mathias demeurerait avec son beau-père. Il serait l’enfant de la maison, puisque Jean-Paul ne revenait point.

Les bans furent publiés du haut de la chaire. Première et dernière publication. La chose fut remarquée, parce qu’à cette époque on ne se dispensait pas aisément des trois publications exigées par la discipline de l’Eglise. On savait que Mathias avait de l’argent et qu’il aimait à trancher du grand.

Les invités à la noce étaient nombreux. Le père Duvallon se serait bien donné garde d’oublier un parent ou un ami. Il n’aurait voulu

froisser personne, d'abord ; puis, il aimait bien s'amuser un brin. Mathias et les siens, un peu pingres, un peu vaniteux, auraient préféré trier les convives. Ils durent cependant ouvrir grande la porte, pour ne pas déplaire au père Duvallon. Et puis, ça n'arriverait toujours qu'une fois.

Le matin était un peu froid; mais les chemins étincelaient comme des ceintures diamantées sous les reflets d'un beau soleil d'avril. Le soleil, un jour de mariage, semble un gage de bonheur. L'union sera sans nuages.

Une longue file de voitures se dirigea vers l'église. On entendait de loin la gaie musique des sonnettes argentines et des grelots sonores. De loin on voyait glisser sur l'éclatant tapis de neige les profils sombres des chevaux et des "carrioles."

Les cloches voulurent être de la fête, et quand la noce franchit le seuil de l'église, elles jetèrent dans le ciel limpide les éclats joyeux de leurs grosses voix d'airain.

La cérémonie tardait un peu. Le servant n'arrivait pas. Les cierges étaient allumés dans leurs chandeliers d'argent ciselé, deux sur l'autel et six sur le balustre, auprès des vases de fleurs artificielles, devant les mariés. Leurs petites flammes douces étoilaient de points d'or le sanctuaire vide.

L'officiant s'était habillé tout prêt pour la messe. Il avait mis un vêtement riche, comme les jours de grande fête : une chasuble de soie blanche, toute moirée, avec une large croix et des guirlandes de roses brodées en or. Il attendait debout devant la haute armoire de la sacristie, vis-à-vis un crucifix d'ivoire. Il s'impatientait. On a beau avoir de la douceur, on ne saurait empêcher la bile de s'échauffer un peu quand on attend par la faute d'un autre.

Enfin, la porte s'ouvrit, et deux jeunes garçons se précipitèrent vers la garde-robe où pendaient les surplis.

Le prêtre murmura :

— Deux, maintenant... Aurait mieux valu un seul qui serait arrivé plus tôt.

Les petits servants se hâtaient de se vêtir. L'un d'eux, le plus jeune, dit à l'autre, en attachant autour de sa taille les cordons de sa jupe noire :

— T'es-tu mis au chœur, déjà ?... As-tu servi des mariages ?

L'autre ne répondit point. Il cherchait un surplis parmi tous ces vêtements blancs et noirs qui semblaien des spectres accrochés à la file.

— Ne prends pas celui-là. C'est au petit Moraud... Il vient de Jean-Paul Duvallon... C'est un souvenir... Tu le mets?... M. le curé pourrait bien te le faire ôter...

L'autre ne répondit encore rien. Il s'habillait, et le surplis un peu raidi par l'empois, et la jupe noire comme une plume de corbeau, lui allaient à merveille.



— Veux-tu porter le bénitier, reprit le premier, moi je porterai bien le livre?... Comme tu voudras. Ça m'est égal.

Son compagnon, toujours silencieux, ne le regardait seulement pas.

— On n'est pas dans l'église ici, tu peux lâcher ta langue.

Le curé gronda :

— Allons! Avancez!

Ils accoururent. L'un prit le livre, l'autre prit le bénitier.

Le prêtre s'inclina devant le crucifix d'ivoire et se dirigea vers le sanctuaire, sans plus se soucier des petits servants qui marchaient devant lui.

Presque tous les bancs de la nef étaient occupés. On aurait dit un jour férié. Il y avait beaucoup de curieux, des femmes surtout.

La lourde porte du chœur toute sculptée, tourna lentement sur ses gonds de cuivre poli. La cérémonie commençait. Il se fit dans les bancs un mouvement houleux comme sur la mer. Les promis s'agenouillèrent sur la plus haute marche du balustre. La jeune fille, devant le mystère nouveau, sentait son cœur se serrer comme dans une angoisse. Elle était heureuse pourtant. Le jeune homme, un peu raide, la tête haute, tâchait de paraître beau. Il s'occupait de lui-même.

Après une courte lecture sur la sainteté du sacrement de mariage, le prêtre s'adressant au marié, demanda :

— Mathias Padrol, prenez-vous Joséphine Duvallon, qui est ici présente, pour votre future et légitime épouse ?

— Oui, Monsieur, répondit d'une voix forte le jeune homme, qui voulait se montrer plus poli que le rituel.

Alors le prêtre reprit :

— Joséphine Duvallon, prenez-vous Mathias Padrol, qui est ici présent, pour votre futur et légitime époux ?

— Non, répondit une voix faible.

Il y eut un mouvement de surprise dans la foule. Plusieurs se levèrent debout sur les bancs pour voir ce qui allait suivre.

Le prêtre, stupéfait, regardait la fiancée et semblait attendre une explication.

Mathias, la figure toute rouge à cause de la honte, ou peut-être de la colère, demanda tout haut :

— Mais pourquoi ?

Le curé, retrouvant le calme nécessaire, dit à l'épousée :

— Il ne fallait pas venir ici, mon enfant... C'est la profanation d'un grand sacrement... Si ce n'est tout à fait la profanation, c'est le mépris... Or, Dieu se sent offensé... Il ne faut pas agir ainsi dans le temple du Seigneur, au pied de l'autel, en présence de Jésus-Christ...

— Mais, Monsieur le curé, je n'ai rien dit, repartit la promise toute tremblante, et des larmes dans les yeux.

— Comment, ce n'est pas vous qui avez répondu : Non ?

— Je n'ai pas eu le temps de répondre, Monsieur le curé.

L'officiant s'indigna :

— Il y a donc ici quelqu'un qui oublie volontairement le respect dû à Dieu et à la sainte religion. On veut changer en comédie un des actes les plus solennels de la société chrétienne. Que l'on prenne garde. La loi civile viendra, s'il en est nécessaire, au secours du culte sacré...

Il regarda les servants tour à tour, comme s'il les eut soupçonnés de cette indécente plaisanterie. Ils se tenaient à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche, calmes, immobiles, les yeux fixés sur la mariée.

Tous les regards se portèrent alors vers eux. Ils n'avaient pas l'air de grands coupables. Le plus jeune se mit à sourire, trouvant cela drôle, sans doute. L'autre était très pâle et une tristesse étrange se peignait sur sa figure d'adolescent.

La mariée les regarda aussi et elle tressaillit.

On entendit chuchoter.

— C'est le petit Antoine Beaudet, celui-ci. On le connait ; il sert la messe tous les dimanches. Mais l'autre.... l'autre.... qui peut-il être ? On dirait que c'est Jean-Paul.... Jean-Paul enfant de chœur. Vous vous en souvenez ?

Mathias lui-même, comme pris de vertige, se mit à parler à sa future.

— Quel est ce petit servant ? Comme il ressemble à ton frère !... Tu dois savoir son nom... Je ne le remets pas, moi...

La fiancée eut envie de pleurer ; cela lui aurait fait du bien. Elle s'efforça de sourire. Le prêtre recommença :

— Joséphine Duvallon, prenez-vous Mathias Padrol, qui est ici présent, pour votre futur et légitime époux ?

Elle n'eut pas davantage le temps de répondre. Une voix lugubre qui sortait comme d'une tombe répéta :

— Non !

Cette fois il passa un frisson de terreur sur la foule attentive et il se fit un silence qui avait quelque chose d'effrayant. Le curé ne dit rien. Il croyait toujours à un mauvais plaisant. Un ventriloque peut-être, qui se cachait dans l'assemblée pieuse, et bravait, pour s'amuser, les foudres du Seigneur. Il se pencha vers la jeune fille afin de recevoir sa réponse.

Elle allait dire : oui, quand ses regards rencontrèrent de nouveau les regards du servant que personne ne connaissait. Elle poussa un grand cri et s'affaissa.

Mathias voulut la secourir. Un vent brûlant passa qui éteignit les cierges, et tout le monde entendit le bruit d'un soufflet sur une joue.



Le marié releva la tête. C'est lui qui venait d'être souffleté. Il voulait voir l'insolent qui l'avait frappé. Il demeura terrifié. Puis, d'une voix pleine d'épouvante, il cria deux fois :

— Jean-Paul ! . . . Jean-Paul !

Et il sortit de l'église, titubant comme un homme ivre, les yeux dilatés par l'effroi, pâle, avec une tache rouge sur la joue, la marque du soufflet.

Où allait-il ?

L'un des petits servants avait grandi tout à coup et il paraissait un homme maintenant. Et cet homme, c'était Jean-Paul Duvallon. Il

portait au cou une large blessure et son front était percé d'une balle. Il avait la teinte livide du cadavre et ses yeux versaient des larmes

— Assassiné ! . . . il a été assassiné ! s'écrièrent plusieurs.

Mais l'assassin, où est-il ? Est-ce l'Indien de la prairie ? est-ce le jeune homme superbe qui s'en va avec le soufflet du mort sur la joue ?

....

L'église retentit de lamentations, les cloches sonnèrent un glas funèbre ; le prêtre, dépouillant ses vêtements pompeux, mit sur ses épaules la chasuble noire et dit la messe pour le repos de l'âme de Jean-Paul Duvallon.

Il n'y avait plus qu'un petit servant.

Ainsi finit la noce, ainsi finit mon histoire.

Pamphile Lemay.

Mille-Oiseaux, decembre 1895.



UNE NUIT DE NOEL

— À —

BEAUMONT DE BELLECHASSE

SOUVENIRS D'ENFANCE

A M. JOSEPH-ADÉLARD TURGEON, *député de Bellechasse à l'Assemblée législative ; à cet ancien adversaire resté mon ami, je dédie ces quelques pages.*

Mon Dieu, qu'il y a longtemps de cela, et comme les années passent vite !

C'était en 1855, et le brave Abraham Esnouf, un des amis de mon père, de plus son voisin, nous avait invités à aller prendre le réveillon de la Noël chez lui. J'avais onze ans à cette époque, et je revois toutes ces choses-là comme si elles étaient d'hier.

Nous étions en traîneau, bien emmitouflés dans nos robes de buffles et nos peaux d'ours. *Pétillard,* notre petit cheval canadien — il était bai brun — nous entraînait au joyeux tintement de ses grelots, en faisant crier la neige sous ses sabots.

Tout à coup mon père me dit :

— Sais-tu, mon enfant, où nous allons ?

— Mais, oui, nous allons entendre la messe de minuit à l'église de Beaumont.

— Et te rends-tu bien compte de ce que peut être l'église de Beaumont ?

— N'est-ce pas une église comme une autre ?

— Plus qu'une autre ; c'est une relique de notre glorieux passé. Elle a été construite en 1733. Plus tard, en 1759, le fameux Montgomery, le brûleur de la côte nord et de la côte sud du Saint-Laurent

vint, par deux fois, y placarder la proclamation que le général Wolfe adressait aux habitants canadiens-français ; par deux fois le placard de l'Anglais fut déchiré. Pour punir nos ancêtres de leur loyauté à la France, un détachement anglais vint par deux fois mettre le feu à l'église de Beaumont. Mais miracle ! Chaque fois il n'y eut que la porte brûlée et le vieux temple demeura intact.

Tout en causant ainsi nous arrivâmes à la place du presbytère, nous mîmes Pétillard sous le hangard de Pitre Belours et nous entrâmes nous agenouiller et faire acte d'adoration à Jésus Enfant. L'humble église de campagne était comme l'étoile des Rois-Mages. Elle ruisselait de lumière. La crèche faisait envie à tous les petits enfants, aux grands aussi. On n'oublie jamais ces saintetés-là, quand elles ont été touchées, quand elles ont été comprises.

Et maintenant que ces choses-là me reviennent à la mémoire, me faut-il aussi dire que la crèche de l'Enfant avait été préparée par les soins de Mesdemoiselles L'Estang, sœurs d'un des anciens curés de Beaumont, et par ma mère ?

*
* *

Le curé entonna le *Gloria in excelsis*. Le père Chassou prit alors son violon ; ses yeux débordaient d'aspiration, et son maigre profil s'allongeait avec l'ombre du jubé. Tout à coup son bras se mit fièvreusement en position, un trille navrant sortit des flancs du sapin harmonieux, et attaquant soudain une symphonie en mineure, il se prit à faire jaillir hors de son violon des cris d'amour, des larmes d'angoisse, des sanglots de désespoir, des frissons de reconnaissance qui suffoquèrent la gorge.

Jamais l'âme, au milieu de ses rêveries, de ses épanchements, de ses douleurs intimes, n'avait rêvé rien de plus surhumain. C'était une prière comme on n'en avait pas encore entendu s'élever de pareille, hors de l'orgue de la vieille cathédrale de Québec. Puis, peu à peu, la voix du violon s'éteignit en une nocturne charmante, sonore, argentine, où dans le lointain dominait l'air du vieux noël :

Çà, bergers, assemblons-nous,
Allons voir le Messie.

Les trois messes de minuit terminées, nous nous dispersâmes sur l'air des vieux noëls pour aller réveillonner chez l'hospitalier et brave Esnouf.

*
* *

Au dehors on entendait craqueter la neige sous les pieds des chevaux. De temps en temps un des clous d'un toit saisi par le froid sautait en produisant une forte détonnation. Il faisait bon d'arriver dans une maison par un temps pareil, et nous entrâmes.

***

Nous fûmes accueillis par un inoubliable parfum de cuisine. Sur une nappe bien blanche était alignée la faïence à fond bleu avec ses pagodes, ses ponts et ses jardins chinois. On l'avait sortie pour l'occasion de l'armoire vitrée de la salle.

Des chandelles placées sur une large table de sapin mettaient en lumière un paysage comme seul pouvait le rêver Gargantua.

C'étaient des montagnes de croquignoles dorées, de pâtisseries tachetées par du sucre de sève glacé. A leurs pieds dormaient les lacs de crème jaune où flottaient comme des nénuphars des œufs à la neige ; puis s'élançaient des falaises grisâtres de jambons fumés à la maison, cachant un peu plus loin une mare de sirops et de confitures, bornée par des pains de sucre d'érable, des dindons rôtis, des hures de porc, des ragoûts de pattes de cochon, des civets de lièvres, des perdrix rôties, des oies sur pommes, des plarines, du boudin, de la graisse de rôti, tout cela à côté d'une lagune de tire à la crème, heurtée par des collines de tourtières et de langues piquées d'aromates.

Et de ces bonnes choses aussi loin que l'œil pouvait aller, jusque dans l'ombre faite par le vieux bahut et les grands coffres bleus, pendant qu'au-dessus de cette terre promise, suspendus à la muraille miroitaient, comme des nuages argentés, les antiques couvercles à plat, fraîchement étamés.

Le père Esnouf secoua alors sa pipe et cria d'un ton jovial :

— Tout le monde est présent : allons, mes amis, à table et attaquons ; mon voisin, M. l'ecclésiastique, va nous dire le *Benedicite.*

Ce qui fut fait par ce séminariste devenu plus tard un des princes de l'Eglise.

***

Au milieu du cliquetis des couteaux et des fourchettes la plus franche causerie se frayait une route. C'était à qui raconterait des histoires de feu-follet, de loup-garou, de chasse-galerie, de lutins. Chacun avait son récit merveilleux.

— Un soir, disait le père Michel Larrivée, un soldat de Châteauguay, je causais au bivouac avec un camarade des chasseurs de Salaberry.

— Moi, me dit-il tout à coup, je suis certain de mon heure !

Et il se mit à me raconter qu'il n'y avait pas longtemps, il était en train de fumer sa pipe auprès du poêle :

" J'étais seul à tisonner le feu, lorsque, tout à coup, je vis poindre, dans la lumière qui jaillissait hors des pétillementss de la bûche, une blonde tête d'enfant. En la regardant attentivement, je la vis grossir petit à petit : un léger poil follet se dessina sur la lèvre supérieure ; il devint moustache et les boucles soyeuses se prirent à brunir, puis à noircir comme des plumes de corbeau. Bientôt le front commença à se dégarnir. Par ci par là scintillèrent quelques cheveux blancs. Ils s'argentèrent tous les uns après les autres : des rides vinrent creuser les joues rebondies et une main se dégagea du fond noir du poêle pour se poser sur les tempes jaunies, où roulaient des sueurs froides. Une terrible impression envahit alors cette tête naguère souriante. Un hoquet saccadé déforma la bouche qui bientôt resta immobile. Petit à petit les chairs prirent une teinte violacée. Elle se détachèrent par lambeaux et le crâne lui-même finit par se disloquer et disparaître en cendre fine et blanchâtre pour aller se perdre dans le rayon de lumière qui sortait toujours par la petite porte du poêle.

"Je m'étais vu moi-même, et quand je me relevai je compris que c'était là un avertissement et que je ne dépasserais jamais la soixantaine."

— Et maintenant, dit le père Esnouf, trêve de ces histoires qui font peur aux femmes et aux enfants. Qui va nous chanter un noël ?

— Moi, dit modestement Roy, de la concession de Ville-Marie. Et d'une voix fraîche et mélodieuse il entonna :

— D'où viens-tu bergère ?
D'où viens-tu ?

— Je viens de l'étable
De m'y promener ;
J'ai vu un miracle
Ce soir arriver.

— Qu'as-tu vu bergère,
Qu'as-tu vu ?

— J'ai vu dans la crèche
Un petit enfant,
Sur la paille fraîche,
Mis bien tendrement.

— Rien de plus bergère,
Rien de plus ?

— Saint' Marie, sa mère,
Qui lui fait boir' du lait,
Saint Joseph, son père
Qui tremble de froid.

— Rien de plus bergère,
Rien de plus ?

— Y a le bœuf et l'âne
Qui sont par devant,
Avec leur haleine,
Réchauffant l'enfant

— Rien de plus bergère,
Rien de plus ?

— Y a trois petits anges
Descendus du ciel,
Chantant les louanges
Du Père Eternel.

Le réveillon tirait à sa fin, mais personne ne semblait s'en apercevoir. A travers un épais nuage de fumée de tabac canadien on entrevoyait le gros ventre du pilote Morin. Le père McIntyre le faisait bondir de joie à chaque forte saillie tombée de ses lèvres écossaises. Plus loin, tout auprès du poêle, le notaire Moreau et le père Paquet reprenaient pour la centième fois une chaude discussion à propos d'une question d'école éternellement contestée entre leurs deux amitiés. Le père Chassou fredonnait entre ses dents, Michel Larrivée rêvait à ce qu'il avait aimé le mieux au monde, tout en exceptant le colonel de

Salaberry sous lequel il avait servi à Châteauguay. Il comptait et recomptait à ses voisins les gros poissons qu'il avait vus à l'anse Saint-Charles, et ceux-là étaient toujours les plus gros qu'il avait manqués pendant le cours de l'année.

Il y en avait là encore bien d'autres. Ici était l'ancien maire Martineau, Augustin Ménard, le père Gendreau, le juge de paix Vien, Girard, l'huissier Joseph Fraser, les Labrecque, Paul Poirier, maire depuis et grand chasseur de renard devant Dieu ; là, les patriarches de la paroisse : le capitaine Boilard, le père Vallière, Morizeau, Pierre Chabot, les Turgeon, Octave Dupuis, les Roy de Ville-Marie, les Guay les Patry, mon vieil ami Schink, Charles le Tellier, celui qui m'a enseigné à lire.

Au milieu des causeries de ces vieux courbés au contact de la charrue ou de la recherche du pain quotidien, passaient les notes basses du maître de céans.

Il développait, avec complaisance, un sien projet de code municipal destiné à mettre fin aux querelles d'écoles des Moreau, des Pelletier, des Paquet, des Dupuis de l'avenir, et à détruire à tout jamais le parti d'en haut et le parti d'en bas. Cette démonstration philanthropique ne l'empêchait pas de verser à ses hôtes des rasades d'un vieux rhum blanc des îles que ses invités tenaient pour bon à leur tour, à en juger par le *crescendo* de bruit et de gaieté.

Tout à coup la voix du père Esnouf prit une intonation plus grave et domina les conversations.

— Mes amis, c'est le temps de songer à nos étables et d'aller faire le *train* de nos animaux. M. l'ecclésiastique, veuillez dire les *Grâces*.

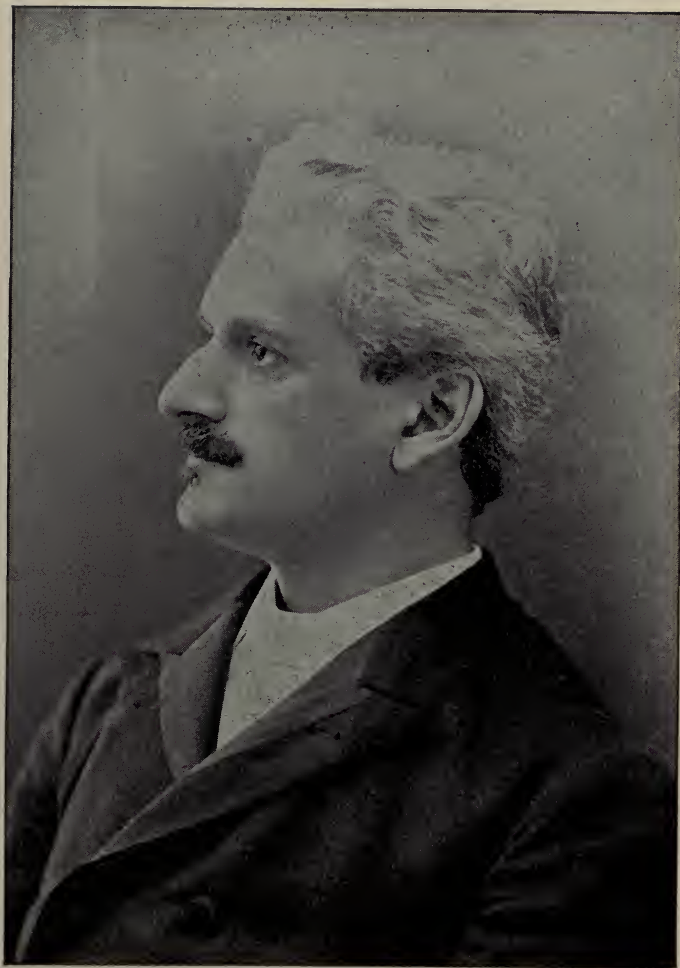
Chacun se leva et se signa.

***

— Mes chers co-paroissiens, leur dit-il, je lisais hier, dans un des mandements de l'un de nos anciens évêques, les paroles suivantes que prononçait monseigneur Henri-Marie Dubreuil de Pontbriand, le 28 octobre 1782 :

"Vous n'oublierez pas ceux qui se sont sacrifiés pour la création et la défense de la patrie. L'illustre nom de Montcalm, celui de tant d'officiers respectables, ceux des soldats, des miliciens ne sortiront pas de votre mémoire. Par inclination, par devoir, vous prierez avec ferveur pour le repos de leurs âmes."

Or, c'est aujourd'hui l'anniversaire du départ du fondateur de la patrie canadienne-française. Samuel de Champlain est mort à Québec



M. Ernest Lavigne



M. l'abbe Lacoste

dans la nuit de Noël du 25 décembre 1635. Priez pour lui. Demain, ne l'oubliez pas dans votre chapelet.

Et maintenant, mes frères, rendez grâces au Seigneur de la nourriture qu'il a servie à nos corps. O mon Dieu ! nous vous remercions en même temps de nous donner la nourriture de l'âme en attendant cette vie où nous n'aurons plus ni faim ni soif, parce que nous serons rassasiés de votre gloire. Ainsi soit-il !

Tout le monde se signa de nouveau.

Les chevaux s'attelèrent, les clochettes se remirent à tintinnabuler. Chacun s'en allait se coucher après avoir serré la main loyale du père Esnouf. Et c'est ainsi que les bonnes gens de Beaumont s'acheminent sans regrets, sans désirs, sans remords, vers le coin obscur du cimetière de leur paroisse.

N'est-ce pas pour des hommes comme pour nos habitants canadiens que les anges du Seigneur chantaient sous l'âpre ciel de la Judée, lors de la première nuit de Noël :

Gloria in excelsis Deo ! pax hominibus bonæ voluntatis ?

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.





DETTE HYPOTHECAIRE

— DANS LES —

PROVINCES DE QUÉBEC ET D'ONTARIO

Je lisais, il y quelque temps, dans une revue intitulée *The Insurance and Finance Chronicle*, un article inspiré à son auteur par l'état publié par le Département des Finances à Ottawa sur les sociétés de prêts. De son examen de la situation, telle que la lui présentait la statistique officielle, l'auteur tirait ces deux conclusions : Que des deux provinces les plus importantes de la Puissance, celle d'Ontario est infiniment plus grevée que celle de Québec : $48 par tête contre $6, et que si la population de Québec avait à porter un si léger fardeau, c'est que chez elle, la puissance productive de l'argent est infiniment moindre que chez la population de la province d'Ontario. C'est fort possible, c'est même probable, mais je m'étonnais que la différence fut si grande. Ou la statistique officielle devait contenir des erreurs, ou elle avait négligé des éléments qui modifiaient entièrement la situation.

En effet, en parcourant l'état publié par le Département des Finances à Ottawa, je constate que l'on a réuni ensemble, d'une part, toutes les sociétés dont le siège principal est dans la province d'Ontario, et, d'autre part, celles dont le siège est dans la province de Québec, sans se préoccuper s'il y en avait parmi elles quelques-unes dont les opérations s'étendaient dans la province voisine. Ainsi deux des plus importantes sociétés, dont le chiffre d'opérations s'élève à elles deux à plus de quinze millions de dollars, ont, l'une, son siège principal à Toronto, l'autre, à Montréal. Celle de Toronto a une succursale à Montréal ; celle de Montréal une succursale à Toronto. Chacune de ces succursales fait des

affaires importantes dont le statisticien ne se préoccupe que pour en donner crédit au siège social. Voici donc déjà un élément important de perturbation dans les calculs publiés par la *Insurance and Finance Chronicle.*

Il résulte de ce fait seul que la population de la province d'Ontario est grevée de quelques dollars de moins par tête et celle de Québec de quelques dollars de plus. Il y a encore autre chose. La plus grande partie des sociétés hypothécaires d'Ontario ont depuis plusieurs années établi des succursales dans le Manitoba et le Nord-Ouest. Elle y ont prêté des sommes considérables. Toutes ces sommes, la statistique les fait figurer dans le chiffre d'opérations du bureau central dans la province d'Ontario et les place sur les épaules de la population de cette province, alors qu'en réalité elles sont dues par la population du Manitoba.

Voilà pour les inexactitudes.

Maintenant, puisqu'il s'agit d'établir la charge hypothécaire respective qu'ont à supporter les populations d'Ontario et de Québec, est-il bien exact de ne tenir compte que de ce qu'elles doivent aux sociétés de prêt ? La statistique ne s'occupe que des sociétés hypothécaires, parce qu'elles seules sont obligées de fournir au gouvernement un état annuel. Mais faire un calcul général, établir une comparaison sur leurs données, c'est s'exposer à commettre les plus graves erreurs.

Combien, en effet, à côté d'elles, font le même commerce ? Leur nom est légion. Je citerai d'abord les particuliers et les successions. Le placement hypothécaire a été et est encore, et cela, je crois, plus dans la Province de Québec que dans celle d'Ontario, le placement par excellence. Je dis plus dans Québec que dans Ontario, bien que je ne puisse citer, à l'appui de ce que j'avance, aucun document précis, parce que la population d'Ontario possède à un plus haut degré que celle de Québec le besoin de s'agiter et, partant, l'esprit d'entreprise, n'attachant aux risques qu'une importance secondaire. Le petit capitaliste de la Province de Québec, et il est nombreux, n'ira pas risquer son avoir dans une entreprise industrielle ; pour lui, ce qu'il faut c'est la paix, la tranquillité, et c'est dans le placement sur hypothèque qu'il les trouve ou croit les trouver. Il existe dans le district de Québec, et c'est là une particularité qu'on ne peut rencontrer nulle part dans Ontario, des comtés où le capital extérieur peut encore à l'heure qu'il est à peine pénétrer, et cela malgré l'énorme réduction du taux de l'intérêt.

Aussi j'estime que du fait seul du placement hypothécaire par les particuliers, la distance qui sépare ostensiblement la dette hypothécaire de la population de Québec de celle de la population d'Ontario, est singulièrement diminuée.

Le bailleur de fonds, c'est-à-dire le vendeur qui n'a reçu qu'une partie de son prix de vente est aussi un créancier hypothécaire important et cependant l'état officiel ne tient pas compte de la somme de ses créances.

Les communautés religieuses, les universités, prêtent sur hypothèque, une grande compagnie de chemin de fer place de la même façon son fonds de retraite.

Les compagnies d'assurance sur la vie et sur le feu ont depuis quelques années placé sur hypothèque à Montréal notamment, des sommes considérables. Et combien d'autres.

Avec beaucoup de patience, de temps et de travail, il serait peut-être possible d'arriver à réunir en un tableau tous ces éléments et d'établir à peu près la charge hypothécaire, par tête de population dans Ontario et dans Québec. Pour le moment, comme ce tableau n'existe pas, il n'est permis de faire à ce sujet que des suppositions. Il me semble cependant, d'après ce qui précède, et les lecteurs de la REVUE NATIONALE en conviendront avec moi, que la moyenne de $6 par tête indiquée par la *Insurance and Finance Chronicle* pour la population de Québec, est beaucoup au-dessous de la vérité.

L'argent aurait ainsi dans la Province de Québec infiniment plus de puissance productive que ne le supposerait un observateur superficiel.

Les économistes nous enseignent que les populations les plus prospères ne sont pas celles qui sont le moins endettées ; cependant, ils ne vont pas jusqu'à affirmer que ce sont celles qui le sont le plus. Une sage mesure est si peu de ce monde que la population la plus insdustrieuse peut, les facilités du crédit aidant, dépasser les limites de la prudence. Aussi est-il permis de se demander si la population d'Ontario, avec ses 86 sociétés de prêt, ses prêteurs particuliers, ses compagnies d'assurance canadiennes et anglaises, n'a pas puisé trop avidement dans les caisses qui lui étaient ouvertes et si sa puissance productive est aujourd'hui à la hauteur de ses obligations·

La chose est douteuse, et ce n'est ni à Toronto ni dans un certain nombre de districts ruraux de la Province d'Ontario que les sommes prêtées ont leur représentation exacte dans la valeur des immeubles offerts en gage. Sous ce rapport la position de la population de la Province de Québec me semble bien meilleure.

Elle recueille aujourd'hui les fruits de sa modération. Car pas plus que dans Ontario les offres ne lui ont fait défaut et si, comme je l'ai indiqué plus haut, le chiffre de sa dette hypothécaire, sensiblement plus élevé que $6 par tête, est encore inférieur à celui de la dette hypothécaire dans Ontario, elle le doit à un sentiment très développé chez elle d'antipathie pour toute dette.

Chez les populations urbaines, le commerce et l'industrie sont des leviers puissants de production, et la dette chez elles peut sans danger atteindre des sommets élevés. Il n'en est pas ainsi cependant chez les populations rurales et c'est ce qu'on ne semble pas avoir assez compris dans les districts ruraux de la Province d'Ontario. Dans un pays vaste comme celui-ci, à moins qu'il ne se trouve dans le voisinage immédiat des grands centres, le cultivateur doit être bien plus un patriarche qu'un industriel. Tirer de sa terre assez pour se nourrir lui et une nombreuse famille doit être le comble de son ambition.

Aussi compte-t-on parmi les populations les plus heureuses et les plus satisfaites du pays celles que l'absence des moyens de communication a rendues dépendantes d'elles-mêmes ; celles, il s'en trouve encore heureusement, où les fausses idées de luxe n'ont pas encore pénétré, celles où la femme fabrique l'étoffe qui les habille, et pétrit le pain qui les nourrit.

Leur horizon n'est sans doute pas étendu, mais combien leur sort n'est-il pas préférable à celui de leurs congénères d'Ontario qui toute leur vie traînent le fardeau d'une dette, lourde déjà dans les bonnes années, qui les écrase dans les mauvaises.

Martial Chevalier.



PETITE GALERIE CANADIENNE

Chaque nation a son type féminin qui lui est particulier. Les caractères en sont tellement distincts que l'on peut, presque à coup sûr, classer dans la nationalité qui lui est propre la femme que l'on voit pour la première fois.

Quelques-uns vantent la sveltesse et les blonds cheveux des filles d'Albion; quelques autres leur préfèrent la grâce sémillante de la Française, tandis que d'aucuns gardent toute leur admiration pour les yeux veloutés de la brune Andalouse.

Les Canadiennes n'ont pourtant rien à envier à leurs sœurs d'outre-mer. Rarement, il est donné d'être mieux partagé sous le rapport des avantages extérieurs, les riverains du Saint-Laurent réunissant le charme entraînant du type français au brillant coloris du teint anglais.

Ce ne sont peut-être pas, en thèse générale, des traits aux lignes purement classiques, mais la vivacité de l'expression, le regard pétillant, ombré de longs cils, en font une création à part mille fois plus séduisante.

Les Canadiennes sont jolies : c'est le cachet national de leur type.

Regardez-les dans la rue, au bal, partout où elles sont en nombre, ce n'est pas une ou deux qui nous frapperont particulièrement, mais la majorité des jeunes filles ou femmes qui y sont assemblées.

Dans les manufactures ou dans les magasins, l'œil observateur ne peut s'empêcher de remarquer leur joliesse native, qui s'affirme en dépit de leurs traits fatigués et de leur modeste parure.

La Canadienne n'est pas assez connue à l'étranger. Douée par nature d'un caractère modeste, que des habitudes de vie retirée viennent ensuite accentuer, assez casanière et n'ayant guère connu d'autres

horizons que ceux de son pays, elle n'ambitionne pas le grand jour. L'Américaine, elle, au contraire, s'est plus répandue, est plus avancée et ne déteste pas qu'on fasse un peu de bruit autour d'elle. C'est pourquoi les magazines de la république voisine fourmillent de ces photographies intéressantes, qui en font des albums très agréables à feuilleter.

Nos revues devraient suivre cet exemple, et nous sommes bien aise d'en inaugurer les débuts aujourd'hui, par quelques photographies des femmes et des jeunes filles qui ont voulu nous faire l'amitié grande de se rendre à nos pressantes sollicitations.



Madame Alphonse Desjardins

Madame Alphonse Desjardins, née Hortense Barsalou, dont nous donnons la photographie dans ce numéro, est la fille du fameux industriel de Montréal, M. Joseph Barsalou. Melle Barsalou est née à Terrebonne, "la bien nommée," comme l'écrivait il y a quelque temps Mme Dandurand, la sympathique directrice du *Coin du Feu*, parce que cette petite ville a été le berceau de beaucoup de nos charmantes Montréalaises.

Mademoiselle Barsalou a reçu son éducation au couvent de Villa-Maria, et nous tairons, par discrétion, les nombreux succès qui accueillirent la jeune débutante à son entrée dans le monde, pour ne parler que

de son mariage, le 24 mai 1880, à l'honorable M. Alphonse Desjardins, qui fut pendant vingt ans député du comté d'Hochelaga. En 1893, le vaillant député succéda à Sir Alexandre Lacoste, en qualité de sénateur pour la division De Lorimier, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, le sénateur Desjardins était, la même année, élu maire de la ville de Montréal.

Madame Desjardins, qui réside actuellement parmi nous, tout en étant la femme d'intérieur accomplie que nous connaissons, a su très bien porter l'éclat de ces multiples honneurs, et, pour citer à propos un journal du temps, " a rehaussé, par les charmes de son amabilité, l'éclat de ces fêtes dont son époux s'est montré si prodigue."



MADAME ROSAIRE THIBAUDEAU

Madame Rosaire Thibaudeau, dont la personnalité est bien connue à Montréal, a vu le jour non loin du clocher de Notre-Dame, et il est bien permis d'ajouter que la bonne fée qui présida à sa naissance ne fut pas avare de ses dons.

Mademoiselle Marguerite LaMothe est la fille aînée de Monsieur Guillaume LaMothe, ancien directeur des postes en cette ville, et qui compte parmi ses anciens concitoyens les mieux respectés. Par sa mère, une Française, Madame LaMothe, née Marguerite de Savoye,

Madame Thibaudeau est peut-être la plus française de toutes les Canadiennes-françaises. Mademoiselle LaMothe a fait ses études chez les Dames du Sacré-Cœur ; elle a épousé en 1873, peu de temps après sa sortie du couvent, M. J. R. Thibaudeau, nommé depuis sénateur pour la division de Rigaud et actuellement aussi shérif de Montréal.

On se rappelle encore les fêtes exquises que le sympathique et populaire sénateur donnait à sa superbe villa " Mille-Fleurs," et auxquelles présidait comme une reine sa jeune et charmante épouse.

Madame Thibaudeau a fait plus que d'être un brillant ornement de la société, elle a attaché son nom à une œuvre impérissable.

C'est en 1880 que fut fondé l'hôpital Notre-Dame. Cette excellente institution, destinée à rendre des services si importants à notre population, eut des commencements très précaires, le besoin de capitaux se faisant de plus en plus sentir, il se présenta une phalange de femmes généreuses et dévouées, au nombre desquelles se trouvait madame Thibaudeau, qui résolurent de faire tous les sacrifices pour venir en aide à l'hôpital. L'association des dames patronnesses fut dès lors fondée, et tout ce que put inspirer le cœur toujours ardent et dévoué de la femme fut mis à contribution. Le succès vint bientôt récompenser de si nobles efforts ; aujourd'hui, l'œuvre de l'hôpital est assurée et l'association des dames patronnesses avec sa vaillante et digne présidente en tête, continue l'œuvre qu'elle a si bien commencée. Madame Thibaudeau occupe ce poste d'honneur de présidente depuis 1885. C'est encore elle qui, la première, eut l'idée de ces kermesses si populaires à Montréal et qui réalisent de si jolies recettes. La première de ces fêtes, toutes de charité, eut lieu, en 1884, sous des tentes érigées au beau milieu de la Place d'Armes.

La photographie que nous reproduisons ici a servi de modèle au médaillon sculpté par M. Hébert, et dont le coulage en bronze a été exécuté par la maison Barbedienne de Paris.

Cette œuvre artistique a été généreusement offerte par M. le docteur Lachapelle, à l'hôpital Notre-Dame, où l'image de cette insigne bienfaitrice est vénérée et aimée comme l'est l'original.



MADAME JAMES MCSHANE

Madame James McShane est une de ces nombreuses Canadiennes qui ont uni leur destinée à un fils de la blonde Hibernie, mais que le Canada revendique quand même au nombre de ses enfants.

Madame McShane répondait au nom de jeune fille de Joséphine Miron et reçut son éducation au couvent d'Hochelaga, où elle séjourna pendant sept ans. Melle Miron épousa, il y a dix-huit ans, M. James McShane, dont le brillant record politique atteste le zèle et le dévouement à la bonne cause. Pendant dix-huit ans, M. McShane fut député à la législature provinciale et ce brevet de popularité lui a valu parmi ses commettants, dont il est l'idole, l'appellation de "People's Jimmy," appellation dont l'heureux titulaire s'enorgueillit à bon titre.

En 1880, le vaillant tribun fut appelé à faire partie du gouvernement Mercier, et reçut le portefeuille de ministre des Travaux Publics. Quelques années plus tard, l'hon. M. McShane était nommé maire de Montréal avec une majorité écrasante. Les pauvres de la ville ont gardé un bon souvenir de la libéralité de ce nouveau maire.

Madame McShane a partagé tous ces honneurs avec un tact et une dignité qui lui créèrent autant d'amis que d'admirateurs. A l'exemple de lady Randolph Churchill, lady Somerset, lady Grovesnor, Mrs Ten-

nant-Stanley et tant d'autres grandes dames en Angleterre, madame McShane seconde vaillamment son mari dans ses luttes politiques; il est fort à présumer, cependant, que le doux éclat de ses yeux noirs fait plus sur l'esprit des adversaires que les arguments les plus concluants.

Mme McShane se fait aussi remarquer par ses qualités de cœur; sa grande bonté, son inépuisable charité lui méritent le titre que les Français décernèrent à leur impératrice: celui de la *bonne Joséphine.*



MADAME T. CHASE CASGRAIN

Madame Tom Chase Casgrain justifie la réputation de beauté dont on a caractérisé les Québecquoises.

Fille de M. Alexandre LeMoine, de Québec, alliée par son père et sa mère, Melle Massue, aux plus anciennes familles du pays, Melle Marie-Louise LeMoine naquit à Québec et fit son cours d'études au monastère des Ursulines de la vieille capitale, où la plupart des femmes de nos gouvernants puisèrent une si solide éducation.

Mariée, jeune encore, à M. Tom Chase Casgrain, avocat distingué, fils de l'honorable sénateur Casgrain, de Windsor, Ont., madame

Tom Chase Casgrain a su se créer une popularité très enviable dans les cercles québecquois.

Son mari, nommé procureur-général dans le nouveau cabinet conservateur, après la chute du gouvernement Mercier, est heureusement secondé dans ses fonctions d'homme d'Etat par sa gracieuse épouse, dont les salons sont des terrains neutres où l'élite de la société canadienne et anglaise brigue la faveur d'être admis.

Madame Casgrain ne se contente pas d'être une jolie mondaine et le *leader* de la fashion, mais sa bonté, sa franche urbanité la rendent très sympathique à tous ceux qui la connaissent. Nous en parlons avec connaissance de cause, et c'est pour nous un plaisir bien doux que de pouvoir rendre ici hommage aux aimables qualités dont elle est si richement pourvue.



MADAME A. A. DECELLES

Madame A. A. DeCelles naquit à Québec et reçut au baptême les nom et prénoms de Marie-Virginie-Dorion. Par sa mère, Melle Panet, madame DeCelles est la petite-fille du premier orateur de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, élu en 1792.

Son père était originaire de Saint-Ours, parent de la famille de ce nom, et fils du Dr Dorion, qui eut la gloire d'être emprisonné, en 1837, comme prévenu de participation aux agitations politiques de l'époque.

Melle Dorion fut l'une des plus brillantes élèves du couvent du Sacré-Cœur, dirigé par les Sœurs-Grises d'Ottawa. Elle épousa, en 1876, M. A. A. DeCelles, bibliothécaire en chef au Parlement d'Ottawa et homme de lettres distingué. M. DeCelles a déjà fait sa marque dans notre littérature canadienne, et la digne compagne qu'il s'est associée ne peut qu'ajouter à l'éclat de son nom. Madame DeCelles est universellement estimée dans la société d'Ottawa où son tact, son esprit et sa délicatesse la font rechercher de tous.



Madame Edouard Burroughs-Garneau

Revenons à Québec, saluer madame Edouard Burroughs-Garneau. Mademoiselle Laure Braün, orpheline de bonne heure, fut confiée à la bonne tutelle de son oncle, l'honorable sénateur Pelletier et reçut son éducation aux Ursulines de Québec. Chacun se rappelle encore dans la vieille capitale, les brillants succès mondains de la jolie débutante, et maints cœurs sont à peine cicatrisés des blessures qui leur furent faites par les beaux yeux de mademoiselle Braün. Finalement, parmi les admirateurs empressés à lui plaire, la gentille coquette dut accorder son cœur et sa main à M. Edouard Burrougs-Garneau, fils de l'honorable Pierre Garneau, député, puis ministre dans la chambre locale en 1880, et comme dans les contes de fées, les jeunes époux furent heureux. Que faut-il de plus ?



MADAME ZÉPH. HÉBERT

Madame Zéph. Hébert est fille de l'honorable M. J. E. Robidoux, procureur-général dans le cabinet Mercier, qui, comme chacun le sait, joint aux qualités d'homme d'Etat remarquable, le dilettantisme raffiné du littérateur.

Mademoiselle Blanche Robidoux est née à Montréal et termina son cours d'études à Villa-Maria. Après de jolis débuts dans le monde qui ne lui firent pas un envieux, mademoiselle Robidoux a épousé, il y a un peu plus d'un an, M. le major Zéph. Hébert, un galant officier du 65e régiment. Un gracieux bébé blond et rose, répondant au doux nom de Marielle, est venu resserrer les liens qui les unissaient, et ce jeune couple, heureux et confiant dans cet avenir qui s'ouvre si rayonnant devant lui, s'en va dans la vie en se donnant la main.



Madame O. C. Pelletier

Madame O. C. Pelletier, née Alice Archer, est fille de M. Jos. Archer, de Québec, exportateur de bois. Par sa mère, Madame Pelletier est apparentée aux familles Galarneau et Boyer, de Montréal.

Elle épousa, il y quelques années à peine, le capitaine Oscar Casgrain Pelletier, fils de l'hon. sénateur C. A. P. Pelletier. Le capitaine Pelletier a fait la campagne du Nord-Ouest et reçut à Batoche une blessure assez sérieuse. C'est un soldat dans l'âme et le général Herbert sut bien vite le distinguer parmi ses autres frères d'armes de la citadelle de Québec ; pour le récompenser de son zèle, le général obtint pour le bouillant capitaine la faveur de lui faire suivre un cours de six mois à Aldershot, en Angleterre. Le jeune officier y fut comblé d'honneurs et eut même une audience de la reine, qui lui fit cadeau de sa photographie avec son autographe.

Madame Pelletier est des plus populaires à la citadelle. Parlant admirablement l'anglais comme le français, douée d'un agréable physique, musicienne accomplie et excellente artiste, il semble que la nature ait été trop prodigue à son égard. Ne songeons pas à le lui reprocher, puisqu'elle n'emploie ses dons que pour faire plus d'heureux autour d'elle.



MADAME GASPARD HUOT

Madame Gaspard Huot est une figure bien connue à Québec comme à Montréal.

Elle est fille de M. Napoléon Legendre, de Québec, littérateur de grand mérite et poète aux chants si doux. Mademoiselle Gabrielle Legendre naquit à Québec, il n'y a pas bien des années et épousa, il y a environ trois ans, M. Gaspard Huot, représentant, à la vieille capitale, la grande maison Coristine, de Montréal, et la fameuse manufacture Perrier, de Paris. M. Huot est le frère de notre remarquable artiste canadien, M. Albert Huot.

Madame Huot est hautement estimée de la société québecquoise, où le charme de sa conversation, sa voix exquise et douce — héritage maternel sans doute, — en ont fait depuis longtemps la favorite.



Mademoiselle Alice Caron

Mademoiselle Alice Caron est la fille de Sir A. P. Caron, ministre des Postes dans le gouvernement fédéral à Ottawa et de mademoiselle Alice Baby, tous deux de Québec. Le sort de la guerre a fixé leur tente dans la capitale d'Ontario, mais à leur généreuse hospitalité, leur gracieuse urbanité et cette cordialité toute française qui les caractérise, on voit que Sir Adolphe et lady Caron sont restés Canadiens de cœur.

Lady Caron, qui est la personnification de la bonté et du dévouement, est la protectrice fervente des lettres, qu'elle cultive d'ailleurs elle-même avec beaucoup de goût, dans les loisirs que lui laissent ses multiples devoirs envers la société.

Mademoiselle Caron a sans doute hérité de ces belles qualités, car elle est recherchée avec empressement dans les cercles les plus distingués où on la convie à toutes les fêtes.

Charmante et bonne dans l'intimité, mais un peu froide avec les indifférents ou les étrangers, mademoiselle Caron exerce une grande fascination sur ceux qui réussissent à lui plaire. Sa conversation brillante, le goût exquis qui préside à toute sa personne, son élégance, en font un des principaux ornements de la société d'Ottawa.



MADEMOISELLE GARNEAU

Mademoiselle Elodie Garneau, que ses amies appellent du coquet surnom de "Minette," est née à Terrebonne. Fille d'Alfred Garneau, traducteur en chef au Sénat d'Ottawa, à la fois poète, littérateur, et érudit aussi profond que modeste, petite-fille de l'historien F.-X. Garneau, mademoiselle Garneau porte avec une grâce charmante l'éclat de son nom. Au risque même d'être indiscret, nous ajouterons que mademoiselle Garneau a déjà cueilli quelques lauriers dans le jardin des Muses, témoin cette critique sur le livre de mademoiselle Laure Conan, *A l'œuvre et à l'épreuve*, critique que M. Benjamin Sulte — un qui s'y entend celui-là, — a signalée avec force épithètes flatteuses dans le *Courrier du Canada*, de Québec.

Mais ce qui vaut mieux que tout cela, mademoiselle Garneau possède les qualités autrement solides du cœur ; aimable sans caprice, bonne sans ostentation, elle n'a pas même un brin de vanité pour les avantages extérieurs dont elle est douée. Ses amis la reconnaîtront sans peine au portrait que notre plume trace d'elle.

Par sa mère, mademoiselle Garneau est alliée aux familles Taschereau, Lacoste et Globenski, de Montréal.



Mademoiselle Eva LeBoutillier

Mademoiselle Eva LeBoutillier nous arrive des bords lointains et brumeux de la Gaspésie. Elle a vu le jour au bassin de Gaspé, à la " Maison Blanche, " la demeure seigneuriale des LeBoutillier. Les citadins que l'amitié ou l'attrait d'une nature sauvage attiraient dans le golfe se rappellent encore l'hospitalité princière que M. et madame Charles LeBoutillier offraient jadis à la " Maison Blanche. "

M. Charles LeBoutillier, père de mademoiselle Eva, possédait de grands établissements de pêche sur les côtes gaspésiennes et faisait un commerce énorme d'exportation avec l'île de Jersey et le Canada.

Elle est la petite-fille de l'honorable M. John LeBoutillier, originaire de l'une des plus aristocratiques familles de Jersey, et qui pendant 30 ans représenta en qualité de député les comtés de Bonaventure et Gaspé, jusqu'à sa nomination en qualité de conseiller législatif.

Mademoiselle LeBoutillier a mérité, à la fin de ses brillantes études, la médaille d'excellence du gouverneur-général d'alors, Lord Stanley de Preston.

Par sa mère, notre jeune amie est alliée aux premières familles du pays, les de Lanaudière, les Casgrain, les Taché et les Letellier de St-Just. Et comme noblesse oblige, Mademoiselle LeBoutillier porte avec fierté et dignité le nom qui lui a été légué.



MADEMOISELLE ANITA DALBEC

Mademoiselle Anita Dalbec est une séduisante petite Montréalaise, fille de M. A. Dalbec, avocat de cette ville. Dame Rumeur mentionne qu'un blond fils d'Esculape, dont les aïeux maniaient le fleuret et l'épée, subjugué par la joliesse de Mademoiselle Dalbec, lui a donné sa foi jurée. Il ne nous resterait donc rien à ajouter.

Car, à l'instar des peuples heureux, Mademoiselle Dalbec n'a plus d'histoire.

FRANÇOISE.

AU LECTEUR

La REVUE NATIONALE a vécu la phase la plus difficile de son existence non seulement sans défaillance, mais en progressant d'une façon constante. Elle a aujourd'hui douze mois révolus. Et, au Canada, c'est un bel âge pour une publication de ce genre, surtout quand elle manifeste, avec autant de véhémence que celle-ci, son désir de vivre et de se tailler une place enviée au soleil de la littérature.

Dès son entrée dans le monde accueillie avec une faveur marquée par nos compatriotes les plus distingués, comme en font foi les lettres flatteuses, sympathiques et pleines d'encouragements que nous avons mises sous les yeux du lecteur, l'avenir s'est montré pour elle des plus riants.

Les meilleurs écrivains du pays lui ont spontanément prouvé leur confiance, et elle possède maintenant une légion de précieux collaborateurs, de puissants protecteurs — nous publions dans ce numéro une galerie de leurs portraits — dont elle sait apprécier le dévouement.

Fière du succès obtenu, la REVUE NATIONALE, nous l'avons donné à entendre, ne s'arrêtera pas en si belle voie. Elle continuera de se développer et de s'améliorer jusqu'à ce qu'elle ait atteint un degré de perfection qui la rendra digne de son titre. Son ambition est d'être le foyer où convergeront les œuvres les plus soignées de tous nos hommes de lettres.

Lui sera-t-il permis, au moment de son entrée dans sa deuxième année, de faire un nouvel appel à la faveur publique qui, si libéralement, lui a été accordée ?

Un grand nombre d'abonnements expirent aujourd'hui. Nous prions les intéressés de nous en envoyer sans retard le renouvellement et de se faire, auprès de leurs amis, les zélateurs de notre revue. Car, quelque forte que soit notre volonté, quelque déterminé que nous soyons de triompher des obstacles imprévus, nous arriverions difficilement au but que nous nous sommes proposé sans le concours de tous nos amis.

A ceux-ci, comme au public, nous voulons aujourd'hui offrir nos remerciements les plus sincères.

D'ailleurs, en protégeant la REVUE NATIONALE, ils ont travaillé pour l'avancement de la littérature canadienne, et ils ont droit à la reconnaissance générale aussi bien qu'à celle de

LA DIRECTION.

LE FRAIS MATIN DORAIT......

Poésie de Leconte de Lisle.

Musique d'Ernest Lavigne.

Allegretto moderato.

Le frais ma - tin do - rait de sa clar - té pre-

PIANO.

miè - re La ci - me des bam - bous et des gi - ro - fli-

ers. Oh ! les mil - le chan - sons des oi - seaux fa - mi-

liers Pal-pi-tant dans l'air rose et bu-vant la lu-

Tempo di Valse.

miè-re! Com - me lui tu bril-

rit. *tempo.*

lais, O ma dou-ce lu - mière,

rit. *tempo.*

Et tu chan tais comme eux.................... vers les

cieux fa - mi - liers! A l'om - bre

rall.

des bam - bous et des gi - ro - fli-

rall. *Plus lent.*

ers. C'é - tait toi que mon

rall. *Plus lent.*

cœur con - tem - plait la pre miè - re.

TABLE DES MATIERES

DU VOLUME II

AOUT, 1895 — JANVIER, 1896

A

C

D

E

F

J

L

M

N

P

Q

R

S

T

U

V

ILLUSTRATIONS :

Nombreux Portraits et Dessins dans le texte et hors texte

A l'épée : LA FORCE
A la plume : LA PRUDENCE

PASTEUR

L'Apôtre et le Sauveur de la Vie

Naguères, un journal d'Ottawa que distingue avant tout une implacable francophobie, se révoltait à la pensée qu'un de ses confrères de Toronto, un Anglais pourtant, avait osé écrire : "Pasteur est le plus grand savant de ce siècle !" Et l'écrivain indigné s'écriait : "Parler ainsi dans un siècle qui a produit Darwin, Humboldt et Huxley, c'est une exagération intolérable !" En vérité, comme les préjugés rapetissent l'homme. Pasteur, s'il eût été Anglais, s'il eût appartenu à l'orthodoxie anglicane, oh ! vous auriez vu quelle apothéose on lui eût décernée. On eût épuisé pour honorer sa mémoire tout ce que l'emphase anglo-saxonne a de superlatifs.

Laissons de côté Humboldt, qui a réellement rendu d'inappréciables services à la science ; mais oser comparer Darwin et Huxley à l'immortel Pasteur, permettre tout au plus que notre grand mort soit l'égal de ces deux gentlemen, quelle infatuation ! Darwin, cet aventurier de la science, qui eut si peu l'esprit scientifique, qui fut étranger à toute philosophie au point de bâtir un système sur des *peut-être,* des *il est vraisemblable,* des *nous pouvons supposer,* etc., toutes assertions gratuites ; qui n'est pas même l'inventeur de la fameuse théorie qui lui doit son nom et sa vogue ! Et qu'a-t-il fait ? Il a enseigné que l'homme des-

cend du singe. Beau résultat! Combien l'humanité est ingrate de ne pas élever partout des statues au grand découvreur de nos origines, à celui qui a trouvé que les ouistitis et les chimpanzés étaient, sinon nos parents, du moins nos cousins! En transférant ainsi le sceptre de la vie des mains de Dieu à celles de la *divine matière*, Darwin a ruiné l'autorité de la Bible, ce qui n'a pas empêché l'Eglise anglicane de l'ensevelir glorieusement dans l'abbaye royale de Westminster. Mais, là surtout où il est intéressant de rapprocher le naturaliste anglais de notre grand Pasteur, c'est dans la théorie darwinienne du *struggle for life*, avec sa conséquence fatale, *the survival of the fittest*. Nous osons dire que par là, par cette conception de la vie et cette glorification des forts, des bien doués, des bien bâtis, Darwin a étouffé des milliers de vies humaines dans leur germe: Malthus lui a emprunté son néfaste système du *moral restraint*, et tous deux ont ainsi plus fait pour la dépopulation de l'Europe que Napoléon avec ses grandes guerres. Oh! oui, osez comparer Darwin, ce faucheur de la mort dans les jeunes générations avec Pasteur, le sauveur de la vie! — Quant à Huxley, que la mort vient d'emporter en ces régions du *great unknown* dont il a tant parlé, nous ne contestons point sa haute valeur scientifique, mais s'il a eu du génie, il en a été le malfaiteur; "refusez les honneurs du génie à celui qui abuse de ses dons," a dit très bien Demaistre. Huxley a consacré sa science à la propagation de l'agnosticisme, ce désolant système qui bannit l'âme et Dieu dans ce qu'ils appellent "le formidable inconnu" et ne fait qu'ajouter un vernis scientifique au monstrueux athéisme. Darwin et Huxley, tous deux ils ont frénétiquement battu en brèche l'édifice des saines et fortes croyances, qui sont la vie des peuples..., philosophes du néant et hérauts de la mort; Pasteur, champion de l'esprit et l'apôtre de la vie: il faut tout le chauvinisme dont un cerveau anglais est capable pour trouver que cela se vaut et se compense. O Pasteur, toi qui as donné au monde le remède du virus rabique, que n'as-tu découvert le secret de tuer le virus de cette rage malfaisante, qui est le fanatisme et la gallophobie?...

*
* *

Mais oublions ces petits détracteurs du génie. Lui-même, c'est le dieu du poète, qui,

........poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs!

Pasteur, s'il n'eût été la modestie même, eût pu s'approprier ces vers fastueux que M. Arrigo Boïto prête à son Faust :

Je touche au but extrême
Où tout s'évanouit ;
Et dans un vœu suprême
Mon cœur s'épanouit ;
Roi d'un paisible monde
Aux horizons sans fin,
Humanité féconde,
Je songe à ton destin.
Ah ! berce mon agonie,
Remplis mon dernier vœu,
O vision bénie,
Ne me dis pas adieu !

Ah ! oui, elle a bercé son agonie, à ce cher grand homme, la douce vision de la science servant au bonheur de la vie humaine ; il s'est endormi au suave murmure de tant de générations humaines, qui lui doivent de s'épanouir au soleil des vivants !

Il n'entre pas dans le plan de cette étude de retracer la carrière du grand savant qui vient de s'éteindre. Cette belle vie, aussi simple qu'elle fut féconde, dont chaque étape fut signalée par une découverte utile, est connue de tous, en France comme ailleurs, car Pasteur est de ces hommes qui appartiennent autant à l'humanité qu'à leur patrie ; si la France l'aima, si elle le pleure comme un de ses plus glorieux enfants, l'humanité l'honora comme un de ses bienfaiteurs, un de ces aimables et bons génies que la Providence sème sur le chemin des siècles, thaumaturges du miracle ou de la science. Aussi sa mort est un deuil universel.

Qui ne connaît ou du moins n'a entendu mentionner ses admirables travaux sur les ferments, alors que Pasteur, armé de toutes les ressources de la chimie et d'une puissance supérieure d'analogie et d'induction, pénétra dans ce monde des infiniment petits, que ses devanciers avaient plutôt soupçonné qu'exploré ? Il montra dans ces microbes invisibles les agents universels de tout changement dans la matière organique, les ouvriers infatigables de la vie, et, disons-le aussi, hélas ! de la mort ! Mais la science est vaine, si elle ne soulage point le lourd fardeau des misères humaines, si elle n'ajoute point sa goutte au calice si rarement plein de nos bonheurs. Pasteur le savait : aussi, après des prodiges de patientes investigations, il sut utiliser ses grandes décou-

vertes ; il a presque révolutionné la médecine, lui qui n'était point médecin ; il lui a ouvert de nouveaux et plus larges horizons. Qui ne sait que ce génie bienfaisant a sauvé de la ruine l'industrie séricicole, en détruisant le germe organique qui rongeait le vers à soie ; qu'il a trouvé la véritable prophylaxie des races bovines et ovines contre les ravages de l'anthrax ou charbon, et découvert le microbe funeste qui cause le choléra des poules, avec sa vaccination ?

Mais nous avons hâte d'en venir à ce qui, selon nous, couronne d'une auréole de gloire incomparable le génie scientifique de Pasteur : nous voulons dire sa lutte victorieuse dans les discussions sur la génération spontanée, sa découverte du remède de la rage, et son influence sur les travaux qui ont illustré depuis l'Institut Pasteur. Alors, nos lecteurs sauront quel *grand savant* fut l'homme que la mort vient de coucher au tombeau.

***

I.—PASTEUR ET LA GÉNÉRATION SPONTANÉE

Ce fut un vrai tournoi, où rien ne manqua, ni l'enthousiasme chevaleresque des combattants, ni l'ardeur dans la mêlée, ni la grandeur de la cause ; seulement, à défaut des belles dames de jadis, ce fut l'*Académie des Sciences* qui fut le témoin et le juge de cet étrange champ clos.

Depuis longtemps, je puis bien dire depuis des siècles, une question, pleine de trouble et de danger, fatiguait les intelligences qu'intéressent les hauts problèmes de la science et de la philosophie. La matière, ce *je ne sais quoi* qui n'est presque rien et qui devient presque tout dans l'univers, entre toutes les énergies qui pullulent en son sein, a-t-elle l'énergie vitale ? Oui, cette matière qui ne pense point, n'aime point, ne vit point, est-elle la mère et le principe de la vie ? La donne-t-elle, ne serait-ce qu'aux plus humbles représentants du monde organique ? Bref, la vie peut-elle jaillir d'un tas de boue, d'une charogne abandonnée, d'une matière putrescible ?

Telle était la question. Eh bien ! cette incroyable éclosion de la vie au sein de la matière morte, l'antiquité presque tout entière l'avait crue. Le grand métaphysicien du passé, Aristote, avait accepté sans sourciller cette conception si antimétaphysique. "Tout corps sec, disait-il, qui devient humide, et tout corps sec qui se dessèche, engendre des animaux." On admettait que les abeilles, les mouches, les grenouilles, les limaces, les sangsues, les vers, etc., n'avaient d'autre principe fécondant que la fange des marais ou le cadavre putréfié d'un animal. Bossuet lui-même s'en tenait à ces vulgaires idées. Le plus

hardi de tous avait été Van Helmont, à la fois alchimiste et médecin. Lui, il donnait intrépidement la recette pour fabriquer des animaux, comme on fabrique des allumettes chimiques. Son expérience, pour avoir une potée de souris, est demeurée célèbre. "Fermez hermétiquement avec une chemise sale un vase plein de grains de blé : la crasse de la chemise entrera en fermentation ; ce ferment, modifié par l'odeur du grain, donnera lieu à la transmutation du blé en souris." Pour cette étonnante génération, vingt-et-un jours à peu près suffiront. Et Van Helmont ajoutait avec un sourire confiant : "Les souris naissent adultes ; il en est de mâles, il en est de femelles. Pour reproduire l'espèce, il leur suffit de s'accoupler !" Le brave alchimiste ne s'était pas aperçu que les souris, après avoir consciencieusement grignoté son linge sale, s'étaient fourrées dans son pot, avaient fait table nette de son froment ; et ainsi s'était faite la transmutation du blé en souris !

Cette fécondité de la matière morte, cette apparition d'êtres vivants, sans père ni mère, ce jaillissement de la vie du sein de la putréfaction, c'est ce qu'on appelle *génération spontanée ;* et, comme il faut un nom grec pour donner aux choses un vernis scientifique, on lui donna le nom d'*hétérogénie*, ou naissance d'un parent nonpareil, puisque la vie naissait de la matière.

Les philosophes catholiques eux-mêmes, cédant aux apparences, avaient dû admettre la génération spontanée. Mais alors le matérialisme envahissait la science ! Non, car ils avaient soin de circonscrire le domaine de l'hétérogénie, et de nier qu'elle pût atteindre la vie dans ses plus hautes manifestations, surtout la vie la plus noble, celle de l'Homme. N'importe ! un pas redoutable avait été franchi, une fatale concession faite au matérialisme. Ne pouvaient-ils pas dire : "La matière engendre la vie ; pour expliquer la vie, inutile de recourir à l'action d'un principe supérieur à la matière. Aujourd'hui, c'est vrai, l'énergie vivifiante de la matière se borne à des êtres inférieurs ; c'est que les forces du monde physique décroissent en intensité, mais jadis, il y a des millions d'années, la matière a été le principe de toute vie, la vie organique, la sensation, la pensée, la liberté, toutes ces formes graduelles de la vie sont sorties du sein éternellement fécond de la matière." Avouons-le, si on répondait à ces dithyrambes des adorateurs de la divine matière, on n'y répondait qu'à demi ; un doute pénible planait sur le spiritualisme chrétien, et les générations spontanées se tenaient là, comme un sphynx moqueur aux bornes du monde de la pensée.

Enfin... Œdype parut, qui déchiffra l'énigme, et le cauchemar de l'hétérogénie s'évanouit devant les splendeurs de la vérité. Ce fut Pasteur ! Jusqu'à lui, la génération spontanée avait successivement battu en retraite : on ne lui attribuait plus la production des souris de

Van Helmont, mais bien celle de ces infusoires, microbes, bactéries, éclos par myriades dans toute matière fermentescible ou putrescible. L'hétérogénie s'était cantonnée dans l'infiniment petit. Le grand Pasteur l'en délogea !

Ses travaux sur les fermentations l'avaient préparé à ces études ardues. Pasteur disait donc : "L'air atmosphérique est chargé de poussières, dont le rayon solaire, glissant dans une chambre obscure, trahit la présence ; ces poussières charroient avec elles des germes microscopiques, des ovules sans nombre, pondus ou produits par des organismes prodigieusement ténus ; ces ovules tombent avec les poussières atmosphériques, et s'ils trouvent une matière apte à la fermentation ou à la putréfaction, ils y éclosent et y vivent ; cette matière n'est donc pas le principe de la vie des microbes, elle est seulement leur nid et leur berceau. C'est donc une loi absolue de la nature : en haut comme en bas de l'échelle de la vie, *tout vivant vient d'un vivant.*" *Omne vivum a vivo !*

Comme derniers champions de la génération spontanée, Pasteur trouva en face de lui les naturalistes Pouchet, Joly et Musset. Ils disaient :

"Nous avons mis dans nos tubes des matières fermentescibles, et au bout de quelques jours la solution était troublée, le microscope révélait la présence de milliers de microbes, bactéries, infusoires.

"Dans votre système, ce sont des germes que l'air a charroyés et introduits dans cette macération où ils ont éclos. Mais quel a été le véhicule de ces ovules microscopiques ? On ne peut en assigner que trois. Est-ce la matière organique elle-même, foin, haricots, blanc d'œuf, etc. ? Mais non, puisqu'on a pris la précaution de soumettre ces substances à une température de deux cents à trois cents degrés, on en a même carbonisé plusieurs ; or, les germes périssent à la température de l'eau bouillante, 100° ; ils auraient été cuits. Est-ce l'eau qui les a introduits ? Non encore, car nous avons toujours employé de l'eau distillée, la plus pure possible ; nous avons même poussé le scrupule jusqu'à nous servir, au lieu de l'eau naturelle, d'eau artificielle, fabriquée à l'aide des gaz hydrogène et oxygène, libre, par conséquent, de corpuscules organiques. Est-ce, enfin, l'air qui a été leur véhicule ? Impossible, car, avant d'arriver à la macération, l'air a dû passer par des tubes rougis au feu, chaleur qui aurait tué tous les ovules que l'air pouvait véhiculer. De plus, nous avons fait comme pour l'eau : à l'air naturel, nous avons substitué de l'air artificiel, de l'oxygène pur obtenu à l'aide de combinaisons de laboratoire.

"Et pourtant, dans tous les cas, la vie a pullulé dans nos tubes, des myriades de monères ont troublé nos infusions. D'où venaient-ils ? Ils ne venaient pas du dehors, nous l'avons prouvé. Ils venaient donc du

dedans ; ils naissaient du seul jeu des forces moléculaires et chimiques de la matière, vivants improvisés sans père ni mère, sans germe ni ovule ; la matière s'organisait d'elle-même et devenait vivante. Ah ! nous l'avons donc surpris le secret de la vie ; et si la matière aujourd'hui s'arrête aux infiniment petits, espérons que dans nos laboratoires on pourra enfin fabriquer la vie à tous ses degrés, y compris l'homme, "tout comme on a déjà composé le diamant." (*Sic* Wundt.)

Pasteur répondit à cet insolent triomphe de l'école matérialiste avec cette noble assurance de l'homme qui a vu ce qu'il dit, et cette force d'éloquence du penseur qui comprend la gravité du problème. Ce fut dans une conférence retentissante, donnée à la Sorbonne en 1864 — déjà, dès 1858, il avait abordé l'étude de ce problème — devant un auditoire d'élite, philosophes, savants, littérateurs et prêtres, tous avides de vérité. Le célèbre Alexandre Dumas et l'abbé Moigno en étaient. L'oracle de la science disait :

"La matière peut-elle s'organiser ? En d'autres termes, des êtres peuvent-ils venir au monde sans parents, sans aïeux ? Quelle conquête pour le matérialisme, s'il pouvait protester qu'il s'appuie sur le fait avéré de la matière s'organisant elle-même ! La matière, qui a déjà en elle-même toutes les forces connues ! Ah ! si nous pouvions lui ajouter encore cette autre force qui s'appelle la vie, quoi de plus naturel que de la déifier, cette matière ? A quoi bon recourir à l'idée d'une création primordiale, devant le mystère de laquelle il faut s'incliner ?..."

Ces nobles paroles montrent assez que Pasteur ne voyait pas seulement dans la discussion un problème scientifique, mais aussi un problème religieux de la plus haute gravité. Cependant, pour exclure toute prévention de parti pris, il ajoutait :

"C'est une question de fait que j'aborde sans idées préconçues, aussi prêt à déclarer qu'il y a des générations spontanées, si l'expérience m'en avait imposé l'aveu, que je suis convaincu aujourd'hui que ceux qui les affirment ont un bandeau sur les yeux. Qui est-ce qui se trompe ? qui est-ce qui expérimente à la Van Helmont ? qui est-ce qui laisse entrer les souris dans le pot au linge sale, à son insu, et qui les proclame ensuite des générations spontanées ? Est-ce vous, partisans de la doctrine ? est-ce moi, son adversaire ? C'est ce qu'il s'agit de déterminer avec précision. M. Pouchet, le plus décidé partisan de la génération spontanée, a cru qu'il déciderait la question s'il parvenait à déterminer l'évolution de quelque être organisé, en substituant de l'air artificiel à l'air de l'atmosphère... Mais je vais démontrer qu'il y a une

cause d'erreur que M. Pouchet n'a pas aperçue, dont il ne s'est pas le moins du monde douté, dont personne ne s'était douté avant lui, et cette cause d'erreur rend son expérience complètement illusoire, aussi mauvaise que celle du pot de linge sale de Van Helmont. *Je vais vous montrer par où les souris sont entrées !* Je vais démontrer que, dans toute expérience de ce genre, il faut absolument proscrire l'emploi de la cuve à mercure. Je vais vous démontrer enfin que c'est le mercure qui apporte dans les vases les germes, ou plutôt, pour que mon expression n'aille pas au-delà du fait démontré, les poussières qui sont en suspension dans l'air."

Et le grand savant procéda victorieusement dans la démonstration complète de sa thèse et réduisit à néant les prétendues expériences de ses adversaires.

Nous ne pouvons exposer ici toutes les nombreuses expériences de Pasteur en cet ordre d'idées, car la querelle scientifique dura de 1858 à 1865, et ce ne fut qu'en 1860 que l'Académie des Sciences en assuma la direction et le jugement. Cependant, pour montrer la scrupuleuse exactitude du grand savant, nous en mentionnerons quelques-unes: Dans un ballon de verre à long col il mit une infusion très altérable et ainsi très propre à l'apparition des microbes ; il étira le col à la lampe d'émailleur, pour lui donner un très petit diamètre, et en même temps le rendit très sinueux. L'extrémité du tube effilé restait ouverte. Ensuite, il fit bouillir le liquide en infusion, jusqu'à ce que la vapeur sortit à l'extrémité du col. Puis il le laissa refroidir, permettant ainsi à l'air ordinaire d'avoir accès jusqu'à la matière contenue au fond du ballon. Eh bien ! après des semaines, des mois, des années, aucune trace d'altération ne se produit, pas un seul être microscopique ne naît en un milieu pourtant si favorable à l'éclosion. Pourquoi ? c'est que l'air, véhicule des germes, entrant dans le tube sinueux, les dépose le long des parois encore humides, et arrive ainsi à l'infusion dégagé de tout principe qui pourrait déterminer les productions organiques.

Pasteur montra un des ballons ainsi préparés et conservés depuis des années: il était couvert de poussière. Eh bien ! il prit un petit fragment de porcelaine, le frôla sur cette poussière extérieure du ballon, et l'introduisant dans le col sinueux, après avoir renversé le vase avec précaution, il fit arriver le fragment poussiéreux jusqu'au liquide, resté jusque là inaltérable. Dès le lendemain, l'infusion était grouillante de microbes. Pourquoi ? parce qu'avec ce fragment de verre, recouvert de poussière, Pasteur avait tout simplement ensemencé le liquide qui, autrement, fut éternellement resté stérile.

Pasteur prit encore toute une série de ballons, préparés de la même manière que dans l'expérience précédente, avec cette différence

qu'après avoir fait bouillir ce liquide putrescible, au moment où la vapeur sortait par le goulot, à l'aide d'un jet de flamme, il ferma l'extrémité effilée. Il avait fait le vide en ses ballons. Il les transporta à Arbois. Il en ouvrit à la campagne, loin des habitations ; d'autres sur les premières hauteurs du Jura ; vingt sur le mont Poupet, huit cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer ; vingt autres enfin sur le Montauvert, une des cimes du mont Blanc, à deux mille mètres d'altitude. Dès que les ballons étaient ouverts, l'air s'y précipitait brusquement, avec tous les germes tenus en suspension, et au même instant on les refermait par un trait de flamme.

Alors Pasteur revint à Paris avec sa collection et la déposa sur le bureau de l'Académie des Sciences. Qu'observa-t-on alors ? Des vingt ballons ouverts à la campagne, huit abondaient en microbes. Sur les vingt ouverts aux premières hauteurs du Jura, cinq seulement étaient altérés ; enfin, sur les vingt ouverts sur les cimes glaciales du Montauvert, un seul offrait trace d'altération.

Pourquoi cela ? Parce que l'air n'est pas également partout fécond en poussières organiques : il l'est plus dans les villes et leurs alentours, moins dans les campagnes, moins encore sur les hauteurs, où la rareté est progressive, jusqu'à ce qu'on arrive aux couches supérieures de l'atmosphère, entièrement privées de germes. Ces corpuscules organiques, tenus en suspension dans l'air, tombent en vertu de leur poids et désertent ainsi les hautes régions. Expérience intéressante, qui donne aussi raison des différences de conditions sanitaires sur les diverses régions du globe !

Enfin Pasteur, à Paris même, prépara une série semblable de ballons, remplis d'une matière éminemment putrescible. Quatre d'entre eux, à col effilé et contourné, sont encore au Muséum, protégés par un simple grillage. L'air a l'entrée libre, grâce à l'ouverture du col. Et voilà plus de trente ans qu'ils sont là, libres de toute altération, sans aucune trace d'organismes microscopiques. Chacun peut les voir et contrôler cette expérience si simple. Pourquoi encore ce liquide, de sa nature si putrescible, demeure-t-il ainsi, depuis des années, aussi limpide que de l'eau distillée ? C'est que Pasteur ne permet plus à l'air d'arriver au vase et de pénétrer l'infusion qu'après s'être au préalable dépouillé de ses poussières organiques dans les courbures de ses tubes effilés.

Enfin, la lutte était finie, et la démonstration de Pasteur triomphante. Ses adversaires, MM. Pouchet et Joly, qui avaient porté si fièrement ce défi : Joly — "Si un seul de vos ballons demeure inaltéré, nous avouerons loyalement notre défaite ;" Pouchet — "J'atteste que sur quelque lieu où je prendrai un diamètre cube d'air, dès que je mettrai celui-ci en contact avec un liquide fermentescible, renfermé

dans un matras hermétiquement clos, constamment celui-ci se remplira d'organismes vivants," tous ces fiers champions de la génération spontanée abandonnèrent la lutte, avant même que Pasteur eut achevé ses dernières expériences. Oh ! certes, il en coûtait trop à leur orgueil de savants et peut-être à leurs espérances de matérialistes, de s'avouer vaincus ; mais leur retraite était la plus éclatante condamnation qu'ils infligeaient eux-mêmes au système.

L'Académie des Sciences sanctionna de son autorité suprême les conclusions du grand savant. C'est alors que Pasteur, dans un légitime enthousiasme, put s'écrier, quand il prononça son discours célèbre :

"Et moi aussi, j'ai pris ma goutte d'eau dans l'immensité de la création, toute pleine de la gelée féconde, c'est-à-dire, pour parler le langage de la science, toute pleine des aliments appropriés à la nutrition des êtres microscopiques ; j'attends et j'observe ! Et je lui demande de vouloir bien, par des transformations successives, me raconter l'univers. Et elle est muette ! Elle est muette depuis plusieurs années que les expériences ont commencé. Pourquoi ? c'est que j'ai éloigné d'elle, et que j'éloigne encore en ce moment ce qu'il n'est pas donné à la puissance de l'homme de faire ; j'ai éloigné d'elle les germes qui sont en suspension dans l'air ; j'ai éloigné d'elle la vie, car la vie c'est le germe, et, inversement, le germe c'est la vie... Jamais, non jamais la génération spontanée ne se relèvera du coup mortel que cette expérience lui a porté... Je n'irai pas plus loin, je sens que ma cause est gagnée. Non, messieurs, non, il n'y a pas une seule circonstance aujourd'hui connue, où l'on ait vu des êtres venir au monde sans parents, semblables à eux. Ceux qui l'affirmaient ont été le jouet d'illusions, d'expériences mal faites, entachées d'erreurs qu'ils n'ont pas su apercevoir ou qu'ils n'ont pas su éviter. *La génération spontanée est une chimère !*"

O glorieux enfant de la science, au nom des enfants de la foi, je te dis : merci ! En nous débarrassant à jamais du cauchemar de la génération spontanée, tu as rendu un service signalé à la cause du spiritualisme chrétien ; tu as rejeté dans sa poussière l'idole du matérialisme contemporain, cette matière qu'il avait déifiée ; tu as montré l'abîme qu'il y a entre elle et la vie, son impuissance radicale à donner l'étincelle de vie même à l'infime vibrion du microscope ; tu as courbé les intelligences consciencieuses devant l'insondable mystère de la création, comme expliquant seul les origines de la vie. Tu nous a redonné aussi la divine généalogie de l'homme, car si nulle vie ne vient de la matière, encore moins donc la vie la plus haute de l'univers sensible !

En même temps, en révélant ainsi la présence et la merveilleuse fécondité des germes microscopiques tenus en suspension dans l'air, ovules prolifiques dont l'éclosion amène la fermentation, la putréfaction et les plus profondes altérations organiques, Pasteur inaugurait la science des agents antiseptiques, c'est-à-dire les moyens de *stériliser* tous les principes de corruption : ainsi il donnait de nouvelles audaces aux opérations les plus délicates de la chirurgie et de la médecine.

Oui, la vérité et la vie étaient sorties des flacons de Pasteur !

François Gohiet, Ptre., O. M. I.

(A suivre)



DETTES DES VILLES

DE LA

PROVINCE DE QUÉBEC

Individuellement et collectivement, nos exigences ont augmenté. La civilisation s'accentuant davantage, sinon par un progrès moral, du moins par la recherche de l'aisance, nous pousse constamment à des efforts pour y arriver. Des classes les plus élevées ce désir se communique aux plus humbles. Vous le voyez se traduire partout. Les riches mêmes contribuent à cette dissémination. Dans les habitations qu'ils construisent pour les moins favorisés de la fortune, ils introduisent mille choses que ceux-ci connaissaient à peine il y a quelques années. Sans doute ces améliorations sont utiles. Non seulement le confort est agrandi, mais la santé y trouve son compte. Les édilités, emboîtant le pas, ont rendu impossible l'emploi de ces moyens jugés surannés maintenant, mais qui étaient notre seule ressource dans nos difficultés. Assainissements, canalisation, égouts et l'emploi des matériaux les plus propres à donner les meilleurs résultats, le concours et la surveillance de la science aidant, beaucoup a été fait pour nous donner le confort, sous quelque forme que ce soit. Le centenaire d'aujourd'hui pourrait se rappeler que les plus grandes fêtes, données dans les palais des rois, étaient éclairées à la bougie. Il nous reste encore de vieux candélabres qui servaient à cet usage. Nos habitations, plus modestes, n'avaient que

la chandelle pour donner la lumière. Il n'a fallu que quelques années pour nous transporter de cet état primitif aux splendeurs qu'étalent à nos yeux, aujourd'hui, le gaz et l'électricité. S'il faut en juger par le progrès acquis en si peu de temps, l'avenir devra nous conduire à des résultats auxquels l'esprit ose à peine s'arrêter. La difficulté à rencontrer dans l'éclairage à l'électricité est la force motrice à prix réduit. Partout où on l'a tirée d'un pouvoir hydraulique, elle est mise à la portée de tout le monde, et le coût ne dépasse guère celui de l'emploi du pétrole. Le chauffage rudimentaire au poêle est en train de disparaître pour faire place à des moyens plus perfectionnés et surtout plus hygiéniques. A leur tour peut-être et avant longtemps ceux-ci auront passé. Un autre agent trouvé par la science réchauffera, mieux encore et à des conditions moins onéreuses, nos membres engourdis. Le robinet si commode que l'on trouve partout et fournissant l'eau indispensable aux mille besoins de la vie, est un des plus beaux et plus utiles résultats des temps modernes. Bon nombre d'entre nous ont gardé souvenance du charroyeur d'eau venant, dans ses visites matinales, remplir nos ustensiles pour la journée. Ce travail de Sisyphe se continuait ainsi sans interruption du jour de l'an à la Saint-Sylvestre. Nos bonnes ménagères y étaient accoutumées depuis si longtemps qu'elles ne pensaient même pas à s'en plaindre. Heureusement tout cela a disparu. Le progrès est venu balayer cet attirail encombrant et malsain. Aujourd'hui, nous avons abondamment l'eau qui nous abreuve. Espérons qu'elle est plus employée dans nos ablutions qu'autrefois.

A ces travaux d'utilité, tels qu'aqueducs, luminaire, etc., viennent s'ajouter les dépenses pour la voirie, la protection contre l'incendie. Il faut compter aussi des travaux de luxe, tels qu'hôtels de ville, dont plusieurs municipalités se sont dotées. L'élargissement des rues, nous le savons maintenant, a grandement contribué à grever Montréal. C'est du luxe, et le luxe est le mal de l'époque. Il est si enraciné dans nos habitudes, dans notre intérieur, qu'il gagne forcément tout ce qui nous touche. De nos personnes, de nos maisons il se communique à nos édifices publics. Ils sont là pour en rendre témoignage. Le bon goût n'est pas toujours à la hauteur des sommes qu'il a coûtées.

Mais si ce progrès est souvent utile — sinon toujours satisfaisant — il est la cause des dettes considérables qui pèsent sur bon nombre de nos villes et c'est justement à cette considération que nous conduisent les remarques qui précèdent.

Le tableau qui suit fera voir la population, la dette, la taxe pour cent et la proportion due par tête, dans les principales villes de notre province. Si de la population on défalque les femmes et les enfants, on verra que le montant à la charge du chef de famille est

assez lourd. Dans les petites villes surtout, où, généralement, les grandes fortunes sont rares et où le gros de la population se compose d'ouvriers vivant au jour le jour, le fardeau se fait sentir davantage :

Ville.	Population.	Dette.	Taxe pour $100.	Dette *per capita.*	Taxe addition-nelle.
		$		$	
Coaticook - - - - -	3,500	63,000	1.35	18	
Hull - - - - - - -	11,520	342,000	1.25	29	
Joliette - - - - -	3,750	130,000	0.42	34	
Lachine - - - - -	4,400	143,000	0.75	33	
Maisonneuve - - - -	1,669	136,000	1.05	81	
Lévis - - - - - - -	7,500	269,000	0.87	36	
Montréal - - - - -	250,000	23,600,000	1.25	95	
Québec - - - - -	70,000	6,000,000	1.00	9	
Sorel - - - - - - -	6,800	272,000	0.35	40	
Sainte-Cunégonde - -	10,000	554,000	1.00	55	
Saint-Hyacinthe - - -	9,000	425,000	0.50	47	7½ p.c. affaires et 6 p.c. logements.
Saint-Jean - - - -	5,000	95,000	0.75	19	
Sherbrooke - - - -	10,000	273,000	1.20	27	
Trois-Rivières - - -	9,000	498,000	0.85	55	
Valleyfield - - - -	6,500	57,000	1.00	9	
Westmount (Côte Saint-Antoine) - -	3,700	600,000	0,50	162	

La dette par tête ne dit pas toujours de quel poids elle pèse sur l'individu. Tout dépend de la richesse du pays, de son commerce et de son industrie. Laissant de côté les municipalités, nous voyons que les Etats-Unis, avec une dette de un milliard deux cent millions de dollars ou vingt dollars par tête ; l'Allemagne, avec quatre cent millions ou huit dollars par tête ; l'Angleterre, avec trois milliards sept cent mille ou cent dollars par tête, portent assez allègrement leur fardeau. Il est lourd et pénible pour la France avec sept milliards ou cent soixante-onze dollars par tête ; l'Autriche-Hongrie, dont la dette est de cinq milliards ou soixante-quinze dollars par tête ; tandis que l'Italie, avec deux milliards trois cents mille ou quatre-vingts dollars par tête ; l'Espagne, avec un milliard quatre cent mille ou quatre-vingts dollars par tête, gémissent sous le leur, et le Portugal, qui doit cent millions ou cent vingt-trois dollars par tête, est littéralement anéanti sous le sien.

On dirait que le monde civilisé s'achemine avec persistance à la banqueroute. Là, il lui faudra bien revenir à l'épargne sacrifiée à la dilapidation ; le luxe et l'orgueil feraient alors place à la modestie et la folie à la sagesse.

L'histoire des dettes des gouvernements est un peu celle des municipalités, sauf les guerres qui ont énormément contribué à grossir celles des premiers. Une différence bien grande cependant les distingue. Les gouvernements ne sont pas limités. Ils accumulent emprunt sur emprunt et ne s'arrêtent que lorsque leur crédit est épuisé, tandis que les municipalités ne peuvent dépasser le tantième de l'estimation des biens imposables fixé par la loi. Même dans ces conditions, on a su donner à l'estimation une élasticité dangereuse. Elle est quelquefois tellement arbitraire qu'il est difficile d'en tenir compte. Généralement elle est au-dessous de la valeur réelle, mais dans quelques cas, pour donner l'apparence d'une taxe diminuée, on attribue à la propriété deux ou même trois fois plus qu'elle ne rapporterait dans les ventes les plus favorables. C'est par ce moyen qu'on parvient à grossir la dette. On n'a qu'à surfaire les valeurs et la difficulté est tournée.

On peut dire que ces dettes, considérables pour les unes, énormes pour les autres, ont été créées depuis une vingtaine d'années. Nombre de nos petites villes se sont endettées pour subventionner des chemins de fer, lesquels, dans bien des cas, ne leur ont pas apporté les avantages qu'elles en attendaient. Espérons qu'elles sauront s'arrêter. En allant trop loin, elles compromettraient sans retour leur prospérité, qui ne s'accomoderait guère de charges trop lourdes.

Cette question de dette municipale n'intéresse pas seulement les contribuables. Elle est un sujet de préoccupation pour le capitaliste qui ne sait jamais la position qu'il occupera plus tard. Il fait une avance de fonds sur une situation qu'il a jugée bonne, mais il sait qu'au-delà du montant que la municipalité ne doit pas dépasser la loi ne lui donne aucun privilège. S'il est le premier, sa situation ne sera pas meilleure que celle des prêteurs qui viendront après lui. Il sera toujours *pari passu* avec tous les créanciers, quelsque soient leur nombre et l'importance de leurs créances. Son salut est dans une administration honnête et intelligente des affaires de la corporation. Son intérêt est intimement lié avec celui du contribuable, et c'est à celui-ci qu'il fait appel quand il veut corriger les abus qui se commettent, car tous deux en souffrent également, lui-même dans la diminution de sa garantie et l'autre dans le surplus de taxes qu'on lui demande.

Mais cet appel est-il entendu ? Est-il même possible qu'il le soit ? C'est ce que nous allons examiner. Le contribuable à consulter est celui qui a droit de vote. Il lui faudrait des connaissances suffisantes pour décider intelligemment des questions qui lui sont soumises. Sans

doute qu'il s'en trouve, même parmi ceux privés d'instruction, qui peuvent bien opiner sur les besoins du quartier où ils résident et il convient de les consulter ; mais quand il s'agit de grands travaux, de percement et d'élargissement de rues, de création ou de conversion de dettes, il est permis de douter de l'utilité de leur avis. Pour le donner utilement, il leur faut des connaissances et de l'expérience. Ont-ils qualité pour choisir les hommes qui doivent traiter les questions compliquées qui surgissent dans l'administration d'une grande ville ? Nous ne le pensons pas. Les embarras qui affligent tant d'édilités viennent des conseillers élus par eux. Selon nous, le suffrage est trop étendu. Il n'y a pas seulement Montréal qui en souffre. Les principales villes des Etats-Unis et de l'Europe s'en plaignent.

Le mal va grandissant jusqu'à ce que l'opinion publique, soulevée par son excès, se raidit, et on voit les Tweed détrônés comme à New York. A Chicago et à Madrid on s'insurge contre la déplorable administration de la chose municipale. Il y aura toujours un Hercule pour vider les écuries d'Augias.

A-t-on réfléchi sur les moyens employés par les hommes hardis et sans scrupule pour amener à leurs vues cette masse d'électeurs inconscients ? Ce n'est pas le langage de la logique et de la raison qu'on leur tient. Il s'agit de les exploiter et c'est ce qui se fait surtout par l'achat d'un vote qui déshonore plus celui qui le paie que celui qui le vend. Le premier sait ce qu'il fait, tandis que l'autre n'a souvent que le besoin pour mobile.

Ce n'est pas à dire que tous les conseillers sont incompétents ou malhonnêtes. Beaucoup d'entre eux ont donné des preuves d'aptitudes remarquables et ont rendu de grands services, mais s'il en faut juger par les résultats et la triste situation des affaires de notre édilité, ils sont en minorité. Il est de mode de voir la malversation un peu partout. Les révélations de ces derniers temps ont fait voir que les gouvernements et les municipalités sont particulièrement affligés de ce mal. On le pratique avec tant d'habileté qu'il échappe à tout contrôle, et il faut un enchaînement de circonstances tout à fait exceptionnelles pour amener à justice les coupables. Toute grande cependant que soit cette plaie, elle est loin, selon nous, d'être aussi redoutable que celle qui nous est faite par l'incompétence. Il est possible de se garantir contre la malhonnêteté. On en souffre quelquefois, mais on arrive par un contrôle intelligent, sinon à la faire disparaître complètement, du moins à la museler assez effectivement. Mais que faire avec des incompétents — même honnêtes ? L'inexpérience et le manque de connaissances suffisantes leur font commettre des fautes sans nombre qu'ils tentent de corriger par des fautes encore plus grandes. L'histoire des désastres dans les institutions monétaires ou dans les municipalités, ici comme

ailleurs, nous dit qu'ils sont plutôt dus à l'incompétence qu'à la malhonnêteté.

Rappelons-nous ceux qu'on a eu le malheur de subir et nous verrons que, pour un cas dû à un acte de malhonnêteté, il y en a dix qui sont œuvres de gens incapables, et que la ruine des intérêts confiés à leur garde a laissés dans la disgrâce et la pénurie.

Prenons pour exemple les sommes demandées par les divers comités de notre conseil de ville. C'est à qui demandera le plus. Les



M. Edmond J. Barbeau

préposés à la caisse, qui montrent certainement l'intelligence de leurs devoirs, font bien leur possible pour limiter ces demandes, mais ils ne sont guère écoutés, et le conseil vote l'emploi de fonds sans se soucier des conséquences. C'est ici que nous aurions grand besoin d'un pouvoir contrôleur pour ramener à l'ordre ceux qui s'en écartent, au plus grand détriment de la chose publique. Mais où le trouver ? Le maire, si intelligent, si honnête qu'il soit, n'a aucun pouvoir, et eût-il le droit

de *veto* que nous ne serions pas rassurés. L'ambition de chaque comité pour obtenir ce qu'il demande n'est souvent satisfaite qu'en secondant les efforts des autres dans la leur. Cela conduit à l'extravagance et souvent au gaspillage, et c'est ainsi que sont créés les déficits qui ne peuvent être effacés que par de nouveaux emprunts ou des taxes supplémentaires.

Qu'y a-t-il là, si ce n'est de l'incompétence? et quel est le conseiller qui serait assez téméraire pour conduire ses propres affaires comme le sont celles de la municipalité qu'il dirige?

En vérité, il faut que le crédit de la ville de Montréal soit bon pour résister à cet état de choses. Les esprits sérieux s'en préoccupent. Tâchons d'enrayer le mal avant qu'il n'aille trop loin. La situation est presque alarmante. Nous croyons avoir indiqué le mal et ses causes. Il est possible que notre opinion ne soit pas partagée par tous, mais tous, du moins, devront reconnaître qu'il y a un mal quelque part. Ce qui vient de se passer à la Législature nous le dit assez. Nous devons chercher le remède. Nous ne saurions nous employer à plus utile tâche, et nous aurons bien mérité de la patrie et de nos concitoyens si nous parvenons, sinon à guérir, du moins à mitiger le mal en donnant une meilleure direction à nos affaires municipales. Ce sera un travail long et pénible. Corriger des abus enracinés n'est pas un travail d'enfant. La persévérance et l'aide d'hommes honnêtes et expérimentés sont les seuls moyens à notre disposition. Espérons que ni l'une ni l'autre ne nous manqueront.

EDMOND J. BARBEAU.



SOUVENIRS D'ÉCOLE MILITAIRE

A L'AMPHITHEATRE

C'EST un lieu où généralement tous dorment, pendant qu'un seul parle.

Ce n'est certainement pas le résultat que le règlement prétend recueillir, mais la machine humaine a des exigences avec lesquelles on ne peut transiger.

L'énorme quantité de nourriture physique qu'elle absorbe la prédispose assez mal à recevoir la pâture morale. Le corps, harassé, s'affaisse lentement et s'oublie dans une somnolence lourde, au son monotone d'une voix qui nous apprend la nécessité de la fortification.

Ce n'est pas que les conférenciers ne soient éloquents.

Quelques-uns ont même un entrain, un brio dans la parole, qui charmerait à tout autre moment ; mais c'est plus fort que nous : il faut dormir.

Levés depuis cinq heures du matin, soixante-quinze kilomètres dans les jambes, quatre heures de manœuvres mouvementées : voilà le bilan avec lequel on se prépare à une conférence.

Certains de nos professeurs n'étaient pas commodes.

*
* *

En premier lieu, venait l'art militaire, dont le titulaire, un officier érudit, ne badinait pas avec le sommeil.

Ses yeux brillants faisaient souvent des tours d'horizon fructueux, chassant de la salle, avec de la consigne, le malheureux qui osait fermer les yeux.

Il faut dire aussi que son débit était très animé, sa diction parfaite, et que les mots, bien martelés, arrivaient, nets et clairs, dans tous les recoins de l'amphithéâtre.

Et puis le sujet qu'il traitait était si intéressant.

Comment ne pas s'émouvoir d'orgueil quand il nous parlait de la supériorité de l'infanterie sur toutes les autres armes ! Comment ne pas oublier notre torpeur quand il nous faisait de ces peintures si vives de certains épisodes, hélas ! trop peu nombreux de la guerre de 1870 ! N'était-il pas indécent de voir un futur officier s'accouder lourdement sur sa table quand il nous démontrait la supériorité de la mobilisation en masses sur la mobilisation en cordons ?

Il avait bien raison de nous mettre à la porte quand nous ne pouvions pas l'écouter. Et au respect que nous lui devions tous, nous avons ajouté notre estime, qu'il a su conquérir par sa fermeté.

* * *

Le professeur de législation et d'administration était moins bien outillé pour lutter contre nous.

Quand les mots : circulaire ministérielle en date du... s'étaient fait entendre pour la troisième fois, c'était réel, une souris pouvait courir tranquille.

Par ci, par là, une loi favorable aux officiers nous stimulait bien quelque peu, mais comme ces lois-là ne sont pas ce qu'il y a de plus commun dans la législation, nous partions bientôt pour l'inconscience avec une dissertation sur les lits militaires.

Ce professeur était un philosophe débonnaire.

Toujours mis avec la plus grande recherche, toutes ses décorations sur la poitrine, rasé de frais avec une moustache bien cirée, il débitait tranquillement et méthodiquement son cours, sans paraître se soucier beaucoup de l'effet de sa harangue.

Il y allait comme un homme convaincu que l'administration est une chose indispensable, mais peu récréative en elle-même.

Il nous faisait l'effet d'un médecin qui force son malade à s'ingurgiter un médicament désastreux, tout en lui permettant de faire la grimace.

En voilà un qui ne nous faisait pas languir quand l'heure annonçait la fin de la conférence. Il n'achevait même pas le mot commencé.

Prenant sa serviette sous le bras, toujours souriant, il nous regardait défiler allègrement, ayant l'air de penser: "Pauvres jeunes gens, comme ils ont dû s'ennuyer."

Et il avait raison, mais nous nous gardions bien de le lui dire.

*
* *

Pour la géographie, c'était un autre genre.

Quand la série entrait au cours, on voyait le professeur déjà à son poste. Derrière lui, une immense carte murale attirait l'attention et nous renseignait sur le sujet de la conférence. A côté, une longue baguette pour indiquer les points de la carte.

Toujours botté, bien sanglé, le capitaine jetait sur nous, à notre passage, un regard froid, qui, dans le temps, nous semblait un peu dédaigneux.

Tout le monde en place, l'orateur annonçait le sujet en quelques mots brefs.

Mais, bientôt, le débit languissait légèrement, l'articulation des mots devenait de plus en plus hésitante, les termes, difficiles à trouver, n'arrivaient pas toujours à point.

De là, une certaine difficulté dans l'élocution, un tâtonnement quelconque, peu propice à l'émotion.

La baguette, indécise, se promenait aussi sans but sur la carte, semblait chercher avec effort le point précis, s'en approchait, s'en éloignait, et, finalement, s'y arrêtait, encore incertaine.

Ce manège nous fatiguait un peu, mais le conférencier était calme et n'avait pas l'air de s'en préoccuper outre mesure.

Ce cours, d'après nous, n'était pas une besogne que notre professeur semblait préférer. Mais les jeunes gens sont toujours enclins à porter des jugements téméraires, et il n'en est pas moins vrai que cette branche de notre instruction militaire était traitée à l'Ecole d'une manière supérieure.

*
* *

Le tir était enseigné par un capitaine dont l'accent apprenait l'origine.

Quoique très instruit et parfaitement pénétré de son sujet, il avait toujours l'air de quelqu'un qui aurait désiré échanger sa chaire contre autre chose.

Les chiffres s'amalgamaient avec effort, les indices — l'indice *un* surtout — arrivaient à contre-cœur, ne s'imposant qu'à la suite d'une résistance soutenue. La poudre à canon, dont la composition et les vertus n'entraient pas très nettes dans notre esprit, amenait également une lutte de mauvais ton. Les armes étrangères offraient aussi une certaine difficulté d'explication.

Toujours est-il que nous croyions que notre professeur de tir avait une éloquence ingrate.

Chose extraordinaire cependant : le cours de tir, dont les résultats étaient médiocres sous un règne précédent, obtenait un grand succès pendant notre année. Doit-on attribuer cela à la bonté du titulaire, ou à son langage difficile, qui nous faisait faire de grands efforts pour en saisir les explications — il ne faut pas toujours avoir trop clairement raison, — ou bien encore à une tendance particulière de notre promotion pour cette branche de l'instruction ?

***

Car, c'est un phénomène à noter, chaque promotion a une spécialité.

Nos anciens avaient une antipathie toute particulière pour la égislation et l'administration — ce qui s'explique assez en soi-même — et nous, nous étions très ferrés sur ces deux branches.

Le tir fut également assez mal coté par nos prédécesseurs, et très bien vu par nous.

Nos cadets ont dû également faire leur choix de matières, pour les mêmes raisons qui ont guidé nos goûts et nos préférences.

Explique la chose qui pourra.

Au début de chaque année, un vent souffle sur la promotion. Tournera-t-il vers l'art militaire, le tir, l'histoire ou toute autre chose ? C'est un problème.

Il suffit de quelques meneurs influents, hâbleurs audacieux, pour discréditer une partie de l'instruction ou la prôner outre mesure, pour que de suite le plus grand nombre — nous sommes tous un peu moutons de Parnurge — emboîtent le pas et chantent dans le ton.

On délaissera toute l'année le cours condamné, conspué, pour se livrer entièrement au favori du moment.

Somme toute, la chose n'est pas un si grand mal. Le programme annuel est tellement chargé que, serions-nous chauffés à blanc, il nous serait impossible de le parcourir convenablement.

Avec le système que chaque promotion adopte instinctivement — car il n'y a jamais de parti-pris — la chose est équilibrée, et l'armée

reçoit chaque année une série d'officiers quelque peu spécialistes qui comblent les vides d'une année précédente.

Il est préférable, à notre avis, d'avoir, dans une aussi vaste organisation que la machine militaire, des spécialistes capables plutôt que des membres égaux en médiocrité.

Le professeur est certes pour beaucoup dans l'attrait qui attire vers la matière qu'il enseigne. Témoin, notre docteur.

*
* *

Il nous faisait un cours d'hygiène.

N'en déplaise, l'hygiène n'est pas très folâtre, surtout l'hygiène militaire. Les écorchures, les ampoules et leur traitement sont loin, généralement, de soulever l'enthousiasme d'un auditoire attentif.

Eh bien ! ce satané docteur avait une petite manière à lui de nous intéresser quand même.

Voilà une fracture. Il en faisait la description avec une conviction sincère. Il nous en développait le traitement, les précautions à prendre, le système de pansement, l'inconvénient de tel procédé, le tout sur un ton de bonhomie inconsciente, tout à fait aimable.

Jamais plus charmant causeur n'a traité avec autant de grâce un sujet qui s'y prêtât si peu.

Nerveux sur sa chaise, ses jambes et ses bras toujours en mouvement, sa voix, bonne, douce et un peu goguenarde, arrivait jusqu'à nous avec des intonations comiques qui nous réjouissaient sans cesse.

Ce qui en faisait surtout le charme, c'est l'absence de toute pose. Il paraissait même un peu étonné de l'effet magique de ses paroles.

Nous avons toujours soupçonné cet aimable homme d'être un habile profond.

*
* *

A propos d'ambulances pendant la dernière guerre, il nous raconte, un jour, un souvenir personnel. Il rend justice à la bonté des dames vis-à-vis des blessés. C'était beau de voir le dévouement de ces nobles femmes, qui venaient dans les hôpitaux encombrés chercher des blessés pour les guérir chez elles.

Le conférencier mettait dans son récit une certaine coquetterie d'éloquence pathétique qui nous remuait. Nous étions profondément émus.

Mais ça ne pouvait durer longtemps comme cela.

— N'oubliez pas, dit-il, qu'une famille qui soignait un blessé était exempte d'impositions. Je ne voudrais pas dire par là que ces dames avaient un but intéressé dans leurs actes, mais n'en était-il pas moins vrai que les plus riches et les plus titrées avaient le premier choix dans les blessés. Elles prenaient toujours de beaux jeunes gens, pas trop éclopés, assez faciles à manier et à guérir, et elles s'en allaient, avec leur malade, très dignes, indemnes vis-à-vis de l'autorité. Aux plus pauvres familles étaient donnés les démolis à fond, qui, souvent, s'entassaient, nombreux, dans une misérable bicoque. A chacun sa manière de payer sa dette.

Nous sourions tous à cette répartie, et le docteur, avec sa bonhomie douce, comme étonné de son succès, reprenait le fil de son discours.

Entre nous, nous ne croyions pas un mot de ce que notre docteur nous disait à propos des dames de France.

*
* *

La fortification était enseignée par un véritable savant.

Nous n'avons jamais compris pourquoi ce cours a toujours été partout, dans toutes les écoles, traité avec un certain dédain poseur. On applique même aux professeurs des noms quelque peu irrévérencieux : le professeur est la *grande barbette*, ou la *perche*, et l'adjoint, *l'angle-mort*.

Quoique la moquerie soit dans le tempérament de tout écolier, nous ne voyons pas pourquoi elle s'aiguise surtout contre la fortification.

Nous avons rarement vu un cours mieux préparé et mieux enseigné que la fortification à notre Ecole.

Quand nous entrons à l'amphithéâtre, le professeur est en chaire depuis longtemps.

Une série de figures bien dessinées au tableau annonce qu'il a déjà préparé avec soin les éléments de sa conférence.

Calme et modeste, ses deux mains appuyées sur la tribune, il attend, l'œil vague et réfléchi, que le dernier élève soit arrivé à sa place.

On s'assied.

*
* *

Alors commence un discours savant, doux, monotone.

Les arguments et les développements, bien amenés, sont clairs et rendent bien la pensée. Une atmosphère sereine et lourde tombe peu

à peu sur la salle et plonge tous les auditeurs dans une léthargie profonde, et le professeur cause toujours.

L'heure sonne sur un dortoir, et les élèves, réveillés instinctivement à la fin du cours, ouvrent les yeux et les dirigent vers le tableau, où le conférencier complète une dernière explication, en indiquant la dernière figure.

C'est fini, nous sortons, et avec le remords de n'avoir pas été consciencieux.

Le capitaine, l'œil toujours calme et voilé, nous regarde partir avec indifférence.

* * *

Tous jouissaient de leurs droits à l'amphithéâtre : les conférenciers, en parlant ; les élèves, en dormant.

CH. DES ECORRES.



QUAND J'ÉTAIS PETIT

SOUVENIRS

A MA MERE

Puissent ces lignes bien insuffisantes être agréables à la meilleure des mères.

Il y a quelques jours, à l'heure où les étoiles miroitent comme des diamants suspendus au plafond d'azur des cieux, par d'invisibles fils, mon ami Arthur écrivait, à la lueur de sa lampe, les souvenirs dont fourmille sa mémoire, quand il songe aux choses déjà lointaines de son heureux passé.

Quelques-uns de ces souvenirs passaient sur son front comme une sombre traînée — semblable à celle que font les nuages lorsqu'ils glissent, incertains, dans le firmament.

Parfois aussi, c'étaient d'heureuses réminiscences lui rappelant les vives joies de son enfance.

Emporté dans le grand tourbillon, il avait pu oublier bien des choses, mais pas celles jadis inspirées ou senties par le cœur qui est, à chacun, un admirable historien dont le livre est toujours ouvert à la pensée.

Je me suis souvent surpris à réunir une gerbe de tout cela et à raisonner les choses de l'existence. — Je regardais avec attendrissement les douces années passées, et, avec terreur, cette inévitable fatalité qui nous guette tous, cet éternel et sombre abîme des vies humaines où tout ce qui respire va se perdre.

Mais Arthur ne philosophait pas, il laissait son cœur se souvenir. Et les pensées nombreuses venaient, arrivaient de bien loin, avec un parfum exotique, comme si elles eussent longtemps voyagé ; il les accueillait tendrement, ainsi que l'on reçoit quelqu'un qui nous est cher et dont le retour nous émeut de joie.

Il écrivait donc, attendri, ces lignes qui éclaireront, peut-être, quelques bribes du passé de ceux qui les liront.

***

— " Nous avons tous un coffret de joyaux précieux qui sont les inoubliables souvenirs que nous voyons à certaines heures.

— En foule — et les premiers — viennent les joyeux jours d'antan, écoulés au foyer paternel et qui ne se peuvent rappeler sans une bien sincère émotion.

— C'est maintenant, ô heureuse enfance ! que nous voudrions bien te revivre et goûter, de nouveau, ton charme si doux ! — Mais l'heure est passée, ces jours sont finis, tout s'en est allé, en mettant un abîme de plus entre ce qui fut et ce qui est.

— Cependant la destinée, impitoyable marcheuse, veut bien, de temps en temps, nous permettre une promenade dans le champ de récréation de bonnes et joyeuses années qui bercèrent nos joies d'autrefois.

— Ainsi, en ce moment, je songe à la pieuse affection qui entoura mon jeune âge, et je me rappelle les lignes admirables de Lamartine, de cet homme de cœur qui se souvint immortellement de celle dont la tendresse et l'amour ne font jamais défaut, de sa mère.

— Je pense à des feuillets inoubliés de mon enfance et j'en veux retracer quelques-uns de ceux où il y a des fleurs pressées entre les pages, depuis le temps où j'étais petit.

— " Te souviens-tu, mère, quand j'étais petit et qu'une vilaine migraine s'emparait douloureusement de moi, que je ne pouvais dormir ni sur le canapé de la salle de lecture, ni dans ma couchette, te souviens-tu, mère, comment tu me consolais ?

— " Près de toi, j'allais me blottir, et, inspirée par ton cœur si bon, tu me prenais sur tes genoux. En me parlant câlinement, tu savais bien vite trouver le remède au mal de ton fils chéri."

— Comme les soins si doux de sa maternelle bonté m'étaient une bienfaisante caresse !

— Ah ! naïve et belle confiance de l'enfant qui, dans les bras consolateurs d'une mère, se croit à l'abri de tout.

— Et la maman souriante de bonté, dont les yeux inquiets disaient qu'elle voudrait souffrir à la place du petit, la maman restait longtemps immobile afin d'inviter le capricieux sommeil à envelopper le fils de son cœur.

— Je grandis, et alors, elle me parla de l'avenir, me demandant : " Plus tard, que feras-tu ? "

— " Je ne sais pas, mère," disais-je, ou bien je lui racontais mes chimères superposées, et ce, avec une confiance qui la faisait sourire.

— Une mère est indulgente pour son fils.

***

— Vint un jour où l'on se décida de nous envoyer, mon frère et moi, dans un collège assis sur la pente d'une montagne où, pendant sept long mois, la neige étale sa grande robe blanche.

— Cependant, en septembre et en octobre, nos professeurs nous faisaient gravir le sommet du Mont-Royal. Cette promenade nous procurait de multiples émotions, dont le panorama splendide de l'Observatoire dominant les bruits, la ville, le Saint-Laurent et ses méandres, les îles de verdure enchâssées entre les deux rives, les florissantes campagnes à perte de vue, n'était pas la moindre.

— Ce spectacle grandiose, observé debout sur des feuilles mortes, dans le silence de la montagne, distrait seulement par le doux chant des oiseaux, empoigne l'âme, et les yeux sont ravis des beautés de la nature.

— Je trouvais tout cela sublime, certes, mais au lieu d'admirer cette grandeur magnifique qu'une main divine a seule pu jeter dans notre vallée du Saint-Laurent, moi, je cherchais, du regard, le clocher de notre église paroissiale, notre rue et la maison paternelle.

— " Que font-ils en ce moment ? — A quoi pense ma mère ? — A nous, peut-être ! — me disais-je."

— Et, — ô folle enfance ! — je me sentais triste d'une envahissante tristesse, à mesure que mes yeux perçaient l'espace et la brume légère nous séparant.

— Quand nous revenions au collège, en foulant aux pieds les amas de dépouilles des arbres maintenant tout nus comme des spectres du cimetière gisant au bas de la montagne, les yeux baissés afin d'écarter

les petites pierres de la route, je revoyais, en moi-même, la gaieté du paysage qui encadrait l'église paroissiale, notre rue et la demeure, nid de toutes mes joies d'enfant.

— Ma seule distraction consistait à admirer des petites fleurs qui, derniers vestiges de l'été, restaient belles lors même que les brins d'herbe les entourant avaient jauni au souffle de la froide bise.

— Amant de toutes les libertés, je jalousais ces modestes bleuets soumis à aucune autre loi qu'à celle de la nature clémente.

— Mon camarade me parlait-il que je lui répondais à peine, tant toutes mes chères et intimes pensées me préoccupaient; pourtant j'ai toujours été bavard!

— C'est que j'avais le *spleen*, même à deux pas de mon "chez nous"; j'étais d'une désespérante tristesse de poète, quoique ni alors ni maintenant vous ne me trouveriez sur la liste des favoris de la divine Muse.

— J'arrivais donc alerte et souriant sur le sommet où Cartier, un jour, planta le drapeau de la France, et je m'en retournais — moins joyeux que lui — avec quelques-unes des noires pensées qu'on emporte toujours d'un cimetière.

— Est-ce le voisinage de ce dernier, que nous longions sur notre chemin, qui endeuillait le petit monde se ballottant dans ma tête?

— Lorsque, l'hiver, la neige couvrait tout, jusque par-dessus les clôtures, nous allions faire une marche en raquettes, à travers la campagne toute blanche, dans le vent froid qui passait, sans s'arrêter entre les branches décharnées et chargées de glaçons des arbres, en hurlant une profonde rafale.

— Nous revenions au collège avec de belles joues roses et couvertes d'un fard plus naturel et plus appétissant que celui qui fait la joie de celles qui veulent absolument être jolies.

— Alors une vivifiante chaleur s'allumait dans nos veines, et, joyeusement, nous attendions avec un peu d'impatience le désiré souper, juste complément d'une journée dont notre santé retirait un si grand bénéfice.

— Deux fois par semaine, hiver comme été, malgré la neige ou la pluie, le frère portier venait nous dire: "On vous attend au parloir."

— Nous ne nous le faisions pas répéter, et, prestement, nous volions au parloir.

— Le dimanche, quatre bons yeux souriants nous attendaient: mon père et ma mère embrassaient les petits collégiens, heureux d'être aux côtés de leurs parents.

— Le jeudi, ma mère venait seule avec une petite sœur et un petit frère qui trottaient tous deux sur le tapis du parloir, dès qu'ils reconnaissaient nos pas dans le corridor. Ils nous sautaient au cou en nous donnant des bécots à pleine bouche.

— Non moins impatiente de nous embrasser, ma chère mère se tenait debout près de la chaise où étaient déposés les friandises et les bonbons à nous destinés et par nous toujours désirés !

— Oh ! belles journées que nous méconnaissions, où êtes-vous maintenant ?...

— Le temps a tout emporté comme le vent froid et implacable faisait pour les feuilles sous lesquelles nous passions durant nos promenades d'automne, et que nous voyions fuir en sarabande quand nous montions sur la montagne dénudée dont la vue superbe nous portait à rêver.

— Plus tard, je l'ai revue, cette montagne, je suis retourné m'asseoir sur les mêmes roches qui la bordent en multiples falaises ; j'ai passé au-dessous des mêmes arbres, mais alors l'été chantait son concert et la verdure riait dans son décor charmant.

— Un jour, j'y allai avec mon père, et, toute une après midi, nous parlâmes de l'autrefois, du présent et de l'avenir.

— Puis, je fus là, deux ans après ; le soleil nous caressait de ses rayons d'or qui se perdaient délicieusement dans la verdure. — Cette fois, j'étais avec celle que je croyais être un ange de bonheur, parce qu'elle était, pour moi, la vivante incarnation des voluptueuses amours.

— Longtemps nous restâmes à voir fuir, dans le bleu clair du ciel, des buées de nuages roses et blancs souriant à la terre, heureux de contempler le si lumineux et si exquis paysage de là-haut.

— En voyant s'échelonner radieusement ces collines aériennes, nous pensions aux joies futures d'une existence que nous rêvions paradisiaque.

— Ah ! funestes amours, pourquoi nous leurrez-vous de vains mensonges et de folles chimères ?

— Vous seuls, vous restez, précieux, chers souvenirs de la pure et dévouée affection des parents, car leur cœur ne change point, quand tout varie, s'effondre et disparaît.

— Bien souvent je pense à ces choses d'antan, et alors je voudrais la voir cette montagne où je connus les premières pensées profondes ; mais, peut-être, me reverra-t-elle un jour, car c'est à son ombrage, dans un charnier qu'elle abrite, que je voudrais dormir du dernier des sommeils, troublé ni par les clameurs sourdes et terribles des vents

d'hiver, ni par le chant suave des messagers divins, ni par la brise estivale qui met, au cœur des vivants, la joie et le bonheur de vivre.

— Enfance ! Collège ! Montagne ! vous êtes dans ma pensée, les statues élevées dans le monde de mes souvenirs, parmi les plus belles fleurs de la plus sainte affection ! Vous me rappelez les plus grandes joies du temps où j'étais petit, et de celui où mon cœur voguait sur l'immense mer de l'espérance dont j'ai déjà, hélas ! entrevu les cruels abîmes.

— Vous avez tourné, pour moi, les premiers feuillets du grand livre de la nature contenant les images de l'âme des choses qui se meuvent en cette vie.

— Que l'éternelle beauté d'un paysage où j'appris à penser et à aimer, m'accorde, plus tard, un petit abri pour entendre, à jamais, passer en sifflant les rafales de neige, et en été, chanter les oiseaux de la montagne, par un soleil riant et quand les fleurs toujours belles, embaument le *champ du repos* de leur subtil parfum ..... "

***

Là finissaient ces notes de mon ami, confiant à des pages volantes quelques souvenirs du carnet de son cœur.

RODOLPHE LEBRUN.



LES ARMÉES EUROPÉENNES

ARMEMENT

Il n'est pas sans intérêt de donner, à nos lecteurs, un aperçu de l'armement des armées européennes, en vue des graves conflits que font présager les événements du jour.

Tous les pays de l'Europe en ce moment possèdent des fusils à répétition et à petit calibre, avec une poudre sans fumée de valeur diverse.

Vous savez qu'une arme à répétition est un fusil à magasin, dans lequel on introduit un certain nombre de cartouches, qui, à l'aide d'un mécanisme spécial, entrent ensuite d'elles-mêmes dans la boîte de culasse, prêtes à être tirées.

Les Américains furent les premiers à se servir des armes à répétition, en 1862, avec les carabines *Spencer* et *Winchester* et les revolvers *Colt*.

Depuis, tous les autres pays les ont adoptées, à la suite surtout des résultats constatés pendant la guerre turco-russe, en 1877-78, où les Turcs firent un usage si meurtrier, contre les Russes, de fusils à répétition de provenance américaine.

Mais ces armes étaient à gros calibre et, depuis, on l'a diminué pour arriver maintenant à tirer une balle allongée à peine du diamètre d'un pois ordinaire.

L'avantage principal du petit calibre est de réduire considérablement le poids de la cartouche et de permettre ainsi aux soldats

d'en porter un bien plus grand nombre qu'autrefois. Avec l'ancien fusil français, l'homme avait soixante-dix-huit cartouches sur lui, maintenant il en porte cent vingt, ce qui est une différence notable.

***

Tous les pays de l'Europe ont également une poudre sans fumée d'une valeur diverse, qui change la tactique en ne dévoilant pas le tireur et donne une plus grande vitesse à la balle sans encrasser l'arme.

Les armées européennes ont aussi toutes des canons se chargeant par la culasse et d'une force balistique sensiblement égale, avec une certaine supériorité cependant en faveur du canon *Bange-français*, dont la précision, la justesse et la portée dépassent celles des autres pièces en usage en Europe. Et cela a été constaté dans divers concours où le *Bange* dépassa de beaucoup le *Krupp allemand*, qui vient immédiatement après.

***

Il serait trop long de vous décrire minutieusement l'armement de l'infanterie européenne. Comme cet armement est à peu de choses près de même valeur, je me contenterai de vous donner la simple nomenclature des fusils en service partout. Dans un sujet comme celui-là je suis forcé de redire ce que j'ai déjà exposé ailleurs, mais malgré cet inconvénient certains détails pourront cependant paraître encore dignes d'être répétés.

L'Allemagne possède le fusil *Mauser*, 7 mm, calibre un peu plus petit que celui du fusil français, qui a 8 mm, soit à peu près un tiers de pouce. Son système à répétition se compose d'un chargeur contenant 5 cartouches, qui s'adapte au-dessous de la boîte de culasse.

L'Autriche est armée du *Mannlicher* de 8mm, avec un chargeur comme celui des Allemands.

La Russie a le fusil *Berdan*, à petit calibre 7mm 5, à répétition également.

L'Italie a aussi une arme à petit calibre 7mm 5, à répétition, le fusil *Vetterli-Vitalis*.

Mais tous ces pays n'ont pas encore leur armement au complet, tandis que la France était la première, dès 1886, à adopter le petit calibre et une poudre sans fumée.

En 1890, toute l'armée française, réserves comprises, en était armée, et elle aurait eu en ce sens une supériorité écrasante sur les

autres armées européennes si la guerre avait été déclarée à cette époque.

Si je vous donne maintenant quelques détails sur le fusil français, l'armement de l'infanterie, c'est-à-dire du plus grand nombre ou de la *Reine des batailles*, comme les écrivains militaires appellent l'infanterie, vous aurez une idée de l'armement actuel de toutes les armées de l'Europe.

La France possède le fusil Lebel, dit modèle 1886, à petit calibre et à magasin de huit cartouches dans le fût, c'est-à-dire sous le canon, ce qui, avec une cartouche dans l'auget et une dans la chambre de l'arme, met à la disposition du tireur une provision rapide de dix coups de fusil, qu'il peut donner en moins de trente secondes.

Son système à répétition est des plus usités.

Je ne puis guère donner une description complète de cette arme, mais j'essaierai cependant d'être assez clair pour me faire comprendre aisément.

Ainsi l'arme est chargée, la culasse mobile est fermée — la culasse mobile est un verrou qui ferme le fusil quand la cartouche est introduite — l'auget, au-dessous, est rabattu et contient une cartouche que le ressort du magasin y a poussée. Le soldat fait partir le coup, ouvre la chambre en retirant la culasse mobile en arrière, mouvement qui jette au dehors l'étui de la balle tirée et soulève en même temps l'auget avec sa cartouche qui se présente ainsi face à l'ouverture du canon ; l'homme pousse ensuite la culasse mobile en avant, ferme la chambre et l'arme est de nouveau prête à tirer.

Ce mouvement unique de pousser la culasse mobile en avant pour fermer l'entrée de la chambre entraîne en même temps les trois opérations suivantes :

1. La cartouche est introduite ;
2. L'auget est rabattu pour recevoir une nouvelle cartouche ;
3. Le chien est armé et le fusil prêt à faire feu.

Le soldat n'a plus qu'à mettre en joue, viser et presser la détente. On arrive ainsi avec cette arme à tirer dix coups en trente secondes, comme je l'ai dit plus haut.

Il est assez facile de se figurer la pluie de balles qui inondera les champs de batailles, quand les troupes des deux camps feront des feux à répétition.

La cartouche est un vrai bijou. Elle est fine, allongée et enveloppée d'une feuille brillante de maillechort.

La baïonnette est mignonne et fluette. Elle est à quatre faces évidées pour permettre de la retirer plus facilement des chairs percées. Puis elle est si brillante, si délicate et si pointue, qu'on se surprend un

peu malgré soi avec le désir de se laisser piquer par elle pour voir l'effet que ça produit.

La balle, toute petite qu'elle est, a une force de pénétration extraordinaire.

Quelques chiffres vous le démontreront.

Elle s'enfonce de trois pieds dans le pin, de plus de deux pieds et demi dans le chêne, à deux cents verges. A cent cinquante verges, elle traverse cinq hommes d'épaisseur et un cheval dans sa plus grande longueur.

L'endroit du corps où le projectile pénètre ne présente qu'une toute petite tache bleuâtre ; mais, à sa sortie, elle laisse un trou où l'on peut presque mettre le poing ; et cela est dû à la rotation vertigineuse dont est animée la balle à sa sortie du canon, la faisant agir comme une vrille dans les chairs et les os, qu'elle met en bouillie.

Ce mouvement de rotation est causé par les rayures des armes actuelles. Car si une balle allongée était tirée dans un canon à âme lisse, comme les fusils de chasse, elle culbuterait de suite dans son trajet dans l'air et perdrait toute sa justesse et sa portée.

Alors, pour parer à ce grave inconvénient, on a creusé à l'intérieur du canon de petites rainures en spirales appelées rayures, et le projectile, aussitôt mis en mouvement, s'engage dans ces rayures et file en roulant sur lui-même, la pointe en avant, en vertu de la force centrifuge, qui maintient une toupie en équilibre, quand elle est lancée.

Le nombre de tours que fait la balle dans son trajet est phénoménal. Ainsi elle pivote sur elle-même exactement deux mille cinq cents fois, dans l'espace d'une seconde.

Vous me direz peut-être :

— Comment a-t-on fait pour trouver ce chiffre ?

Un tout petit calcul vous démontrera que c'est d'une simplicité élémentaire. Je vous ai dit plus haut que la rayure en spirale tourne sur elle-même dans l'intérieur du canon. Or, le pas de cette rayure, c'est-à-dire la longueur sur laquelle elle fait un tour complet, est exactement de 0.24m., soit à peu près huit pouces. Et comme les expériences pratiques ont démontré que la balle parcourt six cents mètres, soit près de sept cents verges dans une seconde, elle fait donc autant de tours sur elle-même que la longueur de 0.24 m. est contenue de fois dans 600 mètres.

Faites cette petite division et vous obtiendrez le résultat que je viens de vous exposer.

*
* *

Maintenant, en terminant ce léger aperçu de l'armement européen, permettez-moi de m'élever contre certaines idées, ayant cours géné-

ralement, qui consistent à affirmer qu'il n'est pas nécessaire d'être soldat bien longtemps pour savoir tirer.

C'est une grave erreur, car l'homme, pour être utile sur le champ de bataille, a besoin de manier son fusil très souvent, matin et soir, pendant une année au moins, et même davantage. Plus il maniera son arme, plus il sera habile.

Ainsi, le musicien, au début, tâtonne, cherche ses notes sur le clavier, avec une gaucherie, des hésitations qui l'empêchent de comprendre la musique qu'il a devant lui. Puis, peu à peu, avec la pratique de chaque jour, ses doigts deviennent habiles, agissent d'eux-mêmes, par instinct, laissant ainsi à sa pensée le soin et la liberté de donner, à la musique qu'il exécute, toute l'expression voulue.

Il en est de même pour le soldat.

Au début, il est maladroit, lourd et gauche de ses mains et de ses yeux. Il ne connaît pas encore son instrument. Mais, petit à petit, il lui devient familier, presque adhérent aux doigts sans effort, et bientôt il le manie en virtuose.

Ainsi quand il entrera en danse, et qu'il lui faudra jouer de la musique — car sa musique à lui, son grand concert, c'est la fusillade du champ de bataille — il sera ahuri par un charivari infernal tout à fait assourdissant.

Un soldat non exercé laisserait tomber son arme, mais le nôtre, notre virtuose, s'abandonnera à ses doigts, bien dressés, qui feront inconsciemment leur besogne, et le pauvre soldat tuera ainsi beaucoup d'ennemis de la France sans bien se rendre compte pourquoi ni comment.

Un ancien officier français.



LE "ROYAL VICTORIA HOSPITAL"

HOPITAL DE MONTRÉAL (*)

Si une part de l'œuvre humaine avait droit au respect du temps et pouvait arrêter ses lents mais sûrs ravages, c'était bien celle qui témoignait des efforts tentés par les générations précédentes pour le soulagement de l'infortune et de la misère. Les asiles créés par la bienfaisance publique ou privée, dans le but de recueillir les malades et les infirmes indigents, paraissaient devoir profiter du privilège de ne jamais vieillir et de perpétuellement servir à leur destination première. Le sentiment qui avait présidé à leur installation étant immuable, éternel, on croyait que, comme lui, ils traverseraient les siècles, sans secousse, sans redouter l'usure et la vétusté.

Hélas ! les lois physiques qui régissent les mondes n'ont rien voulu perdre de leur empire et se sont constamment refusées à la moindre exception en faveur de ces abris, pourtant sacrés, du pauvre et de l'abandonné. Leurs toits affaissés, leurs murs lézardés, leurs parquets disjoints, leurs enduits qui s'effritent et suintent les miasmes et la pourriture, disent assez qu'ils ont vainement lutté, que leur fin est proche.

(*) Cet article était destiné à un journal de France, et, à la demande de notre collaborateur, nous le publions sans aucune modification.

Note de la Direction.

D'autre part, les découvertes de la science, les progrès de l'hygiène et l'accroissement de la population ont démontré que la plupart des établissements hospitaliers, de fondation ancienne, ne suffisaient plus aux besoins actuels, qu'ils pouvaient même devenir plus nuisibles que profitables, en suite des défectuosités de leur conception peu en rapport avec les exigences de services chaque jour plus étendus, plus compliqués.

Et la mort a été votée de ces vieux édifices qui entendirent les gémissements, les cris de douleur de nombreuses victimes de la destinée, mais qui pieusement gardaient le souvenir des actes de courage et de dévouement qu'y accomplirent tous ceux qui s'y étaient rendus pour le profit des malheureux, du docteur en renom à l'humble sœur de charité, au plus obscur des auxiliaires.

La connaissance maintenant acquise des procédés à suivre, des mesures à garder, des précautions indispensables et les recherches savantes des spécialistes permettent de donner aux condamnés ou aux disparus des successeurs de tous points irréprochables. Sécurité, utilité, commodité, confort, élégance, aspect riant, rien n'y manque, et c'est sans hésitation, sans répugnance, qu'à cette heure, on en voit franchir le seuil par quiconque réclame leurs bons offices.

Néanmoins, le mouvement n'est pas aussi général qu'on pourrait le souhaiter, et plus d'une ville de premier rang, en Europe surtout, ne songe point encore à raser les antiques murailles de ses hôpitaux, de ses hospices, démodés, ruinés par l'âge. Mieux avisés, les nouveaux continents ont, depuis longtemps, entrepris la transformation de leurs maisons de refuge, et leurs principaux centres sont tous remarquablement pourvus à cet égard. La bourse de leurs millionnaires se délie aisément quand la charité lance ses appels, et, s'affranchissant du concours des administrations et des gouvernements, l'initiative particulière obtient bien des fois à ce sujet des résultats véritablement merveilleux. Entre une foule d'autres, on en trouve une preuve dans le somptueux monument récemment élevé pour des fins d'hospitalisation, en un point de cette partie de l'Amérique du Nord qui fut la Nouvelle-France, aux abords mêmes de la ville de Montréal que fonda Paul de Chomedy, sieur de Maisonneuve, il y a deux cent cinquante ans.

Adossé, tout en bas, à la montagne portant le nom de Mont Royal, le " Royal Victoria Hospital " est très heureusement emplacé. Dominant, de haut, toute la populeuse cité, dont il est isolé, sans que l'éloignement, résultant simplement de l'altitude du sol, nuise au rapide transport des malades, il permet au regard d'embrasser, dans toute son étendue, l'imposante vallée du Saint-Laurent. De leur lit, et sans aucun effort, les patients profitent du plus varié des panoramas, d'un horizon réellement enchanteur. Le grand fleuve y coupe la plaine et roule lentement ses

eaux limpides vers l'Océan qui mène en France. C'est la route du pays que gardent l'espoir de reprendre un jour, bientôt peut-être, ceux que les revers ont conduits en exil et qu'une gêne momentanée a poussés dans la salle commune de la secourable institution.

Le terrain affecté à celle-ci et à ses dépendances représente une superficie de neuf hectares environ (24 arpents), sur lesquels 8,000 mètres (2 arpents) sont occupés par les constructions, tout le restant s'appliquant à des jardins soigneusement entretenus où abondent les belles fleurs et dont les pensionnaires ont le libre accès. Quelques hectares de forêt en pente douce, sillonnés de sentiers et d'avenues, ferment ces jardins du côté des vents froids et prêtent, sans compter, aux convalescents, leurs ombrages et la tranquillité de leurs retraites. En façade à la voie publique, une mignonne grille de fer ouvragé, formant guirlande sur les lourdes assises de pierre qui surmontent les murs de soutènement, se borne à indiquer la réserve sans imposer aucune entrave au dehors comme au dedans. On sait du reste que, chez les Anglais, si le foyer, le *home* est impénétrable, tout ce qui a une destination publique ne connaît pas les barrières et tient larges ouvertes ses portes aux passants.

Les bâtiments se forment d'un corps central augmenté de deux ailes qui le surpassent en hauteur et en longueur et dessinent avec lui une cour d'entrée aux vastes proportions. Sans style bien précis, mais empruntant ses principaux motifs au moyen-âge et redisant les castels écossais, l'ensemble ne rappelle en rien les banales et massives constructions d'autrefois, reproduction trop fidèle de la manufacture, de la caserne, et même de la maison de détention aux fenêtres grillagées, évoquant comme elle la mélancolie et la tristesse. La façade principale, richement mais sobrement parée, avec son portique à colonnes surmonté d'un élégant balcon, ses ouvertures à amples croisillons, ses pignons à redents, ses clochetons ornés, ses tours d'angle, porte à l'idée d'une antique résidence seigneuriale superbement assise au revers d'un coteau.

Les deux parties latérales, plus modestes, destinées avant tout à abondamment fournir l'air et la lumière, sont percées de larges et hautes fenêtres, embrassant une part importante de leurs côtés et laissant peu d'espace à l'ornementation. Cependant les sveltes tourelles terminant leurs encoignures et les gracieuses verandas qui les rejoignent à chaque plancher, atténuent ce que cette disposition pourrait présenter de trop sévère. Il est à regretter que, pour lutter avec avantage contre le rigoureux climat du Canada, on ait dû recourir à la pierre de la contrée, teintée d'ardoise, perdant ainsi la possibilité d'égayer le tableau avec des matériaux d'une tonalité moins sombre.

Nonobstant ses dimensions fort considérables, le corps central ne

contient point de malades, et ses six étages sont uniquement affectés aux besoins de l'administration, aux services divers, au logement des médecins, des élèves et des infirmières en chef. Quand on en franchit l'entrée, on croit pénétrer dans la demeure de quelque opulent financier ou dans le plus aristocratique des clubs, la porte étant gardée par un personnel à la livrée de ces demi palais. Un hall, dallé de marbre, traversé par une colonnade, précède les bureaux, richement installés, et un salon de réception luxueusement meublé. De nombreuses pièces réservées aux membres du corps médical complètent le rez de-chaussée. De ce hall s'élance un escalier à double développement avec rampe en fer forgé où courent les dorures.

Le premier étage montre des chambres fort coquettes à l'usage des élèves infirmières et généreusement pourvues d'un nécessaire atteignant le superflu. On y rencontre aussi un salon de réception pour les mêmes personnes, une papeterie, une bibliothèque. Le deuxième étage comprend un troisième salon de réception pour les internes, leur salle à manger remarquablement organisée, un dispensaire, la pharmacie, pimpante, avec ses vitrines, ses casiers, ses comptoirs de beau et reluisant merisier, un laboratoire, une salle d'attente pour les malades venant en simple consultation. Celle-ci, par suite des inégalités du sol, communique directement avec l'extérieur et interdit tout rapport avec l'intérieur.

Sur le même étage, des médecins spécialistes, attachés à l'établissement, ont à leur disposition des salles particulières où ne manque aucun des instruments, des appareils les plus nouveaux et les plus perfectionnés. Le docteur Buller, occuliste et auriculiste distingué, y donne gratuitement ses soins à tous ceux qui les réclament.

Les étages supérieurs servent à tous les détails de la vaste entreprise, tels que magasins d'approvisionnements, entrepôts, boulangerie, réfrigérateurs et nombre d'autres. La cuisine domine le tout et on n'en soupçonne ainsi nullement l'existence. Le téléphone, placé à tous les étages, et divers ascenseurs et monte-charge rendent les communications, d'un étage à l'autre, des plus faciles et le transport des denrées et marchandises en demeure fort simplifié.

La buanderie est séparée et un local spécial, ne touchant à aucun autre, lui a été réservé au large de tous les bâtiments.

La lumière électrique, distribuée à profusion, provient de dynamos installées dans les dépendances.

Deux passages couverts, qui ne se distinguent pas à l'intérieur, relient le corps central à ses deux ailes à hauteur du deuxième étage. Celles-ci, qui comptent cinq étages, sont uniquement affectées aux malades, et peuvent en contenir aisément trois cents. Douze salles reçoivent cette destination ; les plus grandes renferment trente lits et

les plus petites quatorze seulement. Leurs dimensions se prêteraient à des résultats très sensiblement supérieurs, si l'espace libre d'un lit à l'autre, et celui réservé à l'allée centrale étaient moins considérables, conformément à la pratique de la généralité des hôpitaux. En effet, la distance entre chaque couche est de cinq pieds, et le passage du milieu mesure approximativement quinze pieds. Les salles à trente malades représentent une longueur de cent vingt-six pieds et une largeur de vingt-sept pieds. Celles à quatorze malades donnent quarante-deux pieds par vingt-huit pieds. Les premières comptent seize grandes fenêtres, de vraies fenêtres de cathédrale, et les secondes usent de huit ouvertures de semblable importance.

Les plafonds très élevés (quatorze pieds et demi de hauteur), et les murs, d'une blancheur éblouissante, sont, les uns et les autres, enduits au ciment. Les parquets, de bois très dur, à lamettes étroites et solidement assemblées, passés au vernis et cirés, présentent une surface constamment claire et brillante, ayant le poli de la glace.

Les lits, admirables de simplicité et de propreté, se forment, quant à la couchette, de huit tiges ou boudins de fer d'un demi-pouce de diamètre, sur lesquels la moitié constitue les montants des quatre angles, servant à la fois de pieds et de chevet, et l'autre moitié crée le cadre supportant les objets de literie. Le tout est soudé ensemble, sans vide ni interstice pouvant recueillir quoi que ce soit. Une couche de peinture blanche dissimule le fer et lui donne la teinte de la porcelaine. Un treillis de fer, à larges mailles, dont les bords ont été enroulés sur le cadre pour les y fixer invariablement et procurer une tension toujours égale, remplace le sommier dit élastique. Un matelas de crin, un oreiller de crin, des draps de coton, des couvertures de laine et une courtepointe blanche complètent l'appareil. Très haut sur pattes, celui-ci laisse librement circuler l'air en ses dessous, et les ventilateurs, qui abondent, n'ont aucun embarras pour s'acquitter de leurs fonctions jusque dans les moindres recoins des lieux qu'ils ont charge d'assainir.

Chaque malade dispose d'une table de verre placée à la tête de son lit. Les allées séparant les deux rangées de couchettes, dans chaque salle, comportent toutes au moins trois tables ou guéridons dont la seule destination est de recevoir des fleurs en pots ou coupées, des arbustes verts, des plantes rares. Quelques-uns pourtant supportent des livres et des journaux.

Les enfants occupent des salles à part qui ne le cèdent en rien à celles des grands malades ; les attentions, les gâteries ne leur font pas défaut, et plus d'un parmi eux voit peut-être venir avec effroi le moment où il rentrera au logis paternel froid et manquant de tout.

Des chambres particulières sont à la disposition des malades

payants. Spacieuses, bien meublées, bien éclairées de nuit comme de jour, elles satisfont les plus exigeants.

Sur divers points sont installées des salles à manger proprettes pour les malades capables d'en profiter. Des baignoires, reposant sur quatre roues bandées de caoutchouc pour amortir le bruit et d'une mise en mouvement des plus faciles, permettent de donner des bains aux malades, à côté de leur lit, chaque fois qu'un plus grand déplacement pourrait leur être nuisible.

Un ascenseur spécial sert à transférer les morts à la chapelle des trépassés, ou dans les divers amphithéâtres, en épargnant à ceux qui restent la vue du funèbre voyage. La mise en corbillard s'effectuant ensuite par une porte dérobée, nul des survivants ne s'en trouve impressionné. Des phonographes reçoivent les rapports verbaux, les instructions des docteurs et les répètent quand on le leur demande.

Et maintenant, au point de vue des opérations chirurgicales, des moyens d'étude et de perfectionnement, de l'enseignement à donner aux élèves fréquentant les cours, le *Royal Victoria Hospital* peut se mesurer avec les établissements analogues du monde entier. Il est de date toute récente et ses fondateurs ont voulu et ont su faire grand. Ne s'arrêtant pas devant la dépense, ils ont expédié aux quatre coins du globe des hommes de haute compétence, pour étudier sur place les meilleurs systèmes connus, les inventions les plus utiles, les méthodes les plus efficaces, et c'est avec une connaissance profonde de l'expérience de leurs devanciers qu'ils se sont mis à l'œuvre. Aussi leur installation est-elle parfaite, comme est complète leur collection d'appareils et d'instruments de toutes sortes.

Plus d'une grande capitale, Paris lui-même, ce foyer de la science, ne saurait offrir les avantages rencontrés au *Royal Victoria* : Une salle d'opération, libre de toute autre affectation, absolument indépendante ; une salle à préparer les instruments et à les stériliser ; une salle de dissection ou d'anatomie avec son immense table de verre pivotante et ses gradins en amphithéâtre ; une salle d'échantillons ; trois salles pour les cours où les leçons, également avec gradins en amphithéâtre, le tout splendidement éclairé, aéré, peint, ciré, lustré et d'un luxe inouï. On s'y croirait plutôt dans des lieux de réunion pour concerts, dans des salles de spectacle, qu'au centre d'un hôpital.

Il n'est pas possible d'oublier les magnifiques—si le mot ne jure pas avec la chose —réfrigérateurs pour conserver les corps qui attendent le scalpel de l'anatomiste. Leur mécanisme est au plus haut point ingénieux, pratique, en même temps qu'il témoigne d'une grande décence vis-à-vis des dépouilles qu'on lui confie et dont il n'abuse jamais.

Le nombre des internes attachés à l'établissement est de huit docteurs ou élèves. Six médecins de la ville viennent chaque jour visiter

les malades. Quarante-cinq jeunes filles, logées dans l'hôpital, le desservent en qualité d'infirmières. Elles portent le costume adopté en France, la robe de percale blanche ou rose, selon le grade et la classe, et le grand tablier blanc. Le bonnet de lingerie tuyauté, avec bandeau formant diadème sur le devant, posé au sommet de la tête seulement, leur sert de coiffure. Elles n'ont rien des mercenaires employées d'ordinaire dans pareil service. Suivant des cours spéciaux et par conséquent instruites dans l'art de soigner les malades, elles font partie de l'administration qui les suit et les protège. Classées en trois catégories, elles sont soumises aux règles de la hiérarchie habituelle pour l'avancement.

Dans ces conditions, on ne saurait être surpris du cas qui est fait de leurs aptitudes, également appréciées des médecins et des malades. La femme est née pour habiter le chevet de ceux qui souffrent, et quelle que soit sa condition, à quelque rang qu'elle appartienne, elle n'est jamais déplacée quand il ne faut montrer que de l'abnégation et du dévouement. Son jeune âge la pousse au désintéressement, et c'est sans hésitation ni regret qu'elle accomplit les besognes les moins engageantes.

Quarante hommes ou femmes, chargés de l'entretien des salles et pièces diverses, complètent le personnel de l'établissement. Inutile de vanter l'ordre et la propreté qui règnent dans toutes ses parties, le calme et la tranquillité qu'on y remarque partout. Les services, admirablement organisés, ne provoquent jamais le moindre encombrement.

Bien que le *Royal Victoria Hospital* soit de fondation anglaise et que tout ce qui y tient appartienne à la religion réformée, les portes en sont ouvertes à quiconque vient y heurter, sans distinction de nationalité ou de race, sans préférence au profit d'un culte sur un autre. Le droit d'asile est consenti à qui le demande en ayant besoin et tant que dure le besoin. Des revenus irrévocablement assurés par avance permettent à l'administration de se montrer généreuse, et si onéreuse que devienne la prescription du médecin, au point de vue du traitement ou de l'alimentation, il y est toujours fait largement honneur et crédit.

La première pierre de l'accueillante demeure a été posée le 0 juin 1890, et les travaux entièrement terminés le 31 décembre 1893. Le fonctionnement complet date du 1 janvier 1894. Les fonds employés à cette œuvre, philanthropique entre toutes, représentent une somme de six millions de francs ($1,200,000) fournis par deux donateurs seulement. Ces amis de l'humanité y ont ajouté les revenus nécessaires au bon entretien de l'institution à perpétuité. Son existence ne court donc aucun risque, et les soucis du lendemain, qui pèsent si lourdement sur nombre de ses semblables, lui seront pour toujours épargnés.

Nulle mention, aucun signe du don magnifique n'apparaissent aux

murailles du monument non plus que dans son enceinte. Ses auteurs se déclarent suffisamment rétribués par la satisfaction tout intime résultant de leur belle action. Les pauvres qui leur doivent tant sont donc privés de prononcer leurs noms dans leurs prières et d'invoquer en leur faveur celui qui dispose des récompenses éternelles. S'il faut pourtant s'arrêter aux indiscrétions que la vigilance des bienfaiteurs n'a pu empêcher, les nécessiteux doivent cet inappréciable secours à Sir Donald Smith, président de la Banque de Montréal, et à Lord Mount Stephen, premier président du Pacifique Canadien.

J. GERMANO.



EMBARRAS DE RICHESSES

La chose paraîtra sans doute extraordinaire à la foule de gens qui se lamentent de n'avoir point leur part des biens de ce monde, mais elle n'en existe pas moins. La richesse devient de plus en plus un embarras pour celui qui la possède. S'en défaire n'est que trop facile, et pour beaucoup elle fond comme la neige au soleil. Autre chose est de la conserver et de la faire fructifier. Que de soucis, que de craintes, que d'hésitations. Vous possédez une maison ; un matin vous apprenez qu'un de vos locataires est parti à la cloche de bois, ou bien un canal est obstrué, ou bien encore le toit coule. Vous avez une hypothèque sur une terre ; une année votre habitant vient vous annoncer qu'il a trop plu, l'année suivante il n'a pas assez plu, et il vous paie péniblement, quand il vous paie du tout. Avez-vous des actions de banque ? Ah ! parlons-en ! un bon matin, plus rien. Vous êtes intéressé dans une compagnie de navigation, deux ou trois accidents arrivent coup sur coup, il faut remplacer un bateau. Avez-vous des chemins de fer, des câbles, etc. ? La moindre commotion à New-York vous donne des angoisses. Et c'est ainsi tous les jours de l'année, si bien qu'à la fin, impatienté, vous vous écriez : Heureux les pauvres ! Ce qui ne vous empêche pas de continuer à placer votre argent comme auparavant et de vous tourmenter tout autant. Le cas n'est pas nouveau du reste, et nous nous souvenons tous de cette fable où le bon La Fontaine nous présente ce savetier qui

.... Chantait du matin jusqu'au soir.
....
Plus content qu'aucun des sept sages

et son voisin, l'homme de finance qui,

.... Etant tout cousu d'or
Chantait peu, dormait moins encor.

Le fabuliste était naturellement de son temps.

Pour lui, cet homme de finance, tout cousu d'or mais dyspeptique, représentait la richesse ; et ce joyeux savetier, au bon estomac et dormant dur, caractérisait bien la pauvreté inconsciente et satisfaite de son sort. S'il vivait en cette fin de XIXme siècle, La Fontaine arriverait à la même morale, en cherchant sans doute ailleurs ses personnages.

L'homme de finance en effet, de nos jours, n'est plus tout cousu d'or, et, s'il peut encore distribuer au gré de son jugement des masses énormes du précieux métal, le soin de sa garde ne trouble guère son sommeil. C'est dans les caveaux d'une banque qu'il les dépose, derrière de massives portes de fer garnies d'avertisseurs électriques.

Ce n'est pas lui qui possède, ou du moins, il ne possède pas plus qu'un autre, mais plus que tout autre il sait, ou doit savoir donner une valeur à l'argent, que ce soit le sien ou celui des autres.

Un des collaborateurs les plus autorisés de la REVUE nous disait récemment, ici même, quel rôle devait jouer le bon financier et nous donnait à entendre que n'étaient pas financiers tous ceux qui s'appelaient ainsi. Combien vrai ! Quel monceau de ruines ont accumulé des financiers improvisés, de combien d'exécrations n'ont-ils pas été couverts ! Aussi n'est-il pas surprenant que le public les juge mal. On confond trop souvent financier avec agioteur, sans songer que celui-là seul est financier qui sait conserver et faire fructifier l'argent qu'on lui confie, alors que le talent de l'agioteur consiste à faire passer dans sa caisse l'argent qui se trouve dans la caisse des autres.

En somme, le financier de nos jours ne représente pas plus la richesse qu'un capitaine ne représente son navire, et son sort, à tout prendre, n'est ni meilleur ni pire que celui du capitaliste ordinaire. Leurs préoccupations sont les mêmes, avec cette différence, cependant, que, comme le capitaine de navire, le financier sait où il va, connaît les dangers auxquels il est exposé, tandis que le capitaliste, simple passager, s'effraiera des petites bourrasques tapageuses mais inoffensives, et dormira paisiblement, sans se douter du danger, quand pendant un temps de brume le navire se jettera à la côte.

Par une singulière bizarrerie, le public s'est créé du capitaliste un type imposant et faux, sans vouloir se rendre compte que des capitalistes il y en a de toutes sortes, des gros et des petits, que c'est vous, moi, lui, tout le monde, en un mot, quelque forte ou quelque faible que soit la somme que chacun a pu distraire des besoins de chaque jour pour en former un capital disponible.

Mentionnez le nom d'une société par actions devant une réunion de personnes même instruites et généralement bien renseignées, aussitôt vous constatez chez elles le sentiment que l'on éprouverait pour un personnage tyrannique et puissant. Ce sentiment semble toujours do-

miner les législateurs lorsqu'il s'agit de modifier ou de perfectionner une loi. Rarement un tribunal donnera à une société le bénéfice du doute dans un différend. Devant un jury elle aura généralement tort. Et pourquoi ? Parce que dès l'enfance chacun a été habitué à voir dans une institution financière une sorte d'octopus dont les tentacules happent au passage toutes les parcelles de richesses qui se trouvent à leur portée. La presse entretient avec soin cette idée. Cependant il se publie des listes d'actionnaires. Chacun peut y constater que les gros porteurs d'actions sont en somme en très petit nombre, et que la majorité se compose de gens aussi modestes qu'intéressants, qui ont placé dans l'entreprise soit une partie de leur petit avoir, soit des économies durement acquises. On ne se rend pas assez compte, dans le public, qu'une administration sage tire de ce fait un surcroît de responsabilité ; aussi, au lieu de parler aux sociétés de leur puissance, on devrait leur rappeler plus souvent ce qu'elles doivent à la confiance de leurs actionnaires.

Les capitalistes petits et grands peuvent se subdiviser en plusieurs catégories. Chez les uns, négociants et industriels, le capital se compose de gains ; chez les autres, employés de toute sorte et ouvriers à salaire, d'économies ; chez d'autres enfin, gens de loisirs, il provient d'héritage.

Pour les premiers, hommes rompus aux affaires et possédant plus ou moins d'expérience, la recherche du placement est chose relativement aisée, et, s'il en résulte une perte, si douloureuse qu'elle puisse être, le mal n'est pas irréparable, puisqu'ils sont encore maîtres de la source d'où sortit leur premier pécule.

Pour les seconds le placement est déjà chose plus grave. C'est lentement, sou par sou, que les économies se sont entassées ; ils comptent sur elles pour s'assurer une vieillesse tranquille et leur perte est un malheur presque irréparable, parce que, pour beaucoup, il est déjà trop tard pour recommencer.

Pour les troisièmes, la qualité du placement est d'une énorme importance, car pour eux la perte du capital est un désastre. Cette dernière catégorie comprend en effet des êtres absolument incapables de le reconstituer. Ce sont ou des veuves, ou des enfants, ou des héritiers élevés sans but défini et sans occupation lucrative pour objectif. Il est incontestable que la possession de la fortune émousse chez l'homme certaines facultés. L'homme intelligent qui possède, débarrassé des soucis des affaires, peut se livrer à des occupations, à des études qui élèvent son niveau moral et intellectuel. Il a le temps de penser, prend une tournure d'esprit bienveillante, philosophique, mais presque toujours perd cette énergie que la lutte seule peut entretenir. Aussi, n'est-ce pas un des spectacles les plus pénibles de notre civilisation, que d'assister à la chute financière d'un homme de loisirs ? Abasourdi, découragé, tout

en conservant un reste de tenue, il fait peine à voir. Il est bien plus à plaindre que le pauvre diable qui a trimé toute sa vie, et qui ne s'est pas raffiné au contact du luxe. Sur ce continent, en général, ce type d'homme de loisirs n'a qu'un nombre très réduit d'exemplaires. Et s'ils sont rares il faut avouer que c'est parce que peu de fortunes, ici, parviennent à une deuxième génération. Aussitôt l'originateur de la fortune disparu, les mauvais placements, des administrateurs sans scrupule, commencent l'œuvre de dissipation. Malheureusement on trouve difficilement dans notre pays de valeurs vraiment de tout repos, les marchés d'Europe, Londres principalement, nous enlevant ce qu'il y a de meilleur comme sûreté, sinon comme revenu. Aussi en sommes-nous réduits à la propriété foncière, à l'hypothèque, aux valeurs industrielles qui toutes, comme je l'indiquais en commençant, offrent leurs inconvénients et leurs dangers.

MARTIAL CHEVALIER.



M. MARTIAL CHEVALIER.

LE VIEUX CHATEAU

— OU —

LE CHATEAU DE RAMEZAY

—

(*Suite*)

Si j'allais oublier de dire que j'avais des intelligences dans la place lorsque je forçai la porte du bureau assez solidement barricadée de préjugés, que parmi ces intelligences je comptais au premier rang feu M. le docteur Giard, je ne me le pardonnerais pas. M. Giard avait été le secrétaire du Bureau, sous Monsieur le docteur Meilleur — qui portait bien son nom de *Meilleur*, car nous comptons peu de Canadiens-français aussi patriotes qu'il l'a été ; le collège de l'Assomption vaut plus que dix statues pour glorifier sa mémoire, — il avait traversé d'un front serein les multiples ennuis de la préparation et de l'application de la loi scolaire ; il en connaissait tous les rouages, les frottements, les avantages et les faiblesses. Aussi, tout le contentieux lui passait par les mains, et des écheveaux les plus embrouillés il vous tirait des pelotons de laine déliée, qu'il distribuait aux parties contestantes qui s'en retournaient ravies. Son expérience lui faisait trouver vite le bout du fil dans l'emmêlement, et sa bonté faisait le reste. Il tombait dans la cinquantaine lorsque je l'ai connu, en 1862, je crois. A le voir seulement, sans causer, on lui eût donné plus d'âge, mais dès qu'il ouvrait la bouche, il en sortait une chaleur de jeunesse s'exhalant sensiblement

d'un cœur inépuisable. Il avait la barbe grise, le dos légèrement courbé, le pli du travail au bureau, la pommette rose, l'œil inquisiteur et fin, faisant enquête indulgente sur nos agissements, enquête toujours terminée comme verdict, par un sourire. Le pardon de nos peccadilles, après la réprimande paternelle, apparaissait incessamment sur ses lèvres. Il avait hâte de finir son rôle de père pour devenir notre compagnon, notre ami. Et le plus souvent c'est lui qui lançait le mot pour rire, dont nous faisions balle, croyez-le bien. Et qui la prenait au bond ? Mais c'étaient Chapleau, Sicotte, Cayley, Moreau, Lemire, Lavallé, Bourgoing, Marchand (Médéric), qui ne la laissaient plus retomber.

Par un dimanche matin, au sortir de la messe basse, à Notre-Dame, un joli jeune homme imberbe, portant vivement ses vingt ans, avance sa main vers moi, en me disant : “ Vous êtes M. Montpetit, je crois ? ”

— Pour vous servir, monsieur.

— Pardon, pour me servir sans doute, mais pour me servir en m'amusant.

— A votre aise.

— Mon nom est Arthur Giard, fils du docteur Giard, de l'Instruction publique, dont M. Chapleau, votre ami, a dû vous parler. Nous avons, ce soir, une petite fête de famille, à la maison, un anniversaire heureux. M. Chapleau et plusieurs de vos amis s'y trouveront, voulez-vous nous joindre ?

— Bien obligé, merci de votre invitation, heureux de vous avoir connu ; mais je ne saurais accepter.

— Comment cela ?

— Je puis avoir des compagnons, des amis de bureau dans votre monde, mais je n'ai pas l'honneur de connaître Mme Giard non plus qu'aucune des personnes qui devront se trouver dans votre salon. Lors, acceptez mes remercîments, s'il vous plaît.

— C'est votre dernier mot ?

— Pour le moment, oui ; en d'autres temps, je serai heureux de vous presser la main.

— On m'avait dit que vous aviez du *sang sauvage*, on ne m'a pas trompé ; mais à sauvage, sauvage et demi, vous me reverrez bientôt.

— Au revoir, monsieur.

— Pardon, à bientôt, vous dis-je.

Nous nous étions séparés, là-dessus, sur le seuil de l'église Notre-Dame ; et le soir, je me trouvais dans le salon de Monsieur Giard, enlevé par Chapleau, Cayley, Giard lui-même, sous le plus faux des plus faux prétextes.

C'était le jour des Rois ; on m'invite à faire le tour de la montagne. J'y consens volontiers.

— Mets-toi sur ton plus fin, me dit Chapleau.

— Mon plus fin, je le porte sur moi : Cayley a les pantalons noirs, tu as les gris, moi, j'ai les bruns, après cela nous voyons le fond de notre garde-robe.

— Ça peut faire comme cela, dit Chapleau, après avoir inspecté ma toilette, et en éclatant de rire.

Nous partons sur l'air des fêtes, et la première halte que nous faisons, c'est à la porte de M. Giard, rue Saint-Hubert.

On m'invite à descendre : je refuse, en alléguant que je ne connais personne en cette demeure.

— C'est un hôtel, descends prendre au moins une consommation quelconque.

Je descends de voiture, j'arrive dans un salon délicieusement décoré de jolies femmes, en face d'un vieillard charmant et charmeur, qui me dit : " On vous a enlevé, n'est-ce pas ? Je suis responsable de l'enlèvement, vous êtes trop sérieux, venez apprendre à rire. Je suis Monsieur Giard, de l'Instruction publique. Voici Madame Giard, ma femme, mes filles, mes fils, autant de conspirateurs contre votre sauvagerie."

Ce que j'ai pu dire à ce brave homme, me cueillant sur la rue sombre, pour me faire entrer dans un salon plein de lumières et de surprises éblouissantes, lorsque j'étais étranger à sa vie, à son monde, à sa société, je ne m'en rappelle pas. J'ai dû lui dire "*merci*," et c'était une reconnaissance méritée ; mais suis-je bien sûr de l'avoir dit, dans l'effluve colérique qui jaillissait de mon âme contre mes enleveurs ? Si jamais un "*merci*" a été bien mérité, c'est celui-là, je vous le jure sur la tombe des cœurs généreux qui l'ont provoqué, mais l'ai-je prononcé ? De la connaissance de la famille Giard, une lumière s'est faite dans ma jeunesse sombre, isolée, qui éclaire aujourd'hui mon vieil âge de rayons de calme, de résignation. Cette famille a prolongé pour moi les affections de ma famille éloignée. A partir du jour où j'ai pénétré si étrangement dans cette maison, la table s'est agrandie et trois couverts y ont été ajoutés, pour Sicotte (Wilfrid), pour Chapleau et pour moi. Tous les jours, nous étions reçus, mais tous les dimanches on nous attendait. Si l'un de nous manquait, c'était un ennui pour la famille ; le couvert restait renversé, en signe de deuil, et il nous fallait rendre compte de notre absence. Que de mensonges ingénieux se prononçaient qu'accueillaient des regards incrédules ! En vérité, la famille Giard, au jour du dimanche, ne paraissait au complet que lorsque Sicotte, Chapleau et moi, nous nous trouvions au foyer.

Sicotte a épousé une demoiselle Giard, la fine fleur des pois de notre jeunesse, qui nous ont valu, à eux deux, une famille nombreuse et pleine de promesses ; Chapleau est lieutenant-gouverneur de notre province, distribuant largement son esprit à des œuvres généreuses, prêtant un talent exceptionnel au service de la patrie, honorant les Canadiens-français d'un verbe rare inspiré par une âme réellement poétique ; et moi, je suis ici, simplement pour vous dire : " *Je me souviens.*"

Ah ! si je me souviens !

La neige étant fondante, j'avais relevé le bas de mon précieux pantalon brun, et j'entamai la première danse, sous cette forme, de genre *cockney*, admise aujourd'hui, mais simplement ridicule alors. Mes amis riaient à s'en tordre les côtes de me voir ainsi remonté du bas de mon pantalon. Le plus joli de la chose, c'est que je ne m'en doutais pas le moins du monde. Autant qu'il m'en souvient, c'était un lancier que nous dansions, et j'avais à mon bras une jeune fille pâle, d'un teint mat, aux traits admirablement réguliers, aux dents perlées et volontiers croquantes de cœurs, ayant dans les yeux des avenues profondes, ombrées, vers des régions troublantes, une jeune fille que l'on venait de me présenter. C'est presque la nommer en vous disant que *Françoise* a fait le portrait de sa fille, d'une pointe de son crayon éclectique, dans le dernier numéro de la REVUE, et que ce portrait-là répond de bien près, pour moi, aux traits de sa mère qui accepta ma main, pour la danse, à mon premier bal, il y a plus de trente ans.

Certes, elle avait bien vu le défaut de ma toilette ; elle avait également observé mon embarras, mes maladresses, mes inquiétudes ; elle avait compris qu'on voulait dompter en moi *le cheval sauvage*, et vraiment, au cours des croisements de la danse, plongeant mes yeux aigus dans ses yeux profonds, il me semblait y rencontrer des sympathies, de la curiosité, avec certaines vibrations physiques, comme un battement d'ailes, le brassement d'un germe.

Et sous l'effet de cette émotion, je passai l'admirable jeune fille, dont le regard souligné d'un segment bronzé m'attirait comme attire l'abîme, à un beau jeune homme, admirablement mis, dont le pantalon tombant en tromblon sur une botte vernie, suivant la mode du temps, jurait avec le mien relevé d'un pli traître à ma vanité, et pendant qu'ils se perdaient enlacés dans les girations de la danse, mes amis chantaient autour de moi :

Rabattez donc
Ce pantalon,...

puis m'entraînaient dans une pièce voisine pour jouir à souhait de ma honte. La fureur du paon regardant ses pieds hideux est à peine comparable à la mienne quand je me vis ainsi étriqué, ridicule aux yeux

de si jolies femmes, salué des rires et des quolibets à mon premier pas dans le monde où j'avais été poussé malgré moi. J'allais quitter la maison en jurant de ne jamais y remettre les pieds, lorsque Madame Giard, souriante, vint nous prier d'accompagner ces dames au réveillon, pour le tirage du gâteau des Rois. Ma colère se rabattit sur ma vanité, comme je venais de rabattre mon pantalon sur ma botte. A une heure de là, j'avais noyé ma mésaventure, et je voyais tout en beau, en perles, diamants, rubis, topazes, à travers une coupe remplie d'un vin généreux.

Madame Giard dépassait de quelques années la quarantaine. Sous un embonpoint trop prononcé, on distinguait des traits réguliers et fins, une bouche si petite qu'une cerise pouvait à peine y trouver place, des yeux chatoyants de tendresse et de bonté, qui l'avaient fait briller parmi les belles de son temps. Elle était née à Saint-Charles, dans cette vallée de la rivière Chambly, réputée le parterre du Canada, dont les femmes, par leur beauté, méritaient d'être les fleurs. Son père, M. Drolet, riche marchand de l'endroit, frayait avec les seigneurs et la haute bourgeoisie. La vie grasse qu'ils menaient ! Que de fêtes, de pique-niques, de nopces, de festins, de bals ! Que de fortunes ont fondu dans cet affolement de plaisirs ! Tout cela a passé comme un rêve. Où sont-ils les de Rouville, les Debartch, les de Saint-Ours, les Cartier, les Monk, les Drummond, les Lafontaine, les Daigle, les Giard, les Drolet, les Larocque, les de Grobois, les Allard, les Ménard, les Campbell et tant d'autres dont les noms m'échappent, dont les équipages faisaient procession d'un village à l'autre, dont le passage jetait comme un éclair aux yeux des habitants éblouis ? Passés, disparus comme un nuage, comme un ouragan, comme une chasse-galerie. Il en reste quelques-uns, dispersés çà et là, qui font honneur aux beaux noms qu'ils portent, mais que de tombes autour de rares berceaux !

Madame Giard se plaisait à rappeler ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Elle avait une voix douce et lente, mais son langage était si clair, si pur, qu'on ne se lassait pas de l'entendre. Elle se rappelait vivement la tourmente de 1837 qui a ravagé si profondément la vallée du Richelieu. Tous les chefs patriotes étaient de ses connaissances. Elle avait connu Cartier sur les bancs de l'école, ce qui ne l'empêchait pas de ne mentionner son nom qu'en le faisant précéder du qualificatif *monsieur*. C'était Monsieur Cartier, et il est resté monsieur pour elle, nonobstant son titre d'honorable, nonobstant son titre de Sir.

C'était du même ton de voix qu'elle nous racontait la mort foudroyante du colonel de Salaberry arrivée à Chambly, au milieu d'un bal, à ses côtés, lorsqu'elle était en place et dansait avec lui. Un courrier est expédié de suite à Montréal pour y chercher le docteur Robert Nelson. Quand le docteur arriva, sur le jour, le vainqueur de Chateauguay

avait succombé, était vaincu à son tour. D'autres familles, en grand nombre même, ouvraient leurs portes hospitalières à notre groupe de jeunes gens, et nous nous rendions avec plaisir à leur invitation. Car les lieux d'amusement étaient rares alors à Montréal. Nous avions pour boulevard la double équerre formée de la rue Notre-Dame Est, de la Place d'Armes et de la grande rue Saint-Jacques, rendez-vous quotidien de la jeunesse des deux sexes, où les yeux assassins tiraient à brûle-pourpoint sur les cœurs. Pas de squares, pas de parcs, pas de clubs, de bazars, pas de théâtres. Quelques soirées littéraires avaient lieu d'ici de là au Cabinet de Lecture, à l'Institut Canadien-français ; on fuyait l'Institut Canadien sous le coup des foudres de l'Eglise.

De ces petites réunions dansantes sont sortis plus d'un mariage heureux.

Nonobstant la suspension d'hostilités entre les partis politiques occupés à élaborer le projet de notre confédération, la division des guelfes et des gibelins persistait quand même, non seulement en public, dans la presse, en société, mais jusqu'au salon, jusqu'au foyer. Rarement une famille bleue invitait un jeune homme rouge, et rarement aussi une famille rouge invitait un jeune homme bleu. Il se rencontrait bien parfois un Roméo et une Juliette, mais ils n'apparaissaient que comme un rayon dans l'ombre uniforme du tableau, ou simplement comme trompe-l'œil. Pour préciser ce fait, il suffit de citer quelques noms des familles chez qui notre groupe conservateur fréquentait généralement. C'étaient les familles Ouimet, Renaud, Beaudry, Hudon, Benoit, Marchand, Sancerres, Giroux, Leclère (Mlles Poirier et Frenière), Daigle, McNaughton, Drolet, Giroux, Fournier, Munroe (Dr), Papineau, Globensky, Labelle, Smith, Rolland, Parent, toutes passées à l'indigo le plus pur. Et presque invariablement nous restions dans ce cercle partisan sans même songer à en sortir, pendant que, de leur côté, les familles libérales en faisaient autant. Je fais ces observations, en passant, dans un temps où il reste beaucoup de gens qui pourraient en contester l'exactitude, car autrement, du train que prennent les évènements, on ne voudrait plus y croire, dans trente ans, lorsque tous les témoins de ces divisions intimes auront disparu.

Au reçu de ma nomination, je me rendis d'un pied leste au Château, où, en l'absence du surintendant, M. Giard me fit le plus chaud accueil et s'empressa de me présenter à mes nouveaux compagnons de travail Le personnel était assez restreint. Outre M. Chauveau et M. Giard, il se composait de Monsieur J. Phelan, assistant rédacteur du *Journal of Education ;* de Monsieur Lusignan, comptable ; J. B. Lenoir, archiviste ; J. B. Marcoux, commis préposé aux écritures ; Monsieur Lappare, garde-magasin ; Monsieur Paul Blouin, concierge, et M. D. Forget, messager, tous gens de bonne figure, quelques-uns même fort

distingués, que je n'avais cependant pas rencontrés auparavant, quoique je fusse un habitué assidu de la rue Notre-Dame et de la rue Saint-Jacques, les plus fréquentées de la ville, surtout après quatre heures. La connaissance faite, M. Giard me conduisit à la bibliothèque, m'installa à mon bureau, m'en donna les clefs en me disant : "Vous êtes chez vous, vous trouverez tout dans l'ordre où votre prédécesseur a laissé les affaires que vous aurez à continuer d'après les instructions de M. Chauveau, bien entendu. Que la tâche vous soit légère ; au revoir." Et il s'éloigna en se frottant les mains d'un air vraiment satisfait.

Mon premier soin fut de reluquer la bibliothèque qui recouvrait les deux murs de côté et celui du fond de la vaste pièce, désignée particulièrement sous le nom de bibliothèque, quoiqu'il y eut des armoires vitrées remplies de livres dans la chambre voisine, dite salle du conseil, et trois étagères bien garnies d'auteurs favoris, dans le bureau de M. Chauveau. Cette pièce était divisée en trois, par deux immenses étagères fixées à fer et à clou, à double face, entre parquet et plafond, prenant lumière par deux fenêtres ouvertes au sud-ouest, et y formant trois subdivisions occupées la première par M. Lenoir, la seconde par M. Marcoux, et la troisième par moi. Ces massives étagères donnaient asile aux revues solidement reliées, sur leurs tablettes d'en haut, pendant que les journaux, aux larges flancs, logeaient dans leur soubassement. Les rayons d'une bibliothèque attirent et éblouissent comme les rayons du soleil. M'étant approché de cette superbe collection, je fus bientôt ébloui par la finesse du choix des auteurs dans les branches des sciences, des études sociales et de la littérature, le tout dans un ordre catégoriquement raisonné, d'une étonnante perfection. En faisant cette inspection, à la volée, je demandai à M. Lenoir s'il existait un catalogue de la bibliothèque.

— Non, monsieur, il n'en existe pas. A diverses reprises, mon cousin, Joseph Lenoir, le poète, le premier titulaire de l'emploi que vous occupez, essaya d'en préparer un, mais il y renonça autant de fois, les méthodes suivies dans nos bibliothèques publiques n'étant pas de son goût, et désespérant d'en trouver une meilleure. Après lui, M. Béchard y travailla à son tour, mais il était peu entreprenant, et le classement de sept à huit mille volumes lui paraissait une tentative gigantesque, au-dessus de ses forces et de son courage. Arrivé au pied de la masse d'ouvrage qu'il lui fallait abattre, il mit sa plume et son crayon en croix, les recouvrit d'attermoiements, de moyens évasifs, de fins prétextes, et s'endormit dessus.

— Vous avez des abonnés, n'est-ce pas ?

— Un nombre assez restreint : des amis, des parents de M. Chau-

veau, du Dr Giard, des employés, par accident des écrivains, des auteurs, des chercheurs des *vieux pays* ou des Etats-Unis.

— Vous répondez à tout le monde ?

— Autant que nous le pouvons : si nous sommes *à quia*, nous allons consulter M. Chauveau, et, d'après le titre du livre, il nous indique, de son bureau, la rangée qu'il occupe, sa distance d'un support, la qualité et la couleur de sa reliure, et sur ces indications, nous sommes toujours assurés de mettre la main dessus.

— Alors, M. Chauveau est le catalogue vivant de cette bibliothèque ?

— C'est à peu près cela, et vous en aurez l'expérience avant qu'il soit longtemps.

— De sorte que s'il s'absentait, s'il avait une longue maladie, s'il disparaissait, l'ombre et la nuit descendraient sur ces auteurs destinés à répandre la lumière autour d'eux. Et c'est la seule bibliothèque ainsi rayonnante que nous ayons à Montréal ?

— Cela m'est étranger, me répondit le brave homme — en ayant l'air d'ajouter dans un bon regard — ne m'en demandez pas tant, une fois mes dossiers faits et portés aux registres, je ne me mêle de rien, ici.

M. Marcoux, qui s'était avancé vers nous, en nous entendant causer d'affaires de bureau auxquelles il était naturellement participant, vida la question en disant : " D'après les essais que j'ai vus tenter, il faut renoncer au catalogue imprimé, et le remplacer tout droit par une seconde édition du catalogue vivant. En l'absence de l'un, il restera l'autre."

De ce moment, mon programme fut aussi vivement tracé que simple : au lieu d'imprimer le catalogue sur papier, je devais l'imprimer dans ma mémoire, et c'est ce que je fis.

— Vous fumez, M. Montpetit, me demanda M. Lenoir, en me laissant voir des dents ébréchées par l'usage de la pipe et noircies par la nicotine.

— Je suis fumeur à ce point que je fume même la pipe.

— Nous le sommes davantage puisque nous ne fumons que la pipe.

Et sur leur invitation, je passai avec eux dans le pavillon en brique, dont la démolition m'a donné, l'autre jour, l'idée de publier ces articles, dont je poursuis la rédaction sans souci des tuiles arrachées à notre édifice politique, que l'ouragan fait tournoyer comme un vol de corbeaux sinistres au-dessus de nos têtes.

Auriez-vous observé que le petit nuage ouaté ou la spirale bleuâtre qui s'échappe du fourneau d'une pipe, à notre souffle, délie les langues engourdies, enhardit l'esprit, pousse aux confidences, comme la fumée

du canon donne du courage au soldat sur le champ de bataille, comme la voilette rend plus terrible le regard assassin des belles ?

A peine avions-nous tiré trois ou quatre *touches* que nos deux interlocuteurs me firent part du nombre des concurrents — soixante-deux, je crois — contre lesquels j'avais eu à lutter, des obstacles qu'on avait jetés sur mes pas, des préventions suscitées dans l'esprit de M. Chauveau, des préventions dont on avait surpris sa bonne foi, de leur étonnement à mon arrivée ; puis, passant du même souffle à leur propre position, ils exposèrent longuement leurs misères, l'insuffisance de leur salaire, pour Marcoux surtout, père d'une famille nombreuse et qui ne touchait que cinq cents piastres par année. M. Lenoir avait une maison à lui entourée d'un jardin potager qui lui donnait ses légumes, il n'avait qu'un enfant, son traitement était plus élevé, et, toutefois, il se plaignait, lui aussi, de se trouver dans la gêne, de ce que les employés des autres bureaux du gouvernement avaient des augmentations de traitement de temps à autre, pendant qu'eux restaient au même point, immobiles comme des statues sur le chemin de la fortune. "Nos besoins augmentent, nos ressources restent les mêmes," disait M. Lenoir, "ce n'est pas raisonnable."

— Mais vos autres collègues sont-ils plus convenablement partagés ?

— Ils sont traités absolument comme nous. M. Chauveau lui-même ne songe pas à améliorer sa position pécuniaire, quoiqu'il mette difficilement les deux bouts ensemble, chaque année. M. Giard a des goûts modérés, une famille plus brillante par l'esprit que par le luxe des toilettes, ce qui lui permet de vivre comme un coq en pâte, avec son modeste traitement. M. de Lusignan, notre comptable, a des biens de famille, il travaille ici en amateur, l'argent qu'il reçoit du gouvernement passe à la banque le même jour. Un seul parmi nous a su faire des économies, grâce à une position exceptionnelle, c'est M. Paul Blouin, le concierge. Sa femme est matrone à l'Ecole normale, où la famille, mari, femme et deux petits enfants ont *gratis* le logement, la nourriture, le service domestique et ce qui s'en suit. "Quant à nous, M. Phelan, M. Lappare, M. Lenoir et moi," disait M. Marcoux, "nous représentons la misère en habit noir : depuis plus de deux ans je n'ai pu donner une robe neuve à ma femme ; cet habit que vous voyez date de sept ans, j'ai soin de l'ôter en entrant à la maison, de crainte de l'user. C'est un bonheur que je n'engraisse pas, grâce à une frugalité forcée, car je n'aurais pas les moyens de m'en acheter un autre. J'ôte même mon pantalon pour descendre scier mon bois à la cave, car si j'allais le déchirer il me faudrait m'offrir pour scier du bois sur la place afin de gagner de quoi le remplacer. M. Béchard, votre prédécesseur, est parti chargé de dettes et désespérant d'avoir jamais

d'avancement, soit pécuniaire, soit de position. Si la vie est douce, ici, elle est loin d'être dorée."

En écoutant les doléances de mes deux compagnons, je les examinais à la sourdine. Lenoir n'était rien moins que bel homme : des rhumatismes l'avaient courbé, il marchait péniblement appuyé sur sa canne, la picotte avait bouchardé ses traits, en y respectant, toutefois, la bonté dans le regard, la tendresse dans le sourire, qu'il retrempait tous les jours sur les lèvres de son enfant, la franchise dans la physionomie, qui le faisaient aimer de tous les braves gens du milieu où il vivait. Il pouvait toucher à la quarantaine. Il s'était marié vieux garçon avec une toute jeune fille, que la consomption emporta de bonne heure, le laissant entre une tombe et un berceau, le berceau de sa fille Marguerite, qui a ainsi fleuri sous ses pleurs.

Au physique, Marcoux présentait un contraste frappant avec Lenoir, au premier aspect, tant ses traits étaient réguliers, sa taille svelte, ses formes justement proportionnées, ses manières aisées, son geste expressif. Pour ce qui est des qualités de l'âme et du cœur, elles étaient égales chez les deux, à l'envi meilleures chez l'un que chez l'autre.

M. J.-B. Marcoux était le fils d'un cultivateur à l'aise, de Saint-Charles de Bellechasse. Au sortir de ses études classiques, il mit le nez à la fenêtre donnant sur le monde, et ne trouvant pas la branche désirée au proche, pour s'y laisser choir et y poser sa griffe, avant de se risquer dans l'immensité des airs, il revint au collège, il se blottit dans le nid. Il prit la soutane, mais il la quitta bientôt.

Le malheureux ! Lorsque je l'ai connu, il était déjà penché sur un abîme de quatre enfants creusé par six années de mariage à peine. Et quand on regardait la femme et l'homme — à qui le plus beau des deux — on ne songeait plus qu'à prier pour eux sur le bord de l'abîme même. Dire que je n'ai pas su profiter de la leçon ! mais la miséricorde de Dieu est grande ; qu'il ait pitié de moi !

A.-N. MONTPETIT.

(*A suivre*)

ROSE

NOUVELLE

Jean venait de terminer, pour la dixième fois peut-être, la lecture qu'il faisait à Rose, son amie d'enfance, de *La Case de l'Oncle Tom*, cette histoire émouvante qui eut dans son temps un retentissement universel, une influence considérable sur les événements d'Amérique.

Ce tableau fidèle d'un état social abominable arrachait aux deux jeunes gens, avec un soupir de compassion, ce cri naïf de cœurs généreux : "Pauvre Tom !"

Les yeux fixes, dans le vague, partis en esprit vers ces pays du Sud, où des lois féroces soumettaient de malheureux esclaves au brutal caprice de maîtres cruels, Rose et Jean erraient à travers ces plantations meurtrières, où un soleil de feu brûlait la peau, desséchait les chairs des pauvres noirs, déjà meurtries et lacérées par le fouet sanglant du tyran.

On était en 1861 et l'écho affaibli des premiers coups de canon tirés pour la délivrance des esclaves d'Amérique, était parvenu jusqu'au paisible village de H..., où nous trouvons Rose et Jean, assis, par un beau soir d'été, au seuil d'une pauvre ferme qui mirait sa riante façade, blanchie à la chaux, dans les flots azurés d'un de ces lacs si pittoresques dont sont parsemés les Cantons de l'Est de la province de Québec.

La guerre fratricide servait alors de sujet banal aux conversations, et, comme toujours, les opinions étaient partagées.

Les plus zélés Sudistes, cependant, n'osaient guère dépasser une certaine limite et avouaient, avec empressement même, l'existence

d'abus criants qui devaient disparaître ; mais il fallait procéder à l'affranchissement des esclaves progressivement, lentement.

Il y avait, disaient-ils, danger pour la société à donner subitement la liberté à près de quatre millions de nègres ignorants, stupides, pervers et vicieux.

Il y avait injustice à spolier les planteurs, d'un trait de plume, sans compensation, d'ouvriers achetés fort cher, sans accorder un délai suffisant pour faire face aux besoins que créerait inévitablement le nouvel état de choses.

Les Nordistes, au contraire, puisant dans *La case de l'Oncle Tom* leur unique argument, proclamaient bien haut que rien ne devait empêcher la suppression d'un régime aussi abominable, d'une institution aussi honteuse, qui était comme un hideux ulcère aux flancs de la libre Amérique.

Ils affirmaient que mieux valait la ruine des plantations de l'univers entier que la continuation, ne fut-ce qu'un seul jour, qu'une seule heure, de cette atrocité qui criait vengeance au ciel.

Jean, abolitionniste convaincu, enthousiaste, avait embrassé la cause des esclaves nègres avec toute l'ardeur d'un grand cœur, à vingt ans.

Le livre de Mme Beecher Stowe était la lecture favorite des deux jeunes gens, et l'angoisse serrait la gorge de Jean, son cœur battait plus vite, sa voix râlait d'indignation contenue, quand il arrivait aux poignantes descriptions des mauvais traitements infligés aux misérables noirs.

Rose, de son côté, adorait ces heures émouvantes et douloureusement délicieuses où son ami lui faisait la lecture de l'histoire favorite, qui ne fatiguait jamais.

Il lui eut, cependant, été difficile de dire qui elle aimait mieux, du livre ou du lecteur.

La voix du jeune homme résonnait à son oreille comme une suave mélodie, qui lui remuait l'âme jusque dans ses plus intimes replis. Elle se surprenait alors à oublier l'Oncle Tom, Eva, Legree, les pauvres nègres du dramatique récit, pour ne songer qu'à Jean, qu'elle aimait et dont au fond du cœur elle désirait ardemment être aimée.

Soit indifférence, soit timidité, son compagnon restait pour elle l'ami d'enfance, ami bon, attentif, dévoué, dont les sentiments allaient jusqu'à l'adoration, mais dont les lèvres n'avaient pas encore laissé échapper le moindre mot d'amour.

Ce soir-là, donc, les deux jeunes gens songeaient, muets et immobiles, comme en extase.

Rose, la première, rompit le silence :

— A quoi pensez-vous si sérieusement, Jean, mon ami ?

— Je pense, Rose... Je pense à ces malheureux frères noirs qui souffrent le martyre là-bas, dans les plantations du Sud... Je pense qu'il faut détruire cette institution infernale qui s'appelle *esclavage...* Je pense que tout homme de cœur devrait prendre les armes et courir sus à ces bêtes féroces qui amassent des fortunes dans le sang des nègres et torturent ces infortunés avec mille fois moins de scrupule que s'il s'agissait d'un cheval, d'un âne ou d'un stupide bœuf ! Je pense... Je pense... que je suis un lâche, presque aussi coupable que les bourreaux d'esclaves eux-mêmes, de rester ici indifférent, impassible, comme si quatre millions de frères ne hurlaient pas sous le fouet de maîtres sanguinaires ! Enfin, Rose, je pense... que je voudrais... que je devrais partir, m'enrôler parmi les volontaires, dont les légions se forment à la voix de Lincoln !... Mais... je rougis presque en l'avouant... je ne puis me décider à vous quitter !... J'ai vécu près de vous depuis l'enfance ! Je suis si habitué à vous rencontrer tous les jours, mon cœur est si occupé de vous, qu'il me manquerait quelque chose de moi-même si je vous perdais, et, cependant, il y a une voix en moi qui me crie : Partez ! Partez !

— Vous voulez partir, Jean ! affronter les privations de la vie des camps, la mort peut-être sur le champ de bataille ! Notre séparation sera pour moi horriblement cruelle, mais je suis si fière de vous, de la noblesse, de l'élévation de vos sentiments, je vous aime tant ainsi : intrépide, chevaleresque, vraiment français, que je n'ai pas le courage de vous dire : Restez !

— Rose, mon amie, vous m'aimez et vous me le dites ! Serait-il possible que vous, la plus belle, la meilleure entre toutes, donniez votre cœur à un pauvre garçon comme moi ? Ah ! Rose, ne dites pas que je vous ai mal comprise ! Répétez encore ce mot si doux, échappé à vos lèvres, qui me donne le courage d'avouer que depuis longtemps, moi aussi je vous aime, je vous adore en silence, de toutes les forces de mon âme, sans espoir, sans oser articuler un mot de tendresse ! Vous m'aimez, Rose, et vous m'encouragez à partir ! Nos idées du devoir se rencontrent ! Je ne faillirai pas au mien !

Et Rose, rougissant de plaisir et de fierté, simplement, en héroïque fille qu'elle était, tendait la main à son camarade d'enfance en disant :

— Non, Jean, tu n'as pas mal compris ! Mes lèvres ont trahi le secret de mon cœur : je t'aime, je t'admire, et jamais je n'aimerai que toi ! Pars, Jean, que Dieu te protège dans les dangers, te ramène sain et sauf près de moi, et ce jour-là je serai ta femme. Adieu, mon fiancé ! Combats vaillamment pour le triomphe de la cause sacrée de l'humanité, et dans les dangers, dans les souffrances, songe que ma pensée, mon cœur, mon âme sont toujours près de toi !

Jean, ému jusqu'aux larmes, restait muet. Sa bouche manquait de paroles pour exprimer les sentiments dont son cœur débordait. Cet immense bonheur lui venait si inopinément qu'il se croyait transporté en rêve dans ce monde meilleur, où les anges causent avec les âmes des humains et les consolent des souffrances de la misérable vie d'ici-bas.

Puis, comme se réveillant de cette ineffable extase :

— Rose, s'écriait-il ! Ma Rose adorée ! Merci, mille fois merci de cette délicieuse, de cette céleste parole ! Permets que je te serre sur mon cœur, que je te donne le baiser des fiançailles, et je partirai emportant le paradis dans mon âme, pour revenir après la victoire, digne de ton amour, réclamer cette main que tu viens de me promettre.

Et les deux jeunes gens tombaient dans les bras l'un de l'autre où ils restaient se contemplant, échangeant vingt fois le baiser des fiançailles, heureux, se disant adieu, au revoir, et ne pouvant se quitter.

Enfin, Rose, d'un brusque mouvement, s'échappait à l'étreinte de son fiancé et avec une dernière poignée de main, un baiser jeté du bout des doigts, un adieu ému, se sauvait dans la maison.

*
* *

Le lendemain, Jean partait, non sans avoir d'abord rôdé longtemps autour de la demeure de sa jolie fiancée, dans l'espoir de l'apercevoir, de lui dire un dernier adieu, de lui serrer une dernière fois la main. Mais Rose savait que cette entrevue serait au-dessus de ses forces, et quoiqu'elle devinât son fiancé à deux pas d'elle, qu'elle sentît son cœur battre plus vite et plus fort sous l'effet magique de cette présence, elle était restée cachée, évitant la tristesse du moment de la séparation.

Le bruit des pas de Jean s'étant lentement éteint, prosternée à genoux devant son crucifix, elle avait ardemment prié le Dieu des armées de protéger son fiancé et de le lui ramener sain et sauf après la victoire, car, dans sa foi robuste, la victoire ne pouvait manquer à la bonne cause.

*
* *

Jean et Rose étaient nés au village de H..., où leurs parents pauvres ouvriers, habitaient de misérables cabanes de bois rond, voisines l'une de l'autre.

Jean était resté orphelin à un âge où il n'avait encore pu apprendre à aimer, ni même à connaître ses père et mère.

Pierre Grégoire, son père, était mort accidentellement, tandis qu'il bûchait dans la forêt voisine, écrasé par la chute d'un arbre qui avait réduit son corps en une hideuse bouillie.

Marthe, sa femme, mal préparée à la fatale nouvelle, soudainement frappée de folie à la vue du cadavre horriblement défiguré, mourait bientôt après, et la terre sur la tombe de Pierre était à peine sèche quand la cloche paroissiale sonnait le glas funèbre qui laissait Jean seul au monde.

Les pauvres ont des trésors inépuisables de générosité, et Jeanne Simonet, la voisine, avait pris petit Jean sous son toit, disant avec une sublime simplicité que là où il y avait à manger pour deux il y en aurait bien aussi pour trois. — On ferait les bouchées plus petites ! — Et puis il était si beau ce petit Jean avec ses grands yeux bleus, rêveurs déjà, et si profonds qu'on y puisait comme une attraction irrésistible.

Jacques Simonet était un de ces ouvriers que, jeune encore, des mécomptes et des échecs successifs avaient aigri, irrité et finalement poussé dans la voie du découragement.

Laborieux d'abord et intelligent, Jacques avait vaillamment lutté pour rompre le charme malfaisant qui le poursuivait, mais le noir guignon s'acharnait sur lui et rien de ce qu'il entreprenait ne réussissant, il avait pris son recours vers la boisson, cette consolatrice qui ne console personne, cette amie fallacieuse qui précipite la ruine. Sans être un ivrogne de profession, il lui arrivait fréquemment, sous prétexte de noyer son chagrin, de laisser au fond du verre sa raison et son cœur et d'oublier ce qu'il devait à Jeanne, la bonne et courageuse compagne de sa vie. Jamais il ne l'avait maltraitée, mais souvent il la privait du nécessaire. Ces privations, jointes à un travail trop dur, que la pauvre âme s'imposait pour nouer les deux bouts, avait prématurément ruiné une constitution débile de nature.

Jeanne, quoique mariée depuis plusieurs années, n'avait pas d'enfants quand elle adoptait petit Jean. Il lui tiendrait lieu de l'enfant tant désiré, de cet enfant que, même manquant, elle aimait de cet amour passionné de mère fait d'un insatiable besoin de donner des caresses, de se dévouer.

Jacques n'avait rien trouvé à redire à la fantaisie d'adoption de sa femme, il traitait même petit Jean avec une certaine tendresse compatissante et tout allait assez bien dans le ménage Simonet, quand Jeanne ressentit les premiers avertissements de la maternité.

Une immense joie inonda son âme. Elle espérait que le petit être auquel elle allait donner le jour ramènerait Jacques dans la bonne voie, lui rendrait le courage, en ferait un homme nouveau. Mais sa santé périclitait et les voisins s'alarmaient en constatant le dépérissement qui frappait la pauvre chère femme.

Enfin, le terme de la délivrance arrivé, Jeanna achetait au prix de sa propre mort la vie de Rose, et le dernier souffle s'échappait de sa poitrine dans le premier baiser qu'elle déposait sur le front de la chétive petite créature.

Dans cet effondrement de tout, Jacques perdit complètement la tête et abandonna les deux orphelins à leur triste sort.

Le curé, un saint prêtre, se chargea de Jean et le cousin Jérôme Simonet adopta la petite Rose.

Jean grandit au presbytère, s'y préparant au sacerdoce par l'étude du latin et du grec, non sans faire des visites quotidiennes à la ferme de Jérôme, où il voyait sa petite sœur Rose qui, en croissant, devenait un miracle de sagesse, de douceur et de beauté.

Au moment où commence notre histoire, le jeune homme venait de terminer ses études et était indécis sur le parti à prendre.

L'admiration pour les grandes choses, le besoin de sacrifice et de dévouement, dont son précepteur lui avait donné de nombreux exemples, le poussaient vers la prêtrise. L'affection pour Rose, qui, lentement, avait pris dans son cœur des proportions telles qu'elle le dominait tout entier, l'éloignait au contraire de l'état ecclésiastique et sa vocation se déclarait subitement dans un instinctif élan d'enthousiasme.

Rose, de son côté, s'était développée en une des plus gracieuses, des plus jolies filles qu'on put imaginer. Quoique vivant dans l'abject milieu de Jérôme Simonet, type accompli de ladre campagnard, elle avait grandi pour être aussi admirable par ses qualités morales que captivante de beauté.

Jérôme ne manquait pas une occasion de faire sonner bien haut le sacrifice qu'il s'était imposé en adoptant Rose, mais ce qu'il ne disait pas, le vilain gueux, c'est que chaque fois qu'il rencontrait Jacques, sous l'influence du *whiskey*, il en profitait pour lui arracher quelques sous, et le plus possible, sous prétexte que Rose manquait de chaussures, de linge ou d'autres choses indispensables. Invariablement, Jacques, qui au fond avait bon cœur, vidait sa bourse dans la main de Jérôme et parfois le pécule s'élevait à plusieurs dollars, qui tout aussi invariablement prenaient le chemin du gousset de Jérôme, d'où ils ne sortaient plus. Rentré chez lui, il ne manquait pas de raconter sa rencontre dans des termes à inspirer à la pauvre fille des sentiments de répugnance pour son père.

— Oui, je l'ai rencontré, ton ivrogne de père. Il avait les jambes molles. Il *tricolait,* il était *en fête* que c'en était dégoûtant ! Puisqu'il buvait c'est qu'il avait de l'argent, je lui ai demandé quelques sous pour t'acheter du *butin !* Ah ! bien oui ! Il y a du danger qu'il songe à l'entretien de sa fille, le misérable ivrogne ! Il aime mieux boire son

argent, le sale égoïste ! C'est le père Jérôme qui doit élever, habiller, nourrir et instruire les enfants de ce grand lâche-là ! Ce n'est pas pour te reprocher, ma petite Rose, que je dis cela. Il t'aime mieux que ton papa, le père Jérôme, et tant qu'il y aura un morceau de pain, il y en aura la grosse part pour ma Rosinette chérie ! Viens m'embrasser, ma mignonne, viens, on t'aime bien dans cette maison !

Et Rose, qui semblait comprendre d'instinct que l'astucieux Harpagon mentait et jouait une infâme comédie, s'approchait avec répugnance, subissait ses odieuses embrassades, comme à regret, puis se sauvait à toutes jambes.

La femme Jérôme, digne de son époux et jalouse de la supériorité éclatante de sa fille d'adoption, profitait de ces petites scènes pour imposer de nouvelles corvées à la pauvre Rose, redoubler de dureté à son égard et jouir de la peine et de la souffrance de l'orpheline.

Bref, la fille d'adoption était réduite au rôle de servante qu'on ne paye qu'en reproches, qu'on n'habille que de la défroque des divers membres de la famille, qu'on ne nourrit que des reliefs de la table et à qui, dès un âge fort tendre, incombait la charge de soigner les enfants Jérôme, traire les vaches, raccommoder les hardes, rentrer le bois, faire les lavages et tous autres travaux durs du ménage.

Dire les souffrances de Rose, dont la nature délicate et aimante se révoltait à toute heure, dans ce milieu, serait impossible.

Son cœur avait un immense besoin d'affection et c'était de l'envie, du mépris, presque de l'aversion, qui lui tombait en partage.

Elle se sentait un attrait inné pour les occupations délicates, les travaux de l'esprit, et c'étaient les besognes grossières, répugnantes qu'on lui imposait.

Aussi voyait-elle venir avec bonheur les charmantes soirées qui lui ramenaient régulièrement son ami Jean, le seul être au monde qui eût une bonne parole pour elle, qui l'aimât sincèrement et la comprît.

Et Rose avait aimé Jean avec toute la fougue d'un grand cœur qui possédait d'inépuisables trésors d'affection et n'avait que lui à qui les dispenser.

***

Le départ de Jean avait été très diversement commenté.

Les uns disaient que, violemment épris de Rose et dédaigné par elle, le dépit amoureux l'avait poussé à cette sotte extrémité. D'autres, tout en admettant sa flamme pour Rose, pensaient que l'opposition à leur union venait de Jérôme seul. D'autres encore, prêtant au jeune homme des vues basses et viles, affirmaient qu'il s'était enrôlé pour toucher la prime d'engagement et déserter ensuite ; qu'on le verrait

revenir sous peu avec son or et épouser Rose. Enfin, quelques-uns disaient que le pauvre garçon était fou, mais, à part Rose, personne ne soupçonnait même ses sentiments chevaleresques.

***

Dans les premiers temps de l'absence tout alla bien. Rose recevait régulièrement des nouvelles de son fiancé. C'étaient des lettres écrites au crayon, à la hâte, le revers de la giberne posée sur les genoux servant de pupitre. Elles n'étaient pas toujours longues, ces chères épîtres, mais elles portaient l'empreinte de l'âme de l'absent. C'était un enthousiasme que ni les privations, ni les dangers, ni les revers ne refroidissaient. Jean y parlait de la rude vie du soldat, des marches de jour, tantôt sous un soleil ardent et aveuglant qui rissolait les chairs, dans des nuages de poussière qui étranglaient hommes et bêtes ; tantôt sous la pluie battante, dans des chemins impraticables, où hommes et chevaux se débattaient dans d'effrayantes fondrières ; des étapes dans la nuit noire, où les ténèbres augmentaient encore le poids des armes et du sac, rendaient la marche incertaine et dix fois plus fatigante.

Mais du milieu de ce sombre tableau, qui attristait l'âme de Rose, s'élevait comme un rayon lumineux, un radieux soleil : l'amour de Jean, son fiancé.

Quand la jeune fille recevait une de ces précieuses missives, elle se retirait à l'écart, le soir, à l'ombre des érables séculaires qui entouraient de leur vert feuillage, comme d'une ceinture d'émeraudes, les ondes azurées du lac, et là, elle lisait et relisait ces chères lignes où Jean avait mis tout son cœur, toute son âme. Puis, assise, les mains sur les genoux, tenant l'écrit si ardemment attendu, les yeux au ciel, elle partait en esprit vers le pays où l'on se battait. Dans les nuages courant dans le ciel, elle voyait les bataillons tumultueux se ruant les uns sur les autres la baïonnette basse ; les batteries d'artillerie dans d'épaisses nuées d'une fumée sanglante vomissaient, avec le fer et le feu, la mutilation et la mort, puis accouraient, dans des tourbillons de poussière, les escadrons de cavalerie, hommes et chevaux emportés comme dans une ronde satanique. Et de ce chaotique entrechoquement semblaient s'élever les clameurs furieuses des soldats s'abordant dans la mêlée ; les cris et les hurlements des blessés; le sinistre craquement d'os foulés et brisés sous les pieds des chevaux, sous les roues des canons ; les longues et navrantes lamentations des mourants. Un nuage rouge de feu et de sang, passant alors sur cette horrible scène, glaçait les veines de Rose, secouait tout son corps d'un pénible tremblement, et la pauvre fille fermait les yeux comme pour échapper à cette terrifiante vision.

Mais alors le bruit du vent dans les arbres, le clapotement de la vague battant la grève à petits coups secs, devenaient tantôt le bruit sourd et lointain des détonations d'artillerie, tantôt le crépitement de la fusillade, tantôt le cliquetis des sabres frappant les sabres, et un cri d'angoisse s'échappait de la poitrine de Rose.

— Oh ! mon Dieu ! Qu'ai-je fait ? Pourquoi ai-je laissé partir mon fiancé ? Pourquoi ? Pourquoi ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Protégez mon Jean !

Et le nom du fiancé bien-aimé revenait sans cesse du cœur aux lèvres dans une aspiration pleine de suffocante angoisse.

***

Cependant, au bout de dix mois, une semaine se passa, puis une autre, puis une autre encore et Jean ne donnait plus signe de vie.

Rose pâlissait, maigrissait. L'angoisse était peinte sur son beau visage et cette expression douloureuse ajoutait encore au charme pénétrant de sa personne.

La courageuse jeune fille ne désespérait pas, cependant. Elle était sûre de l'affection de son ami d'enfance, il reviendrait, il serait le compagnon de sa vie, et, forte de cette conviction, fidèle à son propre cœur, elle avait catégoriquement refusé d'écouter les déclarations amoureuses du notaire et éconduit le médecin de l'endroit, jeunes gens d'avenir tous deux et qui, sérieusement épris de sa beauté, la demandaient en mariage.

Vers cette même époque un troisième prétendant se présenta en la personne d'Antoine Belleau, le marchand du village.

Ce nouvel amoureux n'était plus de la première jeunesse et jouissait d'une réputation détestable que ne rachetait nullement un physique peu favorable d'ailleurs.

On racontait de lui de nombreuses fredaines scandaleuses, on citait des jeunes filles qu'il avait séduites, on montrait du doigt des femmes qui étaient ses maîtresses ou avaient cessé de l'être.

Mais il était riche et tout le monde était devant lui chapeau bas. Il avait voulu être maire du village et malgré son indignité et son ignorance, égalées seulement par son incommensurable orgueil, il était devenu maire, juge de paix, l'homme important de l'endroit.

Parti du plus infime échelon de l'échelle sociale, il était arrivé à la richesse et à la considération.

Il est vrai qu'on citait des vingtaines de malheureux dont la dépouille, légalement mais malhonnêtement gagnée, avait servi à fonder sa fortune.

On se disait en parlant d'infortunés disparus : "En voilà encore un que Toine Belleau envoie aux États !" ou : "Il a échangé la terre paternelle contre la besace de quêteux de Toine Belleau."

Les larmes et les lamentations d'un nombre considérable de veuves et d'orphelins, spoliés par lui, souillaient cette fortune qui faisait du méprisable, de l'infâme parvenu, un parti des plus enviables.

Aussi fut-ce avec un étonnement général qu'on apprit que Rose avait catégoriquement repoussé la demande en mariage du riche *Monsieur* Belleau.

C'était à n'y pas croire!

Que s'imaginait-elle donc, cette fille de rien, aussi pauvre que prétentieuse ?

Prétendait-elle, la pimbêche, se faire épouser par le fils de la reine Victoria, ou par quelque prince régnant, venu tout exprès d'Europe à cet effet ?

On n'avait pas d'idée d'une telle aberration ! Devoir tout à la charité, jusqu'au pain quotidien, avoir pour père un ivrogne et s'imaginer qu'on pourrait choisir son mari, refuser un homme que les filles les plus huppées auraient accueilli à bras ouverts ! Vrai, c'était le renversement de toutes les idées, de toutes les traditions. C'était honteux !

*
* *

Mais Rose n'entendait pas ces critiques et ne s'en serait, du reste, guère souciée, les eût-elle entendues, ne pouvant croire qu'une femme put sacrifier son cœur à de viles considérations d'argent.

Jean était pauvre, mais vertueux et noble d'esprit et de cœur.

Monsieur Belleau était riche, mais dépravé et de sentiments bas et cupides.

Le choix ne pouvait être douteux un instant, Jean triomphait.

Cependant, le riche marchand n'avait pas renoncé à son projet.

— Elle sera ma femme légitime, avait-il dit, ou j'en ferai ma maîtresse avant six mois. Rose est légèrement rêveuse, poétique, cela ne me déplaît pas, mais cette soif d'idéal, ce sentimentalisme ne résiste pas à certains arguments dont l'omnipotent dollar est la base.

Repoussé par Rose avec persistance, il s'était entêté mais avait changé ses batteries.

Au lieu de mettre le siège devant la place, il allait ruser, la faire tomber par surprise et pour cela il mettrait Jérôme Simonet dans ses intérêts.

Connaissant les instincts cupides du bonhomme, il avait marché droit au but et lui avait dit sans détour :

— J'ai cent dollars pour toi, père Jérôme, si tu décides Rose à m'épouser.

— Cent dollars sont une belle somme, sans doute, monsieur le maire, mais notre Rose est la plus belle fille de vingt lieues à la ronde et aussi la plus sage, la plus vaillante femme de ménage des deux Canadas et des Etats !

— Prétendrais-tu, vilain avare, la vendre comme un veau ou un mouton ?

— Pardon, monsieur Belleau, mais je voulais dire... que..., sans vous offenser..., il est assez difficile de recommander... à une fille sage... comme notre Rose... un homme qui... que..., vous me comprenez.

— Oui ! oui ! Un mauvais sujet, un suppôt de Satan comme tu veux dire ! Je comprends.

— Si cet insensé de Jean cessait seulement de lui écrire... Je ne dis pas... Peut-être bien...

— Qu'à cela ne tienne, on supprime ses lettres.

— C'est cela qui sera malaisé à faire ! C'est Rose qui prend nos lettres au Bureau des Postes et nous les lit... Vous savez, monsieur le maire, on n'est pas beaucoup instruit chez nous !

— Tu lui diras que tu iras prendre les lettres toi-même, tu me les apporteras et nous supprimerons la correspondance amoureuse de cet idiot de Jean.

— C'est bien mal, ce que vous me proposez là, monsieur Belleau ! Ma conscience se révolte ! Non, malgré mon grand désir de vous être utile, de vous rendre heureux, je ne pourrais commettre une aussi vilaine action.

— Voyons, père Jérôme, trêve d'enfantillage ! Cent autres dollars, payés comptant, calmeraient-ils les alarmes de ta petite conscience ?

Malgré la violente envie de dire : oui, qui lui brûlait la langue, Jérôme restait muet, arrêté non par l'horreur de la mauvaise action proposée, mais par un nouvel accès de cupidité qui lui faisait entrevoir la possibilité d'arracher une somme plus forte à ce sensuel de Belleau.

Enfin, dans un long soupir et avec une hésitation bien jouée, il consentait :

— Il m'en coûte bien, monsieur Belleau... Vrai, comme je vous le dis ! Mais on est si pauvre, la famille est si nombreuse, que ce serait péché de refuser une si belle occasion de gagner quelqu'argent ! Je prêcherai Rose et je vous livrerai les lettres de Jean.

Le lendemain, Jérôme allait au Bureau des Postes, et, de là, chez Antoine Belleau recevoir l'argent maudit.

De ce jour Rose n'eut plus un instant de repos.

Simonet, sa femme et tous les petits Simonet s'acharnaient contre elle.

Jérôme conseillait d'épouser Belleau. — Du diable ! Quand on est pauvre on ne se montre pas si difficile ! Et, après tout, que lui reproche-t-on à M. Belleau ? D'avoir jeté ses gourmes ! D'avoir fait la noce ! Eh ! bonté de sort ! Qui ne l'avait pas fait la noce ? C'étaient précisément ces joyeux compagnons qui faisaient les meilleurs maris ! Puis il insinuait que Rose était une lourde charge !

— Non, je ne te chasserai jamais de ma maison, ma Rosinette chérie, mais te voilà d'âge à te marier. Tant qu'il y aura du pain dans la huche ta part y sera, mais une jeune fille doit songer à son avenir. Les temps sont durs ! On est pauvre ! Bien pauvre ! Cela coûte cher de garder une grande fille, comme toi, à rien faire !

Le misérable semblait oublier que Rose seule travaillait dans la maison et, quoique péniblement affectée de cette injustice, elle ne répondait rien.

Jérôme étant sorti, sa femme interpellait sa fille d'adoption :

— Tu sais, ma fille, Jérôme a beau faire le généreux, il a trop bon cœur, mais moi qui vois mieux combien tu nous coûtes, je te le dis franchement : *tu es en conscience* si tu ne maries pas Monsieur Belleau et ne nous délivres pas du fardeau de ton entretien. Je n'irai pas à l'encontre des idées de Jérôme, ni n'essaierai-je de te faire renvoyer, mais si tu veux rester avec nous, il faut travailler davantage, cesser d'aller le soir rêver sous les arbres.

Rose recevait ces insultantes et injustes apostrophes le cœur serré par l'angoisse, et se soumettait à toutes les nouvelles et pénibles corvées.

Puis venait le tour des jeunes Simonet qui ne gardaient aucune mesure dans leurs attaques.

— Bonjour, Mademoiselle la Princesse ! Avez-vous des nouvelles de votre prince ? Quand donc vous envoie-t-il de l'argent, votre prince, pour vous acheter des chemises et des bas ? Maman est *tannée* de vous en acheter ! Et mille autres grossièretés du même genre.

Bref, pour Rose cette maison était devenue un enfer.

Et Jean qui n'écrivait toujours pas !

Elle se prenait parfois à craindre que son bien-aimé ne fut mort sur le champ de bataille. L'idée lui venait alors que peut-être elle était réellement coupable en repoussant Belleau. Avait-elle seulement le droit d'avoir du cœur ? Ne devait-elle pas tout au cousin Simonet ? Elle avait travaillé comme une servante ! Mais le cousin l'avait envoyée à l'école, l'avait nourrie, l'avait traitée comme sa propre fille ! Puis, il était si pauvre, le père Jérôme, que tous ces sacrifices devaient lui peser lourdement.

Mais non ! Son cœur était son seul bien ! Elle travaillerait, jeûnerait, veillerait, s'épuiserait à la tâche, s'il le fallait, mais elle serait fidèle à Jean !

***

Jérôme Simonet retirait les lettres de Jean et les communiquait à Belleau, suivant leur odieuse convention. Mais, après avoir reçu les premiers cent dollars, prix de son infamie, il s'était dit qu'il serait bien naïf de servir ce sale lovelace à si bon marché, d'autant plus qu'il devenait peu probable qu'il gagnerait les cent autres dollars et déciderait Rose à épouser jamais le riche marchand.

Dès la seconde épître il jouait le remords.

— Ce n'était pas bien ce qu'ils faisaient ! Dieu les punirait ! Non, il ne livrerait plus les écrits de Jean !

Et Belleau, piqué au jeu, achetait la correspondance du soldat à des prix qui augmentaient à chaque nouvelle réception de lettre.

En possession des épanchements du fiancé de Rose, Monsieur le maire allait trouver une femme, ancienne compagne de ses plaisirs, et moyennant quelques billets de banque arrosés de quelques verres de liqueur, se les faisait lire et faisait écrire des réponses où la jeune fille paraissait désespérée et disposée à oublier son fiancé.

Les réponses de Jean arrivaient ensuite empreintes d'une profonde tristesse, mais disant clairement qu'il ne croyait guère à ces dispositions de sa fiancée. Il l'exhortait au courage, à la persévérance. La guerre allait finir, il reviendrait bientôt.

Les événements marchèrent ainsi pendant près de trois ans et tout-à-coup les lettres de Jean cessèrent réellement d'arriver.

Jérôme et Belleau en concluaient que Jean était mort sur quelque champ de bataille ou dans quelque ambulance et qu'il était temps de redoubler d'instances auprès de Rose.

Cette communauté de vues réunit un jour les deux scélérats pour arrêter un nouveau plan d'opérations.

— Je renonce à vous obtenir Rose, Monsieur le Maire, son entêtement est invincible, larmoyait Simonet.

— Tu jettes facilement le manche après la cognée, mon pauvre Jérôme ! Voyons, vieux coquin, trouve quelque chose, j'y mettrai le prix.

— Elle m'aime beaucoup, Rose, et pour me rendre service il n'est chose qu'elle ne fasse. Là se trouve peut-être le seul moyen de vaincre son obstination ; mais cela coûtera le prix.

— Parle ! parle ! Je payerai ce qu'il faudra, vilain voleur !

— Oh ! si vous me traitez ainsi, je me retire ! Faudrait voir à respecter ceux qui vous aident, Monsieur Belleau !

— Je plaisantais, mon cher Jérôme, mais enfin, parle ! Tu me tiens sur des charbons ardents.

Puis d'un ton décidé Jérôme posait catégoriquement ses conditions.

— Mon moyen vous coûtera mille dollars pour moi, et les frais, que vous payerez, Monsieur le Maire.

— Diable ! Comme tu y vas !

— Vous refusez ? A votre aise ! Je vous laisse ! Et Jérôme faisait mine de se retirer.

— Reste, mon bon Jérôme, je souscris à tout, mais que Rose devienne ma femme !

— Alors c'est convenu ! Vous me donnerez mille dollars. Nous simulons une dette que je vous dois, un procès que je perds, vous ordonnez de tout vendre et ne consentez à me donner quittance que si Rose vous épouse.

— Bien trouvé, maître Jérôme ! Ton plan est merveilleux de simplicité, absolument pratique et ne peut manquer de réussir.

*
* *

Rentré chez lui, Jérôme prenait des airs désolés, mais refusait obstinément de faire connaître les causes de sa tristesse. Il gémissait, soupirait, se frappait le front en désespéré, refusait toute nourriture, restait des heure entières assis, la tête entre les mains, les coudes sur les genoux, fumant avec rage, bref inspirait à Rose une immense pitié.

Cela durait depuis quelques semaines, quand un huissier se présentait à la ferme, saisissait le mobilier, et collait sur la porte une affiche annonçant la vente de la terre, par autorité de justice, à la demande d'Antoine Belleau.

Jérôme n'avait plus rien à cacher, tout le monde à la ferme et Rose la première comprenait sa désolation, se rendait compte de toute l'étendue du malheur qui frappait la famille.

— Ah ! disait la pauvre orpheline, si moi, qui depuis si longtemps suis un fardeau pour vous, je pouvais seulement faire quelque chose pour vous sauver ! Et elle éclatait en sanglots.

— Rose, ma Rosinette chérie, tu peux tout pour nous, répondait Jérôme sur un ton d'hypocrite hésitation, mais ce que je te conseillais jadis dans ton intérêt, par sollicitude pour toi, pour ton bonheur, je ne pourrais te le voir faire à contre-cœur, pour nous sauver !

— Parlez, Jérôme, je crois comprendre, mais quoiqu'il m'en coûte je saurai faire mon devoir.

— Pauvre Rose ! C'est ta main que veut Belleau, et si tu consens à l'épouser...

— Il vous donnera quittance... Ah ! le monstre !... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quelle épreuve !... Et la tête entre les mains, le corps violemment secoué par les sanglots, la pauvre Rose pleurait amèrement... Jean, mon pauvre cher Jean ! Dieu m'est témoin que c'est toi seul que j'aime, mais il le faut ! Tu ne voudrais pas que je sois ingrate !... Puis dans un effort suprême : — Si dans quinze jours Jean n'est pas revenu, je deviendrai la femme de Belleau ! Et comme si le sacrifice lui eût brisé le cœur, la pauvre orpheline abandonnée tombait évanouie sur le sol.

La tribu des Simonet tout entière jubilait, triomphait.

***

Quinze jours plus tard, Belleau et Simonet se rendaient au presbytère pour les préliminaires du prochain mariage de Monsieur le Maire avec Mademoiselle Rose Simonet.

Quand les deux gredins eurent exposé l'objet de leur visite :

— Etes-vous bien assurés du consentement de Rose Simonet ? interrogeait le curé, d'un air narquois qui eut fait frissonner des interlocuteurs plus défiants.

— Oui, Monsieur le Curé, bien assurés, répondaient à l'unisson les deux coquins.

— Et moi, j'ai mes doutes ! Je crains que vous n'ayez exercé sur la jeune fille une pression indue ! Je veux la voir ! Amenez-la moi.

Jérôme, sûr de son affaire, allait chercher sa victime, comptant sa résignation au sacrifice absolument complète.

Au presbytère, le curé interrogeait Rose et lui demandait si elle consentait à ce mariage.

— J'y consens, parce qu'il est nécessaire pour sauver de la ruine mes parents d'adoption, répondait la fiancée de Jean d'un ton d'héroïque décision.

— Vous n'aimez donc pas votre futur mari, Rose?

— Non, Monsieur le Curé, je le hais, je le déteste, je lui vends mon corps, mais mon cœur appartient pour toujours à Jean, votre fils d'adoption, mon fiancé absent.

— Jean ! hêlait alors le curé, Jean ! Entre, viens prendre possession de ton bien, de ta fiancée fidèle ! Vous êtes dignes l'un de l'autre, mes chers enfants !

Jean, portant l'uniforme de capitaine de l'armée fédérale, mais ayant perdu un bras à la bataille, sortait de la pièce voisine, tombait aux genoux de Rose, couvrait ses mains de larmes et de baisers.

— Jean ! Mon Jean adoré ! N'est-ce pas un rêve ? Dieu a-t-il réellement fait ce miracle ? Et comme si tant d'émotions l'eussent brisée, Rose tombait évanouie dans les bras de son fiancé, la tête contre sa tête.

— Quant à vous deux, infâmes scélérats ! reprenait le curé, s'adressant à Belleau et à Simonet, écoutez ! Votre complice, la femme qui faisait votre fausse correspondance, prise d'horreur pour votre turpitude, est venue me dénoncer vos abominables complots ! Grâce à Dieu, j'ai eu le temps de les déjouer et de faire revenir celui que vous croyiez mort. Maintenant, sortez, corrige -vous, réparez le mal commis si vous ne voulez que la justice divine s'appesantisse sur vous !

*
* *

Peu de jours après, Jean épousait Rose rayonnante de bonheur et retournait aux États-Unis, où sa brillante conduite, pendant la guerre qui venait de se terminer par l'écrasement du Sud, lui avait valu un emploi honorable et bien rémunéré dans les bureaux du Ministère de la Guerre.

Et ils vivent heureux !

A. DE HAERNE.



M. A. DE HAERNE

LES INSOMNIES

FANTAISIE

Thème de causerie assez étrange, dira-t-on. C'est vrai, mais d'une actualité toujours vibrante, pour moi, dans tous les cas, car j'ai consommé une quantité remarquable d'insomnies dans ma vie remuante et vagabonde, et je continue à être assailli, chaque nuit, par toute une galopade de songes, de cauchemars, qui m'empoignent et m'arrachent au sommeil, avec des chocs plein les nerfs.

Et ensuite, les longues heures de réflexion, avec une lucidité limpide des choses, une acuité de perception presque maladive et une netteté de conception et de résolutions que le jour efface invariablement.

Oui, si la REVUE NATIONALE avait autant d'abonnés que j'ai passé d'heures sans sommeil depuis nombre d'années, son propriétaire s'engraisserait de suite copieusement.

Il y a de grandes variétés d'insomnies, que chacun cultive selon son tempérament et ses moyens ; mais, comme je ne connais bien que les miennes, je me contenterai d'en dire ici quelques mots seulement.

***

J'ai inauguré le système des insomnies, chez moi, vers la vingt-cinquième année. Jusqu'à cette époque, mon sommeil ne sortait jamais d'une honnête médiocrité.

A l'âge de vingt-cinq ans, j'étais en Afrique et je touchais, comme don de joyeux avènement à mon régiment, la somme respectable de

quinze jours de prison, pour avoir payé la goutte aux anciens à la cantine, en temps prohibé.

Ce début inattendu contribua grandement à m'initier aux nuits sans sommeil et les planches nues du lit de camp de la prison hâtèrent également l'éclosion de vigoureux cauchemars.

Ce furent là mes premiers pas dans le domaine des veilles et je dus bientôt m'aguerrir contre de plus sévères attaques.

Pendant ma modeste carrière de sous-officier, j'avais des insomnies ambitieuses, chaque fois que j'étais proposé pour le grade supérieur. Elles n'étaient pas dénuées de charmes cependant, car elles s'entrecoupaient de courts sommes, où des rêves aimables m'apportaient des galons et des épaulettes à foison. Le seul inconvénient notable de ce genre d'exercice était la fatigue que je ressentais à l'appel brusque du clairon nocturne, qui nous conviait à la manœuvre, bien avant la venue de cette bonne Aurore aux doigts de roses.

Plus tard j'étais dans le désert, que j'ai fréquenté assidûment pendant plusieurs années, notamment durant une période de onze mois d'une seule affilée.

Au désert, les lits sont d'une simplicité touchante : la terre, une poignée d'alfa, parfois, et quatre mètres de toile pour nous couvrir, mais pas toujours.

Avec trente à quarante kilomètres par jour dans les jambes, et soixante livres accrochées aux épaules et aux hanches, un homme ordinaire a acquis à l'étape une provision suffisante de fatigues, qui le sollicitent vivement au sommeil.

Oui, mais excès en tout nuit, et c'est là où j'ai commencé réellement à me lier avec toute une théorie d'insomnies des plus variées : insomnies de fatigue, insomnies de coups de fusil ennemis, insomnies de rhumatisme, insomnies d'avancement, etc.

Les fatigues amènent une qualité particulière de cauchemars. On se couche, avec des muscles épuisés et des nerfs en capitolade. Le sommeil arrive à grandes guides, mais, pan ! un coup de massue sur la tête vous rappelle à l'ordre, avec un saut de carpe sur la paille. On se secoue un peu, plein de frémissements dans tous les membres, et on recommence l'opération. Cette fois, le somme apporte une promenade, où l'on bute contre une pierre, un escalier dont le pied heurte une marche, ou encore une excursion sur un toit, avec chute terrible comme dénoûment. Le résultat est le même : réveil et frémissement général. Ces occupations spéciales se prolongent une grande partie de la nuit, avec une monotonie qui finit par être fort désagréable.

Les coups de fusil ennemis sont très gênants aussi pour le guerrier endormi. La détonation éclate, suivie sous peu par un projectile quelconque, qui brise un fusil aux faisceaux, perce une tente ou attrape

quelqu'un. Tout ça agace le factionnaire, qui crie : aux armes! avec une voix enrouée de stentor ému.

Une culbute unanime des tentes et une charge aux faisceaux s'en suivait aussitôt. Généralement, c'est un coquin de maraudeur qui nous taquine, et la reconnaissance rentrée, on reprend sa tente, mais, on dort mal, et si ces diables d'Arabes noctambules continuent leur petite farce, nous en sommes pour une nuit sans repos. Cela nous cause généralement une forte mauvaise humeur.

*
* *

Les rhumatismes présentent un autre aspect de la question. Le siége principal de cette séduisante maladie pour un soldat nomade réside communément dans les articulations des genoux. Chacun sait qu'un genou rhumatisant trouve difficilement à se caser sur un sol dur ou sur une paille humide. C'est alors une gymnastique ridicule qui fait danser les jambes comme celles des marionnettes, et, par là même, exclut tout sommeil du programme.

L'avancement, sous un jour plus attrayant, n'est pas exempt d'embarras pour un futur officier, qui craint la concurrence. Les listes de propositions sautillent devant ses yeux alourdis et il n'y voit pas son nom. Les camarades défilent devant lui, avec de beaux galons tout neufs, et le malheureux dormeur ne figure pas dans le tas. De tristesse, il se réveille, mais bientôt il se rendort avec une résolution tenace d'être officier quand même, malgré les mauvais songes qui lui disent le contraire.

*
* *

Dans la suite de ma carrière militaire, j'ai été à une époque particulièrement attaché à une série de nuits sans sommeil, où, à travers l'épaisseur des ténèbres, je voyais, comme un phare, briller au loin la majestueuse croix de la Légion d'Honneur.

La fantaisie littéraire venait ensuite me saisir avec le projet de faire partie de la Société des gens de lettres de France.

J'avais quelques bons petits volumes en librairie et je les expédiais pour examen aux graves personnages influents du moment. Mes rêves et mes veilles me tenaient constamment en face d'une correspondance hostile où j'étais toujours refusé.

Mais, passons au présent.

En ce moment, mes nuits sont hantées par des tracas financiers et littéraires.

Parfois, des capitaux monstres s'entassent dans mon coffre-fort; parfois, des légions d'abonnés accourent dans mes bureaux, avec de flamboyants trois dollars crispés frénétiquement dans leurs doigts généreux qui ne demandent qu'à s'ouvrir pour nous.

Encore, c'est une vision gigantesque d'un titre : LA REVUE NATIONALE, qui couvre de ses lettres lumineuses tout le *Dominion du Canada,* depuis le Cap Breton jusqu'à Windsor.

Puis, bien d'autres choses que je vous cache précieusement, mais qui ne manqueraient pas d'intérêt si j'avais plus de temps pour vous les écrire.

Le jour arrive enfin, avec sa sérénité banale et le sentiment du devoir à accomplir quotidiennement.

On reprend sa besogne courageusement, l'âme remplie de la certitude que l'année 1896 sera une année d'or pour notre œuvre.

***

Ce n'est pas très malin ce que je viens d'écrire, mais, vous tous qui me lisez, vous connaissez ça, les insomnies ; eh bien ! alors, je crois que les miennes valent bien les vôtres. J'ai dit.

R. DE LA PIGNIÈRE.



Les Travaux de la Chambre de Commerce

Au moment où la Chambre de Commerce du District de Montréal doit renouveler son bureau de direction, il n'est pas sans intérêt de résumer ici les travaux considérables qu'elle a accomplis depuis sa fondation. C'est le 15 décembre 1886 qu'avait lieu la réunion préliminaire du commerce canadien-français pour prendre en considération l'urgence de créer une Chambre de Commerce, chargée de défendre et de faire valoir les intérêts commerciaux et industriels de la ville de Montréal et de la Province de Québec. C'est le 2 février 1887 qu'eut lieu la première assemblée régulière de la Chambre, conformément à son acte d'incorporation. L'élection des premiers officiers donna le résultat qui suit :

Président, l'échevin Grenier ; vice-président, M. J.-M. Dufresne. Membres du Conseil — Banque : MM. Grenier, président de la Banque du Peuple ; Hamelin, vice-président de la Banque Jacques-Cartier ; Vallée, caissier de la Banque Nationale. Nouveautés : MM. Thibaudeau, sénateur, Jérémie Perrault, Dupuis, Boisseau. Épiceries : MM. Telmosse, Quintal, Dufresne. Fer : MM. Hébert, Piché, Fabre. Faïence : M. Laviolette. Bois : M. Parizeau. Grains et provisions : M. St. Charles Assurances : M. Bossé. Navigation fluviale : Capitaine Labelle. Navigation maritime : M. Boivin, de la Cie. Transatlantique. Finance : M. Forget. Ornements d'église : M. Fréchon, secrétaire de la Chambre de Commerce Française. Industrie agricole : M. Perrault. Construction : M. Allard, président de l'Association des Entrepreneurs. Pharmacie : M. Contant. Presse : M. Shallow, du *Moniteur du Commerce.* Après avoir adopté les règlements il fut résolu unanimement : « Que des remerciements soient votés à M. J.-X. Perreault, pour « l'habileté, l'énergie et le zèle qu'il a déployés dans la création de cette

" Chambre et que le Président soit prié de les lui remettre avec l'ex-" pression de notre reconnaissance."

Ainsi constituée, la Chambre s'est livrée depuis cette époque à l'étude de toutes les questions d'intérêt commercial qui se sont présentées avec un zèle et une activité qui lui ont justement mérité l'approbation de tous les citoyens de Montréal sans distinction d'origine. C'est grâce à son initiative qu'une foule de réformes ont été obtenues, ainsi qu'on le verra dans les pages qui suivent.

Une des premières questions traitées par la Chambre a été celle de la réforme des règlements de douane dont tout le commerce de Montréal a si cruellement souffert à cette époque; grâce à son initiative des réformes urgentes ont été réalisées, bien qu'il reste encore à créer un bureau général d'évaluateurs compétents pour contrôler les entrées en douane dans les ports de la Puissance, sur une base uniforme. Avant peu cette réforme sera obtenue comme les autres.

Une question très importante sur laquelle la Chambre s'est prononcée à cette époque est celle de la protection incidente à accorder aux industries naissantes. Depuis ces industries se sont solidement établies dans le pays et elles réclament plutôt maintenant des débouchés avantageux que la continuation d'une protection excessive.

La libre navigation du Saint-Laurent au moyen de l'abolition des droits de quaiage et de passage dans les canaux a été le sujet de démarches réitérées qui ont eu pour résultat l'abolition complète ou la diminution d'une partie importante des droits ainsi prélevés sur la navigation. Le creusement du chenal entre Montréal et Québec est aujourd'hui à la charge du gouvernement fédéral, ce qui a permis à la Commission du Havre de diminuer d'autant les droits prélevés sur les vaisseaux qui fréquentent notre port. Mais la Chambre ne sera satisfaite que le jour où Montréal deviendra port libre en ce qui regarde les frais de navigation de notre grand fleuve, de l'Atlantique au bout du lac Supérieur. Et c'est dans cette direction qu'ont tendu ses efforts couronnés jusqu'ici d'un demi-succès.

Depuis longtemps le commerce réclamait un tribunal de juridiction sommaire expédiant promptement les affaires et diminuant les frais de cour : la Chambre l'a obtenu.

La ville de Montréal, avec ses 250,000 âmes, exigeait une représentation plus équitable dans les parlements de Québec et d'Ottawa : la Chambre l'a obtenue.

L'administration de la Commission du Havre laissait bien à désirer. La baie d'Hochelaga n'avait pas de rampe à pente douce pour faciliter le transport du charbon dont la Compagnie du Pacifique Canadien consume des quantités énormes. Les quais n'avaient ni lieux d'aisance pour les débardeurs, ni fontaines, ni auges en nombre suffisant pour

l'abreuvage des chevaux et de leurs conducteurs. Les quais n'étaient pas arrosés. Un océan de boue les couvrait les jours de pluie au grand détriment des voyageurs et des marchandises. La baie d'Hochelaga n'était pas éclairée à l'électricité pour faciliter les opérations de nuit et prévenir les accidents.

Les produits agricoles débarqués sur les quais n'avaient pas d'abris contre les mauvais temps. La Chambre a demandé toutes ces améliorations et aujourd'hui les rampes, l'éclairage, les fontaines et les abreuvoirs, les lieux d'aisance, l'arrosage et le nettoyage des quais, les hangars ont été obtenus et rendent les plus grands services au commerce de Montréal. Il y a bien encore une passerelle, reliant la place Jacques-Cartier aux bateaux de la Compagnie Richelieu, en passant au-dessus des voies ferrées qui encombrent les quais, que la Chambre a demandée sans l'obtenir ; mais nous avons lieu de croire que cette amélioration si désirable sera réalisée dès cette année.

La construction de nos voies ferrées, l'éclairage et le chauffage des chars, la réduction des tarifs ont été le sujet des délibérations fréquentes de la Chambre. Dès 1887, elle a demandé le chauffage par la vapeur qu'elle a obtenu, l'éclairage par l'électricité et le posage de grosses pièces de bois sur tous les ponts de chemin de fer et à leur approche pour prévenir les déraillements. Cette dernière amélioration est aujourd'hui d'application générale.

Quant à la réduction des prix de transport à 2 cents du mille en première et 1 cent et demie en seconde classe, plus un dollar supplémentaire pour douze heures de voyage dans les chars-palais de jour ou de nuit, chaque voyageur ayant droit à un lit seul, cette demande n'a pas encore été prise en considération par le gouvernement fédéral, bien qu'elle ait été accordée par un certain nombre des Etats-Unis. C'est une amélioration des plus urgentes, car aujourd'hui les prix excessifs exigés par les chemins de fer sont un obstacle sérieux aux opérations de commerce.

C'est en 1887 que les voyages du dimanche reliant Montréal à New York ont été inaugurés, ainsi que les communications avec l'Ouest, toujours grâce aux démarches faites par la Chambre. A cette époque aussi elle s'est insurgée contre un mouvement très sérieux pour suspendre toutes espèces de transactions ou d'amusements dans la ville de Montréal le dimanche, qui aurait eu pour résultat de faire de notre ville une immense nécropole, le seul jour où les classes commerciales et industrielles peuvent se reposer des travaux de la semaine.

La Chambre a également obtenu des modifications du tarif de douane et l'exemption de droits sur les emballages. L'exemption de taxes municipales sur les transactions des voyageurs de commerce,

l'expédition plus facile des marchandises par l'administration des postes sont des réformes dont la Chambre a eu le mérite.

En 1887, la question des pêcheries ainsi que nos relations avec les États-Unis laissaient beaucoup à désirer. La Chambre prit l'initiative de la convention d'un congrès international des Chambres de Commerce du Canada et des États-Unis pour discuter à l'amiable les difficultés pendantes entre les deux pays et arriver, d'un commun accord, à une solution satisfaisante pour les intéressés. Ce projet de conférence eut pour résultat la nomination par le gouvernement impérial et par le gouvernement des États-Unis de commissaires qui siégèrent à Washington dans le même but, sans amener cependant un traité de réciprocité entre les deux pays.

Le 23 mars M. Beaugrand inaugurait une série de conférences organisées par la Chambre de Commerce dans les salons du Saint-Lawrence Hall et, devant un auditoire nombreux, traitait la question " de Montréal à Vancouver par le Transcontinental Canadien." Plus tard, M. Wiman, de New-York, traitait la question de l'union commerciale avec les États à l'hôtel Windsor en présence des hommes les plus distingués de Montréal.

La Chambre s'est aussi prononcée sur l'urgence d'être représentée dans la Commission du Havre et on sait qu'elle a obtenu ce privilège si important pour les intérêts qu'elle représente.

La Transatlantique Franco-Canadienne a reçu l'appui le plus cordial de la Chambre et dans ce but elle présentait au contre-amiral Vignes, commandant l'escadre de l'Atlantique du Nord, à son passage à Montréal, une adre se de bienvenue dans laquelle elle le priait de vouloir bien solliciter du gouvernement français une subvention en faveur de cette Compagnie de vapeurs portant le pavillon français et reliant la France à son ancienne colonie.

Au mois d'octobre de la même année, une excursion de la Chambre sur le chemin de fer des Basses Laurentides eut pour résultat une demande de subvention qui fut accordée, dans le but de relier Montréal à la vallée du Lac Saint-Jean.

A la même époque la Chambre prit l'initiative de l'organisation d'une association de citoyens chargée des expositions annuelles de la ville de Montréal, et un comité fut nommé pour faire auprès du gouvernement de Québec les démarches nécessaires. Plus tard la compagnie actuelle fut organisée.

La subvention de $225,000 accordée par le gouvernement impérial à la Cie transpacifique canadienne a été l'occasion d'une résolution et d'une lettre de remercîment adressée à Lord Salisbury qui, dans sa réponse du 14 novembre, désire " exprimer à votre Chambre son appréciation sincère de sa bienveillance pour lui avoir communiqué

cette résolution." Il fut en même temps résolu d'envoyer un délégué au Japon pour faire rapport sur les relations de commerce à établir entre les deux pays. Depuis quelque temps une commission avait été nommée pour faire rapport sur les meilleurs moyens de combattre les inondations périodiques dont Montréal avait tant souffert, et sur les améliorations du havre. Comme cette commission nommée depuis un an n'avait rien proposé, la Chambre nomma un comité spécial composé du président, M. Dufresne; du vice-président, M. J.-X. Perrault; de l'échevin Hamelin et des ingénieurs E.-H. Parent et J.-B. Resther, pour étudier la question. Ce comité adopta le plan en relief préparé par M. J.-X. Perrault et qui avait déjà reçu l'approbation d'un très grand nombre de personnes compétentes. Ce projet fut soumis à l'approbation du Comité d'Inondation de la ville de Montréal à sa séance du 12 décembre 1887, et adopté plus tard en très grande partie avec la modification, cependant, de l'Ile aux Millions et de quais à angle droit au lieu des quais parallèles recommandés par la Chambre et qui viennent d'être reconnus par les ingénieurs du gouvernement fédéral comme les plus désirables. En sorte que, dans cette grave question des améliorations du Havre, la Chambre de Commerce a eu raison contrairement à l'opinion de la Commission du Havre, et son projet d'amélioration est définitivement reconnu le meilleur.

Saint-Jean du Nouveau Brunswick a été recommandé par la Chambre comme port d'hiver de préférence à Portland ou Boston. Plusieurs lignes transatlantiques le fréquentent aujourd'hui.

L'éclairage de la ville de Montréal par l'électricité, recommandé par la Chambre au Conseil de Ville, est également un fait accompli. La Chambre a aussi obtenu que le poids des lettres soit élevé à une once au lieu d'une demi-once.

L'exposition universelle de Paris était une occasion exceptionnelle pour le Canada de montrer à quel degré de progrès et de développement nous étions arrivés. Malgré les démarches de la Chambre, les gouvernements d'Ottawa et de Québec ont cru devoir s'abstenir, au grand détriment de nos meilleurs intérêts. On conviendra que, pour sa première année d'opérations, la Chambre s'est largement acquittée des devoirs qui lui étaient imposés. Pendant l'année, le président, M. Grenier, ayant été obligé par ses trop nombreuses occupations, de donner sa démission, le vice-président, M. Dufresne, le remplaça et fut remplacé lui-même par M. J.-X. Perrault à la vice-présidence.

A l'assemblée annuelle, ces messieurs furent maintenus dans leurs fonctions et, comme nous allons le constater, la seconde année d'opérations n'a pas été moins fructueuse.

X.

(A suivre)

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Les questions du Vénézuéla et du Transvaal, qui font en ce moment l'objet des conversations télégraphiques de l'univers entier, relèguent bien loin dans l'ombre les autres événements, au milieu desquels, sans cesse, s'agite notre pauvre monde. Le Vénézuéla et le Transvaal ont un point de ressemblance commun, quoique situés sur deux continents n'ayant aucun rapport entre eux et habités par des peuples de races bien différentes, avec des aspirations tout à fait opposées. Les Boërs sont pacifiques et industrieux et les Vénézuéliens sont remuants et paresseux.

Le point de ressemblance, dis-je, qui, cependant, existe entre les deux pays, consiste en leur peu d'importance géographique et c'est à cause même de ce peu d'importance qu'ils ont failli entraîner tous les peuples du monde dans une guerre dont les conséquences désastreuses font frémir les hommes pacifiques.

C'est un fait de psychologie politique élémentaire que ce sont les petits peuples qui amènent les grosses querelles. Faibles, sans beaucoup de ressources, ils deviennent presque toujours la proie de riches voisins qui interviennent dans leurs affaires, et alors la chose se gâte souvent, sans autre remède que les coups.

Nous allons, aujourd'hui, essayer de débrouiller un peu la situation de ces deux pays en question, et notre tournée d'exploration prendra le Vénézuéla comme première étape pour y faire un court séjour d'étude.

***

Je n'ai pas à vous exposer un historique allongé de la question vénézuélienne ; je la résume en quelques mots.

Il y a deux mois à peu près, un conflit de frontière s'élevait, ou plutôt se réveillait — car il existe à l'état latent depuis bien longtemps — entre le Vénézuéla et la Guyane Anglaise.

Le premier réclamait une certaine portion de territoire dont celle-ci, au contraire, se prétendait propriétaire. Lord Salisbury, ennuyé de ces querelles périodiques et sans issues, adressait au Vénézuéla un *ultimatum* vigoureux, le sommant de se soumettre immédiatement aux demandes de la Guyane.

La République espagnole fit une moue assez attristée à la réception de ce document, et elle se serait certainement inclinée si les Etats-Unis

n'étaient intervenus avec la fameuse doctrine Monroe, qu'on sort de sa boîte chaque fois que se présente un conflit sur n'importe quel point du continent américain.

Le président Cleveland, dans un message désormais célèbre, disait simplement à lord Salisbury que les Anglais n'avaient absolument rien à faire au Vénézuéla et que, s'ils persistaient dans leurs prétentions, les Américains considéreraient la chose comme un *casus belli.* Il terminait, cependant, en offrant à l'Angleterre les bons offices d'une commission d'arbitrage américaine, qui irait sur place étudier les éléments du conflit et le juger en dernier ressort.

Ce document tomba comme un coup de foudre dans le domaine de la diplomatie universelle.

Lord Salisbury, un peu ahuri de la colère de Cleveland, se contenta de dire au secrétaire Olney, des Etats-Unis, que l'Angleterre avait des droits qu'elle maintiendrait jusqu'au dernier.

Cette réponse et le message de Cleveland réveillèrent chez les Anglais et les Américains les idées les plus belliqueuses, et les commentaires marchèrent bon train des deux côtés de l'Atlantique.

Les choses se sont un peu calmées depuis et Cleveland a nommé sa commission qui doit se rendre au Vénézuéla.

Le télégraphe nous annonce que M. Chamberlain, en apprenant cette nouvelle, fit mander au gouvernement des États-Unis qu'il se refusait à reconnaître ce tribunal d'arbitrage, mais que cependant il lui faciliterait ses moyens d'investigation sur place.

Voilà où en est la question au moment où j'écris ces lignes, et j'espère qu'on finira bien par s'entendre, comme cela arrive toujours d'ailleurs.

Il n'est pas inutile maintenant d'étudier un peu l'effet que le message Cleveland a produit en Europe.

Le premier mouvement fut celui d'une vive surprise, de la stupéfaction même, tellement le langage de Cleveland était agressif et,—le dirai-je ?—en dehors des habitudes diplomatiques. A ce premier mouvement succédaient les réflexions plus ou moins hostiles, soit aux Anglais, soit aux Américains.

Je ne dirai rien de la presse anglaise, qui, naturellement, se montra unanimement opposée aux prétentions abritées derrière la doctrine Monroe.

En France, une sympathie générale éclatait en faveur des Américains, mais peu à peu, cependant, une inquiétude s'empara des esprits sérieux et des hommes du gouvernement.

Ils se dirent, avec raison, que si les Yankees prenaient l'habitude de contrecarrer ainsi toutes les nations européennes qui ont des intérêts en Amérique, le tour de la France arriverait fatalement un

jour, tôt ou tard, et qu'elle pourrait alors se trouver elle-même, comme l'Angleterre, en face des terribles griffes de la doctrine Monroe.

Et en vertu de ce principe bien simple, qui amène toujours le règlement des questions politiques sur le terrain des intérêts réciproques, il a été un instant rumeur d'une alliance franco-anglaise, pour résister aux prétentions des États-Unis.

Les autres nations européennes, moins intéressées que la France, se rangeaient de son côté, quand l'étonnante invasion du Transvaal vint jeter une diversion et fit oublier un instant le Vénézuéla.

***

Le Transvaal est un petit pays du Sud de l'Afrique, enclavé dans des états qui tous sont des colonies anglaises, ou pour le moins sous le protectorat de l'Angleterre.

Il est habité depuis plusieurs siècles par les descendants de colons hollandais, qui vinrent s'y fixer pour fuir les persécutions que leur faisait alors subir le gouvernement de la Hollande. Ces colons sont divisés en deux classes : les *Burghers* (citadins ou bourgeois) et les *Boërs* (paysans.)

Ce sont des gens simples, ayant toujours eu des mœurs douces et patriarcales.

Il y a une dizaine d'années, on fit d'importantes découvertes de gisements aurifères sur le territoire du Transvaal, et de suite, d'innombrables aventuriers s'abattirent sur le pays pour le mettre en coupe réglée.

Les Boërs, très inquiets de cette invasion, se serrèrent les coudes et refusèrent obstinément toute naturalisation aux *Uitlanders* (hors du pays), c'est-à-dire aux intrus.

Ceux-ci, en majorité d'origine anglaise, se plaignirent amèrement de la chose à leur voisine, la fameuse *Chartered Co.* du Sud de l'Afrique, dont M. Cecil Rhodes, un homme à poigne, est le président.

M. Rhodes fit la sourde oreille, dit-on, mais son administrateur, M. le docteur Jameson, fut plus complaisant. A la tête d'une petite armée de 700 hommes, il envahissait tout simplement le Transvaal, pour aller au secours de ses compatriotes.

Comme il arrivait près de Joahnnesburg, la capitale du Transvaal, il reçut une admirable pile des Boërs, qui lui tuèrent une cinquantaine d'hommes et capturèrent les autres, Jameson en tête.

Le président du Transvaal, Krüger, se montrait ensuite très généreux, se contentant de reconduire honteusement à la frontière Jameson et ses malheureux guerriers.

Voilà une étonnante aventure, qui prête à la réflexion.

Il est bien difficile d'admettre que Jameson ait agi sans ordre ou sans être poussé par quelqu'un, qui désire rester dans l'ombre.

M. Chamberlain, le Secrétaire d'État anglais pour les colonies, en apprenant l'équipée du fameux docteur, semble avoir bondi de colère et il se précipitait au télégraphe pour dire à M. Cecil Rhodes de rappeler *illico* son fougueux administrateur.

M. Rhodes répondait de suite que Jameson était parti à son insu et qu'il ne pouvait l'atteindre, vu qu'il avait pris la précaution de couper le fil télégraphique derrière lui.

M. Chamberlain devint menaçant, et promit à M. Rhodes de supprimer la charte de sa compagnie s'il ne prenait de suite des mesures pour faire revenir en arrière la petite armée de Jameson.

M. Rhodes se défendit comme un beau diable, et semble avoir fait tous ses efforts pour ramener son administrateur, mais sans succès, puisque, sur ces entrefaites, la colonne d'invasion recevait une magistrale raclée et était faite prisonnière.

Peut-on croire que Jameson ait vraiment agi à l'insu de l'autorité anglaise ou coloniale ? Oh ! très difficilement.

Pour qui connaît les méthodes employées par toutes les nations qui accaparent des colonies, il est certain que Jameson partait en guerre avec le consentement de M. Cecil Rhodes. Voilà un rude homme quand même, ce Jameson, qui s'en va ainsi guerroyer pour son propre compte, en assumant crânement, devant l'univers entier, la responsabilité de ses actes. C'est un simple flibustier, je l'avoue, mais c'est un énergique, et, à ce titre seulement, je suis tenté d'atténuer un peu l'illégalité de son coup de main raté.

Et les Boërs, ce sont des gaillards n'ayant pas froid aux yeux, qui ont le coup de fusil facile et la main preste.

Bravo, amis Boërs, défendez votre patrimoine hardiment et tous les hommes de cœur seront avec vous !

L'empereur Guillaume II, à cette occasion, est encore sorti de ses gonds d'une manière qui a fait sursauter les Anglais. Il a envoyé une dépêche au président Krüger, et ce document a souverainement déplu à la vieille Albion. Il était même un moment question de guerre entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Et le plus étrange en tout ceci, c'est de constater que l'acte de Guillaume a été considéré, en France, comme une concession faite aux sympathies ou antipathies françaises. Pour un rien, on aurait vu l'Empire allemand tomber dans les bras de la République française, sous l'œil bienveillant du colosse russe. Alliance franco-russe-allemande ! Quel touchant rapprochement ! Mon Dieu ! que la politique universelle nous réserve d'étranges surprises !

Enfin, tout est bien qui finit bien. Jameson n'est pas pendu, les Boërs sont encore libres chez eux, les Anglais détestent maintenant les Allemands, les Français sont moins aigris, les Allemands font des avances à leurs adversaires de 1870, et les Russes attendent.

Pendant ce temps, la terre continue à tourner, avec une sérénité immuable qui contraste avec la versatilité des hommes.

***

Maintenant, un léger regard sur les autres pays.

Les Italiens ont subi une terrible défaite en Abyssinie : sept cents hommes se sont fait massacrer par vingt-cinq mille noirs. C'est inévitable dans les guerres coloniales. Il arrive toujours un moment où la surveillance se lasse et le massacre arrive. Les Italiens se sont vengés magistralement, mais les tués sont bien morts pour longtemps.

A Cuba, le maréchal Campos a abandonné le commandement de l'armée espagnole ; c'est le général Weyler qui lui succède. Cent cinquante mille hommes ont déjà été envoyés à Cuba, et voilà une petite révolte qui va coûter cher à l'Espagne.

Il n'y a rien de bien saillant en France. Elle est de plus en plus forte et elle arrive fatalement à être l'arbitre de toutes les nations.

La presse parisienne fait en ce moment grand tapage autour de la tombe du jeune Max Lebaudy, garçon qui vient de mourir pour avoir été trop riche. Une armée de maîtres-chanteurs l'ont exploité et tué. C'est une assez triste affaire, qui ne vaut guère la peine d'attirer notre attention.

Les Anglais ont conquis le pays des Achantis, au moyen de chandelles romaines et de feux d'artifice. Ils ont tellement inondé les forêts de fusées, qu'ils ont rendu fous de terreur les pauvres nègres de Coumassie qui, sans coup férir, se sont soumis à discrétion. Voilà une manière assez originale de faire la guerre, et les Anglais méritent ici un bon point pour avoir conquis un pays sans verser une seule goutte de sang.

***

Je ne vois plus rien de saillant à l'horizon, et si vous voulez bien m'en croire nous allons cesser de causer jusqu'au prochain mois.

J.-D. CHARTRAND.

Dédiée à Mme J.-D.-C...

LE SOUVENIR

ROMANCE

Paroles de X... Musique par X...

ALLEGRO MODERATO.

PIANO.

p

rall.

Te souviens - tu des beaux jours Made-

lei - ne Où nous al - lions com-me deux fi - an - cés, Sous les grands

bois sur l'é- cor-ce d'un chê - ne gra-ver nos noms l'un á l'autre en - la-

ten.

cés. Deux ros-si - gnols cachés sous le feuil - la - ge en gazouil-

lant volaient au-tour-de nous, Et semblaient dire lans leur ten-dre ra-

ten. *rall.* REFRAIN

ma - ge C'est le printemps mes enfants ai-mez - vous! L'arbre gran-

rall. *Andante.*

dit........... la feuille pous - se Et l'é-cor - ce gar-de tou-

jours......... nos deux noms en-la-cés de mous - se En souve-

nir...... En sou-ve - nir de nos a - mours.

II

De ce beau jour t'en souvient-il, mignonne ?
Qu'il faisait bon à courir dans les prés ;
Comme il brillait ton front sous sa couronne
De gros bluets ramassés dans les blés.
Puis au retour, comme sur mon épaule
Ta tête aimait gaiement à se poser,
Du grand étang, nous comptions chaque saule,
En échangeant sous chacun un baiser.

Refrain.

III

De ce grand jour, voici l'anniversaire
Et je reviens comme au dernier printemps
Revoir encore le chêne séculaire,
Où sont gravés nos noms et tes serments.
Rien n'a changé de l'aubépine blanche,
Je sens dans l'air les parfums les plus doux
Le rossignol lui-même est sur sa branche
Et moi je viens tout seul au rendez-vous.

Refrain.

IV

Ah ! dans ton cœur qui sait, belle oublieuse,
Si le passé ne s'éveillera pas.
A l'arbre alors tu reviendras rêveuse
Et chercheras la trace de mes pas.
Mais tout sera de glace sur ton passage.
Le rossignol en te voyant venir
Insouciant, cessera son ramage
Tout sera mort, tout jusqu'au souvenir.

Refrain.



MODES ET MONDE

Parlons aujourd'hui un peu des petites filles que nous avons jusqu'ici trop négligées en faveur des grandes personnes.

Le costume pour l'école doit toujours être simple ; on choisira une étoffe de teinte neutre, dont la nuance ne jurera ni avec un beau soleil d'hiver, ni avec la pluie ou la neige.

Les lainages sont assurément les plus pratiques pour ces genres de costumes, mais il faudra encore les choisir parmi ceux qui ne rétrécissent pas à la pluie et font assez d'usage.

La cheviotte, la diagonale, la bure et toutes les étoffes de ce genre se prêtent à ces toilettes de tous les jours ; quant aux toilettes habillées, le gros crépon est charmant pour les fillettes et le velours noir pour les garçonnets.

Il faut éviter dans les formes des corsages les trop grosses manches, les revers excentriques, les épaulettes fantaisistes, pour se contenter de larges berthes, de volants très étroits, enfin d'ornements simples et élégants à la fois.

Pour les vêtements de dehors, les grands manteaux couvrant tout le vêtement sont encore ce qu'il y a de mieux. Ils n'entravent pas les mouvements pour jouer et tiennent chaud. On y fait de grosses manches, longues, plates dans le haut et bouffantes au-dessus d'un petit poignet de fourrure ou d'étoffe. Le dos est également vague, ce qui n'empêche pas, si on le préfère, de retenir les plis à la taille par une petite patte boutonnée.

Il y a encore des manteaux plissés à un empiècement de velours ou à godets à partir de l'encolure. Cette dernière façon donne aux bébés un petit air vieillot qui va à ravir avec leurs grands chapeaux et leurs fiers minois.

J'espère en avoir dit assez pour plaire aux jeunes mères dont tout l'orgueil consiste à parer leur petite famille.

***

Défiez-vous des manches. Elles sont en train de vous jouer un vilain tour.

Voilà maintenant que les bouffants ne se font plus à l'épaule, mais presque au milieu du bras, et que les épaulettes s'allongent indéfiniment.

Cela fait bien à quelques personnes grandes et élancées, mais cette mode raccourcit davantage les petites tailles, et élargit plus encore les bustes déjà assez développés sans cela.

Quant aux jupes, elles ont plus que jamais la forme cloche : aussi étroites et plates que possible du haut, tandis que le bas s'étale en largeur.

On obtient cet élargissement par une haute bande de crin, mise dans le bas, entre l'étoffe de la jupe et la doublure. Cela donne la rondeur voulue.

Les paillettes d'argent, d'acier ou d'or jouent à Paris un grand rôle dans la garniture des toilettes, mais, à mon humble avis, pas trop n'en faut de ce clinquant. Tout ce qui reluit...

Comme genre de garnitures, le plus apprécié par les personnes d'un goût sûr et discret, est certainement le jais.

Quelque brillant qu'il soit, il est toujours acceptable, n'ayant pas, comme les paillettes d'or et d'argent, la seule prétention d'attirer les regards.

C'est plus distingué, et celles qui s'en parent ne sont pas remarquées tout d'abord, car les regards sont plutôt attirés par un brillant plumage ; mais, lorsque par hasard on les a découvertes, les yeux se fixent sur elles pour les admirer.

"Il y a certaines femmes qui mettent plus d'art à avoir l'air de n'en apporter aucun, que certaines femmes se croyant très coquettes, n'en apportent en tout ce qui est visible pour tous."

***

Je viens de lire sur un journal américain une description d'un fourneau électrique dans une cuisine, et je vous assure que ça mettrait l'eau à la bouche des ménagères bien entendues.

J'espère que ce système amélioré de préparer les aliments va bientôt être mis en vigueur au Canada. Les servantes se font maintenant si rares que la dame de la maison ne sait jamais, du jour au lendemain, s'il ne lui faudra pas laisser son boudoir ou son salon pour descendre à la cuisine.

Avec les fourneaux à l'électricité, la besogne deviendrait pour ainsi dire un jeu, car avec ce système de cuisine électrique, plus de cave à charbon, plus d'allumette, et, en été, plus de cette chaleur excessive qui se dégage toujours des fourneaux ordinaires.

Il est vrai que le poêle à gaz nous donne déjà la moitié de ces avantages, mais il semble que le poêle à l'électricité soit plus perfectionné encore.

On peut à volonté, le chauffer en totalité, ou en partie, en ouvrant et fermant les interrupteurs. Il est même possible de faire cuire dans le même fourneau, en même temps, des légumes et de la pâtisserie, sans que ces mets se ressentent en aucune façon de leur voisinage. L'absence de tout courant d'air permet de faire cuire les aliments sans crainte de les brûler à l'extérieur.

On a le même principe pour les fers à repasser. Et je n'ai pas besoin d'appuyer sur la commodité que présentent ces fers à repasser ainsi chauffés à l'électricité.

Enfin, *the last but not the least*, le très indispensable fer à friser est susceptible, lui aussi, de recevoir le courant électrique. Jugez un peu, chères lectrices, de quel secours utile il est alors pour la coiffure d'une femme.

***

Rép. à Edna. — Vous vous mettez martel en tête pour peu de chose. Si vous avez tort, comme vous l'avouez, — et, puisque vous le dites, il faut que vous ayez archi-tort, en effet — pourquoi ne le reconnaissez-vous pas à qui de droit ? C'est le meilleur parti à prendre, croyez-moi ; ce n'est pas non plus un acte de bassesse comme vous semblez le croire. Au contraire, il y a beaucoup de noblesse à reconnaître une faute. D'ailleurs, il faut mettre quelques formes à son

aveu ; il y a moyen de faire une confession généreuse tout en gardant sa dignité, et si votre ami a toutes les qualités que vous vous plaisez à lui donner, il n'insistera pas sur vos torts passés. Surtout, e risquez pas votre bonheur par un entêtement coupable, ma chère ; c'est trop précieux et trop difficile à refaire.

A Wenceslas. — Un remède pour le mal de dents ? Vous êtes amusant, vous ! Faites la extraire, si vous n'êtes pas trop lâche.

C'est étonnant comme le sexe *fort* est faible dans la souffrance. Tous les dentistes vous diront que les hommes sont d'une lâcheté pitoyable ; il y en a même qui s'évanouissent à la vue du davier, et ceux qui se décident à subire l'extraction ont besoin, pour se donner du cœur, de se mettre gris comme des Polonais.

A Xavier de Maistre. — Vous avez perdu votre pari, et j'en suis marrie. La personne dont vous me parlez a les yeux gris-bleus. Il eut été facile de vous en assurer, car elle a le regard bien franc, je vous assure, et regarde droit en face. Allons, exécutez-vous et payez le champagne. Buvez-le à ma santé, si vous le voulez, mais n'en prenez pas trop ; autrement, j'aurai mal à *vos* cheveux.

A Lilie. — Vous êtes une gentille correspondante ; j'ai lu votre lettre avec plaisir et je vous remercie de toutes les belles choses que vous me dites. N'allez pas croire, au moins, que ce sont vos louanges seulement qui me font vous trouver si aimable. Vous aimez la vie ? C'est bien naturel et vous n'avez pas besoin de vous en faire un crime. La vie a du bon parfois, et il y a des moments heureux que toutes les souffrances ne peuvent faire oublier. Dante met à ce propos une jolie pensée dans la bouche de Françoise de Rimini. Je ne me rappelle plus de la citation au juste et je ne veux pas risquer de la gâter en n'en donnant pas le mot à mot. Vous la savez peut-être mieux que moi. Oui, j'ai lu *Pêcheurs d'Islande,* — qui n'a pas lu deux ou trois romans de Pierre Loti ? — et je l'ai beaucoup aimé. Si vous avez, comme moi, vécu en face de la mer grande, avec ses brouillards, ses tempêtes, ou ses surfaces tranquilles, *Pêcheurs d'Islande* fait à l'âme une impression inoubliable. Allons, sauvez-vous, charmeuse, je n'ai pas le temps de causer si longtemps et vous me faites oublier l'heure.

A M. Gaston P. Labat.—La REVUE NATIONALE devant, dites-vous, "passer à la postérité," nos descendants verront dans ce numéro que je rectifie bravement l'erreur commise dans ma dernière Galerie de portraits. J'ai écrit que le capitaine Oscar Pelletier avait été blessé à Batoche, c'est à Cut-Knife, (avec un seul *f*, monsieur Labat,) qu'il faudrait dire.

Mais ne me forcez pas de rétracter à chaque erreur que je commets, monsieur Labat, autrement, il faudrait agrandir le format de la REVUE.

***

Chronique mondaine très variée durant le mois de janvier. Le carnaval est court, mais on en a profité et c'est bien fait. Le carême, lui, ne diminue

pas en longueur ; on aura donc tout le temps de faire pénitence dans le cilice et la cendre.

Les soirées se partagent en deux catégories : les réunions où l'on n'invite que les dames mariées et celle où la franche jeunesse seule est conviée. Ainsi, par exemple, tandis qu'on jouait aux cartes un certain soir chez madame Rainville, tout près, chez madame Mathieu, les flons-flons de l'orchestre conviaient jeunes filles et jeunes gens à une danse des plus animées.

Les fillettes se plaignent, dit-on, que leurs mamans sont mieux partagées qu'elles sous le rapport des amusements, mais il me semble que les divertissements sont assez bien partagés.

La nomenclature est longue et l'on me pardonnera bien, j'en suis sûre, les omissions que je pourrais faire. Le mois a d'abord débuté par une soirée donnée par Madame Juge Taschereau en l'honneur de M. et Madame Laurier. Remarqué parmi les invités : Sir Alexandre et Lady Lacoste, M. le juge et madame Mathieu, M. le juge et madame Jetté, M. et madame de Siéyès, M. et madame de Polinière, M. et madame St-Pierre, M. et madame J.-B. Casgrain, M. et madame Gérin-Lajoie, M. et madame de Martigny, M. et madame H. Archambault, M. et madame Dumont-Laviolette, M. et madame Pérodeau, M. et madame A. Dansereau, M. et madame Hecker, Dr. et madame Mount, madame Ls. Masson, etc., etc.

M. et madame T. Chase-Casgrain, qui sont venus passer quelques jours à Montréal, ont été fêtés par un grand nombre d'amis. Lady Lacoste a donné une jolie soirée en leur honneur. Madame Horace Archambault a aussi convié une quinzaine de dames à un déjeuner donné pour madame Casgrain. La table, décorée avec un goût exquis, présentait un joli aspect. Le rose et le vert étaient les couleurs dominantes et se mariaient d'une façon artistique.

Thé chez madame R. Thibaudeau en l'honneur de madame Henri La Mothe, d'Ottawa; *surprise party* organisé par mesdames H. Archambault et Dumont-Laviolette pour fêter les noces de fer-blanc de M. et madame Evariste LeBlanc. La fête a été des mieux réussies. Thé chez madame Amos, *euchre party*, chez madame Rainville, déjeuner chez madame C. A. Geoffrion, bal chez madame Sicotte, en l'honneur de sa fille, madame Courtland Starnes, de Regina, *euchre party* chez madame H. Gérin-Lajoie, réception chez madame Taschereau, bals chez mesdames Surveyer, Euclide Mathieu, Aimé Mathieu, Larocque, en l'honneur de jeunes débutantes, autres bals chez madame Gustave Rainville et R. Masson, thés chez mesdemoiselles Flora Hamilton, B. Lionais, etc., etc.

On admire beaucoup la foule de jolies débutantes qui paraissent cette année sur la scène du grand monde. On n'en compte pas moins de seize ou dix-sept. Elles mettent graduellement la vieille garde dans l'ombre et la plupart des amazones de cette dernière catégorie ont pris le parti de demeurer sagement dans leurs foyers. D'autres, plus intrépides, fourbissent leurs armes et continuent la lutte. Volontiers, on pourrait parodier pour ces vétér*antes* la parole immortelle de Cambronne : "La vieille garde meurt, mais ne se rend pas."

Chaque bal a ses danses bissextiles ; c'est le privilège des jeunes filles de choisir son cavalier. Combien de messieurs qui, craignant de faire tapisserie, se dissimulent subrepticement dans le sanctuaire d'un fumoir !

Le carnaval de Québec nous a pendant une semaine enlevé beaucoup de Montréalais. Au moment où j'écris ces lignes, ces oiseaux volages se disposent à revenir au nid pour acclamer une de nos gloires canadiennes, la célèbre Albani, qui doit chanter ici le premier février. Ce sera un des évènements de la saison.

Enfin, le mois de janvier a été on ne peut plus mouvementé. Nous avons été témoins d'un mariage célébré avec beaucoup de solennité, le premier qui se soit fait avec autant de pompe depuis plusieurs années : celui de mademoiselle Blanche Ducharme avec M. J.-A. Stearns, de New York. Dame Rumeur nous en prédit un autre tout aussi grandiose pour le mois de février

*
* *

Allons, mes chers correspondants et correspondantes, encore une autre thèse pour le mois de février. J'accepte l'idée d'une jeune dame qui suggère celle-ci : *Qui a le plus de mérite? la mère de famille ou la religieuse?*

Encore une fois que les réponses soient courtes. J'ai dû couper, faute d'espace, un ou deux manuscrits, et ça me fait de la peine. N'écrivez que sur un côté du papier, s'il vous plaît.

FRANÇOISE

REPONSES

A LA QUESTION POSÉE DANS LE NUMÉRO DE DÉCEMBRE :

"*Dans le mariage, quand l'affection n'est pas réciproque, voudriez-vous être celui qui aime ou celui qui est aimé?*

Il y a plus de plaisir à donner qu'à recevoir. HERMINE.

Peut-il exister une situation moins enviable que celle qui est réservée à une personne découvrant qu'elle est seule à aimer, que cet amour, l'unique but de sa vie, ne lui est pas rendu ? Non... Et cependant, si lourd doit être à supporter le joug de vivre sous le même toit d'une personne que l'on n'aime pas, que je préférerais aimer de toutes les forces de mon âme sans être payée de retour, espérant (vaine présomption peut-être) par l'abnégation et le dévouement trouver le chemin de ce cœur qui me serait si cher!... Ne dit-on pas que l'amour est un aimant irrésistible?... BLANCHE.

Je préfère être celui qui aime. Dans le mariage avec ses devoirs, l'être aimé sans réciprocité, c'est l'idole rivée à son piédestal; mieux vaut être l'adorateur, seul à respirer l'encens et les parfums qu'il destine à l'être invisible qu'il vénère... Mais

permettez-moi, Melle Françoise, de trouver l'hypothèse peu probable, car il est difficile de ne pas avoir de l'affection pour qui nous aime, quand ce ne serait que par galanterie pour le compliment, qu'en nous aimant, on fait à notre vanité. JEAN PRÉVENNE.

Aimez votre prochain comme vous-même, même s'il ne vous aime pas : c'est un devoir. Mieux vaut être malheureux soi-même que de faire un malheureux. Aimer sans être aimé, c'est de la noblesse. L'amour véritable est désintéressé. Il s'oublie en aimant. Le bonheur de l'être aimé occupe toute sa pensée. " Qu'il soit heureux, l'objet que j'aime, même au prix de ma tranquillité," c'est le cri du pur amour : considérez l'amour maternel.

Si je pouvais aimer assez pour aimer sans espoir de retour, je voudrais être cet être de devoir, ce noble, ce grand type de l'amour.

Donc aimer sans être aimé est le choix — dans cette hypothèse douloureuse — d'une âme généreuse et élevée. LUCIEN.

Il est vrai que le bonheur donné est plus sublime que le bonheur reçu, mais l'homme possédant peu d'affection d'ordinaire dans le mariage, donc il doit aimer et la femme se laisser aimer.

L'amour — la femme — cette fleur tombée des lèvres d'un ange et ramassée par l'homme pour donner le parfum à la vie, embaumera et exaltera son entourage.

La vie de dévouement ainsi ne sera qu'un hymne du cœur, où le regret soupire, l'espérance chante et l'amour rêve, et cela pour parvenir aisément à la porte du ciel. CLOTILDE.

Je regarde les deux côtés de la médaille... Aimer sans être aimé, c'est triste ! Mais de l'autre côté, être aimé quand la personne qui nous aime nous est presque indifférente, ne vaut guère mieux.

Mais je suis égoïste : entre les deux maux je choisis le moindre...

J'aimerais beaucoup !... Et j'espérerais (on peut vivre d'espérance) Le réciproque me serait peut-être rendu.

Mais si je prends mari, je veux que notre affection s'accorde. EMILIENNE.

Quand l'affection n'est pas réciproque dans le mariage, l'on doit bien souffrir.

Pour une femme, être aimée, c'est, il me semble, une garantie de bonheur conjugal. Je trouve que rien n'éveille, ne provoque l'amour comme l'amour. Moi, j'aime qui m'aime.

Si ce sentiment n'a pas d'écho dans le cœur de cet époux aimé, l'on n'aurait jamais en vue ma grande désillusion ; je dissimulerais ma tendresse, j'amortirerais la flamme.

Malgré tout, le cœur ne doit jamais être foulé aux pieds. BRIN D'HERBE.

Quel vaste champ pour la touchante abnégation, le profond dévouement de la femme qui se contente d'aimer et qui trouve son bonheur dans ce désintéressement du cœur !... Pourquoi chercherait elle l'amour réciproque chez l'homme, cette plume que le vent de l'inconstance promène de-ci de-là, laissant dans les yeux qui suivent son vol capricieux à l'horizon, plus souvent une larme qu'un sourire.

Les hommes ! !... Ils aiment à être aimés, surtout ; c'est de l'égoïsme ou de l'amour-propre... peut-être est-ce les deux... ARIMOSKA-FLA.

En définitive, je préfère être celle qui est aimée.

L'homme est un être capricieux, insondable, incompréhensible. On ne veut rien faire qui lui déplaise, on ne sait quand on lui plaît ; et même sait on si on en est aimé ?

C'est ce qu'on peut se demander souvent.

L'expérience de mes dix-huit ans me démontre que, si l'affection n'est pas réciproque dans le mariage, il en est un qui souffre, puisque Lacordaire a dit " qu'il n'y a qu'une chose que l'amour ne peut pardonner, c'est de ne pas être aimé."

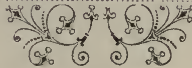
Je conseille donc à mes compagnes de captiver toutes les bonnes grâces de leurs futurs époux et de se laisser aimer aveuglément, avec un complet abandon. ALBERT .

A votre dernière question je réponds : Celui qui aime, et bien volontiers. Outre la raison de conscience qui se présente ici, c'est-à-dire de ne pas tromper son prochain, et faire volontairement, pour de vils intérêts, le malheur d'une vie entière, j'en dirai une autre à l'appui de mon opinion.

Celui — ou celle — qui n'est pas aimé souffre beaucoup, il est vrai, c'est, de la douleur morale la victime la plus malheureuse. Mais, si son âme et son cœur sont torturés, sa conscience est en paix. Si son cœur est pur, juste et droit, si la religion lui laisse espérer une fin à ses maux et une récompense à ses souffrances, il peut jouir d'un calme relatif. De plus, comme on dit que l'amour produit l'amour, même ici-bas, il peut espérer un avenir meilleur, surtout si son amour est intelligent, dévoué et ne se dément en rien. Ce rôle est noble, ce martyre est sublime. VICTOR SPE.

L'homme a besoin d'aimer et la femme d'être aimée. AMÉLIA.

Il faut se choisir une femme qui nous aime plus qu'on ne l'aime. Un ménage où le mari adore son épouse sans espoir de réciprocité, est un royaume où la femme règne ou gouverne ; si cette femme est une Victoria, elle règne et tout va bien ; si c'est une Pompadour, elle gouverne et tout va mal. Dans les deux cas, le mari n'a rien à y gagner. LUCIEN DESCHAMPS.



PASTEUR

L'Apôtre et le Sauveur de la Vie

(*Suite et fin*)

II. — PASTEUR ET LA RAGE

Je connais un être humain plus à plaindre que le malheureux Job sur son fumier, écurant ses plaies hideuses avec un tesson, plus misérable que le lépreux de Molokaï, dont la chair tombe en lambeaux sans attendre lès dissolutions de la tombe. C'est cet homme qui se meurt dans les affres de la rage. Vous le voyez, les yeux injectés de sang, une bave écumante aux lèvres, presque des aboiements de chien, le corps secoué d'un tremblement spasmodique, torturé par une soif inextinguible accompagnée d'une étrange terreur pour le liquide rafraîchissant, aiguillonné du désir irrépressible de mordre les êtres aimés qui l'entourent, et achevant les dernières heures de son atroce agonie dans les épouvantements des plus horribles cauchemars et les plus sombres hallucinations de la folie !

Cette maladie et cette mort, qui ont prêté aux langues humaines les plus vives expressions pour dépeindre le paroxysme de la plus sauvage des passions, la colère, ont été connues dès la plus haute antiquité, et toujours et partout elles ont donné une horreur, un effroi universels : on n'en parlait qu'avec tremblement et l'on était tenté de voir dans ses tristes victimes le sceau mystérieux de la malédiction divine.

La rage, on le sait, n'apparaît jamais spontanément dans l'homme : elle lui vient de ces animaux domestiques, ses gardiens et ses favoris, le chat et le chien, celui-ci surtout, l'ami de l'homme, et qui donne à

son maître, en le mordant, le fatal poison dont il est consumé. Rien d'effrayant comme la vue d'un chien enragé, quand le mal est à son dernier période. Si vous la voyez passer sur le chemin, cette vivante horreur, la tête basse et le poil hérissé, tout le corps efflanqué, la queue immobile et rentrant entre ses pattes de derrière, l'œil rouge de sang, la langue pendante, un flot de bave jaunâtre aux commissures des lèvres, courant tout droit devant elle, morne et muette, mais jetant de temps à autre ce hurlement lugubre qu'on ne peut plus oublier quand on l'a entendu une fois, mordillant avec frénésie tout ce qu'elle rencontre, personnes, animaux, chiffons, — oh ! alors, prenez garde, mères, veillez sur vos enfants qui jouent : c'est l'horrible contagion de la rage qui passe. Malheur aux victimes des morsures de ce monstre ! elles sont vouées, comme lui, aux inénarrables douleurs, au délire frénétique, à une mort effrayante. Elles sont, ai-je dit ; non, c'est *elles étaient* qu'il faut dire : car, grâce au bienfaisant génie dont nous célébrons la mémoire, ces choses sinistres sont presque choses du passé.

La rage est presque aussi surprenante dans sa propagation qu'elle l'est dans ses phénomènes. Elle sévit plus en un temps qu'en l'autre, plus en cette contrée que dans telle autre, où elle peut même être tout à fait inconnue. En Europe, où elle est plus fréquente que partout ailleurs, on remarque qu'elle est en recrudescence à notre époque. La France, l'Allemage, la Belgique, l'Italie du Nord, telle est la zône où la contagion se montre avec la plus redoutable intensité. On observe aussi qu'elle visite plus souvent l'Angleterre qu'autrefois, mais que par contre elle est à peu près inconnue en Ecosse et en Irlande. Elle n'est pas rare sur le continent américain, particulièrement aux Etats-Unis. L'Inde, la Chine, Ceylan connaissent ce fléau, et là, plus qu'ailleurs, il est fatal. L'Australie est indemne de cette épidémie. Vraisemblablement, c'est qu'elle en a assez avec l'invasion des lapins !

Déjà, on le voit à cette énumération de pays infestés, la rage, dans son origine et sa propagation, est idépendante de la chaleur et du climat. Comment expliquer autrement que les pays d'ardent soleil, comme l'équateur, l'Afrique et l'Asie Mineure ne la connaissent presque point ou même l'ignorent entièrement, tandis qu'elle sévit en Russie et dans les pays scandinaves ? Ce n'est donc point non plus le manque d'eau, ni la mauvaise qualité de l'eau qui déterminent dans le chien cette redoutable contagion, puisqu'alors elle serait endémique dans les pays du midi, alors qu'elle semble avoir élu domicile dans les régions tempérées.

Ce terrible mal est presque toujours fatal dans l'homme, quoique la période d'incubation soit parfois assez longue, allant de deux semaines à six mois, voire même une année. La rage ne se manifeste donc pas aussitôt après la morsure d'un chien enragé ; mais quand les symptômes

alarmants se manifestent, c'en est bientôt fait de la victime, et elle meurt dans des transes inexprimables. C'est un des rares exemples où la mort soit pleine de grandes souffrances, car, en général, Dieu merci, le moment même de la mort est doux et sans douleurs. Un étrange caractère de la maladie, c'est l'horreur de l'eau : c'est même ce qui lui a valu son nom d'*hydrophobie.* Pourtant cette peur n'est qu'apparente : en réalité, le patient n'a aucun dégoût de l'eau, il l'appelle au contraire, car il est brûlé par une soif fiévreuse ; mais, à cause de la constriction de la gorge, le passage du liquide est si douloureux qu'un tremblement nerveux agite la main dès qu'elle tient un verre d'eau.

La voilà donc, cette effrayante maladie. "*Miserimum genus morbi,* la pire de toutes les maladies, qui donne au malheureux les tourments de la soif et la peur de l'eau, et qui ne laisse aucun espoir dans son angoisse." (Celcus).

Effectivement, ce mal mystérieux, dont la seule pensée glaçait d'effroi les anciens, était regardé comme sans remède. Généralement les infortunées victimes étaient abandonnées à leur sort, quand une fausse pitié n'allait pas jusqu'à les étouffer entre deux couvertures, pour abréger leurs souffrances et écarter le danger de morsure. Disons-le cependant, la tentation de mordre n'est pas ordinaire dans l'homme enragé. Au temps de Mme de Sévigné, quand on le pouvait, on plongeait les malades dans la mer : ce devait être un merveilleux spécifique ! Parfois on avait recours à la superstition : on faisait manger au patient une pomme ou un morceau de pain, dans lequel on écrivait ces mots : *Zioni, Kirioni, Ezzeza !* Ou bien encore, on brûlait le poil d'un chien enragé et on faisait boire la cendre dans du vin... et les vieux manuels ajoutaient : *il guérira !* Qui sait ? Ce dernier spécifique, ce poil incinéré, peut-être, n'était pas sans quelque vertu : n'était-ce pas un semblant d'inoculation ? Le remède des sorciers annonçait le remède de Pasteur !

Jusqu'en ces derniers temps, la science n'était pas plus avancée. De 1860 à 1880, elle écrivait encore, dans ces vastes encyclopédies qui enregistrent ses oracles : "*La rage déclarée est une maladie tout à fait incurable !*" Tout ce qu'elle prescrivait, c'est qu'au moment même de la morsure par un chien enragé ou présumé tel, on s'arme d'un fer rouge, et qu'on l'applique bravement sur la plaie jusqu'à consomption du virus.

Comme les choses ont changé en peu d'années ! La France et l'Europe étaient encore sous l'impression navrante de la mort de la Sœur *Simplice,* courageuse Fille de la Charité qui, pour défendre deux enfants contre un bouledogue enragé, avait lutté vaillamment contre le monstre qui l'avait cruellement lacérée par tout son corps ; victime de son dévouement, elle se mourait peu de jours après dans d'inénarrables

tortures, en criant, désespérée, aux sœurs de son entourage : “ N'approchez pas, mes sœurs, je vous mordrais ! ”— On était, dis-je, sous l'impression de cette sombre tragédie, quand on apprit que le grand Pasteur entreprenait l'étude de cette formidable maladie, pour l'enrayer. Ce fut dès lors une attente générale, pleine de joie et d'espoir : l'Hercule de la science allait terrasser l'Hydre moderne, plus féroce que l'ancien monstre de Lerne.

* * *

Par ses études sur les ferments, sur les générations spontanées, et leurs applications aux maladies des vers à soie, de la bière, au charbon des moutons, au choléra des poules, au rouget des porcs, etc., Pasteur avait fondé la doctrine microbienne. Cela eut suffi à sa gloire. Il avait montré, dans ce monde des infiniments petits, qui foisonnent dans l'air que nous respirons, dans l'eau que nous buvons, dans les organes de notre corps, dans les vaisseaux sanguins, des agents redoutables qui dissolvent la matière vivante et préparent ses transformations. Le microscope à l'œil, il avait suivi ces infimes pygmées, glissés dans les tissus des êtres vivants, là, poursuivant leur tâche de corruption et de mort dans le silence et l'invisibilité des conspirateurs. Grâce à lui, déjà on savait que la plupart des maladies infectieuses et pestilentielles sont l'œuvre des *bactéries !*

C'est alors que son patient génie fit une de ces découvertes appelées à produire une révolution profonde dans les procédés de la médecine. Ce fut celle de l'*atténuation des virus.* Cette fois, l'illustre savant eut comme collaborateur... le hasard. C'était à l'époque où il était absorbé dans la question du choléra des poules. Un jour, il veut inoculer le virus cholérique à une des bêtes de son laboratoire. Ce virus, cultivé selon divers procédés, était renfermé dans des tubes. Mais cette fois il n'a sous la main qu'un tube éventé. Pasteur hésite un moment, le succès de l'opération va sans doute être compromis. N'importe, il se décide à utiliser quand même ce qu'il a, pensant que le volatile, s'il n'est pas foudroyé sur le champ, ne survivra pas longtemps à l'inoculation. Mais, non pas, et voici que la poule, inoculée, continue à se porter comme un charme ; à dater de ce jour, il semble qu'une force secrète, inexpliquée, la cuirasse contre le mal, et, désormais, elle résiste aux plus violentes inoculations. Elle était *vaccinée,* c'est le mot, contre le choléra des poules !

Pasteur tressaille. Un homme ordinaire se fut étonné et eût passé outre. Mais l'homme de génie est attentif aux moindres révélations de la nature. Avant Archimède, bien des hommes avaient remarqué que le corps du nageur devient moins pesant dans l'eau ; lui, le premier

découvre dans ce fait vulgaire la grande loi de l'hydrostatique, et, ivre de joie, il s'écrie : Euréka ! Avant Newton, on avait vu, chaque automne, des pommes tomber de l'arbre : lui, le premier, y voit la révélation de la gravitation universelle. Pasteur comprend donc qu'il y a là un grand mystère à étudier et à utiliser pour la science et le salut de l'humanité. Il reprend cette expérience, en perfectionne les procédés, en varie les conditions, et apprend enfin à conduire méthodiquement le virus mortel à tous les degrés d'intensité, jusqu'à ce degré d'atténuation où, entre ses mains géniales, le microbe, impuissant à donner la mort, devient un principe de rédemption et sauve la vie.

L'Angleterre et le monde applaudissaient encore l'illustre Jenner, parce qu'il avait découvert le vaccin de la variole. Et qui peut compter les millions de vies humaines ainsi arrachées à la terrible contagion par le savant anglais ? Mais la découverte de Jenner était purement empirique : seul, Pasteur éleva la vaccination — ou mieux, puisque ce nom n'a plus sa raison d'être, l'*inoculation* — à la dignité de méthode et de principe scientifiques. En effet, si la variole était contagieuse, et le pustule varioleux, emprunté au pis de la vache et inoculé au bras de l'homme, le sauvait de la variole naturelle, grâce à une légère variole artificielle, pourquoi n'en serait-il pas de même de toutes les maladies contagieuses, comme la scarlatine, l'érésypèle, le choléra, la tuberculose et la rage, la plus terrible des épidémies ? Pourquoi le virus, qui tue ainsi l'être humain, cultivé et savamment atténué, ne serait-il pas un principe de préservation ?

L'idée était nouvelle, c'était une de ces audaces qui déconcertent l'esprit de routine. Et puis Pasteur, qui imposait à la médecine un changement radical dans ses méthodes, Pasteur n'était pas médecin ! Il le disait lui-même : " Je ne suis pas un médecin, je ne suis qu'un chimiste." La doctrine de l'atténuation des virus et la pratique de la vaccination, ainsi énormément élargie, rencontrèrent donc bien des oppositions. Les plus violents contradicteurs furent surtout des Allemands. Le Dr Kock, le fameux inventeur de la lymphe, se distingua surtout dans cette campagne contre les idées pasteuriennes. " L'atténuation des virus ! s'écriait-il, c'est trop beau pour être vrai ! " On comprend aisément que la science d'outre-Rhin obéissait sans doute à des préventions, qui n'étaient point du tout scientifiques. Au demeurant, Pasteur trouvait en son propre pays des adversaires systématiques. Et il en fut toujours ainsi : si, plus qu'aucun autre, il fit avancer la science en des voies nouvelles, plus qu'aucun autre aussi il eut à heurter de formidables résistances.

Mais le génie de Pasteur triompha, et il fonda définitivement la théorie de l'atténuation des virus et la pratique de l'inculation dans les maladies infectieuses.

Au reste, n'a-t-on pas observé ce fait curieux : en règle générale, dans les maladies épidémiques, on ne rechute point ! Ordinairement, pour toujours ou du moins un temps indéfini, on n'a qu'une fois le choléra, une fois la petite vérole, une fois la scarlatine. Cette absence de récidive n'est pas le phénomène le moins étrange de ces fléaux de l'humanité. Pourquoi ne frappent-ils qu'une fois ? Pourquoi, par exemple, la vérole volante, cette forme bénigne de la variole, préserve-t-elle des horreurs de celle-ci ? Il faut donc que le virus soit à lui-même son antidote ; il faut que, par un mystérieux procédé, il confère l'immunisation à l'organisme qu'il a une fois frappé.

Si donc on peut saisir ce virus homicide, et, à l'aide d'une culture savante, l'amener à ce degré de virulence où, perdant sa force de nuire, il devient préservateur, l'inoculation de ce virus atténué causera un léger malaise, image affaiblie de la maladie véritable; ce sera une maladie *artificielle,* et la maladie artificielle sauvera de la maladie *naturelle.* Il semble que la nature applique ici le grand principe juridique : *non bis in idem, on ne frappe pas deux fois la même tête.*

Pasteur a pris l'animalcule, à peine visible aux grossissements du microscope, il l'a saisi pour ainsi dire en flagrant délit de semer la mort dans l'organisme vivant, et il lui a dit : " Eh bien ! tu garderas la vie, là où tu mettais la mort ; homicide, tu seras rédempteur : va toi-même absorber le poison mortel que tu as secrété dans nos membres ! " Et l'inoculation, faite par la main du génie, a tué le parasite malfaisant par son congénère, devenu sauveur dès qu'il est inoffensif ! Sublime homéopathie, où véritablement les semblables se guérissent par leurs semblables, *similia similibus curantur.* C'est ainsi que la lance d'Achille guérissait les blessures qu'elle avait faites.

Ah ! certes, cela était si grand et si simple, que je conçois l'émotion fébrile de Pasteur, quand il travaillait sur ce secret de la nature, entrevu dans ses recherches sur le choléra des poules. Il avait alors ce que sa fille appelait "sa figure à découverte prochaine." Et on l'entendait murmurer à demi-voix : " Ah ! que ce serait beau, si l'on arrivait à cela ! si le fait de l'atténuation du microbe du choléra des poules n'était pas un fait isolé ! " Et quand enfin, après de longs travaux de laboratoire, quand la grande et bienfaisante vérité apparut, incapable de contrôler la joie qui lui mettait les larmes aux yeux, le glorieux savant, qui était en même temps un grand patriote, s'écriait : " Je ne me consolerais pas, si une découverte comme celle que nous venons de faire, mes préparateurs et moi, n'était pas une découverte française ! "

Pasteur en était arrivé à ce degré de grandeur, où l'homme domine et maîtrise la nature, et ce degré est presque divin. Il avait dans son laboratoire toute espèce de fioles hermétiquement closes,

soigneusement étiquetées, contenant les poisons virulents de telle ou telle maladie, et, à son gré ou au gré de ceux qui s'adressaient à lui, il donnait soit la scarlatine, soit la tuberculose, soit la peste..., et sous leur forme bénigne ou sous leur forme meurtrière (1) ; plus grand que l'Eole de la fable, qui, dans son antre, tenait enfermés dans des outres tous les vents, depuis les autans destructeurs jusqu'aux zéphyrs caressants.

Il dominait aussi l'avenir de son regard prophétique, et il entrevoyait l'expansion féconde de ses découvertes, dont lui et ses contemporains n'avaient salué que l'aurore. A l'entendre, on n'était qu'au commencement : "Vous verrez, disait-il souvent, comme tout cela s'agrandira plus tard. Ah ! si j'avais le temps !" Au reste, ces grandes espérances étaient partagées par les princes de la science, définitivement conquis aux méthodes de Pasteur. M. Bouley disait, un jour, en pleine Académie des sciences : "Ce n'est là qu'un commencement. Une doctrine nouvelle s'ouvre pour la médecine, et cette doctrine m'apparaît puissante et lumineuse. Un grand avenir se prépare : je l'attends avec la confiance d'un croyant et le zèle d'un enthousiaste."

***

C'est donc en 1880 que Pasteur entreprit ses études sur la rage. Ce fut le docteur Lannelongue qui attira son attention sur ce sujet si intéressant. Il commença ses observations qui devaient être si fécondes, sur un pauvre enfant de cinq ans, mordu par un chien enragé un mois auparavant, et qui se mourait dans les transes rabiques à l'hôpital Trousseau. Recueillant les mucosités spumeuses qui avaient étouffé la pauvre victime, il les inocula à deux lapins, qui périrent moins de deux jours après, et la salive de ces bestioles transmit la rage à d'autres lapins. Dès lors Pasteur était fixé : très certainement la rage était d'origine microbienne.

Nous ne pouvons décrire toutes les phases de ces grandioses investigations que Pasteur et ses disciples poursuivirent pendant cinq ans avec l'acharnement de la science et la passion de servir l'humanité. Les caves du laboratoire étaient pleines de chiens, de lapins et de cobayes,

---

(1) Jules Simon racontait naguères que, visitant Pasteur, avec Dom Pedro, le savant le pria de tenir quelque temps deux plaques de verre, entre lesquelles grouillait quelque chose, et, au regard étonné de J. Simon, il répondit négligemment : "C'est la peste !" Et le vieux philosophe ajoutait qu'il était singulièrement mal à l'aise de tenir en sa main :

Un mal qui répand la terreur...
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom !

enfermés en des cages, victimes que dévorait la terrible maladie ou prédestinées à ses morsures meurtrières. Pour arriver à son but, Pasteur ne recula devant rien, et accomplit des actes qu'on pourrait taxer de témérité, si la témérité, quand elle se voue au bien de l'humanité, ne prenait pas le nom d'héroïsme ! Il lui fallait expérimenter sur la bave de chien enragé. On le vit donc un jour en face d'un bouledogue, énorme bête qui hurlait et écumait dans sa cage. L'animal, étouffant de colère, le corps secoué d'un spasme furieux, était maintenu immobile sur une table, les mâchoires liées. Alors Pasteur, prenant un tube effilé, aspira quelques gouttes de bave. Il était si penché qu'il touchait presque cette tête écumante. On devine le risque qu'il courait. Ah ! si nous avions une suggestion à faire aux artistes qui vont immortaliser cette grande figure sur la toile et le bronze, nous leur dirions : Prenez Pasteur dans ce formidable tête-à-tête et donnez-le ainsi aux admirations des générations à venir !

Si Pasteur ne put atteindre le microbe de la rage, du moins il trouva son siège et son foyer. C'est la matière nerveuse, où il se propage rapidement, jusqu'à ce qu'il atteigne le bulbe rachidien : alors, éclate l'horrible folie. Le cerveau, le cervelet, la moëlle allongée, la moëlle épinière, voilà donc le centre où aboutit et d'où rayonne la redoutable bactérie. N'est-ce pas là ce qui expliquerait les douleurs agonisantes et les épouvantables hallucinations de la rage ? elle a son siège dans le système nerveux, le foyer de la sensibilité, du mouvement et de la vie !

On se trompait donc quand on croyait que le virus rabique ne se trouvait que dans la bave du chien enragé, et que seule cette bave donnait la maladie. " Effectivement, Pasteur put inoculer la rage à des lapins et à des chiens, en se servant de morceaux de cervelle rabique, pris sur un chien enragé. C'était là un résultat précieux. On pouvait donc inoculer avec autre chose qu'avec la bave : la bave est bien souvent impure et contient d'autres microbes doués d'une virulence spéciale, tandis que la matière cérébrale offrait un virus d'une très grande pureté ; la bave perd sa force en moins de vingt-quatre heures ; pour l'utiliser il eût donc été nécessaire d'avoir constamment sous la main des chiens fournissant l'écume rabique, tandis que la matière rabique du cerveau est abondante et peut se conserver indéfiniment " (**M.** Valery-Radot).

Mais il ne suffisait pas de connaître le mal et ses procédés : il était plus important de trouver sa prophylaxie. Pasteur eut bientôt franchi le pas décisif. Il remarqua que ces cultures rabiques, quand elles étaient mises en contact avec l'oxygène de l'air, perdaient graduellement leur virulence. Il inocula donc des lapins avec les cultures les moins virulentes : les bestioles furent malades, mais ne moururent point. Et,

dès qu'elles furent guéries, elles résistèrent à des inoculations, mortelles pour d'autres qui n'avaient point reçu cette inoculation bénigne. C'est ainsi que l'air transforme un virus mortel en virus vaccin.

Pasteur enferma donc la moëlle d'un lapin enragé dans un flacon, où deux tubes faisaient passer un courant d'air sec. Chaque jour, le tissu nerveux et le virus perdaient de leur intensité, jusqu'au quinzième jour, où leur force se trouvait réduite à son minimum. Le lendemain et les jours suivants il renouvela les mêmes procédés. Au bout de deux semaines, il avait une échelle graduée de virus rabiques, allant du plus violent, celui recueilli le même jour, au plus atténué, celui vieux de quinze jours. Dès lors, il commença ces célèbres inoculations, dont le dernier résultat allait soulever un enthousiasme universel. Délayant ces moëlles rabiques dans de l'eau *stérilisée*, il en inocula des fragments à des chiens sains ou déjà infectés, en suivant le progrès ascensionnel des virulences. C'est-à-dire, qu'il inoculait aujourd'hui avec du virus vieux de deux semaines, demain avec celui de quatorze jours, et ainsi de suite, jusqu'au dernier jour, où il se servait d'un virus capable de donner la rage mortelle. Merveilleux résultat ! ces chiens, ainsi inoculés, on les fit ensuite mordre par des bouledogues rabides, on trépana même leur cerveau pour y glisser le poison... et aucun d'eux ne manifesta le moindre symptôme de la rage. Ils étaient vaccinés ! Pasteur pouvait jeter le joyeux *Eureka* d'Archimède. Il avait trouvé le vaccin de la rage !

***

Mais l'homme ! l'homme, dont la vie a une si haute valeur, qu'expérimenter sur lui comme *in anima vili* est un crime, oserait-on inoculer l'homme, même dans l'intention de le sauver ? Pasteur hésitait, que dis-je ? il tremblait au seul penser de la responsabilité qu'il assumait sur lui. On en était là de ces découvertes et de ces incertitudes, quand on amena à Paris un jeune Alsacien, nommé Meister ; c'était au mois de juillet 1887, et le malheureux avait été terriblement mordu par un chien enragé. Son sort était scellé, un remède héroïque seul pouvait le sauver. On pouvait espérer le guérir, et, alors, un terrible fléau cessait d'être l'épouvantail de l'humanité. Pasteur triompha de ses hésitations, et les inoculations commencèrent. Dieu merci, à l'ineffable joie du savant, le jeune Meister fut sauvé !

Ce fait eut un immense retentissement, et dès lors une foule énorme d'hommes, de femmes ou d'enfants, mordus par des chiens enragés ou supposés tels, ne cessa de défiler vers le laboratoire de la rue Dutôt, où, sous la surveillance de Pasteur — car il ne voulut jamais lui-même entreprendre sur le domaine des médecins, — le

Dr Grancher pratiquait les inoculations, comprenant un traitement de quinze jours. Le génie de Pasteur et la confiance absolue qu'il inspirait avaient fait de son modeste laboratoire, et bientôt de l'Institut Pasteur, le rendez-vous de tous les peuples : Français, Allemands, Espagnols, Anglais, Russes, Africains, Américains se coudoyaient près du savant génial, qu'ils acclamaient comme leur sauveur.

Allez devant l'Institut Pasteur, vous admirerez un monument de marbre : c'est un berger, aux traits d'épouvante, qui lutte contre un énorme chien enragé ; d'une main il lui empoigne la langue, de l'autre il le frappe à coups de semelle, tandis que le monstre lui enfonce dans les chairs ses crocs et ses griffes. C'est le monument du berger Jupille, dont le sauvetage, le second opéré par Pasteur, fut le plus émouvant : Jupille suivait en pleurant le cercueil de son bienfaiteur !

Bientôt des statistiques établissaient que la mortalité de la rage était descendue de cinquante pour cent à un pour cent ; et si le traitement pasteurien n'avait pas toujours une efficacité absolue, c'est que les patients arrivaient trop tard se faire soigner, ou que, durant le traitement, des complications nouvelles se produisaient, ou enfin que les morsures avaient une intensité rabique exceptionnelle, comme, au dire de Pasteur, les morsures de loups enragés.

Jusque là, les hautes découvertes de Pasteur n'avaient guère été appréciées que des savants et des gouvernements ; mais cette fois-ci, il y eut comme une secousse d'enthousiasme dans les masses populaires. Une souscription nationale fut ouverte pour inaugurer un vaste institut destiné au traitement des victimes de l'hydrophobie : en quelques mois elle atteignait le chiffre énorme de *deux millions et demi !* Ce palais de la science, dont l'outillage permit de suite d'élargir la destination primitive et d'en faire le sanctuaire de la bactériologie, fut inauguré en 1889, avec une splendenr extraordinaire, dans un immense concours de peuple, en tête duquel on saluait les représentants de la science du monde entier.

***

Et maintenant, pénétrons dans cet asile sacré de la douleur et de l'espérance. Il s'élève, grand et artistique, derrière le dôme des Invalides, dans cette rue Dutôt que les travaux du laboratoire de Pasteur ont rendue célèbre. Le vaste édifice est divisé en deux sections unies par une galerie couverte.

Il est dix heures du matin. La grande salle d'attente du rez-de-chaussée est envahie par une foule, la plus étrangement bigarrée qu'il soit possible d'imaginer. Il y a là, à côté des paysans français, bruns et causeurs, des Bretons en braie celtique, des Italiens bronzés et expan-

sifs, des Espagnols graves et silencieux, des Portugais au gracieux costume, des Bédouins drapés dans leurs burnous, des Egyptiens basanés... Tous forment des groupes animés, en attendant leur tour dans la série des inoculations dont le nombre monte à trente. On les voit, assis dans la salle, ou arpentant les allées de gravier au dehors, causer et rire avec autant de gaîté et d'indifférence que s'ils étaient sur la place de leur village au sortir de la grand'messe. Et pourtant ce sont des êtres humains sur lesquels plane la menace de l'horrible hydrophobie et qui vont recevoir un remède capable de donner ce même mal en toute autre circonstance. Quel éloge de Pasteur est comparable à cet hommage inconscient de parfaite bonne foi? Tous semblent avoir oublié la bête enragée qui les a assaillis, et n'étaient une cicatrice livide ici ou là, un bras en écharpe, un œil bandé, à voir cette foule de si bonne humeur on aurait peine à croire que tous ont passé récemment par des émotions si tragiques.

M. Pasteur et son aide, le Dr Grancher, font les inoculations dans une chambre à part. La seringue est d'abord trempée dans l'huile bouillante, (excellente précaution pour stériliser l'instrument, et empêcher que son insertion sous-cutanée ne détermine des ulcères: l'huile bouillante est un antiseptique), alors on remplit la seringue de la matière vaccinale dont nous avons déjà dit la préparation, et l'instrument est ainsi présenté au médecin. Celui-ci fait aussitôt une ou deux rapides injections sous la peau de l'abdomen, un jour au côté droit, le lendemain au côté gauche, pour éviter l'inflammation. Oh! la peine n'est pas grande. C'est tout au plus comme la piqûre d'une grosse aiguille. Les hommes la supportent assez stoïquement: c'est le sexe fort! Les femmes, généralement, ont besoin d'être soutenues; leur appréhension est visible, parfois même un léger cri leur échappe: c'est le sexe faible! Quant aux enfants, eux, ils hurlent tout simplement avant et après la morsure de la seringue; c'est l'âge où l'on n'a pas encore des rêves d'héroïsme! Mais le bon cœur de Pasteur lui a suggéré un ingénieux moyen de tarir ces larmes de l'enfance, toujours si navrantes à contempler: tout près, à la portée des petits inoculés, il a mis une pile de gros sous au cuivre d'or, prime de ceux qui pleureront le moins, et la vue de ce brillant métal ramène merveilleusement vite la sérénité et la joie sur ces fronts, tout à l'heure ridés plus par la peur que par la souffrance!

Arrêtons-nous sur ce trait, délicieuse révélation de la bonté de l'homme si grand par la science, si glorieux devant l'humanité.

François Gohiet, Ptre., O. M. I.

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

LE XIXe SIECLE. — LE CERVEAU DE LA FEMME. — BAS-BLEUISME

I

Si nous ouvrons le grand livre que perfectionnent de siècle en siècle les grands esprits qui y voient le jour, combien grand nous apparaît notre siècle qui a vu naître tant d'intelligences et autant de génies qui ont donné à toutes les branches — à la littérature, à la philosophie, à la science, — non seulement un élan gigantesque, mais un mouvement tellement accéléré que chacun ébloui au premier jour, entraîné irrésistiblement dans le grand sillon que tracent les nouvelles idées, renaît bientôt de cet état de vertige et continue à vivre de sa vie calme, comme si imprégné du nouveau milieu ambiant et saturé des vues nouvelles, son esprit acceptait sans fatigue ce " nec plus ultra " de notre existence.

Si l'on s'y arrête, un temps fut, en effet, où, satisfaits des travaux de l'esprit, les plus sages écrivaient "excelsior," comme si, intelligences circonspectes et prévoyantes, apercevant le champ encore inculte de tant de choses inconnues, et laissant à leurs descendants le mérite de nombreuses et nouvelles découvertes, ils n'osaient alors écrire le " nec plus ultra " que je trace sans timidité à la fin de cet âge auquel j'appartiens et que, dans mon orgueil et dans mon admiration pour ces grands esprits qui ne sont plus et pour mes contemporains, je me compte heureux d'y avoir vécu et d'en avoir aimé les œuvres que je m'impose de croire parfaites, afin de mourir avec le siècle le plus grand.

Chaque siècle a produit ses intelligences et les découvertes où les œuvres respectives à chaque siècle dénotent sans doute le fruit de

génies ; mais peut-on comparer ces œuvres qui ont eu presque toutes une hypothèse pour point de départ, avec les découvertes phénoménales que nous laissent les génies du XIXme siècle ? Si Racine, Corneille, Shakespeare, Voltaire et tant d'autres ont laissé des œuvres immortelles, notre Hugo à lui seul a produit comme eux tous et a scruté plus avant dans le sens philosophique de toutes les choses.

Que dire de ces nombreux écrivains célèbres qui sont autant de pierres précieuses qui ornent le diadème qui couronnera notre siècle ? A Descartes, Pascal, Boileau, Molière, La Bruyère, Fontenelle, Rousseau, Montesquieu, Diderot, Buffon, Bernardin de St-Pierre, qui sont les écrivains les plus célèbres des siècles passés, le XIXme siècle seul donne des émules dans Chateaubriand, Demaistre, Lamartine, Delavigne, Vigny, Musset, Balzac, Sand, Beyle, Royer-Collard, Montalembert, Cousin, Lamennais, Guizot, Thiers, Michelet, Villemain, Sainte-Beuve, Lecomte de Lisle, Prudhomme, Coppée, Dumas, Sardou, Scribe.

En astronomie, Kepler est resté grand en en formulant les lois et Laplace, dans la première partie de ce siècle, en a élucidé les secrets par des formules mathématiques accessibles seulement aux esprits les mieux cultivés.

En physique, en chimie, tout nous semble connu, tant nos savants y exploitent, avec succès, des choses qui étaient des mystères hier et qui sont des choses connues aujourd'hui. Que dirait Volta, s'il lui était permis de venir comparer son étincelle électrique à nos courants télégraphiques ? quelle ne serait pas son admiration devant les découvertes d'Edison, devant son phonographe, son téléphone et toutes ces choses en phone qui nous font vivre à la course, comme si notre ambition était d'accomplir le plus de choses possibles en notre courte vie, libre de croire que cette course précipitée ait pour motif d'acquérir plus et plus vite un argent dont nous n'avons pas besoin et que semble avoir compris Bourget...

En philosophie, Taine et Spencer semblent rivaliser pour nous laisser une école nouvelle. Taine nous a laissé une méthode solide et, en calquant sa philosophie sur les notions scientifiques nouvelles, il nous a laissé une philosophie dénuée de toute teinte sacramentelle et toute écrite en accord avec les données immuables de la science actuelle.

Spencer approfondit aussi et pénètre avec subtilité dans les secrets de l'organisme et y décèle le mécanisme merveilleux qui préside au fonctionnement de l'esprit. Psychologue profond, il assimile son esprit à la matière qu'il remue, secoue et fait vibrer pour ensuite en mieux étudier et en bien saisir le rôle. Il ébranle le corps et sent son âme s'émotionner ; il lui faut le premier pour sentir le deuxième, mais sans le premier, il ne nie pas l'existence du second.

En médecine, toute une première période hypothétique et empirique a vécu depuis Hippocrate. Loin d'être une science positive, basée sur des données scientifiques certaines, les systèmes se sont succédés, toujours dans le bon but, il est vrai, de soulager l'humanité souffrante, mais toujours avec des résultats peu satisfaisants, car l'ère nouvelle et révélatrice des causes perturbatrices de l'organisme en souffrance devait être une des gloires de notre siècle. Laënnec, au commencement du siècle, ouvre avec éclat cette ère glorieuse qui fit aimer davantage la médecine, parce qu'elle devenait plus belle et plus pénétrable. Son traité sur l'auscultation est un travail génial qui demeure encore une œuvre précieuse à consulter. Bichat, à la même époque, dans ses recherches sur la vie et la mort, donne les premières notions de l'histologie. Voilà ce que ce génie, moissonné à trente ans, a pu, sans le secours du microscope qui n'existait que bien imparfaitement alors, et avec le seul secours des quelques notions anatomiques du temps, concevoir de vrai comme le fruit de simples mais justes observations. Claude Bernard, ce célèbre physiologiste dont les travaux scientifiques lui donnèrent une renommée européenne. Citons ses travaux sur le mécanisme de la secrétion du suc gastrique, le suc intestinal, l'action du pancréas dans la digestion des corps gras, le grand sympathique, l'action du curare qui était restée jusqu'à lui si mystérieuse.

Vers le milieu de ce siècle, on apporta les améliorations au microscope actuel, et, depuis cette époque, on apprit la composition des tissus ; nous observons la vie, la mort et la régénération de la cellule ; nous assistons avec admiration à des spectacles sublimes qui accaparent toute la vie de savants comme Ranvier, Robin, Virchow, Cornil, Duvas, Retterer, etc.

Charcot nous ouvre le cerveau et la moëlle et nous laisse une classification parfaite des maladies du système nerveux, après nous en avoir montré toutes les lésions pathologiques. Il relègue dans une salle d'hôpital, comme de pauvres malheureux, tous les possédés du démon des premiers âges de l'Eglise, qui ne sont que de pauvres malades atteints d'hystérie ou d'épilepsie.

Pasteur passe et avec un infime petit, un rien pour notre œil, mais un ennemi redoutable pour notre corps, il renouvelle la médecine, en la dirigeant dans une voie nouvelle, qui la rend accessible au plus inhabile même.

Avec lui, la médecine se divise en deux périodes : Hippocrate-Pasteur. Depuis ses merveilleuses découvertes, la chirurgie et la médecine ont vu s'opérer des changements inconnus jusqu'alors et toute la génération actuelle dirige ses études, avec confiance et reconnaissance, dans le courant des nouvelles idées devenues infaillibles par

les expériences et les travaux de ce génie disparu déjà, mais qui demeurera immortel dans le souvenir de l'humanité reconnaissante.

II

A cette époque où tous les esprits se ressentent du mouvement accentué dans les diverses branches qui subissent des progrès; où chacun, dans un élan naturel, semble non seulement améliorer sa condition de vie, mais aussi aime à prendre part au mouvement intellectuel qui dirige le monde cultivé, il s'en suit que, parmi le grand nombre de femmes qui suivent le courant et dont l'esprit est essentiellement le même que le nôtre, il s'en trouve quelques-unes qui dérogent au noble rôle qui leur est dévolu par la nature et s'abandonnent avec une mâle énergie à la culture des choses de l'esprit, au préjudice des qualités sentimentales, apanage du cœur de la femme.

Pour ces femmes, l'âpre Chamford aurait mauvaise grâce de venir nous répéter que la femme a de moins que l'homme un tiroir dans la tête et une fibre de plus dans le cœur. Le rôle que la femme remplit dans la famille est déjà bien noble et très grand, et il est malheureux que la nature commette quelquefois un écart si grand, qu'elle nous donne pour compagnes des femmes à l'esprit hermaphrodite, comme si l'esprit, sans cesse en tension sur les choses arides et abstraites, pouvait vivre en harmonie avec les dispositions délicates et délicieuses du cœur sensible.

Si c'est du cœur qu'émanent les plus nobles pensées, si c'est aux qualités du cœur que doivent s'attacher l'estime et l'affection, combien la femme ne mérite-t-elle pas d'être aimée, puisque vraiment femme, elle donne à tous les moments des preuves de son dévouement, de son amour; quand, prête à tous les sacrifices, elle fait montre toujours d'une vie d'abnégation et de soumission absolue; que, fidèle à sa destinée, elle donne toute sa vie des témoignages sublimes d'un amour sans bornes et d'un courage sans fin? Mais si le rôle auquel la nature la destine est le plus beau titre de gloire, cependant plusieurs dévient du but commun vers lequel doivent tendre entièrement toutes les femmes et elles attachent leur ambition, légitime à tout esprit, à acquérir une érudition qui les placera au rang des hommes. Je dis avec intention, une ambition légitime à tout esprit, car l'esprit de la femme vaut celui de l'homme et son cerveau n'y cède en rien : ni en poids à peu près, ni en conformation. La femme peut atteindre bien haut, quoique certains écrivains veulent n'y rencontrer jamais de génie. Cependant, le passé nous donne Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mme de Maintenon, et notre siècle nous présente Mme

de Staël, Sand, Ségalas, Blanche Cotte, A. Levinck, Mme Adams, Séverine. Ces femmes peuvent faire exception à la règle générale, et je veux bien admirer les charmants commérages que Mme de Sévigné écrivit à sa fille ; les contes délicieux que Mme d'Aulnoy écrivit pour les enfants, et de Mme de La Fayette dire avec Boileau : "que nulle " femme n'écrivait mieux et n'avait plus d'esprit ;" ainsi que la légitime réputation littéraire qu'ont laissé Sand et de Staël, sans énumérer les traits caractéristiques qui tendraient à les mettre au rang des hommes. Elles sont nées femmes et elles ont vécu en hommes, tant il est vrai de dire que, oublieuses de leur propre destinée et cultivant les choses de l'esprit, elles prenaient davantage les goûts et les habitudes de l'homme à mesure qu'elles empiétaient plus avant sur le terrain de la culture et de l'érudition.

Lombroso écrit que dès que la femme tend à devenir supérieure, elle se rapproche de l'homme : "Presque toutes les femmes éminentes de lettres, ont eu quelque chose de masculin non seulement dans leurs œuvres, mais aussi dans leur physionomie et dans leurs gestes."

"G. Sand, dit-il, avait la voix d'un homme et portait volontiers le " costume masculin. Mme de Staël avait le visage d'un homme. " Presque toutes les femmes géniales de l'Amérique et de l'Angleterre, " qui se sont rendues célèbres avaient des traits virils. Presque " toutes ont la mandibule (la mâchoire inférieure) de l'homme. Chez " les deux tragédiennes, Sarah Bernhardt et Duse, Fabrizi a constaté " que la mandibule avait même la forme du sabre recourbé. Presque " toutes ont une écriture virile."

Ce qui revient à dire que lorsque la femme a du génie, ce n'est pas une femme, c'est un homme.

Toutes ces femmes sont des exceptions, mais l'on aurait mauvaise grâce à croire que les autres ont un esprit stérile. Au contraire, la femme est susceptible de se perfectioner autant et souvent plus que l'homme, et s'il fallait toujours compter sur les données de la science pour accorder la palme à celui des deux cerveaux qui pèse le plus, l'homme essuierait souvent une défaite. Je m'inscris donc en faux contre les savants de profession qui ont en général l'esprit chagrin et peu porté à la galanterie, qui ont entrepris une campagne en règle contre la femme.

Les uns condamnent la plus belle moitié du genre humain à vivre dans un état d'incapacité irrémédiable et s'ils n'osent tout à fait regarder leurs femmes et leurs filles comme de petites chimpanzées quelque peu dégrossies par un commencement de civilisation (dit Labadie-Lagrave), il les considèrent tout au moins comme des enfants dont le développement cérébral ne se complètera jamais. D'autres plus humains, laissent entrevoir à ces déshéritées un rayon d'espérance. A force d'étudier les sciences exactes et de conquérir de haute lutte des

palmes académiques et des diplômes universitaires, elles arriveront peut-être à enrichir leur organisme de quelques grammes de cervelle, et par conséquent à devenir les égales de l'homme."

Il est injuste et peut-être téméraire de juger la femme avec autant de sang-froid : si le poids du cerveau de la femme égale celui de l'homme à quelques grammes près, et si nous convenons que plus une race est civilisée, plus son cerveau acquiert de poids et de volume, cependant il faut admettre aussi que les fonctions intellectuelles du cerveau sont le plus merveilleux problème de la nature humaine sur lequel le dernier mot est encore loin d'avoir été dit.

Labadie-Lagrave écrit qu'il est un élément qui échappe aux constatations de la science, c'est la qualité de la substance cérébrale.

Rien ne prouve que les femmes ne rachètent pas par une constitution plus délicate, plus fine, plus spontanée, plus prompte à produire des idées, la prétendue infériorité de la portion de leur cerveau qui est le siège des facultés intellectuelles les plus élevées.

Au lieu de compter le nombre de leurs circonvolutions et de mesurer les dimensions de leur crâne avec des instruments perfectionnés, il serait plus raisonnable et plus juste de les juger d'aprés leurs œuvres.

Dans les écoles mixtes des Etats-Unis où la même éducation est donnée aux petits garçons et aux petites filles, aucun des deux sexes ne jouit d'une prépondérance marquée et chacun d'eux fournit son contingent à peu près égal à la liste des élèves qui occupent les premières places.

III

J'accorde donc entièrement et avec plaisir toute la place que doit occuper la femme à peu près au même niveau que l'homme, mais pour occuper ce niveau que l'étude assidue seule peut lui faire atteindre et tenir, il lui faut à tout prix sacrifier sa destinée ; faire trêve de la vie intérieure, occupée sans cesse à l'éducation des tout petits ; être en rupture de bans avec tous les devoirs qui incombent à la directrice de la maison, à la mère de famille, à la protectrice du foyer, à la directrice du ménage, à la maîtresse de l'institution conjugale. C'est donc ici le moment de blâmer la prétention de certaines femmes de vouloir déserter la compagnie sereine de leur petite maison pour se reléguer silencieusement dans une pièce retirée, courbées dans une idée abstraite, sur une feuille de papier encore vierge des caractères, que l'imagination distraite et l'esprit aux abois ne peuvent concilier, tenant l'œil attentif sur une plume que tient une main crispée rétive et stérile. Voilà le rôle que joue un bas-bleu et je conseille à qui s'y intéresse de lire l'amusante comédie de M. Albin Valabrègue sur le bas-bleu en ménage,

ou encore la description que le féroce Barbey d'Aurevilly donne des ravages du bas-bleu dans la société contemporaine. "Les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes, ce sont des hommes — du moins de prétentions et manqués !" Ce sont des bas-bleus.

Les bas-bleus sont de tous les pays. Pour qu'il en naisse un quelque part, il ne faut qu'une plume, une écritoire et un faux orgueil pour plusieurs.

"Le bas-bleu, c'est la femme littéraire, c'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature" (Aurevilly).

C'est la femme qui se croit cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire. Cette espèce est très moderne, et il faut croire à des transformations successives d'une civilisation anticipée pour que des femmes qui n'étaient ni bossues, ni laides, ni bréhaignes peut-être, eussent l'idée de sacrifier les charmes irrésistibles dévolus à leur sexe pour se mettre en équation avec l'homme.

L'homme a admis la femme dans ses rangs, soit condescendance, galanterie ou faiblesse, et il a fait que la femme exerce dans tous les pays une influence sur lui, d'où il arrive, comme à certaines époques dans l'histoire de l'humanité, un véritable hermaphrodisme social où l'homme s'efféminе et la femme s'*hommasse*, et, quand ces fusions contre nature se produisent, c'est toujours pour que l'ordre soit troublé davantage ; c'est alors la femelle qui absorbe le mâle jusqu'à ce qu'il n'y ait plus là ni mâle ni femelle.

Qu'on me pardonne ma hardiesse à traiter un sujet aussi provocateur, mais je traite d'un principe et non d'une personne, et si parmi les moralistes contemporains, aucun n'a eu le courage de s'inscrire en faux contre la tendance de tout le monde et de rabattre les ambitions féminines, je trouve au moins Proudhon, le rude casseur de pierres, dont je me garantis pour en éviter les atteintes, quitte à me faire traiter comme lui d'esprit grossier !

Dr P.-E. Prévost.

Janvier 1896.



SOUVENIRS D'AFRIQUE

UNE EXECUTION MILITAIRE

Depuis quelques jours, je jouissais des délices somnolentes d'une garnison insipide. Un événement grave est venu me tirer de ma léthargie : on a fusillé dernièrement un légionnaire.

C'était le premier soldat que je voyais mourir légalement sous les balles des camarades. Il était peu digne d'intérêt, mais il est mort en brave, comme tout militaire doit le faire.

Mauvaise tête et Belge de nationalité, il avait fait partie de la Commune en 1870, comme capitaine. Après l'apaisement, ne trouvant pas assez de désordre à Paris pour y gagner son pain, il s'était engagé à la légion.

Il ne tardait guère à montrer ici comme ailleurs son caractère indiscipliné, son esprit de mutinerie, et il eut bientôt l'occasion de faire valoir ces funestes défauts d'une manière ostensible.

Etant de garde un jour à la place, sixième d'un poste commandé par un caporal de vingt ans, il sut se procurer de l'absinthe et enivrer ses camarades.

Plus âgé que tous, il dominait ces jeunes gens par l'audace de ses propos, les éclats de sa voix et sa faconde bruyante d'ancien orateur populaire. Le caporal surtout, très impressionnable, l'écoutait ahuri et bouche bée.

Toutes les têtes, en feu, avaient complètement oublié le service ; on chantait et criait dans le corps de garde.

***

L'adjudant de place, un lieutenant de tirailleurs, averti de ce tapage, vient faire sa ronde. Il entre au poste et fait une semonce sévère au chef et aux hommes.

Le Belge interpelle l'officier, excite le caporal et les soldats, et tous, transportés de fureur et d'ivresse, se ruent sur le lieutenant, le maltraitent, le frappent et le jettent, grièvement blessé, dans le violon du poste.

Puis on continua à boire, à chanter.

Le corps de garde était éloigné de toute habitation, et le malheureux officier aurait eu à souffrir jusqu'à la relève suivante, sans la présence d'un sergent-major de ronde.

Celui-ci entre au corps de garde à quatre heures du matin. Pas de factionnaires, et tout le monde dormait sur le lit de camp. Il entend des plaintes au violon, y accourt et délivre le lieutenant. Se rendre au quartier, commander une nouvelle garde et venir relever les factieux, fut l'affaire de quelques minutes.

***

Ils passèrent au conseil de guerre.

Le caporal eut vingt ans de travaux forcés, les hommes chacun cinq ans, sauf le communard, qui fut condamné à mort comme plus ancien et meneur de la bande.

La dégradation militaire, suite inévitable de la condamnation, fut prononcée contre tous.

***

Toute la garnison était sur pied.

A quatre heures du matin, une voiture d'ambulance escortée par la gendarmerie était venue prendre le prisonnier à la prison militaire pour le conduire au champ de tir, lieu de l'exécution.

Le malheureux légionnaire, très calme, décidé à mourir bravement, s'était habillé à la hâte.

Au champ de tir, les trois mille hommes de la garnison forment le carré qui s'ouvre pour donner passage au cortège funèbre.

Le condamné descend de voiture et se dirige seul, d'un pas ferme, vers le poteau. On présente les armes à celui qui va mourir, les tambours et les clairons battent et sonnent aux champs. Un sergent l'attache et lui bande les yeux.

Douze hommes — quatre sergents, quatre caporaux et quatre soldats, — pris parmi les plus anciens, s'avancent silencieusement à huit pas du condamné ; un adjudant les commande.

Le sergent s'éloigne du poteau, l'adjudant étend le bras armé du sabre, jette un regard sur le piquet qui épaule le fusil, et crie : *Feu !*

Douze détonations éclatent, le légionnaire vacille un instant et s'écrase comme une masse.

Le plus ancien sergent s'approche, lui met son fusil à l'oreille et lui donne le coup de grâce. Le crâne éclate comme un vase qui se brise, la cervelle jaillit au loin et ses débris éclaboussent le poteau d'exécution. Le gazon, les habits du mort sont couverts de sang, un petit ruisseau rouge suinte lentement dans le sentier du champ de tir.

***

Le drame est fini.

Les troupes défilent devant le cadavre. Une lourde tristesse plane dans l'air, une émotion intense serre toutes les gorges. Silencieusement, au pas accéléré, le défilé continue. Les hommes tournent les yeux du côté du paquet informe qui, l'instant d'avant, était un de leurs camarades plein de vie.

Je me sentais suffoquer et un détail mesquin m'est resté à la mémoire. Dans l'émotion du moment suprême, dans la précipitation de la dernière toilette, le pauvre diable n'avait pas boutonné ses guêtres.

J'ai longtemps vu dans mes rêves, inertes, flasques comme une vieille défroque, les deux pieds du communard chaussés de leurs guêtres bâillantes, que retenaient seuls les deux boutons du sous-pied.

Un ancien Légionnaire.



LA CIRCULATION FIDUCIAIRE

Nous sommes quelquefois sous l'impression que le progrès dont nous jouissons est dû à nos temps modernes. Sous bien des rapports cela est vrai, mais que de choses ne sont que le développement de ce qui a existé dans l'antiquité ! Les anciens possédaient des secrets dans les arts qui n'ont pas été retrouvés. Celui de la verrerie était très perfectionné. La bijouterie, recueillie dans les fouilles de Pompéï et d'Herculanum, nous étonne par sa beauté et son goût exquis. Malgré l'outillage et les progrès de nos jours, nous n'avons rien produit qui nous donne une supériorité sur les rares spécimens antiques en notre possession. Que de choses pourtant de ces temps reculés ont disparu ! L'empire romain, saccagé par les hordes barbares qui avaient peu ou point de goût pour les beaux-arts, a tout entraîné dans sa ruine. Les bibliothèques, dont nous apprécions la richesse par les admirables fragments qui nous ont été transmis, contenaient des trésors inappréciables et leur perte sera toujours regrettée des savants et des lettrés. Lamartine avait pour thèse que l'esprit humain depuis Homère n'a pas progressé. Son avis là-dessus peut être contesté, mais il faut bien avouer qu'en poésie nos modernes n'ont guère surpassé les productions de l'auteur de l'*Illiade* et de l'*Odyssée,* et les œuvres d'Horace et de Virgile sont restées sans rivales. Tacite et Cicéron, parmi les historiens, sont encore nos modèles. Les philosophes Platon, Socrate et Aristote nous ont laissé la plus haute expression de l'idéal. Platon surtout, appelé le divin, a l'insigne mérite de s'être le plus rapproché des idées chrétiennes.

Il est vrai que l'astronomie est une science toute moderne, mais les anciens, privés de nos instruments d'optique, avaient observé les astres depuis des siècles. Les Chinois avaient reconnu que l'année solaire se composait de trois cent soixante-cinq jours et un quart. Les

philosophes grecs allèrent puiser chez les Egyptiens leurs connaissances dans cette science. L'orientation des faces des pyramides nous dit combien leurs idées de la méridienne et de sa perpendiculaire étaient exactes. En peinture, on retrouve aujourd'hui des portraits, en Egypte, dont la beauté et le fini sont à peine surpassés par les modernes. Une armée d'hommes et de chevaux n'aurait pu remuer et placer à de grandes hauteurs les énormes blocs de pierre de soixante pieds de long, hauts et larges de quinze, restés encore jointoyés avec précision, que l'on voit dans quelques villes en Orient, sans la connaissance d'une mécanique très avancée. Je ne dis rien des beautés architecturales, elles sont d'origine très ancienne. Le touriste et l'historien les admirent encore aujourd'hui. Nous avons peu de monuments modernes qui peuvent être comparés à ces grandeurs antiques. Nos plus beaux efforts ne sont que l'imitation des chefs-d'œuvres d'époques très reculées. Décidément, nous n'avons pas à nous énorgueillir; sous bien des rapports les anciens sont restés nos maîtres. Dans les sciences exactes, Euclide nous enseigne encore la géométrie. Nous avons progressé, sans doute, mais nous n'admettons pas assez ce que nous devons aux anciens. Il nous avaient précédés dans l'emploi des moyens en usage pour faciliter les échanges de produits qui se font aujourd'hui. Les monnaies sont de la plus haute antiquité, mais les lettres de change, les traites, le papier de circulation, sous une forme primitive, il est est vrai, étaient connus et en usage depuis longtemps. Les Romains connaissaient le billet représentant la monnaie. Il existait sous forme de mince papyrus de cuir. Son existence a été éphémère, mais il a assez duré pour laisser sa trace dans l'histoire.

La lettre de change était pratiquée par les Assyriens et les Grecs. Au moyen-âge elle suit le développement du commerce. Pendant longtemps, elle faisait office de chèque, de mandat et de lettre de crédit. Plus tard, mais loin de nous encore, au treizième siècle, ces derniers ont été employés séparément, laissant à la lettre de change, généralement faite à terme, son caractère particulier et restant ce que nous les voyons aujourd'hui, des ordres de paiement à vue.

Le billet de banque parut au dix-septième siècle en Suède et en Angleterre, mais les gouvernements en ont toujours réglementé l'émission. Laissé d'abord à des institutions particulières, surtout en Angleterre, on en est venu graduellement à en attribuer le monopole à des banques d'Etat. Quelques banques jouissent de ce privilège, mais elles le perdent en se fusionnant avec d'autres institutions ou en changeant de raison sociale. Ultérieurement, la Banque d'Angleterre, comme la plupart des banques d'Etat de l'Europe, auront seules le droit d'émettre des billets; n'étant qu'une autre expression de l'argent, les gouvernements tendent de plus en plus à se réserver le droit de les

mettre en circulation. On ne permettrait à personne, disent-ils, de frapper monnaie ; c'est là un privilège dont l'Etat ne se départit pas. Pourquoi donner à l'individu, privément ou collectivement, le droit de créer un papier qui, entre ses mains, a toujours été accompagné de pertes sérieuses pour le public ? Nous n'entreprendrons pas de traiter cette question, elle est en dehors du cadre que nous nous sommes tracé. Nous ne la mentionnons qu'incidemment ; de tout temps elle a occupé l'attention des économistes. Si nous nous reportons à ce qu'était le billet de banque aux Etats-Unis anciennement et aux pertes qu'il a causées, nous admettrons que ce n'est pas sans cause que la circulation fiduciaire, dans ce pays, est devenue ce que nous la voyons aujourd'hui. Il est peut-être possible de donner une garantie suffisante à la circulation laissée à la banque ordinaire, telle que nous l'avons ici, mais nous pensons que ce billet ne donne pas une sécurité entière au public. On a vu, dans nos campagnes, des billets de banque en faillite, parfaitement bons, refusés et vendus à perte.

Pourquoi exposer ceux qui n'ont aucun intérêt dans les banques à ces dangers ? Le billet doit offrir la même sécurité que la monnaie, et, du moment qu'il présente des dangers, il ne remplit pas sa mission. Qu'adviendrait-il si une banque aux abois mettait en circulation plus que le montant fixé par la loi ? La garantie des autres, tout à fait suffisante jusqu'au montant légal, s'étendrait-elle au surplus ? Et où est le contrôle pour empêcher que cela arrive ? Il n'y en a aucun de la part du gouvernement et on a vu ce que vaut celui qui vient de la banque elle-même. Ce sont ces considérations qui ont amené tous les gouvernements à ne permettre de circulation fiduciaire que celle qui porte la garantie de l'Etat. Remplaçant la monnaie, elle doit donner au public l'immunité la plus entière contre toute perte. Si le billet porte la garantie de l'Etat, comme dans les Etats-Unis et en Angleterre, ou son contrôle immédiat, comme en France et en Allemagne, le public a la conviction qu'il ne peut rien désirer de plus, et les troubles causés par les guerres ou les paniques ne lui feront perdre aucune valeur. Il y aura suspension de paiements en espèces, comme cela s'est vu plusieurs fois par la Banque d'Angleterre, mais le public n'a aucun doute sur le billet qu'il a en sa possession. Il subit le sort commun, sans se troubler, sachant que la reprise des affaires viendra et qu'il ne perdra rien.

Non seulement le billet se recommande par son utilité, il est devenu une nécessité indispensable. Si l'humanité devait pourvoir à ses besoins d'échange uniquement avec les sept ou huit milliards d'or et d'argent en circulation aujourd'hui, elle serait extrêmement gênée et les métaux parviendraient à un trop grand pouvoir d'acquisition. Le billet de circulation, la lettre de change et le chèque viennent donner cette élasticité qui rend faciles, agréables et si promptes les affaires

considérables qui se traitent tous les jours. On remue des millions sans toucher un écu, et l'économie réalisée sur le maniement de la monnaie métallique est un grand bienfait.

On sait que les billets émis par les banques canadiennes ne doivent pas dépasser le montant de leur capital versé ; qu'en cas de faillite de la banque, ils sont privilégiés et doivent être remboursés avant les déposants, et qu'enfin toutes les banques sont conjointement et solidairement responsables pour tous les billets.

Occupons-nous maintenant de la circulation fiduciaire en Angleterre, parce que la Banque d'Angleterre, par son ancienneté, la sûreté avec laquelle elle fonctionne et l'ampleur de ses opérations, est devenue pour longtemps le type des institutions d'émission.

Le capital de la banque est maintenant de quatorze millions cinq cent trente-trois mille louis. Ce montant lui est dû par le gouvernement et reste comme la garantie de sa circulation. C'est aussi sa limite, mais elle peut la dépasser, pourvu que le surplus soit représenté par un égal montant en espèces. Pour donner plus de garantie à ces billets, il existe un département d'émission tenu séparé de celui de l'escompte et des opérations que peut faire la banque. Cette division offre une sécurité complète à la circulation, mais elle a l'inconvénient de gêner, dans les temps difficiles, les avances au public. Plusieurs fois, le gouvernement l'a autorisée à ne tenir aucun compte de la loi, afin qu'elle put utiliser les fortes sommes en espèces dans le département d'émission au profit du commerce en détresse. Il y a actuellement vingt-six millions de louis sterling de billets en circulation, mais la banque en a pour près de trente millions dans ses caisses. Ces deux sommes sont représentées par le capital, entièrement placé avec le gouvernement, et des espèces. La banque étant obligée, par sa charte, de prendre tout l'or en lingot qui lui est offert à raison de £3 17s 9d l'once, fait voir combien son trésor se remplit du métal précieux qui, de l'Amérique ou d'ailleurs, se dirige sur Londres. La Banque paye annuellement au gouvernement cent quatre-vingt mille louis pour le privilège d'émettre ses billets.

Les billets ne rentrent dans la circulation qu'une fois. Même, sans sortir de la banque, ils peuvent être présentés pour être payés en or ou déposés, mais ils sont retenus pour être détruits après cinq ans. La banque fabrique le papier et l'imprime elle-même. Ce papier porte une marque particulière (*Water-mark*) et chaque série offre un changement dans la gravure, imperceptible au public, mais qui offre à l'examen une protection contre l'imitation. Ce système est admis comme étant le plus rapproché de la perfection. Elle est la dépositaire de l'argent du gouvernement et elle paye les intérêts sur la dette nationale.

Comme la Banque d'Angleterre, la Banque de France reçoit l'argent du gouvernement. Ses opérations annuelles sont dans les dizaines de milliards et elle fait gratuitement des virements de fonds d'une place à une autre où elle a une succursale, pour plus de quarante milliards. Son encaisse, or et argent, au 26 décembre, était de trois milliards deux cents millions de francs et sa circulation s'élevait à trois milliards quatre cent quatre-vingt-cinq millions. Son capital est de cent quatre-vingt-deux millions cinq cent mille francs et ses réserves réunies se montent à quarante-deux millions.

On voit combien sa réserve métallique, de même que celle de la Banque d'Angleterre, est forte. Dans l'une comme dans l'autre, il y a, en sus, d'immenses valeurs réalisables à courte échéance qu'il est inutile de mentionner ici. Nous ne le disons que pour démontrer combien ces deux grands établissements ont soin de protéger leur circulation et d'inspirer au public la plus grande confiance dans ce papier-monnaie. Cela leur est d'autant plus facile qu'elles n'accordent aucun intérêt sur les immenses sommes qu'elles ont en dépôt.

Un détail peu connu ici, c'est le grand nombre d'effets (billets "promissoires") escomptés pour le petit commerce.

Nous lisons dans un des rapports de la banque que sur cinq millions six cent soixante-sept mille cent dix-neuf effets, pour quatre milliards six cent vingt millions trois cent quarante-huit mille neuf cent francs, il s'en est trouvé :

19,100 de 10 francs et au-dessous,
836,417 de 11 francs à 50 francs,
1,076,072 de 51 francs à 100 francs,

soit un million neuf cent trente-un mille cinq cent quatre-vingt-neuf inférieurs à cent francs, c'est-à-dire plus du tiers.

On voit que si la Banque de France est utile aux capitalistes, elle ne l'est pas moins aux négociants de peu de moyens. Le détailleur prend volontiers le billet de la pratique, parce qu'il le passe facilement à son fournisseur. A son tour, celui-ci le dépose chez son banquier, lequel, en l'endossant, le fait accepter par la Banque de France. Le bimétallisme existant en France, le billet est susceptible de remboursement en or ou en argent, mais comme on n'éprouve aucune difficulté à obtenir l'or, le public jouit des mêmes avantages qu'offrent les pays où l'or seul est l'étalon. L'usage du billet en France n'est pas réglé comme en Angleterre. Il est remis dans la circulation jusqu'à ce qu'il devienne impropre à cette fin.

Pendant longtemps la banque payait les billets contrefaits. Ce n'est que depuis peu qu'ils sont refusés. Les troubles et les guerres

ont empêché le public, celui des campagnes surtout, de prendre volontiers le billet de banque. Les espèces étaient préférées. C'est afin de ne pas augmenter la défiance que la banque payait les faux billets, mais depuis qu'elle a démontré sa parfaite solvabilité, en passant sans encombre à travers les phases les plus difficiles, le public a reconnu sa valeur incontestable et apprécie surtout la commodité que le billet présente dans les échanges sur la monnaie. On a pu alors refuser les billets contrefaits et en faire supporter la perte par le public.

Nous terminons par quelques mots sur le "Dominion Note Act." Cette circulation des billets du gouvernement fédéral est venue remplir une grande lacune, en facilitant les échanges que les banques font entre elles tous les jours, de ce qu'elles ont à se payer ou à recevoir. Avant l'existence du "Dominion Note Act," ces paiements se faisaient en or et la banque débitrice envoyait à sa créancière des sacs contenant le métal. Ce système offrait bien des inconvénients par le danger de transport et par la nécessité de compter tous les jours des sommes assez considérables.

L'établissement de la chambre de compensation (clearing house) a simplifié cela. Il n'y a plus de déplacement ; les balances respectives se soldent sur-le-champ et en billets de la Puissance.

Les petites coupures de $1, $2 et $4 sont destinées au public qui les utilise pour les besoins ordinaires du commerce. Les banques qui les reçoivent les changent, au bureau des assistants-receveurs-généraux, pour des gros billets qu'elles trouvent plus commode de garder en portefeuille que d'encaisser l'or comme autrefois. Quand la banque désire du numéraire pour payer le change acheté généralement à New-York ou pour utiliser dans des grands centres américains, comme le font souvent celles de nos fortes institutions qui ont des comptoirs dans le pays, elles échangent leur "Dominion Notes" pour l'or qu'elles expédient, et, dans des moments où leurs capitaux à l'étranger peuvent être employés avec plus d'avantage ici, elles font venir le métal jaune qu'elles déposent de suite chez l'assistant-receveur général, qui leur compte une somme égale en billets.

C'est là la fonction du "Dominion Note." Il est sans cesse échangé pour de l'or et, sans cesse, l'or le remplace.

Le chiffre de cette circulation est fixé à vingt millions, et cette somme est garantie par une large proportion de métal toujours en caisse et des valeurs spéciales, susceptibles d'être converties en or au besoin. La loi a sagement donné, dernièrement, une élasticité au fonctionnement de l'acte que la législature précédente n'accordait pas, en permettant une émission de billets qui excèderait les vingt millions, à la condition que le surplus, comme pour la Banque d'Angleterre, soit représenté par un montant égal en espèces.

Le maniement de l'or exige beaucoup de travail et de soin. Chaque pièce doit être pesée séparément. Les pièces ont deux poids: l'un, lorsqu'elles sortent de la monnaie (mint) et l'autre qui ne les prive pas de leur valeur légale. Ainsi, un louis d'or neuf anglais (sovereign) pèse 123 $\frac{274}{1000}$ grains. La loi lui donne cependant valeur légale quand, par l'usage, son poids est descendu à 122½ grains. Il en est de même de la monnaie américaine. Le $20 neuf pèse 516 grains, mais il a cours légal pourvu qu'il ne pèse pas moins que 513 $\frac{42}{100}$. Les $10 et les $50 sont réglés dans la même proportion. Il résulte de cela qu'il n'y a pas d'autre moyen de découvrir une seule pièce légère dans un sac de pièces neuves que de les peser une à une, et c'est le travail qui se fait dans les bureaux des assistants-receveurs-genéraux. Les banques ne s'occupent guère de ce travail. Elles savent que l'or qui leur est payé est exact en compte et en poids, et elles l'expédient à l'étranger presque toujours sans le contrôler elles-mêmes. Des millions d'or qui sont reçus et payés de cette manière, il est résulté bien peu d'erreurs, et, s'il s'en est trouvé, ç'a été de peu d'importance. Il est toujours utile que le public soit renseigné sur le fonctionnement des institutions qui jouent un grand rôle dans le mouvement des affaires. Souvent, sans s'en douter, il fournit une large part dans le jeu du mécanisme créé par la loi. La circulation fiduciaire d'un pays est intéressante à étudier. C'est en la connaissant que les spécialistes de notre siècle ont pu l'améliorer et en faire la chose utile que nous possédons. Du billet de circulation primitif et rudimentaire qu'avaient les Romains et après eux les Chinois on est arrivé, de progrès en progrès, à celui que nous possédons aujourd'hui; mais nous disons, avec M. Rossi, écrivant sur cette matière:

"En fait de crédit, de confiance, ce qui n'est pas parfait est vicieux; ce qui n'offre pas une pleine sécurité est un danger."

EDMOND J. BARBEAU.



ETUDE DE MŒURS

LA LUNE DE MIEL ET LA LUNE ROUSSE

COMMENT DE JEUNES ÉPOUX DOIVENT S'Y PRENDRE POUR PASSER DE LA LUNE DE MIEL DANS LA LUNE ROUSSE.

Faisons d'abord quelques observations importantes.

Pour passer de *la lune de miel* dans *la lune rousse*, les jeunes époux auront à y mettre chacun du sien, autrement l'entreprise traînerait en longueur ou pourrait même échouer complètement.

Remarquons en second lieu que la belle-mère joue souvent un rôle considérable dans ce changement, si considérable, de fait, qu'il est opportun, je crois, d'exposer d'abord les dispositions où elle doit être pour aider à ce résultat.

DISPOSITIONS DE LA BELLE-MÈRE

1ère disposition. — Dès le début du mariage, au lieu de laisser le jeune couple s'aménager à sa fantaisie, la belle-mère aura bien soin, au contraire, de se mêler à tout, de s'occuper de tout. La raison qu'elle se donnera pour justifier sa conduite sera bien simple.

— " La jeune fille n'a pas d'expérience, le jeune homme, de son côté, n'entend absolument rien à monter une maison. Aider ces jeunesses à se débrouiller sera donc de sa part acte de charité très méritoire."

En conséquence, que rien ne s'achète sans qu'on la consulte, que la maison soit meublée à son goût qui, bien entendu, devra être aussi celui des jeunes époux.

2ème disposition. — La belle-mère se tiendra très au courant des faits et gestes de son gendre ; chaque jour elle recevra la visite de sa fille ou ira elle-même la visiter à la maison. Là, dans de longs entretiens, elle se fera rendre un compte de conscience fort exact et fort détaillé de ce qui s'est passé dans le ménage. Ainsi, tout en maintenant son autorité sur sa fille, sera-t-elle mieux à même de lui donner les conseils réclamés par les circonstances.

Enfin, *3ème disposition* — la plus importante de toutes : La mère devra être bien persuadée qu'à peu de chose près, sa fille est un modèle vivant de toutes les perfections imaginables. Si donc quelque rouage fonctionne mal à la maison, la faute en sera évidemment au gendre.

Avec de pareilles idées et de pareilles habitudes, la belle-mère pourra prendre une part active au changement qui se prépare. Mais, avouons-le franchement, nombre de belles-mères se mettent dans ces dispositions avec la plus grande facilité du monde.

Voyons maintenant ce que les jeunes gens eux-mêmes devront faire pour passer de *la lune de miel* dans *la lune rousse*.

ATTITUDE DES PARTIES BELLIGÉRANTES

Il est généralement admis que l'homme ouvre le feu et commence les premières escarmouches.

Avant le mariage, durant la fréquentation, il surveillait sévèrement son humeur et ne montrait que les qualités de caractère les plus aimables. Plein de déférence et d'attention pour son amie, il s'appliquait à prévenir ses moindres désirs. D'une douceur inaltérable, d'une humeur toujours enjouée, il se rangeait sans peine au sentiment de sa fiancée. Jamais entre eux la plus légère divergence d'opinion, toujours l'accord le plus parfait. Mais aujourd'hui qu'il est marié, à quoi bon continuer cette surveillance fatigante ? Pourquoi tant se contraindre et se gêner ? Ne peut-il pas maintenant reprendre ses allures d'autrefois et naviguer sous ses vraies couleurs ?

* * *

Bon cœur au fond, mais tempérament un peu vif, supportant mal la contradiction, prompt à la réplique, disant des paroles brusques, mais les oubliant très vite ; du reste, ne gardant pas rancune, voilà ce qu'il est et ce qu'il se montre à la maison.

En étudiant le caractère de son mari, la jeune femme pourrait facilement, avec un peu de patience et de vertu, réformer ces impé-

tuosités d'humeur, arrondir ces angles et maintenir la paix et la bonne entente dans le ménage. Malheureusement, quoiqu'en dise la mère, elle est loin d'être elle-même un assemblage de toutes les perfections.

***

Impétueuse de caractère, elle ne sait guère retenir sa langue ; très attachée à ses idées, très susceptible, elle s'emporte vite et, défaut plus grave encore, quand son amour-propre a été froissé, elle s'en souvient longtemps et cherche l'occasion de se venger.

A l'exemple de son mari, cette jeune femme si douce autrefois, si obligeante pour son fiancé, si empressée à prévenir ses moindres désirs, cessant, elle aussi, de surveiller son humeur, laisse le caprice prendre la direction de sa vie.

Ainsi, au bout de quelques mois seulement de mariage, les jeunes époux, déjà armés en guerre l'un contre l'autre, sont prêts à engager la lutte.

Les premières escarmouches ne tarderont pas à commencer.

PREMIÈRES ESCARMOUCHES

Peu de chose d'abord : des manques d'égards de la part de l'homme, quelques paroles un peu brusques auxquelles la femme répond brusquement aussi ; puis, des chocs d'idées et d'opinions. L'homme maintient vivement son avis, la femme, non moins vivement, soutient le sien. De part et d'autre on s'échauffe, on en vient aux paroles piquantes, mais la femme s'arrange toujours de façon à avoir le dernier mot dans la dispute.

***

Mécontent de cette première passe d'armes, l'homme, sans saluer sa femme comme d'ordinaire, fait claquer violemment la porte derrière lui et part pour sa besogne.

Pourtant, durant le jour, sa mauvaise humeur du matin s'est dissipée. Il revient à la maison, bien décidé à faire bon visage à sa femme, mais celle-ci a la mémoire plus tenace. On a froissé son amour-propre, elle s'en souvient et veut avoir sa petite vengeance. Aussi, aux

avances pleines de gaieté du mari, ne répond-elle que par quelques paroles maussades, ou même, prétextant une migraine douloureuse, elle garde un silence obstiné.

*
* *

La migraine, c'est bien connu, joue un rôle important dans la politique de certaines femmes mariées! C'est une arme offensive et défensive dont elles se servent avec une grande dextérité pour mettre en quarantaine l'homme qui eut le malheur de froisser leurs sentiments ou leur amour-propre.

D'ailleurs, une femme mécontente n'a-t-elle pas à son service mille moyens divers pour se venger, sans qu'il y paraisse? Ne peut-elle pas servir la soupe trop chaude ou trop froide? mettre sur la table des viandes trop cuites ou des beefsteaks durs comme des tiges de bottes sauvages? Ne saura-t-elle pas se souvenir, juste au temps du souper, que la maison n'a pas été balayée? Alors, s'armant du balai, elle fera voler partout un nuage de poussière au grand ébahissement du mari.

Ne peut-elle pas encore négliger de raccommoder le linge? oublier, le samedi soir, de mettre des boutons à la chemise du mari, ou les coudre juste assez pour qu'ils sautent dès qu'il voudra les fixer?...

Des expressions énergiques, parties de la chambre de l'homme, apprendront vite à la femme que sa petite ruse a pleinement réussi. Elle est contente. Ne vient-elle pas de prouver à son mari combien complètement il est dans sa dépendance!

C'est la guerre à coups d'épingle, mais l'homme ressent vivement ces piqûres qui le tiennent sans cesse dans un état d'irritation peu favorable à la paix du ménage.

Bientôt, du reste, l'heure d'une crise plus sérieuse sonnera à la maison.

LA CRISE

Poussé à bout par ces taquineries quotidiennes, l'homme éclate un jour en reproches violents:

— "Sa maison est mal tenue, tout est en désordre. — La cuisine
" est détestable. — Sa femme est toujours à courir chez sa mère pour
" lui conter toutes sortes de niaiseries. — Elle ferait bien mieux de voir
" à la propreté du ménage. — Les choses ne peuvent pas durer de la
" sorte. — Son parti en est pris; sa femme devra choisir entre son mari
" ou sa mère..."

*
* *

L'homme est en colère pour tout de bon.

Ce serait le temps pour la femme de se rappeler qu'en pareille circonstance le silence est d'or, ou de tâcher, par de douces paroles, de

détourner l'orage qui menace. Mais, nous l'avons dit, Madame a l'humeur impétueuse, elle aussi !

Perdant tout contrôle sur ses nerfs et sa langue, elle répond d'un ton aigre :

— " Son mari n'est jamais content ; il a toujours des remarques " désobligeantes à faire. — S'il n'est pas satisfait de la manière dont " elle tient la maison, qu'il prenne une servante. — Si la cuisine n'est " pas de son goût, qu'il aille dîner au restaurant ! — On lui reproche " d'aller trop souvent voir sa mère... Ah ! elle est bien heureuse d'avoir " sa mère, pour recevoir quelque consolation, sans cela elle périrait de " chagrin et d'ennui..."

Cette tirade, débitée avec volubilité, sans interruption possible, se terminera par des sanglots ou par une crise de nerfs.

En face d'une situation si nouvelle pour lui, l'homme déconcerté, ahuri, ne sachant trop que dire ni que faire, murmurera des paroles assez peu bienveillantes pour sa femme, puis il prendra son chapeau et la porte.

LA BELLE-MÈRE APPELÉE EN CONSEIL

Aussitôt Monsieur dehors, Madame, remise de sa crise nerveuse, essuiera ses larmes et se hâtera d'aller conter la scène à sa mère.

Ici, l'influence de la mère sera décisive pour le bonheur ou le malheur du jeune ménage.

Si cette femme est prudente et sage, tout en consolant sa fille, elle lui fera entendre de bonnes vérités :

" Sois patiente, ma fille, cède de bonne grâce à ton mari, pour avoir " la paix à la maison. Il est un peu vif de caractère, mais il a bon " cœur. Redouble auprès de lui d'attentions et de prévenances. Fais " tout en ton pouvoir pour lui rendre la maison agréable ; surtout, " ne garde jamais rancune de ces saillies d'humeur. A son retour, " montre-toi aimable, comme si rien n'était arrivé.

" Il faut t'accoutumer à faire des sacrifices. La vie d'une femme " mariée, vois-tu, n'est trop souvent qu'une vie de sacrifices et de " dévouement, tu le comprendras mieux plus tard. Mais c'est par là " qu'une femme est vraiment puissante et qu'elle réussit toujours à " dompter peu à peu l'humeur de son mari. Offre cette épreuve à Dieu " et fais vaillamment ton devoir ! "

*
* *

Voilà de nobles et bonnes paroles ! Malheureusement toutes les belles-mères ne parlent pas de la sorte. Il s'en trouvera qui, en pareil cas, diront à leurs filles :

"Comment, ma fille, après trois mois à peine de mariage, ton mari " te traite de la sorte à la maison ? L'ingrat ! toi qui es si douce et si " dévouée ! Ecoute, ma chérie, ne te laisse pas ainsi marcher sur le " pied, ne cède pas... tiens ton bout à la maison !"

Et la jeune femme revient chez elle bien décidée à *tenir son bout.*

LES RÉSULTATS DE LA CRISE

La journée est finie, l'heure de rentrer au logis est arrivée. Le jeune homme, regrettant sa vivacité du matin, voudrait bien faire la paix avec sa femme. Il rentre en lui disant des paroles de bienveillance et de tendresse, mais celle-ci, fidèle aux recommandations de sa mère, garde un silence obstiné, ou répond par un oui, un non, bien sec et bien raide.

Et le mari de se dire :

— "Ah ! ma petite femme garde rancune ! Elle a encore de la " bile sur le cœur. Sans doute, elle est allée voir sa mère, et cette " femme lui aura conseillé la résistance. Eh bien ! puisque le ciel est " gris à la maison, en attendant qu'il s'éclaircisse, allons faire un tour " au club. Là, du moins, on pourra se dérider et s'amuser avec " les amis."

Et l'homme va au club.

Or, le temps sombre dure des trois ou quatre jours de suite, parfois même des semaines entières. Le mari a beau chercher à se rendre aimable, à dégeler le cœur glacé de sa femme, celle-ci continue à se montrer maussade et rancuneuse. Il a beau s'ingénier à ramener la belle humeur à la maison, elle persiste toujours à lui montrer *visage de bois.*

Et l'homme découragé s'en va de plus en plus au club.

Que de pareilles scènes se répètent souvent à la maison ; que la belle-mère continue à conseiller la résistance à sa fille, à l'encourager dans cette lutte à coups d'épingle et à coups de langue, bientôt le jeune ménage passera de *la lune de miel* dans *la lune rousse.*

Il pourrait bien y rester longtemps.

Dr J. M. GUILL.

NICOLAS PERROT A BECANCOUR

ÉTUDE HISTORIQUE

L'un des quatre ou cinq personnages marquants du XVIIe siècle qui ont le plus voyagé dans l'Ouest.

A chaque instant, son nom revient sous notre plume, mais nous ne savons jamais où il se trouvait à telle ou telle date. Je vais essayer de mettre ses mouvements dans l'ordre chronologique.

Ce genre de travail, je l'ai fait pour Duluth, Tonty, La Forest, Bourdon d'Autray, Barbier, Cauchois et d'autres, tous gens de l'Ouest, mais Perrot était le plus difficile à saisir et il est resté le dernier en portefeuille. Perrot lui-même a été peu soigneux sous ce rapport; il ne fournit presque jamais de dates pour éclairer ses narrations; rarement il parle de manière à se mettre en scène.

Rien ne nous indique de quelle partie de la France il venait. Charlevoix, qui l'a connu, se contente de dire: "C'était un homme d'esprit, d'assez bonne famille et qui avait quelques études."

Les recensements de 1667 et 1681 le font naître en 1641 et 1644; son acte de sépulture le ramène à 1643.

Dès 1665 il était parmi les Sauvages du Wisconsin, serviteur des Pères Jésuites, selon Charlevoix, qui écrit: "La nécessité avait obligé Perrot de se mettre au service des Jésuites."

Au printemps de 1667 on le retrouve domestique chez les Sulpiciens de Montréal. Nous savons que M. Gilles Perrot, prêtre, qui arriva à Montréal au mois de juillet 1663 et devint curé de cette ville le 29 septembre 1665, venait du diocèse de Chartres; était-il parent de Nicolas? tous deux sont-ils venus de France ensemble? Si oui, comment ont-ils pu se diviser, l'un allant aux Jésuites, l'autre aux Sulpiciens? En tous cas, ils se trouvèrent réunis l'hiver de 1666-67,

comme l'atteste le recensement ci-dessus mentionné. Nicolas ne paraît pas avoir résidé longtemps à Montréal. Ses instincts le portaient vers les régions inconnues, les pays de traite, comme on disait, et, bien que la classe appelée plus tard les "coureurs de bois" ne fut pas encore formée, il existait assez d'éléments de cette nature en préparation pour attirer un homme de la trempe de Perrot.

Il n'est pas impossible qu'il ait fait partie de l'expédition de Cavelier de la Salle qui se mit en route l'été de 1669 et remonta le fleuve de Lachine au lac Erié. Deux prêtres du séminaire de Saint-Sulpice, MM. Dollier et Galinée, étaient du voyage. La Salle se sépara d'eux entre Toronto et Niagara et dit qu'il allait se rendre à l'Ohio. Au mois de mai 1670, ces deux prêtres arrivaient au saut Sainte-Marie, d'où plusieurs bandes de canots partaient en ce moment pour se rendre à Montréal par la voie de la rivière Ottawa. Perrot et quatre Français étaient sur l'une de ces flottilles. A sa grande surprise, il rencontra Cavelier de la Salle qui était à la chasse avec cinq ou six Français et dix ou douze Iroquois, un peu au-dessous des Chats, rivière Ottawa. C'était vers le commencement de juin.

Une fois à Montréal, Perrot dut se rendre à Québec (juillet 1670), appelé par M. de Courcelles ; il y attendit l'intendant Talon qui arriva de France le 18 août. Il fut décidé que M. de Saint-Lusson et Perrot iraient au Wisconsin pour rassembler les représentants des tribus de l'Ouest et faire une alliance solennelle avec toutes ces nations. Ces deux envoyés partirent de Montréal au commencement d'octobre et remontèrent l'Ottawa ; parvenus chez les Amikoués ou peuple du castor, au nord du lac Huron, ils furent contraints d'hiverner parmi ces Sauvages, amis de Perrot, et, le 5 mai 1671, ils arrivaient au saut Sainte-Marie, où la cérémonie de la prise de possession des contrées de l'Ouest, au nom du roi de France, eut lieu le 14 juin, avec l'approbation de quatorze peuples différents venus chacun de son pays pour cette fin. Perrot signa le procès-verbal en qualité d'interprète officiel, après avoir admirablement parlé des bienfaits d'une telle entente.

Avant 1671, Perrot n'avait été qu'un coureur de bois trafiquant pour son compte, avec quelques associés peut-être, mais sans éclat, sauf qu'il avait acquis un prestige personnel extraordinaire sur l'esprit des indigènes et qu'il était regardé comme un interprète et un orateur de premier ordre. Evidemment plus instruit que la plupart de ceux qui se livraient à cette vie errante, doué de talents supérieurs, brave et rusé au possible, il dominait à la fois son entourage français et les peuplades qui venaient en contact avec lui. Le gouvernement n'avait pas encore lancé ses anathèmes contre les coureurs de bois.

Perrot possédait une belle écriture et l'art de coucher sur le papier les observations toujours si remarquables qu'il recueillait dans ses

courses lointaines. M. de Courcelles faisait donc un bon choix en lui donnant pour mission d'accompagner son commissaire au saut Sainte-Marie et en le munissant de pouvoirs étendus, pour arriver à conclure un pacte durable avec quatorze ou quinze nations qu'il s'agissait de mettre dans nos intérêts.

C'est en revenant du saut Sainte-Marie, l'automne de 1671, que Perrot se maria — du moins je le suppose, parce que son premier enfant connu est porté à neuf ans au recensement de 1681.

Au cours des années 1671-73, Madeleine Raclos épousa Nicolas Perrot, Marie Raclos épousa René Beaudoin, de Champlain, et Françoise Raclos épousa Michel David, de Bécancour. Nous n'avons pas les actes de ces trois mariages. D'après l'enregistrement de sa sépulture, 1724, aux Trois-Rivières, Madeleine serait née en 1650.

Ces trois femmes devaient être sœurs ou parentes, si l'on en juge par leur nom de famille et par leurs alliances presque à la même date avec trois hommes du voisinage immédiat des Trois-Rivières.

M. l'abbé Ferland dit que Madeleine Raclos, femme de Nicolas Perrot, de Bécancour, et Marie Raclos, femme de René Beaudoin, de Champlain, nièces et héritières de Collette Raclos, veuve d'André d'Hoin, procureur en la cour au parlement de Paris, reçurent des sommes considérables de l'héritage de cette dame (1).

Toujours d'après le recensement de 1681, il naquit à Nicolas Perrot, en 1674 ou 1675, un autre enfant appelé Nicolas ; en 1676 une fille du nom de Clémence ; en 1677 un autre fils baptisé Michel et que le recensement nomme Michelle ; en 1679 Marie. Ces enfants, comme François, le premier en date, vécurent à l'âge adulte ; leur descendance est encore parmi nous.

Tout cela indiquerait la présence de Perrot sur les bords du Saint-Laurent de 1672 à 1678. Ce devait être à Bécancour.

Parlant de ce qui se passait en 1671-73, l'intrépide coureur de bois rapporte dans ses *Mémoires* (p. 130) que " M. de Frontenac donna des congés à différents particuliers pour la traite que l'on fait dans le pays d'en haut chez les Sauvages qui sont hors de la colonie. J'en obtins un aussi, par la faveur de M. Bellinzani, secrétaire de M. Colbert."

Ce M. Bellinzani est le même qui, un peu plus tard, se faisait donner des pots-d-evin par Cavelier de la Salle pour soigner les intérêts de celui-ci dans l'affaire de la traite et des découvertes.

" La cour révoqua, en 1680, les congés de traite. C'était une vingtaine de permissions que Sa Majesté accordait aux familles des gentilhommes les moins aisés, pour aller commercer chez les Outaouaks, et que le gouverneur général distribuait aux personnes qu'il croyait en

(1) *Revue Canadienne*, 1871, p. 935 ; voir aussi les *Mémoires* de Perrot, p. 301.

avoir le plus de besoin. Un congé était donc une permission pour un an de mener un canot chez les Outaouaks, chargé de marchandises. Ceux qui ne voulaient pas y monter les vendaient depuis huit jusqu'à douze cents francs. Celui qui l'achetait choisissait trois voyageurs, auxquels il donnait la valeur de mille écus en marchandises qu'il faisait valoir, lesquels produisaient environ douze mille francs de profit" (1).

Perrot conserva son privilège jusqu'à 1683. Il paraît hors de doute que, de 1672 ou 1673 jusqu'à 1683, il était redevenu coureur de bois, exploitant son permis de traite avec l'aide que lui avait procuré l'argent de sa femme. Durant cette période d'une dizaine d'années, il devait faire un voyage chaque été aux pays des grands lacs, où il étendait ses connaissances chez les tribus indigènes.

Les trois actes qui suivent ne sont pas sans valeur dans l'étude qui nous occupe :

"Je soussigné ai baptisé, à la Rivière Saint-Michel, ce 14 de janvier de l'année 1679, Jeanne, fille de Pierre Bourbault et d'Anne Bourjolit. Son parrain a été Nicolas Perrot, et sa marraine Jeanne Sauvaget. (Signature) : F. XISTE LE TAC, récollet indigne."

Cet acte est au registre de la paroisse des Trois-Rivières. Peut-être que Nicolas Perrot y mentionné était le fils de Nicolas, mais alors il n'était âgé que de quatre ou cinq ans.

La rivière Saint-Michel est la rivière Bécancour, appelée aussi rivière Puante.

L'acte suivant se lit au registre de la paroisse des Trois-Rivières :

"J'ai baptisé, le 25 de juillet de l'an 1680, à la Rivière Saint-François, Marie-Anne, fille de Nicolas Perrot et d'Anne Raclous sa femme. Son parrain a été François Robineau et sa marraine Marguerite Hertel. (Signature) : F. LUC FILIASTRE."

Il faut lire : " Madeleine Raclos, et Marguerite Hertel, femme de Jean Crevier, seigneur de Saint-François-du-Lac." Le Frère Filiastre était missionnaire des Trois-Rivières et des environs. Cette naissance a dû avoir lieu à Saint-François durant un voyage. Mais si Perrot demeurait à Saint-François en 168 , nous le retrouvons habitant du petit fief Dutort, dans la seigneurie de Bécancour, au recensement de 1681 :

"Nicolas Perrot, 37 ans ; Madeleine Raclos sa femme, 25 ans. Deux fusils, cinq bêtes à cornes, dix-huit arpents de terre en valeur. Le seigneur a vingt arpents en valeur, les autres habitants ne dépassent

(1) La Potherie, II, 142.

guère dix ou douze arpents, et un seul a cinq bêtes à cornes comme Perrot."

Quant aux enfants, voici la liste du même recensement : "François 9 ans, Nicolas 7, Clémence 5, Michelle 4, Marie 2, Marianne 1."

A partir de son mariage, Perrot avait établi sa demeure à Bécancour, j'en suis convaincu.

Reprenons le fil des événements administratifs auxquels il va être mêlé plus que jamais, néanmoins il ne cessera pas de se retrouver chez lui chaque année, tout en paraissant demeurer dans l'Ouest, jusqu'à 1701.

M. de La Barre, qui vint en septembre 1682 remplacer le comte de Frontenac, avait instruction de retirer les permis de traite des pays d'en haut à certaines personnes. Perrot dit dans son *Mémoire* (page 133) : "M. de la Barre m'avait donné une permission d'aller commercer chez les Outaouas. En allant à la baie Verte, je trouvai, à cinq lieues de Michillimakinak les députés qui allaient inviter les nations "à faire la guerre aux Iroquois, de concert avec les Français." Les Outaouas refusaient, mais Perrot les entraîna et se mit à leur tête. Ce voyage de Perrot a dû avoir lieu en 1683, sinon en 1684, de bonne heure au printemps.

Le 19 février 1683, au registre du Cap de la Madeleine, est l'acte de baptême de Marie-Madeleine, fille de "Nicolas Perrot et de Madeleine Raclo, habitants de la rivière Saint-Michel." Le Frère Sixte Le Tac, récollet, administre le baptême ; le parrain est Pierre Guillet et la marraine Suzanne de Noyon.

Maintenant, je lis au registre de Batiscan que, le 9 août 1683, "a été inhumée dans le cimetière du Cap de la Madeleine, une fille de Nicolas Perrot et de Marie-Madeleine Raclot, habitants de la rivière Cressé." Il y a là une autre erreur : Perrot demeurait à Bécancour et non pas à Nicolet (rivière Cressé).

M. de La Barre, gouverneur-général, avait maintenu Perrot dans la position qu'il occupait au Wisconsin, à la baie Verte surtout. La guerre ayant été décidée contre les Iroquois, peuple situé à l'Est du lac Ontario, il fut question de s'assurer l'appui des nations de l'Ouest pour seconder les troupes françaises dans cette campagne.

Parlant de l'appel que M. de La Barre avait fait aux Sauvages de Michillimakinac et de la baie Verte, pour le rencontrer à Niagara le 15 août 1684, Charlevoix dit que Perrot était alors à la baie Verte et que ce fut lui principalement qui détermina les nations à accepter l'invitation du gouverneur-général. On sait que, rendus à Niagara, les guerriers de l'Ouest attendirent vainement M. de La Barre et qu'ils s'en retournèrent mécontents.

"Je ne retournai pas aux Outaouas incessamment après la campagne, dit Perrot, je n'y fus que le printemps suivant, sur les nouvelles qu'on eut, par les voyageurs, que les gens que M. de La Salle troublaient les Français qui allaient sur ses congés, depuis la baie des Puans jusqu'aux Illinois, et qu'ils enlevaient même leurs effets."

Perrot a dû se rendre à Bécancour au commencement du mois d'août, puisqu'il écrivit de ce lieu la lettre suivante à M. de Saint-Martin, notaire au Cap de la Madeleine, l'un de ses créanciers :

"De la Rivière-Puante, ce 20 août 1684 — Monsieur, — J'ai reçu la vôtre par laquelle je vois que vous demandez ce qui est très juste. Je n'aurais pas tant tardé à vous aller voir et tous ceux à qui je dois, si j'avais apporté les pelleteries que j'ai laissées, par le commandement qu'on m'a fait de venir en guerre... Si j'en jouissais, je serais hardi d'aller trouver mes créanciers plus que je ne suis. Mais n'ayant rien apporté pour payer même les marchandises, crainte d'être puni de désobéissance, je suis honteux. Cela n'empêche pas que je ne descende à Québec chercher des marchandises ; si j'en apporte qui vous agréent, vous en disposerez, sinon je tâcherai à vous satisfaire, si je puis, d'une autre manière. Je ne suis pas le seul qui soit descendu sans rien apporter. Je croyais passer au Cap, pour vous témoigner ce que je vous écris, mais M. de Villiers m'oblige de porter quelques lettres à Québec, qui me fait renoncer à vous aller voir jusqu'à mon retour. Croyez que je suis dans le dessein de vous satisfaire, ou je ne le pourrai...

"Votre très humble serviteur,

"N. Perrot."

Je placerais en 1685 la naissance de Claude, fils de Nicolas Perrot, qui se maria (1714) avec Marie Goulet (Tanguay, I, 475).

Au printemps de 1685, M. de La Barre, gouverneur-général, envoya Perrot commander à la. baie Verte ainsi qu'au pays des Sioux, alors très peu connu. Après avoir visité le premier de ces postes, il se dirigea vers l'Ouest, choisit un site sur le Mississipi pour bâtir un fort, entra dans la contrée des Sioux, le Minnesota aujourd'hui, et paraît avoir eu l'intention d'y passer l'hiver, puisque ses canots ayant été brisés par accident, il ne prit aucune mesure immédiate pour les remplacer. Dans cette situation, l'automne étant presque fini, il reçut de M. de Denonville l'ordre de retourner au Canada avec tous les Canadiens et les Français qu'il pourrait réunir. M. de Denonville était arrivé de France à Québec le 30 juillet 1685. Les instructions qu'il adressait à Perrot

portaient la date du mois de septembre Par ce fait, Perrot se trouvait placé sous M. de la Durantaye, commandant à Michillimakinac.

Outre le manque de canots, la saison était défavorable, et il eut fallu abandonner une quantité de marchandises de traite qui eussent été perdues à jamais. Perrot resta chez les Sioux.

Le fort qu'il construisait sur le Mississipi, à la Prairie du Chien, non loin de l'île Pelée, s'appelait Saint-Nicolas.

Jusqu'à l'automne de 1686, il paraît avoir demeuré dans ce fort, tout en s'occupant de la baie Verte ; en tous cas il passa l'hiver de 1686-87 au fort Saint-Nicolas. Au printemps de 1687, sur l'ordre qu'il reçut de M. de la Durantaye, il partit avec tous les Français, Canadiens et Sauvages qu'il avait pu rassembler et se dirigea vers Michillimakinac, où il arriva quelques heures après que M. de la Durantaye se fut mis en route du côté de l'Est ; il le rejoignit, avec d'autres bandes qui allaient à la guerre sur le lac Ontario contre les Iroquois.

Durant ce voyage, un incendie qui eut lieu à la baie Verte fit perdre à Perrot quarante mille francs de castors.

On connaît la campagne de 1687, qui se termina à l'automne. Perrot se rendit alors à Bécancour, dont il était absent depuis près de trente mois. Le 28 novembre, au Cap de la Madeleine, sa fille Clémence fut marraine d'un enfant, et, le lendemain, Perrot lui-même remplissait un devoir semblable.

Son fils Jean-Baptiste naquit en 1688, probablement le 24 juin ; cet enfant fut inhumé aux Trois-Rivières le 29 octobre 1705, " âgé de 17 ans," dit le registre.

D'après les textes de Perrot (p. 144), La Potherie (II, p. 225-6) et Tailhan (p. 319-2), il me semble que Perrot partit de Montréal le printemps de 1688 (et non pas l'automne de 1687, puisque le 29 novembre on vient de le voir au Cap de la Madeleine) avec une quarantaine de Canadiens, passa par la rivière Ottawa, la rivière des Français, la baie Verte et la rivière Wisconsin, pour atteindre le fort Saint-Nicolas, sur le Mississipi. Il se rendit ensuite chez les Sioux, probablement dans le voisinage de la ville de Saint-Paul aujourd'hui. Son œil observateur, son esprit exercé aux allures des tribus de ces pays lui avaient fait comprendre qu'il se tramait quelque complot contre les Français de l'Ouest et du Canada. Il fit diligence pour revenir, et, au moment où il débarquait à Michillimakinac, les Outaouais étaient devenus très inquiétants. Il leur reprocha avec véhémence leur conduite, leur arracha des prisonniers qu'ils voulaient mettre à mort et gagna que l'un de leurs chefs se rendît à Montréal avec lui pour s'entendre sur la politique qu'il fallait suivre. Le voyage à Montréal eut lieu cet été, 1688, puis Perrot, ayant reçu d'importants

pouvoirs de M. de Denonville, repartit pour l'Ouest, mais il dut passer l'hiver chez les Amikoués, au nord du lac Huron.

Le 8 mai 1689, Perrot prenait solennellement possession de la baie Verte, du Mississipi, du pays des Sioux, etc., au nom du roi de France et avec le consentement des Sauvages.

Dans le greffe du notaire Severin Ameau, Trois-Rivières, à la date du 6 février 1690, est le contrat de mariage de Michel Dizy avec Marie-Jeanne Beaudoin, fille de René Beaudoin et de Marie Raclos. Cette dernière étant la sœur de la femme de Nicolas Perrot (à ce que je crois), je ne m'étonne pas de lire au bas de l'acte la belle signature de "N. Perrot," que je calque avec soin.

Le 15 août 1690 fut baptisé Jean, fils de Nicolas Perrot (Tanguay, I, 475).

Le vaillant interprète était retourné dans l'Ouest, étant parti de Montréal le 22 mai précédent avec La Porte de Louvigny, que le comte de Frontenac envoyait remplacer le sieur de la Durantaye. Ce voyage, comme bien d'autres que j'énumère dans le présent travail sans les décrire aucunement, fut rempli d'épisodes tragiques et de situations difficiles, mais Perrot, qui en avait la direction suprême, sut passer partout à son honneur. Laissant M. de Louvigny à Michillimakinac, il se rendit à la baie Verte, d'où il parvint de nouveau au Mississipi, et, vers l'automne, éleva un autre fort sur ce fleuve, toujours en vue de la traite avec les Sioux, en même temps que pour des fins politiques, car il a constamment eu le double caractère du traiteur et de l'agent du gouverneur de Québec. Il faut l'étudier d'après la manière de son temps.

En 1690-92 il est au Mississipi et à la baie Verte. A vrai dire, la baie Verte pouvait s'appeler le quartier-général de Perrot, comme Michillimakinac était la capitale du commandant de l'Ouest, et cela valait mieux que Montréal, il y a deux siècles ; le saut Sainte-Marie avec Michillimakinac constituait la maison-mère des missionnaires qui évangélisaient les Sauvages de l'Ouest.

Perrot était devenu seigneur, en achetant le fief de la Rivière-du-Loup, près de Maskinongé, mais, comme il ne satisfaisait pas aux conditions du contrat de vente (date inconnue, peut-être 1690, au printemps) il fut appelé en justice, vers 1697 ou 1698, et perdit cette terre.

Il est probable que Perrot passa l'hiver de 1692-93 dans sa famille, puisque Charlevoix le fait repartir pour l'Ouest au mois d'août 1693. En 1694 il revint, amenant des chefs sauvages de l'Ouest, retourna avec eux et demeura dans ces régions jusqu'à 1699. C'est vers la fin de cette période que les procès se mirent à pleuvoir sur lui (voir *Sentences du Conseil Souverain*, IV, 152, 204, 486)

Les guerres étant terminées, Perrot assista, en 1701, aux conférences pour la paix générale qui eurent lieu à Montréal, ensuite il se retira à Bécancour. Il associa sa gloire à celle de Callières dans cette pacification de l'Amérique du Nord. Rien de plus beau que la fin d'un coureur de bois qui arrive à de pareilles conceptions. Perrot est unique dans le couronnement de sa carrière. Il sortait d'une lutte de trente ans avec les honneurs de la victoire, et il allait écrire ces choses mémorables pour instruire la postérité.

La carte cadastrale de Gédéon de Catalogne nous montre, sur la rive gauche de la rivière Bécancour, deux terres portant le nom de Perrot ; l'une est située un peu au-dessus de la grande île et l'autre est la sixième terre plus haut. Je pense que cette dernière était la résidence de Nicolas Perrot, tandis que celle plus près de l'île appartenait à son fils Michel. Louis Chefdeville dit Larose avait obtenu une concession dans l'île, le 9 septembre 1700. Le 22 février 1703 l'arpenteur Michel Lefebvre mesura le lot de Larose, en vue d'un échange entre Perrot et Larose, mais comme le terrain en question se trouva en partie enclavé dans l'espace mesuré, le 2 juillet 1707, en faveur des Sauvages, qui voulaient y construire un fort, Perrot s'en tint à son échange et plaida contre le Père Rasle, missionnaire, et contre le seigneur, devant le juge de Tonnancourt, aux Trois-Rivières, le 10 juin 1708. Par une ordonnance du 15 juin 1708, l'intendant Raudot, père, déclara que Perrot avait droit à un titre pour la terre qu'il tenait de Larose, moins un arpent et un demi-quart, destinés aux Sauvages. Nicolas Perrot, capitaine de la côte, doit donner lecture de cette décision au seigneur et dresser procès-verbal. Le seigneur n'ayant pas accordé de titre, l'affaire fut réveillée sur un certificat de Nicolas Perrot, en date du 6 février 1709. M. de Bécancour, qui était grand-voyer du Bas-Canada, dit qu'il allait faire une tournée d'inspection (juillet 1710) et ensuite qu'il irait à Québec, en compagnie de Michel Perrot, terminer les arrangements. Comme il n'agissait pas au temps dit, Nicolas Perrot se transporta à Québec (août 1710) et obtint de Raudot, fils, une nouvelle ordonnance (24 août 1710), confirmant les droits de Michel Perrot sur la terre en question (*Edits et Ordonnances*, III, 142, 148).

Je supprime nombre de menus faits, pour arriver à l'acte qui suit, copié au registre de la paroisse de Bécancour (1):

« L'an 1717, j'ai enterré dans l'église de Bécancour Nicolas Perrot, le 14 août. Il mourut le 13 du même mois, après avoir reçu tous les sacrements de l'Eglise, âgé de 74 ans. (Signature) : DE LA CHASSE, de

(1) Jusqu'à 1716 Bécancour et Dutort furent desservis du Cap de la Madeleine.

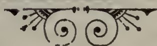
la Compagnie de Jésus." Etaient présents à l'inhumation : Pierre Bourbeaut, Michel Arseno, Jean Champoux.

Perrot laissait une veuve, plusieurs enfants et petits-enfants.

J'ai fait Nicolas Perrot en famille, afin de mettre au jour le côté de sa carrière que personne n'a étudié. Lorsque je publierai Nicolas Perrot dans l'Ouest, ce sera un tout autre genre d'écrit.

BENJAMIN SULTE.

(NOTE DE L'AUTEUR) — A la prise de possession du pays de l'Ouest, au Saut Sainte-Marie, 14-6-71, François Bibaud était présent, et il se maria à Québec, le 17-8-71, soit soixante-quatre jours après. Donc, il y a lieu de penser que Perrot était revenu dans le Bas-Canada avant le 17-8-71. François Bibaud fut l'ancêtre de Michel Bibaud, l'historien, né à la Côte-des-Neiges, le 20 janvier 1782.



LA DERNIERE NUIT DU PERE RASOY

NOUVELLE

Le vieux Jean-Baptiste Rasoy s'en allait mourant. Nous le savions ; mais il s'en allait depuis si longtemps qu'il semblait ne devoir jamais arriver. Cette fois pourtant, il n'y avait pas à dire, la porte était ouverte et son pied touchait le seuil. La porte et le seuil de l'éternité. Vous l'auriez sans doute deviné sans mon aide.

On était à la veille de l'Assomption, et les gens disaient que la grande fête ne se passerait certainement pas sans que l'on vît sa vieille dépouille s'échapper par une route aérienne quelconque. Ils disaient cela par dérision, car on n'avait jamais connu d'ailes au bonhomme. Il s'était complu à vivre au ras de terre. Il ne prêta jamais rien sur les promesses de la Foi, et la Charité ne lui parut point un bon placement.

Vers le soir je me rendis auprès de lui. Je ne suis pas un médecin, mais dans l'occasion, je porte, comme tout le monde, quelques petits secours aux pauvres moribonds. Je vis qu'il baissait, et je m'installai pour la nuit à son chevet. D'abord, il fallait de temps en temps lui mouiller les lèvres avec de l'eau et du vinaigre, pour rafraîchir l'haleine brûlante. Il y avait une cuillerée de je ne sais quoi à lui faire prendre d'heure en heure, si la chose était possible. Il était urgent de guetter les moments de lucidité et les retours de la vigueur, pour lui murmurer une parole de religion et recevoir une confidence, s'il en avait à faire. Jusque là il s'était renfermé dans un mutisme absolu. Il s'était un peu habitué à la maladie et il n'en redoutait plus les suites. Il oubliait que la vieillesse est la plus redoutable des maladies. Son microbe, qui détruit tout, est lui-même indestructible. Il est partout,

et le microscope ne peut le découvrir. Il sème les ruines sur son passage ; il se nourrit de la vie et il se cache dans la mort.

Le père Rasoy ne s'était pas confessé depuis... je ne sais pas au juste, mais depuis sa première communion, peut-être. Personne, jamais, ne l'avait vu prendre le chemin du confessionnal, ni dans les neuvaines, ni dans les retraites, ni dans les quarante heures, jamais ! Il disait que la confession est une chose aussi inutile qu'humiliante, puisqu'on recommence toujours les mêmes sottises et les mêmes *meâ culpâ*. Maintenant il avait peur de l'Extrême-Onction. Il croyait, je suppose, que ce grand sacrement coupe le fil de la vie, comme le faisaient jadis les ciseaux de je ne sais plus quelle Parque... Atropos ! la vieille Atropos !

Donc, Jean-Baptiste Rasoy se mourait, et j'étais installé pour la nuit auprès de sa couche enfiévrée. Pas inutilement, vous allez voir. Mais auparavant il faut que je vous parle de Séraphine Langette. Vous savez, Séraphine, cette orpheline gentille qui a été recueillie par Louison Hardy, du troisième rang ? Un beau brin de fille ; chez nous, il y en a beaucoup, et c'est avec ces brins-là que nous tissons nos chastes et fortes générations.

Séraphine avait passé dans les pleurs la nuit que j'avais passée dans la morne compagnie du malade. Cela arrive souvent que de douces et pures jeunes filles versent en secret des larmes abondantes. Leur sensibilité exquise les prédispose à la souffrance comme à la joie ; l'indifférence qui les entoure quelquefois ne détourne point d'elles les traits grossiers qui les blessent ; elles sont moins que les autres à l'abri des brutales affections. Elles versent l'arome de leurs vertus sur les ailes du vent qui les caresse et s'enfuit.

Un jour, une parole de tendresse souvent menteuse réveillera au fond de leur cœur un sentiment nouveau. Ce sentiment délicieux et un peu confus, d'abord, se fera jour bientôt par d'enivrantes et chaudes bouffées. C'est un réveil, une résurrection. Une heure de calme succède ; l'esprit veut réfléchir, la conscience s'alarme, la prudence parle. Mais tout à coup un nouveau souffle mystérieux monte plus doux et plus brûlant, l'âme se dilate d'aise, l'imagination ouvre une aile hardie, et tout l'être, ravi, se sent emporté aux régions divines de l'amour.

Et comme la jeune fille qui aime sait bien arranger, dans ses rêves, l'existence du bien-aimé ! Jamais homme n'aura reçu tant de baisers sur son front serein !... Jamais âtre où la flamme pétille n'aura entendu plus aimable entretien !... Jamais plus invitants sourires n'auront salué le travailleur revenant de l'ouvrage !... Jamais humble toit n'aura caché si grande félicité !... Elle sera l'esclave heureuse, il sera le maître noble et bon.

O rêves bénis des jeunes filles, c'est l'inconstance de l'homme qui vous coupe les ailes! Rêves bénis des jeunes filles, si vous pouviez devenir une chose vraie, la société deviendrait une chose sainte!

Séraphine avait passé la nuit dans les pleurs.

L'âme ne saurait toujours souffrir, ni jouir toujours. Elle se console par l'excès de sa douleur, comme elle s'attriste par l'excès de sa joie. Elle se fatigue parce qu'elle subit l'influence nécessaire d'une enveloppe périssable. Cependant, elle peut trouver aussi le repos dans la peine et la mesure dans la joie, en sortant en quelque sorte de la prison qui l'enferme, pour s'envoler aux régions bénies où se cache Dieu. Elle s'élève sur les ailes de la foi et cherche, dans l'inconnu mystérieux, le bien-aimé qui l'attend.

Séraphine avait gémi sur les félicités perdues. Elle se sentait descendre en un gouffre effrayant, comme une fosse de cimetière. La solitude allait se faire autour d'elle. Ses yeux ne verraient plus avec le plaisir accoutumé fleurir les marguerites menteuses; ses oreilles se fermeraient aux chansons des nids; le murmure de la source ne lui dirait plus rien. Une indifférence mortelle la rendrait odieuse aux autres et étrangère à elle-même.

Il n'est pas de consolations dans le monde pour celui qui souffre à cause du monde.

Mais si l'amour blessé se réfugie au pied de la croix, le sang qui tombe goutte à goutte du bois sacré le ranime et le guérit. Cet amour se calme comme un flot lorsque le vent s'endort, ou bien il prend un essor nouveau vers un nouveau but.

La paroisse le savait, Séraphine devait se marier avec Edmond Beaulac, du Grand Brûlé. Même la mère Durand qui se trouve la tante d'Edmond, et qui demeure dans le même rang, m'avait affirmé que la "grand'demande" était faite. Je le croyais bien, car j'avais vu le promis et le père nourricier de Séraphine descendre ensemble du champ, un soir, et parler sérieusement, très sérieusement. Ils étaient tellement absorbés qu'ils ne m'ont pas vu. Cependant, les bans n'avaient pas été publiés; je l'aurais su. Au reste, je vais à la grand'messe tous les dimanches, et j'écoute les paroles qui tombent du haut de la chaire, les annonces surtout.

Il paraît — je n'affirme pas, il se fabrique tant de nouvelles en nos villages, — il paraît que tout le chagrin de Séraphine vient du retour parmi nous d'une jeune fille absente depuis cinq ans. Vous savez de qui je veux parler? C'est de Zulma Laron, une petite-fille au père Rasoy, au défunt père Rasoy, je pourrais dire, puisqu'il est mort à l'heure qu'il est. On la disait cousue d'or. Elle est petite, mais droite comme un I, ce qui la fait paraître plus grande. Elle regarde devant elle, hardiment, ce qui ne l'empêche pas de voir ailleurs, tant

ses petits mouvements de tête sont souples et rapides. Un œil qui flambe, une bouche qui rit, une joue pâle, des dents blanches qui doivent mordre ferme, des boucles noires qui se détachent aisément, tout cela lui compose une beauté qui s'appelle la beauté du diable. C'est cette beauté et le tintement des pièces d'or qui ont séduit ce pauvre Edmond, juste au moment où il allait sceller son bonheur.

Et il a trahi la vertueuse Séraphine pour cette créature gentille assurément, mais dont la ceinture est trop dorée peut-être. Il aime tout ce qui luit, ce malheureux garçon, le clinquant comme l'or; il aime tout ce qui fait du bruit, le grelot comme la cloche. Il veut être riche et devenir préfet de comté. Il n'avoue pas encore qu'il aspire à siéger à la législature, mais il se croit de l'étoffe dont on fait les députés. Il ignore que ces hommes-là n'ont pas été fabriqués d'une façon spéciale, et que les couleurs agréables dont ils se parent, changent souvent à la pluie de l'or ou au soleil du pouvoir, comme les grands ramages des indiennes à meubles.

Pendant que Séraphine, tout engoissée, regardait ses chères espérances tomber comme les feuilles qu'un souffle violent détache des rameaux, Edmond, le cœur fermé aux remords, l'esprit réveillé par la soif du lucre, Edmond se plaisait à édifier un avenir digne d'envie. Il aurait des serviteurs pour faire la rude besogne des semailles et de la moisson. Il taillerait l'ouvrage, eux, ils l'exécuteraient. Il dirait: "Allez!" et ils iraient; "venez!" et ils viendraient. Les senteurs écœurantes de l'étable ne s'attacheraient plus à son vêtement. Il entrerait dans les stalles des bêtes à cornes quand la pelle de "l'engagé" aurait enlevé les immondices, et que les fétus d'or d'une paille épaisse lui auraient fait un tapis. Ce n'est pas Zulma qui pourrait supporter, dans sa maison luisante et claire, les émanations grossières de la grange, Zulma qui fleure bon comme une rose.

Or, cette Zulma, la petite-fille de feu le père Rasoy, un vieux riche, très riche même, jusqu'à la dernière minute de son existence, Zulma venait directement de Fall River. Sa mère était morte depuis longtemps, et son père, qui avait convolé, s'occupait d'élever une nouvelle famille à l'abri du drapeau étoilé. Cela lui permettait d'économiser les billets de passage, disait-il.

Elle était employée dans une manufacture de laine. Depuis plusieurs années elle avait fourni, aux bobines ronflantes des rouets, les cardées qui, presque sans fin, se tordent et s'allongent sous les doigts exercés des machines humaines.

Les émanations malsaines des huiles qui chauffent dans les rouages, les buées nauséabondes qui flottent sous les plafonds noircis, au-dessus des métiers bruyants, auraient dû, ce semble, la préparer aux odeurs

peu agréables, sans doute, mais moins dangereuses, de l'étable et de l'écurie.

Des cousins et des cousines avaient attendu, comme elle, avec une impatience bien déguisée, le départ de l'aïeul pour le cimetière.

Cet aïeul qui venait de mourir, il s'était montré, toute sa vie, d'une avarice sordide; il n'avait jamais rien donné, jamais rien promis, même. Mathurin Lefort disait que, dans sa crainte de perdre quelque chose, il ne laissait point de piste derrière lui.

Il avait fait son argent dans le commerce, et la vieille Gritoche Lafond affirmait très sérieusement qu'il avait "déclaré fortune" à l'âge où les autres commencent à distinguer un sou d'un bouton. Entré fort jeune au service d'une maison déjà bien établie, il se fit remarquer par son zèle et son assiduité. Il était né pour les affaires. Son talent se développa vite. Il sut attirer les clients et les engluer. Il lui restait toujours de l'argent après les griffes. Son maître se félicitait d'avoir découvert un pareil "travailleur." Les ventes allaient à merveille, cependant les profits ne semblaient pas aller en proportion. Après dix ans le patron était en déconfiture et le serviteur s'installait dans ses comptoirs. Il y serait encore, si la vieillesse n'était venue, et, avec elle, l'affaissement, la maladie et enfin la mort.

On savait que la conscience de ce vieux riche n'était pas précisément une feuille de route pour le céleste séjour. Le sermon de la montagne et les béatitudes n'avaient jamais eu à ses yeux la valeur de la multiplication des pains.

Il n'avait pas été pauvre d'esprit.

Il n'avait jamais été excessivement doux.

On ne l'avait jamais vu pleurer.

Il n'eut jamais faim ni soif de la justice.

Il n'abusa point de la miséricorde.

Son cœur n'eut point la pureté du cristal.

Par exemple, il fut pacifique et ne souffrit jamais de persécution... pour la justice.

***

Après avoir pleuré, après avoir gémi, Séraphine, la jeune délaissée, tourna ses regards vers le petit Christ de cuivre qui pendait au-dessus de son lit blanc. Elle crut voir des gouttes de sang sur le front, sur les mains et les pieds du Divin supplicié. Un singulier frisson courut sur ses chairs délicates et elle tomba à genoux. Elle ne pouvait

détacher ses yeux humides du Christ sanglant, et tremblante, confuse, désolée, elle demanda pardon de sa faiblesse ! Pauvre enfant !

L'amour se transformait. Le feu divin allait s'allumer dans les cendres de l'amour terrestre... Le doux Jésus comptait une amante de plus, et l'homme méprisable était oublié.

Oh ! miracle ineffable de la croix !

Quand le jour parut comme un sourire du ciel dans la fenêtre close, Séraphine, toute consolée, avait choisi le couvent des tertiaires pour sa retraite. Là, aux pieds de l'époux céleste, éternellement fidèle à ceux qui l'aiment, elle attendrait l'heure de l'union sans fin.

Vers la même heure, durant cette nuit remarquable dont je ne perdrai jamais la mémoire, je regardais avec pitié le vieillard inconscient pour qui les choses de la terre n'existaient plus déjà et les choses de l'autre vie n'existaient pas encore. Terrible moment où, d'ordinaire, les fautes ne se rachètent plus, les récompenses ne se gagnent plus, la désespérance des uns et le triomphe des autres ne s'évitent plus !

Sa barbe blanche descendait onduleuse sur sa poitrine regulièrement soulevée par un souffle brusque et fiévreux. Ses yeux fermés sous leurs sourcils épais ne verraient jamais plus les richesses de la terre !... Ses oreilles closes n'entendraient plus jamais le joyeux tintement des pièces d'argent qui se heurtent !...

Si elles pouvaient entendre les noms de Jésus, de Marie et de Joseph, pensais-je, l'écho de ces noms bénis réveillerait peut-être l'esprit débarrassé des matérielles affections. Je répétai donc à plusieurs reprises : Jésus, Marie, Joseph ! Jésus, Marie, Joseph !...

Le mourant parut comprendre. Sa bouche murmura quelque chose d'insaisissable, et ses mains, je crois, essayèrent de se joindre comme dans la prière. Alors, poussé par une inspiration soudaine, je lui mis au cou mon scapulaire de Marie-Immaculée et ma croix de tertiaire, puis lentement je m'agenouillai en priant avec toute l'ardeur dont est susceptible l'âme inconstante d'un rêveur inquiet. De temps en temps je me penchais sur le lit funèbre, le visage caché dans mes mains, et mon imagination vagabonde m'emportait aussitôt en d'étranges régions, je ne sais où. Je m'éveillais comme d'un songe, et je regardais le vieillard que rien ne paraissait troubler. J'espérais, cependant, car l'espérance et la foi sont ancrées sûrement dans mon âme.

J'étais là à genoux, la tête enfouie dans un coussin, endormi depuis assez longtemps peut-être, quand tout-à-coup une voix sombre et tremblottante s'écria :

— Il y a du sang sur ce crucifix !

C'était la voix du moribond. Je me lève. Ses yeux ouverts sinistrement regardaient un point fixe sur la cloison d'en face, sa bouche s'entr'ouvrait comme dans une surprise horrible.

— Du sang ?... Le crucifix !... dites-vous ?...

— Oui... regardez.... le crucifix saigne... balbutia-t-il.

Je ne voyais rien.

— C'est pour l'amour de vous, répliquai-je. Demandez pardon, le bon Dieu veut vous pardonner.

— Vous croyez ?

— Je vous le promets au nom de Dieu lui-même.

— C'est pour elle qu'il saigne...

Je ne comprenais pas.

— Pour elle, dites-vous ?... qui, elle ?...

— La jeune fille... qui est agenouillée... à ses pieds et qui pleure...

— Il rêve, il a une hallucination, me dis-je.

Il ajouta d'une voix plus basse et comme avec terreur :

— C'est sa petite fille... C'est à elle... à elle...

— Recommandez-vous à Jésus, à Marie, à Joseph, je vais mander le prêtre... Le Seigneur est miséricordieux..

Il prononça : Jésus, Marie, Joseph... Un moment après il murmura :

— Rendre tout... tout !... tout !...

Puis un long soupir souleva sa poitrine recouverte comme d'un suaire par sa longue barbe argentée.

Je devinai un grand trouble à cause des richesses entassées depuis tant d'années. Il fallait agir vite, sauver cette âme, s'il en était temps encore, et rendre aux malheureux injustement dépouillés le bien mal acquis.

On courut chercher le confesseur et le notaire.

Il paraissait dormir paisiblement maintenant, et sa figure perdait cette expression de dureté qui recouvre comme d'un masque maudit la figure des avares.

Ses lèvres remuaient comme pour la prière et ses mains étaient jointes.

Quand le curé entra il sourit. A la vue du notaire il eut un serrement de cœur indicible, son front se plissa, sa bouche se fendit en un rictus amer, ses mains se disjoignirent, un frémissement étrange agita ses vieux membres engourdis.

— Le crucifix saigne, lui murmurai-je à l'oreille.

Aussitôt la crise diabolique finit. Ses yeux se fixèrent sur la cloison, à l'endroit où se montrait le Christ sanglant. Il se confessa. Le notaire eut son tour. Ce ne fut pas aussi long que... que mon esprit malveillant l'aurait cru.

Il mourut en paix.

Dans le doute, le vieux converti avait exagéré ses obligations. Son testament fut une surprise. Il donnait assez peu à sa famille ; il donnait un joli denier aux nécessiteux, il donnait beaucoup à une étrangère. Et cette étrangère, c'était la petite fille du maître qu'il avait dépouillée, Séraphine, la pauvre délaissée.

En apprenant cela, Zulma, sa petite-fille à la ceinture dorée, entra dans une colère ridicule, congédia brutalement son amoureux intéressé et reprit la route des Etats-Unis.

Edmond, tout penaud, voulut rapporter ses hommages aux pieds de son ancienne amie.

— Je suis toute à Jésus, lui répondit-elle avec un sourire d'une grâce ineffable...

Il insista, ne s'imaginant pas, dans sa vanité, qu'elle pouvait déjà l'avoir oublié, et jurant que sa fidélité serait éternelle. Elle le laissa dire une foule de choses, tout ce qu'il voulut. Et il était éloquent. Elle était si riche aujourd'hui ! C'était cet éblouissement de la richesse qui lui avait fait perdre la tête. Toujours souriante, et remplie d'un grand calme, elle lui répondit encore :

— Celui que j'aime maintenant ne me trahira jamais... J'ai sa parole et il a la mienne... Adieu !

L'or du père Rasoy retomba en pluie divinement bienfaisante sur les déshérités.

Pamphile LeMay.



LE VIEUX CHATEAU

— OU —

LE CHATEAU DE RAMEZAY

(*Suite*)

Le jour de la fête de Sainte-Touche, qui revient périodiquement, douze fois l'an, et que tout rond de cuir, dans sa dévotion touchante, voudrait voir se répéter tous les jours, je fus présenté à cette généreuse patronne avec le cérémonial accoutumé, *inter pocula.* A part cet incident stimulateur, ma vie de bureau s'écoulait dans une demi-somnolence doucement bercée entre le rêve et la réalité. Lire les journaux, feuilleter les revues, parcourir à vue de nez les dernières publications, y cueillir des faits-divers, relever des curiosités scientifiques, artistiques ou autres, au profit des bulletins du *journal,* signaler l'apparition du dernier livre en vogue, en reproduire quelques pages caractéristiques, écrire deux ou trois lettres, chaque jour, constituait apparemment un travail varié ; mais les jours se suivant pour se ressembler tous, la diversité fractionnelle de l'unité se fondait dans une déplorable monotonie de l'ensemble. Ce n'est pas que le courant des affaires manquât d'animation, mais il passait au large de nous, ne poussant sur nos rivages que des vagues en clapotis ou de légers remous. Les bureaux de Messieurs Chauveau, Giard et Lusignan étaient assiégés, du matin au soir, d'une clientèle si nombreuse qu'elle en était encombrante. Presque invariablement, les évêques, les prêtres, les dignitaires de la religion protestante, les gros pavots somnifères de la politique allaient droit au surintendant, d'après le principe que mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints. Religieuses de communautés enseignantes, institutrices, instituteurs, inspecteurs, commissaires, syndics d'écoles se pressaient autour de M. Giard. Et pendant que M. Lusignan distribuait la pâtée aux fournisseurs avides, aux secrétaires-trésoriers, aux imprimeurs, relieurs et autres, de notre côté, dans notre coin isolé, Lenoir habillait modestement ses dossiers d'une chemise, Marcoux expédiait la correspondance *sotto voce,* et moi je rem-

bourrais mon journal de tous les chiffons littéraires qui me tombaient sous la main. Si le diable bleu plongeait son bec trop profondément dans mon foie sanglant, je me débattais contre lui en me roulant dans la poussière de la bibliothèque, et lorsque M. Chauveau me surprenait dans cette lutte, il me tendait volontiers la main pour me relever, par un bon sourire, un mot d'encouragement :

— Comment vous trouvez-vous du séjour au bureau ? Vous êtes un peu pâle... allez respirer le grand air, vous en reviendrez mieux.

— Pardon, monsieur, grand merci tout de même. C'est le moral et non le physique qui souffre en moi.

— Comment cela ?

— Il fait bon vivre ici, la besogne est facile, l'autorité complaisante, le traitement d'or frappé au trébuchet, la considération large, au dehors, pour l'éclairage social et même financier, mais puisque vous provoquez ma franchise, je vous avoue qu'une vie plus mouvementée, plus entreprenante surtout me plairait davantage. Longtemps j'ai travaillé pour les autres, de jour et de nuit, en m'amusant ; ici, je flâne, en travaillant pour moi, et je m'ennuie. Ce que j'ai à faire me convient, car j'aime le journalisme et l'étude, de préférence à la profession d'avocat et à la politique. Seulement, la tâche me paraît insuffisante, et dirigée dans une voie trop vague, si peu progressive que j'ai honte de manger d'aussi bon pain à aussi bon marché. Il ne me revient pas de laisser clicher mes jours, aujourd'hui sur hier, demain sur aujourd'hui ; je n'entends pas battre la semelle, sous la fenêtre d'une hétaïre, lorsque, fils de pionnier tout mon être se prête à la marche en avant.

— C'est bien en effet le diable *bleu* politique, le diable de Cartier qui vous tourmente. A plus de titres que vous je m'ennuie de mon passé, et le jour n'est pas si éloigné que vous pourriez le croire, où je m'effacerai d'ici. Je ne suis pas entré au port pour y rester ; mon ancre n'a pas touché le fond, et j'en tiens la chaîne dans mes mains. Dès que vous recherchez le travail intelligent servant de modèle aux ouvriers chrétiens sur le chemin de l'avancement humain — autre chemin de croix qui mène au ciel — dès que vous savez fabriquer et porter votre croix, je suis on ne peut mieux disposé à vous mettre à l'œuvre. Sans parler du catalogue de la bibliothèque, qui fait le pied de grue, depuis près de dix ans, une série de livres de lecture — de chrestomathie française — s'impose d'urgence dans nos écoles, et j'ai hâte de tirer parti de votre bonne volonté peur la préparer et la jeter au creuset. Nous reparlerons de cela un autre jour. En attendant, passons à mon bureau où je vous ai préparé une tâche plus pressante.

Rendus dans son bureau, M. Chauveau me montra du doigt, sur un guéridon, une masse informe de papiers manuscrits, multicolores, mul

tiformes, les uns formant blocs, les autres lisières, deux ou trois tombant en oreilles de chien, disparates à tous égards, quelque chose de brusque, de violent, de fatigué, en même temps que mystérieux qui se rencontre dans les déchets de carrières. "Ce n'est pas un bloc de marbre de Carrare, me dit M. Chauveau, en remarquant mon sourire, à la vue de cette chose informe, mais je n'en compte pas moins sur votre ardeur au travail, sur le désir de progrès qui fouette votre esprit, pour en tirer un chef-d'œuvre, pour faire rendre à ces pages heurtées, lacérées, brisées, pitoyables, l'expression d'une idée nationale des plus noblement accusées.

— Vous vous moquez de moi, M. Chauveau; ce n'est pas bien, lorsque vous ne pouvez avoir à me reprocher qu'un excès de zèle...

— Pardon, M. Montpetit, je ne me moque pas de vous : je me borne à mouiller un peu vos ailes de vingt ans. A preuve, je vous livre ces griffonnages des inspecteurs en vous autorisant à en disposer, au meilleur de votre connaissance, sans art et sans fard, comme de simples moëllons de l'édifice inachevé de la bêtise humaine.

— Vous traitez ainsi Messieurs les inspecteurs d'école ?

— N'allez pas prendre à la lettre tout ce que je vous dis, familièrement, dans l'intimité. J'aime passer le temps le plus agréablement possible. La vie est déjà assez courte, sans qu'on l'assomme de récriminations, ou qu'on la noie dans les larmes. "*Ous' y' a d' la gêne y' a pas d' plaisir.*" Voulez-vous avoir le fin mot de la chose ? Sur les vingt-huit inspecteurs d'écoles, le grand nombre remplissent rigoureusement leurs devoirs, et s'ils pèchent quelquefois c'est par excès de patriotisme. Parmi ceux-là, il en est un, entre autres, un homme d'esprit, à qui je me fais honneur de serrer la main, dans l'occasion, crevant le rire, par ses traits comme par ses formes, laid et bon comme un pain — vous le connaissez peut-être, vous aussi — je veux parler de Monsieur Germain, de Saint-Vincent de Paul ?

— Je ne connais que lui.

— Vraiment ? eh bien, j'ai précisément sous la main la lettre d'envoi de son dernier rapport :

"*Mon cher Super,*—Jusqu'ici, j'ai passé pour un *gros* homme, et voici qu'on veut faire de moi un *grand homme.* Dois-je y consentir ? Y aurait-il encore de la place parmi vous ? Ci-jointe la pièce justificative, sous forme d'adresse présentée par Monsieur le professeur D... Si vous m'avisez de consentir à cette transformation, je me fais inscrire *instanter,* au club de la métempsycose.

" Être grand — soit dit entre nous — c'est peu de chose, puisque *Napoléon-le-Grand* était plus petit que vous et moi, mais voici une affaire bien autrement grave. Le quinze février dernier, étant en

tournée d'inspection, j'arrive à l'école de l'arrondissement no. 3, de la paroisse de Ste. R..., dirigée par une maîtresse nouvelle, jeune et jolie comme un cœur — que Dieu le lui pardonne. Je salue avec la grâce que vous savez, allongée de mon plus gracieux sourire, et la *maîtresse* élevant la main, l'avenir de l'endroit, représenté par soixante-dix bambins et bambines, entonne en chœur déchirant :

" Le voici l'agneau si doux,
Le vrai pain des anges,
Du ciel il descend pour nous..."

" — Pardon, mademoiselle, dis-je, en riant du meilleur de mon cœur, mais je voudrais savoir de vous si vous enseignez l'histoire naturelle et surnaturelle ?

" — Mais, non, monsieur...

" — Je vous demande cela, d'abord, parce que je puis être un loup, mais un agneau, jamais ; ensuite, parce que je ne descends pas du ciel, je vous le jure. Si jamais je grimpe là-haut, je n'en descendrai pas, même pour vos beaux yeux.

" *Sic transit gloria mundi ;* mais, mon cher *Super*, qu'auriez-vous fait à ma place ? "

— Au moins, celui-là, n'engendre pas la mélancolie, n'est-ce pas ? Un autre inspecteur récemment nommé me fait la farce que voici :

Il invite cinq ou six amis à une partie de chasse et de pêche, sur un pan quelconque des Laurentides. Les invités arrivent. On se rend à une dizaine de milles de là, on campe au bord d'un lac poissonneux, émaillé d'îlots verdoyants. Du plaisir, de l'amusement, on en a, à tire ligne comme à tire-larigot. Allons donc, est-on venu ici pour se faire du mauvais sang ?

— Mais, encore ?

— Au bout de huit jours, les provisions de gosier tirant à la goutte, mon inspecteur invite ses amis à l'accompagner sur les hauteurs d'une montagne voisine, dominant une vaste étendue de pays, qui lui permît de déployer son éloquence, à l'aise.

" Mes amis, vous pourriez croire que nous sommes ici simplement pour nous amuser, lorsque, en réalité, vous m'accompagnez dans l'accomplissement de mes devoirs officiels d'inspecteur d'écoles. D'ici, nous dominons une vaste région, où se trouvent comprises des centaines d'écoles. Du haut des pyramides, Napoléon Ier a pu dire à ses soldats : " Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent," sans que personne ait protesté contre cette grossière et prétentieuse apostrophe, qui se promène encore, dans les bas-fonds de

l'histoire, comme une actrice fanée, dans les couloirs d'un théâtre. Mais moi, du haut de cette montagne, je vous déclare, avec raison, que, sous mon regard, quatre cents écoles, au moins, sont inspectées."

A quelques jours de là, d'autres amis étaient convoqués, ailleurs, sur une autre croupe de montagnes, ayant un lac ou deux en miroirs, et la scène se répétait ainsi — à trois ou quatre reprises — tant que durait la cagnotte.

***

En moins de deux mois, je fis l'analyse de vingt-huit rapports d'inspecteurs d'écoles destinés à former un *livre bleu* d'une vérité plus que douteuse, que personne n'a jamais lu, sans doute, mais qui m'a valu un mois de congé que j'allai passer dans les Laurentides, en arrière de la Matawa, en compagnie de deux vieux apôtres de la colonisation, les Révds. MM. Brassard et Prévost, dignes précurseurs du curé Labelle, appelé avec raison le *roi du Nord.* Au cours de l'excursion je pris un goût particulier pour le bouleau des montagnes. Le jour, à l'heure de la sieste ou des repos forcés, j'attaquais les jeunes bouleaux pour en tirer du papier fin, du papier Joseph ou pelure d'oignon de nuances jaune et rose pâle, dont je fis une grosse botte, dans l'espoir de l'utiliser pour imprimer mon premier volume de poésie, qui — le ciel en soit béni — a passé au feu avant d'avoir vu le jour. Et ces feuilles de bouleau qui devaient être ses langes lui ont servi de linceul. Le soir, pendant qu'on dressait la tente, je mettais le feu aux gros bouleaux dont l'écorce sert à faire des canots, frisottés, couverts de papillotes argentées, comme de vieilles coquettes, et le tonnerre montait dans les airs d'où il retombait en pluie d'étoiles d'un aspect féerique, à la grande terreur des fauves qu'on entendait rugir à plusieurs milles alentour. Un instant, le feu restait collé, sans flammes, au tronc et aux branches, qui prenaient ainsi l'aspect de gigantesques candélabres d'or.

Un jour que je faisais tourner mon canot dans la source même de la Rivière-du-Loup, énorme rose de Jéricho, sans cesse effeuillée, sans cesse reformée au souffle régulier d'un monstre sous-marin, caché sous les nénuphars, les ajoncs et les prêles, j'abandonnai une de mes feuilles de bouleau à la source bondissante, en me disant : "Si elle va à droite, je resterai garçon ; si elle est emportée à gauche, je me marie." Le lendemain, j'écrivais sur une feuille de papier bouleau l'unique lettre d'amour que j'aie écrite de ma vie, et qu'un de nos guides, retournant chez lui, mit à la poste, en passant à Saint-Alphonse. Ma femme, qui l'a conservée, vient de me la lire :

A.-N. MONTPETIT.

(*A suivre*)

L'Hospice Saint-Jean de Dieu de la Longue-Pointe

PRÈS MONTRÉAL

On m'avait dit: "Ne cédez jamais à la tentation de visiter un hospice de fous; vous en rapporteriez les impressions les plus pénibles, des souvenirs attristants, difficiles à éloigner, qui troubleraient vos nuits par d'effroyables cauchemars. Fuyez ces asiles où la détresse humaine se montre poignante, accablante, et si, par occasion, vous longez leurs murailles, détournez la tête, comme on le fait devant l'échafaud et le gibet."

Je me souvenais alors d'avoir lu des détails peu encourageants sur un des premiers refuges affectés au soin des malheureux ayant perdu la raison, dans mon beau pays de France, dans ce grand Paris, berceau de tant d'idées généreuses, propagateur de si merveilleux services pour le soulagement des infortunes de toute nature. Il me revenait qu'il fut un temps où Bicêtre, si complètement organisé aujourd'hui, si remarquablement administré, et qui a fourni une pépinière d'aliénistes illustres, n'était qu'un lieu de torture pour les déshérités qu'y conduisait leur mauvaise étoile. Je n'oubliais pas son ancien nom de *Grange aux Gueux*. Un de ses historiens m'avait appris que, au dire de Mirabeau, les malades y étaient entassés comme une cargaison de nègres dans un navire africain. Ma mémoire me redisait ces par trop significatifs renseignements d'un chroniqueur :

"Un autre emploi était le quartier Saint-Prix consacré aux aliénés.
" Il se composait du pavillon de l'ouest et de cent onze loges formant
" des rues ainsi nommées: rue d'Enfer (11 loges); rue des Furieux
" (13 loges); rue de la Fontaine (13 loges); rue de la Cuisine (32 loges);
" la cour du Préau (42 loges). Il y avait encore des cachots sous terre.
" Les aliénés étaient parqués comme les bêtes et livrés aux agacements
" stupides des gardiens et des visiteurs qui se faisaient un plaisir de les

" exciter. Le nombre des aliénés excédait souvent celui des loges ; " aucun remède ne leur était donné. Les idiots, imbéciles et épileptiques " étaient placés à part, dans un autre quartier appelé 6e emploi.

" En 1792 la disette la plus grande régna à Bicêtre. C'est à cette " époque que *la guillotine fut essayée pour la première fois dans l'établis-* " *sement sur un cadavre.*

" Au cours de la même année la population de Bicêtre était " nombreuse et le matériel insuffisant. Pour 2,793 individus, il n'y " avait que 1,505 lits pour coucher seul, 232 lits à deux personnes, " 244 à double cloison, 177 *scellés dans le mur* pour les fous ; 126 " *auges* pour les gâteux et 38 lits de sangle."

Enfin, je savais qu'à une époque qui ne remonte pas à plus de quinze ans, il avait fallu très fortement insister auprès de l'administration de l'assistance publique pour obtenir, au profit de la même institution, des aménagements nouveaux et des réformes absolument urgentes.

Et j'hésitais toujours à franchir le seuil de ces enceintes dissimulant les plus grands maux qui soient au monde, dont le passé me disait si peu de bien, et qu'on persistait à me représenter comme terrifiantes : mes scrupules, mes craintes sont, à cette heure, dissipés pour jamais. Je viens d'être admis à parcourir dans son ensemble l'asile Saint-Jean de Dieu, à la Longue-Pointe, et si j'y ai rencontré nombre de misères, de laideurs au point de vue des infirmités morales accablant ceux qui y sont recueillis, je rapporte la conviction qu'on y tente jusqu'à l'impossible pour les atténuer, sinon pour y mettre un terme définitif.

Je me hâte de l'avouer : loin de ressentir les regrets que l'on m'avait prédits, je n'éprouve, après mes quelques heures de séjour à travers l'hospice immense, que des sensations satisfaisantes, rassurantes, qu'un étonnement profond de ce que j'ai constaté de véritablement remarquable, de certainement prodigieux.

Les œuvres de cette valeur ont le droit d'être connues, et c'est un devoir de les répandre. J'essayerai donc, cette fois, de décrire la maison des fous du Bout de l'Ile et d'initier le lecteur aux rares avantages qu'y rencontrent ceux que le pire des destins condamne à en faire leur demeure pour un temps ou pour la vie.

Je passe rapidement sur les origines de l'institution remontant à l'année 1845. C'est à cette date que les Dames de la Providence commencèrent à recevoir quelques malades atteints d'aliénation mentale en une petite maison comprise dans le jardin de leur premier établissement, formant l'angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Hubert, à Montréal.

En 1852, quelques loges ou cellules sont établies dans une partie des bâtiments de la ferme que la communauté possède à la Longue-Pointe, et *dix-sept* aliénés viennent les occuper. Le nombre des pensionnaires reste stationnaire jusqu'à 1856, et s'accroît ensuite très lentement jusqu'en 1873, les fondatrices agissant avec leurs seules ressources et n'ayant point encore contracté d'obligation envers qui que ce soit. Mais, le 4 octobre 1873, un contrat reçu par M. Jean-Alfred Charlebois, notaire à Québec, intervient entre le gouvernement de la province de Québec, représenté par M. Gédéon Ouimet, son premier ministre, et les Dames de la Providence, représentées par Madame Cléophée Têtu, en religion Sœur Thérèse de Jésus.

Par cet acte, les Sœurs s'obligeaient pour un terme de cinq ans " à loger et recevoir dans leur établissement, pour le district de " Montréal, les personnes idiotes des deux sexes que leur adresserait le " gouvernement et à leur fournir la nourriture, le logement et les " soins."

Ce dernier ne tardait pas à demander l'exécution de l'engagement, puisque, vingt-un jours après la signature, il expédiait à ses co-contractantes deux hommes et trois femmes, et, quarante huit heures plus tard, trente-quatre malades leur arrivaient de l'hospice Saint-Jean Dorchester. Trente-huit autres suivaient, le 7 novembre de la même année, venant de l'asile de Beauport. Incapables de recevoir dans le local trop exigu de la Longue-Pointe tous ces nouveaux venus, la plupart d'un maniement très difficile, paraît-il, les Sœurs prirent à bail les bâtiments connus sous le nom de caserne d'Hochelaga, alors sans destination spéciale, et comprenant l'ancien hôpital militaire, le logement particulier des officiers et la prison militaire. Le 7 novembre 1873 tous les malades (hommes) étaient installés dans ce nouveau local.

Malgré la rapidité de l'installation et l'insuffisance de l'aménagement, les résultats obtenus méritèrent l'approbation flatteuse de la presse de l'époque.

Cette situation ne pouvait pourtant se prolonger ; l'éparpillement des patients, leur appropriation incomplète, tout en augmentant le labeur du personnel et en surélevant les dépenses, ne permettaient pas d'atteindre efficacement le but poursuivi. D'autre part, les fonds pour entreprendre une nouvelle construction faisaient absolument défaut, et on ne connaissait ni donateur généreux, ni souscripteur complaisant prêt à venir en aide à pareille entreprise. Mais la bienfaisance a ses audaces, et c'est sous la seule garde de Dieu que la Sœur Thérèse de Jésus, cette gloire de son ordre, ce César de la charité, se mettant résolument à l'œuvre, parvint à ériger en moins de seize mois le monumental asile dont la province de Québec s'enorgueillissait à bon droit.

Le rapport présenté au gouvernement par l'étonnante supérieure, en février 1881, donnait cette description des bâtiments du premier grand hospice Saint-Jean de Dieu :

" Le corps principal, et au front duquel se trouve la porte centrale, " avait cent soixante pieds de longueur par soixante pieds de largeur. " Il était uni par deux ailes de chaque côté qui avaient chacune " quatre-vingt-dix pieds de longueur sur quarante de largeur, à deux " autres corps de logis qui avaient chacun cent vingt-cinq pieds de " longueur par quarante-cinq de largeur. Les ailes qui étaient entre " les corps de logis avaient cinq étages, y compris aussi le rez-de- " chaussée et les mansardes. Les trois corps principaux de logis " avaient, avec le rez-de-chaussée et les mansardes, six étages. Toutes " ces constructions étaient en briques avec frise et rez-de-chaussée en " pierre de taille."

Suivent les détails relatifs à la division intérieure, dans lesquels on relève, entre autres pièces, sept parloirs, soixante-dix-neuf chambres privées, vingt-sept salles, deux infirmeries, vingt-trois réfectoires, cinquante-un dortoirs, cent cinquante cellules, une cuisine comprenant deux étages et cinq dépenses.

Et c'est quand tout fut entièrement organisé, quand le fonctionnement de l'institution, utile entre toutes, atteignait la perfection, qu'un désastre inouï réduisit à néant les efforts combinés de toutes les bonnes volontés ayant contribué à la réussite de l'humanitaire conception.

Le 6 mai 1890, à onze heures trente-cinq minutes du matin, un incendie se déclarait au troisième étage, dans la salle Sainte-Cécile, et, en quelques heures, il ne restait du remarquable édifice que des ruines laissant sans abri et sans soins douze cent cinquante malheureux accoutumés déjà à la sollicitude et à la bienveillante protection de toute la maison.

Cette catastrophe fut témoin de véritables traits d'héroïsme, et chacun y fit plus que son devoir. Les Sœurs, les médecins, les aumôniers, les gardiens, les employés, tous risquèrent leur vie pour arracher aux flammes les pauvres fous refusant tout secours et s'obstinant à courir au-devant de la mort que leur état d'esprit les empêchait de voir venir.

On se souvient de l'émoi causé dans toutes les parties de la province par ce grand malheur, et des inquiétudes qui pesèrent sur les Sœurs à propos du logement de leurs malades. Les témoignages de sympathie ne leur furent pas ménagés dans cette triste circonstance, et les pouvoirs publics, comme les simples particuliers, offrirent leur appui et prêtèrent un efficace concours.

La vaillante femme qui présidait aux destinées de la philanthropique entreprise, ne se laissa pas abattre par ce coup de foudre, et, sans perdre un instant, elle élevait sur les décombres encore fumants de ses premières constructions un nouvel abri pour ses chers pensionnaires, disséminés ici et là, et qu'elle ramenait auprès d'elle dans un espace au plus de trois mois. Cette seconde installation est celle qui forme aujourd'hui la majeure partie de l'hospice Saint-Jean de Dieu, le restant représentant les constructions postérieures au décès de la Sœur Thérèse, qui rendit sa grande âme à Dieu dans le courant de l'année 1891.

Les derniers travaux de la mère supérieure constituent un ensemble de pavillons reliés entre eux par un large corridor qui, à l'intérieur, ne laisse pas soupçonner l'isolement et permet de croire à un bâtiment unique. La longueur de cette voie de communication, dépassant sept cents pieds, produit des effets de clair obscur et de lointain capables de tenter la palette d'un peintre. L'auteur estimé des si remarquables reproductions de cloîtres et d'églises, le maître Granet, qui fut mon compatriote, eût assurément dressé son chevalet sur cette interminable enfilade de portes éclairant d'un jour discret les diverses parties du passage sans fin.

On compte quatorze pavillons, tous d'égales dimensions, emplacés pour une moitié à droite, et pour l'autre moitié à gauche de l'avenue qui mène de la route à la construction centrale. Ceux de droite sont occupés par les hommes, les autres renferment les femmes. Un étage surmonte les uns et les autres.

Les quelques notes que j'ai pu recueillir dans ma trop courte visite me rappellent que, entré par le côté des hommes, j'ai d'abord été introduit dans les bureaux de l'hospice, spacieux, bien aménagés, et dans lesquels cinq dames religieuses passent, l'année durant, dix heures par jour à tenir les écritures paraissant fort compliquées. Chaque malade a un dossier complet, dont un double est transmis au chef-lieu du gouvernement. Des voûtes de sûreté protègent les archives et tous les livres et registres très soigneusement tenus.

J'ai parcouru la bibliothèque renfermant nombre de volumes et notamment toutes les nouveautés relatives à la science de l'aliéniste. Les malades y trouvent aussi des ouvrages pour leurs lectures.

La chapelle, pouvant contenir cinq à six cents personnes, est simplement décorée, mais resplendissante de clarté.

Et j'ai entamé ma promenade à travers des salles, des réfectoires, des préaux, des dortoirs innombrables, dont il me serait impossible de déterminer l'emplacement précis, mais qui m'ont fortement intéressé. Voici d'abord le séjour des malades payants : on y trouve des salons confortablement meublés, des salles à manger, des chambres luxueuses, des salles de bain, le tout avec tapis d'appartement et d'escalier et autres

accessoires des maisons bien tenues. L'infirmerie propre à ce quartier est commune et profite principalement aux internés réclamant des soins spéciaux.

Les mélancoliques et les tourmentés du délire de la persécution sont les hôtes habituels de cette partie de l'asile. On y rencontre aussi quelques sujets atteints de la folie des grandeurs. J'y ai serré la main de l'infortuné empereur Calixte Ier, dont les journaux ont parlé ces derniers temps. On ne se douterait nullement de sa pénible situation au premier aspect ; il ressemble à tout le monde et est très décemment vêtu. C'est différend quand il parle. Il me montre un journal annonçant que la cause du *Canada-Revue* va être portée au Conseil privé, en Angleterre, et, d'un ton absolument convaincu, il s'écrie : "Je n'y puis consentir !"—"Pourquoi," lui dis-je? Il sourit tristement et ajoute: "Parce que c'est devant moi seul que la contestation doit venir." Au moment de le quitter, il me remet un long factum ne développant que les idées les plus excentriques, les plus extravagantes, et ayant uniquement trait à son importance personnelle, à sa toute-puissance de souverain règnant et gouvernant. Pauvre malheureux ! d'autant plus à plaindre qu'il est à la fleur de l'âge et que, si son cas est incurable, ses tourments ne sont pas près de finir.

Je traverse la chambre des derniers moments où les moribonds sont administrés et reçoivent les suprêmes adieux.

Cette fois, c'est le dortoir ou plutôt un des dortoirs pour les malades entretenus aux frais du gouvernement. Chaque couchette de fer est pourvue d'un sommier, d'un bon matelas, de deux draps de lit, de deux couvertures de laine et d'une courte-pointe blanche. De ses doigts agiles et accoutumés à pareille besogne, la sœur qui a bien voulu me diriger, soulève un par un tous les détails de cette literie, et, du regard, me demande mon avis sur leur qualité et leur état d'entretien. Je ne lui marchande pas mes éloges.

Chaque dortoir contient environ soixante lits séparés par une distance de trois à quatre pieds. Rien à dire du jour qui entre à flots par les multiples ouvertures pratiquées sur les quatre façades, non plus que des planchers admirables de propreté. Je donnerai à cet égard mon appréciation d'un seul coup.

Viennent ensuite les préaux, ou salles de récréation et les salles à manger à l'usage des mêmes malades.

Voici le réfectoire des malades du pavillon central, séparé par une assez grande distance des premiers pavillons. Ces malades, assez tranquilles pour pouvoir sans inconvénient parcourir les cours et les allées, sont ainsi obligés à un déplacement, trois fois dans la journée, dans

l'unique but de les distraire, de leur procurer quelque exercice, et de les laisser respirer le grand air.

A son tour l'atelier où les patients à intervalles lucides peuvent se livrer à des travaux utiles, m'ouvre ses portes. Aussitôt je crois me trouver dans la boutique d'un menuisier à grande clientèle des rues ouvrières de Montréal. Chacun est à son affaire sans bruit et sérieusement. J'y vois monter des canapés aux dossiers assez habilement sculptés ; des tables de salon s'achèvent ; des chaises, des échelles se préparent ; des piles de balais s'alignent, et, brochant sur le tout, le raccommodeur de bretelles joue de l'alène et du ligneul, devant un amoncellement de bouts de cuir et de lanières effilochées.

La différence sera des plus sensibles, mais il faut pourtant se décider à pénétrer dans la salle voisine renfermant les jeunes épileptiques. Une seule considération peut retenir l'excès d'émotion en présence de pareilles infortunes, c'est que ces petits malheureux n'ont pas le sentiment de la pitié qu'ils inspirent. Qu'ils seraient à plaindre autrement ! Il y en a de tous les âges, mais presque tous paraissent sortir à peine de l'enfance. Parmi eux se trouve l'incendiaire de quatorze ans qui, lorsque l'on l'interroge sur les motifs qui l'ont poussé au crime, regarde son interlocuteur avec des yeux démesurément agrandis et d'une expression étrange, se bornant à dire que c'était pour jouir du spectacle de l'embrasement de plusieurs granges à la fois.

Plus attristants encore sont les idiots et les gâteux, anéantis dans leur abrutissement, à la tournure grotesque, n'ayant presque rien d'humain et difficiles à tenir proprement. Les enfants sont encore ici les plus nombreux. Ils profitent constamment des soins les plus attentifs, et il faut vraiment aimer son semblable comme soi-même pour montrer autant de dévouement. La sœur qui en a la charge les sert depuis plus de vingt ans, et, pour beaucoup cette longue période correspondrait à vingt ans de travaux forcés.

L'œuvre des étrennes, que l'on a pourtant prônée ces deux dernières années, est distancée depuis longtemps par l'administration de l'hospice. En effet, au-dessus de la porte d'entrée de chaque salle assignée aux petits disgraciés dont je parle, des séries de jouets de toutes sortes, de toutes dimensions font parade de leurs formes multicolores, et, chaque jour, il est loisible aux dispensatrices des faveurs et des récompenses de les distribuer à leur guise entre leurs intéressants malades.

J'arpente la salle des déments, puis celle des agités incurables et ne puis qu'être surpris de l'état relativement paisible que présentent ces catégories. On se dirait tout au plus dans la salle d'attente d'un

chemin de fer quelconque, aux heures précédant les départs. Un peu de mouvement, des parlottes, des bras qui battent l'air, mais pas de vacarme assourdissant, pas de cris, pas l'ombre d'une querelle.

Les agités dangereux me sont enfin présentés. Ici, je l'avoue, j'éprouve quelque hésitation. Le titre des résidents n'est pas encourageant. Je les entends, à mon approche, élever la voix ; ils s'avancent de mon côté avec force gestes qui me semblent menaçants. On me rassure et me voilà au milieu d'eux. Plusieurs m'entourent, me parlent avec une volubilité extrême sans que je parvienne à saisir un mot de leurs discours, auxquels ils attribuent pourtant une grande importance. Je traverse la salle dans sa longueur et sa largeur, sans être autrement inquiété, le gardien n'ayant aucune peine à éloigner ceux qui seraient disposés à se montrer trop entreprenants ou trop importuns. Je remarque que la physionomie de ces malades est généralement sombre, tragique même. Rares se montrent ceux ébauchant un sourire. Naturellement ceux-ci sont les plus beaux parleurs. Dans un angle, on me désigne, assis sur un banc, le héros d'un drame qui a ému la population de Montréal, l'automne passé, et dans lequel une malheureuse jeune femme a perdu la vie. Ce sujet est en état d'observation. Je note son attitude embarrassée, ses yeux sans cesse baissés. Se souvient-il parfois qu'il a mis fin à une nuit d'amour par le meurtre abominable et lâche qui le tient encore sous la surveillance de la justice, ou déjà, à cette heure fatale, était-il privé de sa raison et irresponsable de son acte ? Je le souhaite pour lui et pour l'honneur de l'humanité.

Je n'ai pas dit encore, pour ne blesser qu'une fois leur modestie, que, dans les pérégrinations que je viens de raconter, j'avais le précieux avantage d'être guidé par la Révérende Sœur Iphise, que Madame la Supérieure avait bien voulu mettre à ma disposition, et par M. le docteur Villeneuve, surintendant médical de l'asile. C'est à leur obligeance que je dois tous les renseignements que j'ai pu recueillir, moi novice, faisant mes premières armes sous leur complaisante direction qui, seule, m'a aidé à remplir ma tâche.

Je ne puis passer sous silence la bienfaisante influence exercée par l'un comme par l'autre sur tous les malades. Loin de s'éloigner en voyant apparaître la robe noire de la sœur ou la mâle silhouette du docteur, chacun accourt au-devant d'eux et leur fait, de son mieux, le meilleur accueil. Sur un simple signe, ceux que la timidité ou la distraction tiennent à l'écart, se rendent à l'invitation que leur adressent mes compagnons de route. La plupart des hallucinés ont l'habitude de placer dans leurs oreilles, dans leurs cheveux, sur leurs vêtements, des plumes, des morceaux d'étoffes que leurs voisins auraient de la peine à

leur dérober, mais qu'ils laissent prendre et retenir par le docteur sans aucune difficulté.

On m'a aussi montré des chambres isolées, établies de manière que les malades ne puissent s'y causer le moindre mal et où sont placés, durant la nuit, ceux qu'une surveillance trop directe pourrait indisposer. Un judas permet d'y voir ce qui se passe sans être aperçu.

La coërcition, la violence à l'égard des aliénés dangereux sont, pour ainsi dire, bannies de l'établissement, et ce n'est qu'à la dernière extrémité que l'on emploie la camisole de force ou autres moyens analogues tant pratiqués autrefois.

Je ne m'arrêterai pas longtemps sur les dépendances des pavillons, telles que cuisines, largement pourvues d'un outillage perfectionné, fours à viandes et à pâtisseries, dépenses ou magasins pour les approvisionnements de riz, sucres, confitures, laiteries, crêmeries, beurreries. On se fait aisément une idée de ce que ces accessoires indispensables peuvent représenter lorsqu'ils sont attachés à un établissement d'aussi grande importance. Je me borne à dire qu'ils sont de tous points parfaits et supérieurement installés.

Les pavillons affectés aux femmes présentent les mêmes distributions et les mêmes catégories de malades que ceux destinés aux hommes. On y rencontre encore la série des idiotes, presque toutes fort jeunes. L'une d'elles, une enfant, est en danger de mort depuis plusieurs jours. Elle ne quitte plus son lit, et, pour adoucir ses derniers instants qui semblent comptés, on la transporte quotidiennement, dans sa couchette, au milieu de ses compagnes, dans la salle de récréation. La vie s'en va de minute en minute, la maigreur est excessive, le teint livide, les yeux clos, et, pourtant, elle se cramponne à l'existence, et ne veut pas abréger ses souffrances. Pendant que, sans m'en rendre compte, je me sens retenu auprès de la mourante qui ne m'est rien, que je n'ai jamais vue, que je ne dois plus revoir, une fillette, accusant à peine cinq ans, bien qu'elle ait dépassé sa douzième année, vient en courant vers la Sœur, qui la prend dans ses bras, et, à plusieurs reprises, affectueusement l'embrasse ainsi que l'eût fait une mère.

Une balançoire et divers jeux sont, dans cette même salle, à la disposition des jeunes malades.

Les gâteuses comprennent en majorité de pauvres vieilles que la tombe seule affranchira. Sans laisser le moindre espoir de guérison, elles causent aux sœurs des tracas excessifs, et ce n'est pas une mince affaire que de simplement parer aux soins de propreté qu'elles réclament. Exposées à de fréquents moments d'oubli, leur service n'est pas précisément attrayant. Et, néammoins, ni dans leurs dortoirs, ni dans leurs salles, ni dans leurs réfectoires, on ne soupçonnerait de tels désagré-

ments, tant les précautions les plus minutieuses sont sans cesse prises pour en faire disparaître la moindre trace. On respire aussi librement chez elles que partout ailleurs.

Dans la catégorie des agitées dangereuses, on rencontre une jeune femme de vingt ans à peine, gardant des traces d'une réelle beauté, que les mauvais traitements de son mari ont conduite à l'asile, et que l'état furieux n'abandonne guère. Elle se démène outre mesure, menace, montre le poing, et témoigne d'une profonde désolation. Celui qui l'a réduite à cette extrémité est peut-être tranquille, heureux, et a, depuis longtemps, oublié la malheureuse qu'il a brutalisée jusqu'à la rendre folle pour toujours sans doute.

Depuis le départ de sœur Thérèse, les continuatrices de son œuvre ont fait élever une importante construction, ayant façade en pierres, et emplacée au point final de l'avenue principale. C'est ce que l'on appelle le *pavillon central.* Si les bâtiments ayant précédé ceux dévorés par l'incendie se ressentaient dans une certaine mesure, notamment au point de vue architectural, de la modicité des ressources dont disposait alors la communauté, de la hâte avec laquelle il fut indispensable de procéder, celui dont il me reste à parler a été autrement favorisé, le temps n'ayant pas été mesuré et le trésor demeurant moins pauvre. Aussi écrase-t-il ses aînés de toute la hauteur de ses cinq étages, éclipsant ses modestes voisins par sa façade monumentale, son perron, sa porte d'entrée aux grandioses proportions. En y pénétrant, on pense entrer dans un hôtel de premier ordre, tout y étant luxueusement ordonné. Les passages et vestibules, larges et commodes, les cages d'escaliers bien conçues, les peintures soignées, les pièces intelligemment distribuées, font croire à une habitation destinée à des privilégiés de la fortune plutôt qu'à un refuge pour les insensés de toutes conditions et de tous pays.

Nous franchissons une salle de récréation au plafond très élevé, aux vastes dimensions, occupée par des femmes. Une d'elles est au piano et attaque, en artiste consommée, la *Polonaise* de Chopin. Notre arrivée ne la détourne nullement et elle demeure toute à son clavier. Une autre, une forte jeune fille, se campe devant le père missionnaire qui vient de se joindre à nous, et rit à gorge déployée de son costume : « Tiens, lui, oh! qu'il est drôle ! mais qu'est-ce qu'il a donc ? oh ! j'en ai peur ! » Il est vrai que ce costume est au moins singulier. En dessous, une robe de laine blanche semblable à celle des Dominicains ; sur cette robe, et la recouvrant jusqu'au-dessous du genou, un linge blanc qu'on prendrait soit pour un surplis, soit pour un tablier d'enfant, et pardessus la robe et le linge blanc, un manteau de voyage dit à la Raglan, d'étoffe brune pour les pans les plus longs et de teinte plus claire pour la

pélerine. Personnellement, si je me décidais un jour à m'enrôler dans l'ordre du Révérend Père, ce ne serait pas la richesse du costume qui m'y engagerait.

Une salle en rotonde, se reliant à la précédente, produit le meilleur effet avec ses baies multipliées qui y répandent le jour et la gaieté.

Les lavabos, les salles de bain, les salles pour douches, ensemble du dernier style, confinent à ces deux pièces. Les dortoirs ne sauraient mécontenter les plus difficiles.

Les mêmes avantages sont, dans ce pavillon central, réservés aux hommes qui en occupent l'aile droite. Nous franchissons la porte de leur salle de récréation et nous les trouvons occupés à lire, dessiner, calculer, jouer aux cartes ou aux dames. Nous n'y constatons pas d'autre mouvement que celui d'un salon de bonne compagnie, où l'on cause, où l'on chuchote à demi voix.

Il est bon de dire que tous les malades de cette partie de l'asile, hommes et femmes, sont considérés comme curables et ne comprennent jamais des agités ni des furieux.

Nous montons à la salle de théâtre, fort vaste et capable de contenir au moins huit cents auditeurs commodément assis. Elle est complète avec sa scène, sa rampe, le trou du souffleur, les décors, leurs portants et tous les accessoires ordinaires. On y donne assez souvent des représentations, des concerts, des fêtes que les malades apprécient autant qu'ils le peuvent, et qui, dans tous les cas, projettent un rayon de soleil sur leur pénible existence.

Nous passons à l'atelier des tailleurs, qui ne chôme jamais et qui est abondamment pourvu de pièces de drap, de laine, d'étoffes diverses pour les vêtements des internés, vestes, gilets, pantalons, chemises de flanelle ou autres. Nous traversons la salle des tisserands où on utilise les débris de linge, de laines provenant des objets de literie ou d'habillement lacérés par les malades. C'est là que travaille la folle qui, dans un excès de délire, brûla volontairement son propre enfant.

La buanderie nous reçoit à son tour. On n'y lave pas moins de mille pièces chaque jour. Tout à côté se trouvent les ateliers de repassage qui se fait à la vapeur pour le gros linge et à la main pour le linge de corps. La sœur nous manifeste ses regrets de ne pouvoir nous montrer tous les malades un jour de dimanche pour qu'il nous fût possible de juger de la façon uniforme et soignée dont ils sont vêtus, du premier au dernier.

Nous terminons par la serre ou jardin d'hiver, qui est au complet dans cette saison où les plantes qui, l'été, décorent les pelouses, ont

besoin de protection contre les rigueurs de l'hiver. Nous y remarquons des collections très variées de géraniums, de cinéraires, de muguets, de jacinthes, d'œillets. La sœur jardinière veut bien offrir au révérend père, au docteur et à moi un bouquet fort bien monté que la sœur Iphise pique elle-même, très gracieusement, à nos boutonnières.

Il me resterait à décrire la ferme et les autres dépendances, telles que la boulangerie, l'abattoir. Le temps, après sept heures de marche, nous ayant manqué pour les voir, je ne pourrais les dépeindre comme il conviendrait. Je relate simplement que la ferme, très importante, est une source de produits pour l'établissement et une cause d'amélioration pour la santé des malades qui y sont employés.

Je considère comme absolument superflu de vanter l'ordre et la propreté qui règnent dans toutes les parties de l'asile Saint-Jean de Dieu. Il est administré par des Dames Religieuses, et c'est pour moi tout dire. J'ai bien souvent entendu des marquises, des duchesses, des sommités de la haute finance avouer que, malgré leurs sacrifices et leur vigilance, il leur était impossible de lutter avec les couvents au regard de la bonne tenue d'une maison. Cette attestation, dont je garantis l'exactitude, est déjà très flatteuse pour les couvents ordinaires, mais son prix se centuple quand il s'agit d'un asile de fous et de folles, que l'on ne dirige pas à sa guise, et qui accroissent à l'excès la besogne journalière.

Mais tout ceci est d'ordre matériel, car, en définitive, on peut, en cette occasion, aisément triompher avec une bonne direction et une attention soutenue. Autrement importants, autrement dignes de louange sont les résultats obtenus en ce qui concerne les soins réclamés par les malades de cette nature, leur bien-être, leur bon entretien, et qui sont le produit direct de la perpétuelle bonté, de l'incessante douceur que s'imposent celles qui en ont accepté la charge. Ici, l'esprit d'abnégation, de dévouement et une forte dose de courage peuvent seuls amener le succès. Passer sa vie au milieu des fous, des idiots, des gâteux, partager leur existence, ne les quitter ni le jour ni la nuit, s'exposer aux dangers souvent fort graves provenant de leur inconscience, me semblent représenter, pour des femmes principalement, le comble de l'immolation. C'est à son tour une folie, la folie de l'amour du prochain.

Que ceux qui supposeront que j'exagère, qui m'attribueront peut-être la manie de l'approbation quand même, aillent voir de leurs yeux, et ils se convaincront aisément que je n'ai en rien dépassé les bornes, m'étant limité à rendre à César ce qui appartient à César. Je n'ai d'attache nulle part sur cette terre, qui ne m'a pas vu naître ; je ne subis aucune influence, et c'est en toute liberté que, modeste chroniqueur par

occasion, je me suis respectueusement incliné devant tant de mérites, en présence d'aussi signalés services.

Pour d'autres, qui prétendraient que les Sœurs recueillent une fortune en exécutant leur traité avec le gouvernement, je place en regard ces simples chiffres: D'après le rapport de l'inspecteur des pénitenciers de la province de Québec pour l'année finissant au 30 juin 1895, la dépense, par tête de condamné, s'élève annuellement à $348 .... $348

La communauté de Saint-Jean de Dieu reçoit, par an, pour chacun de ses malades, $100, avec obligation de fournir le local, le matériel et tous les accessoires 100

Différence au profit des criminels, $248 .... $248

Ces chiffres n'exigent pas de commentaires.

Le nombre des malades est actuellement de 1,350 à la Longue Pointe.

Le personnel de l'hospice comprend :

70 Sœurs de la Providence ;
100 Sœurs tertiaires ;
64 gardiens, hommes et femmes, ou employés.

Le corps médical, chargé du traitement des malades, se compose de trois médecins attachés à la maison et désignés par les propriétaires de l'hospice. Ce sont : M. le docteur Bourque, médecin en chef ; M. le docteur Prieur et M. le docteur Chagnon.

Le savoir, et surtout le dévouement de ces spécialistes n'attendent pas mon approbation. Ils sont depuis longtemps publiquement connus et très favorablement appréciés.

L'inspection des services médicaux est confiée à M. le docteur Villeneuve, surintendant médical, qui est aussi chargé exclusivement de la partie administrative, comprenant surtout l'admission et le renvoi des malades. Il est assisté dans ses fonctions par MM. les docteurs Perreault et Devlin.

Trop fréquemment, hélas ! les fonctions publiques ne représentent que de grasses sinécures pour leurs titulaires. Les délégués de l'autorité ne mériteront pas pareil reproche cette fois, car ils s'acquittent de leur tâche consciencieusement et avec zèle. Les innovations utiles,

par eux introduites dans le fonctionnement général, en sont la meilleure preuve.

L'ensemble des services est placé sous la haute direction du secrétaire de la Province, l'honorable M. Pelletier. La vigilance de ce chef n'est jamais en défaut et c'est personnellement qu'il vérifie tous les détails dont l'examen revient à son département.

J'ai terminé ma visite, et lentement, réfléchissant à tout ce que je viens d'apprendre, je m'achemine vers la ville. Le soleil a disparu derrière les hauteurs du Mont-Royal, le jour est prêt à finir, et l'animation, qui toujours précède la nuit, se manifeste sur la route et ses alentours. Je croise nombre de voitures, de chariots, de piétons gagnant leur gîte, la tâche accomplie. D'autres, occupés au dehors, rejoignent en sens inverse la grande agglomération qui contient leur foyer, leur compagne, leurs têtes blondes. Resté presque seul sur le chemin, je n'aperçois de toutes parts que des manifestations de l'intelligence, de l'activité de l'homme. Les villas somptueuses, bordant la chaussée, me rappellent qu'aux jours brûlants de l'été des heureux de ce monde, enrichis par le travail, viennent demander à leurs ombrages le repos et la fraîcheur. La locomotive qui siffle au loin, entraînant avec elle, en un bruit de fers secoués, auquel l'écho donne la réplique, des quantités de produits divers ; les cheminées aériennes des usines vomissant perpétuellement leurs torrents de fumée ; les fils appendus aux poteaux des lignes téléphoniques et télégraphiques ; l'étincelle électrique qui semble incendier les roues des véhicules qu'elle met en mouvement ; les édifices de toutes dimensions qui se profilent dans la brume du soir, tout me parle de la puissance du cerveau de chaque mortel et de sa force d'invention. J'entends, au même moment, tinter dans les lointains les cloches des églises et des temples disséminés sur l'île et dans ses environs, convoquant les fidèles des différents cultes à s'élever vers le Créateur par la prière, cette expression la plus certaine de l'âme humaine. Et, me souvenant des malheureux que je laisse derrière moi, enfermés dans les dortoirs tièdement chauffés de l'asile, mais demeurant plongés dans d'épaisses ténèbres intellectuelles, ne pouvant plus rien entendre ni comprendre, j'adresse à Dieu, dans toute la sincérité de mon cœur, cette fervente supplication :

" Votre justice, Seigneur, a ses exigences et ses droits ; votre bras doit parfois s'appesantir sur la tête des méchants et des pervers, mais vous disposez de châtiments si nombreux et si terribles que vous ne vous refuserez pas à retrancher de la somme des peines auxquelles vous soumettez ceux qui vous ont offensé, celle qui a pour objet de leur retirer la parcelle de vous-même que vous mîtes en eux. Ne permettez

plus que l'obscurité remplace le flambeau, la vive lumière qui les éclaire et les guide, bien qu'ils en aient usé pour explorer des voies mauvaises. Déchaînez encore sur la terre, si telle est votre volonté, les calamités sans nom des batailles, les épidémies meurtrières, votre feu du ciel qui pulvérise les mondes; faites encore, s'il le faut, de pauvres petits orphelins, mais de grâce, Seigneur, ne faites plus de fous."

J. GERMANO.

Je manquerais à tous mes devoirs si je n'adressais, à Madame la Supérieure de Saint-Jean de Dieu, mes témoignages les plus reconnaissants pour le bienveillant accueil dont il lui a plu de me favoriser, et pour l'empressement avec lequel elle m'a ouvert toutes les portes de son institution.

Je renouvelle à M. le docteur Villeneuve mes plus sincères remerciements pour sa réelle bonté à mon égard, pour tous les documents et renseignements qu'il a bien voulu me fournir, et sans lesquels je me fusse trouvé dans l'impossibilité de m'acquitter de mon mandat.

Enfin, je me crois tenu de déclarer que j'ai plus d'une fois consulté, au cours de cette esquisse, l'*Histoire de l'Hospice de Saint-Jean de Dieu*, publiée par M. A. Bellay, en 1892, et que c'est d'elle que je tiens, entre autres détails, tout ce que j'ai pu dire sur les origines de cet établissement.

J. G.



NOTES SUR SAINT-MAURICE

ET SES DÉPUTÉS

Le comté de Saint-Maurice est l'un des plus anciens de la province de Québec. Dès le premier parlement du régime constitutionnel, en 1791, il envoyait un député à Québec. A la même date, la vieille cité de Trois-Rivières élisait, elle aussi, un représentant pour défendre ses intérêts au Conseil de la Nation. C'était à une époque assez reculée de notre histoire. La division électorale de Trois-Rivières était connue sous le nom de "Bourg Trois-Rivières" et le comté de Saint-Maurice sous celui de "Saint-Maurice."

Bien peu de comtés, dans notre province, peuvent se glorifier d'avoir conservé leur nom primitif jusqu'à nos jours.

En écrivant ces notes pour les lecteurs de la Revue, je n'ai pas l'ambition d'offrir un récit émouvant à ces gourmets de la bonne littérature canadienne. Ils n'y trouveront rien à s'y mettre sous la dent. Par contre, elles intéresseront peut-être un peu les personnes qui songent aux choses du passé, dans la région trifluvienne. De ce nombre se trouvera M. Benjamin Sulte. Car, il sait bien, lui, l'historien par excellence de nos vieilles annales "du pays natal et de ses environs," que la rivière Saint-Maurice, si elle a donné son nom au comté, a aussi fourni celui de la ville de Trois-Rivières, puisque cette dernière désignation provient des îles qui sont à son embouchure. Et, l'ami Faucher de Saint-Maurice, qui passa ses plus jeunes années au "moulin de Legris," dans la paroisse d'Yamachiche, lira ces lignes avec intérêt.

Autrefois le comté de Saint-Maurice comprenait un territoire bien plus vaste que celui d'aujourd'hui. Il avait pour limites géographiques tout le comté actuel de Maskinongé ; en plus, ce qui forme, aujourd'hui. presque tout le grand comté de Champlain. M. l'avocat Napoléon Bureau, de Trois-Rivières, un des fils de Pierre Bureau, ancien député de Saint-Maurice, possède un fort précieux manuscrit relatant la manière dont se faisaient les élections parlementaires en 1816. C'est un volumineux cahier dans lequel sont inscrits les noms des électeurs de l'époque. Les bureaux de votation se tenaient alors au village de la Rivière du Loup (Louiseville), d'Yamachiche et de Champlain, alternativement. Les électeurs votaient pendant trois, quatre et même cinq jours. L'officier-rapporteur, en 1816, était M. Charles Dumoulin, oncle de M. Sévère Dumoulin, avocat et ancien député de Trois-Rivières au parlement de Québec.

En 1851, feu l'honorable Jos.-Ed. Turcotte, père du protonotaire actuel de Montréal, fit décréter, par la chambre d'assemblée, la division du comté de Saint-Maurice en deux districts électoraux distincts. De ce morcellement l'on créa les comtés de Saint-Maurice et de Maskinongé. Cette division se fit à la suite d'une lutte électorale extrêmement vive que suscita à M. Turcotte M. le

Dr L.-L.-L. Desaulniers, ancien député et maintenant président des inspecteurs de prisons, asiles, etc., de la province. M. Desaulniers venait d'être admis à la pratique de la médecine et il était surtout fort de la grande popularité dont avait joui son père dans le comté. Bien des électeurs se rappellent encore la célèbre assemblée politique de 1851, au village de Maskinongé. M. Turcotte, qui était un très habile organisateur et, de plus, un tribun populaire vraiment extraordinaire, était plus fort dans les paroisses du haut du comté ; de son côté, M. Desaulniers était maître des paroisses d'en bas. Par un truc qui lui réussit à merveille, en présence d'une foule énorme d'électeurs, M. Turcotte s'empara de la personne de son jeune rival qu'il lança dans la foule en s'écriant : "Les gens de Machiche se sont emparés du poll et veulent me voler " l'élection ; gardez bien leur petit candidat." Cet argument *ad hominem* eut l'effet désiré. Il assura l'élection de M. Turcotte par quelques voix seulement de majorité. A la session suivante, M. Desaulniers contesta la validité de l'élection devant un comité de la Chambre ; mais l'affaire fut étouffée, avec l'entente que les candidats auraient chacun un comté par le démembrement qui eut lieu, de fait.

Depuis, les deux adversaires furent constamment amis. En 1861, l'honorable M. Turcotte vint même appuyer M. Desaulniers contre son propre secrétaire privé, feu M. McCaulay, quelques années plus tard tué dans une campagne électorale du comté d'Ottawa. En 1861, l'honorable M. Turcotte était le président de la Chambre d'Assemblée des deux Canadas.

Mais trêve à ces souvenirs. En 1892, la loi fédérale concernant le remaniement des comtés de la Puissance décréta qu'à la fin du parlement actuel le comté de Saint-Maurice serait bel et bien réuni au collége électoral de Trois-Rivières. Ce comté va donc être effacé de la carte géographique comme division distincte. A qui en sera attribué la faute ? Pas à celui qui écrit ces lignes, puisque, de tous les députés conservateurs, il a été le seul à voter contre le projet de loi en question.

Le vieux comté de Saint-Maurice, ainsi sacrifié et réuni à la ville voisine, sera désigné sous le titre de "Trois-Rivières et Saint-Maurice." Pourquoi, dira-t-on, avoir anéanti un comté aussi ancien que celui de Saint-Maurice, quand il aurait été si facile d'en sacrifier d'autres moins importants, même au chiffre de la population ? La réponse est facile à donner. Il s'agissait d'élever à cinq le nombre des représentants de la ville de Montréal, il fallait des "victimes" quelque part, dans les districts ruraux. Depuis la retraite de Sir Hector L. Langevin le district de Trois-Rivières n'avait plus de représentant au sein du Cabinet Fédéral, et celui de Montréal en comptait deux, les honorables MM. J.-A. Chapleau et J.-A. Ouimet. Comme toujours ce fut le droit du plus fort qui l'emporta. Dans le district même de Montréal, deux comtés, Vaudreuil et Soulanges, avaient une population moins élevée que celle de la ville de Trois-Rivières et du comté de Saint-Maurice réunis. Mais le plus fort devait... l'emporter !

Cette injustice ne fut, cependant, pas commise sans soulever de vives récriminations. Le document qui suit et qui fut transmis alors au chef du gouvernement en fait foi :

" *A l'honorable J. J. C. Abbott, premier ministre, Ottawa,*

" CHER MONSIEUR, — Nous apprenons que l'on a l'intention de remanier " le district des Trois-Rivières, et de lui ôter l'un des cinq députés qui le " représentent dans la Chambre des Communes, en réunissant la ville des " Trois-Rivières et le comté de Saint-Maurice.

" Nous vous devons, à vous et à vos collègues, de dire immédiatement " que nous ne pouvons pas approuver un pareil changement. La représentation " du district est assez faible, et, depuis plusieurs années, les députés du " district ont appuyé loyalement le gouvernement de sir John A. Macdonald, " et, en conséquence, ils ont droit d'espérer que cela ne sera pas perdu de vue " dans les changements qui pourront être faits. Pourquoi ne pas laisser ce " district tel qu'il est ? S'il faut augmenter la représentation de la ville de " Montréal, du comté d'Hochelaga et du comté d'Ottawa, pourquoi ne pas " prendre les trois nouveaux députés dans le district de Montréal ? Pourquoi " priver le district des Trois-Rivières d'un de ses députés pour le donner à " Ottawa, Hochelaga ou à la ville de Montréal ? Nous comprendrions que si un " des cinq comtés ou circonscriptions du district des Trois-Rivières avait " augmenté trois ou quatre fois sa population, le reste du district serait appelé " à augmenter la représentation.

" En outre, les districts de Québec et des Trois-Rivières ont vingt-six " députés, y compris Mégantic. Le district de Montréal et les Cantons de l'Est " en ont trente-neuf. Ainsi, le district de Montréal et les Cantons de l'Est ont " cinquante pour cent plus de représentants que les districts de Québec et des " Trois-Rivières.

" Nous espérons donc que le gouvernement ne nous privera pas d'un de " nos cinq députés.

" Nous avons l'honneur d'être, cher Monsieur, vos très dévoués. (Signé) : Sir Hector L. Langevin, J.-J. Ross, H. Montplaisir, N.-L. Desaulniers, O. Carignan."

Le document qui précède avait été rédigé par Sir Hector Langevin lui-même, ami personnel de feu Sir John Abbott. Il fut jeté au panier et l'injustice fut consommée. L'avenir dira si le parlement a eu raison de sacrifier le comté de Saint-Maurice à l'appétit toujours grandissant des Montréalais. La grande ville de Montréal progresse à pas de géant, mais elle possède, dans sa propre région, deux petits comtés, Vaudreuil et Soulanges, qui ont été trop les enfants gâtés des ministres fédéraux. Au point de vue des conservateurs, les prochaines élections feront connaître que ceux qui se plaignaient n'avaient pas tout à fait tort. Mais trêve encore à ces souvenirs.

Avant que le vieux comté disparaisse, il est bon de mettre sous les yeux du lecteur la liste complète des députés qui ont représenté Saint-Maurice de 1791 à 1896. Voici cette liste, aussi complète que possible :

(Sous l'Acte constitutionnel de 1791)

1er parlement : 1792 à 1796 [quatre sessions]—T. Coffin et Augustin Rivard-Dufresne.
2e parlement : 1797 à 1800 [quatre sessions]—T. Coffin et N. Montour.
3e parlement : 1801 à 1805 [cinq sessions]—T. Coffin et Mathew Bell.
4e parlement : 1805 à 1808 [quatre sessions]—David Munro et Michel Caron.
5e parlement : 1809 [une session]—T. Coffin et Michel Caron.
6e parlement : 1810 [une session]—L. Gugy et Michel Caron.
7e parlement : 1810 à 1814 [cinq sessions]—François Caron et Michel Caron.
8e parlement : 1815 à 1816 [deux sessions]—E. Leblanc et Valières de Saint-Réal.
9e parlement : 1817 à 1819 [trois sessions]—E. Mayrand et L. Gugy.
10e parlement : 1820 [une session]—L. Picotte et Pierre Bureau.
11e parlement : 1820 à 1824 [quatre sessions]—L. Picotte et Pierre Bureau.
12e parlement : 1825 à 1827 [deux sessions]—Charles Caron et Pierre Bureau.
13e parlement : 1827 à 1829 [deux sessions]—Charles Caron et Pierre Bureau.
14e parlement : 1830 à 1834 [trois sessions]—Pierre Bureau et Valère Guillet.
15e parlement : 1834 à 1836 [deux sessions]—Dr Boutillier et Valère Guillet.
16e parlement : 1836 à 1838 [deux sessions]—Frs.-L. Desaulniers et A. Bareil-Lajoie.

(Conseil Spécial)

1838 à 1841 : L'honorable E. Mayrand.

(Sous l'Acte d'Union de 1841)

1er parlement : 1841 à 1844 [trois sessions]—Joseph-Edouard Turcotte.
2e parlement : 1844 à 1848 [trois sessions]—Frs.-L. Desaulniers.
3e parlement : 1848 à 1851 [deux sessions]—Louis-Joseph Papineau.
4e parlement : 1851 à 1854 [trois sessions]—Jos.-Ed. Turcotte.
5e parlement : 1854 à 1858 [quatre sessions]—Louis-Léon Lesieur-Desaulniers.
6e parlement : 1858 à 1861 [trois sessions]—L.-L.-L. Desaulniers.
7e parlement : 1861 à 1863 [deux sessions]—L.-L.-L. Desaulniers.
8e parlement : 1863 à 1867 [quatre sessions]—Charles Gérin-Lajoie.

(Sous l'Acte de la Confédération)

A OTTAWA

1er parlement : 1867 à 1873 [quatre sessions]—L.-L.-L. Desaulniers (une session) ; Elie Lacerte (trois sessions).
2e parlement : 1873 [une session]—Elie Lacerte.
3e parlement : 1874 à 1878 [cinq sessions]—Charles Gérin-Lajoie.
4e parlement : 1878 à 1882 [quatre sessions]—L.-L.-L. Desaulniers.
5e parlement : 1882 à 1887 [quatre sessions]—L.-L.-L. Desaulniers.
6e parlement : 1887 à 1891 [quatre sessions]—Frs.-L. Desaulniers.
7e parlement : 1891 à 1896 [six sessions]—Frs.-L. Desaulniers.

A QUEBEC

1er parlement : 1867 à 1871 [quatre sessions]—Abraham-L. Desaulniers.
2e parlement : 1871 à 1875 [quatre sessions]—Elzéar Gérin-Lajoie.
3e parlement : 1875 à 1878 [trois sessions]—Dr Elie Lacerte.
4e parlement : 1878 à 1881 [quatre sessions]—Frs.-L. Desaulniers.
5e parlement : 1881 à 1886 [cinq sessions]—Frs.-L. Desaulniers.
6e parlement : 1886 à 1890 [quatre sessions]—Nérée Le Noblet Duplessis.
7e parlement : 1890 à 1892 [deux sessions]—N.-L. Duplessis.
8e parlement : 1892 à 1897 ? [six sessions]—N.-L. Duplessis.

Pour compléter la liste qui précède j'ai eu recours à l'ouvrage de feu Antoine Gérin-Lajoie. Sans le *Catéchisme politique* publié par cet homme aussi savant que modeste, il aurait été à peu près impossible d'avoir une liste

exacte des députés de Saint-Maurice avec la durée des parlements, surtout pour les années qui ont précédé le régime spécial de 1838. A la bibliothèque d'Ottawa l'on conserve soigneusement le volume de Gérin-Lajoie, avec les notes que l'auteur de l'immortelle chanson *Un canadien errant* a lui-même mises en marge de son livre. Non seulement le *Catéchisme* de Gérin-Lajoie contient la liste des députés de Saint-Maurice, son comté natal, mais il renferme aussi celle des députés de tous les autres comtés de la province, depuis 1791 jusqu'à 1851. Il fallait sa patience proverbiale et son amour des recherches pour faire un travail aussi ardu.



PLUS FORT QUE LA HAINE

PAR

LÉON DE TINSEAU

I

Le monde, certain monde, bien entendu, sous des airs indignés, cache d'amusants pardons pour l'audace qui brave ses lois et pour l'intrigue plus ou moins adroite qui crochette ses portes. Même, il est aisé de voir qu'il ne craint ni les sarcasmes de la philosophie, ni les foudres de la religion, car, en combattant sa tyrannie ou sa perversité, on affirme encore sa puissance. Voilà pourquoi, de tout temps, le monde s'est porté en foule aux comédies qui étalent ses ridicules ; pourquoi, de nos jours, il s'arrache les œuvres des romanciers qui promènent sur ses laideurs le verre grossissant de l'analyse. Voilà pourquoi, depuis qu'il y a des chaires dans les temples et des prédicateurs dans les chaires, une élite mondaine, feignant l'humilité, s'assied aux premiers rangs des fidèles pour savourer fièrement l'anathème sacré : *Vanitas, vanitatum, et omnia vanitas !*

Tout au contraire, à ceux qui veulent planer au-dessus de lui, qui négligent insolemment de le prendre pour témoin de leurs luttes, de leurs fautes, de leurs chagrins ou de leurs joies, le monde garde un éternel ressentiment. Tôt ou tard il leur réserve une vengeance, même quand il est contraint de sourire à leur succès ou à leur fortune. Ainsi que Méphistophélès bafoué par "l'odieux pouvoir" du sublime et du mystique, il s'éloigne pour un temps, grommelant dans sa rage momentanément désarmée :

Nous nous retrouverons, mes amis ; serviteur !

et, l'occasion venue, sans pitié il enfonce le trait.

Il y a quelques années, ces réflexions durent frapper les observateurs capables de penser et de prévoir, à la vue du malaise indéfinissable qui se

déclara sourdement dans les sphères les plus élevées de la meilleure société parisienne, lorsque ce double billet de faire-part fut répandu — sans profusion — dans le faubourg Saint-Germain et ses annexes :

Le comte de Sénac a l'honneur de vous faire part de son mariage avec mademoiselle de Quilliane.

Château de Sénac (Ardèche), le...

Madame de Chavornay, religieuse hospitalière de Saint Bernard, a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle de Quilliane, sa nièce, avec M. le comte de Sénac.

Couvent des Bernardines, avenue Kléber, le...

Certes, l'union était assortie comme nom et comme fortune. Les Quilliane et les Sénac représentent la meilleure noblesse de la Provence et du Languedoc ; les jeunes époux, d'après les calculs les plus modérés, entraient en ménage avec cent vingt mille livres de rente. Quant à leurs personnes, peu de gens pouvaient en parler ; encore fallait-il, pour cela, remonter à plusieurs années.

Albert de Sénac avait disparu du monde, un beau jour, sans crier gare, pour aller voyager aux antipodes. A vrai dire, avant cette fugue, le monde n'avait trouvé dans le jeune déserteur qu'un courtisan peu remarquable par son assiduité et visiblement sceptique. Depuis son retour, c'était pis encore. Albert ne s'était montré presque nulle part et, d'après le genre de vie qu'on lui connaissait, il était permis de le croire moins occupé de chercher une femme que d'asseoir sa candidature à l'Académie des inscriptions. Aussi la nouvelle inattendue de son mariage faisait froncer les sourcils à plus d'une douairière, au souvenir des hypocrites déclarations en faveur du célibat par lesquelles ce sournois avait repoussé leurs tentatives

Quant à la nouvelle madame de Sénac, c'était bien autre chose. Le moins qu'on pouvait en dire était de l'appeler " défroquée," et c'est à quoi l'on n'eut garde de manquer, surtout les mères qui avaient " soigné " Sénac pendant un hiver ou deux, et qui avaient encore leurs filles sur les bras.

Quelques jeunes femmes, anciennes élèves du fameux couvent de l'avenue Kléber, et qui avaient conservé leurs entrées dans la maison, rétablissaient les faits et défendaient leur ancienne compagne contre les attaques de leurs aînées.

— Thérèse n'a jamais porté l'habit religieux, disaient-elles. Son mariage s'est décidé la veille du jour où devait avoir lieu la vêture. Donc elle n'est pas plus défroquée que nous.

— C'est bien subtil. Depuis trois ans elle était enfermée là-bas, et tout le monde la considérait déjà comme bien et dûment cloîtrée. Joli couvent, d'ailleurs, si les amoureux y entrent comme au moulin !

— Mais non, chère madame ; elle a connu M. de Sénac en Egypte, dans un voyage...

— En Egypte ! En voici bien d'une autre ! Cette jeune personne accomplissait le tour du monde pendant qu'on la croyait prosternée dans sa cellule ! C'est ce que nous appellerons faire son noviciat à l'américaine.

— Hé ! la pauvre petite ne voyageait pas pour son plaisir. Elle accompagnait son frère, malade de la poitrine, si malade qu'il en est mort, malgré l'Egypte...

— Et qu'il n'a pas très bien surveillé sa garde-malade. Sénac aura si fort compromis la demoiselle que ses parents la lui ont laissée pour compte.

— Mais non, puisqu'elle est rentrée au couvent après son voyage et qu'elle y a passé presque deux ans.

— Bon ! je vois ce que c'est. Le monsieur l'aura quelque peu enlevée.

— Croyez-vous ? La Révérende Mère de Chavornay, qui est une sainte, n'aurait pas mis son nom sur les billets de faire-part. Surtout elle n'aurait pas marié sa nièce dans la chapelle de son pensionnat, en présence des religieuses et des élèves.

— D'accord. Et les époux n'ont pu trouver, à eux deux, pour mettre sur les billets, qu'une vieille religieuse qui ne porte même pas leur nom ? Comme parenté, c'est maigre, et cela sent l'enfant trouvé d'une lieue.

— Ce n'est pas leur faute si Christian de Quilliane, frère de la mariée, fut le dernier de sa race, et s'ils n'ont, l'un et l'autre, ni père, ni mère, ni frère, ni sœur...

Pendant huit jours, des conversations de ce genre furent échangées dans une cinquantaine de salons, les plus huppés de Paris. Mais, si le jeune ménage trouvait toujours des gens pour l'attaquer, plus rarement des âmes charitables étaient là pour le défendre. On l'attaquait toutefois avec une modération relative, soit par un reste de cette franc-maçonnerie aristocratique si puissante en certains pays, si relâchée dans le nôtre ! soit parce qu'on ne savait sur lui que du bien, dans le peu qu'on savait. Après examen, il parut évident qu'on aurait mauvaise grâce à ne pas ouvrir ses portes au grand large devant ces originaux, et même à ne pas assister aux fêtes qu'ils allaient donner, car on décida aussi qu'ils en donneraient. Une chose en effet ne pouvait se discuter : c'est que l'ancien hôtel des Quilliane, devenu l'hôtel des Sénac par le testament du dernier marquis et le mariage de Thérèse, était l'une des plus magnifiques résidences du quai d'Orsay, la seule peut-être à qui la Révolution et les embellissements de Paris n'ont enlevé ni un arbre, ni une pierre, ni une tapisserie, ni un meuble.

En somme, la haute société ménageait aux Sénac des dispositions plutôt bienveillantes. Restait pour eux à en profiter avec reconnaissance, et, voilà précisément ce qui ne parut pas les préoccuper beaucoup. Février s'écoula — le mariage avait eu lieu à la Chandeleur — et les hautes baies de l'hôtel continuèrent à laisser voir derrière les étroits carreaux de leurs vitres la peinture jaunie des volets fermés. Le carême s'enfuit ; les cloches de Pâques sonnèrent ; les bals s'annoncèrent partout, excepté chez les Sénac, dont le Faubourg n'entendait plus parler. Peu s'en fallut qu'on ne les réclamât à la police.

On avait si bien composé d'avance le menu de leurs dîners et la liste de leurs invitations, que bien des gens commençaient à sentir un mouvement d'humeur en passant sous les fenêtres obstinément fermées. A toute force on eût accordé remise de quelques mois pour cause de réparations — les appartements devaient être furieusement délabrés — si, du moins, le jeune couple avait abattu sa tournée de visites. Mais ils en prenaient par trop à leur aise, aussi bien avec les gens pressés qu'avec les gens curieux ; en d'autres termes, ils se moquaient du monde.

Aussi le monde, indisposé par cet exemple fâcheux d'insoumission, jugea-t-il à propos de faire une enquête sérieuse ; malheureusement les témoins manquaient, même ceux du mariage, car trois d'entre eux étaient venus tout exprès du fond de la province, et depuis longtemps avaient regagné leurs gentilhommières respectives. C'était à croire que les mariés avaient prévu ce qui se passerait. Dieu merci ! le quatrième témoin habitait la capitale, mais il avait quatre-vingts ans, et le pauvre vieux, ayant pris froid au sortir de la cérémonie, luttait sans espoir contre une bronchite, au fond d'un hôtel perdu à l'extrémité de la rue du Cherche-Midi. Néanmoins, questionné sans miséricorde entre deux étouffements, il eut le temps de déclarer que l'aventure n'était pas une légende, qu'Albert et Thérèse existaient en chair et en os, qu'ils étaient bien et dûment mariés, et même qu'ils avaient semblé particulièrement satisfaits de l'être. Il ajouta — et le bonhomme s'y connaissait — que, dans sa longue carrière, il n'avait jamais rencontré de futur mieux fait et plus épris, de future plus belle, mieux habillée et de plus grand air. Après quoi il mourut.

Pendant ce temps-là, une ancienne élève, restée la favorite de la Révérende Mère de Chavornay, finissait par apprendre de celle-ci que le jeune ménage, au sortir de la chapelle, s'était rendu à l'hôtel Quilliane et y avait passé vingt-quatre heures, dans le plus strict incognito, bien entendu. Cette infraction aux usages, qualifiée par les douairières de *mariage à la hussarde*, fut généralement blâmée. Une vieille fille, assez mûre pour avoir son franc parler, ne craignit pas de dire :

— A la place de la novice il m'aurait semblé que la chambre nuptiale du quai d'Orsay n'était pas assez distante de la cellule de l'avenue Kléber, et j'aurais cru commettre un sacrilège en n'allant pas plus loin.

— Oh ! mademoiselle, répondit le baron de Javerlhac, l'enfant terrible du Faubourg malgré ses soixante ans, on voit bien que vous n'avez jamais passé par là ! Auriez-vous donc obligé ces pauvres diables à attendre qu'ils fussent dans la lune pour songer à la terre ?

— D'ailleurs, fit observer la jeune marquise de Boisboucher, parente d'Albert, j'ai eu quelques détails. Les époux n'ont même pas déjeuné en tête à tête, car la respectable Mrs Crowe, l'ancienne dame de compagnie de ma nouvelle cousine, s'est mise à table avec eux, je le sais de bonne source.

Une chose impossible à savoir, en revanche, était le lieu vers lequel Sénac et sa femme avaient pris leur vol en quittant Paris. Probablement ils se cachaient dans le vieux château de Sénac, demeure féodale peu habitée depuis longtemps et enfoncée dans les montagnes de l'Ardèche. Allaient-ils donc y passer un siècle, sans voir personne ? — Bon moyen de se prendre en aversion ! prophétisèrent les personnes d'expérience.

Mais, un beau jour, on apprit que les Sénac avaient été rencontrés en Egypte. Sans doute, ils refaisaient, sous forme de pèlerinage amoureux, l'excursion qui leur avait si bien réussi deux ans plus tôt. Ce dernier trait acheva de les classer parmi les chercheurs de quintessence dont il ne faut rien attendre de bon. Pendant une semaine on ne parla point d'autre chose.

— Ils comprennent la fausseté de leur situation, proclama la sévère marquise de Castelbouc, et n'osent pas se montrer avant qu'on ait oublié leur histoire. Mariage de novice, mariage de divorcée : au fond les deux se ressemblent.

Avec plus de mesure, le baron de Javerlhac, qui joue volontiers le rôle de juge amateur dans les causes mondaines, résuma les plaidoiries et prononça l'arrêt par contumace :

— Plût au ciel qu'il n'y eût rien de plus à reprendre aux vingt ou trente mariages qui se feront chez nous cette année, qu'à celui-là ! Ces braves gens n'ont qu'un tort, dont ils seront seuls à souffrir. Je les devine trop différents des êtres masculins et féminins parmi lesquels le sort les appelle à vivre. Ils veulent être meilleurs que leur époque, et croient pouvoir donner en tout la première place au sentiment. Or, nos romanciers eux-mêmes fuient le sentiment dans leurs livres, parce que ça ne se vend plus. Si j'étais l'ami intime de ces deux rêveurs, je leur conseillerais de rester toute leur vie en Egypte, — et encore c'est un peu trop près d'ici. Quand ils se trouveront en face de la vie telle qu'on nous l'a faite et que nous l'avons faite, ils m'en diront des nouvelles !

Javerlhac n'était pas toujours si tendre envers son prochain, car la bienveillance n'était pas son péché mignon. Les événements devaient montrer si, malgré cette mansuétude, il avait vu l'avenir trop en noir dans sa prophétie. Tandis qu'il livrait au vent les feuilles de l'oracle, Thérèse de Sénac écrivait la lettre suivante à Mrs Crowe qui venait de passer, toute seule au vieux château, un hiver assez différent de celui du jeune ménage :

"Le Caire, 25 avril 188...

"Ma chère Kathleen, savez-vous pourquoi je ne vous ai guère envoyé que des bulletins de santé depuis mon départ ? C'est que — je suis habituée à vous dire tout — notre équipée d'outre-mer me causait des terreurs folles ; mais vous devinez bien que ce n'est pas le voyage en lui-même que je craignais.

"Quelle dangereuse témérité pour Albert, quelle folle présomption pour moi, cette idée de refaire, dans la prose du bonheur atteint, le même voyage fait une première fois dans la poésie de l'impossible rêvé ! Encore presque une enfant, je comprenais déjà que les étoiles m'auraient paru bien moins belles après que j'aurais pu les toucher. D'ailleurs, il me semblait qu'il ne faut pas recommencer certaines minutes particulièrement douces de la vie. La seconde rose, cueillie au même rosier, ne donne pas l'ivresse de la première. Le printemps n'a qu'un rossignol : celui qui nous a surpris, un beau soir, de sa sérénade oubliée. Le lendemain c'est un autre rossignol qui chante, mais ce n'est plus *le rossignol.*

"Aussi avais-je très peur de revoir l'Egypte en général, et, spécialement, je tremblais comme une feuille en approchant de chacun des lieux où mon cœur avait laissé un souvenir. J'ai tout revu : le Caire et les grands arbres de la promenade, témoins de notre première rencontre ; la petite maison de l'avenue de Boulaq où, me voyant pleurer d'inquiétude sur mon frère, il m'a dit : — Voulez-vous que je reste pour Christian ?

"Et il resta, vous vous en souvenez, le cher ! bien qu'on l'attendît en France et qu'il risquât de perdre une grosse somme — qu'il a perdue d'ailleurs. Il resta... et vous aviez raison : ce n'était pas mon pauvre Christian qui le retenait au Caire !

"Mais le plus dangereux, c'était de pénétrer de nouveau, appuyée sur son bras, dans ces ruines de Louqsor, où j'ai passé, je crois, l'heure la plus doulou-

reuse de ma vie. Car c'est là que j'ai vu combien j'étais aimée et combien j'allais aimer, moi, la fiancée promise à Dieu, moi dont le pauvre cœur était déjà suspendu devant l'autel, comme ces *ex voto* de vermeil qu'on attache à la muraille sainte, et qui ne saignent pas, ceux-là !... Mon Dieu ! que j'étais malheureuse ! Et vous, méchante, vous m'aviez laissée m'engager seule dans le labyrinthe de granit ; vous aviez peur des chauves-souris et des serpents. Ah ! le véritable serpent, ce jour-là, était une horrible femme dont je ne veux pas écrire le nom. Que Dieu lui pardonne la mort de mon frère et le crime que j'ai commis, grâce à elle, en doutant de l'être le plus loyal qui existe.

" Cet homme est plus qu'un homme : il fait mentir la sagesse et l'expérience humaines. Avec lui la réalité dépasse le rêve ; la prose est plus douce que la poésie ; le bonheur de la veille paraît incomplet auprès du bonheur du lendemain. Ah ! comme il eut raison de me ramener ici ! Maintenant, je vois clair dans mon âme et dans la sienne — qui ne sont qu'une seule âme, à vrai dire. Tout ce qu'il m'avait promis, annoncé, est en train de s'accomplir. Oui, je le reconnais. Si j'ai fui, d'abord, le monde, c'est que je désespérais d'y trouver — misérable orgueil ! — une créature digne de moi. Et voilà, qu'au contraire, je me sens indigne de lui, tellement indigne ! Le but de ma vie, après le ciel, sera de diminuer la distance qui nous sépare.

" Mon Dieu ! quel bien nous allons faire et comme nous allons être heureux ! Ce matin je lui disais :

" — Pour ce qui est du bonheur, je suis tranquille : je vous ai ! Mais ma grande crainte est de n'être pas assez utile en ce monde. Je sais bien que nous sommes assez riches pour faire des bonnes œuvres. Alors ce ne sera pas nous qui serons utiles ; ce sera notre argent.

" Il a ri de ce qu'il appelle mon sophisme.

" — Nous ferons quelque chose de bien plus considérable et de bien plus difficile que de fonder un hospice ou de recueillir des orphelines, a-t-il répondu. Nous montrerons à l'humanité ce que c'est qu'un bon ménage selon Dieu et selon le monde. Depuis vingt ou trente ans, je doute qu'on en ait vu beaucoup, tandis qu'on trouverait à cette heure, dans les seuls couvents de Paris, plusieurs centaines de religieuses réunissant toutes les vertus et toutes les qualités de l'espèce. Vous serez bien plus utile en faisant voir au monde l'échantillon perdu de la grande dame d'autrefois, je parle de ces femmes tout à la fois sérieuses et charmantes, reines par le pouvoir de la situation et de l'esprit, qui furent nos aïeules. Faut-il mettre en compte les exemples de la bonne chrétienne que vous serez ? Donc ne regrettez pas l'avenue Kléber. Vous avez fait de moi le plus heureux des hommes en la quittant, de même que vous en auriez fait le plus misérable en refusant d'en sortir.

" Vous allez dire que mon très indulgent mari conduit la modestie de sa femme à une mauvaise école. C'est son affaire ; mon devoir est d'accepter avec joie *ces petites démonstrations d'amitié qui rapprochent les cœurs et servent à faire l'agrément d'une douce société.* Reconnaissez-vous, dans ces paroles, notre grand saint François de Sales ? Peut-être que non, car elles ne sont point tirées des chapitres que vous me lisiez souvent, jadis, pendant que je brodais la fameuse chasuble, sans me douter qu'elle embellirait la messe de mon mariage et non pas celle de ma prise d'habit. Dieu l'a voulu ; je le sais, j'en suis sûre : je l'en remercierai jusqu'à mon dernier soupir.

" Vers la fin d'avril, nous serons à Sénac et je vous raconterai le voyage que nous achevons. C'est la même contrée, les mêmes paysages, les mêmes ruines, les mêmes obélisques ; mais tout cela est éclairé autrement. Il me semble que je revois au grand soleil des lieux que j'avais visités une première fois au clair de la lune. Rien ne vaut le soleil ; mais ne disons pas de mal de la douce et mélancolique Phébé. Ce serait de l'ingratitude la plus noire.

" Chère amie, sachez que deux noms ne sont guère sortis de ma pensée depuis que nous sommes en Egypte : celui de mon pauvre frère Christian et celui de ma bonne et fidèle Kathleen, qui fut, par son zèle, sa prudence et la permission de Dieu, l'ouvrière de mon bonheur. Allez ! nous ne nous quitterons plus, cher témoin de mes douleurs et de mes joies.

" Combien il me tarde de vous revoir et de faire connaissance avee ce vieux château, avec ce village et les braves gens qui l'habitent ! Annoncez-leur que nous serons très peu Parisiens, et que nous leur donnerons le meilleur de notre temps.

" Votre amie,

" Thérèse."

II

Le voyageur que l'express emporte vers Marseille aperçoit la masse grandiose du château de Sénac, sur la rive opposée du Rhône, entre Montélimart et Orange. L'habitation a subi le sort commun des demeures seigneuriales de ce pays, que les guerres traitèrent aussi rudement qu'aucun pays de France. Elle porte les traces profondes du fer et du feu. Mais les châteaux d'alors — et aussi les châtelains — étaient bâtis pour tenir tête aux horions. La grosse tour semble encore guetter l'approche des lansquenets ennemis, se glissant à l'improviste par es chemins de chèvre étagés sur les coteaux du Rhône. Elle pourrait compter l'effroyable saut de plus d'un prisonnier, à qui, " pour descendre en ceste mode, plus auraient fait de proufict aisles que iambes." Ainsi parlent les chroniqueurs du temps, peu coutumiers de sensiblerie.

Vers le milieu du XVIIe siècle, une habitation moderne s'est soudée à la vieille tour restaurée à grands frais ; tel on voit un guerrier blanchi sous le harnais, mais encore vert, marier sa gloire à la beauté d'une jeune épouse couronnée de grâce. L'habitation, malgré tout passablement austère, occupe avec ses dépendances une bande de terrain fortement incliné que bordent, au pied, le cours du Rhône et, au sommet, l'ancienne route de poste. La cour d'entrée, les communs, le château, les parterres, le potager remplissent la zone horizontale, située sur la hauteur. Le reste du terrain, planté de chênes encore jeunes, descend jusqu'au chemin de halage par une pente assez raide. Une enceinte à peu près carrée clôt la propriété dont la surface approche de cinquante hectares, presque entièrement rebelles à la culture. Aussi les habitants du petit village, faisant allusion à la dépense de cette muraille de trois quarts de lieue, répètent volontiers :

— L'écorce de Sénac vaut mieux que la châtaigne.

Il y a cinquante ans, la malle-poste passait chaque jour devant la grille armoriée qui forme un côté de la cour d'honneur du château. Mais, depuis l'établissement de la grande ligne ferrée qui longe l'autre rive du Rhône, les

châtelains, moins favorisés que jadis, doivent quitter le train à la station située en face de la vieille tour et traverser le fleuve en bac pour entrer chez eux, à moins qu'ils ne veuillent affronter l'interminable lenteur des embranchements de la rive droite. Le progrès, quoi qu'on en dise, a ses côtés incommodes.

Les ouvrages spéciaux écrits pour les voyageurs citent le panorama du donjon de Sénac parmi les plus beaux du midi de la France. A l'est, le Rhône et sa vallée, encore étroite, forment le premier plan, magnifique tapis de verdure, où se détache la broderie plus pâle du feuillage de l'olivier qui commence à paraître. Au-delà s'arrondit l'amphithéâtre majestueux du Grésivaudan et des Alpes, appuyé à droite sur le Ventoux désolé et neigeux. Parfois, dans les pures soirées d'automne, un géant inconnu se dresse un instant parmi les voiles roses de l'Orient prêt à s'endormir dans l'ombre. C'est le Pelvoux dont la haute cime, écrasant tous les pics voisins, reçoit la dernière caresse du soleil, de même que, le lendemain, il sera touché avant tous de sa flèche d'or.

A l'ouest, la vue moins réjouie n'a pour se reposer que le paysage austère et tourmenté des Cévennes. Les aspects les plus divers se trouvent mélangés comme au hasard. D'étroits vallons, parés d'une riche culture, sont encaissés dans la sécheresse désolée de collines granitiques aux contours anguleux. Sur les plateaux, la garrigue monotone déroule son vêtement de bruyères et d'arbustes rabougris, sans autre habitation que la cabane en pierres grises du berger, seul habitant de ce désert sauvage. Des hameaux se cachent, de loin en loin, parmi d'énormes châtaigniers à la cime arrondie. Et l'horizon est fermé bientôt par des ondulations médiocres assez hautes cependant pour empêcher le regard de découvrir la chaîne du Tanargue et du Gerbier des Joncs. Tels ces importuns sans valeur et sans mérite qu'on voit détourner à leur profit l'attention du vulgaire, en empêchant d'admirer le génie.

Depuis l'époque où Laurent, comte de Sénac, maréchal de camp des armées du roi, restaurait sa vieille tour et élevait sous son abri la demeure actuelle, ce lieu pittoresque fut rarement honoré de la résidence et même de la visite de ses maîtres. Gaston de Sénac, fils du précédent, moitié homme de guerre, moitié diplomate, mais par-dessus tout courtisan renforcé, disait à qui voulait l'entendre : " Le plus beau point de vue que je connaisse au monde est celui de l'orangerie de Versailles, quand le roi descend le grand escalier au milieu de sa cour brillante. Le paysage qu'on aperçoit de mon logis des bords du Rhône vient ensuite, autant qu'il m'en souvient, car je ne l'ai pas contemplé depuis l'âge de quinze ans."

Une belle dame lui demandant un jour pourquoi il ne mettait jamais les pieds dans ce site merveilleux, le galant gentilhomme répondit :

— Pour deux raisons : la première, que je ne vous y verrais pas ; la seconde, que l'air du lieu est malsain pour nous autres. Depuis cinq cents ans, il y est mort plus de cinquante Sénac, hommes ou femmes.

Le plus curieux c'est qu'il y mourut lui-même, durant un séjour — absolument forcé — qu'il dut y faire après un mot trop spirituel sur la Pompadour. Il mourut un peu de vieillesse et beaucoup du chagrin de ne plus voir le roi, maladie qui n'était pas sans exemple à cette époque. De nos jours ce sont les rois qui pourraient être malades, assez souvent, de ne plus voir leurs fidèles sujets.

Le fils de ce courtisan à la langue trop leste et à l'âme sensible, suivit les princes en émigration et ne rentra en France qu'avec eux. Après son départ, le château,

mis en vente comme bien de proscrit, fut acheté par un marchand de fagots du village, nommé Cadaroux, lequel fit l'emplette, comme de juste, à un prix avantageux. Au moment où l'aïeul d'Albert, à peine revenu à Paris dans l'état major du comte de Provence, allait s'informer s'il était possible de rentrer dans son bien, il vit poindre chez lui un bourgeois bien vêtu, à la mine sournoise, qui lui proposait le rachat, au prix coûtant, du château, du parc et des dépendances. Par précaution il apportait les titres de propriété dans sa poche. Cet exemple rare de probité arracha des cris d'admiration à tout le monde, et d'envie à quelques-uns moins bien partagés que l'heureux Sénac. Celui-ci voulait présenter son bienfaiteur, comme il l'appelait, à Sa Majesté, et ne parlait rien moins que de lui faire donner une sous-préfecture, le jugeant sur sa mine fort entendu aux affaires, ce qu'il était en effet. Mais le bonhomme refusa tous les honneurs et demanda seulement qu'on l'expédiât au plus vite, se disant fort pressé de regagner la " maisonnette " qu'il avait fait bâtir non loin du château. Admirant ses goûts modestes, le comte de Sénac lui fit compter la somme, serra les titres de la propriété redevenue sienne, et reconduisit lui-même son bienfaiteur à la diligence, avec mille cadeaux pour sa femme et pour ses enfants.

Quelques semaines plus tard, quand le trop confiant gentilhomme fit à son tour le voyage pour contempler son domaine qu'il n'avait pas vu depuis vingt ans et plus, il trouva son parc, célèbre dans tout le Languedoc par ses chênes séculaires, tondu comme un champ d'avoine après la moisson. L'honnête Cadaroux avait négligé de lui apprendre qu'il avait coupé tout le bois qui pouvait servir, ne fût-ce qu'à fabriquer des échalas. Cette opération, accomplie sans bruit, avait remboursé deux fois l'acquisition, en dehors du remboursement en espèces. Résultat, en faveur de Cadaroux : deux cent bonnes mille livres, sans compter la " maisonnette " qui était et qui est encore un petit château ne faisant pas trop mauvaise figure à côté du grand. Depuis ce temps-là, le brave homme fut connu dans tout le pays sous le sobriquet significatif de *Bouscatiè* (coupeur de bois), que sa famille conservait encore à l'époque de cette histoire.

Voilà comment le Sénac d'alors entendait les affaires. Le nôtre, ou plutôt celui de Thérèse de Quilliane, se montrait fidèle aux traditions, même quant aux goûts de résidence. Mais, pour lui, l'éloignement, d'abord, ne fut pas volontaire. Privé très jeune de ses parents, il était tombé entre les mains, fort dignes d'ailleurs, d'un tuteur assez mûr et encore plus maniaque. Cet excellent vidame, ainsi qu'on l'appelait dans le Faubourg parce que le titre semblait fait pour lui, se croyait en pleine province durant les six mois qu'il passait à sa terre de Brie, à deux heures de Paris, jugeant Lyon, Toulouse ou Bordeaux comme des possessions coloniales, visitées seulement par les Mungo-Park et le René Caillié de son époque. Jusqu'à sa sortie du collège, Albert n'avait entendu parler de son domaine patrimonial que comme d'une île inconnue, habitée, sinon par des cannibales, au moins par des tribus étrangères à toute civilisation. De l'explorer par lui même, il ne pouvait avoir l'idée. Le vieux tuteur, qui n'était pas solide et se croyait encore plus malade qu'il n'était, poussait les hauts cris quand son neveu demandait la permission d'aller dîner à Saint-Germain. En réalité, c'était le jeune qui était le tuteur de l'autre.

Quand le bonhomme fut tombé en enfance, accident qui suivit de près la reddition de ses comptes à son pupille, celui-ci eut quelque liberté, mais il n'en abusa point. Toutefois, poussé un beau matin par le démon des grandes aven-

tures, il s'embarqua pour Sénac où il arriva sain et sauf, le soir même, un peu surpris que la route fût si peu longue et plus surpris encore qu'on entendit le français, ou à peu près, dans le département de l'Ardèche. A dire vrai, la surprise alla jusqu'à la désillusion. Les fleurs, les arbres, les animaux, tout, jusqu'aux êtres humains eux-mêmes, ressemblait d'une façon désespérante à ce qu'Albert avait vu chez son tuteur, entre Meaux et Lagny.

Le château lui parut fort triste, non sans cause. Au dedans, les pièces dégageaient un parfum d'abandon qui serrait l'âme. Au dehors il pleuvait, ce qui empêcha le visiteur de jouir de son parc impénétrable autant qu'une forêt vierge, car, depuis les exploits de *Bouscatié Ier*, les arbres replantés avaient eu tout le loisir d'emmêler leurs branches et de faire disparaître les allées, comme pour noyer dans l'oubli des jours néfastes.

Le village tout entier fit grand accueil au descendant des anciens seigneurs, sauf toutefois les Cadaroux que ce retour malencontreux allait faire descendre au second rang, du premier qu'ils occupaient. Déjà on leur adressait leurs lettres au " château de Sénac," absolument comme si le vieux manoir n'eût été qu'une grange. On était loin du temps où Cadaroux, le coupeur de chênes, parlait de sa " maisonnette " en tournant dans ses doigts les bords graisseux de son feutre. Quant aux paysans, ils espéraient une restauration prochaine du souverain légitime, moitié par intérêt, moitié par affection traditionnelle pour une race qui ne leur avait fait que du bien, quand elle leur avait fait quelque chose. Mais Albert comprenait de reste qu'un de ses aïeux fût mort d'ennui dans cet endroit que l'absence de soleil rendait lugubre, ainsi qu'il arrive pour les plus beaux sites du Midi La santé de son oncle lui servit de prétexte pour ne faire qu'une apparition à Sénac, prétexte assez fallacieux, car le vieillard était dans l'incapacité la plus absolue de distinguer les moustaches de sa vieille garde-malade, des moustaches plus longues mais non plus fournies de son beau neveu.

Cependant le jeune comte revint l'année suivante. Cette fois une lumière d'or inondait la plaine, et le séjour lui parut ce qu'il était en effet, c'est-à-dire une merveille d'éclat et de pittoresque Mais il avait à peine eu le temps d'admirer le point de vue de sa tour, que les métayers firent queue chez lui, sachant qu'il ne fallait pas compter sur une longue visite de leur maître. A la fin de la journée, quand il additionna le total des sommes demandées pour augmenter ou consolider les édifices, rétablir les clôtures, améliorer les chemins, sans parler de l'église qui menaçait ruine et de l'école des sœurs mise en interdit comme insalubre, le malheureux s'aperçut qu'il ne s'en tirerait pas avec dix années de ses revenus. Le domaine, à vrai dire, rendait peu de chose, à moins qu'on n'y pratiquât le mode d'exploitation jadis employé avec tant de désinvolture par le fondateur de la dynastie Cadaroux.

Devant cette pluie de réclamations bien autrement décourageante que la pluie du bon Dieu, Albert s'enfuit de nouveau ; mais, pour le coup, il était désolé de partir. Le charme de la tradition de famille, du nom fièrement porté, de la chose possédée de tout temps par d'autres lui-même, toutes ces voix, subitement éveillées, parlaient d'autant plus à l'oreille du jeune homme, qu'on aurait pu le définir : un cœur de poète dans une poitrine d'aristocrate.

Ce fut donc avec le regret de l'exilé disant adieu à sa patrie qu'il mit le pied dans le bateau du passeur, pour aller prendre le train sur l'autre rive du Rhône. Le lendemain matin, il reparaissait à cheval au Bois.

L'un de ses amis — précisément ce même Quilliane dont il devait être un jour le beau frère posthume — l'interpella ironiquement au détour d'une allée :

— Déjà de retour dans l'affreux Paris ! Est-ce que, par hasard, ta haute philosophie s'accommoderait encore mieux des poupées de nos salons et des pantins de nos clubs, pour me servir de tes expressions, que des chats-huants et des loups de ton désert ?

— Pourquoi pas des autruches et des tigres ? fit Sénac en riant. Cher ami, apprends que mon désert est tout simplement un château d'assez grand air, bâti dans un site à peu près sans rival.

— Ce n'est pas ce que tu disais l'année dernière.

— Je n'avais pu sortir qu'avec un parapluie et des sabots.

— Et cette année ?...

— Soleil magnifique. Seulement j'ai dû m'enfuir, laissant ma cour pleine de fermiers qui me demandaient de l'argent, au lieu de m'en apporter. J'attendrai d'être riche pour aller de nouveau toucher mes fermages.

Mais sa troisième visite devait apporter à Sénac bien autre chose que de la pluie ou des difficultés d'argent. Après deux années de cette existence mondaine qu'il menait en mécontent, révolté de son propre ennui, exaspéré du facile amusement des autres, Albert, encore une fois, se mit en route pour Sénac. Vers huit heures du matin, par un soleil de printemps qui lui semblait un rêve de délices après le givre laissé la veille aux arbres du boulevard, il prit place dans le bateau qui devait le conduire à l'autre rive du Rhône où, non sans un peu d'orgueil, il voyait se dresser sa tour. Déjà, sur le banc de bois grossier de l'embarcation, une jeune fille était assise à côté d'une sorte de paysanne endimanchée, qui devait être la duègne.

Un " vrai Parisien " eût à peine honoré d'un regard cette matineuse beauté, la jugeant trop campagnarde à son goût. Mais Sénac n'était pas de ceux qu'on flatte en les traitant de Parisiens. Le charme inattendu et violent qui se dégageait de sa compagne s'empara de lui par la surprise et le contraste, comme venait de faire le soleil de Provence.

Cette brune superbe avait la timidité que comportaient ses yeux noirs, brillants d'une flamme qu'elle n'aurait pu éteindre sous ses longs cils, même si elle l'eût essayé. Cela signifie qu'elle n'était point timide. Mais la hardiesse avec l'étranger n'est que la civilité puérile et honnête pour les femmes du Midi, quand la civilisation ne leur a pas encore donné l'hypocrisie.

Avant qu'on fût à cent mètres du bord, tout le monde causait dans la barque entraînée par le courant rapide le long du câble en fer jeté d'une rive à l'autre. Le vieux Signol, debout à l'arrière, les mains dans ses poches, son large dos appuyé au gouvernail, faisait assaut de bons mots avec la duègne. A l'avant, la jolie passagère toisait son compagnon, et jugeait à sa mise qu'il était pour le moins l'un des élégants de la place Bellecour, à Lyon, c'est-à-dire ce qu'elle connaissait de plus accompli dans le genre. Lui, de son côté, pensait avoir affaire à quelque fille de bourgeois cossu de la petite ville où le train l'avait déposé.

— Vous allez loin, monsieur ? demenda la brunette à bout de patience, car il y avait au moins deux minutes qu'elle se taisait.

— Oh ! non, répondit Albert. Je crois même que je serai arrivé avant vous.

— J'en doute, fit l'ingénue en montrant ses dents blanches. Je me rends dans ce château — elle désignait, assez fière, la maison de Cadaroux sur l'autre rive — pour y passer la journée avec une amie.

— Et moi, dit Albert en indiquant la masse imposante du vieux manoir, je me rends dans celui-ci pour y passer, tout seul, je ne sais combien de journées.

— Oh ! bien, monsieur le comte, fit-elle un peu désarçonnée, le château où vous allez vaut mieux que celui où je vais.

— En temps ordinaire, c'est possible ; mais le logis du seigneur Cadaroux vaudra mieux que le mien tout à l'heure, quand vous y serez.

Elle accepta la galanterie assez tranquillement ; puis, sentant le besoin de réparer son impair :

— Vous devez me trouver bien sotte, dit-elle. Mais voilà ce qu'on gagne à ne point habiter son château. Le voisin en confisque le titre.

— Heureux quand il ne confisque pas autre chose ! remarqua le jeune homme en songeant aux chênes de son aïeul.

Plusieurs mois après, Sénac était encore dans sa terre, et la jeune fille du bateau n'était plus une inconnue pour lui. Il savait son nom ; elle appartenait à la petite noblesse du Dauphiné. Vingt fois il avait traversé le Rhône, sur le bateau du vieux Signol, pour aller voir Clotilde de Chauxneuve dans la gentilhommière assez pauvre qu'elle habitait avec son père. La jeune fille, en revanche, ne venait plus chez les Cadaroux, les jugeant indignes d'elle depuis que le seigneur du lieu avait mis à ses pieds sa tour et sa couronne. C'était encore un secret, mais pour être comtesse de Sénac, la belle Clotilde n'attendait plus... Du diable si le pauvre Albert pouvait dire lui-même ce qu'elle attendait !

Hélas ! la perfide gagnait du temps. Un autre voisin de campagne, moins titré mais non moins épris qu'Albert et dix fois plus riche, la visitait à des heures différentes. La belle avait si bien manœuvré que le châtelain de la rive droite apprit du même coup qu'il y avait, sur la rive gauche, un châtelain du nom de Questembert, enrichi dans les affaires parisiennes, que cet homme possédait un fils, que ce fils avait demandé la main de Clotilde, et que Clotilde la lui avait donnée — pour tout de bon cette fois.

En quelques heures, la passion du jeune gentilhomme se transforma en une haine furieuse, non pas contre Clotilde seulement, mais contre tout le sexe féminin pour lequel, déjà, il professait moins d'enthousiasme que de défiance. D'abord, il voulut se faire moine et choisit la Grande-Chartreuse, en raison de sa proximité. Mais il s'aperçut bientôt qu'au lieu de méditer sur la mort il méditait sur Clotilde de Chauxneuve, ce qui était beaucoup moins utile pour l'autre monde et pas beaucoup plus agréable pour celui-ci. Alors il partit pour aller aux antipodes, se réservant d'y rester s'il y trouvait un pays sans femmes. Vainement une dépêche l'avait rejoint, comme son bateau quittait le mouillage d'Aden, lui annonçant que son vieil oncle était mort, et qu'il héritait d'un peu plus de cinquante mille livres de rentes. La pauvre Clotilde n'avait pas prévu ce coup-là, encore moins le suicide et la ruine de son beau-père, survenus presque en même temps, qui la mirent à la portion congrue. Sénac, devenu un beau parti, n'en continua son voyage que de plus belle.

Mais tout à coup il fallut retomber dans l'ornière de la civilisation. Un procès dangereux pour sa fortune le rappelait en France. Comme il s'agissait, pour cette fois, d'être indignement volé, il se mit en route, non sans avoir hésité

longuement, car, même en supposant le procès perdu, il lui restait plus de bien qu'il n'en fallait à un homme décidé à finir sa race dans le célibat.

Quinze jours plus tard, il traversait l'Egypte, gagnant Marseille, lorsqu'il fit la rencontre de son ami Quilliane, venu au Caire pour soigner le dernier poumon qui lui restait. Le poitrinaire était accompagné de sa sœur, belle jeune fille au regard poétique et profond qui partageait le dégoût d'Albert pour le monde. Ensemble ils parlèrent du néant des affections humaines, tant et si bien que Sénac resta en Egypte, oubliant son procès, qu'il perdit.

Puis Thérèse retourna dans son cloître, un peu comme Régulus était retourné chez les Carthaginois. Mais là s'arrête la ressemblance, et l'on a vu que la jeune comtesse avait encore ses yeux, les plus beaux du monde, quand elle fit, sur les bords du Nil, son second voyage — qui était son voyage de noces.

III

Tandis qu'on attendait les jeunes mariés au faubourg Saint-Germain, ils reprenaient à peine le chemin de la France, rapportant de leur pèlerinage romanesque en Egypte, non seulement une foi plus ardente dans l'idéal, mais encore la conviction qu'ils l'avaient trouvé, qu'ils le possédaient, que leur tâche en ce monde était d'en montrer autour d'eux la bienfaisante lumière. Jamais deux êtres humains ne furent animés plus généreusement de cette bonne volonté qui est un gage de paix. Dans leur pieuse reconnaissance, ils brûlaient d'employer pour l'utilité et l'amélioration commune tous ces biens réunis en eux d'une façon si rare : les saintes croyances, l'honneur et l'éclat du nom, la fortune, la supériorité de l'esprit et, enfin, l'amour, que chacun d'eux comprenait dans le sens le plus sublime, lui assignant, pour première base et pour meilleure manifestation, le dévouement *à l'autre* élevé jusqu'au dédain de soi-même.

Ils avaient décidé qu'ils passeraient leur première année à Sénac, dans une retraite qui ne risquait pas d'être oisive, car le château, à peu près inhabité depuis deux siècles, exigeait des réparations sérieuses. Ils y rentrèrent sans pompe, un beau matin, par un soleil aussi brillant que celui qui avait éclairé la première rencontre d'Albert et de Clotilde. Le vieux marinier les passa dans son bateau. Comme le mari de Thérèse lui mettait un louis dans la main :

— Vous payez plus cher qu'on ne m'a jamais payé, monsieur le comte, fit le bonhomme en découvrant sa tête grise.

Albert, frappant sur l'épaule de Signol, répondit, les yeux éclairés par la joie :

— C'est que jamais ton bateau n'a rien porté d'aussi précieux que ce qu'il porte aujourd'hui.

— Bien parlé, notre maître ! dit le vieillard en s'inclinant de nouveau. Mais gageons que vous vous servirez de ma barque moins souvent qu'il y a cinq ans, à l'époque où vous aviez des affaires sur l'autre rive ?

— Veux-tu te taire, mauvaise langue ! dit Albert en souriant. Ne vois-tu pas devant qui tu parles ?

— Si fait bien, dit Signol, avec la faconde familière et un peu lyrique assez commune chez les gens du peuple en cette contrée. Je le vois, et je ne voudrais pas, pour vingt pièces d'or pareilles, que mes yeux se fussent fermés avant d'avoir

été réjouis par la vue de la jeune maîtresse d'une vieille maison. *Celle ci* a le regard d'une *dame*. Que Dieu la bénisse !

— Et qu'il pardonne à *l'autre !* dit tout bas Thérèse à son mari en serrant sa main, tandis qu'il l'aidait à mettre le pied sur la rive.

A la petite porte qui s'ouvrait en bas du parc sur le chemin bordant le Rhône, une femme de cinquante ans, assez replète, rouge à faire peur tant elle était émue, les yeux remplis de larmes de joie, attendait les nouveaux arrivants. C'était Mrs Crowe, autrefois institutrice, puis dame de compagnie de Thérèse. Avec une incroyable vivacité de mouvements, elle se jeta dans les bras de la jeune comtesse.

— Comme vous avez tardé à revenir ! s'écria-t-elle en tâchant de comprimer ses sanglots Comme vous m'avez laissée longtemps !

— Soyez tranquille, ma bonne Kathleen, dit Thérèse en lui rendant ses caresses. Je suis revenue pour ne plus repartir. J'aime déjà Sénac plus qu'aucun lieu du monde.

Tous trois ensemble montèrent les sentiers un peu raides, marchant lentement, par égard pour la vieille Irlandaise appuyée au bras d'Albert, qui commençait à la traiter, ainsi qu'il l'avait promis, comme un membre de la famille. Mais, quand on fut arrivé au château, Kathleen, encore une fois, fut laissée seule.

— Viens voir tout d'abord ce qu'il y a de plus beau chez nous, dit tout bas Sénac à l'oreille de sa femme.

Et, comme un amant heureux, avide du tête-à-tête, il l'entraîna dans l'étroit escalier du donjon.

Parvenue sur la plate forme de la tour, Thérèse eut un cri d'enthousiasme. C'était un jour de "grande vue", ainsi que parlent les gens du pays. Pour ses débuts, la châtelaine avait du bonheur. Comme si elle eût été prise de vertige, elle appuya sa tête sur l'épaule de son mari. Seuls, les éperviers qui planaient très haut dans l'azur pouvaient les voir, à peine visibles eux-mêmes. Dans un baiser, Albert murmura :

— Je savais bien que ce paysage te plairait.

— Il n'y a pas dans le monde entier, dit-elle, un autre point de vue comparable à celui ci. Et cette magnificence est à moi, à moi, avec cet autre trésor, — sa petite main serrait le bras robuste d'Albert. — Ah ! cher bien-aimé !..

Pour toute réponse, l'heureux Sénac posa ses lèvres sur les paupières de sa femme. Puis il murmura doucement, d'une voix qui tremblait d'émotion :

— Le spectacle est à peine digne de tes yeux, mon amour, et tu pourrais facilement en trouver de plus beaux. Mais, ce que tu chercherais en vain sur toute la surface du globe, c'est un homme capable de t'aimer comme je t'aime. Le crois-tu, maintenant ? Le crois-tu, enfin ?

Elle se dégagea de son étreinte, saisit ses mains et, le regardant bien en face :

— Tu viens après Dieu seul, dans mon amour et dans ma foi. J'ai douté deux ans. Mais il est si facile de croire en Dieu, et si difficile de croire en un homme ! Et puis, tout conspirait à faire de moi une sceptique : le passé, le hasard des circonstances, l'ignominie et la méchanceté d'une créature...

— Ne parlons plus jamais du passé ; ou du moins parlons seulement du cher passé que nous venons de revivre. Tiens ! vois cette étendue lumineuse qui s'offre à nous, ces plaines, ce fleuve, ces montagnes immaculées, ce soleil qui monte, radieux, dans un ciel sans nuage. C'est notre avenir ; il nous appelle :

répondons-lui. Maintenant, il faut que je tienne les promesses que j'ai faites à moi-même encore plus qu'à toi...

— N'en tiens qu'une seule, chéri !

— T'aimer toujours ? Ceci n'est pas une promesse, enfant ! c'est ma vie, c'est l'air que je respire, c'est ma lumière. Je veux faire des choses plus difficiles que de t'aimer. Je veux prendre une revanche du monde qui m'a fait douter, pour un temps, de tout ce qui est bon ! Je veux lui montrer tout cela réuni en toi et couronné par ton bonheur. Mon but, c'est toi ; mon ambition, c'est toi ; mon occupation, et aussi ma récompense, ce sera toi, chérie ! Voilà mon programme ; qu'en dis-tu ?

— Il faut y ajouter ceci : faire beaucoup de bien aux autres.

— Je t'abandonne les autres ; je te garde seule pour ma part. Et maintenant, madame, venez visiter votre manoir, un peu délabré pour l'heure présente. Mais nous y aviserons.

Avec les cent vingt mille livres de leurs revenus combinés, la double charge d'un hôtel à Paris et d'une grande existence en province ne laissait pas d'exiger de sages précautions. Pour la première fois, peut-être, on put voir les inconvénients d'un ménage trop uni. Thérèse, avec son abnégation de compagne dévouée, proposa de vendre l'hôtel, chose d'autant plus facile qu'une grande administration désirait l'acquérir, et de le remplacer par un appartement qui épargnerait un millier de louis chaque année. Mais Sénac ne voulut rien écouter.

— Vendre la maison où vous êtes née, qui vous rappelle tant de souvenirs d'une noble race éteinte, qui a vu les heures les plus douces de ma vie, jamais ! s'écria-t-il. D'ailleurs, je ne saurais supporter pour vous l'ignominieuse promiscuité des demeures actuelles. Je ne veux pas qu'un malotru dévisage ma femme dans l'escalier, en l'empestant de son cigare.

— Ami, réfléchissez-bien. Conserver cet hôtel est une folie.

— En ce cas, notre sagesse des bords du Rhône paiera nos folies des bords de la Seine.

Mais la comtesse n'était pas femme à se laisser vaincre en générosité par son mari. Comme pour se faire pardonner l'hôtel Quilliane qu'on la forçait à garder, elle décida que rien ne serait épargné pour remettre le château de Sénac dans toute sa gloire, et, sans perdre un jour, elle attaqua la grande entreprise résolument.

Tous les maçons, les couvreurs, les plâtriers du pays, dans un rayon d'une lieue, affluèrent au vieux manoir et le rendirent bientôt inhabitable. Les peintres et les tapissiers vinrent de Paris, ainsi qu'un dessinateur de jardins, grâce auquel tous les habitants valides de la commune, et même un peu les autres, manièrent la hache et poussèrent la brouette dans le parc pendant plusieurs semaines. Thérèse avait la direction des travaux ; elle les conduisit avec le goût supérieur d'une personne élevée parmi les souvenirs authentiques de l'art le plus pur. Albert s'était réservé les fonctions de payeur général qui n'étaient point une sinécure, bien qu'il s'arrangeât pour n'avoir jamais de discussion avec ses clients.

Vers le milieu de l'automne, tout fut terminé, et Sénac put s'enorgueillir d'être le gentilhomme le mieux logé de la Provence et du Languedoc. Quant à savoir à quelle somme se monta la dépense, rien n'est plus facile pour qui voudra s'en donner la peine, car on ne vit jamais comptable plus rangé. Tous les états, métrés, factures acquittées et documents quelconques remplissent quatre ou cinq tiroirs de sa bibliothèque. L'addition seule reste encore à faire.

La première série des invités à la pendaison de la crémaillère se composa des villageois et des pauvres des environs. La journée débuta par l'inauguration d'un établissement tout neuf, élevé dans un coin du parc séparé du reste de l'enclos, et comprenant une école, un logement pour les sœurs, avec un hôpita en miniature. C'était le cadeau de noces du comte à sa femme.

Un banquet, présidé par les châtelains, continua la fête. Le soleil n'était plus très haut quand Albert se leva pour porter son toast. Il le termina en informant ses auditeurs qu'ils pourraient, chaque dimanche, revenir se promener et jouer aux boules sous ces ombrages.

Personne ne répondit, ce qui est une bonne fortune rare en pareil cas ; mais en voyant les yeux de la plupart des convives mouillés de larmes, Thérèse et son mari eurent lieu de croire qu'ils venaient de résoudre la fameuse question sociale, tout au moins dans leur domaine.

Le lendemain ce fut le tour de la noblesse de la région ; mais ici, les choses ne prenaient pas si bonne tournure. Sans s'en douter, le jeune ménage avait mis le feu aux quatre coins du pays en établissant la liste de ses visites avec des éliminations nombreuses. Quinze ou vingt familles qui travaillaient patiemment à s'anoblir depuis un demi-siècle, jugeant que rien n'est mieux fait que ce qu'on fait soi-même, poussèrent des cris de rage quand elles virent la calèche des Sénac filer devant leur porte sans faire halte. La chose produisit un si grand tapage que les gens de vieille roche eux-mêmes, du moins certains d'entre eux, jugèrent bon de prévenir les imprudents châtelains de l'orage qu'ils amoncelaient sur leurs têtes. Mais Albert tint bon et déclara que, ne s'estimant pas de moins bonne maison que ses ancêtres, il entendait ne pas se montrer plus coulant sur ses relations qu'ils n'eussent été. Rien ne put l'en faire démordre.

Les dédaignés ne purent qu'aboyer à distance. Mais, avec les Cadaroux, dont l'habitation n'était séparée du château que par les trente ou quarante maisons du petit village, le conflit devait être forcément plus aigu. Le vieux *Bouscatié* Saturnin, devenu châtelain de fait, en l'absence des châtelains de droit éloignés de leur domaine et à peu près oubliés depuis trois quarts de siècle, ne s'était pas fait d'illusion sur la conséquence que pourrait avoir pour lui et les siens le retour des ci-devant seigneurs du pays. Auprès de la demeure grandiose, encore embellie, de ses voisins, quelle mine allait avoir sa maison aux enjolivures criardes, son luxe économique de petit bourgeois ? Que devenait, à côté des grands équipages armoriés, à la livrée correcte, sa calèche attelée d'un cheval massif, conduite par un jardinier en casquette cirée, et que néanmoins on commençait à saluer jusqu'à terre ? Cet homme dont l'ambition égalait l'intelligence, ce qui n'était pas peu dire, gros marchand de bois, suppléant du juge de paix du canton, membre de la minorité républicaine du conseil de sa commune, avait entrevu l'avenir d'un seul coup d'œil, le jour où l'on avait appris le mariage d'Albert et son intention de rouvrir le vieux château. Le soir même, il était rentré plus sombre qu'à l'ordinaire dans sa maison qui lui semblait subitement devenue très petite, et, tout en chauffant ses mains à la flamme du foyer modeste, il avait prononcé d'une voix sourde cet oracle gros d'orages :

— La tranquillité du pays est finie !

Alors, entre sa femme et sa fille suspendues à ses lèvres, comme il arrivait toujours quand Saturnin parlait, ce perspicace bourgeois entama le chapitre de ses craintes.

La mère, matrone de soixante ans aux cheveux encore tout noirs, ne répondit rien, mais ses yeux jetaient des flammes à chacune des invectives que son mari lançait contre l'aristocrate maudit. Elle était Corse d'origine, ainsi que le rappelait son prénom de Lætitia. Cadaroux, lors d'un voyage qu'il avait dû faire dans l'île pour son commerce de bois, l'avait courtisée, pour passer le temps, croyant avoir encore affaire avec une montagnarde des Cévennes à l'humeur facile. Mais, quand il avait voulu revenir en France, laissant Ariane sur son rocher, toute une légion de frères et de cousins lui avait donné à choisir entre le mariage et un nombre fantastique de coups de stylet dans le cœur et de balles dans la tête. Saturnin avait épousé, comme de juste, et la belle Lætitia était devenue "madame Cadaroux", sans être plus heureuse pour cela, disait la chronique du lieu, car les frères et les cousins n'étaient plus là pour protéger leur parente contre un mari souvent hargneux.

Reine Cadaroux, l'aînée des deux enfants, vieille fille atrocement aigrie par sa laideur et les déceptions essuyées dans plusieurs tentatives matrimoniales, était le portrait de son père au double point de vue du corps et de l'esprit. Quand il eut exhalé toute son amertume, elle dit à son tour :

— C'est la faute de grand-père. Il n'avait qu'à garder le château, puisqu'il l'avait acheté ; voilà où mènent de sots scrupules.

— Ma fille, répondit le "magistrat", titre qu'il se donnait à lui même, vu sa suppléance, les scrupules sont respectables. D'ailleurs, sache que le seul entretien des toits coûte à nos voisins un millier d'écus, bon an mal an. Fais le compte de la dépense depuis 1814, et tu découvriras que ton grand-père ne fut point un sot.

Le "fils Cadaroux", Fortunat par son prénom, membre stagiaire du barreau de Marseille, n'était pas là pour prendre part à l'entretien. C'était un grand jeune homme au teint pâle, au regard souvent perdu dans le vague, qu'on accusait de n'avoir pas l'esprit très solide, sous prétexte qu'il aimait à se promener tout seul, la nuit, en gesticulant et en parlant haut. La vérité est qu'il était au moins étrange, qu'il faisait des vers comme un félibre, et qu'il s'affranchissait volontiers de la présence de ses parents et de sa sœur, toujours prêts à faire assaut sur lui de moqueries et de querelles.

Fortunat, qui préférait une ballade à un dossier et les sentiers des bords du Rhône aux couloirs du Palais de Justice, n'était jamais longtemps sans faire une fugue à Sénac. La première fois qu'il y vint après l'arrivée du comte et de la comtesse, il tomba au milieu d'une discussion de famille, soulevée par la question de savoir si les Cadaroux préviendraient leurs nouveaux voisins, ou attendraient leur visite. Le père, chez qui le bon sens l'emportait quand il était à froid, tenait pour le premier parti. Reine éclata d'une indignation furieuse.

— Les prévenir ! s'écria-t-elle. Jamais ! Ce serait une honte ! D'ailleurs, ils ont plus besoin de nous que nous n'avons besoin d'eux.

— *Mère*, qu'en penses-tu ? demanda le vieux à sa femme.

Lætitia, toujours en extase devant son fils, lui renvoya l'interrogation.

— Qu'en pense l'*enfant ?* dit-elle.

— Je pense que vous n'avez pas le choix, fit le jeune homme avec un pli amer aux lèvres. Il dépend bien de vous de les prévenir, mais non pas qu'ils vous préviennent. S'ils avaient dû nous visiter, ils n'auraient pas attendu si longtemps. Je regrette de ne pas voir la comtesse, qu'on dit si belle !

— Tu lui feras des vers sur sa beauté, ricana Reine d'une voix qui sonnait faux comme un instrument hors d'usage.

— Peut-être ! répondit Fortunat, les yeux fixés dans le vide, si elle est telle qu'on le dit.

Mais, presque aussitôt, il soupira, songeant à la famille dont il sortait. Cadaroux *Bouscatié !* Ce sobriquet passé en usage dans tout le pays, attaché désormais à son nom avec le souvenir d'un ancêtre sans conscience, le séparait pour toujours des Sénac, lui et les siens. Et non pas des Sénac seulement ! Dans l'exagération douloureuse qui avivait chacune de ses impressions et dont il souffrait depuis son enfance, il croyait voir autour de lui comme une barrière d'infamie, le séparant de tout ce qui était noble, juste et bon. De là ce trouble fiévreux de l'esprit, cette recherche de la solitude qui le rendait pour tout le monde, pour ses parents eux mêmes — sauf pour sa mère — un personnage incompris, suspect, voué à quelque malheur prochain.

Ce jour là, il ne fut pas question plus longtemps des Sénac; mais un incident qui suivit de près cet entretien alluma définitivement la guerre entre les deux familles, guerre sans merci d'un côté, et dont les conséquences redoutables ne furent d'abord prévues par aucun des partis belligérants.

Les Cadaroux, sans tenir compte d'un voisinage quelque peu gênant pour leur vanité, continuaient à se faire adresser leur courrier " au château de Sénac." Un matin, le facteur trompé par la suscription d'une lettre destinée à Reine, la remit dans les mains du concierge, à la grille du véritable château. L'erreur fut découverte par Albert.

— En vérité, dit il en riant, cette brave demoiselle mérite une leçon.

Et, prenant sa plume, de sa large écriture il mentionna sur l'enveloppe :

" Inconnue au château de Sénac."

Il ne se doutait pas que les cinq mots qu'il venait de tracer lui coûteraient cher.

Le lendemain matin, le facteur tout tremblant rapporta la malencontreuse lettre à sa destinataire, qui faillit s'évanouir de rage à la vue de la méprisante annotation. Le premier soin de cette bonne âme fut de mettre le père Cadaroux en demeure de provoquer la destitution du facteur coupable. Saturnin, sans répondre, se promenait de long en large, les mains dans ses poches, secouant sa grosse tête, ainsi qu'un taureau qui hume les émanations dans l'arêne, avant de choisir son ennemi.

Fortunat, qui éprouvait pour sa sœur une antipathie instinctive, dit alors tout haut :

— Ce serait peut-être le moment d'aller faire notre visite au comte et à la comtesse. Pourvu, seulement, que nous ayons autant de chance que les lettres de Reine, et que nous puissions passer les grilles !

Le vieux Cadaroux interrompit sa promenade, et tournant vers Fortunat son regard effrayant de haine, il répondit :

— J'ai quelque idée que nous les passerons un jour. Comment ? je l'ignore. Mais il faudra qu'elles s'ouvrent, ou je perdrai mon nom.

— Plût au ciel que nous puissions le perdre ! murmura le jeune homme à demi voix.

Saturnin marcha sur son fils les poings fermés. La mère s'élança entre eux. Plus d'une fois dans sa vie elle avait dû jouer ce rôle de barrière vivante.

Peu de jours après, le premier épisode public de cette lutte anti-féodale marqua le commencement des hostilités. A la messe du dimanche, le curé s'étant permis, selon l'habitude reprise, d'offrir l'eau bénite au banc seigneurial occupé de nouveau, Saturnin Cadaroux se plaignit à l'autorité diocésaine de la " révoltante obséquiosité " du desservant. L'évêque s'étant récusé, madame et mademoiselle Cadaroux cessèrent de paraître à l'église. Quant au père et au fils, depuis leurs jeunes années, ils en avaient oublié le chemin.

Cependant le bonheur de deux êtres privilégiés, pour qui le reste du monde, même *leur monde*, semblait exister à peine, semblait, à l'égal de la vieille tour, défier toutes les tentatives de l'envie. Sénac et sa femme, le premier surtout, s'habituaient de plus en plus à l'horizon factice de la vie qu'ils s'étaient faite et, probablement, l'indifférence un peu fière, la recherche d'isolement physique et moral que leurs amis mêmes blâmaient en eux, n'étaient en grande partie que le désir d'être dérangés le moins possible de leur rêve.

Il est vrai que chaque jour, durant plusieurs heures, Thérèse rentrait forcément dans la vie réelle pour visiter ses pauvres, son école et son hôpital, dont elle était la première sœur de charité. Mais, pour cette créature parfaite et raffinée dans la pratique du bien, c'était quitter l'Eden terrestre pour gagner les régions d'une charité toute idéale, car aucune voix discordante n'en troublait l'harmonieuse sérénité. Parmi ces enfants soustraits à toute influence contraire, parmi ces malades, honnêtes villageois presque toujours légèrement atteints, la comtesse apparaissait comme une sainte, universellement adorée, bénie, indiscutée. On aurait cru, elle pouvait croire elle-même qu'elle avait découvert le secret inconnu ici-bas de la lumière sans ombre. Tous ces bambins se levaient à son entrée, avec un respect poussé jusqu'à une sorte de culte, habitués à voir en elle un être supérieur, omnipotent. Et quand elle traversait la salle bordée d'une demi-douzaine de lits éclatants de blancheur, nul ne doutait qu'elle apportât la guérison dans l'or de ses cheveux et dans l'azur de son regard, souvent voilé d'un mystère étrange et très doux. Elle semblait vouloir faire à ces malheureux et à ces petits l'aumône de tout ce qu'elle avait, même de sa beauté, à voir la simple élégance dont elle parait sa personne, le sourire charmant dont elle éclairait son visage, quand elle franchissait la petite porte surmontée d'une croix qui s'ouvrait dans son parc et dont, seule, elle avait la clef.

Son mari l'accompagnait jusqu'à cette porte, jamais plus loin.

— Laisse-moi mériter quelque chose, lui disait-elle, en sacrifiant pour une heure la joie d'être avec toi.

Un jour, la prenant dans ses bras comme ils allaient se séparer, Albert murmura :

— Comme tu es belle, ma chère bien-aimée ! Sais-tu que je suis jaloux de tes malades ? Quelque jour, j'irai me mettre sous les rideaux d'un de leurs lits pour voir dans tes yeux la compassion tendre, la divine tristesse pour ceux qui souffrent...

— Tais-toi ! dit-elle, une main sur la bouche de son mari. Puisses-tu ne voir jamais dans mes yeux que ce que tu es habitué d'y voir !

— L'amour ? demanda-t-il, agenouillé.

— Pour toute la vie, jusqu'à mon dernier soupir, répondit Thérèse. Ensuite, pour toujours, toujours, toujours !... et maintenant, laisse-moi : nous dérobons la part sacrée des pauvres.

(*A suivre*)

MODES ET MONDE

Les manches à plusieurs coutures, dites aussi côtes de melon, remplacent en plusieurs cas la manche d'une seule pièce. Celle-ci avait cependant du bon au point de vue pratique, car avec un haut de manche on pouvait encore faire quelque chose, tandis qu'avec des morceaux étroits, taillés en biais, l'étoffe ne peut plus être employée à un autre usage.

Les manches tombantes, ajustées dans le haut et garnies d'un volant, ne semblent pas, quant à présent du moins, jouir d'une grande faveur. Il est de fait, que les manches ballonnées amincissent la taille, et, puisqu'on est tout à l'ampleur, le changement à vue aurait du mal à bien marcher.

La jupe, plate devant, n'a plus de godets que derrière, ceux de côté ont disparu. Etant donnée la lourdeur de nos jupes, doublées et contre-doublées, on les fait un peu plus courtes que l'année dernière. En relevant sa jupe, il faudrait, paraît-il, la prendre de chaque côté; mais je ne vois pas trop comment cela pourrait se faire avec nos manchons, l'hiver, et nos ombrelles, l'été.

En fait de garniture, la chenille s'emploie de bien des manières; tantôt en résille comme devant de blouse, tantôt en plastron ou tablier.

On ne mélange pas seulement le velours et les lainages; mais aussi, surtout pour robes de soirée, le satin avec le velours, et l'on produit ainsi des toilettes charmantes.

On recommande beaucoup, lorsqu'on se fait faire une belle toilette, de ne pas oublier un second corsage. L'un servira pour les grandes occasions, l'autre pour les petites réunions, les dîners, etc. Il y aura toujours moyen de changer l'aspect des garnitures, en plaçant çà et là un chou, un nœud de rubans, un piquet de fleurs, etc.

Quelques femmes, à Paris, ont formé une véritable ligue contre les bas noirs.

Pour ma part, je ne suis pas tentée de seconder le mouvement ou même de le conseiller. Je suis heureuse d'ajouter que la ligue ne fait pas beaucoup de prosélytes et que les bas noirs règnent encore suprêmes, surtout avec les toilettes de ville.

Les modistes ont inventé de nouvelles fantaisies pour orner les chapeaux. On parle de galons en laine, les fleurs, pavots ou bleuets en plumes avec aigrettes, boucles de strass, ailes d'hirondelles et fleurs fines.

C'est le style Louis XVI qui domine et dont la grâce est infinie. Les petits chapeaux sont admis pour cérémonie et pour le théâtre.

La guipure s'emploie beaucoup sur les grands chapeaux; on en couvre le fond et on la mélange avec la fourrure.

Les rubans sont très larges, en taffetas imprimés, de teinte un peu effacée.

***

Un mari qu'on serait tenté de donner en exemple au sexe fort tout entier, c'est le signor Nicolini, époux de la célèbre Adelina Patti.

Ce monsieur, non seulement ne se plaint pas du coût des robes de sa femme, mais il en donne volontiers le chiffre aux reporters de journaux, pour que ceux-ci en informent leurs lecteurs.

Cette obligeance gratuite semble un peu extraordinaire, mais en y réfléchissant, on ne voit rien de surprenant, puisque, n'ayant rien à débourser pour les toilettes de sa femme, il aurait mauvaise grâce de se plaindre.

Le costume porté par la diva, la dernière fois qu'elle a joué *La Traviata*, coûtait deux cent mille livres sterling, soit *un million de dollars* à peu près ! Cette robe était ornée de trois mille sept cents pierres précieuses, dont aucune ne pesait moins de six carats.

Après cela, la rivalité n'est plus permise.

***

La dernière innovation est le "déjeûner progressif." Les tables sont petites et ne contiennent que quatre personnes ; à la fin de chaque service, les invités se lèvent, changent de place et de partenaires, tout comme au *progressive euchre*.

Cette mode peut avoir ses avantages, car chacun sait comme il est ennuyeux d'avoir à garder à ses côtés, pendant deux ou trois heures, un voisin stupide. Et si, d'un autre côté, votre partenaire est amusant ?...

La mode de porter son chapeau durant un déjeûner frappe les Européennes comme étant absurde. En réalité, c'est bien ce qu'elle est aussi. Imaginez des hommes s'asseyant à table, même dans un restaurant, avec leur chapeau sur la tête !

On importe de Paris maintenant — avis aux messieurs — de jolis sacs pour les bonbons. Quand quelqu'un aura l'intention de se rendre agréable auprès d'une gente demoiselle, il lui enverra une livre ou deux de marrons glacés dans une boîte en soie couleur héliotrope ; cette boîte est dissimulée dans un sac en soie fait à la façon des ridicules ordinaires. Ce joli petit sac peut être ensuite utilisé pour mettre son mouchoir, sa bourse, ou sa lorgnette d'opéra, après que les bonbons ont été croqués.

***

Le Conseil National des femmes (section française), offre un prix à toute Canadienne-française, âgée de pas moins de seize ans, qui écrira la meilleure composition sur un sujet tiré de l'histoire du Canada, et dont l'héroïne est une femme.

Le travail des concurrentes devra contenir de mille à quinze cents mots, être écrit lisiblement ou clavigraphié sur un seul côté du papier et être signé d'un pseudonyme, accompagné d'une devise ou d'un signe quelconque répété sur une enveloppe fermée, à l'intérieur de laquelle le véritable nom de l'auteur sera écrit.

Un jury composé de littérateurs connus sera chargé d'examiner les manuscrits et de décerner le prix au vainqueur. Tout journaliste ou écrivain professionnel est exclu du concours.

Tout travail doit être adressé à Mme Dandurand, No. 902, rue Dorchester Montréal, le ou avant le 1er de mai 1896.

Le résultat du Concours d'Histoire sera rendu public à la séance française de la convention du Conseil National des Femmes, qui aura lieu le 14 mars.

Voilà un moyen excellent d'exciter l'émulation parmi les jeunes filles et leur donner le goût des lettres. J'espère qu'il y aura une foule de concurrentes. Je

voudrais y voir toutes mes gentilles correspondantes qui m'écrivent de si jolies choses. Je voudrais aussi que toutes eussent le prix, mais je ne sais trop comment cela pourrait bien se faire.

***

A Lilie. — Mais oui, je suis enchantée de vous retrouver encore, et vous savez si bien, petite coquine, me parler de choses qui me plaisent. Je vais vous confier un secret, que vous me promettez de garder, n'est-ce pas? Eh bien! je vous avouerai qu'il n'y a rien qui m'ennuie autant comme de parler de modes. Je fais de mon mieux pour que ça ne paraisse pas trop, mais aussitôt que j'ai rempli le nombre de pages destinées à Madame la Toilette, je pousse toujours un gros soupir de soulagement. Aussi, je vous trouve aimable de ne pas venir me causer de cet ennuyeux sujet et de ne me parler que des livres, à moi qui les aime tant. Non, je n'ai pas lu *Serge Panine* et je ne vous le conseille pas non plus s'il ressemble aux autres romans de Georges Ohnet. Il n'y a guère que *Le Maître des Forges* qui vaille quelque chose Avez-vous lu les *Critiques* de Jules Lemaître? C'est lui qui vous l'arrange, Georges Ohnet, mais il est trop sévère; on dirait une rancune personnelle. Malgré tout, les œuvres d'Ohnet sont bien populaires en France. Gyp a tout un écran qu'elle lui a dédié. Cet écran est couvert des citations de cet auteur que Mme de Martel considère "des monuments de sa stupidité." — C'est bien difficile de recommander à une jeune fille la littérature contemporaine, car il y a des œuvres qui peuvent être bien belles, mais qui ne sont pas bien bonnes... Avez-vous lu les *Mémoires d'Outre-Tombe?* Lisez-les. Ce n'est pas neuf, ni fin de siècle, mais c'est intéressant et si parfaitement écrit. Je trouvais que le juge Routhier avait un peu le style de Chateaubriand; doux et mélangé d'un peu d'ironie parfois. Hélas! depuis qu'on m'a démoli le pauvre juge, je n'ose plus rien trouver.

Brin d'herbe se plaint amèrement qu'on a volé sa signature dans le dernier numéro de la REVUE NATIONALE. Elle dit, et avec raison, qu'elle écrit depuis trois ans déjà dans le *Monde Illustré* et autres journaux sous ce pseudonyme, qu'il est son bien et qu'elle y tient. J'avertis donc le "Brind'herbe" interlope de prendre un autre vocable.

Jean-Jean dit qu'il a cherché en vain depuis quelques numéros, la signature de *Marion* dans les réponses aux questions posées par la REVUE NATIONALE. Je vois que Jean-Jean est un fin appréciateur; moi aussi, j'ai remarqué le style aimable et gracieux de *Marion* et je serais charmée de lui offrir l'hospitalité dans les pages de la REVUE.

A *Alexandre.* — Je vous répondrai le mois prochain. Avez vous la patience d'attendre jusque-là? Je n'exigerais pas ce sacrifice d'une femme, mais les hommes ont toutes les vertus, surtout celle de patience.

***

Que voulez-vous donc que je vous dise, en fait des mondanités, chères lectrices? nous sommes plongées dans la cendre jusqu'aux oreilles et le rude cilice déchire nos tendres chairs.

Je crains presque vous distraire de vos saintes lectures en évoquant seulement les souvenirs des jours qui ont précédé le temps de la pénitence.

N'importe, je me risque toujours. Celles que cette lecture scandalisera fermeront les yeux et ne liront point.

La fin du carnaval n'a pas été excessivement brillante ; je veux dire que les fêtes qui se sont données ont été bien belles, mais que le nombre en a été assez restreint.

Il est bien de dire que le carnaval à Québec nous a enlevé, pendant plusieurs jours, bon nombre de Montréalaises et que personne ne se souciait de donner des réjouissances en l'absence de ses amies.

Citons au commencement de février un bal blanc chez Mme Mathieu, rue Sainte-Famille ; un thé chez Mme C.-A. Geoffrion ; puis une réception chez Mme L.-J. Ethier, rue Berri, en l'honneur de Mme Albani.

La célèbre cantatrice a pu juger de la popularité et de la haute estime dont elle jouit, à Montréal, par la foule empressée accourue pour lui présenter ses hommages.

Le concert donné au Monument National a été une longue ovation. Tout, chez elle, contribue à la rendre chère aux Canadiens et on ne sait qu'admirer ses manières simples et sans affectation, son peu de prétentions et cet air de bonté qui donne un si grand charme à sa figure. Albani est restée Canadienne, en dépit de tout, et c'est ce qui nous la fait aimer davantage.

Mme Dumont-Laviolette ouvre ses salons à la jeunesse dorée, tous les vendredis, de cinq à sept heures. La charmante hôtesse, aussi jeune que la plus jeune de ses invitées, veut bien continuer ses réunions pendant le carême, et Dieu sait tout ce que les jeunes gens lui ont de reconnaissance pour ce rayon de soleil qu'elle fait luire dans les ténèbres obscures de la pénitence. On y cause tout doucement, on y fait de la musique, on s'amuse sans effort, sans contrainte ; on se sent au cœur une si douce joie que cela met en bonne humeur pendant huit jours... puis, au bout de ce temps, vous recommencez. N'est-ce pas que c'est gentil ?

Soirée chez Mme Nantel en l'honneur de Mme L.-P. Pelletier. On y a joué les cartes.

Progressive Euchre, jeudi gras, chez Mme Philippe Roy, dans l'après-midi. Les dames seules étaient invitées ; on s'y est tellement amusé qu'on en parle encore. Les prix — choisis avec un goût exquis — ont été remportés par mesdames Horace Archambault, P.-E. Leblanc et A. Simard.

Enfin, pour terminer dignement le carnaval, grand mariage, le mardi gras, célébré à l'église Saint-Jacques, entre M. J.-P. Landry, avocat, fils de M. le sénateur Landry, de Beauport, et Mademoiselle Blanche Lacoste, fille de sir Alexandre Lacoste, juge en chef.

La mariée portait une robe satin blanc ivoire, garnie de dentelle duchesse, chiffon et fleurs d'oranger.

Mesdemoiselles Justine Lacoste, Bernadette Landry, Lucie Taschereau et Garneau servaient de filles d'honneur. Elles étaient accompagnées de Messieurs Aimé Geoffrion, Paul Lacoste, Edouard Amos et du Dr Philippe Roy.

Les cadeaux ont été nombreux et superbes. M. et Mme Landry demeureront à Montréal.

***

Les réponses à la question de ma correspondante n'ont pas été aussi nombreuses que d'habitude ; je crains que le sujet n'ait pas été assez populaire.

Ce mois-ci, je propose une thèse un peu moins sérieuse :

Approuvez-vous ou condamnez-vous la coquetterie ?

Combien de fois dois-je vous répéter de n'écrire que sur un côté du papier, et surtout que les réponses ne soient pas trop longues ? Si je puis réussir à passer " Lucien," il aura de la chance. A chaque mois, ce sont des querelles épouvantables entre mon directeur et moi ; lui, veut rogner, retrancher ; moi, je réclame que mes correspondantes aient leur place, et ça n'en finit plus.

FRANÇOISE.

REPONSES

A la question posée dans le numéro de février : " Qui a le plus de mérite ? la mère de famille ou la religieuse ?

Certes, relativement à cette question, les opinions sont bien partagées : j'entends qu'elles varient à l'infini : Moi, à qui cependant l'on prête certaines idées religieuses, j'avouerai qu'à la mère de famille mon admiration est tout acquise, et que, délibérément, je lui accorde entière suprématie. Je devrais, semble-t-il, prouver une opinion aussi décidée ; mais, il est de ces choses, intuitives chez les uns, déductives chez d'autres, qui se sentent et ne souffrent pas d'explication. Évidemment, tel est mon cas — soit dit, sans prétention ! GISÈLE.

Sans doute elle est admirable dans son renoncement, celle qui, repoussant toutes les joies de l'amour, fermant son cœur à tous les bruits du monde, va s'enfermer dans la solitude et le silence.

Mais n'est-elle pas admirable aussi, celle qui, ouvrant son cœur à l'amour, en accepte tous les sacrifices, tous les dévouements, toutes les abnégations ? Mère . . . ce mot ne résume-t-il pas tout ce qu'il y a de beau, de grand, de noble dans le cœur de la femme ? La vierge qui prie derrière les grilles de son cloître est belle dans sa pureté... mais la mère qui veille près du berceau de son enfant, me paraît porter sur son front une auréole plus glorieuse. Elle continue la création de l'humanité commencée par Dieu. BRIND'HERBE.

Entre une femme riche, mère mondaine, légère et frivole, et " la fille de Saint-" Vincent de Paul dépensant sa vie dans les hôpitaux, les ambulances et les orpheli-" nats ; la Petite Sœur des Pauvres, quêtant pour ses " vieillards," ses infirmes dont " elle soigne les plaies et refait la couche, ou la jeune Sœur des Ecoles dont on parle à " peine et que l'on songe moins encore à admirer," pour moi, il n'y a pas de comparaison possible. Mais, entre celles-ci et une mère pauvre, vraiment chrétienne, se dévouant aux êtres chers qui l'entourent, leur consacrant ses jours et ses veilles, apaisant leurs douleurs et leurs chagrins, acceptant tout — joies ou peines, consolations ou sacrifices — avec une patience angélique, je n'ose me prononcer et moins encore décerner, à l'une ou à l'autre, la palme glorieuse que le ciel accorde à ceux qui sortent vainqueurs du rude combat de la vie. Dieu seul le pourrait, car Lui seul lit dans la pensée et dans les cœurs, et sait, par conséquent, ce qu'il faut, à chacune d'elles, d'abnégation, d'amour, de dévouement et d'héroïsme pour atteindre à la perfection chrétienne, dans l'état de vie où l'a placée la Providence. LISETTE.

N. B. — Faute d'espace, plusieurs réponses sont remises au prochain numéro.

L'OCÉAN

Paroles de Lamartine. Musique de C. Dümnet.

MAJESTUEUX.

PIANO.

f

1. Large ho - ri - zon, so - len - nelle é - ten - du - e,
2. Les soirs bé - nis, no - ble - mer, vas - te plei - ne,
3. Com - bien de fois tu bri - sas dans l'o - ra - ge

mf

Im - men - si - té des on - des sans re - pos,
Sur tes flots verts, je - tant la pourpre et l'or,
Le lourd vaisseau qui re - ve - nait vainquer;

f

Com - bien de fois ma pen - sée é - per-du - e
Tu sais O mer res - ter calme et se-rei - ne,
Le len - de-main, sous un ciel sans nu - a - ge,

p *ff* *p*

S'est é - lan- cé - e au-de - là de tes flots ;
Pour re - ce-voir......... Le so-leil qui s'endort,
Tu ca - res-sais......... La barque d'un pêcheur.

p *f* *p*

Com - bien de fois les nuits où tu te lè - ves,
Et dans tout temps te re - trouvant plus bel - le,
Ah ! si je perds la foi qui nous a-ni - me,

Quand jusqu'aux cieux tu por - tes ta fureur,
Grave en ton calme et grave en ton courroux,
Ah ! si du ciel mon cœur a - vait dou - té,

Je suis ve - nu con - tem - pler sur tes grè - ves,
Et mon es - prit Dieu pour toi se re - vè - le,
Je re - viendrais sur tes bords, O mer su - bli - me,

De tes ef - forts l'im - mense et sombre horreur.
Et à tes pieds, je tombe à ses ge-noux.
Pour en - tre - voir en - cor l'E - ter ni - té !

D.C.